This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

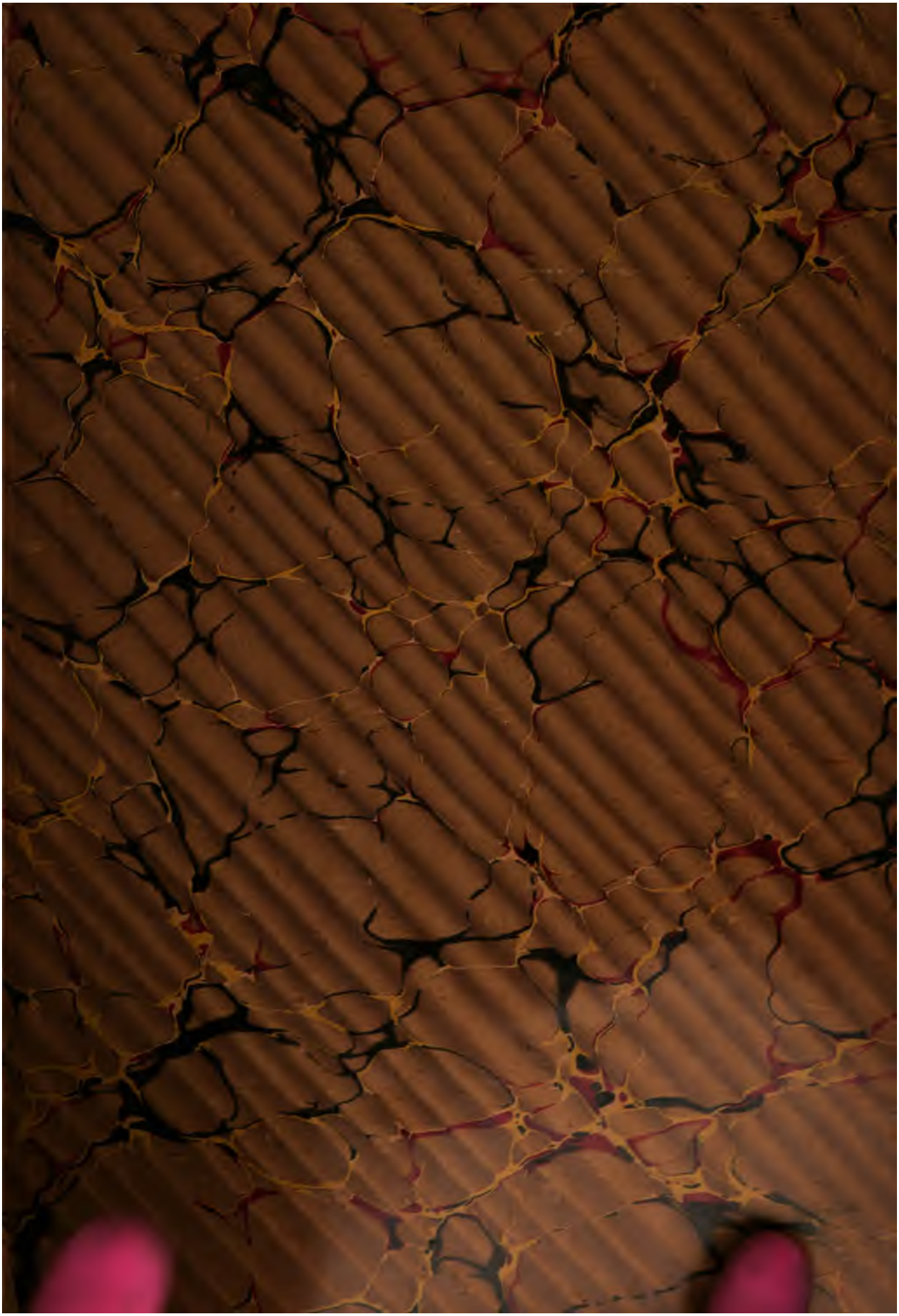
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Folio
346
Guérin
v.3, pt.1



DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE LA PALESTINE,

ACCOMPAGNÉE DE CARTES DÉTAILLÉES,

PAR M. V. GUÉRIN,

AGRÉGÉ ET DOCTEUR ÈS LETTRES,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS ET DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE FRANCE,

CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE.

TROISIÈME PARTIE. — GALILÉE.

TOME I.

PARIS.

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU GOUVERNEMENT

À L'IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXX.

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE LA PALESTINE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Description de l'île de Patmos et de l'île de Samos, accompagnée de deux Cartes. Un volume in-8°. Chez PEDONE-LAURIEL, libraire, rue Soufflot, 13.

Étude sur l'île de Rhodes, accompagnée d'une Carte. Un volume in-8°. Chez LE MÊME.

De Ora Palæstinæ a promontorio Carmelo usque ad urbem Joppen pertinente, ouvrage accompagné d'une Carte. Un volume in-8°. Chez LE MÊME.

Voyage archéologique dans la Régence de Tunis, avec une Carte. Deux volumes grand in-8°. Chez PLON, imprimeur-éditeur, 8, rue Garancière.

Description géographique, historique et archéologique de la Palestine, accompagnée de Cartes détaillées. — Première partie, **Judée**. Trois volumes grand in-8°. Chez CHALLAMEL aîné, libraire, 5, rue Jacob.

Description géographique, historique et archéologique de la Palestine, accompagnée de Cartes détaillées. — Deuxième partie, **Samarie**. Deux volumes grand in-8°. Chez LE MÊME.

PARIS.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, DE LA SOCIÉTÉ DE L'ORIENT LATIN, ETC.

28, RUE BONAPARTE.

Tous droits réservés.

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE LA PALESTINE,

ACCOMPAGNÉE DE CARTES DÉTAILLÉES,

PAR M. V. GUÉRIN,

AGRÉGÉ ET DOCTEUR ÈS LETTRES,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS ET DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE FRANCE,
CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE.

TROISIÈME PARTIE. — GALILÉE.

TOME I.

PARIS.

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU GOUVERNEMENT

À L'IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXX.

ANDOVER THEOL. SEM.
MAY 12 1990
N.Y.
43,331

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE LA PALESTINE.

DESCRIPTION DE LA GALILÉE.

CHAPITRE PREMIER.

DE MARSEILLE À SMYRNE. — SMYRNE. — DE SMYRNE À RHODES. — RHODES. — DE RHODES À MERSINA. — MERSINA. — RUINES DE POMPÉIOPOLIS. — ALEXANDRETTE. — LATAKIEH. — DE LATAKIEH À TRIPOLI. — TRIPOLI. — BEYROUTH. — JAFFA.

DE MARSEILLE À SMYRNE.

Je venais d'achever la publication de mon travail sur la Samarie, qui forme la seconde partie de mon ouvrage intitulé *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine,* lorsque M. Wallon, alors ministre de l'instruction publique, daigna me confier une nouvelle mission pour cette contrée célèbre, afin d'y explorer en détail la basse et la haute Galilée, et de compléter ainsi les recherches que depuis de longues années déjà j'avais entreprises dans la Terre sainte.

Le 14 mai 1875, je m'embarquai donc à Marseille sur le paquebot *l'Ilissus.*

Le 20 mai, après avoir successivement touché quelques heures, chemin faisant, le 16 à Palerme, le 17 à Messine et le 19 à Syra,

nous jetions l'ancre, vers le soir, au fond de l'immense golfe de Smyrne.

SMYRNE.

La lune, dans son plein, se levait, en ce moment, derrière le mont Sipyle, et son disque argenté montait lentement dans le ciel, illuminant du doux éclat de ses rayons le golfe entier, les îles qui le parsèment, les hauteurs qui l'encadrent et la grande ville que nous avions devant nous. Jamais cette cité ne m'était apparue si belle, avec les minarets de ses mosquées, les clochers de ses églises, les gigantesques cyprès qui ombragent ses cimetières, les innombrables lumières qui scintillaient dans ses maisons et le long de ses principales rues. C'était bien là la reine actuelle de l'Asie Mineure, nonchalamment assise au pied et sur les flancs inférieurs du Pagus, dont le sommet était jadis occupé par son acropole et que couronnent encore maintenant les restes d'une ancienne forteresse. Une atmosphère tiède avait remplacé la brise de la haute mer. On sentait qu'on était sous le ciel de la molle Ionie.

Dans l'impossibilité où je me trouvais, ainsi que tous les autres passagers, de débarquer à l'entrée de la nuit, je me promenai longtemps sur le pont du navire, contemplant et reconnaissant tour à tour chacun des points du vaste panorama qui se déroulait autour de moi. Je repassais également dans ma pensée les principaux événements qui ont marqué l'histoire de Smyrne. Il n'entre pas dans mon sujet de les résumer tous ici. Qu'il me suffise de dire que cette antique colonie d'Éphèse, jadis plus rapprochée de Bournabat, et située à vingt stades de la ville actuelle, fut ensuite transportée sur les flancs du mont Pagus. Pausanias raconte qu'Alexandre, obéissant aux inspirations d'un songe qu'il avait eu sur cette colline, résolut d'y fonder une ville nouvelle. L'oracle de Claros consulté engagea les Smyrnéens à y transférer leurs pénates.

> Τρισμάκαρες κεῖνοι καὶ τετράκις ἄνδρες ἔσονται,
> Οἱ Πάγον οἰκήσουσι πέρην ἱεροῖο Μέλητος[1].

[1] Pausanias, l. VII, c. v.

« Trois et quatre fois heureux seront ceux qui iront habiter le Pagus, au delà du Mélès sacré. »

Ainsi créée par le conquérant macédonien, agrandie et embellie par les rois grecs, ses successeurs, puis par les Romains, quand l'Asie tomba en leur pouvoir, la nouvelle Smyrne attira et absorba dans son sein la plus grande partie de la population de l'ancienne, et bientôt elle rivalisa en beauté avec les villes les plus remarquables du monde. Strabon[1] vante la régularité et le plan bien ordonné de ses rues, qui se coupaient à angle droit, et qui étaient pavées de dalles. Elle était ornée de portiques, de temples et d'autres monuments somptueux. Homère, qui passait pour être né sur les bords du Mélès, dans une grotte solitaire, y était vénéré dans un sanctuaire particulier, comme le véritable dieu de la poésie. Couvrant le Pagus, elle s'étendait aussi et principalement dans la plaine autour de son port, dont une grosse chaîne fermait l'entrée. Plusieurs fois ébranlée par de violents tremblements de terre, elle fut successivement restaurée par différents empereurs romains, qui se plurent à la décorer. A l'avènement du christianisme, elle devint le siège d'un évêché; et saint Polycarpe, disciple de saint Jean l'Évangéliste, fut son premier évêque et l'un de ses plus célèbres martyrs. Les empereurs de Byzance en disputèrent longtemps la possession aux Turcs et réparèrent ses fortifications et le château de son acropole. Concédée par un traité aux Génois, qui y établirent un de leurs comptoirs maritimes, elle passa ensuite sous la domination des chevaliers de Rhodes, qui, pendant cinquante-sept ans, la gardèrent, malgré les efforts des Osmanlis pour la reprendre. En 1402, le fameux Tamerlan s'en empara, après avoir fait combler son port, par où elle pouvait se ravitailler, et la livra en proie à ses Tartares, qui y promenèrent partout le fer et le feu. Reconquise par les Turcs, puis de nouveau attaquée et prise par les chevaliers de Rhodes, qui furent contraints de l'abandoner bientôt, elle fut, vers la fin du xve siècle, dévastée par les Vénitiens, qui ne la gar-

[1] Strabon, l. XIV, p. 646.

dèrent pas non plus. Depuis lors, elle n'a pas cessé d'appartenir à l'empire ottoman.

Au milieu de tant de vicissitudes et malgré tant de désastres, Smyrne, grâce à son heureuse position et aux avantages de son golfe, est toujours restée l'une des villes les plus importantes de l'Asie Mineure, et aujourd'hui elle compte environ 170,000 habitants, d'autres disent 180,000, qui se décomposent ainsi : 15,000 Francs, catholiques ou protestants; 80,000 Grecs et Arméniens, 10,000 Juifs, et tous les autres Musulmans.

Le 21, dès la pointe du jour, je parcourais les différents quartiers de la ville, où je remarquai que de notables améliorations avaient été pratiquées depuis quelques années. Néanmoins, de même que Constantinople offre de loin aux regards un spectacle incomparable et perd singulièrement à être vue de trop près, ainsi Smyrne, dont l'aspect général est si séduisant du milieu de son golfe, ne conserve plus qu'une faible partie de son charme dès que l'on y aborde et que l'on commence à la considérer en détail. De tous côtés, en effet, l'incurie musulmane éclate à chaque pas, et auprès de belles maisons européennes, d'autres tombant en ruine ou d'ignobles échoppes et la malpropreté inhérente en quelque sorte à la barbarie vous rappellent que vous êtes dans une ville turque et sur une terre où règne l'islamisme. Le quartier franc est le mieux bâti et le plus animé. Là sont les consulats et les plus jolies habitations. Quelques-unes renferment intérieurement de vastes cours, ombragées par de beaux arbres. La rue des Roses, pavée avec de larges dalles et bordée de maisons élégantes, est la plus remarquable de toutes.

Les différents bazars ont chacun un genre de commerce qui leur est affecté. Dans l'un se vendent les babouches; dans un autre, les étoffes de soie. Celui-ci étale les riches tapis de l'Anatolie et de la Perse; celui-là, les indiennes et les cotonnades. Ainsi en est-il pour les autres marchandises et denrées. Souvent, dans des boutiques en bois, de misérable apparence, sont entassés des objets de grande valeur. Là, dans un petit coin, le marchand lui-même peut à peine

quelquefois trouver place, silencieusement accroupi, s'il est Turc, et fumant avec une indolente gravité son tchibouk ou son narghilé, en attendant que le client se présente; plus vif, au contraire, plus empressé et plus loquace, s'il est Arménien, Grec ou Juif. Presque tous surfont beaucoup, principalement les Grecs et les Juifs.

Parmi les édifices catholiques, je signalerai d'abord la cathédrale, qui est nouvellement achevée. Elle a trois nefs, de style simple, et bien tenues. Mgr Spaccapietra, qui l'a fait construire avec les dons qu'il a pu recueillir, soit à Smyrne, soit en Europe, est en même temps l'archevêque latin de la ville et le vicaire apostolique de l'Asie Mineure. La résidence de ce savant et vénéré prélat est enclavée dans le couvent des Pères Franciscains, et tout y est d'une simplicité vraiment évangélique. L'église de ces religieux est grande et n'a qu'une large nef voûtée, avec trois autels de chaque côté. C'est l'une des paroisses catholiques; elle est sous le vocable de sainte Marie. La cour qui la précède est pavée de dalles funéraires. Quant au couvent, il compte huit pères et quatre frères.

La deuxième paroisse catholique est desservie par des Capucins. Elle a trois nefs. On y remarque une belle statue de la Vierge, en argent. Des dalles funéraires forment le pavé de cette église et couvrent la cour qui y est attenante.

L'établissement des sœurs de Saint-Vincent de Paul est très considérable. Il a été fondé, il y a une quarantaine d'années, par la sœur Ginoux, femme éminente par le cœur et par l'intelligence, qui l'a toujours dirigé jusqu'à sa mort, arrivée depuis peu. Le pensionnat, les classes d'externes, l'orphelinat et l'ouvroir méritent d'être visités, à cause de l'ordre parfait qui y règne. L'éducation chrétienne qui y est donnée aux élèves est la même pour toutes. Quant à l'instruction qui leur est distribuée, elle varie suivant la position sociale de leurs familles et l'avenir probable qui les attend elles-mêmes; mais toutes, riches ou pauvres, sont formées dès l'enfance aux divers soins du ménage. Cet établissement comprend également dans un bâtiment voisin un hôpital et un dispensaire,

où chaque jour trois cents malades environ viennent demander des soins, des conseils ou des médicaments. Je n'oublierai pas non plus une salle d'asile où les Sœurs reçoivent un assez grand nombre de petits garçons, jusqu'à ce qu'ils soient en âge d'assister aux leçons des Frères.

Le collège de la Propagande, tenu par les Lazaristes, et l'école des frères de la Doctrine chrétienne sont de même très fréquentés, et les élèves qui y affluent seraient encore plus nombreux, si les salles destinées à les contenir étaient plus vastes.

Ces divers établissements, tous français, ne sauraient être trop puissamment encouragés et patronnés par nous; car, en même temps qu'ils contribuent à transmettre d'âge en âge et à faire luire sur l'Orient dégénéré le flambeau toujours allumé du catholicisme, ils perpétuent notre langue, nos bienfaits et l'amour du nom français, sur cette terre qu'occupe la barbarie, mais que se disputent les influences rivales des grandes nations de l'Europe.

Les Grecs, qui composent à eux seuls la moitié de la population totale de Smyrne, sont pareillement sous la juridiction spirituelle d'un archevêque schismatique. Ils possèdent plusieurs paroisses et une cathédrale que décorent intérieurement quelques belles peintures et au dehors un élégant campanile. Leurs écoles sont bien suivies.

En sortant de la ville basse, où tout le commerce est concentré, et en gravissant des rues et des ruelles souvent très rapides et en escalier, on est frappé d'un contraste soudain. A la vie et à l'agitation d'une foule sans cesse renaissante ont succédé le silence et la solitude. Plus de balcons aux maisons, comme dans la rue Franque ou dans celle des Roses, où les femmes aiment à se montrer, mais des croisées grillées et des espèces de jalousies qui ne s'ouvrent presque jamais. C'est le quartier réservé aux Musulmans.

En montant encore davantage, on foule sur les pentes du Pagus l'emplacement et les traces de plus en plus effacées de la Smyrne d'Alexandre. Il n'en subsiste plus que des vestiges, qui disparaissent de jour en jour. Cependant, on y distingue encore ceux d'un

théâtre et, plus loin, la circonférence elliptique d'un vaste stade, dont tous les gradins ont été enlevés, mais dont la forme oblongue de l'arène et quelques débris de voûtes, de date romaine probablement, sont encore reconnaissables. C'est dans ce stade que saint Polycarpe couronna par le martyre son glorieux épiscopat.

Une église consacrée à sa mémoire avait été érigée, à une faible distance de là, par les premiers chrétiens. Renversée de fond en comble depuis longtemps, il en reste à peine maintenant quelques cubes de mosaïque épars au milieu de plusieurs tas confus de pierres mutilées.

Une fois parvenu sur le sommet du Pagus, on pénètre dans l'enceinte d'une grande forteresse, qui était en partie debout quand je la vis pour la première fois, en 1852, et l'on remarquait dans le parement des tours et des courtines un très grand nombre de beaux blocs antiques. Cette enceinte, dont les fondations peut-être ont été jetées par les rois grecs successeurs d'Alexandre, paraît avoir été relevée par les empereurs de Byzance; elle a dû subir ensuite des réparations plus récentes de la part des Génois, des chevaliers de Rhodes et des Turcs. De vastes citernes bien construites s'étendaient sous la plate-forme de ses cours et pouvaient fournir aux besoins d'une nombreuse garnison. Depuis longtemps hors d'usage, elles sont aujourd'hui à moitié comblées. Quant aux pierres de taille qui revêtaient ses remparts, elles sont incessamment enlevées et transportées dans la ville pour servir de matériaux de construction. Bientôt, si cette démolition continue, il ne restera plus que le blocage intérieur de cette immense bâtisse. En montant sur l'une des tours, je considérai de là avec attention la cité entière, qui était à mes pieds. Je distinguais tous ses monuments, ses divers quartiers, ses nécropoles, son nouveau port, son magnifique golfe. Je suivais du regard les nombreux replis du Mélès, humble ruisseau de si poétique mémoire. Plus loin, au nord et au sud, se déroulaient les vallées où serpentent l'Hermus et le Caystre, et se montraient les montagnes aux formes si variées de cette belle Ionie, qui se glorifiait jadis de tant de villes, autrefois florissantes et maintenant détruites,

telles que Clazomène, Érythrées, Téos, Lébédos, Métropolis, Claros, Notion, Phygela, Colophon, Panionion, et cette Éphèse, l'une des merveilles de l'Asie, dont j'avais, il y a vingt-trois ans, étudié les ruines et dont on s'efforce, de nos jours, d'exhumer de nouveaux débris. A l'est, l'horizon était borné par les monts de la Lydie, qui dérobaient à ma vue l'emplacement de Sardes. J'évoquais dans mon esprit, devant un tel spectacle, éclairé par un soleil resplendissant sous la voûte azurée d'un ciel sans nuages, tous les souvenirs que l'histoire ou la poésie ont attachés à ces lieux célèbres. C'est en effet à travers ces souvenirs qu'il faut les contempler. Autrement, on serait parfois cruellement attristé, soit par le manque de culture d'une grande partie de cette contrée, naturellement si fertile, soit par la transformation de villes importantes en de misérables villages, soit même par leur anéantissement presque complet ou la disparition de leurs plus remarquables débris sous des amas de décombres, des marais fangeux ou des fourrés de broussailles.

En redescendant du Pagus, je me dirigeai vers le pont des Caravanes, ainsi nommé à cause des longues files de chameaux qui le traversent continuellement, et qui apportent à Smyrne des denrées et des marchandises de toutes sortes. Il est jeté sur une petite rivière que certains voyageurs ont prise pour le Mélès. Des cafés y attirent sous de beaux ombrages de nombreux oisifs.

A une demi-lieue de là sont les Bains de Diane. Ils consistent en un vaste bassin entouré de roseaux et alimenté par plusieurs sources. Autrefois s'élevait sur ses bords un temple consacré à Diane. On y voyait encore, il y a une trentaine d'années, plusieurs bases de colonnes, qui ont été enlevées et placées ailleurs. De ce bassin sort un ruisseau limpide, large de trois mètres ou plus, et dont l'eau est d'une transparence extraordinaire. Si elle a jadis eu l'honneur, comme le veut la Fable, d'avoir baigné le corps d'une déesse, elle a été utilisée, de nos jours, d'une manière plus prosaïque, pour les divers besoins d'une fabrique de papier; puis ce ruisseau poursuit son cours jusqu'à la mer, où il se jette. On

s'accorde à y voir le Mélès, bien que d'autres, comme je l'ai dit, donnent ce même nom au ruisseau qui coule sous le pont des Caravanes.

La grotte d'Homère est à quelques minutes des Bains de Diane, sur une colline doucement inclinée et couverte d'énormes figuiers et de vieux oliviers. Au fond est une source qui disparaît sous terre. Une tradition place en ce lieu la naissance d'Homère, événement dont six autres endroits se disputent la gloire. Un petit sanctuaire avait été érigé près de cette grotte à la mémoire du grand poète divinisé.

A une heure de marche des Bains de Diane, en se rapprochant du Sipyle, on arrive au village de Bournabat, par un chemin poudreux, que bordent, au milieu de riches campagnes, des haies de myrtes et d'agnus-castus. Bournabat a une population de plusieurs milliers d'habitants, Grecs, Latins et Turcs. De gracieuses villas y sont environnées de jardins délicieux, plantés de citronniers, d'orangers, de figuiers, et où la vigne court en longs berceaux; souvent aussi elle s'enguirlande aux arbres. Çà et là, de hauts cyprès dressent leur tête altière, et l'on entend partout le gémissement de la colombe et de la tourterelle qui roucoulent sous d'épais ombrages.

Les sœurs de la Charité ont à Bournabat un établissement de date assez récente. Il renferme un certain nombre d'orphelines, et reçoit en outre des demi-pensionnaires et des externes. Les cahiers d'une dizaine d'élèves m'ont été montrés par la bonne religieuse qui me faisait les honneurs de la maison, et j'ai pu admirer dans cet établissement naissant comme dans le grand de Smyrne de véritables modèles de calligraphie. Une sœur fait également l'école à quelques petits garçons abandonnés, qui sont ainsi retirés du vagabondage.

Le soir, j'étais de retour à bord de *l'Ilissus*, qui, vers neuf heures, poursuivit sa route vers Rhodes.

DE SMYRNE À RHODES.

Le 22 mai, au lever de l'aurore, nous commencions à longer

les rivages de Chio, et les différents villages ainsi que la capitale de cette belle île fuyaient successivement derrière nous.

A neuf heures, nous avions fini de traverser le golfe de Scala Nova, au fond duquel j'apercevais de loin l'emplacement de l'antique Éphèse, près de l'embouchure du Caystre; et nous nous avancions entre Nikaria à l'ouest et Samos à l'est : Nikaria, jadis Icaros ou Icaria, île aux flancs abrupts, à l'aspect sauvage et peu peuplée; Samos, qui a conservé sans altération son ancien nom et qui compte encore une quarantaine de villages, dont quelques-uns sont considérables.

J'ai exploré attentivement cette île en 1853. Je reporte donc le lecteur qui désirerait la connaître à l'ouvrage où sont consignés les résultats de mes recherches dans la plus importante des Sporades [1].

A onze heures, au delà des îlots Arki, l'île de Patmos se découvrait à nos regards vers l'ouest-sud-ouest, et je saluai avec respect ce rocher célèbre, immortalisé par le séjour de saint Jean l'Évangéliste, qui y fut jadis exilé et y composa son Apocalypse. Le couvent de Saint-Christodule, qui couronne l'un des points culminants de cette île, renferme des manuscrits grecs précieux, sur lesquels j'ai, en 1852, attiré par une courte notice l'attention des savants, n'ayant pu moi-même jeter sur ces manuscrits qu'un coup d'œil rapide et dans des circonstances peu favorables, pendant les quelques semaines que je passai dans ce couvent. Depuis, le docte Grec M. Sakkelion, qui, en qualité de coreligionnaire et ensuite de bibliothécaire du monastère, a pu les étudier à loisir, en a donné un catalogue beaucoup plus complet et plus détaillé que le mien.

Plus au sud, nous côtoyâmes bientôt tour à tour les îles de Léros, de Lipsia et de Calymna, aujourd'hui Léro, Lipso et Calymno.

A deux heures, le cap Boudroun était à notre gauche. Nous apercevions très distinctement la ville du même nom, jadis si cé-

[1] *Description des îles de Samos et de Patmos*, accompagnée de deux cartes; 1 vol. in-8°, chez Durand, libraire, rue Cujas.

lèbre sous celui d'Halicarnasse, où résidaient les rois de Carie et où Artémise avait élevé à Mausole, son époux, un monument funéraire qui était réputé l'une des sept merveilles du monde, et dont quelques débris ont été retrouvés, il y a peu d'années.

A notre droite, l'île de Cos, patrie d'Hippocrate, étalait à nos yeux ses rivages verdoyants, quelques-uns de ses villages disséminés ça et là et son chef-lieu, agréablement situé entre la côte et les montagnes, au milieu de jardins plantés d'orangers et de citronniers et de collines couvertes de vignes.

A quatre heures nous passions, au delà du golfe Céramique, devant la presqu'île découpée et montagneuse de Cnide, et non loin des grandes ruines de la ville ainsi appelée, qui possédait dans l'un de ses temples la statue de Vénus, chef-d'œuvre de Praxitèle, que l'on admire maintenant à Florence.

Nisyros, actuellement Nisiro, présentait à notre droite ses flancs rocheux entourés d'écueils et ses montagnes abruptes dont le désordre atteste de violentes commotions volcaniques.

Plus au sud s'étendait Tilos, qui offre plusieurs bons mouillages. C'est la patrie des ancêtres de Gélon, tyran de Syracuse.

A l'est, dans le golfe que forment la pointe de Cnide et celle du mont Phœnix, se montrait, au milieu d'îlots et d'écueils, l'île de Symi, qui a deux bons ports et une bourgade habitée par des pêcheurs d'éponges. A l'époque du siège de Troie, cette île envoya son contingent de guerriers au camp des Grecs.

Nirée, dit Homère, amenait de Syme trois navires d'égale grandeur, Nirée, fils de la nymphe Aglaia et du roi Charopus, Nirée, le plus beau des Grecs qui se rendirent à Troie, si l'on excepte le divin Achille, dont la beauté était accomplie; mais Nirée était sans courage et avait peu de troupes [1].

RHODES.

A neuf heures et demie du soir, nous arrivâmes à Rhodes, d'où

[1] *Iliade*, l. II, v. 671-676.

nous repartîmes à onze heures, sans avoir pu débarquer, à cause de la nuit.

Rhodes est, sans contredit, l'une des îles les plus remarquables de l'Archipel. Elle est située dans l'ancienne mer Carpathienne, dont elle était, en quelque sorte, la reine, bien qu'elle ne lui ait point imposé son nom, car la plupart des îles que baignent les eaux de cette mer lui étaient soumises et s'appelaient îles Rhodiennes, sans en excepter celle de Carpathos, à laquelle est échu l'honneur de donner son nom à cette partie de la mer Égée. Sa capitale, jadis l'une des plus belles cités du monde, ses trois autres villes de Lindos, de Camiros et d'Ialysos, ses nombreux villages, la fertilité de son sol et l'étendue de son commerce, tout attestait son antique importance. Au moyen âge encore, elle fut appelée de nouveau à jouer un très grand rôle, lorsqu'elle devint, sous les chevaliers de Saint-Jean, le boulevard de la chrétienté. Tout le monde connaît les fameux sièges que son chef-lieu soutint alors, notamment en 1480, sous Pierre d'Aubusson, qui eut la double gloire de sauver cette place et de réparer ensuite tous les désastres qu'elle avait subis, et en 1522, sous Villiers de l'Île-Adam. Celui-ci, à force d'héroïsme et avec une poignée d'hommes, arrêta longtemps tout l'effort de l'innombrable armée de Soliman, et il aurait pu encore prolonger la défense et contraindre peut-être l'ennemi à la retraite, sans la trahison du chancelier de l'Ordre, André d'Amaral, grand prieur de Castille, qui cacha une partie des poudres et révéla aux Turcs les points faibles des remparts.

En 1854, chargé d'une mission scientifique dans l'île de Rhodes, que j'explorai tout entière et décrivis ensuite[1], je me souviens fort bien d'avoir, dans une conversation avec le pacha, signalé à ce gouverneur, à la suite d'une visite que j'avais faite des magasins souterrains des remparts, la circonstance particulière de l'enfouissement criminel de ces poudres attribué à d'Amaral dans d'anciennes relations contemporaines du siège de 1522.

[1] *Étude sur l'île de Rhodes*, par V. Guérin, accompagnée d'une carte. 1 vol. in-8°; chez Durand, libraire, rue Cujas.

« Ce dépôt caché de poudre, disais-je au pacha, n'est-il point un danger permanent pour la ville, et les gouverneurs turcs, vos prédécesseurs, ont-ils songé à ordonner des recherches à ce sujet, soit dans les souterrains que je viens de parcourir, soit ailleurs? — Dieu seul peut savoir, me répondit-il avec l'insouciance musulmane, où est le dépôt dont vous me parlez. Dieu, du reste, est grand et miséricordieux et y pourvoira. »

Deux ans plus tard, vers le milieu de l'année 1856, une effroyable commotion ébranla une partie de la ville de Rhodes. La cathédrale de Saint-Jean, que j'avais vue encore debout, sautait en l'air, écrasant sous ses débris les Turcs qui s'y trouvaient, car depuis 1523 elle était devenue leur principale mosquée. Le palais des Grands Maîtres, dont j'avais admiré les ruines, était également renversé de fond en comble, et plusieurs autres édifices étaient profondément lézardés. Cette violente secousse, comparable à celle d'un tremblement de terre, était due à l'explosion d'un amas considérable de poudre dont l'existence était inconnue et qui prit feu on ne sait comment. Ne serait-ce point-là le dépôt de poudre enfoui par André d'Amaral et qui, après plus de trois siècles, confirmait, en éclatant, l'infâme trahison de ce chevalier et les témoignages de ses accusateurs?

Quoi qu'il en soit, j'aurais bien désiré pouvoir jeter un nouveau coup d'œil sur cette ville de Rhodes, dont l'examen m'avait autrefois tant intéressé, et apprécier par moi-même les effets déplorables de la dernière catastrophe de 1856, qui avait anéanti des monuments remplis de si grands souvenirs. Mais je dus, à mon vif regret, me contenter d'entrevoir de loin, à travers les ombres de la nuit, les tours et les bastions de la place, puis les montagnes de l'île, que nous perdîmes bientôt de vue.

DE RHODES À MERSINA.

Le 23 mai, dès les premières lueurs du jour, j'étais sur le pont du navire, interrogeant des yeux l'horizon. A notre droite s'éten-

dait une mer sans limites. A notre gauche, nous longions les rivages de la Lycie. Au delà des montagnes qui les bordent en apparaissaient d'autres plus élevées, toutes blanchissantes de neige. Sur ces côtes accidentées, où de nombreux caps dessinent des anses et des ports naturels, florissaient jadis les villes de Telmissus, de Patara, de Myra, d'Antiphellus, et d'autres encore devant lesquelles nous passâmes successivement.

A onze heures, nous franchissions le cap Sacrum, près des petites îles dites Chelidoniæ, et nous commencions à traverser l'immense golfe d'Adalia, au fond duquel s'élève la ville de ce nom, l'antique Attalia. Les côtes s'enfuyaient de plus en plus loin de nous; c'étaient celles de la Pamphylie.

A une heure, elles étaient à peine visibles.

Il était déjà nuit lorsque nous doublâmes le cap Anemurium, qui fait face vers l'est au cap Sacrum et qui termine de ce côté le golfe d'Adalia. Nous étions en ce moment devant la Cilicie, que nous continuâmes à longer tout le reste de la nuit.

Le lendemain matin, 24 mai, l'aurore en se levant éclairait, à notre droite, au sud, les montagnes de l'île de Chypre, que nous apercevions dans le lointain, et, à notre gauche, au nord, celles de la Cilicie, dont nous étions beaucoup plus rapprochés. Derrière celles-ci se montraient les hautes et altières cimes du Taurus, dont les neiges semblaient se perdre dans les nuages.

MERSINA.

A onze heures et demie, nous abordâmes à Mersina. Cette petite ville, toute moderne, sert de comptoir maritime à Tarsous, l'antique Tarsus, patrie de saint Paul, qui en est séparée par un intervalle de plusieurs heures de marche. Elle compte 4,000 habitants, et sa population a presque doublé depuis quelques années. Les catholiques y ont une église, desservie par un Père Carme. A l'époque des chaleurs, cette localité est malsaine, à cause des marécages qui l'avoisinent. Aussi tous les marchands aisés que le commerce y a attirés

et qui y résident s'empressent-ils de quitter leurs boutiques, vers le coucher du soleil, pour gagner les petites maisons de campagne qu'ils se sont bâties sur les hauteurs environnantes.

RUINES DE POMPÉIOPOLIS.

Après avoir parcouru rapidement quelques-unes des principales rues de Mersina, je me hâtai de louer un cheval pour aller explorer les ruines de Pompéiopolis, situées à 8 kilomètres de distance vers l'ouest.

A deux heures, je foulais les débris de cette ville, l'antique Soli, jadis l'une des plus importantes cités de la Cilicie. Strabon[1] nous apprend qu'elle avait été fondée par une colonie d'Achéens et par des Rhodiens venus de Lindos. Ses habitants passaient pour avoir un langage incorrect, et de là était venu le proverbe de σολοικίζειν, « faire un solécisme », pour dire parler contrairement aux règles de la grammaire. Pompée agrandit ensuite cette ville et en augmenta la population, en y fixant ceux des pirates qu'il avait épargnés. C'est alors qu'il changea le nom de Soli en celui de Pompéiopolis par l'imposition du sien propre. Parmi les personnages célèbres nés en cet endroit, on cite Chrysippe, philosophe stoïcien, Philémon, poète comique, et Aratus, l'auteur du poème des Phénomènes.

Cette ville, autrefois considérable, est depuis longtemps complètement déserte, et ses ruines sont en partie ensevelies sous d'épaisses broussailles, composées de myrtes, de lentisques et d'arbousiers. Le mur qui l'environnait était bâti en pierres de taille; il est presque entièrement démoli, et on en fouille actuellement les fondations pour transporter à Mersina toutes les pierres que l'on y trouve. L'intérieur de cette enceinte est pareillement exploité de tous côtés comme une vaste carrière de pierres, de colonnes et de marbres. D'innombrables excavations, à demi cachées par une végétation luxuriante d'arbustes sauvages, de chardons, de fleurs et de hautes herbes, arrêtent à chaque pas l'explorateur. Néanmoins on

[1] Strabon, l. XIV, p. 671.

distingue encore les traces d'un grand théâtre, dont les gradins ont tous disparu; quelques voûtes ont échappé jusqu'à présent à la destruction qui va bientôt sans doute les atteindre. Cet édifice était adossé à une colline du sommet de laquelle on embrasse du regard l'emplacement de la ville entière, son port et les campagnes voisines, jusqu'aux montagnes. Les vestiges de plusieurs autres monuments publics sont de même plus ou moins reconnaissables, notamment ceux d'un aqueduc, qui amenait à Pompéiopolis les eaux d'un petit fleuve qui coule près de la ville. Mais ce qui attire tout d'abord et absorbe plus particulièrement l'attention ou, pour mieux dire, l'admiration, ce sont les restes d'un immense portique qui traversait cette cité dans toute sa largeur et aboutissait au port. Ce portique, espèce de longue avenue non couverte, se composait de nombreuses colonnes, dont les trois quarts ont disparu ou gisent renversées sur le sol, mais dont une cinquantaine sont encore debout. Elles sont en belles pierres calcaires et formées de cinq ou six gros tambours superposés que couronnent des chapiteaux corinthiens; elles étaient, en outre, surmontées autrefois d'ornements divers, tels que vases et statues. Quelques-unes sont, vers le milieu de leur fût, décorées de consoles engagées dans l'épaisseur d'un des tambours et destinées probablement à porter des statuettes. Sur plusieurs aussi j'ai remarqué quelques fragments d'anciennes inscriptions grecques, malheureusement très mutilées. J'ai copié les caractères que j'ai pu entrevoir à travers les fourrés de myrtes qui enveloppent presque toutes ces colonnes et en rendent l'approche très difficile. Mais il m'aurait fallu beaucoup plus de temps que je n'en avais pour étudier sérieusement ces fragments et en prendre des copies et des estampages fidèles. A quatre heures, en effet, je dus m'arracher en toute hâte à l'examen très sommaire que je venais de faire des ruines de Pompéiopolis, et regagner Mersina, le départ de *l'Ilissus* étant annoncé pour six heures au plus tard. Avant de perdre pour toujours de vue les débris du grand portique dont je viens de parler, je me retournai un instant afin de les considérer une dernière fois, car dans quelques années peut-

être ils n'existeront plus, si l'on continue à agrandir Mersina et à démolir pièce à pièce, pour avoir des matériaux de construction, ce qui subsiste encore des monuments de Pompéiopolis. Après avoir extrait et emporté les pierres de taille provenant de l'enceinte extérieure, des temples, de l'aqueduc et du théâtre de cette ville, on commence maintenant à attaquer les belles colonnes de cette magnifique avenue, en les sapant par la base. Une fois qu'elles ont été projetées violemment à terre, comme de grands arbres déracinés, et que leurs tambours ont roulé pêle-mêle sur le sol avec leurs chapiteaux brisés dans la chute, elles sont soit cassées et débitées en de simples lambeaux afin d'être plus facilement transportables, ou réduites en chaux dans des fours, triste destinée réservée à ces superbes colonnes, que pourraient envier nos plus opulentes cités.

ALEXANDRETTE.

Le 25 mai, à cinq heures du matin, nous débarquions à Alexandrette. Cette ville est située au fond d'un vaste golfe qui porte son nom, et qui autrefois s'appelait Ἰσσικὸς κόλπος, « golfe d'Issus », du nom de la ville ainsi désignée, dans les plaines de laquelle, l'an 333 avant Jésus-Christ, Alexandre gagna une grande et décisive victoire sur l'innombrable armée de Darius. Elle a succédé elle-même, mais, dit-on, sur un emplacement différent, à l'Alexandrie mentionnée par Strabon[1] avec les villes d'Issus, de Rosus, de Myriandre, de Nicopolis et de Mopsueste, qui entouraient ce golfe. Dans l'antiquité, comme le prouvent d'anciennes médailles, elle était quelquefois surnommée Ἀλεξάνδρεια κατ' Ἴσσον, « Alexandrie sur l'Issus », soit parce qu'elle n'était pas très éloignée du petit fleuve l'Issus, soit parce qu'elle était sur les bords du golfe de ce nom. Étienne de Byzance, pour la distinguer des autres villes qui se vantaient de devoir leur origine ou du moins leur dénomination au héros macédonien, l'appelle Ἀλεξάνδρεια Κιλικίας, « Alexandrie de Cilicie ».

L'épithète de *Scabiosa* lui est donnée dans l'Itinéraire d'Antonin,

[1] Strabon, l. XIV, p. 676.

sans doute à cause des âpres montagnes qui la dominent, et celle de *Minor* par les historiens latins des Croisades[1], qui la distinguaient ainsi de la grande Alexandrie d'Égypte. Dès cette époque également, elle était déjà connue sous la forme diminutive de Alexandreta[2], d'où son nom actuel de Alexandrette. Les Arabes la désignaient, comme ils le font encore maintenant, par celui de Iskanderoun. Plusieurs fois prise et recouvrée tour à tour par les Musulmans et les Chrétiens, puis tombée définitivement au pouvoir des Turcs, elle passe depuis très longtemps pour avoir un climat insalubre et elle est chaque année ravagée par les fièvres pendant l'été, à cause des marais qui l'avoisinent, les sources et les ruisseaux de la haute chaîne de l'Amanus n'ayant pas un écoulement suffisant vers la mer et rendant malsain par une surabondance d'eaux stagnantes le sol qui jadis, sans doute, leur devait sa fertilité. Néanmoins, comme elle sert actuellement de port à Antioche et à Alep, et qu'elle est l'entrepôt naturel du commerce de toute l'Asie septentrionale, elle a toujours conservé une certaine importance comme comptoir maritime. Sa population est de 8,000 habitants, Turcs, Arabes, Grecs schismatiques, Grecs unis, Juifs et Européens. La paroisse latine est desservie par deux Pères Carmes; de fondation récente, elle avoisine la maison de l'agent consulaire de France, qui est en même temps l'agent des Messageries maritimes.

Les bazars sont assez amplement fournis des choses indispensables à la vie; mais, dès le commencement du printemps, des nuées de mouches et de moustiques y tourbillonnent sans cesse, dans ceux surtout où l'on débite des denrées alimentaires. A cette époque aussi beaucoup de familles s'empressent, comme à Mersina, de chercher un refuge contre la fièvre dans plusieurs villages situés sur les hauteurs les plus rapprochées de la ville.

L'Ilissus, après avoir chargé 1,500 balles de coton et une quantité considérable de peaux de chèvres, leva l'ancre à huit heures du soir. La journée avait été brûlante. Vers le coucher du soleil

[1] Albert d'Aix, l. III, c. XXVI. — Guillaume de Tyr, l. III, c. XXV. — [2] Marinus Sanutus, p. 244.

un orage effroyable éclata soudain; de violents coups de tonnerre retentissaient sans cesse d'écho en écho dans les anfractuosités de l'Amanus. Nous nous remîmes en route au milieu d'une pluie torrentielle et d'une mer très agitée.

LATAKIEH.

Le 26 mai, nous jetions l'ancre, à six heures et demie du matin, dans la rade de Latakieh; car le port de cette ville est maintenant à moitié ensablé et très peu profond, et les bâtiments de quelque importance sont contraints de mouiller en dehors. Il est formé par une digue dont les soubassements sont probablement antiques. L'entrée en était défendue par deux tours actuellement en ruine.

Celle du nord, beaucoup plus considérable que la seconde, renferme à sa partie inférieure un grand nombre de fûts monolithes de colonnes, la plupart de granit gris, engagés horizontalement dans l'épaisseur de la construction. La digue laisse également apercevoir çà et là des fûts semblables, qui font ordinairement saillie et qui attestent une restauration musulmane ou accomplie par les Croisés.

Une fois débarqué, et après avoir traversé ce qu'on appelle la Marine, c'est-à-dire le quartier avoisinant le port, qui est occupé par des cafés et des magasins, je suivis quelque temps une chaussée antique qui va toujours montant, et que bordent à droite et à gauche des jardins très fertiles, mais assez mal cultivés, où croissent pêle-mêle des oliviers, des mûriers, des grenadiers, des citronniers, des orangers, et surtout d'énormes figuiers, que dominent par intervalle de hauts palmiers. On y remarque pareillement de vieux ceps de vignes qui s'enroulent autour des arbres et grimpent souvent jusqu'à leur faîte. Une partie de ces vergers était jadis occupée par l'ancienne ville, qui les comprenait dans son enceinte. La ville actuelle, de dimensions bien moindres, renferme 8,000 habitants, la plupart Musulmans ou Grecs schismatiques, auxquels il faut joindre deux cents Maronites et un certain nombre de Latins.

Les Musulmans y ont dix mosquées, dont deux assez élégantes. Les Grecs schismatiques y possèdent cinq églises. Une petite chapelle sert de paroisse aux Maronites. Quant aux Latins, ils fréquentent une autre chapelle, desservie par deux Pères Franciscains. Les bazars sont suffisamment fournis. Les rues, fort mal tenues, comme dans presque toutes les villes musulmanes, sont pleines de débris antiques disséminés de tous côtés, tels que tronçons de colonnes, fragments de bases ou de chapiteaux, plaques de marbre, belles pierres de taille, qui sont encastrés dans les murs extérieurs des maisons. Mais ce qui mérite surtout l'attention du voyageur, ce sont les restes d'un portique, qui entourait peut-être un temple, et dont plusieurs colonnes sont encore debout; elles sont en marbre blanc et couronnées de chapiteaux corinthiens. Non loin de là s'élève un arc de triomphe, avec quatre entrées, regardant chacune un des quatre points cardinaux; elles sont formées par autant d'arcades bâties avec de magnifiques blocs parfaitement appareillés, deux grandes faisant face, l'une au nord, et l'autre au sud, et deux moindres à l'est et à l'ouest. Chacune de ces arcades est extérieurement flanquée de deux colonnes corinthiennes. Au-dessus règne un fronton surbaissé, puis un entablement orné de bas-reliefs qui représentent des casques, des boucliers et d'autres instruments guerriers. Une sorte d'attique couronne le tout. Ces arcades, jadis ouvertes, sont actuellement fermées par des murs grossièrement maçonnés. Une ouverture ménagée dans l'un de ces murs permet de pénétrer dans l'intérieur du monument, qui a été converti par les Musulmans en une petite mosquée, mesurant 9 mètres de long sur 8 mètres de large. Au dedans, chaque arcade est décorée de deux pilastres corinthiens, et une coupole cintrée reposant sur une corniche octogone, qui lui sert de base, surmonte l'édifice et m'a paru contemporaine de la construction primitive; d'autres voyageurs l'attribuent aux Musulmans. On croit que cet arc de triomphe, d'une espèce particulière, fut érigé en l'honneur de Septime Sévère. Je n'ai remarqué aucune inscription sur les parties encore intactes du monument.

Latakieh passe pour être l'antique ville de Ramoutha ou Ramitha, que Séleucus Ier, Nicator, agrandit et embellit ensuite, l'an 290 avant Jésus-Christ, et à laquelle, en souvenir de sa mère Laodice, il donna le nom de Laodicée. Celle-ci était distinguée des autres villes ainsi désignées par le surnom de Λαοδίκεια πρὸς θάλασσαν; *Laodicea ad mare*, et de ce nom, légèrement corrompu, les Musulmans ont fait Ladakieh, qu'ils prononcent plus ordinairement Latakieh.

Strabon, lorsqu'il décrit cette ville, s'exprime en ces termes :

Vient ensuite Laodicée, cité très bien bâtie sur le bord de la mer et jouissant d'un bon port. Son terroir, outre tous les autres fruits qu'il produit, abonde aussi en vin. C'est elle qui fournit aux habitants d'Alexandrie la plus grande partie du vin qu'ils boivent, la montagne qui la domine étant presque entièrement couverte de vignes jusqu'à ses sommets [1].

L'empereur Justinien, comme nous le savons par Procope [2], y construisit une église dédiée à saint Jean.

Laodicée resta soumise aux empereurs de Byzance jusqu'en 1102, année pendant laquelle Tancrède s'en empara et la réunit à la principauté d'Antioche. En 1170, elle eut beaucoup à souffrir d'un violent tremblement de terre.

En 1188, Saladin l'emporta d'assaut et la livra au pillage. Redevenue indépendante, sous la protection des comtes de Tripoli, elle tomba au pouvoir du sultan Kelaoun en 1287, et depuis cette époque elle ne s'est jamais soustraite au joug des Musulmans.

A huit heures et demie, je fus contraint de quitter Latakieh, sans pouvoir jeter un coup d'œil sur sa citadelle, ni examiner les nombreuses grottes sépulcrales de son antique nécropole, car à neuf heures *l'Ilissus* devait se remettre en marche.

DE LATAKIEH À TRIPOLI.

A une heure nous passons en face de Tartous, la Tortose des Croisades, l'Antaradus des anciens. A une heure et demie, nous

[1] Strabon, l. XVI, p. 1048. — [2] Procope, *De Ædificiis Justiniani*, l. V, c. IX.

laissons à notre gauche l'île de Rouad, l'Arvad des Livres saints, l'Arados des Grecs, l'Aradus des Latins. Avec une longue-vue, je distingue du paquebot quelques débris de l'enceinte formidable qui entourait autrefois ce rocher célèbre. Tous les voyageurs qui ont pu les examiner de près, et en dernier lieu M. Renan, qui, en 1861, a fait des fouilles dans cette île, ont signalé les dimensions gigantesques et le caractère phénicien des blocs employés dans la construction de cette enceinte.

Parmi les fils de Canaan, la Bible cite Arvad[1], père des Arvadites et fondateur probablement ou seulement patron de la ville ainsi appelée. Celle-ci reçut plus tard une colonie de Sidoniens, comme nous le savons par Strabon[2], qui nous apprend en même temps que, renfermée dans une île de sept stades de circonférence, elle était extrêmement peuplée, vu les limites étroites qui l'enserraient, et que les maisons y avaient de nombreux étages. Trop entassés sur le rocher qu'ils occupaient, les habitants d'Arvad avaient de bonne heure débordé au dehors et fondé sur les côtes voisines les villes de Paltus, Balanée, Carné, Enhydra et Marathus. M. Renan[3] suppose, avec raison, qu'Antaradus, qui éclipsa toutes les villes continentales à l'époque romaine, succéda, selon toute apparence, à l'une d'entre elles, attendu qu'elle n'est pas mentionnée par Strabon. Quoi qu'il en soit, les Arvadites passaient, après les Sidoniens et les Tyriens, pour être les marins les plus expérimentés de la Phénicie. Lorsque Alexandre envahit la Syrie, ils se soumirent à ce conquérant, puis ils tombèrent sous la domination des Séleucides, et ensuite des Romains. A l'époque des Croisades, ils ne jouèrent plus qu'un rôle très secondaire, en comparaison d'Antaradus, plus connue alors sous le nom corrompu de Tortose. Aujourd'hui, dit-on, ils forment une population de 2,000 habitants; les hommes sont, pour la plupart, pêcheurs d'éponges.

[1] *Genèse*, c. x, v. 18. — [2] Strabon, l. XVI, p. 753. — [3] *Mission de Phénicie*, p. 20.

TRIPOLI.

A quatre heures de l'après-midi, nous jetions l'ancre dans la rade de Tripoli, où nous devions faire escale jusqu'à sept heures du soir.

Mettant aussitôt à profit le peu de temps dont je pouvais disposer, je débarquai à la Marine, quartier que les Arabes appellent *el-Mina*, « le port ». Il renferme de nombreux magasins et une population de Turcs et de Grecs, qui peut être évaluée à 5,000 habitants. J'y remarquai quelques bâtiments en construction sur un chantier. Ce quartier occupe, vers la pointe de la presqu'île que couvrait autrefois presque tout entière la ville de Tripoli, une partie de l'emplacement de cette ancienne cité. Celle-ci était ornée d'un nombre réellement incroyable de colonnes, la plupart de granit gris, les unes actuellement gisantes dans les flots, près du rivage, les autres enfouies dans le sol, d'autres aussi engagées dans l'épaisseur des murs des différentes tours, aujourd'hui à moitié renversées, qui ont longtemps servi à protéger la côte contre les incursions des pirates. Il en est beaucoup enfin qui ont été transportées dans la moderne Tripoli, la Trablous des Arabes, pour décorer les monuments de cette ville, laquelle ne date que du moyen âge, et s'est peu à peu formée et agrandie non loin du château fondé par Raymond, comte de Toulouse, dans les premières années du XIIe siècle. On s'y rend de la Marine en suivant vers l'est, pendant trente-cinq minutes environ, un chemin sablonneux que bordent de fertiles jardins bien arrosés et plantés de grenadiers, de figuiers, d'orangers, de citronniers, d'abricotiers, de mûriers et d'oliviers, au milieu desquels s'élèvent çà et là d'élégants palmiers. Des cannes à sucre y croissent aussi. Cette plante était, au XIe siècle, cultivée sur une grande échelle dans ces mêmes jardins. Un passage d'Albert d'Aix nous apprend que les Croisés traversant le territoire de Tripoli au mois de mai de l'année 1099, sans attaquer cette ville, dont l'émir avait acheté leur amitié par

de riches présents, respectèrent les vergers et les vignobles des habitants. Toutefois ils ne purent s'abstenir de toucher à une plante étrangère à l'Europe, et qu'ils ne connurent qu'à leur entrée dans la Syrie. C'était la canne à sucre, qui croissait en cet endroit en abondance et dont ils suçaient la tige avec avidité. Ils avaient déjà rencontré cette précieuse plante dans les alentours d'Albara, de Marrah et d'Archis, et elle leur avait été d'un grand secours au milieu de la cruelle disette qu'ils avaient éprouvée en assiégeant ces places.

Voici le passage très précis d'Albert d'Aix auquel je viens de faire allusion :

Calamellos mellitos per camporum planiciem abundanter repertos, quos vocant zucra, suxit populus, illorum salubri succo lætatus et vix ad saturitatem præ dulcedine expleri hoc gustato valebant. Hoc enim genus herbæ summo labore agricolarum per singulos excolitur annos. Deinde, tempore messis, maturum mortariolis indigenæ contundunt, succum colatum in vasis suis reponentes quousque coagulatum indurescat sub specie nivis, vel salis albi. Quem rasum cum pane miscentes aut cum aqua terentes, pro pulmento sumunt, et supra favum mellis gustantibus dulce ac salubre videtur [1].

Jacques de Vitry, au sujet de cette même plante, s'exprime également comme il suit :

Sunt autem calamelli calami pleni melle, id est succo dulcissimo, ex quo quasi in torculari compresso, et ad ignem condensato, prius quasi mel, post hæc quasi zuccara efficitur. Vocantur autem alio nomine canamelles, quod nomen ex canna et melle componitur, eo quod cannis sive arundinibus hujusmodi calami sunt similes [2].

Par ces deux passages on voit qu'avant l'arrivée des Croisés en Syrie et en Palestine, les cultivateurs de ces contrées savaient exprimer le jus de la canne à sucre en la broyant dans un mortier, et soumettre au feu les vases où il avait été recueilli, afin d'obtenir sa condensation.

Cette plante est, d'après l'opinion commune, originaire des

[1] Albert d'Aix, l. V, c. XXXVII. — [2] Jacques de Vitry, c. LIII.

grandes Indes; elle se serait ensuite avancée vers les régions occidentales de l'Asie. Les Croisés l'ayant trouvée prospérant très bien sur les deux versants du Liban et dans la vallée du Jourdain, la transportèrent en Europe, où elle put s'acclimater en Sicile, dans le midi de l'Italie et en Espagne. De là, franchissant l'Océan, elle se répandit en Amérique, et contribua singulièrement à enrichir le nouveau monde.

A l'entrée de Tripoli s'élève le bel établissement des sœurs de la Charité, fondé en 1863. Deux cent cinquante jeunes filles, appartenant à tous les cultes, fréquentent les classes comme externes, pendant la mauvaise saison ; elles sont moins nombreuses l'été. Les sœurs recueillent en outre une foule de pauvres petites Maronites qui errent dans les rues, implorant la charité publique, quand leurs parents descendent, durant l'hiver, de la montagne pour venir chercher du travail dans la ville. Enfin, elles tiennent un dispensaire, qui est assiégé tous les matins par des centaines de malades, soit chrétiens, soit musulmans.

La paroisse latine est desservie par des religieux Franciscains. Nouvellement achevée, elle a remplacé une ancienne chapelle qui tombait en ruine, et a été bâtie en grande partie avec les fonds provenant d'un legs laissé par Mgr Sibour, évêque de Tripoli *in partibus*, le frère et le coadjuteur de l'ancien archevêque de Paris ainsi nommé.

Les catholiques possèdent également dans cette ville une mission de Lazaristes et un petit couvent de Pères Carmes.

Les Grecs schismatiques, de leur côté, y ont plusieurs églises et des écoles.

Les Musulmans, qui à eux seuls forment les deux tiers de la population, évaluée à 19,000 habitants, ont transformé en mosquées quelques-unes des anciennes églises élevées par les Croisés; d'autres ont été construites par eux et sont de date plus récente.

Le temps m'a manqué pour les visiter, ainsi que le château de Raymond, comte de Toulouse, qui domine toute la ville du haut

de la colline sur laquelle il est assis. Ce monticule est le « mons Peregrinus » des historiens des Croisades[1].

Beaucoup de fontaines fournissent aux habitants une eau bonne et abondante; elles sont elles-mêmes alimentées par des canaux qui dérivent du Nahr Kadicha. Ce petit fleuve a l'une de ses sources les plus éloignées dans le voisinage des cèdres, au pied du Makmel, dont le sommet est couronné de neiges presque éternelles. Il doit le nom de saint qu'il porte aux nombreux couvents et sanctuaires qui ont été bâtis le long de ses bords; les Musulmans l'appellent pareillement Nahr Abou-Aly.

Après avoir sillonné une région extrêmement accidentée, au milieu de laquelle il serpente dans un ravin profond et escarpé, il traverse Tripoli et aboutit ensuite à la mer. Près de la ville, un barrage établi à dessein élève l'eau à un niveau plus considérable, ce qui permet de la distribuer plus facilement par divers canaux, soit dans les différents quartiers de Tripoli, soit dans les campagnes environnantes. Ce barrage produit aussi une chute des plus pittoresques, lorsque, gonflé par les pluies ou par la fonte des neiges, le torrent se précipite écumant en formant une magnifique cascade.

Avant de quitter Tripoli, j'allai serrer cordialement la main à M. Blanche, qui, depuis de longues années déjà, y représente très dignement la France, en qualité de vice-consul, et a su acquérir l'estime de tous les habitants. En particulier, il a contribué puissamment aux développements que les établissements religieux des Latins ont pris sous son administration.

Sans analyser maintenant l'histoire de la ville qui nous occupe en ce moment, je me contenterai de dire que le nom de Tripolis, donné autrefois à cette cité, lorsqu'elle couvrait la péninsule dont j'ai parlé, provenait de sa division en trois quartiers différents, fondés par trois colonies distinctes, issues de Aradus, de Tyr et de Sidon. Un intervalle d'un stade séparait ces trois quartiers.

[1] Guillaume de Tyr, l. X, c. XXVII.

Κατὰ τὴν Φοινίκην, dit Diodore de Sicile, ἐστὶ πόλις ἀξιόλογος, ὄνομα Τρίπολις, οἰκείαν ἔχουσα τῇ φύσει τὴν προσηγορίαν. Τρεῖς γάρ εἰσιν ἐν αὐτῇ πόλεις, σταδιαῖον ἀπ' ἀλλήλων ἔχουσαι διάστημα· ἐπικαλεῖται δὲ τούτων ἡ μὲν Ἀραδίων, ἡ δὲ Σιδωνίων, ἡ δὲ Τυρίων [1].

«En Phénicie est une ville considérable, dont le nom de Tripolis est approprié à sa nature, car trois villes la composent; la distance d'un stade les sépare. L'une est appelée la ville des Aradiens; la seconde, la ville des Sidoniens, et la troisième, la ville des Tyriens.»

Pomponius Méla, de son côté, s'exprime ainsi :

Tria fuerunt singulis inter se stadiis distantia : locus ex numero Tripolis dicitur [2].

Il est à croire que ces trois comptoirs maritimes, bien que distincts les uns des autres, étaient renfermés dans la même enceinte; car sur la péninsule où ils étaient situés, on n'a, jusqu'à présent, découvert les traces que d'une seule muraille très épaisse qui fermait la ville vers l'est.

A l'époque des Séleucides, l'an 162 avant Jésus-Christ, Démétrius Ier, fils de Séleucus IV, résida quelque temps à Tripolis, lors de son retour de Rome [3]. Hérode le Grand y construisit plus tard un gymnase [4]. A l'avènement du christianisme, cette ville devint le siège d'un évêché.

Restaurée par l'empereur Marcien, vers le milieu du ve siècle, à la suite d'un violent tremblement de terre, elle essuya quelque temps après d'autres secousses semblables, qui la couvrirent également de ruines et nécessitèrent de nouvelles réparations.

L'an 638, elle tomba au pouvoir des Musulmans. En 1099, l'émir qui y commandait ayant été vaincu par les Croisés, obtint, à force de présents, que ceux-ci poursuivraient leur route vers Jérusalem, sans s'emparer de Tripoli. L'armée chrétienne continua donc sa marche en respectant les jardins de la ville, et se contentant seulement, comme je l'ai dit plus haut, de savourer avec

[1] Diodore de Sicile, l. XVI, c. XLI. — [2] Pomponius Méla, l. I, c. XII. — [3] Josèphe, *Antiq. judaïq.*, l. XII, c. X, § 1. — [4] Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. I, c. XX, § 11.

délices le fruit des nombreuses cannes à sucre qui abondent en cet endroit.

En 1103, le comte de Toulouse, séduit par la richesse du territoire de Tripoli et par l'importance de cette cité, résolut de s'en rendre maître; mais il se borna d'abord à bâtir, sur une colline voisine, un château fort, d'où il harcelait sans cesse les habitants, et les contraignit bientôt à lui payer un tribut. Il mourut néanmoins avant d'avoir pu réussir à s'emparer de la ville dont il convoitait la conquête, et il fut, dit-on, enterré dans la forteresse qu'il avait construite sur la hauteur que les historiens des Croisades désignent sous le nom de «mons Peregrinus» ou de «mons Pellegrinus,» parce qu'elle servait d'asile aux pèlerins.

Le 10 juin 1109, Tripoli, étant à la fois pressée par mer et par terre, d'un côté par une flotte génoise, et de l'autre par une armée que commandait Bertrand, fils de Raymond, succomba enfin, après un long siège, sous les efforts des Croisés. Cette place était alors très florissante. Elle comptait plusieurs milliers d'ouvriers instruits à fabriquer des étoffes de laine, de soie et de lin. Elle possédait, en outre, une très riche bibliothèque, qui fut livrée aux flammes par les vainqueurs, et dont plusieurs écrivains arabes déplorent amèrement la perte.

Érigée en comté, elle devint la possession de Bertrand et de ses héritiers, et resta cent quatre-vingts ans au pouvoir des Chrétiens. Le moine Burchard, qui la visita vers 1283, la décrit comme une cité très peuplée, habitée par des Grecs, des Latins, des Arméniens, des Maronites, des Nestoriens, et par beaucoup d'autres nations. Ses tissus de soie et de laine étaient très recherchés. Son territoire était si fertile et si bien cultivé en vignes, en figuiers, en oliviers et en cannes à sucre, que c'était un véritable paradis.

De Nephin ad duas leucas est civitas Tripolis, nobilis valde et fere tota in corde maris sita, sicut Tyrus. Est populosa multum. Habitant enim in ea Greci et Latini, Armeni, Maronite, Nestoriani et multe gentes alie. De serico in ea multa fiunt opera. Audivi pro certo quod essent in ea textores serici et cameloti et similium (*sic*) amplius. Terra illi adjacens dici potest absque dubio

paradisus propter amenitates infinitas in vineis, olivetis, ficetis, canellis, quibus omnibus in aliis partibus non recolo similia me vidisse[1].

De ce passage il résulte qu'à cette époque la ville occupait encore la presqu'île d'où elle s'est depuis éloignée vers l'est, pour se rapprocher du château, puisqu'elle était *presque tout entière située dans le cœur de la mer :* « fere tota in corde maris sita. »

Quant au Nahr Kadicha ou Abou-Aly, il était regardé comme identique avec le *fons hortorum* du *Cantique des Cantiques :*

Fons hortorum, puteus aquarum viventium, quæ fluunt impetu de Libano[2].

Car le même religieux, après avoir décrit Tripoli, parle ensuite en ces termes du petit fleuve qui fertilise ses jardins et alimente ses fontaines :

Libanus distat a civitate ista ad tres leucas. Ad cujus pedem fons oritur hortorum, fluens impetu de Libano, sicut dicitur in Canticis. Fons iste humiliter nasci videtur, sed subito invalescens fluvium facit vehementem et magnum valde. Iste rigat omnes hortos et planiciem inter Tripolim et Libanum, et commendat mirabiliter regionem. Aque ejus optime sunt, frigide et dulces, et plura loca religiose constructa sunt super rivos ejus et ecclesie multe.

Il est inutile ici de réfuter cette tradition, qui ne soutient pas l'examen, car le texte tout seul du verset que j'ai cité et auquel Burchard fait allusion montre que l'épouse des Cantiques est comparée par l'auteur de ce chant sacré non à telle ou telle source en particulier, mais à toutes celles qui jaillissent vives et limpides des flancs du Liban, même quand elles sont renfermées dans des puits, *puteus aquarum viventium.*

Six ans après que Burchard avait visité Tripoli, cette ville fut arrachée aux Chrétiens par le sultan Kelaoun, en 1289. A partir de cette époque, elle est toujours demeurée musulmane, et s'est retirée peu à peu de la péninsule qu'elle occupait, pour se rapprocher du château de Raymond. Aujourd'hui, comme je l'ai dit, il ne subsiste plus, sur l'emplacement qu'elle couvrait, que le quartier

[1] Burchardus de Monte Sion, p. 28, édit. Laurent. — [2] *Cantique des Cantiques*, c. IV, v. 15.

de la Marine qui soit encore habité; et trois kilomètres d'intervalle séparent cette partie de l'ancienne ville de la ville moderne.

BEYROUTH.

Le 27 mai, à quatre heures du matin, nous entrions dans la rade de Beyrouth. Il est difficile de n'être point saisi d'admiration en présence de cette belle cité, qui s'élève en amphithéâtre au-dessus de son port et dont les édifices, les maisons et les villas sont groupés ou disséminés sur les pentes de riantes collines parsemées d'oliviers, de figuiers, de sycomores, de caroubiers et principalement de mûriers. Derrière ces collines, d'autres apparaissent, plus hautes et cultivées également d'étage en étage. Çà et là elles sont tachetées de points blancs, qui indiquent autant de villages, de hameaux ou de couvents. A l'horizon, enfin, se montrent les gigantesques cimes du Liban, aux formes les plus majestueuses et les plus variées, et auxquelles une éblouissante couronne de neige sert comme de diadème les trois quarts au moins de l'année. Tous les détails de ce vaste panorama s'animent, dès l'aurore, et resplendissent sous la voûte azurée d'un ciel profond et au sein d'une atmosphère diaphane qui semble rapprocher les distances et dessine merveilleusement les contours de chaque objet. Au coucher du soleil, le spectacle change et devient encore plus sublime, car tout alors se revêt de couleurs qu'aucun pinceau ne saurait reproduire, et où les nuances les plus délicates de la rose et du lilas se marient d'abord ensemble pour se fondre ensuite dans une teinte violacée qui s'assombrit de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin, après un très court crépuscule, la nuit arrive avec ses ténèbres, et que d'innombrables étoiles brillent au firmament.

Ainsi mollement adossée à ces montagnes et à ces collines, au milieu des fleurs et d'une riche végétation qui descend presque jusqu'à la plage, les pieds baignés par les vagues, Beyrouth, selon l'expression des Arabes, ressemble à une jolie sultane accoudée sur un coussin vert et contemplant les flots dans sa rêveuse indolence.

A peine débarqué sur l'un des quais, non loin des ruines d'une ancienne tour carrée, assise sur un îlot et qui porte encore les traces des nombreux boulets qu'elle reçut dans ses flancs, lors du bombardement que subit la ville en 1840, je promenai jusqu'au soir mes pas et mes regards dans les différents quartiers de cette charmante cité, que j'avais peine à reconnaître, tant elle s'est agrandie depuis une quinzaine d'années.

De l'antique Berytus il ne subsiste plus que de nombreux fûts de colonnes, soit en marbre, soit principalement en granit, qui sont dispersés de tous côtés; le long de la mer, des restes de quais, de murailles et de magasins, des excavations pratiquées dans le roc, qui peuvent avoir été des bains ou de simples caves recouvertes jadis par des constructions depuis longtemps démolies, des hypogées funéraires, des sarcophages brisés ou intacts, des débris de mosaïques et une quinzaine d'inscriptions grecques ou latines, mutilées malheureusement pour la plupart et qui, après avoir été souvent copiées, se trouvent maintenant réunies dans le savant ouvrage de M. Renan, intitulé *Mission de Phénicie*.

Lorsque les sœurs de la Charité construisirent leur vaste établissement, elles découvrirent, en jetant les fondations de leur maison, les vestiges d'un grand édifice antique, orné de colonnes et pavé de belles dalles. C'était probablement un temple consacré à Jupiter, comme cela semble résulter de l'inscription suivante, gravée sur une base qui fut déterrée en cet endroit et qui maintenant porte une statue de saint Vincent de Paul. La voici :

I ꝏ O ꝏ M ꝏ H ꝏ
T·PONTIVS·MAXI
MVS·Q·F PROTO
CTETVS
·V ꝏ L ꝏ A ꝏ S ꝏ

La première ligne, qui doit se lire ainsi :

Jovi Optimo, Maximo, Heliopolitano,

prouve qu'à Berytus une statue en l'honneur de « Jupiter très bon

et très grand, Héliopolitain, » avait été érigée, en vertu d'un vœu, par un certain Titus Pontius Maximus. Elle était placée dans un temple, consacré lui-même, selon toute apparence, à Jupiter d'Héliopolis.

A l'antique Berytus enfin appartiennent les ruines d'un aqueduc qui autrefois apportait à la ville une partie des eaux du Magoras, aujourd'hui Nahr Beyrouth. Les fontaines publiques et beaucoup de réservoirs particuliers sont maintenant alimentés au moyen d'un canal dérivant du Nahr el-Kelb, le Lycus des anciens, si célèbre par les bas-reliefs, tant égyptiens qu'assyriens, qui avoisinent son embouchure et que le temps efface et détruit de plus en plus.

A la cité du moyen âge et à l'époque des Croisades se rapportent deux monuments transformés en mosquées par l'occupation musulmane. L'un est l'ancienne cathédrale de Saint-Jean-Baptiste. Elle est presque intacte avec son clocher quadrangulaire isolé, devenu un minaret, son porche, ses trois nefs, ses trois absides, ses piliers ornés de colonnes engagées et ses arcades ogivales. Malheureusement, les chapiteaux ont été recouverts par une épaisse couche de badigeon et de couleurs grossièrement appliquées qui en dissimulent tous les détails. Cette cathédrale avait elle-même succédé à une église plus ancienne, remontant à l'époque byzantine et dont il subsiste encore l'inscription grecque suivante, qui marque l'emplacement du baptistère :

Η ΦΩΝΗ ΚΥΡΙΟΥ ΕΠΙ ΤΩΝ ΥΔΑΤΩΝ

Ces mots, comme on le sait, sont tirés du psaume XXVIII, v. 3 :

Vox Domini super aquas, Deus majestatis intonuit; Dominus super aquas multas.

L'autre monument, beaucoup moins considérable et qui, par suite de remaniements successifs, a complètement perdu sa forme primitive, passe pour être une ancienne synagogue. Devenu plus tard une église et rebâti plusieurs fois, il est actuellement, comme

le précédent, au pouvoir des Musulmans, qui y célèbrent leur culte. Ce sanctuaire était sous le vocable de Saint-Sauveur.

Il est raconté dans les actes du second concile de Nicée, tenu en 787, que les Juifs de Beyrouth, l'an 465, ayant trouvé un crucifix laissé par mégarde dans la maison d'un chrétien, achetée par l'un d'eux, renouvelèrent contre cette image du Christ suspendu en croix toutes les insultes de la Passion. Quand ils lui eurent percé le côté, il en découla aussitôt de l'eau et du sang, qu'ils recueillirent dans un vase et portèrent dans leur synagogue. Là un grand nombre de malades s'étant réunis, à la stupéfaction générale, tous ceux qui furent touchés de cette liqueur sacrée furent miraculeusement guéris. Convertis par un tel prodige, les Juifs présents embrassèrent en foule la religion chrétienne, et leur synagogue, changée en église, reçut le titre de Saint-Sauveur, et fut entourée de la vénération publique.

Il est permis également d'attribuer au moyen âge une partie des fortifications qui, il y a vingt ans à peine, enfermaient Beyrouth dans une enceinte continue; car une autre partie de ces remparts et des tours qui les flanquaient datait d'une époque plus récente.

Depuis 1860, la ville a plus que doublé d'étendue, et cette enceinte a été aux trois quarts démolie pour faire place à des habitations, dans la construction desquelles on a employé les matériaux provenant des remparts. C'est ainsi que Beyrouth déborde sans cesse de plus en plus en dehors du cercle étroit qui l'enserrait et qu'elle a brisé, et elle s'élève progressivement sur les flancs doucement inclinés des verdoyantes collines au pied desquelles elle était d'abord assise.

La paroisse catholique est administrée par des religieux Capucins. Fort petite, il y a quelques années, elle a été depuis rebâtie sur un plan plus vaste et ne manque pas d'élégance.

Les Franciscains y ont également un couvent et une chapelle.

L'établissement des Lazaristes s'est considérablement agrandi depuis 1863, et leur chapelle, malgré son étendue, est à peine suf-

fisante pour contenir les sœurs de Saint-Vincent de Paul et leurs nombreuses élèves.

L'établissement des sœurs, contigu au précédent, comprend à la fois un orphelinat, un pensionnat, des classes d'externes, le tout renfermant près de sept cents élèves, un hôpital et un dispensaire. Depuis une trentaine d'années, il est dirigé par la sœur Gélas, dont le nom est justement vénéré par tous ceux qui ont pu apprécier son immense amour du bien, son dévouement à toute épreuve et la droiture de son jugement.

Un autre établissement, quoique de fondation assez récente, est déjà très prospère et est appelé à le devenir encore davantage; c'est celui des Dames de Nazareth. Situé dans une position admirable, qui commande toute la ville et d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la mer et sur le Liban, il a été créé, malgré divers obstacles, grâce aux efforts persévérants et éclairés de plusieurs religieuses d'une rare distinction, telles que mesdames de Vaux, Hélot, Mulsant, et d'autres encore, femmes aussi éminentes par l'esprit que par le cœur, qu'il m'est impossible de ne pas signaler en passant avec toute la considération qu'elles méritent. Dans cette maison, l'éducation la plus complète et la plus soignée est donnée aux jeunes filles des premières familles de la Syrie et de la Palestine.

Les sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, qui, depuis 1848, rendent tant de services à la Palestine, où Mgr Valerga les a appelées, l'année même de son installation comme patriarche de Jérusalem, sont également établies à Beyrouth, où elles rivalisent de zèle avec les sœurs de la Charité et avec les Dames de Nazareth, en concourant au soin des malades et à l'éducation de l'enfance. Elles se sont adjoint quelques sœurs Mariamettes, religieuses maronites, dont elles sont, en quelque sorte, les institutrices et qui, à leur tour, doivent former d'autres religieuses semblables, destinées à instruire les enfants des campagnes.

Un dernier établissement, enfin, efface tous les autres en grandeur et en beauté, c'est celui des Pères Jésuites. Pour lutter avec

plus de succès à Beyrouth contre l'influence protestante, qui va sans cesse grandissant, secondée qu'elle est à la fois par l'Angleterre, par l'Amérique et par la Prusse, ils ont transféré leur collège de Ghazir dans cette ville, et, sur un emplacement immense et dominant, ils ont su élever, avec une rapidité singulière et dans des proportions réellement monumentales, un lycée et un séminaire modèles. L'architecte a été un des Pères, qui non seulement en a conçu le plan, mais qui encore a surveillé tous les travaux, se faisant même maçon au besoin, pour mieux former ses ouvriers. C'est ainsi qu'en une année a surgi, comme par enchantement, une construction colossale, qui attire aussitôt les regards de ceux qui abordent à Beyrouth. Tout y a été distribué intérieurement avec un art des plus intelligents. De nombreuses colonnes, provenant de monuments anciens, ornent la chapelle, qui a la grandeur d'une église.

Une imprimerie, où l'on peut imprimer en douze langues différentes, est, sans contredit, la mieux montée de tout l'Orient. Un Maronite extrêmement habile, qui est venu à Paris s'instruire à l'Imprimerie Nationale, la dirige.

Il est inutile d'ajouter que de pareils établissements, qui, avec les dogmes de la religion catholique, propagent en même temps dans l'une des villes les plus importantes de la Syrie la langue, les sciences et l'amour de notre pays, font le plus grand honneur à la France.

Les Maronites ont à Beyrouth plusieurs églises et un évêque particulier ; il en est de même des Grecs catholiques et des Grecs schismatiques. Les premiers atteignent le chiffre de 20,000, les seconds de 10,000, et les troisièmes de 16,000. Quant aux Européens, ils dépassent celui de 7,000. Ce sont eux qui maintenant y donnent le ton partout, bien que les Musulmans soient au nombre de 23,000. Le chiffre total de la population est au moins de 80,000 habitants, en ajoutant à ceux que je viens d'énumérer 3,000 Juifs, 800 Arméniens, unis ou non unis, et quelques centaines de Druses.

Les principales nations chrétiennes sont représentées à Beyrouth par des consuls généraux. M. Tricou, consul général de France, nouvellement appelé à ce poste important, se trouvait alors à Jérusalem. Ce haut fonctionnaire devait bientôt se signaler par son dévouement, pendant toute la durée du choléra, qui sévit trois mois entiers dans plusieurs districts de la Syrie.

Beyrouth est l'ancienne Βηρυτός des Grecs, la Berytus des Latins. Quelques auteurs ont cru devoir l'identifier avec la Berothaï du livre II des Rois[1] (la Beroth de la Vulgate) et la Berothah (Berotha dans la Vulgate) du livre d'Ézéchiel[2]; mais, comme plusieurs savants critiques l'ont déjà observé avant moi, il faut chercher cette ville de Berothaï ou Berothah, non sur la côte, mais beaucoup plus dans l'intérieur des terres, attendu que, dans les deux passages où elle est citée, elle est mentionnée avec les villes de Hamath et de Damas, ce qui nous force, malgré la ressemblance des noms, à ne pas admettre l'identification proposée. Mgr Mislin[3] incline à tirer la dénomination de cette place, comptoir maritime trop important pour n'avoir pas été fondé par les Phéniciens, du mot hébreu *beeroth* « puits »; mais M. Renan[4] fait remarquer qu'une pareille étymologie est en contradiction manifeste avec la nature des lieux, où l'eau est mauvaise et rare, et il suppose plus volontiers que la ville avait été ainsi appelée à cause du bois de pins qui l'avoisine encore maintenant, bois dont on attribue quelquefois la plantation à Fakhr-ed-Din, mais qui est certainement antique; car il est déjà mentionné par Guillaume de Tyr et par Edrisi au XIIe siècle. En chaldéen, en effet, le mot *berouth* signifie « cyprès » et aussi « pin ». Peut-être aussi est-on fondé à établir un rapprochement entre le nom de Berouth et celui de Berith, donné dans la Bible à une divinité kananéenne appelée Baal-Berith, qui avait un temple à Sichem[5].

Quoi qu'il en soit, la ville qui nous occupe en ce moment est

[1] *Livre des Rois*, II, c. VIII, v. 8.
[2] *Ézéchiel*, c. XLVII, v. 16.
[3] *Les Saints Lieux*, t. I, p. 296, 3e édit.
[4] *Mission de Phénicie*, p. 353.
[5] *Juges*, c. IX, v. 4.

citée pour la première fois sous sa forme grecque Βηρυτός dans les fragments de Scylax, vers l'an 350 avant J.-C.

Βηρυτὸς, πόλις καὶ λιμήν.

Saccagée par Tryphon, elle tomba ensuite au pouvoir des Romains, qui la relevèrent de ses ruines.

Sous l'empereur Auguste, elle devint une colonie militaire, avec le titre de Felix Julia [1].

Hérode le Grand y construisit des exèdres, des portiques, des temples et des places publiques [2].

C'est dans cette ville que, devant un tribunal de 150 juges, il accusa ses deux fils Alexandre et Aristobule, fils de Mariamne, et qu'à force de les charger d'imputations qu'ils ne pouvaient réfuter, puisqu'il leur était interdit de comparaître et de se défendre, il arracha contre eux un décret de mort, qu'il fit exécuter à Samarie, où ils furent étranglés par ses ordres [3].

Agrippa Ier bâtit à Berytus des thermes, des portiques, un théâtre et un amphithéâtre [4].

Agrippa II l'embellit encore en la décorant de nombreuses statues qui représentaient tous les chefs-d'œuvre des grands maîtres [5].

Après la prise de Jérusalem, Titus s'arrêta quelque temps à Berytus, où il célébra l'anniversaire de la naissance de son père par des jeux somptueux, dans lesquels des milliers de captifs s'entretuèrent au milieu de l'amphithéâtre pour amuser la multitude [6].

A l'avènement du christianisme, cette ville devint le siège d'un évêché qui était soumis à la juridiction du patriarche d'Antioche. De savantes écoles y florissaient depuis longtemps, principalement pour le droit civil, et l'on quittait quelquefois Athènes et Alexandrie pour venir se perfectionner à Berytus dans l'étude des lois et de la littérature grecque.

[1] Pline, *Hist. nat.* l. V, c. XVII.

[2] Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. I, c. XVI, § 2.

[3] *Antiq. Judaïq.* l. XVI, c. VII, § 5.

[4] *Antiquités Judaïques*, l. XIX, c. VII, § 5.

[5] *Antiq. Judaïq.* l. XX, c. IX, § 4.

[6] *Guerre des Juifs*, l. VII, c. III, § 1.

Sous le règne de Justinien, elle passait pour l'une des plus belles villes de la Phénicie; mais elle fut alors détruite par un violent tremblement de terre; ses palais, ses temples et ses autres édifices publics furent renversés, et beaucoup d'habitants furent ensevelis sous les ruines de leurs maisons. Rebâtie ensuite, elle ne retrouva jamais son ancienne splendeur[1].

En 638, elle tomba sous le joug des Musulmans. Lorsque les Croisés, en 1099, passèrent près de ses murs, en longeant la côte de Phénicie pour gagner Jérusalem, ses habitants obtinrent, par des présents et en fournissant des vivres, que les Francs traverseraient leur territoire sans le ravager.

En 1110, Baudoin Ier s'en empara après un siège de soixante-quinze jours. Cette place était alors défendue par une puissante enceinte. Pour battre en brèche ces remparts et les tours qui les flanquaient, les Croisés construisirent des tours mobiles et des machines au moyen desquelles ils accablaient jour et nuit les assiégés de traits incessants. Guillaume de Tyr nous apprend qu'ils avaient profité pour cela du voisinage d'une forêt de pins :

Erat autem eidem civitati pinea sylva vicinior, quæ multam et idoneam obsidentibus, ad componendum scalas et quaslibet machinas, abunde præstabat materiam. Ex hoc igitur erigentes sibi turres ligneas et machinas jaculatorias componentes et quæ adversus hujusmodi solent esse necessaria fabricantes argumenta, urbem continuis impugnant assultibus [2].

L'existence de cette forêt est également constatée par le géographe arabe Edrisi, qui vivait dans le même siècle :

Au midi de Beyrouth, dit-il, est une forêt de pins qui s'étend jusqu'au mont du Liban, sur un espace de douze milles dans tous les sens [3].

C'est celle que l'on voit encore aujourd'hui, mais beaucoup moins étendue qu'à l'époque d'Edrisi, et que l'on prétend à tort, comme je l'ai dit plus haut, avoir été plantée par Fakhr-ed-Din. Elle renferme actuellement très peu de vieux arbres, car les ravages

[1] Agathias, *Histoire*, l. II, c. XIV. — [2] Guillaume de Tyr, l. XI, c. XIII. — [3] Edrisi, traduct. Jaubert, t. I, p. 355.

qu'elle a souvent subis et les agrandissements de Beyrouth ont contribué à les faire disparaître, mais on les remplace quelquefois par de jeunes plantations; c'est, du reste, ce qu'a pu faire pareillement Fakhr-ed-Din.

Enlevée aux Musulmans, Beyrouth devint le siège d'un évêché latin dépendant de l'archevêché de Tyr, sous la juridiction du patriarcat de Jérusalem.

En 1182, Saladin la pressa très vivement par mer et par terre; mais elle résista avec courage à tous les efforts qu'il fit pour la prendre d'assaut; néanmoins, elle aurait sans doute fini par succomber, sans l'approche de l'armée chrétienne, qui accourut de Sepphoris à son secours. L'ennemi se hâta alors de lever le siège, après avoir préalablement saccagé les vignobles et les fertiles vergers qui environnaient la ville.

En 1187, Saladin s'avança de nouveau contre cette place, qu'avait complètement découragée la sanglante défaite essuyée par les Chrétiens à Hattin, et qui lui ouvrit ses portes, au bout de quelques jours seulement d'investissement.

Dix ans plus tard, les Chrétiens, vainqueurs, à leur tour, de Malek-Adel, dont ils avaient presque anéanti les troupes entre Tyr et Sidon, reprirent Beyrouth sans coup férir. Elle resta depuis entre leurs mains jusqu'en 1291, année où Malek-Achraf préluda par la conquête de Saint-Jean-d'Acre à celle de toutes les autres villes que possédaient encore les Latins en Palestine et en Syrie. Dévastée par ce prince, elle se releva peu à peu de ses ruines, grâce aux avantages de sa position, qui en fait le port naturel de Damas, à l'extrême fertilité de son territoire et à l'industrie de ses habitants, qui trouvaient depuis longtemps dans la culture du mûrier et dans le commerce des étoffes de soie une source précieuse de richesse. Au commencement du XVIIe siècle, l'émir druse Fahkr-ed-Din lui donna une nouvelle importance et y résida d'ordinaire. Le palais qu'il s'y fit bâtir était très vaste; il en subsiste encore une partie. Pour se rendre plus indépendant et dans la crainte de voir une flotte ennemie débarquer des troupes dans son port, il eut la mal-

heureuse pensée de le combler, mesure funeste pour le commerce de la ville et qui reçut un commencement d'exécution.

De nos jours, Méhémet-Aly fut quelque temps maître de la Palestine et de la Syrie. Beyrouth notamment était occupée par une garnison égyptienne; mais celle-ci fut expulsée, en 1840, à la suite d'un bombardement que la ville subit, le 10 octobre, de la part d'une flotte composée à la fois de navires turcs, anglais et autrichiens.

En 1860, les effroyables massacres du Liban amenèrent, comme on le sait, une intervention française en Syrie, et Beyrouth devint le quartier général de nos troupes. Elle vit alors se réfugier dans son sein une foule de malheureux échappés à la mort, et nos sœurs de la Charité durent agrandir leur maison pour recueillir les innombrables enfants, orphelins et orphelines, qui venaient de toutes parts frapper à leur porte et leur demander un asile. En même temps, la ville reçut des améliorations notables, et sa population chrétienne s'accroissant de plus en plus, elle prit bientôt un aspect presque européen. Une route carrossable la relia à Damas, et, devenue le centre d'un commerce plus important, elle se vit contrainte d'abattre ses vieux remparts afin de pouvoir s'étendre, et couvrit de jolies habitations les pentes des collines qui entourent son port.

Il est à désirer néanmoins que ces agrandissements continus finissent par s'arrêter, et qu'elle cesse d'attirer vers elle pour les transformer en ouvriers, en hommes de peine ou en commis de magasins, les bons et honnêtes montagnards du Liban, qui perdent peu à peu dans son sein leurs mœurs patriarcales, leur simplicité première et leur foi sincère.

JAFFA.

Le 28 mai, à six heures du matin, je débarquai à Jaffa, heureux de fouler enfin, après quinze jours de navigation, ce sol sacré de la Palestine, où j'abordais pour la cinquième fois. Je l'avais déjà

parcouru dans un grand nombre de directions depuis 1852. Cette fois-ci il me restait à explorer en détail la haute et la basse Galilée, contrée qui sera le sujet principal de ce travail.

Il est inutile de décrire de nouveau Jaffa, et je renvoie le lecteur aux renseignements que j'ai déjà fournis sur cette ville dans ma *Description de la Judée*. Je me bornerai à ajouter que, depuis mon dernier voyage, elle s'est agrandie et a renversé une partie de l'enceinte trop étroite qui l'enserrait. Quant à son port, il est toujours le même, c'est-à-dire fort petit, en partie comblé et d'un accès très difficile, lorsque la mer est tant soit peu houleuse. La rade qui le précède est également peu sûre. Il est question actuellement de faire sauter par la poudre les récifs qui hérissent et rétrécissent vers l'ouest l'entrée de ce bassin inhospitalier, et de le creuser ensuite plus profondément, en enlevant le sable, le limon et les divers matériaux qui le remplissent et ne permettent qu'aux bâtiments d'un très faible tonnage d'y pénétrer. Cette entreprise, si elle se réalise, sera un immense bienfait non seulement pour Jaffa, mais encore pour la Palestine tout entière.

On parle aussi plus que jamais de relier Jaffa à Jérusalem par un chemin de fer. Ce second projet, que j'ai déjà combattu il y a quelques années, quand il a été agité pour la première fois, me semble, au contraire, beaucoup plus nuisible qu'utile à la cité sainte. L'exécution d'une voie ferrée rendrait, il est vrai, beaucoup plus faciles et surtout beaucoup plus promptes les communications entre le port habituel où débarquent les pèlerins et les sanctuaires qui les attirent. On pourrait ainsi aller en deux heures au plus, et sans fatigue, de Jaffa à Jérusalem. Mais, d'un autre côté, n'y a-t-il point à craindre que le nombre des simples touristes ne l'emporte alors sur celui des véritables pèlerins, et que ceux-ci eux-mêmes n'entrent distraits, et en quelque sorte sans s'en douter, dans la cité la plus auguste de l'univers?

« Pour ressentir, ai-je dit, dans toute leur force les émotions profondes qu'une ville comme Jérusalem doit exciter dans l'âme, il faut s'y préparer par le recueillement, il faut, pendant de longues

et pénibles heures de marche, avoir le temps de disposer son esprit aux grandes pensées et son âme aux divers sentiments qui l'attendent. Il faut, en un mot, méditer et souffrir un peu, chemin faisant. Autrement, on entrerait avec distraction dans la ville sainte, comme si c'était une ville ordinaire, et les premières impressions ayant été ainsi émoussées affaibliraient nécessairement toutes celles qui suivraient [1]. »

En outre, la construction d'une gare de chemin de fer aux portes de Jérusalem en modifierait nécessairement les abords. Il y a quelques années à peine, elle s'élevait encore silencieuse et mélancolique au milieu d'une majestueuse et imposante solitude, et l'on pouvait faire extérieurement le tour complet de ses remparts, en repassant à son aise en soi-même ses incomparables destinées. Aujourd'hui, depuis l'achèvement de la route carrossable qui y conduit de Jaffa, elle est précédée vers l'ouest de nombreuses constructions nouvelles, qui la masquent en partie. Que sera-ce quand une voie ferrée y amènera à certains jours des flots de voyageurs qui l'envahiront tumultueusement, et pour lesquels on songe déjà à bâtir des hôtels, des restaurants et des cafés? Si quelques personnes appellent cela du progrès, j'y vois, pour mon compte, une véritable profanation de la ville qui a l'honneur de renfermer dans son sein des sanctuaires tels que le Golgotha et le Saint-Sépulcre, et je m'associe de toute mon âme aux regrets qu'exprime aussi, à ce sujet, Mgr Mislin, dans son savant et pieux ouvrage sur les Saints Lieux [2].

[1] *Description géogr. hist. et arch. de la Palestine*, 1re partie : *Judée*, t. I, p. 24.

[2] Mgr Mislin, *Les Saints Lieux*, t. II, p. 154, 3e édit.

CHAPITRE DEUXIÈME.

RAMLEH. — LYDDA. — TOMBEAU DES MACHABÉES.

RAMLEH.

Le même jour, à trois heures de l'après-midi, je me mis en marche pour Ramleh, que j'atteignis vers sept heures du soir. J'ai déjà décrit cette route dans mon ouvrage sur la Judée; j'ai donné également sur Ramleh des détails suffisants. Depuis mon dernier voyage, rien n'a changé dans cette petite ville, où je retrouvai, comme à Jaffa, la même cordiale hospitalité de la part des bons Pères Franciscains. Seulement un établissement qui y manquait, et dont la création devait être un grand bienfait pour tous les habitants, y avait été récemment fondé; c'était une maison de sœurs de Saint-Joseph, destinées à la fois à faire l'école aux enfants et à secourir les malades. Deux religieuses dévouées dirigent cet établissement naissant. Très pauvrement installées, elles me montrèrent leur modeste demeure, où elles ont déjà recueilli deux malheureux petits orphelins abandonnés, et que commencent à fréquenter comme externes une trentaine de petites filles, soit catholiques, soit schismatiques. Elles se proposaient pareillement d'ouvrir bientôt un dispensaire, dès qu'elles auraient pu se procurer les premiers médicaments indispensables pour soigner les malades.

LYDDA.

Le 29 mai, à six heures du matin, je me rendis à Lydda, où j'arrivai à six heures et demie. Cette ville m'était depuis longtemps connue, et je ne veux pas non plus refaire en ce moment la descrip-

tion que j'en ai déjà donnée. Je me bornerai à dire un mot de l'église Saint-Georges, dont les ruines ont été en partie restaurées par les Grecs, en 1871. Cette ancienne cathédrale, plusieurs fois détruite et rebâtie, avait été renversée de fond en comble par les Musulmans, à l'approche des Croisés, en 1099, dans la crainte que les longues poutres de sa toiture ne fussent employées par l'ennemi pour en faire des machines de guerre[1]. Reconstruite avec magnificence par les Latins, quand ils furent devenus maîtres de la Palestine, elle fut rasée aux trois quarts par Saladin, en 1191, afin que Richard Cœur-de-Lion ne pût pas s'y retrancher comme dans un poste fortifié[2]. Depuis lors, elle n'avait plus été relevée, bien que, suivant une opinion généralement répandue, et dont la première trace, je crois, se trouve dans Boniface de Raguse, elle passe pour avoir eu Richard Cœur-de-Lion comme nouveau fondateur. Conformément à l'avis de Robinson et de M. de Vogüé, j'ai combattu cette assertion, qui me semble erronée, et j'ai essayé de montrer que les ruines, si fidèlement décrites par le second de ces écrivains[3], dans son bel ouvrage des *Églises de la Terre Sainte*, ne sont pas celles d'un monument dont il faudrait faire honneur au héros anglais. Toujours est-il que, jusqu'à ces dernières années, elles étaient restées encore debout, mais dans un abandon déplorable. Seulement par intervalle, les Grecs de Lydda pouvaient venir prier sur l'emplacement de l'ancien sanctuaire, à l'endroit où avaient été jadis déposées, dans une crypte, les reliques du saint patron auquel la basilique avait été dédiée.

Les pèlerins qui passaient par Lydda pour se rendre à Jérusalem ne manquaient pas, de leur côté, qu'ils fussent Grecs non unis ou catholiques, de s'agenouiller un instant au-dessus de cette crypte bouchée. Enfin, en 1871, Mgr Cyrille, patriarche grec schismatique de Jérusalem, obtint des Turcs, à prix d'argent, la possession exclusive, pour ses coreligionnaires, du chœur et des absides de l'ancienne basilique; car la plus grande partie des nefs abattues

[1] Guillaume de Tyr, l. VII, c. XXII.
[2] Boha-ed-Din, *Vie de Saladin*, p. 258.
[3] *Les Églises de la Terre Sainte*, p. 363-366.

avait, dès le XIVe siècle, été comprise dans l'enceinte d'une mosquée signalée par Medjr-ed-Din au XVe, et qui existe encore. Il est sans doute très regrettable que les Latins aient laissé échapper de leurs mains les débris vénérables d'une église qu'ils avaient eux-mêmes jadis construite; mais, d'un autre côté, je ne puis m'empêcher de reconnaître que les Grecs ont respecté religieusement dans leur travail de restauration ces restes précieux. Ils les ont renfermés dans une petite église, qui se compose du chœur et de deux absides de l'ancienne basilique, chœur et absides dont ils ont eu soin de laisser apparentes toutes les assises encore en place, en ne touchant ni aux moulures de la corniche, ni à celles des colonnes, des piliers et des chapiteaux. La crypte, d'origine byzantine peut-être, qui s'étendait sous le sanctuaire a été débarrassée par eux de la terre et des décombres de toute sorte qui la remplissaient, et on y descend actuellement par deux escaliers, qui ont été reconstruits et mènent au tombeau de saint Georges. Ce tombeau, de date toute récente, n'est en réalité qu'un simple cénotaphe en marbre, avec la figure du saint. On y lit l'inscription grecque suivante :

ΑΓΙΟΣ ΓΕΩΡΓΙΟΣ
Ο ΤΡΟΠΑΙΟΦΟΡΟΣ
ΕΠΙ ΚΥΡΙΛΛΟΥ ΠΑΤΡΙΑΡΚΟΥ
1871.

« Saint Georges, le porteur de trophées, sous le patriarcat de Cyrille, 1871. »

A la porte de l'église, le même saint reparaît en bas-relief sur une plaque de marbre blanc et sous la forme traditionnelle d'un cavalier armé terrassant un dragon, à la fureur duquel il arrache une jeune fille, image qui rappelle naturellement à l'esprit le mythe célèbre de Persée sauvant Andromède, au moment où elle allait être dévorée par un monstre marin. C'est pour le chrétien la figure de l'âme humaine prête à succomber aux efforts de l'esprit du mal, et ne devant son salut qu'à la toute-puissante intervention de la grâce.

Saint Georges passe pour être né à Lydda; il subit le martyre à Nicomédie, sous Dioclétien, vers la fin du IIIe siècle, et ses restes ayant été, dit-on, rapportés dans sa patrie, une église y fut plus tard érigée en son honneur. Ce saint jouit d'une très grande vénération dans tout l'Orient, où une foule de chapelles, d'églises et de couvents sont sous son invocation. Mais nulle part sa mémoire n'est plus respectée qu'à Lydda, qui se vante d'être à la fois son berceau et sa tombe. Il y a quelques années encore, les Grecs de cette ville prétendaient que dans la crypte, alors obstruée, se trouvait la tête du saint martyr; mais quand on a, en 1871, débouché et débarrassé cette crypte de tout ce qui l'encombrait, on n'y trouva pas cette précieuse relique, qui, d'ailleurs, d'après le cardinal Baronius, avait été autrefois transportée à Rome.

TOMBEAU DES MACHABÉES.

Je quittai Lydda à sept heures cinq minutes du matin, pour gagner vers l'est les ruines dites Kharbet el-Medieh, où je fis une longue halte, à neuf heures quinze minutes. Un problème important, en effet, s'imposait à mes recherches dans cette localité avant tous ceux qui devaient tour à tour solliciter mon attention : c'était celui de l'authenticité du tombeau des Machabées, tombeau que j'avais découvert en 1870, et où d'autres fouilles, pratiquées depuis, en 1874, par M. Clermont-Ganneau, avaient mis à jour une croix dessinée en mosaïque au fond de l'une des cuves funéraires de la première chambre. La présence d'une croix en cet endroit semblait, au premier abord, renverser toutes mes conjectures et faire crouler par la base ma prétendue découverte. Ce monument, me disait-on, est daté par cette croix; c'est un monument chrétien, peut-être de l'époque byzantine. En outre, il paraît avoir été construit successivement et n'avoir point été conçu, dès le début, sur un même et unique plan. Troisièmement, il ne renferme que trois tombes, au lieu de sept.

J'ai déjà, dans le dernier chapitre de mon ouvrage sur la Sa-

marie, combattu ces diverses objections. Avant de les réfuter de nouveau, je voulais revoir ce monument, tel que les fouilles pratiquées par M. Clermont-Ganneau l'avaient laissé. Cette question se dressait, en quelque sorte, devant moi, sur ma route, et mon devoir était, soit de renoncer publiquement et sans plus tarder à ma première hypothèse, si un nouvel examen des ruines de l'édifice me démontrait mon erreur, soit, au contraire, d'affirmer encore davantage, dans l'intérêt de la vérité, cette même conjecture, si elle se transformait de plus en plus, dans mon esprit, à la suite de cet examen, en une véritable certitude.

Comme c'est à Modin qu'avait été élevé par Simon, l'un des fils de Mathathias, le mausolée des Machabées, il faut préalablement prouver que les débris du monument qui nous occupe sont bien et effectivement situés sur l'emplacement de cette ville célèbre. Mais je crois que, si le lecteur prend la peine de lire ce que j'ai écrit, à ce sujet, dans mon ouvrage sur la Samarie[1], il se convaincra qu'il est difficile de ne pas identifier Modin avec le Kharbet el-Medieh, qui conserve le nom légèrement altéré de cette ville et qui répond, du reste, parfaitement par sa position aux indications de la Bible, de Josèphe, d'Eusèbe et de saint Jérôme. Dès lors, il me semble inutile de revenir sur des preuves que j'ai déjà données et contre lesquelles on ne peut opposer, à mon sens, aucune objection sérieuse. J'admets donc comme un fait certain et démontré, et non comme une simple supposition qu'une autre hypothèse pourrait remplacer, l'identité de Modin avec les ruines dites Kharbet el-Medieh, et si l'on admet cela avec moi, je crois qu'après les explications dans lesquelles je vais entrer, on sera en même temps obligé de reconnaître que le monument en question est bien effectivement le mausolée des Machabées.

Ce monument, au lieu de renfermer sept chambres sépulcrales, comme je l'avais d'abord supposé, avant d'avoir pratiqué des fouilles assez complètes pour me faire une idée exacte de la disposition in-

[1] *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine*, 2e partie : *Samarie*, t. II, p. 55-64.

térieure qu'il présentait, n'en contient, en réalité, que quatre, ainsi que cela résulte des nouvelles fouilles exécutées par M. Clermont-Ganneau. Je m'empresse donc de rectifier cette erreur; mais ce dont je me suis assuré, c'est que ces quatre chambres sépulcrales renfermaient précisément sept tombes : la première vers l'est, trois; la seconde, une; la troisième, une aussi, et la quatrième, c'est-à-dire la plus occidentale, deux, séparées par un mur de refend qui partageait cette chambre en deux compartiments communiquant ensemble au moyen d'une petite porte.

Ces quatre chambres avaient été comprises dans l'enceinte d'un monument rectangulaire, long de $27^{m},77$ sur $6^{m},71$ de large. Quatre portes ouvrant vers le nord sur un portique orné jadis de colonnes, et aujourd'hui entièrement détruit, donnaient entrée dans chacune des chambres.

De tous les autres côtés, les façades du rectangle étaient pleines extérieurement, et les assises encore debout sont formées par des pierres de taille dont beaucoup sont ébréchées par le temps et par les hommes, mais qui néanmoins sont suffisamment remarquables, même dans leur état actuel, pour permettre d'y voir les pierres polies signalées par la Bible et par Josèphe :

Et ædificavit Simon super sepulcrum patris sui et fratrum suorum ædificium altum visu, lapide polito ante et retro [1].

Nous lisons également dans l'historien juif :

Σίμων δὲ καὶ μνημεῖον μέγιστον ᾠκοδόμησε τῷ πατρὶ καὶ τοῖς ἀδελφοῖς αὐτοῦ ἐκ λίθου λευκοῦ καὶ ἀνεξεσμένου [2].

« Simon, en outre, éleva à son père et à ses frères un très grand monument de pierre blanche et polie. »

La première chambre sépulcrale, c'est-à-dire celle qui est située à l'extrémité orientale du monument, contient, comme je l'ai dit, trois tombes pratiquées dans le roc vif et dont l'une, qui fait face au sud, est placée en retour d'équerre par rapport aux deux autres.

[1] *Machabées*, l. I, c. XIII, v. 27. — [2] *Antiq. judaïq.* l. XIII, c. VI, § 5.

Est-il possible d'assigner un personnage spécial à chacune de ces tombes et aux quatre subséquentes, et de les marquer toutes, avec quelque certitude, d'un nom particulier?

La chose me paraît facile, si l'on adopte, ce qui semble le plus naturel, l'ordre chronologique de la mort successive des sept membres de la famille des Machabées, comme celui-là même qui fut adopté pour leurs sépultures. Une seule date nous manque, c'est celle du décès de la mère des vaillants fils de Mathathias; mais il est permis de penser que l'épouse de cet illustre vieillard le suivit la première dans la tombe; car l'Écriture, en nous parlant des pyramides érigées par Simon sur chacun des sépulcres des membres de sa famille, s'exprime ainsi :

Et statuit septem pyramidas, unam contra unam, patri et matri et quatuor fratribus[1].

De ce verset, en effet, il semble résulter que, dans la série des tombes de ce mausolée, en commençant par l'orient, se trouvait d'abord celle de Mathathias, puis celle de sa femme.

Mathathias mourut, comme on le sait, l'an 146 de l'ère des Séleucides, c'est-à-dire l'an 166 avant J.-C.

Et defunctus est anno centesimo et quadragesimo sexto, et sepultus est a filiis suis in sepulcris patrum suorum in Modin, et planxerunt eum omnis Israel planctu magno[2].

Nous lisons de même à ce sujet dans Josèphe :

Μετ' οὐ πολὺ τελευτᾷ, καὶ θάπτεται μὲν ἐν Μωδιείμ, πένθος δ' ἐπ' αὐτῷ μέγα τοῦ λαοῦ παντὸς ποιησαμένου· διεδέξατο τὴν προστασίαν τῶν πραγμάτων ὁ παῖς αὐτοῦ Ἰούδας ὁ καὶ Μακκαβαῖος, ἑκατοστῷ ἔτει καὶ τεσσαρακοστῷ ἕκτῳ[3].

« Peu de temps après, Mathathias meurt, et est enterré à Modiim. Quand tout le peuple eut célébré ses funérailles par un grand deuil, Judas, surnommé Machabée, hérita de la direction des affaires, l'année 146 » (de l'ère des Séleucides).

[1] *Machabées*, l. I, c. XIII, v. 28. — [2] *Machabées*, l. I, c. II, v. 70. — [3] *Antiq. judaïq.* l. XII, c. VI, § 4.

C'est donc dans l'intervalle compris entre les années 166 et 163 avant J.-C. que mourut, à son tour, la pieuse mère des Machabées, car le glorieux trépas de son fils Éléazar arriva l'an 163 avant notre ère, trois années après la mort de Mathathias.

Antiochus Eupator, roi de Syrie, étant venu avec une armée formidable, commandée par Lysias, attaquer, au sud de Jérusalem, la place forte de Bethsour, Judas Machabée marcha à sa rencontre et établit son camp dans un défilé appelé Bethzacharia. Le roi de Syrie abandonna alors le siège de Bethsour pour s'avancer contre les troupes beaucoup moins nombreuses de son adversaire. Une bataille s'engagea aussitôt entre les deux armées, bataille dans laquelle Éléazar, l'un des frères de Judas, se signala par des prodiges de valeur. A la vue de l'un des éléphants de l'armée syrienne, plus grand et plus richement cuirassé que les autres, il s'imagina qu'il portait le roi Antiochus et fondit soudain sur lui. Après avoir immolé sous ses coups ou repoussé plusieurs des soldats qui escortaient ce gigantesque animal, il parvint à se glisser sous son ventre et à le percer de son glaive. L'éléphant, blessé mortellement, s'affaissa; mais dans sa chute il écrasa Éléazar, victime de son dévouement[1].

Deux ans plus tard, l'an 161 avant J.-C., l'invincible Judas lui-même, le véritable héros de la famille à laquelle il communiqua son propre surnom de Machabée[2], dû aux coups terribles qu'il avait portés à l'ennemi, succomba au milieu de son triomphe, à la fin d'un combat acharné qu'il avait soutenu toute une longue journée, avec une poignée de braves, contre une armée plus de vingt fois supérieure en nombre, commandée par Bacchidès, général de Démétrius. Cette bataille, à jamais mémorable, fut livrée près d'un village de la Judée, appelé Laisa dans la Vulgate[3], Eleasa chez les Septante, et Beth-Zetho dans Josèphe[4].

[1] *Antiquités judaïques*, l. XII, c. IX, § 4.

[2] En hébreu, le mot *Makkaba* signifie «marteau», d'où *Makkabi*, *malleator*, surnom identique à celui que porta chez nous notre Charles Martel.

[3] *Machabées*, l. I, c. IX, v. 5.

[4] *Antiq. judaïq.* l. XII, c. XI, § 1.

On connaît les simples et magnanimes paroles que, au moment d'engager cette lutte inégale, Judas prononça devant les huit cents compagnons d'armes restés fidèles à son drapeau, après la fuite des autres, et qui le pressaient de se retirer, en attendant une occasion plus favorable pour combattre : « Dieu nous garde, dit-il, d'en agir ainsi et de fuir devant l'ennemi ! Si notre heure est arrivée, mourons courageusement pour nos frères, et ne souillons notre gloire par aucune tache. »

Et ait Judas : Absit istam rem facere, ut fugiamus ab eis; et si appropiavit tempus nostrum, moriamur in virtute propter fratres nostros, et non inferamus crimen gloriæ nostræ [1].

Quand il fut tombé mort sur le champ de bataille, ses frères Jonathas et Simon emportèrent son corps, et le mirent dans le sépulcre de leurs pères à Modin. Tout le peuple d'Israël, ajoute le Livre sacré, fit un grand deuil à sa mort et le pleura longtemps. Et tous disaient : « Comment est-il tombé cet homme puissant, qui sauvait le peuple d'Israël ! »

Cette même année, Jonathas, ayant succédé dans le commandement à Judas, envoya son frère Jean vers les Arabes Nabatéens ; mais celui-ci périt dans une embuscade, non loin de Médaba [2].

L'an 143 avant Jésus-Christ, il fut lui-même assassiné près de Bascaman par Tryphon, qui, au moyen de fallacieuses promesses, l'avait attiré à Ptolémaïs, où il s'était emparé de sa personne [3]. Simon put ensuite recueillir ses restes et les ensevelit à Modin. C'est alors seulement qu'il commença à ériger, quand il était le seul survivant de sa famille, le mausolée qui devait en réunir tous les membres, et où il se réserva une place pour lui-même. Son père et sa mère étaient morts depuis plus de vingt ans, et ensuite, il avait successivement perdu ses quatre frères Éléazar, Judas, Jean et Jonathas.

[1] *Machabées*, l. I, c. IX, v. 10. — [2] *Machabées*, l. I, c. IX, v. 36; *Antiq. judaïq.* l. XIII, c. I, § 2. — [3] *Machabées*, l. I, c. XIII, v. 23; *Antiq. judaïq.* l. XIII, c. VI, § 5.

Voici le passage de la Bible relatif à ce mausolée célèbre :

25. Simon envoya querir les os de son frère Jonathas et les ensevelit à Modin, qui était la ville de ses pères.

26. Tout Israël fit un grand deuil à sa mort, et on le pleura pendant plusieurs jours.

27. Et Simon fit élever sur le sépulcre de son père et de ses frères un haut édifice, qu'on voyait de loin, dont toutes les pierres étaient polies devant et derrière.

28. Il fit dresser sept pyramides dont l'une répondait à l'autre, en l'honneur de son père, de sa mère et de ses quatre frères[1].

29. Il entoura, en outre, ce monument de hautes colonnes, et sur ces colonnes furent placées des armes en souvenir éternel, et auprès de ces armes des navires sculptés, faits pour être vus de tous ceux qui naviguaient sur la mer.

30. C'est là le tombeau qu'il construisit à Modin et que l'on voit encore[2].

Josèphe, de son côté, reproduit les mêmes détails, dans les termes suivants :

Simon, ayant envoyé à Basca[3], fit rapporter les ossements de son frère. Il les ensevelit à Modiim, sa patrie, et tout le peuple célébra par un grand deuil la mort de Jonathas. Simon érigea ensuite, pour son père et pour ses frères, un très grand monument de pierre blanche et polie. Il l'éleva à une hauteur considérable, pour le rendre visible de loin, et l'environna de portiques soutenus sur des colonnes monolithes, ouvrage admirable à voir. Il construisit, en outre, sept pyramides, une pour chacun de ses parents et de ses frères; faites pour frapper d'étonnement par leur grandeur et par leur beauté, elles subsistent encore aujourd'hui[4].

En tenant compte de ces différents textes et en m'appuyant sur tous ces témoignages, je vais maintenant caser par la pensée, dans les restes du grand monument funèbre d'El-Medieh, chacun des sept personnages qui y étaient renfermés, et répondre de nouveau aux objections qui m'ont été adressées. Ce monument, ai-je dit, se compose de quatre chambres sépulcrales, bâties en pierres de taille et juxtaposées parallèlement dans un long rectangle. La première

[1] La septième était, sans aucun doute, pour lui-même.

[2] *Machabées*, l. I, c. XIII, v. 25-30.

[3] C'est la même localité que la Vulgate appelle *Bascaman*.

[4] *Antiq. judaïq.* l. XIII, c. VI, § 5.

chambre vers l'orient contenant trois auges sépulcrales pratiquées dans le roc, j'y place d'abord Mathathias dans l'auge la plus orientale, puis dans les deux autres sa femme et Éléazar, l'un de ses fils, qui moururent successivement après lui. Ces trois auges, ménagées dans l'épaisseur du roc évidé, préexistaient-elles à l'érection par Simon de la chambre construite qui les recouvrait, et qui existe encore en partie? La chose est très possible. Depuis qu'elles ont été mises à jour, les Arabes ont continué à les mutiler, car elles étaient violées depuis longtemps, et les voyageurs aussi ont, à leur exemple, enlevé la plupart des petits cubes de mosaïque qui en tapissaient le fond. Il est à craindre que, dans quelques années, elles ne soient elles-mêmes complètement détruites. C'est dans l'une de ces auges, celle qui occupe le côté oriental de la chambre et qui, par conséquent, commençait la série des tombes, que les fouilles de M. Clermont-Ganneau ont révélé l'existence d'une croix dessinée en mosaïque, que j'ai pu constater après ce savant. Mais cette croix, qui m'est opposée comme datant le monument et, à ce titre, comme contredisant formellement mon hypothèse, en faisant descendre l'âge du mausolée de l'époque judaïque à l'époque chrétienne, je l'invoque précisément en faveur de l'opinion que j'ai émise, et qu'après un nouvel et consciencieux examen de l'édifice je soutiens plus que jamais. Loin de prouver, en effet, comme je l'ai déjà dit ailleurs [1], que le mausolée au fond de la première fosse duquel elle se trouve n'est pas celui des Machabées, elle contribue, au contraire, selon moi, à justifier cette hypothèse. Car d'un passage de saint Jérôme dans l'*Onomasticon*, au mot *Modeim*, il ressort que, à la fin du IVe siècle de l'ère chrétienne, la mémoire des sept Machabées princes asmonéens se confondait, dans la vénération des peuples, avec celle des sept frères Machabées martyrs avec leur mère, l'an 166 avant notre ère, sous Antiochus Épiphane, par conséquent à la même époque et sous le même prince contre lequel

[1] *Descript. géogr. historique et archéologique de la Palestine*, 2e partie : *Samarie*, t. II, p. 421-422.

Mathathias et ses valeureux fils avaient levé l'étendard d'une sainte insurrection pour la défense de leur foi et de leur nationalité.

Voici le passage de saint Jérôme :

Modeim, vicus juxta Diospolim, unde fuerunt Maccabæi, quorum hodieque ibidem sepulcra monstrantur. Satis itaque miror quomodo Antiochiæ eorum reliquias ostendunt aut quo hoc certo auctore sit creditum.

«Modeim, bourg voisin de Diospolis, patrie des Maccabées, dont aujourd'hui encore on montre, en ce lieu même, les tombeaux. Aussi je m'étonne beaucoup que l'on expose aux regards leurs restes à Antioche, et je me demande sur quelle autorité certaine repose une pareille croyance.»

En s'exprimant ainsi, saint Jérôme semble évidemment ne point distinguer ici les deux familles des Machabées, toutes deux juives et contemporaines, l'une composée de martyrs, l'autre de héros, mais ayant cela de commun que, s'inspirant des mêmes principes et du même dévouement, elles ont su lutter jusqu'à la mort, soit devant le tribunal d'un tyran, soit sur les champs de bataille, pour la revendication des croyances religieuses de leurs aïeux et de leur indépendance nationale. Les premiers sept Machabées étaient vénérés, à Antioche principalement, dès les premiers siècles de l'Église, dans une basilique élevée en leur honneur, et où leurs saintes reliques étaient l'objet d'un culte spécial. Les sept autres Machabées reposaient à Modin, dans le mausolée érigé par Simon, le dernier survivant de ses parents et de ses frères.

On conçoit sans peine que, si une pareille méprise a pu échapper à saint Jérôme, c'est qu'elle était, de son temps, partagée par un grand nombre de chrétiens. Par conséquent, tout porte à croire qu'alors les tombes des Machabées asmonéens à Modin étaient entourées de la vénération publique, tout comme à Antioche les reliques des autres Machabées dans la basilique qui leur avait été consacrée. La croix en mosaïque que M. Clermont-Ganneau a retrouvée dans le fond de la fosse orientale de la première chambre du monument ne doit donc plus nous surprendre, et malgré cette croix, ou plutôt, à cause de cette croix même, je me confirme de plus en plus dans mon hypothèse. L'auge sé-

pulcrale où elle a été découverte, commençant la série des tombes, devait, à mon avis, avoir reçu primitivement la dépouille mortelle du chef même de la famille, c'est-à-dire de Mathathias, dont le sépulcre, en raison des vertus et de la piété héroïque de cet auguste vieillard, a fort bien pu avoir été transformé plus tard en une sorte d'oratoire chrétien.

La seconde chambre funéraire, qui ne renfermait qu'une seule tombe, actuellement tout à fait détruite, était celle de Judas Machabée.

Jean devait reposer dans la troisième chambre, au fond d'une fosse également rasée, et où j'avais remarqué encore, en 1870, quelques cubes de mosaïque et plusieurs fragments d'ossements.

La quatrième chambre enfin, divisée en deux compartiments, au moyen d'un mur percé d'une ouverture servant de porte, contenait très probablement, dans le premier, les restes de Jonathas, et dans le second, qui terminait vers l'ouest le monument, ceux de Simon, le fondateur de ce mausolée. Les auges sépulcrales où ils avaient été déposés sont, de même, totalement brisées, mais il est facile de reconnaître encore l'emplacement qu'elles occupaient, et j'y ai recueilli également deux autres fragments d'ossements.

L'édifice rectangulaire de Medieh contenait donc bien réellement sept tombes, réparties, comme je l'ai indiqué, dans quatre chambres contiguës. Celles-ci n'avaient, chacune, qu'une entrée vers le nord, et n'ont jamais pu servir qu'à une destination funéraire. La plate-forme qui les couronnait est, à la vérité, aux trois quarts au moins détruite. Mais, en 1870, j'avais signalé, au-dessus de trois dalles appartenant à cette plate-forme, la présence de deux encastrements, qui m'avaient paru propres à recevoir les bases de deux des sept pyramides mentionnées par la Bible et par Josèphe. Ces trois dalles étaient alors en place. En 1875, l'une d'entre elles avait été dérangée de sa position première ; peut-être sont-elles toutes enlevées aujourd'hui. Mais les encastrements qu'elles portaient ont été vus et mesurés, très peu de temps

après mes fouilles, par M. Mauss, et cet architecte français, si versé dans l'étude des monuments de la Palestine, a adopté ma conjecture. Ils ont été également constatés par M. Tyrwhitt Drake, l'un des membres de la mission scientifique anglaise en Palestine, qui a reconnu de même qu'ils pouvaient avoir servi au but que j'avais indiqué. Ce savant, qu'une mort inopinée a malheureusement interrompu au milieu de ses recherches, a même évalué la hauteur des pyramides qui s'y adaptaient. Selon lui, l'élévation totale du monument, y compris ces pyramides, était de quinze coudées hébraïques environ, élévation bien suffisante pour le rendre visible de fort loin, sur la colline où il avait été construit, et dont l'altitude est au moins de 220 mètres au-dessus de la Méditerranée. Du plateau où il est situé on aperçoit parfaitement Lydda, Ramleh et même Jaffa. On distingue aussi une très grande étendue de mer et les moindres voiles qui blanchissent à l'horizon. Donc, réciproquement, tous les navigateurs qui longeaient la côte pouvaient jadis saluer, en passant, le monument d'El-Medieh, quand il était encore debout avec ses pyramides et la colonnade qui l'entourait. De cette colonnade, depuis longtemps sans doute renversée, il subsistait encore quelques débris en 1870. J'avais, en effet, observé alors, non loin de l'édifice, une dizaine de tronçons de colonnes monolithes, gisants mutilés sur le sol. Ces tronçons ont été vus, mesurés et mentionnés, après moi, par M. Mauss. En 1875, je ne les ai plus retrouvés ; mais les habitants d'El-Medieh m'ont dit les avoir récemment transportés à Lydda, de même qu'eux ou leurs pères avaient autrefois vendu, dans la même ville ou à Ramleh, d'autres fûts semblables, plus ou moins brisés, qui étaient étendus en cet endroit. M. Clermont-Ganneau lui-même a déterré, en 1874, tout près du monument, une colonne encore debout et enfoncée profondément dans le sol, que j'ai vue en 1875, et dans une des chambres sépulcrales un tronçon mutilé, qui y avait été projeté ultérieurement. Ne sont-ce pas là autant de restes authentiques des portiques à colonnes monolithes signalés par la Bible et par Josèphe ?

En résumé, le monument funéraire d'El-Medieh affectait la forme d'un long rectangle entouré de colonnes. Il renfermait quatre chambres sépulcrales contiguës et ouvrant toutes sur le portique du nord. Ces chambres contenaient en tout sept tombes, et elles étaient elles-mêmes surmontées de pyramides. Situé sur un plateau élevé, cet édifice, quand il était debout, devait être, en outre, parfaitement visible de la mer. N'offre-t-il pas, dès lors, toutes ces conditions étant réunies, l'image fidèle et irrécusable du mausolée des Machabées, tel que le décrivent la Bible et Josèphe? Ou plutôt n'est-il pas ce mausolée lui-même, mausolée remanié à l'époque chrétienne et détruit aux trois quarts depuis, mais présentant encore dans ses débris les traces très reconnaissables de sa configuration première et quelques vestiges de son ancienne splendeur? A quelle autre famille, en effet, qu'à celle des Machabées aurait pu appartenir au Kharbet el-Medieh, c'est-à-dire à Modin, le monument en question, monument qui reproduit encore, même dans ses restes, tous les principaux détails et les traits fondamentaux du mausolée des princes asmonéens? Hélas! ces ruines mêmes, dont j'ai tant souhaité que mon pays fît l'acquisition, sont probablement destinées à périr! Maintenant qu'elles sont exhumées et qu'elles ne sont plus protégées à la fois et par la terre qui les recouvrait et par l'oubli qui les enveloppait de son ombre, elles sont chaque jour exposées soit à l'indiscrète curiosité des voyageurs, soit surtout à l'avidité des fellahs des environs, qui, s'imaginant qu'elles recèlent des trésors, sont sans cesse tentés de les bouleverser de fond en comble et d'en vendre ensuite les matériaux au plus offrant. Et cependant, comme je l'ai dit et comme je le répète avec une conviction plus profonde encore qu'auparavant, à ces ruines est attachée la mémoire de l'une des plus héroïques familles dont s'honorent la nation juive et l'humanité tout entière, je veux dire celle des Machabées.

CHAPITRE TROISIÈME.

DE RAMLEH À JÉRUSALEM. — JÉRUSALEM. — KOUBEIBEH. — KHARBET EL-MEDIEH. — KIRIET EL-A'NAB. — RETOUR À JÉRUSALEM. — DÉPART DE JÉRUSALEM. — ARRIVÉE À NAZARETH.

DE RAMLEH À JÉRUSALEM.

Dans l'après-midi du même jour, j'étais de retour à Ramleh. Le lendemain, 30 mai, je m'acheminai vers Jérusalem par la voie ordinaire des pèlerins, voie que j'ai décrite en détail dans mon ouvrage sur la Judée. A cinq heures du soir, j'entrai dans la ville sainte.

JÉRUSALEM.

Les abords de cette cité étaient naguère encore mornes et silencieux. Maintenant ils s'animent et s'embellissent d'année en année, au moyen de constructions nouvelles, dont quelques-unes sont entremêlées de jardins. Mais pour moi, je l'avouerai franchement, je regrette le temps où tout se taisait autour de Jérusalem, où une sorte de désert austère l'environnait, et où le pèlerin, arrivant de Jaffa et apercevant enfin, après une longue et pénible marche, les remparts, les tours et les coupoles de cette ville, vers laquelle l'attire principalement un tombeau, pouvait se prosterner à loisir la face contre terre, à la vue des deux dômes de la basilique du Saint-Sépulcre. La solitude qui l'entourait ajoutait encore par sa religieuse tristesse à la vivacité des diverses impressions qu'il éprouvait alors, et il n'avait d'autres témoins de ses larmes, de ses prières et de son émotion profonde que des rochers nus ou de vieux oliviers tout chargés de siècles et de souvenirs. A présent ce qui frappe

tout d'abord ses regards, ce sont les immenses constructions des Russes, sorte de citadelle, à la fois politique et religieuse, bâtie aux portes de la ville, sur le plateau d'où elle a été plusieurs fois assiégée, et qui se dresse comme une menace éternelle du schisme et de l'empire moscovite, qui aspirent plus que jamais à s'emparer des lieux saints; ce sont pareillement des écoles et des hôpitaux fondés tout récemment par la Prusse et par l'Angleterre, témoignages visibles des efforts tentés également par l'hérésie pour disputer au catholicisme la possession de ce sol sacré. Ce sont, en outre, des maisons de particuliers et de consuls, des jardins et quelques cafés. Jérusalem déborde donc peu à peu, et de plus en plus, en dehors de son enceinte. Aussi est-il question de démolir cette enceinte en totalité ou en partie pour en vendre les pierres, qui seraient débitées comme de simples moellons. Mais j'espère que le gouvernement turc, avant d'exécuter une pareille mesure, y réfléchira à deux fois. Pour quelques faibles ressources qu'elle lui procurerait momentanément, ressources que les frais de démolition diminueraient de moitié, elle exposerait la ville, ainsi ouverte, aux pillages possibles des Bédouins et des fellahs; elle détruirait ensuite des remparts à jamais vénérables, dont une partie sans doute ne remonte pas au delà de l'année 1542, époque où ils furent relevés par Soliman, mais dont beaucoup d'assises sont antiques et gardent l'empreinte des nombreux siècles et des grands événements qu'elles ont vus passer. Quand même on ne renverserait que les murs qui renferment la ville du côté de l'ouest et du nord, comme il est hors de doute actuellement que ces murs répondent précisément à la troisième enceinte, due à Hérode-Agrippa, et que les fossés creusés dans le roc qui les précèdent, et qui sont aux trois quarts comblés, datent du règne de ce prince, une semblable démolition n'en serait pas moins infiniment regrettable; car les soubassements de cette portion des murs et des tours qui les flanquent étant çà et là antiques, il en résulte qu'en les détruisant et qu'en achevant de combler les fossés qui les bordent, on ferait disparaître en même temps quelques-uns des témoins

authentiques du fameux siège de Jérusalem par Titus, et plus tard des attaques des Croisés. On saperait, en outre, par la base l'un des principaux arguments topographiques sur lesquels on s'appuie pour prouver qu'il faut chercher beaucoup plus à l'est que plusieurs écrivains protestants ne l'ont fait les traces du second mur d'enceinte et, partant, du périmètre occidental de la ville à l'époque de Notre-Seigneur. Nous savons, en effet, que le Christ fut crucifié et ensuite enseveli dans un sépulcre neuf en dehors de la ville. Si celle-ci, comme le veulent ces critiques, s'étendait alors vers l'ouest aussi loin que maintenant, et s'il faut reculer bien au delà de l'enceinte actuelle les limites de celle d'Agrippa, il s'ensuit que le Saint-Sépulcre et le Golgotha, vénérés depuis de longs siècles par la chrétienté tout entière, ne sont que des sanctuaires apocryphes, qui ont usurpé mensongèrement les hommages et la foi des peuples, et qu'aujourd'hui encore nous nous prosternons devant de vains fantômes, quand nous venons nous agenouiller sur la roche dite du Calvaire ou auprès du tombeau attribué au Sauveur. Ces sanctuaires effectivement sont enfermés dans une basilique qui est elle-même depuis longtemps enclavée dans le sein de la ville. Il est donc de la plus haute importance de résoudre ce problème topographique, auquel se rattache par contre-coup la solution du problème capital qui domine nécessairement tous les autres à Jérusalem, je veux dire celui qui a trait au Saint-Sépulcre et au Golgotha. Je sais bien que l'authenticité de ces deux sanctuaires peut se prouver par d'autres arguments très puissants, et principalement par la continuité non interrompue de la tradition transmise d'âge en âge parmi les fidèles de Jérusalem depuis la fondation d'une église chrétienne dans cette ville, c'est-à-dire depuis la mort du Sauveur jusqu'au règne de Constantin, qui consacra par l'érection d'une superbe basilique les deux endroits où le Messie avait été crucifié, puis mis dans le tombeau, et, par conséquent, la tradition elle-même relative à ces deux points à jamais mémorables.

Mais à ceux qui opposent à cette tradition sacrée des considérations empruntées à la topographie, il est bon de répondre de

même par des arguments topographiques capables de les ramener à la vérité. Or le mur que l'on veut abattre le premier passant à travers les anciennes *Caves royales* signalées par Josèphe[1] comme traversées par la troisième enceinte, il s'ensuit nécessairement qu'il doit être identifié avec cette enceinte, sur les ruines de laquelle il a été relevé, et nullement avec la seconde, dont on a retrouvé, de nos jours, quelques débris à une faible distance vers l'est de l'église du Saint-Sépulcre. Dès lors, il n'est point étonnant que le tombeau du Christ et le Golgotha, situés, à l'époque de Notre-Seigneur, en dehors de la ville, soient en dedans de la ville actuelle, puisque la troisième enceinte, identique, je le répète, avec la muraille musulmane de l'ouest et du nord, les y enclava dans la suite. De cette manière, la topographie et la tradition se donnent la main pour démontrer l'authenticité des deux plus augustes sanctuaires du monde.

Je compte développer plus tard ces considérations, comme le sujet le mérite, dans l'ouvrage spécial qu'après celui-ci j'ai l'intention de publier sur Jérusalem; mais, en attendant, j'ai hâte de décharger ma conscience par cette protestation préalable contre le projet de démolition dont il s'agit.

Depuis mon dernier voyage, des fouilles d'un haut intérêt avaient été pratiquées à Jérusalem, les unes par les Anglais, les autres par les Prussiens. J'en parlerai également plus au long un jour. Qu'il me suffise, pour le moment, de les mentionner en passant. Je les ai examinées avec soin, en compagnie de l'excellent frère Liévin, du couvent de Saint-Sauveur.

Les Anglais, en creusant sur le mont Sion pour y asseoir les fondations d'une école, ont mis à jour, sur le bord extrême de cette colline, du côté où, vers le sud-ouest, elle surplombe la vallée de Ben-Hinnum, une partie de la muraille antique. C'est le roc lui-même qui a été taillé verticalement, de manière à former une longue courtine flanquée de deux tours. Celles-ci étaient munies de deux citernes qui pouvaient fournir de l'eau à leurs défen-

[1] *Guerre des Juifs*, l. V, c. IV, § 2.

seurs. Si l'on poursuivait ces fouilles au delà de l'emplacement occupé par cette école, on trouverait probablement, sur les bords de la même colline, la continuation de cette enceinte tout à fait primitive, et peut-être d'origine jébuséenne.

Les Prussiens, de leur côté, devenus possesseurs depuis quelques années des ruines considérables de l'abbaye de Sainte-Marie-la-Grande et d'une grande partie du vaste emplacement que couvrait jadis le couvent célèbre des Hospitaliers de Saint-Jean, ont commencé à déblayer le sol de l'énorme quantité de décombres qui l'exhaussait. Plusieurs couches successives de débris ont été tour à tour enlevées par eux, et, sur certains points, ils ont dû creuser des puits assez profonds avant d'atteindre le roc sur lequel reposaient les constructions antiques, remplacées beaucoup plus tard par celles du moyen âge.

Si les schismatiques et les protestants multiplient le nombre de leurs établissements à Jérusalem, les catholiques sont loin également d'y rester inactifs. La cathédrale fondée par Mgr Valerga, à côté de son patriarcat, est maintenant terminée. Consacrée le 11 février 1872, elle est à trois nefs et dans le style gothique. Le corps de cet éminent prélat y repose actuellement dans une chapelle, au pied de l'autel de saint Joseph, son patron, où il a été placé par les soins de son pieux et zélé successeur, Mgr Bracco.

L'église Sainte-Anne, concédée à la France en 1856, est restaurée presque complètement. L'habile architecte français, M. Mauss, qui a été chargé de ce travail difficile, s'en est acquitté avec beaucoup de goût, et en conservant fidèlement au monument son caractère primitif, que les dégradations nombreuses qu'il avait subies de la part des Musulmans avaient çà et là fort altéré. Cette église n'est pas encore néanmoins livrée au culte.

Les R. P. Franciscains, auxquels revient la gloire de n'avoir jamais déserté, en Palestine, au milieu même des plus grands périls, la garde des différents sanctuaires, qui leur a été confiée depuis plusieurs siècles, et d'avoir été comme la providence de tous les pèlerins latins que la visite des lieux saints y attire sans

cesse, ont récemment agrandi les bâtiments destinés à recevoir leurs hôtes. La paroisse de Saint-Sauveur, qu'ils desservent, est trop petite, et doit être pareillement construite sur un plan plus vaste, qui permettra d'y célébrer plus convenablement les cérémonies sacrées et d'y donner place à un plus grand nombre de fidèles.

Le R. P. Marie de Ratisbonne, qui, depuis une vingtaine d'années, semble avoir adopté Jérusalem pour sa seconde patrie, et aspire à y convertir ses anciens coreligionnaires, dont il a autrefois abjuré à Rome les erreurs, développe constamment dans la ville sainte, avec une persévérance admirable, les diverses œuvres qu'il y a entreprises en 1856. Son beau couvent de Notre-Dame-de-Sion, qui contient le sanctuaire de l'*Ecce Homo*, est achevé. On sait que dans les substructions de ce monastère ont été découverts de vastes souterrains antiques et de nombreuses dalles ayant appartenu très probablement au Lithostrotos. Du haut de sa superbe terrasse, la vue est incomparable.

Près de ce couvent, et sous la direction des religieuses qui l'habitent, est un orphelinat de jeunes filles, où sont élevées cent dix orphelines internes, de toutes les parties de la Palestine et du Liban; elles sont presque toutes catholiques. Une division à part est réservée aux enfants des infidèles. A ce même monastère est adjoint un dispensaire, qui donne sur la *voie Douloureuse*, et qui s'ouvre, tous les matins, à une centaine de malheureux, chrétiens, juifs et musulmans.

Le R. P. Marie de Ratisbonne a également fondé, à une heure et demie de Jérusalem, à Saint-Jean-in-Montana, un autre pensionnat de jeunes filles, dirigé de même par des religieuses détachées du monastère de Notre-Dame-de-Sion. Enfin il se propose d'établir sur le mont des Oliviers, dans un terrain qui lui a été généreusement concédé par Mme la princesse de La Tour d'Auvergne, une école industrielle d'arts et métiers pour les garçons.

Sur cette même montagne s'élèvent deux nouveaux sanctuaires, sur les ruines de deux anciens, qu'ils font revivre : l'un est appelé le *Pater noster*, et l'autre le *Credo*. Ils sont dus tous les deux à la

munificence de cette princesse, qui eut la bonté de m'en faire les honneurs, quand j'allai les visiter. A ces sanctuaires est attenant un petit couvent habité par des religieuses carmélites. Contre le mur de la galerie qui environne la cour du couvent ont été appliquées de grandes plaques sur lesquelles on lit l'*Oraison dominicale* en trente-deux langues.

Il est inutile d'ajouter que je visitai pareillement, à Jérusalem, les deux autres établissements religieux que je connaissais déjà depuis longtemps, et qui y ont été fondés dès 1848, l'année même de l'installation de Mgr Valerga en qualité de patriarche; l'un est l'hôpital Saint-Louis, et l'autre est une école de petites filles, tenus tous les deux avec beaucoup de dévouement par les bonnes sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, presque toutes Françaises.

Je ne fais que glisser légèrement en ce moment, à mon grand regret, sur ces deux établissements, dont je parlerai plus longuement, plus tard, dans ma monographie de Jérusalem. Aujourd'hui, mon sujet m'appelle ailleurs.

Après quelques jours consacrés à parcourir en tout sens cette ville, dont chaque rue, depuis 1852, m'a vu errer à plusieurs reprises, pour en interroger les monuments encore debout, les ruines ou les simples souvenirs, je retournai de nouveau à El-Medieh, en compagnie de Mgr Poyet, protonotaire apostolique, attaché depuis longtemps au patriarcat de Jérusalem, qui désirait visiter avec moi les ruines du tombeau des Machabées.

KOUBEIBEH.

Chemin faisant, nous nous arrêtâmes deux heures à Koubeibeh. Ce petit village, que j'ai déjà décrit[1], est situé à deux heures et demie à l'ouest-nord-ouest de Jérusalem. Nous y examinâmes, avec un vif intérêt, les belles ruines d'une ancienne église, dont les arasements étaient seuls visibles il y a encore peu de temps. Les

[1] *Descript. géographique, historiq. et archéologiq. de la Palestine*, 1re partie : *Judée*, t. I, p. 349-361.

R. P. Franciscains, qui habitent le couvent construit par eux dans cette localité, avaient dégagé récemment les assises inférieures de ce bel édifice des énormes amas de terre et de décombres qui les dérobaient aux regards. Il mesurait 32 mètres de long sur 20 mètres de large. Parfaitement orienté, il se terminait, vers l'est, par trois absides, encore en partie debout. A l'intérieur, l'appareil est très régulier; il consiste en belles pierres de taille bien aplanies; au dehors, l'appareil est moins soigné. Les murs ont 2 mètres d'épaisseur; aux angles on remarque de gros blocs taillés en bossage. Près des absides latérales apparaissent des traces de fresques.

Trois piliers sont encore en place; ils étaient cantonnés chacun de quatre colonnes engagées. Plusieurs tombeaux ont été découverts sous le pavé de l'église; l'un paraît être celui d'un évêque; il était recouvert d'une pierre considérable, taillée en dos d'âne, sur laquelle avait été sculptée une croix épiscopale double, et renfermait encore des ossements. Les couvercles de quelques autres tombeaux y ont également été déterrés. Enfin on a trouvé les fondements d'une sorte de maison enclavée dans l'église. Cet édifice a pu avoir été restauré et embelli par les Croisés, mais il est probablement antérieur à leur entrée en Palestine, et prouve l'importance de la localité dont les ruines portent, depuis plusieurs siècles, le nom de Koubeibeh ou de *Petite Coupole,* dénomination due peut-être à une coupole qui couronnait cette église, quand elle était encore debout.

Si Koubeibeh représente l'Emmaüs où Notre-Seigneur, le jour de sa résurrection, rompit le pain avec deux de ses disciples, ne pourrait-on pas supposer que cette église a été bâtie sur l'emplacement de la maison de Cléophas, l'un d'entre eux, maison où ce repas mystérieux eut lieu? En effet, cette église n'a-t-elle pas plus de droit à cet honneur et à cette conjecture que la longue salle rectangulaire, voûtée en ogive, dont les R. P. Franciscains ont fait leur chapelle, après l'avoir restaurée, et où repose le corps de la pieuse fondatrice de leur couvent, Mlle de Nicolaï, morte, il y a quelques années, en odeur de sainteté?

Il est certain que, depuis l'époque des Croisades, Koubeibeh a été généralement regardé comme étant le site du véritable Emmaüs de saint Luc.

A la fin du XIIIe siècle, le moine Ricold du Mont-de-la-Croix signale, à huit milles de Jérusalem, une belle église encore debout, à l'endroit appelé Emmaüs :

Inde exeuntes et redeuntes de Jherusalem venimus recto cursu octo miliaria in Emaus. Et conferentes de Christo, ut ipse appropinquans iret nobiscum, per prata et loca pulcherrima appropinquantes castello, venimus ad viam in qua finxit longius ire, et postea in Emaus, ad locum ubi paraverunt cenam et cognoverunt eum. *Ibi est ecclesia pulchra* [1].

Cette belle église, c'est, selon toute apparence, celle dont les R. P. Franciscains de Koubeibeh viennent d'exhumer les débris, et qui, je le suppose, était alors le rendez-vous des pèlerins, comme occupant l'endroit où Notre-Seigneur avait rompu le pain avec les deux disciples. Ce pèlerinage se poursuivit, ainsi que je l'ai dit, jusqu'en 1760, et il était accompli chaque année, le lundi de Pâques, par les Pères Franciscains de Jérusalem, et, à leur suite, par les pèlerins chrétiens alors de passage dans la ville sainte; mais ensuite cette pieuse excursion cessa d'avoir lieu, à cause des dangers qu'elle offrait. Peu à peu même on finit par ne plus savoir au juste où était le bourg d'Emmaüs, et c'est seulement en 1852 que plusieurs religieux Franciscains, et, entre autres, le R. P. Emmanuel Forner, alors curé du couvent de Saint-Jean-de-la-Montagne, s'étant mis à la recherche du sanctuaire d'Emmaüs, le retrouvèrent à Koubeibeh. Et comme dans ce village, à côté de l'église presque entièrement ensevelie sous des décombres, la ruine la mieux conservée était celle d'une enceinte assez considérable, que les fellahs de l'endroit appelaient eux-mêmes *Ed-Deir* (le couvent), et que dans cette enceinte existait encore une belle salle rectangulaire, voûtée en ogive, où l'on découvrit deux tombes et quelques ossements, on fut amené naturellement à conclure que

[1] Ricoldus de Monte Crucis, *Itinerarium*, c. VI.

cette salle était une ancienne chapelle, fondée sans doute sur l'emplacement de la maison de Cléophas, et que c'était là le véritable sanctuaire d'Emmaüs. En 1861, grâce à la munificence de Mlle de Nicolaï, les Pères Franciscains purent faire l'acquisition de la grande salle dont je viens de parler, et des autres ruines comprises dans l'enceinte appelée Ed-Deir, et ils commencèrent bientôt à restaurer cette salle et à bâtir à côté un petit monastère, destiné à être habité par quelques religieux de leur ordre, et à servir en même temps d'asile aux pèlerins qui pourraient venir visiter ce sanctuaire. Ce monastère est terminé depuis plusieurs années, et la pieuse fondatrice, héritière des vertus des Paule et des Eustochie, et qui, à l'exemple de ces nobles et saintes femmes, avait quitté la splendeur des luxueuses cités de l'Europe, pour venir s'ensevelir à l'ombre des cloîtres de la Palestine, dort maintenant son dernier sommeil dans la nouvelle chapelle, due à ses dons, et où elle avait si souvent prié. Depuis sa mort, les religieux qui desservent ce couvent ont pratiqué les fouilles dont il a été question tout à l'heure, fouilles qui ont révélé l'existence, à Koubeibeh, du véritable sanctuaire, très probablement, que les pèlerins allaient vénérer à Emmaüs, car nous lisons à ce sujet dans Quaresmius :

Quod magis integrum cernitur est domus in qua Christus cum duobus discipulis hospitio exceptus fuit, quæ olim in pulchram versa ecclesiam, nunc fere tota collapsa visitatur[1].

Or il me paraît difficile d'admettre que la salle rectangulaire transformée actuellement en chapelle, et qui mesurait seulement, avant d'être allongée, 14m,50 de long sur 6 mètres de large, ait jamais été une belle église, *pulchra ecclesia*, suivant l'expression de Quaresmius, qui ne fait que reproduire ici celle de Ricold du Mont-de-la-Croix, tandis que, au contraire, les ruines nouvellement exhumées de l'église témoignent encore de l'ancienne magnificence du sanctuaire dont elles offrent les débris.

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 720.

Mais ici une grave question se pose inévitablement devant moi :

Le village de Koubeibeh est-il bien réellement, et d'une manière incontestable, l'Emmaüs mentionné dans l'Évangile de saint Luc[1]?

J'ai déjà traité assez longuement cette question dans mon ouvrage sur la Judée, et j'ai développé, sans parti pris et ne cherchant que la vérité, les raisons pour et contre qui militent, les unes en faveur d'A'mouas[2], les autres en faveur de Koubeibeh[3].

Sans reproduire tous les arguments que j'ai fournis alors, je me bornerai à dire qu'A'mouas, l'Emmaüs-Nicopolis des anciens, est, pour Eusèbe, pour saint Jérôme, pour Sozomène, pour Théophane et pour saint Willibald, d'après les divers textes que j'ai cités de ces auteurs, l'Emmaüs de saint Luc, laquelle, dans plusieurs manuscrits grecs de cet évangéliste, et notamment dans le codex Cyprius, le codex Vindobonensis et le codex Sinaiticus, regardé comme le plus ancien de tous, est marquée, non pas à 60, mais à 160 stades de Jérusalem, distance qui s'accorde très bien avec la position d'A'mouas, qui est à six heures de marche de la ville sainte. Une pareille distance, à la vérité, rend plus difficiles l'aller et le retour des deux disciples dans la même journée; néanmoins elle est loin de les rendre impossibles, et, tous les jours, des hommes tant soit peu habitués à la marche, comme devaient l'être les deux disciples qui avaient accompagné Notre-Seigneur dans toutes ses tournées, exécutent des étapes aussi longues, et même plus longues encore que celle-là, pour les intérêts souvent les plus mesquins : à plus forte raison, les deux disciples témoins de l'apparition du Sauveur devaient-ils être pressés de retourner à Jérusalem pour annoncer à leurs frères le grand mystère de la résurrection du Christ; et, surexcités par un tel miracle, ils hâtèrent, sans aucun doute, le pas et franchirent rapidement les 29 kilomètres, au maximum, qui les séparaient de la ville sainte, où ils purent très aisément arriver à minuit au plus tard, étant

[1] *Saint Luc*, c. XXIV, v. 13. — [2] *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine*, 1re partie : *Judée*, t. I. p. 293-308. — [3] *Ibid.* p. 349-361.

partis d'Emmaüs vers le coucher du soleil, c'est-à-dire vers les six heures du soir, à l'époque de l'année où ils étaient alors.

D'un autre côté, Koubeibeh peut invoquer en sa faveur :

1° Le texte de la Vulgate et la plupart des manuscrits grecs de l'Évangile de saint Luc, où le chiffre de 60 stades seulement remplace celui de 160 des manuscrits dont j'ai parlé;

2° Une tradition presque non interrompue, remontant au moins à l'époque des Croisades, si même elle n'est pas d'une date beaucoup plus ancienne, et qui fixe à Koubeibeh la cène d'Emmaüs;

3° Une facilité beaucoup plus grande pour les deux disciples d'accomplir dans la même journée le voyage de Jérusalem à Emmaüs et le retour d'Emmaüs à Jérusalem, de manière à arriver dans cette ville quand les disciples étaient encore assemblés au cénacle.

Dans les deux endroits, du reste, deux monuments remarquables peuvent également revendiquer la gloire d'avoir été élevés jadis en souvenir de ce grand événement. A A'mouas, en effet, on admire les débris d'une belle basilique, qui avait été construite avec de superbes blocs reposant sans ciment les uns au-dessus des autres, et dont quelques-uns mesurent plus de 3 mètres de long. Elle avait trois absides : celle du centre est seule aujourd'hui en partie debout, les deux autres sont presque entièrement détruites. On démolit malheureusement cette basilique d'année en année, et des chardons gigantesques l'ont envahie tout entière. C'est, à mon avis, l'un des plus anciens monuments chrétiens de la Palestine, et il serait à désirer que l'on s'efforçât d'en arracher les précieux débris au vandalisme des habitants d'A'mouas, qui y puisent comme dans une carrière des pierres toutes taillées. Des fouilles intelligentes, pratiquées dans l'enceinte de cette église, dont le sol s'est considérablement exhaussé par suite des décombres et de la terre hérissée de chardons qui le recouvrent, amèneraient sans doute des découvertes intéressantes.

A Koubeibeh, on retrouve de même, comme nous l'avons vu, les ruines d'une autre église, qui heureusement sont préservées maintenant d'une destruction complète, puisqu'elles sont tombées

entre les mains des R. P. Franciscains. Moins ancienne que celle d'A'mouas, cette église existait peut-être néanmoins avant l'époque des Croisades, où elle a pu être en partie rebâtie, et les vestiges qui en subsistent justifient l'épithète de *belle, pulchra ecclesia*, qui lui est donnée par Ricold du Mont-de-la-Croix et par Quaresmius.

Que conclure de tout cela, et où, en définitive, faut-il placer l'Emmaüs évangélique? J'hésite, pour mon compte, à trancher cette question délicate, à cause de la divergence que présentent les manuscrits de l'Évangile de saint Luc, relativement à la distance d'Emmaüs par rapport à Jérusalem, distance qui, chez les uns, est de 160 stades, et que d'autres réduisent à 60. A cette divergence dans les chiffres correspond naturellement une divergence analogue dans les témoignages des écrivains et des pèlerins, ceux-ci, et ce sont les plus anciens, reconnaissant l'Emmaüs de l'Évangile dans Emmaüs-Nicopolis, aujourd'hui A'mouas, ceux-là la rapprochant de Jérusalem et la plaçant à Koubeibeh.

Mais la Vulgate, me dira-t-on, a décidé la question, puisqu'elle a adopté la leçon des 60 stades, et dès lors, elle fait pencher définitivement la balance du côté de Koubeibeh. Comme l'Église, ajoute-t-on, a approuvé cette version, vous n'avez qu'une chose à faire, c'est de vous soumettre purement et simplement à toutes ses décisions et à adopter vous-même, sans plus tarder, le chiffre de 60 stades comme étant le véritable.

Personne, assurément, ne s'incline avec plus de respect et d'une manière plus absolue que moi devant les décisions de l'Église, quand elle nous commande de croire une chose comme article de foi, et qu'avec l'inspiration de l'Esprit-Saint elle nous dicte d'une façon souveraine des dogmes bien définis qui s'imposent à notre raison; mais dans le cas dont il s'agit en ce moment, bien que la Vulgate ait été consacrée, en quelque sorte, par l'Église latine, comme la version la plus autorisée des Livres saints, l'Église n'a pas entendu, je pense, ainsi que je l'ai dit ailleurs, consacrer par cela même tous les détails que renferme ce vaste ouvrage et trancher, par exemple, sans appel toutes les questions purement topographiques qui peu-

vent être soulevées à propos des saintes Écritures. En ce qui regarde, notamment, la distance de Jérusalem à l'Emmaüs évangélique, le doute, je crois, peut être permis, lorsque, contrairement à la distance de 60 stades que donne la Vulgate, on peut alléguer celle de 160 que l'on trouve dans plusieurs manuscrits grecs très importants, lorsque surtout à saint Jérôme, auteur de la Vulgate, on peut opposer saint Jérôme lui-même, traducteur de l'*Onomasticon* d'Eusèbe et auteur de l'*Épitaphe de sainte Paule*.

A propos du mot Ἐμμαούς, Eusèbe s'était exprimé ainsi :

Ἐμμαοὺς, ὅθεν ἦν Κλεόπας ὁ ἐν τῷ κατὰ Λουκᾶν Εὐαγγελίῳ· αὕτη ἐστὶν ἡ νῦν Νικόπολις τῆς Παλαιστίνης ἐπίσημος πόλις.

Saint Jérôme traduit ce passage comme il suit, sans rectification aucune, et semble par conséquent en adopter la teneur :

Emmaus, de quo loco fuit Cleophas, cujus Lucas evangelista meminit, hæc est nunc Nicopolis, insignis civitas Palæstinæ.

Ailleurs, dans son *Épitaphe de sainte Paule*, ce même Père de l'Église nous montre cette pieuse Romaine quittant Joppé pour gagner Nicopolis et de là gravissant les hauteurs de Bethoron supérieure et de Bethoron inférieure. Or, en parlant de Nicopolis, il nous dit :

Repetitoque itinere Nicopolim, quæ prius Emmaus vocabatur, apud quam in fractione panis cognitus Dominus Cleophæ domum in ecclesiam dedicavit. Atque inde proficiscens ascendit Bethoron inferiorem et superiorem [1].

Cette Emmaüs-Nicopolis est marquée dans un autre passage de saint Jérôme comme étant dans la plaine, à l'endroit où les montagnes de la Judée commencent à s'élever :

Juxta Nicopolim, quæ prius Emmaus vocabatur, ubi incipiunt montana Judææ consurgere [2].

En décrivant A'mouas, j'ai montré surabondamment par des textes formels que c'était là et non à Koubeibeh qu'il fallait placer cette Emmaüs-Nicopolis; A'mouas était située précisément sur le seuil des monts de la Judée.

[1] *Hieronymi opera*, t. I, p. 883, édit. Migne. — [2] *Commentaire sur Daniel*, c. XII.

Eusèbe, saint Jérôme et les autres auteurs que j'ai cités, ainsi que les manuscrits auxquels j'ai fait allusion, et qui me reportent pareillement à A'mouas, tiennent donc encore mon esprit en suspens relativement au véritable emplacement de l'Emmaüs évangélique, que d'autres autorités très graves, je l'avoue, rapprochent de Jérusalem et fixent à Koubeibeh. Dans le doute donc j'émets, en terminant cette discussion, le vœu que voici : c'est que les ruines de l'antique église d'A'mouas, de même que celles de l'église de Koubeibeh, soient, les premières comme les secondes, soustraites aux profanations des Arabes et préservées de la destruction totale qui les menace. Si les Pères Franciscains de Ramleh, par exemple, qui sont peu éloignés d'A'mouas, ou si quelque autre communauté chrétienne faisait l'acquisition de ces ruines vénérables, les chrétiens seraient sûrs, en possédant à la fois les débris de ces deux belles églises, d'avoir entre leurs mains le véritable sanctuaire d'Emmaüs, qui ne peut être que l'un de ces deux endroits.

KHARBET EL-MEDIEH.

De Koubeibeh, Mgr Poyet et moi, nous nous remîmes en route pour El-Medieh, où nous arrivâmes après une nouvelle marche de trois heures et demie, en passant successivement à Beit-Anan, à Beit-Loukieh et non loin de Berfilya, villages que j'ai décrits ailleurs.

A El-Medieh, j'étudiai de nouveau les ruines de l'antique cité de Modin, éparses actuellement au milieu des champs de blé, et principalement celles du monument funéraire que j'identifie avec le mausolée des Machabées, et dont je montrai en détail les moindres vestiges à Mgr Poyet.

KIRIET EL-A'NAB.

Le lendemain, après une nuit passée au couvent des Pères Franciscains de Ramleh, nous reprîmes le chemin de Jérusalem par la voie ordinaire des pèlerins, c'est-à-dire par l'Oued A'ly.

Au bout de cinq heures de marche, nous fîmes halte à Kiriet el-A'nab, autrement dit Abou-Koch, que l'on prononce ordinairement Abou-Goch. C'est l'antique Kiriat-Iearim, ainsi que je l'ai montré dans la notice que j'ai consacrée à ce village[1].

On sait que dans cette localité est une ancienne église connue sous le nom de Saint-Jérémie. M. de Vogüé l'a décrite dans son bel ouvrage des *Églises de la Terre Sainte*[2]. J'en ai parlé, à mon tour, dans ma *Description de la Judée*. Aussi je ne la mentionne aujourd'hui que pour dire qu'après avoir, pendant près de quatre siècles, servi d'étable aux Musulmans, elle a été concédée à la France, il y a deux ans, par la Sublime Porte, ainsi que les terrains qui l'avoisinent, terrains actuellement hérissés de ronces et de broussailles ou couverts de décombres, et qu'occupait autrefois un couvent latin. Ce couvent, abandonné depuis 1489, année pendant laquelle les religieux Franciscains qui l'habitaient furent massacrés par les Musulmans, a été entièrement détruit. L'église seule est restée debout et est en assez bon état de conservation, bien qu'elle remonte probablement au XIIe siècle, et que depuis longtemps elle ait été non seulement privée de tout entretien, mais encore continuellement dégradée par l'usage indigne auquel on l'a fait servir. La crypte, que j'avais trouvée à moitié comblée, lors de mon précédent voyage en 1870, est actuellement en partie débarrassée de la terre et des décombres qui la remplissaient. On y remarque, de même que dans l'église supérieure, des restes d'anciennes peintures murales. Les religieux qui vont être appelés à l'honneur d'y faire refleurir le culte catholique auront d'abord à la réparer et à élever pour eux-mêmes un petit couvent sur les ruines de l'ancien. Ce couvent, plus tard, devra avoir un bâtiment spécial destiné à la réception des pèlerins, car un certain nombre de ceux qui se rendent de Ramleh à Jérusalem trouvent cette étape un peu longue, et seraient bien aises de rencontrer sur leur route, avant d'atteindre la ville sainte, un gîte sûr où ils pussent, comme à Ramleh, passer une nuit.

[1] *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine*, 1re partie : *Judée*, t. I, p. 62-71. — [2] *Les Églises de la Terre Sainte*, p. 340-343.

De retour à Jérusalem, j'y restai encore trois jours, que j'employai à rédiger mon premier rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique, et le 9 juin, à six heures du matin, je me mis en marche pour Nazareth, où je devais commencer méthodiquement mon exploration de la Galilée.

La veille, j'avais fait mes adieux à M. le consul de France, M. Patrimonio, qui m'avait accueilli avec beaucoup de bienveillance, et qui représente si dignement et si chrétiennement notre pays à Jérusalem. J'avais également salué, peut-être pour la dernière fois, tous mes anciens amis de la cité sainte.

Avant de perdre de vue les remparts et les monuments de cette ville, je les contemplai longtemps d'un dernier et triste regard; car, depuis 1852, époque où je les avais aperçus pour la première fois, ils m'étaient devenus chers, tant ils avaient éveillé au fond de mon âme, dans les différents examens que j'en avais faits, de souvenirs et de sentiments divers. Étaient-ce mes adieux définitifs à cette antique métropole de la religion et de la nationalité juive, devenue plus tard, par une destinée extraordinaire, le tombeau de l'Homme-Dieu et le berceau du christianisme? Je l'ignorais et je l'ignore encore. Tout ce que je puis dire, c'est qu'en la considérant alors, je répétai instinctivement dans mon cœur ces deux versets si connus du beau psaume *Super flumina Babylonis :*

5. Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur dextera mea.
6. Adhæreat lingua faucibus meis, si non meminero tui [1].

« Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite s'oublie elle-même !
« Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens pas de toi ! »

Le R. P. Dutau, qui s'était embarqué à Marseille avec moi et qui avait l'intention de parcourir avec soin la Palestine, où il avait déjà fait un premier voyage, avait demandé à me suivre. J'avais donc l'honneur d'avoir pour compagnon ce docte et pieux religieux, si versé dans l'étude des Livres saints; mais unis un instant par le

[1] Psaume CXXXVI, v. 5 et 6.

même but, nous fûmes presque immédiatement séparés par la maladie. Car, à peine arrivé à Nazareth, le R. P. Dutau fut atteint d'une grave indisposition, qui prit tout à coup un caractère alarmant, par suite des excessives chaleurs que nous avions essuyées dans notre voyage de quatre jours pour gagner cette ville. Après une semaine de repos complet, il s'achemina vers Kaïfa et de là se rendit par mer à Beyrouth. Je commençai donc et poursuivis seul, six mois durant, la laborieuse mission qui m'avait été confiée. Mon drogman était le même Francesco Morcos qui m'avait déjà servi de guide en 1863 et en 1870, et dont le dévouement et le courage m'étaient connus. Il est inutile de retracer ici les quatre étapes qui séparent Jérusalem de Nazareth, car elles sont décrites avec beaucoup de détails dans mon ouvrage sur la Samarie, et je me hâte, sans plus différer, de transporter mon lecteur en pleine Galilée, sujet principal de cette étude.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LIMITES DE LA GALILÉE.

Le nom de Galilée apparaît pour la première fois dans les Livres saints à propos de la ville de Kadès de Nephthali, qui fut assignée aux meurtriers comme l'une des villes de refuge :

Decreveruntque Cedes in Galilæa montis Nephthali et Sichem in monte Ephraim, et Cariatharbe, ipsa est Hebron in monte Juda [1].

Le nom de Galilée, en hébreu *Gâlil* (cercle, circuit), semble avoir été appliqué uniquement dans le principe au district septentrional de la Palestine, qui renfermait les vingt villes données plus tard par Salomon au roi de Tyr, Hiram, en retour des bois de cèdre du Liban et de l'or que ce prince lui avait fournis pour la construction du temple et de son palais :

Hiram, rege Tyri, præbente Salomoni ligna cedrina et abiegna et aurum juxta omne quod opus habuerat, tunc dedit Salomon Hiram viginti oppida in terra Galilææ [2].

Une multitude de Gentils habitaient la Galilée, à l'époque des rois, car dans Isaïe cette province est appelée *Galilæa Gentium*, « Galilée des nations, des Gentils : »

Primo tempore alleviata est terra Zabulon et terra Nephthali, et novissimo aggravata est via maris trans Jordanem Galilææ Gentium [3].

Dans le livre I des Machabées, nous voyons que les Juifs étaient beaucoup moins nombreux en Galilée que les Gentils, qui les opprimaient [4].

A l'époque de Josèphe, la Galilée se divisait en haute et basse, et voici les limites dans lesquelles elle se renfermait alors :

[1] *Josué*, c. XX, v. 7. — [2] *Rois*, l. III, c. IX, v. 11. — [3] *Isaïe*, c. IX, v. 1. — [4] *Machabées*, l. I, c. V, v. 15 et suivants.

Il y a, dit cet historien, deux Galilées, l'une haute et l'autre basse; la Phénicie et la Syrie les environnent. Au couchant, elles ont pour limites les frontières du territoire de Ptolémaïs et le Carmel, montagne appartenant autrefois aux Galiléens et maintenant aux Tyriens; au sud, la Samarie et Scythopolis, jusqu'aux rives du Jourdain; à l'est, l'Hippène et la Gadaritide, ainsi que la Gaulanitide et les fontières du royaume d'Agrippa; au nord, enfin, Tyr et toute la région des Tyriens. La Galilée inférieure se développe en longueur depuis Tibériade jusqu'à Zabulon, qu'avoisine sur la côte Ptolémaïs, et en largeur depuis le bourg de Xaloth, situé dans la Grande Plaine, jusqu'à Bersabé, où commence la Galilée supérieure. Celle-ci s'étend de là en largeur jusqu'à Baca, qui la sépare du pays des Tyriens, et en longueur depuis Thella, bourg voisin du Jourdain, jusqu'à Meroth [1].

Dans un autre passage, Josèphe donne comme limite méridionale à la Galilée, non plus le bourg de Xaloth, mais celui de Ginæa.

La Samarie, dit-il [2], est située entre la Judée et la Galilée. Commençant au bourg de Ginæa, qui se trouve dans la Grande Plaine, elle finit à la toparchie des Acrabaténiens.

Si la Samarie commençait au nord à Ginæa, aujourd'hui Djénin, l'En-Gannim des Livres saints, bourg situé au sud de la Grande Plaine, il s'ensuit que celle-ci appartenait tout entière à la Galilée, ce que confirme, du reste, le passage suivant du livre de Judith :

7. Tunc exaltatum est regnum Nabuchodonosor, et cor ejus elevatum est : et misit ad omnes qui habitabant in Cilicia, et Damasco, et Libano;

8. Et ad gentes quæ sunt in Carmelo, et Cedar, et inhabitantes Galilæam in Campo Magno Esdrelon [3].

Cette immense et fertile plaine est connue aujourd'hui parmi les Arabes sous le nom de *Merdj-Eben-A'mer*. Jadis elle s'appelait plaine ou vallée de Jezraël : en hébreu Emek-Yzreel, en grec *κοιλὰς τοῦ Ἰεζραέλ*, en latin *vallis Jezrael*, dénomination qu'elle devait à la ville ainsi désignée. Plus tard, elle s'appela Esdrelon et Esdrelom, forme grecque dérivée de la forme hébraïque Yzreel.

[1] *Guerre des Juifs*, l. III, c. III, § 1. — [2] *Ibid.* § 4. — [3] *Judith*, c. I, v. 7 et 8.

Elle était le lot de la tribu d'Issachar, comme l'indiquent les noms des villes échues en sort à cette tribu :

17. Issachar egressa est sors quinta per cognationes suas.
18. Fuitque ejus hæreditas Jezrael, et Casaloth, et Sunem [1].

Théâtre de nombreuses batailles qui s'y sont livrées, cette plaine fameuse a été illustrée encore de nos jours par la grande victoire que Kleber, avec une poignée d'hommes, y remporta, le 16 avril 1799, contre une armée infiniment plus considérable que la sienne. De forme triangulaire, elle est accidentée çà et là par quelques ondulations de terrain. Vers le nord-ouest, elle communique par une vallée avec la grande plaine de Saint-Jean-d'Acre et aboutit ainsi à la Méditerranée. A l'est, elle se prolonge en trois autres vallées, la première au nord, comprise entre le mont Thabor et le Petit-Hermon ou Djebel Dahy, la seconde qui s'étend entre le Petit-Hermon et le Gelboë, actuellement Djebel Foukouah, la troisième située au sud de cette dernière montagne. Plusieurs ruisseaux la sillonnent; ils sont à sec une partie de l'année, à l'exception de quelques-uns, dont les deux plus importants sont le Nahr Djaloud, qui se jette dans le Jourdain, et le Kison ou Nahr el-Moukattha, qui a son embouchure dans la mer, un peu au nord de Kaïfa.

Au nord de cette plaine, entre celle de Saint-Jean-d'Acre à l'ouest et le lac de Tibériade à l'est, est une région très accidentée dont les montagnes les plus hautes atteignent à peine 600 mètres au-dessus de la Méditerranée; la plupart sont moitié moins élevées. Parsemées d'innombrables vallées généralement très fertiles, elles étaient elles-mêmes autrefois cultivées jusqu'à leur sommet, et sur leurs pentes s'étageaient de belles plantations d'oliviers, de figuiers, de vignes et d'autres arbres fruitiers que des broussailles ont en partie remplacées depuis longtemps; à leurs pieds croissaient, comme maintenant encore, du blé, de l'orge et d'autres céréales.

Au milieu de ces montagnes se déroule une magnifique plaine

[1] *Josué*, c. IX, v. 17 et 18.

appelée aujourd'hui *Merdj el-Bathouf*, et jadis plaine de Zabulon ou d'Asochis.

Une multitude de villes, de bourgades et de villages, soit renversés, soit encore en partie debout et habités, s'élevaient dans les vallées, sur les flancs ou même très souvent sur le plateau supérieur des montagnes, jouissant sur ces hauteurs d'une vue plus étendue, d'un air plus salubre et d'une sécurité plus grande.

Rien n'égalait, en particulier, la beauté des alentours du lac de Tibériade, qu'environnait une ceinture de villes plus ou moins considérables, et autour duquel, à cause de sa dépression au-dessous de la Méditerranée, régnait un printemps presque éternel, et où pouvaient prospérer toutes les productions des contrées tropicales.

La tribu de Zabulon avait obtenu en partage la plus grande partie de ce district.

La vallée connue actuellement sous le nom de Medjdel-Keroum, et qui court de l'est à l'ouest, formait une limite toute naturelle entre la basse et la haute Galilée. Cette vallée est elle-même à 250 mètres, en moyenne, au-dessus de la Méditerranée; les montagnes qui la dominent au nord sont plus hautes que celles qui la bordent au sud. En les gravissant, on pénètre donc dans la Galilée supérieure. Beaucoup moins souvent visitées par les voyageurs que celles de la Galilée inférieure, elles méritaient, de ma part, un examen tout spécial, et c'était là que j'espérais faire le plus de trouvailles nouvelles. J'entrepris, par conséquent, de les explorer les unes après les autres, malgré les difficultés de pareilles ascensions, car, pour la plupart de ces montagnes, les sentiers sont détestables. Il faut les escalader péniblement, en tirant son cheval par la bride et en écartant à chaque instant les obstacles qui obstruent la voie, si l'on peut appeler de ce nom des espèces d'escaliers très grossièrement taillés dans le roc, dès l'époque kananéenne peut-être, et qui, depuis de nombreux siècles, ont cessé d'être entretenus; mais aussi, quand on a vaincu ces difficultés, et qu'on arrive, épuisé et haletant, sur le sommet tant désiré, on voit surgir souvent du sein des broussailles des arasements de murs d'enceinte,

de tours, d'édifices et de maisons avec les pieds-droits et les linteaux de leurs portes encore en place; et, au milieu de fourrés presque inextricables de lentisques, d'arbousiers, de chênes verts, de térébinthes et de caroubiers, des ruines d'un haut intérêt ne manquent guère de dédommager l'observateur de toute la peine qu'il s'est donnée.

Ces ruines appartiennent quelquefois à toutes les époques et à toutes les civilisations, ruines kananéennes, judaïques, byzantines, ou datant seulement de la domination des Croisés, enfin ruines d'une époque plus récente encore. Témoins muets, mais néanmoins pleins d'enseignements divers pour qui sait les interroger et les comprendre, elles sont là, à moitié ensevelies sous la végétation sauvage qui les recouvre, comme autant de couches superposées et successives des nombreuses populations, conquérantes ou conquises, qui ont tour à tour habité le pays. Décombres gigantesques de villes ou de forteresses, perchées sur des cimes élevées comme des nids d'aigle, vestiges de temples, de synagogues, d'églises et de mosquées, excavations de toutes sortes pratiquées dans le roc, telles que tombeaux, magasins souterrains, réservoirs, citernes, puits, pressoirs, tout atteste que cette contrée était autrefois extraordinairement peuplée et merveilleusement cultivée, dans les endroits même les plus désertés aujourd'hui par l'homme, et les plus rebelles, en apparence, à toute culture.

Rien, par exemple, ne semble, au premier abord, plus abrupt et plus stérile que les âpres massifs du Djebel Djermak, du Djebel Beit-Djenn ou du Djebel Zaboud, dont les cimes atteignent de 1,000 à 1,200 mètres au-dessus de la Méditerranée. Rien de plus rude que les sentiers qui y conduisent : eh bien ! de tous côtés, sur les pentes, comme sur les plateaux supérieurs, les broussailles recèlent les traces d'innombrables murs de séparation, indiquant des propriétés et des enclos jadis cultivés, malgré les rochers qui hérissent le sol, et chacun alors, là comme ailleurs en Palestine, pouvait, suivant la poétique expression de l'Écriture, se reposer sous sa vigne ou son figuier.

La haute Galilée était limitée au nord par les profonds ravins du Nahr Kasmieh, et au nord-est par le Djebel ech-Cheik ou Grand-Hermon, au pied duquel jaillissent les trois sources du Jourdain. Toute la partie orientale et la plus montagneuse de ce district avait été assignée par Josué à la tribu de Nephthali; la tribu d'Aser en occupait la zone occidentale jusqu'aux confins de la Phénicie.

Les deux Galilées, si dignes d'être explorées en détail, à cause des ruines et des souvenirs que l'on y rencontre à chaque pas, à cause aussi de la beauté des sites et de la forme variée des montagnes, dont l'aspect est tantôt gracieux et plein de charmes, tantôt austère et imposant, offrent aux chrétiens en particulier un intérêt tout spécial; car, si elles ne peuvent se glorifier, comme la Judée, de posséder le berceau et le tombeau du Christ et de montrer à la vénération des fidèles les lieux sanctifiés par sa passion, par sa mort, par sa résurrection glorieuse et par son ascension, couronnement final de sa divine mission, c'est là, du moins, que s'est écoulée la plus grande partie de sa vie mortelle. A Nazareth, il a vécu une trentaine d'années dans un mystérieux recueillement, dans l'obéissance et dans le travail. A Cana, il a accompli son premier miracle; à Capharnaüm, devenue quelque temps sa nouvelle patrie, il a souvent prêché dans la synagogue et marqué sa présence par de nombreux prodiges. Bethsaïda, Corozaïn, la montagne des Béatitudes, tous les autres alentours du lac de Tibériade, ont été également témoins de ses enseignements, de ses bienfaits et de ses miracles. A Naïm, il a ressuscité le fils d'une pauvre veuve. Sur le Thabor, il s'est transfiguré devant trois de ses disciples. Il a également visité les confins de Tyr et de Sidon. En un mot, la Galilée presque tout entière a pu le voir et l'entendre.

Le présent ouvrage ne se bornera pas à l'étude de cette contrée proprement dite, mais il contiendra encore l'esquisse rapide d'une partie de la Décapole, de la Gaulanitide et des côtes de la Phénicie. En élargissant ainsi le cadre de mon travail, de même

que j'ai étendu sur les lieux celui de mes recherches, je ferai mieux connaître la Galilée elle-même, par suite des détails que je donnerai sur les pays limitrophes, avec lesquels elle devait entretenir des rapports incessants.

Sans développer davantage ces considérations générales, je m'empresse de décrire Nazareth, où je viens d'amener mon lecteur, et qui fut quelque temps le centre de mes premières explorations en Galilée.

CHAPITRE CINQUIÈME.

NAZARETH.

Au nombre des villes de la Palestine dont la vue, à cause des souvenirs qui s'y rattachent, éveille dans l'âme les plus douces et les plus vives émotions, il faut citer en première ligne Nazareth. Située sur les dernières pentes des hauteurs qui la dominent et qui, vers le sud, la séparent de la vaste plaine d'Esdrelon, elle est elle-même à une altitude moyenne de 360 mètres au-dessus de la Méditerranée. Généralement mal bâtie et beaucoup plus mal entretenue encore, elle est très poussiéreuse en été et très fangeuse en hiver. Mais Notre-Seigneur l'a choisie jadis pour y passer les trente premières années de sa vie, et de là l'auréole incomparable qui l'entoure aux yeux du chrétien, et qui y attire sans cesse tant de pèlerins, heureux d'aller se prosterner dans le sanctuaire de l'Annonciation. On descend dans cette crypte, du milieu de l'église où elle est renfermée, par un escalier de dix-sept marches en marbre blanc. Au bout des quinze premières marches, on rencontre une chapelle appelée la *Chapelle de l'Ange*, qui forme un rectangle de 8 mètres de long sur $2^{m},70$ de large. A droite de cette chapelle est un autel dédié à sainte Anne et à saint Joachim, et à gauche, un autre autel, sous l'invocation de l'archange Gabriel. Chacun de ces autels est orné d'une colonne monolithe en granit, provenant de la basilique primitive. Traversant ensuite une arcade ogivale qui s'appuie sur deux colonnes torses en marbre, on descend deux autres degrés et l'on arrive au sanctuaire proprement dit de l'Annonciation. Cette seconde chapelle est entièrement creusée dans le roc, mais elle a été revêtue de marbre, à l'exception de la voûte. Elle est constamment éclairée par des lampes qui, jointes à

la faible clarté que donne l'escalier, y répandent une sorte de lumière mystérieuse, favorable à la prière et à la méditation. Suivant une tradition non interrompue depuis de longs siècles, ce serait soit dans cette grotte, soit dans la sainte maison transportée à Lorette, qu'aurait eu lieu la salutation de l'ange à l'humble vierge de Nazareth, et qu'auraient été prononcées ces paroles que, depuis, l'Église a sans cesse répétées :

Ave, gratia plena, Dominus tecum. Benedicta tu in mulieribus;

paroles auxquelles Marie, après les explications données par le messager céleste, répondit par ces mots non moins célèbres :

Ecce ancilla Domini; fiat mihi secundum verbum tuum.

L'autel est décoré de quatre colonnes en marbre gris-vert; il est lui-même en marbre blanc élégamment sculpté. Sous la table de l'autel et dans la paroi du fond sont gravés ces mots :

Verbum caro hic factum est.

A gauche, on voit une colonne de granit engagée dans la voûte, et dont la partie supérieure atteint la surface du chœur des religieux. Cette colonne est mutilée vers le bas, à $1^{m},50$ du sol, et se tient comme suspendue en l'air par la force du ciment et par des barres de fer. Un tronçon appartenant à une autre colonne d'un diamètre moindre a été placé juste au-dessous d'elle, mais néanmoins sans la toucher. Elle représenterait, d'après la tradition, l'endroit où se tenait Marie lorsqu'elle vit apparaître l'archange Gabriel. Deux autres colonnes de granit s'élèvent dans un enfoncement voisin, celles-là reposant sur le sol. L'une, d'après la même tradition, indiquerait l'endroit d'où l'ange aurait adressé à Marie les paroles qui lui annonçaient sa mission. Cette pieuse croyance, bien qu'ancienne, n'est reproduite toutefois qu'avec une discrète réserve par les religieux. Ce que l'Église latine regarde comme indubitable, c'est que le grand mystère de cette apparition et de l'Incarnation du Verbe s'est accompli dans l'enceinte de la crypte de l'Annonciation, puisqu'il s'est réalisé, soit dans la grotte pro-

prement dite, soit dans la sainte maison de Lorette, laquelle, d'après les témoignages les plus authentiques, et avant sa translation miraculeuse, occupait le devant de la grotte, à la place où se trouve maintenant la chapelle de l'Ange et la plus grande partie de l'escalier dont j'ai parlé.

Un assez beau tableau représentant l'Annonciation, et enfermé dans un cadre d'argent, se voit au-dessus de l'autel.

A l'extrémité orientale de celui-ci, une porte à laquelle on monte par deux degrés conduit à un enfoncement voûté en forme d'abside, qui, primitivement, ne faisait qu'un avec le compartiment qui est devenu le sanctuaire de l'Annonciation, et dont il est séparé par un mur de refend. On y remarque un autel adossé au précédent et dédié à saint Joseph. Au-dessus est un tableau représentant la Fuite en Égypte. Une plaque de marbre y contient l'inscription suivante :

In humillimum suæ devotionis testimonium
Erga Virginis Deiparæ ab angelo gratia plenæ
Salutatæ mysterium,
Altare hoc marmoreum fieri curavit
P ater Felix Philippus a Neapoli
In regno Neapolitano commissarius
Anno Domini M D CC LXXI.

De là on pénètre, par un escalier d'une dizaine de marches, dans une grotte supérieure, dépendance de la grotte principale et qui autrefois communiquait avec le couvent des Franciscains, lorsque les religieux voulaient descendre dans le sanctuaire de l'Annonciation sans être vus ni molestés par les Musulmans.

Mais rentrons actuellement dans l'église. Divisée en trois nefs, elle forme un rectangle long de 22 mètres sur 17 de large. Quaresmius nous apprend qu'elle était jadis orientée de même que le sanctuaire souterrain. Celui-ci se trouvait alors dans le bas côté nord d'une grande basilique tournée de l'ouest à l'est.

Je lis, en effet, à ce sujet, dans l'ouvrage de ce docte religieux :

Primo est ibi specus in rupe ipsa excisa, vel ita a natura producta, et arte

adjuta et perfecta : quæ fulcitur vetustissimis muris a parte aquilonari, meridionali et occidentali. In orientali est altare majus Annuntiationi beatæ Virginis Mariæ dicatum. Alia quæ sunt recenter sunt constructa post sancti loci recuperationem [1].

A propos de l'église, Quaresmius poursuit ainsi, un peu plus loin :

Ecclesia ipsa fere tota collapsa et destructa est, muro aquilonari excepto, cui annexa erat antistitis domus, et in præsentia restaurata, in qua habitant Fratres D. Francisci. In purgatione sancti loci, multa eruta terra pavimentum ex dolatis quadratis marmoribus deprehensum est cum basibus et fundamentis columnarum; ex his et superstite muro talem fuisse ecclesiam dijudicatum fuit. Longitudo erat ab occidente in orientem; duos habebat ordines columnarum; sacrum antrum et sacellum Annuntiationis erat in læva ingressus ecclesiæ, navi videlicet aquilonari, ad quod per sex gradus descendebatur.

Il y a quelques années, les Franciscains, en pratiquant des fouilles dans leur jardin, ont retrouvé plusieurs colonnes de granit et des arasements de gros murs ayant appartenu à cette ancienne basilique.

L'église actuelle, beaucoup moins vaste que l'édifice primitif, est tournée, non plus de l'ouest à l'est, mais du sud au nord. De puissants piliers la partagent en trois nefs. Une partie de la nef centrale est occupée par le chœur et le maître-autel, qui s'élèvent au-dessus de la crypte et dominent les deux nefs latérales. On y monte par deux rampes, disposées à droite et à gauche de l'ouverture de la crypte. Comme dans toutes les églises de l'Orient, les deux sexes sont séparés. La nef latérale de droite est réservée aux hommes ainsi que la première moitié de la nef centrale; dans la nef de gauche se mettent les femmes. Un orgue, don commun de l'Autriche, de la Bavière, de l'Espagne et de Venise, y a été apporté de cette dernière ville, en 1862; il est admirablement joué par un des Pères, musicien distingué.

En somme, cette église, qui, dans la forme qu'elle présente aujourd'hui, ne remonte pas au delà du XVIIe siècle, et qui même a

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 825.

subi des remaniements considérables dans la première partie du XVIIIe, n'offre de réellement remarquable que les immortels souvenirs qu'elle rappelle et qui font de sa crypte l'un des lieux les plus vénérés de la terre.

Le couvent qui touche à l'église est vaste et précédé d'une grande cour. Mais il a été conçu d'après un plan défectueux, qui le rend peu commode dans sa distribution intérieure. Trois belles citernes, dont l'une sert également souvent aux besoins de la ville, alimentent d'eau la communauté. Celle-ci se compose de dix religieux Franciscains, prêtres, de quelques novices et de neuf frères. Une école de petits garçons est dirigée par l'un des Pères. Un frère, à la fois pharmacien et médecin, prodigue gratuitement ses soins et ses médicaments à tous ceux qui réclament son secours. Le Père gardien est en même temps le chef de la nation latine à Nazareth. Près de la porte d'entrée du couvent, on observe deux anciennes colonnes de granit ayant appartenu à la basilique primitive.

A quelques pas de distance en dehors est la Casa Nova, ou bâtiment réservé aux étrangers qui, de passage à Nazareth, demandent l'hospitalité aux Pères. C'est une construction qui date de 1863, l'ancienne Casa Nova ayant été détruite en 1837, lors du terrible tremblement de terre qui renversa tant de maisons à Nazareth, et celle qui lui avait succédé ayant, à son tour, croulé en 1862, à la suite de pluies continuelles.

Comme le nombre des pèlerins qui passent à Nazareth a beaucoup augmenté depuis quelques années, les Pères ont conçu le projet d'agrandir ce bâtiment, et déjà les travaux sont commencés. J'ai trouvé les fondations de la nouvelle construction presque achevées; elles avaient dû être poussées à une très grande profondeur, à cause de l'accumulation énorme de décombres que les ouvriers avaient rencontrée avant d'atteindre un sol moins mouvant.

Indépendamment de la petite maison dont la partie construite se trouve maintenant à Lorette, et dont la partie creusée dans le roc se voit encore à Nazareth, au milieu de l'église de l'Annoncia-

tion, saint Joseph et sa virginale épouse possédaient encore dans cette ville une autre maison, qui servait d'atelier au père adoptif de Notre-Seigneur. C'est là que le divin enfant grandit, occupé de travaux manuels, sous la direction de ce vénérable artisan. Il voulait de cette sorte sanctifier le travail par son propre exemple et relever la condition de l'ouvrier. Sur l'emplacement de cet atelier avait été jadis construite une chapelle tournée de l'ouest à l'est, qui avait trois nefs et trois absides. Il n'en subsiste plus que de faibles vestiges.

Une autre chapelle, de date récente, a succédé à la précédente, dont elle n'occupe qu'une partie. L'autel placé au nord est en beau marbre blanc; c'est un don du marquis de Nicolay, comme l'atteste l'inscription suivante:

Elaboratum Neapoli Theodori marchionis de Nicolay sumptibus, 1860.

Sous l'autel, un tableau représente l'enfant Jésus entre son père et sa mère, avec ces mots :

Hic erat subditus illis.

Au-dessus du même autel, un second tableau représente Notre-Seigneur devenu plus grand et lisant les saintes Écritures à ses parents. Il est à regretter que l'on n'ait point conservé à ce sanctuaire sa forme et sa grandeur primitives. On aurait dû, au moins, ne pas cacher sous une maçonnerie moderne les restes des absides, témoins par leur orientation de l'ancienneté de cet édifice. Quelques traces de murs néanmoins ont été précieusement conservées et permettent de retrouver jusqu'à un certain point l'étendue ou la configuration du sanctuaire détruit.

Aux Franciscains appartient également, dans le quartier haut de la ville, vers l'ouest, un troisième sanctuaire, appelé *Mensa Christi;* il forme un rectangle long de 13 pas sur 8 de large et couronné par une petite coupole percée de quatre fenêtres. Dans le fond, devant l'autel, on remarque un énorme bloc de pierre, carré d'un côté et un peu ovale de l'autre et mesurant $3^{m},50$ de long, sur 3 mètres de large et 1 mètre de haut. La surface supérieure en est

grossièrement aplanie. D'après une tradition fort ancienne, il aurait servi de table à Notre-Seigneur, qui y aurait mangé avec ses disciples après sa résurrection. De là le nom de *Mensa Christi* qu'on lui a donné.

Ce sont les Pères de la Terre-Sainte qui ont reconstruit ce sanctuaire, en 1861, ainsi que le témoigne l'inscription suivante, gravée sur une plaque de marbre qui a été encastrée dans la muraille de droite :

Sacellum hoc
In quo lapis asservatur
Super quem Christum cum discipulis comedisse
Continua tenet traditio
Temporum injuria et vetustate collapsum
P. Franciscales Terræ Sanctæ
Piæ societatis coloniæ Agrippinæ
Et comitis Melerii Mediolanensis eleemosynis
Iterum excitarunt
Anno M D CCC LXI.

Non loin de là est une église desservie par un prêtre maronite et qui sert de paroisse à tous ceux de sa nation qui habitent Nazareth; elle est bien tenue, et date seulement de cent vingt-cinq années.

L'église des Grecs unis appartenait autrefois aux Latins, qui la leur ont ensuite concédée. Elle passe pour avoir été bâtie sur l'emplacement de l'ancienne synagogue où Notre-Seigneur lut un passage d'Isaïe qui le concernait, et d'où il fut chassé par les habitants, qui cherchèrent, mais en vain, à le mettre à mort, Jésus s'étant échappé de leurs mains :

16. Il (Jésus) vint à Nazareth, où il avait été élevé et il entra, suivant sa coutume, le jour du sabbat, dans la synagogue, et il se leva pour lire.

17. On lui donna le livre du prophète Isaïe, et l'ayant déroulé, il trouva l'endroit où il était écrit :

18. L'esprit du Seigneur est sur moi; c'est pourquoi il m'a consacré par son action, et m'a envoyé pour évangéliser les pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé;

19. Annoncer aux captifs leur délivrance, aux aveugles le recouvrement de

la vue, rendre à la liberté ceux qu'écrasent leurs fers, publier l'année propice du Seigneur et le jour de la rétribution.

20. Ayant replié le livre, il le rendit au ministre et s'assit. Et tous dans la synagogue avaient les yeux attachés sur lui.

21. Or il commença à leur dire : C'est aujourd'hui que cette écriture que vous venez d'entendre est accomplie.

22. Et tous lui rendaient témoignage, et dans l'étonnement où ils étaient des paroles pleines de grâce qui sortaient de sa bouche, ils disaient : N'est-ce pas là le fils de Joseph ?

23. Alors il leur dit : Assurément, vous m'appliquerez ce proverbe : Médecin, guéris-toi toi-même, et me direz : Ces grandes choses faites à Capharnaüm et dont nous avons ouï parler, fais-les ici dans ta patrie.

24. Et il ajouta : En vérité, je vous affirme qu'aucun prophète n'est bien reçu dans son pays.

25. Je vous le dis en vérité : Il y avait aux jours d'Élie beaucoup de veuves en Israël, lorsque le ciel fut fermé pendant trois ans et six mois et qu'il y eut une grande famine sur toute la terre;

26. Et Élie ne fut envoyé à aucune d'elles, mais à une veuve de Sarepta de Sidon.

27. Et il y avait en Israël beaucoup de lépreux au temps du prophète Élisée, et aucun d'eux ne fut guéri, sinon Naaman le Syrien.

28. Entendant ces paroles, ils furent tous remplis de colère dans la synagogue.

29. C'est pourquoi ils se levèrent, le jetèrent hors de la ville et le menèrent au sommet du mont sur lequel leur ville était bâtie, pour l'en précipiter.

30. Mais Jésus, passant au milieu d'eux, s'en alla[1].

Les Grecs schismatiques ont une église dédiée à saint Gabriel et surmontée au centre d'une coupole. Les boiseries de l'iconostase, sur lesquelles on lit la date de 1767, sont assez remarquables, principalement sous le rapport des arabesques et des divers ornements qui y sont ciselés; les figures, en effet, sont d'un travail moins achevé. Dans la partie septentrionale de cet édifice se trouve une ancienne chapelle souterraine, où l'on descend par plusieurs degrés. Là est une citerne recueillant par dérivation les eaux d'une source située un peu plus haut dans la montagne; elles sont regardées comme sacrées. Suivant la tradition grecque, la Vierge puisant

[1] *Saint Luc*, c. IV, v. 16-30.

un jour de l'eau en cet endroit y aurait été saluée une première fois par l'archange Gabriel, et de là elle serait rentrée précipitamment dans sa maison, où elle aurait revu de nouveau le messager céleste. A l'époque de Quaresmius, cette chapelle souterraine était seule debout, et l'église qui la contenait ainsi que le monastère de religieuses qui y était contigu avaient été démolis; l'église actuelle n'a que cent dix ans.

Voici comment s'exprime à ce sujet le docte Franciscain :

Parum supra fontem ulterius procedendo ad dexteram ejus partem, descendimus per aliquot gradus in quoddam subterraneum sacellum sancti Gabrieli archangelo, Mariæ virginis paranympho, dicatum. Ejus longitudo est palmorum 24, latitudo 14, altitudo vel projectura 15 circiter. In ejus medio ad orientem est altare ad missam celebrandam; multæ sunt in eo picturæ, sed humiditate, antiquitate et odio infidelium fere demolitæ. In extrema sacelli parte est os fontis, ex quo dicuntur illius aquæ scaturire[1], et ibi scala et ostium olim erat, quibus ascendebatur ad sanctimonialium monasterium quod supra antiquis temporibus fuisse traditio est; illius in presentia nulla vestigia apparent, nec sacellum absque duce invenietur, quia non desuper apparet; testudo enim ejus cum solo æquatur. Aliquando in eo Græci sacrum faciunt[2].

Un canal conduit un peu plus bas les eaux de cette même source à une fontaine publique. Celle-ci, de forme voûtée, est de date toute récente, car elle a été refaite presque entièrement en 1862. On y voyait, avant les réparations qu'elle a subies, les cinq croix de Terre-Sainte sur une pierre encastrée dans la bâtisse, ce qui prouve qu'elle appartenait autrefois aux Pères Franciscains. A côté est un sarcophage antique, aujourd'hui très mutilé; la guirlande sculptée qui serpente autour forme trois festons sur les longs côtés. Près de là aussi est un ancien réservoir en très mauvais état. Un canal amenait, il y a une centaine d'années, les eaux de cette fontaine au couvent des Franciscains; mais depuis il a été obstrué. Le nom qu'elle porte est celui de *Fontaine de Marie*. Rien n'empêche, en effet, de supposer qu'à l'époque de Notre-Seigneur,

[1] Ceci est une erreur, la source venant de plus haut, du moins d'après les renseignements qui m'ont été donnés. — [2] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 842.

cette fontaine existait déjà, en même temps que celle qui est renfermée actuellement dans l'église Saint-Gabriel, et dès lors tout incline à penser que la sainte Vierge, comme les autres femmes de Nazareth, a dû y venir souvent puiser de l'eau.

A quelques pas de la Casa Nova des Pères Franciscains est la maison des Dames de Nazareth, fondée dans cette ville en 1855. Cet établissement a été pour Nazareth, ainsi que pour les autres villes de Palestine et de Syrie où des maisons semblables ont été créées, un bienfait inappréciable. On sait combien en Orient la condition de la femme est généralement abaissée; or, pour la relever, il faut avant tout la réhabiliter par une éducation foncièrement chrétienne donnée aux jeunes filles appelées plus tard à devenir épouses et mères de famille. La maison dont je parle, parfaitement administrée, renferme une trentaine d'orphelines pensionnaires; le nombre des externes dépasse ordinairement le chiffre de quatre-vingts.

Les protestants de leur côté redoublent, depuis quelques années, d'efforts à Nazareth pour contre-balancer l'influence catholique par la leur propre; Anglais et Prussiens rivalisent ensemble dans ce but. Ils ont déjà construit une école et une jolie église gothique qui domine une grande partie de la ville, et sur un point plus culminant encore ils bâtissent un vaste orphelinat, qui de loin ressemble à une sorte de citadelle.

Quant aux Musulmans, ils célèbrent les cérémonies de leur culte dans une mosquée que surmonte un haut minaret; ils possèdent également plusieurs oualys ou chapelles dédiées à des santons.

La population actuelle de la ville est de 4,950 habitants environ et se décompose ainsi : 710 Latins, 300 Grecs catholiques dits unis, 220 Maronites, 600 Grecs schismatiques, 200 individus qui flottent entre l'Église catholique et l'Église schismatique. C'est dans cette catégorie naturellement que les protestants cherchent surtout à se faire des prosélytes. Il y a enfin quelques familles protestantes anglaises, américaines et prussiennes.

Parmi les hauteurs qui dominent Nazareth, la plus élevée vers

le nord-ouest est couronnée par un oualy connu sous le nom de Neby-Ismaïl; d'autres l'appellent Neby-Saïd. L'altitude de ce point au-dessus de la Méditerranée est de 500 mètres. De là on jouit d'une vue magnifique, et tous les voyageurs l'ont exaltée à l'envi. Vers le nord, en effet, on aperçoit, au delà de la basse Galilée, un tiers au moins de la haute. Derrière les montagnes de Safed apparaît dans le lointain la chaîne gigantesque du Djebel ech-Cheikh ou Grand-Hermon. A l'est, l'œil plonge dans le bassin du lac de Tibériade, dont les eaux néanmoins sont invisibles, à cause de la grande dépression du lac au-dessous de la Méditerranée. Plus loin, dans la même direction, se montrent les plateaux si accidentés des contrées transjordanes. Au sud, on distingue les cimes du Thabor, du Petit-Hermon et du Gelboë, la grande plaine d'Esdrelon et les monts de la Samarie. A l'ouest, on suit du regard la chaîne entière du Carmel, et la baie de Kaïfa semble étinceler sous les rayons du soleil.

La hauteur en question est considérée par quelques critiques comme celle où les habitants de Nazareth conduisirent Notre-Seigneur pour l'en précipiter. Ils se fondent, pour appuyer cette conjecture, sur le verset suivant de saint Luc :

Et surrexerunt et ejecerunt illum extra civitatem, et duxerunt illum usque ad supercilium montis super quem civitas illorum erat ædificata, ut præcipitarent eum [1].

De ce verset il semble ressortir, en effet, que les habitants de Nazareth menèrent le Sauveur, après l'avoir jeté hors de la ville, jusque sur le sommet de la montagne au bas et sur les pentes de laquelle celle-ci était assise. Or la montagne que couronne l'oualy de Neby-Saïd surplombe précisément vers le nord-ouest Nazareth, qui s'étend sur ses flancs inférieurs et à ses pieds; elle offre en outre dans plusieurs endroits des escarpements naturels très propres à l'accomplissement du genre de supplice que l'on voulait infliger à Notre-Seigneur.

[1] *Saint Luc*, c. IV, v. 29.

Mais, je dois le dire, la tradition est tout à fait contraire à cette conclusion, que l'on pourrait être tenté d'adopter, tant elle semble légitime, et depuis longtemps elle désigne une autre montagne comme étant celle d'où l'on chercha à précipiter le Messie; c'est la montagne que les Arabes eux-mêmes appellent *Djebel el-Kafzeh, mont du saut, du précipice*, ou plutôt *de la précipitation*, si l'on peut employer ce mot dans un sens que l'usage lui a refusé, celui d'*action de précipiter quelqu'un*.

Pour s'y rendre, on commence par descendre vers le sud, au sortir de Nazareth, dans une vallée fertile cultivée en blé, puis on passe bientôt devant une petite colline couverte de figuiers ou de broussailles qui appartient aux Pères de Terre-Sainte, et où, à la suite de fouilles très intelligentes, ils ont retrouvé récemment quelques vestiges encore reconnaissables de la chapelle d'un ancien couvent de Bénédictines, connu sous le nom de *Santa Maria del tremore*. Ce nom serait dû à une pieuse tradition en vertu de laquelle la sainte Vierge se serait tenue en ce lieu, toute tremblante d'effroi, lorsqu'on conduisit son fils hors de la ville pour le mettre à mort. Le petit couvent qui enfermait dans son enceinte ce sanctuaire a été depuis longtemps détruit de fond en comble, et il n'en subsiste plus que de misérables amas de décombres, toutes les grosses pierres ayant été autrefois transportées à Nazareth, pour servir de matériaux de construction.

En continuant à s'avancer dans la même direction, c'est-à-dire vers le sud, et en suivant, sur un sentier âpre et rocheux, les sinuosités d'un torrent desséché, qui serpente dans un étroit ravin, on arrive à un endroit appelé, par les indigènes, *ed-Diouan* (le divan). C'est une grande roche plate, qui environne une sorte de petit banc demi-circulaire dû à la nature. Elle semble inviter d'elle-même à s'y reposer un instant les pèlerins qui vont au Djebel el-Kafzeh, ou qui en reviennent. Au delà de ce point, le sentier que l'on gravit devient plus raide et très glissant, à travers des roches hérissées de lentisques, d'arbousiers et de térébinthes. Enfin, après une marche d'environ trois quarts d'heure à partir de Naza-

reth, on atteint, non sans peine, en s'aidant des pieds et des mains, le lieu dit *le Précipice*. Deux énormes blocs de rochers servent comme de garde-fous sur une petite plate-forme, et séparent le spectateur de l'abîme presque vertical qui s'entr'ouvre devant lui. La hauteur de cette plate-forme est d'environ 200 mètres au-dessus de la plaine d'Esdrelon, mais la montagne est plus élevée encore. D'après une pieuse tradition, que le bon religieux qui m'accompagnait dans cette excursion ne m'a donnée d'ailleurs qu'avec toute réserve, quelques traces confuses sur la surface de l'une de ces roches seraient les vestiges des mains de Notre-Seigneur, qui s'y seraient miraculeusement imprimées. A une autre époque, on croyait distinguer, sur une autre roche, la trace des pieds du Sauveur et les linéaments de sa robe, comme cela résulte du passage suivant de Quaresmius :

In quæ verba (Evangelii Lucæ) Lyrensis ex Beda dicit : Cum Dominus de manibus eorum elapsus de vertice montis descenderet, et sub rupe latere vellet, subito ad tactum Dominicæ vestis saxum illud subterfugit, et instar ceræ solutum quemdam sinum effecit, id est concavitatem, in quo Domini corpus reciperetur. In quo loco omnia lineamenta et rugæ vestis et vestigia pedum in rupe apparent adhuc, sicut testantur qui viderunt[1].

Quaresmius ajoute que, de son temps, ces vestiges sacrés n'étaient déjà plus reconnaissables, par suite peut-être de l'indiscrète piété des pèlerins, qui avaient gratté le rocher :

In præsentia nec signa vestigiorum pedum vel lineamenta vestis Christi apparent, annon a piis sed impiis fidelibus fuerint abrasa, auferentes indiscreta devotione memoriam mirabilium Christi, sicut alibi factum novimus, me latet.

Un peu plus bas, on remarque deux anciennes citernes et une grande niche pratiquée dans le roc, comme une sorte de petite abside, avec une table d'autel ménagée intérieurement à dessein, afin d'y pouvoir célébrer la messe. Au-devant de cette niche s'étend une étroite plate-forme artificielle reposant sur un mur épais, dont

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 843.

une partie seule est aujourd'hui debout, et qui pouvait permettre à une centaine de fidèles d'assister à la cérémonie sacrée. Encore maintenant, les Pères Franciscains de Nazareth viennent, le lundi de la troisième semaine de carême, chanter en cet endroit l'évangile où il est question du grand événement dont le souvenir est resté attaché à ce lieu.

On peut suivre cette tradition d'âge en âge, au moins jusqu'à l'époque des Croisades. Je la trouve, par exemple, consignée dans le récit d'un pèlerin anonyme qui semble avoir voyagé en Palestine entre les années 1125 et 1130, et dont le texte a été publié, pour la première fois, par M. de Vogüé, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale :

Miliario a Nazareth contra meridiem locus qui Precipitium appellatur. Est autem supercilium montis, ex quo Jhesum precipitare voluerunt parentes ejus a quibus disparuit [1].

En 1185, le moine Phocas reproduit la même tradition en passant [2].

En 1283, Burchard la mentionne avec plus de détails :

Extra civitatem Nazareth contra austrum forte quantum quater potest arcus jacere est locus qui vocatur Saltus Domini, ubi volebant Jhesum precipitare, sed exivit de manibus eorum et subito, ut ibidem ostenditur, inventus est in latere montis oppositi ad jactum arcus. Et videntur ibidem lineamenta corporis et vestium lapidi impressa [3].

Depuis lors, une multitude de pèlerins, dont il est inutile ici de transcrire le témoignage, ont répété à peu près la même chose dans des termes plus ou moins équivalents.

Vis-à-vis du Djebel el-Kafzeh, au delà d'un étroit ravin, à l'est, se dresse une autre montagne, plus haute et plus abrupte encore que cette dernière; c'est évidemment celle que signale Burchard par les mots suivants :

Et subito... inventus est in latere *montis oppositi* ad jactum arcus.

[1] M. le comte de Vogüé, *Les Églises de la Terre Sainte*, appendice, p. 423. — [2] Phocas, *De Locis Sanctis*, § 10. — [3] Burchardus de Monte Sion, p. 47, édit. Laurent.

Comment accorder maintenant cette tradition avec le texte de saint Luc, duquel il semble, au premier abord, résulter, ainsi que je l'ai dit précédemment, que c'est immédiatement au-dessus de Nazareth, par conséquent sur la montagne de Neby-Saïd, qu'il faut plutôt chercher l'endroit escarpé où Notre-Seigneur fut conduit pour en être précipité?

Et duxerunt illum usque ad supercilium montis super quem civitas illorum erat ædificata, ut præcipitarent eum.

Est-il permis de supposer que Nazareth, à l'époque de Jésus-Christ, s'étendait jusqu'au pied du Djebel el-Kafzeh, dont trois kilomètres la séparent actuellement? ou bien faut-il admettre que la ville moderne a changé d'assiette? Mais ces deux conjectures sont également inadmissibles, car la ville ancienne devait être fort petite; elle devait, en outre, occuper à peu près le même emplacement qu'aujourd'hui; autrement les sanctuaires qu'on y vénère seraient apocryphes et devraient être déplacés en même temps pour être rapprochés du Djebel el-Kafzeh. Comment donc résoudre cette difficulté? Le seul moyen, à mon avis, c'est de considérer toutes les hauteurs qui avoisinent Nazareth comme faisant partie du même massif montagneux. Cet ensemble de collines plus ou moins élevées qui se tiennent constituait la montagne sur laquelle la ville était assise, *montis super quem civitas illorum erat ædificata.* De cette manière, il est facile de concilier la tradition avec ce passage de l'Évangile de saint Luc, et rien n'empêche plus d'ajouter foi à la première lorsqu'elle localise sur le Djebel el-Kafzeh, beaucoup moins rapproché de Nazareth que le Djebel Neby-Saïd, mais se rattachant à cette dernière hauteur, le fait raconté par cet évangéliste.

Nazareth, en grec Ναζαρέτ et Ναζαρέθ, en latin Nazareth, en arabe Nasarah et Nasirah, n'est mentionnée ni dans l'Ancien Testament, ni dans l'historien Josèphe, ce qui ne veut pas dire qu'elle ne remonte point à une antiquité reculée. Seulement, ce silence prouve qu'elle n'avait pas une grande importance, et qu'elle

ne dut sa célébrité qu'à l'honneur insigne qui lui fut réservé d'être la ville ou plutôt la bourgade où Notre-Seigneur fut élevé et passa les trente premières années de sa vie. Elle appartenait à la Galilée, et paraît avoir été située dans la tribu de Zabulon, près des limites de celle d'Issachar. C'était une bourgade si misérable, et dont les habitants jouissaient d'une si mauvaise réputation, que, lorsque l'apôtre Philippe parla pour la première fois à Nathanaël de Jésus-Christ de Nazareth, comme du Messie annoncé par Moïse et par les prophètes, celui-ci lui répondit : Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth?

45. Invenit Philippus Nathanael et dicit ei : Quem scripsit Moyses in lege et Prophetæ, invenimus Jesum filium Joseph a Nazareth.

46. Et dixit ei Nathanael : A Nazareth potest aliquid boni esse? Dixit ei Philippus : Veni et vide [1].

Plus tard, le nom de Nazaréen fut donné aux chrétiens, et toujours avec une intention de moquerie, comme le témoigne saint Jérôme en traduisant et commentant un peu un passage de l'*Onomasticon*, au mot Ναζαρέθ.

Nazareth, unde et Dominus Noster atque Salvator Nazaræus vocatus est; sed et nos apud veteres quasi opprobrio Nazaræi dicebamur, quos nunc Christianos vocant. Est autem usque hodie in Galilæa viculus contra Legionem in quintodecimo ejus milliario ad orientalem plagam, juxta montem Thabor, nomine Nazara.

Aujourd'hui encore, les Arabes désignent les chrétiens sous le nom de *Nosrani* au singulier, et de *Nasara* au pluriel.

Sainte Paule, dans son pèlerinage à travers la Palestine, n'oublia pas de visiter Nazareth, la *bourgade nourricière du Seigneur*.

Inde cito itinere percucurrit Nazareth, nutriculam Domini [2].

Dans un petit traité intitulé : *Liber nominum locorum ex Actis*, longtemps attribué à saint Jérôme, mais que d'autres critiques lui contestent, et peut-être avec raison, pour le joindre aux œuvres

[1] *Saint Jean*, c. I, v. 45 et 46. — [2] *Hieronymi opera omnia*, t. I, p. 889.

de Beda, nous lisons au mot Nazareth, qu'il y avait alors deux églises dans ce bourg, l'une à l'endroit où l'ange était entré pour annoncer à Marie le grand mystère qui devait s'opérer en elle, l'autre au lieu où Notre-Seigneur avait été élevé :

Nazareth, viculus in Galilæa juxta montem Thabor, unde et Dominus Noster Jesus Christus Nazarenus vocatus est, habetque ecclesiam in loco quo angelus ad beatam Mariam evangelizaturus intravit, sed et aliam ubi Dominus est nutritus.

Antonin le Martyr, vers la fin du VIe siècle, mentionne à Nazareth l'existence de la synagogue où Notre-Seigneur avait parlé, et celle d'une grande basilique; il vante aussi la beauté singulière des femmes de cette ville, beauté dont elles étaient redevables, dit-il, à la Sainte Vierge [1].

Au VIIe siècle, Arculphe s'exprime ainsi, au témoignage d'Adamnanus :

Civitas Nazareth, ut Arculfus, qui in ea hospitatus est, narrat, et ipsa ut Capharnaum murorum ambitum non habet, supra montem posita; grandia tamen lapidea habet ædificia, ibidemque duæ prægrandes habentur constructæ ecclesiæ, una in medio civitatis loco super duos fundata cancros, ubi quondam illa fuerat ædificata domus, in qua noster nutritus est Salvator. Hæc itaque eadem ecclesia duabus, ut superius dictum est, tumulis et interpositis arcubus suffulta habet inferius inter eosdem tumulos lucidissimum fontem conlocatum, quem totus civium frequentat populus, de illo exhauriens aquam, et de latice eodem sursum in ecclesiam superædificatam aqua in vasculis per trochleas subrigitur. Altera vero ecclesia in ea fabricata habetur loco ubi illa fuerat domus constructa, in qua Gabriel archangelus ad beatam Mariam ingressus ibidem eadem hora solam est locutus [2].

D'après ce passage, on voit qu'à cette époque l'église qu'a remplacée, au XVIIe siècle, celle de Saint-Gabriel, passait pour occuper l'endroit où se trouvait la maison dans laquelle Notre-Seigneur avait été élevé. La tradition a donc changé relativement à ce point.

Au VIIIe siècle, saint Willibald ne mentionne à Nazareth qu'une

[1] Antonin le Martyr, § 5. — [2] Adamnanus, *De Locis Sanctis*, c. XI, § 26.

seule église, celle de l'Annonciation, et il nous apprend que les chrétiens étaient souvent obligés de la racheter des païens[1] à prix d'argent, quand ceux-ci voulaient la détruire.

Ambulabant in illum locum ubi Gabriel primum venit ad sanctam Mariam... Ibi est nunc ecclesia, et ille vicus in quo est ecclesia est Nazareth. Illam ecclesiam Christiani homines sæpe comparabant a paganis, quando illi volebant eam destruere[2].

En 1103, Sæwulf rapporte que Nazareth avait été complètement dévastée par les Musulmans, mais qu'un monastère très remarquable indiquait encore la place où s'était accompli le mystère de l'Annonciation :

Locum Dominicæ Annunciationis monasterium demonstrat valde præclarum[3].

Après la prise de Jérusalem par les Croisés, Godefroi de Bouillon concéda en fief à Tancrède tout le district de la Galilée, depuis Tibériade jusqu'à Caïpha. Bientôt le siège métropolitain de Scythopolis fut transféré à Nazareth.

Voici la liste des archevêques qui l'occupèrent pendant la durée du royaume latin :

Bernard	1112-1120.
Guillaume	1128-1132.
Robert	1138-1151.
Robert II	1151.
Aitard	1155-1158.
Léotard	1158-1190.

Dans un synode tenu à Nazareth en 1161, les Templiers se déclarèrent pour le pape Alexandre III contre Victor IV.

Le 1er mai 1187, quelques centaines de Chrétiens attaquèrent, dans les environs de Nazareth, sept mille Musulmans commandés par le fils de Saladin, Malek el-Afdhal. Écrasés par le nombre, les

[1] Par ce mot de païens, il désigne ici les Musulmans.

[2] Sanctus Willibaldus, *Hodæporicum*, c. XVI.

[3] Sæwulfus, *Peregrinatio ad Hierosolymam*, Mémoires de la Société de géographie, t. IV, p. 850.

Chrétiens succombèrent après des prodiges de courage, et le grand maître des Templiers parvint seul avec deux chevaliers à se frayer un passage à travers les ennemis et à regagner Nazareth.

Deux mois après eut lieu le terrible désastre de Hattin, et Nazareth tomba aussitôt au pouvoir des Musulmans.

Le moine Phocas, qui, deux ans auparavant, avait visité cette ville, en décrit ainsi le principal sanctuaire, celui de l'Annonciation :

La maison de Joseph a été transformée en une église magnifique. Dans la partie gauche (le bas côté nord), près de l'autel, se trouve une grotte, non pas creusée dans les entrailles de la terre, mais d'une profondeur peu considérable et ouverte aux regards. L'entrée est ornée d'un placage de marbre blanc. Un peintre y a, en outre, représenté l'ange descendant sur ses ailes près de la Mère restée vierge, et la saluant de la bonne nouvelle; elle file de la laine avec gravité; l'ange semble lui parler. On voit ensuite la Vierge, troublée par ce spectacle inattendu, laisser presque tomber de sa main la laine pourpre et, détournant le visage, sortir effrayée de sa chambre, puis rencontrer une voisine amie et l'embrasser tendrement. En pénétrant dans la grotte et en descendant quelques marches, on contemple cette antique maison de Joseph, dans laquelle la Vierge, à son retour de la fontaine, fut saluée par l'archange. L'endroit précis où eut lieu l'Annonciation est marqué par une croix noire incrustée dans une plaque de marbre blanc et placée sous un autel; à droite, un petit édicule indique la place favorite de la Vierge; à droite encore est une petite chambre privée de lumière, dans laquelle, dit-on, habita le Christ depuis le retour d'Égypte jusqu'à la mort du Précurseur[1].

En 1251, saint Louis vint s'incliner pieusement dans cette grotte sacrée; il gravit aussi comme pèlerin les hauteurs du Thabor.

En 1263, le sultan Bibars Bondokhdar ravagea Nazareth et détruisit l'église de l'Annonciation. Les pèlerins des siècles subséquents ne parlent plus que de la grotte. Quant à l'église, elle ne fut relevée de ses ruines qu'en 1620. A cette époque, en effet, le P. Thomas de Novare, supérieur des Franciscains de Terre-Sainte, obtint de l'émir Fakhr ed-Din la restitution du sanctuaire de l'An-

[1] Traduction de M. de Vogüé, *Les Églises de la Terre Sainte*, p. 350.

nonciation, comme le rapporte Quaresmius d'une manière très détaillée[1]. Le P. Jacques, qui l'avait accompagné dans son voyage auprès de l'émir, fut chargé des premiers travaux de reconstruction de l'église. Après lui, ces travaux furent poursuivis, ainsi que ceux du couvent attenant. Mais, comme je l'ai déjà dit, le plan primitif de l'ancienne église fut malheureusement modifié, tandis qu'il eût été peut-être facile de conserver celui de la basilique byzantine, dont les traces, de l'aveu de Quaresmius, étaient encore très reconnaissables, malgré les changements qu'elle avait probablement subis à l'époque des Croisades.

De 1720 à 1730, le couvent fut agrandi, et l'église, qui avait été saccagée par les Arabes, fut réparée dans cette dernière année, au moyen d'ouvriers musulmans venus de Damas; c'est ce qui explique pourquoi sa façade principale, qui date de cette époque, comme le prouve l'inscription qu'on y lit, offre tous les caractères de l'architecture arabe.

En 1799, les Français occupèrent un instant Nazareth, et Bonaparte, de passage dans cette ville, se fit montrer la grotte de l'Annonciation.

De nos jours, en 1860, lors des massacres de Damas et du Liban, les chrétiens de Nazareth, qui craignaient pour eux un sort semblable à celui de leurs coreligionnaires dans plusieurs parties de la Palestine et de la Syrie, durent leur salut au chef de Bédouins Akil Agha, qui osa noblement se déclarer en leur faveur.

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 837 et suivantes.

CHAPITRE SIXIÈME.

YAFA, JADIS YAPHIA'.

Le 14 juin, à cinq heures du matin, je suis, au sortir de Nazareth, une vallée accidentée dans la direction du sud, puis du sud-ouest.

A cinq heures vingt-cinq minutes, je remarque près d'une source dont les eaux sont recueillies dans un petit bassin, appelé Bir el-Emir, les débris d'un sarcophage antique, placé là en guise d'auge. Cette source fertilise une vallée plantée de grenadiers, d'amandiers, de figuiers, de citronniers et de quelques palmiers. Elle est sillonnée par un petit oued qu'on me désigne sous le nom d'El-Khardjeh.

A cinq heures trente-cinq minutes, je monte vers l'ouest-nord-ouest, et à cinq heures quarante-cinq minutes, j'arrive à Yafa. Ce village, divisé aujourd'hui en deux quartiers, occupe deux monticules adjacents et compte quatre cents habitants, tant Latins que Grecs schismatiques et Musulmans.

Mgr Valerga y a fondé, en 1866, une mission catholique et fait bâtir une église, à la tête de laquelle il a placé un jeune prêtre. Malheureusement ses ouailles, au nombre de quatre-vingts, qui depuis longtemps étaient des brebis sans pasteur, sont tellement imbues de préjugés schismatiques et tellement accablées par le fisc, que, lorsque leur curé est dans l'impuissance de les protéger suffisamment contre les exigences des fermiers de l'impôt, elles se tournent vers le curé grec et paraissent prêtes à retomber dans l'erreur; d'autres se laissent gagner par les promesses et par l'argent des protestants, qui commencent à se faire quelques prosélytes dans ce village. A cette mission sont adjointes deux écoles, l'une pour les petits gar-

çons et l'autre pour les petites filles; la première est dirigée par un maître arabe et la seconde par une maîtresse également arabe.

Près de l'église existe un très curieux souterrain, qui remonte sans doute à une assez haute antiquité. Il se compose de trois étages successifs de chambres superposées et pratiquées dans le roc. Une ouverture circulaire, juste assez large pour livrer passage à un homme et que fermait hermétiquement une pierre, permettait, en relevant cette dalle, de se laisser glisser d'une chambre dans l'autre. C'est en déblayant l'une d'entre elles que l'on a trouvé, en 1869, un vase renfermant environ deux cents monnaies marquées aux coins de différents empereurs romains, et enfouies là probablement à une époque de guerre.

Ce souterrain, que j'avais examiné avec beaucoup d'intérêt en 1870, est aujourd'hui en partie comblé. Il en est de même d'un autre souterrain analogue dans lequel j'étais également descendu à cette époque, et qui contenait pareillement plusieurs étages de chambres creusées dans le roc les unes au-dessus des autres.

Ces deux grands hypogées prouvent à eux seuls, par les difficultés qu'il a fallu vaincre pour les excaver, l'importance, depuis longtemps disparue, de la localité où ils se trouvent.

La ville antique, dont le village actuel n'offre plus que de misérables restes, tels que cinq ou six tronçons de colonnes, un certain nombre de belles pierres de taille brisées et une trentaine de citernes plus ou moins intactes, s'étendait beaucoup plus au sud, sur une autre colline actuellement livrée à la culture et qu'environnent de trois côtés de profondes vallées. Elle comprenait ainsi trois collines de difficile accès, excepté vers le nord, où l'abord en est plus aisé. C'est l'ancienne cité appelée en hébreu *Yaphia'*; en grec, Φαγγαί, Ἰαφαγαί; chez Josèphe, Ἰαφά; dans la Vulgate, *Japhie*.

Elle est signalée pour la première fois dans le livre de Josué, à l'occasion des limites de la tribu de Zabulon :

10. Ceciditque sors tertia filiorum Zabulon per cognationes suas.

12. Et revertitur de Sared contra orientem in fines Ceseleththabor; et egreditur ad Dabereth, ascenditque contra Japhie [1].

Il est plusieurs fois question de cette ville sous le nom de Ἰαφά dans Josèphe, qui la mentionne parmi les villes de la Galilée inférieure qu'il fortifia [2]. Titus s'en empara, malgré sa double enceinte, et presque tous ses habitants furent passés au fil de l'épée, à l'exception des femmes et des enfants.

Voici le récit de l'historien juif à ce sujet:

Vers ce temps, Vespasien envoya Trajan à la tête de la dixième légion contre une ville voisine de Jotapata, nommée Japha, laquelle venait de se révolter, excitée qu'elle était par la résistance inattendue des Jotapaténiens. Trajan emmenait avec lui mille cavaliers et deux mille fantassins.

Il trouva que la ville était difficile à prendre, car, outre qu'elle était naturellement forte, elle était encore environnée d'une double enceinte de remparts. Voyant que les habitants étaient sortis au-devant de lui pour le combattre, il en vint aux mains avec eux et, après une faible résistance de leur part, il les mit en fuite et les poursuivit. Ceux-ci s'étant réfugiés dans la première enceinte, les Romains, s'élançant sur leurs traces, y pénètrent en même temps. Ils se hâtent alors de chercher un asile dans la seconde enceinte, mais leurs propres concitoyens refusent de la leur ouvrir, dans la crainte que l'ennemi n'y entre avec eux. La première enceinte leur était fermée par les Romains, la seconde par leurs compatriotes. Resserrés ainsi entre les deux remparts, beaucoup s'entre-tuent mutuellement, beaucoup aussi se frappent eux-mêmes de leur propre glaive; un très grand nombre succombent sous les coups des Romains, auxquels ils n'osent pas même résister, frappés de terreur qu'ils sont par l'ennemi, et la trahison de leurs concitoyens ayant brisé leur courage. Ils tombaient en maudissant non pas tant les Romains que leurs compatriotes, et tous enfin périrent, au nombre de douze mille. Alors Trajan, supposant que la ville était dépourvue de défenseurs ou que, s'il en restait encore quelques-uns, l'épouvante les paralysait complètement, réserva au général en chef la prise de la place, et, dépêchant des messagers à Vespasien, il le pria d'envoyer son fils Titus pour achever la victoire. Vespasien, dans la pensée que tout n'était pas encore fini, envoya son fils avec cinq cents cavaliers et mille fantassins. Titus s'empresse de marcher contre la ville et range son armée en bataille pour livrer l'assaut, Trajan étant chargé de l'aile gauche et lui-même se plaçant

[1] *Josué*, c. XIX, v. 10 et 12. — [2] *Guerre des Juifs*, l. II, c. XX, § 6.

à la tête de l'aile droite. De tous côtés, les soldats apportent des échelles pour les appliquer à la muraille. Les Galiléens leur résistent d'abord un peu d'en haut, puis ils abandonnent l'enceinte. Titus et ses soldats sautent aussitôt dans la ville et s'en emparent, en engageant un violent combat avec les habitants qui se groupent contre eux. Attaqués par les hommes valides dans les rues étroites, ils sont en outre accablés par toutes sortes de projectiles que les femmes lancent sur eux du haut des maisons. Quand tous les habitants en état de combattre eurent été tués, les Romains égorgent ensuite, soit sur les places publiques, soit dans l'intérieur des maisons, ceux qui survivent, jeunes et vieux, en sorte que du sexe masculin personne n'échappa au massacre, à l'exception des petits enfants, qui furent emmenés en esclavage avec les femmes. Le nombre de ceux qui furent tués, tant dans la ville que dans la première attaque, s'éleva à quinze mille, et celui des prisonniers à deux mille cent trente [1].

Telles sont, d'après Josèphe, les principales circonstances du lamentable désastre que subit alors Yaphia'. Il est probable que cette ville ne se releva jamais d'une semblable calamité.

A quelle époque sa double enceinte fut-elle rasée complètement? L'histoire ne nous l'apprend pas. Toujours est-il que maintenant il n'en subsiste aucune trace visible. Seulement, sur l'emplacement qu'elle occupait, on remarque çà et là de gros blocs gisant à terre ou rassemblés en rond pour délimiter des aires, et qui proviennent peut-être des anciens murs démolis.

On croit généralement que Yaphia' est la patrie de Zébédée, père des deux apôtres Jacques et Jean, et les Franciscains de Nazareth possèdent encore en cet endroit, et sur le plateau supérieur de la plus importante des trois collines dont j'ai parlé, un petit oratoire où ils vont chaque année célébrer la messe le jour de la fête de saint Jacques le Majeur, sous le vocable duquel cette chapelle est désignée; d'autres prétendent, au contraire, que le véritable patron de ce sanctuaire est saint Jacques le Mineur, fils de Marie Cléophas, sœur de la Sainte Vierge, et qui fut le premier évêque de Jérusalem.

Vers midi, j'étais de retour à Nazareth.

[1] *Guerre des Juifs*, l. III, c. VII, § 31.

CHAPITRE SEPTIÈME.

DESCENTE DANS LA PLAINE D'ESDRELON. — KHARBET RECHACH. — IKSAL, JADIS KHESOULLOTH. — EL-MEZRA'AH. — A'FOULEH, JADIS APHEK. — FOULEH (CASTRUM FABÆ). — SOULAM (CHOUNEM). — DAHY. — NEBY-DAHY. — NAÏN (NAÏM).

DESCENTE DANS LA PLAINE D'ESDRELON.

La plaine d'Esdrelon, ai-je dit, appartenait à la tribu d'Issachar et, par conséquent, à la Galilée inférieure. J'en ai déjà, par anticipation parcouru avec le lecteur la zone méridionale dans mon ouvrage sur la Samarie; actuellement, je vais en décrire la zone septentrionale.

Le 15 juin, quittant Nazareth à cinq heures quarante-cinq minutes du matin et prenant la direction du sud, j'arrive à six heures quinze minutes au Bir el-Djich, puits peu profond dans une petite vallée. Il est construit avec des pierres irrégulières, dont le ciment est tombé; un grand troupeau est rassemblé alentour.

A partir de ce point, la descente est difficile et le sentier est rocheux et glissant.

A six heures trente minutes, je parviens dans la plaine d'Esdrelon, où je m'avance directement vers l'est. Elle s'étend à perte de vue, à l'est et surtout à l'ouest et au sud, devant moi. Rien n'égale la fécondité naturelle de son sol. Au printemps, des fleurs l'émaillent de tous côtés, et là où la culture s'en empare, elle se couvre d'admirables moissons; le blé, le *doura*, le sésame, le coton, y prospèrent à l'envi. Dans les portions qui restent en jachère, elle se hérisse de gigantesques chardons. A l'époque des grandes chaleurs, elle se crevasse profondément sous l'influence des rayons du soleil, et il est

alors pénible de la traverser en dehors des sentiers battus. Les arbres y sont très rares, excepté autour de quelques villages, et aucune ombre n'y abrite le voyageur contre les ardeurs du jour.

A six heures quarante-cinq minutes, je laisse à ma gauche le Djebel Kafzeh, dont il a été question précédemment, et bientôt après la montagne plus abrupte encore qui lui fait face à l'est.

KHARBET RECHACH.

Au pied méridional de ces deux hauteurs parallèles, que sépare le lit d'un torrent, quelques ruines peu importantes me sont indiquées sous le nom de Kharbet Rechach.

IKSAL (KHESOULLOTH).

Ma direction devient alors celle de l'est-nord-est. A sept heures douze minutes j'atteins les premiers jardins d'Iksal. Le village ainsi appelé occupe une colline peu élevée. Sa population se compose de quatre cents habitants, tous Musulmans. Les maisons sont petites et grossièrement bâties à la manière arabe; mais de nombreuses citernes appartiennent évidemment à l'ancienne ville à laquelle a succédé le village actuel. Il en est de même d'une nécropole judaïque très étendue qui couvre vers l'est une vaste plate-forme rocheuse. Celle-ci est percée de toutes parts de fosses sépulcrales pratiquées dans le roc, les unes simples et destinées à un seul cadavre, les autres appropriées pour recevoir deux corps placés chacun sous un arcosolium cintré. Elles étaient recouvertes d'un grand bloc monolithe assez grossièrement équarri. Quelques-uns de ces blocs sont encore en place, mais la plupart ont été enlevés, et les sépultures qu'elles fermaient ont été violées.

Iksal est l'antique Khesoulloth, en hébreu כְּסָלוֹת, et avec l'article défini Ha-Khesoulloth, הַכְּסָלוֹת, en grec Χασαλώθ, en latin Casaloth, mentionnée dans le livre de Josué parmi les villes de la tribu d'Issachar :

Fuitque ejus (Issachar) hæreditas Jezrael et Casaloth et Sunem[1].

[1] *Josué*, c. XIX, v. 18.

Josèphe l'écrit Ξαλώθ [1].

Dans l'*Onomasticon*, au mot Ἀχεσελώθ, nous lisons :

Ἀχεσελὼθ, πόλις κλήρου Ἰσάχαρ· λέγεταί τις κώμη Χεαλοὺς ἐν τῇ πεδιάδι παρὰ τὸ ὄρος Θαβὼρ, ἀπέχουσα Διοκαισαρείας σημείοις η' πρὸς ἀνατολάς.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, rectifie le nom Χεαλούς, qui est certainement erroné pour Χσαλούς :

Achaseluth, civitas tribus Issachar; appellatur autem et quidam vicus Chasalus, juxta montem Thabor, in campestribus, in octavo milliario Diocæsareæ ad orientem respiciens.

EL-MEZRA'AH.

A huit heures, je me remets en marche dans la direction du sud-ouest, à travers la plaine.

A huit heures quarante-cinq minutes, après avoir franchi l'un des affluents du Cison, presque à sec en ce moment, je passe à côté d'un petit village appelé El-Mezra'ah. C'est le casale Mesrha mentionné par Burchard :

De monte Cayn contra orientem duabus leucis et amplius casale Mesrha est in torrente Cison, per unam leucam a pede montis Hermon.

De Mesrha unam leucam contra austrum est castellum quod dicitur Faba [2].

A'FOULEH (APHEK).

Ma direction est alors celle du sud.

A neuf heures douze minutes, je parviens à A'fouleh, village situé sur une faible éminence qui domine un peu la plaine. Les maisons sont bâties en pisé et avec de menus matériaux. Autour du puits, qui est probablement antique, je remarque plusieurs cuves de sarcophages brisés servant d'auges. Ce village est peut-être l'ancienne Aphek, de la tribu d'Issachar.

De Mesrha unam leucam contra austrum est castellum quod dicitur Faba;

[1] *Guerre des Juifs*, l. III, c. III, § 1. — [2] Burchardus de Monte Sion, c. VII, § 6.

ad cujus latus occidentale extra viam quæ ducit Jesrahel, ad dextram ostenduntur ruinæ civitatis Afech, quantum ter potest jacere arcus [1].

Le nom de Aphek, en hébreu אפק, est celui de plusieurs anciennes villes en Palestine. Celle que représente vraisemblablement le village d'A'fouleh est signalée dans le passage suivant du livre I des Rois :

Congregata sunt ergo Philisthiim universa agmina in Aphec: sed et Israel castrametatus est super fontem, qui erat in Jezrahel [2].

Elle est également mentionnée par Eusèbe dans son *Onomasticon*, comme voisine de Endor :

Ἀφὲκ, πλησίον Ἀενδὼρ τῆς Ἰεζραὲλ, ἔνθα ὁ πόλεμος συνέσθη τῷ Σαούλ.

FOULEH (CASTRUM FABÆ).

A neuf heures vingt minutes, je traverse vers l'est des champs très fertiles.

A neuf heures trente-cinq minutes, deux puits, appelés l'un et l'autre Bir Fouleh, attirent un instant mon attention, parce que dans l'intervalle qui les sépare j'observe les vestiges d'une tour antique mesurant 15 pas de long sur 11 de large. Il en subsiste encore quelques assises, construites avec des blocs de moyenne grandeur, et des fragments de mosaïque en petits cubes de différentes couleurs. Actuellement une famille arabe y a élu domicile et a bâti une misérable habitation sur une partie de l'emplacement qu'elle occupait.

A une courte distance, plus à l'est, s'élèvent sur une colline les restes d'une ancienne citadelle. Les murs en étaient très épais, comme l'attestent quelques pans encore debout. Remplis intérieurement d'un blocage très compact, ils étaient revêtus à l'extérieur de gros blocs, soit complètement aplanis, soit taillés en bossage. Quatre portes, chacune à l'un des quatre points cardinaux, donnaient accès dans cette enceinte rectangulaire. Des fossés larges et profonds,

[1] Burchardus de Monte Sion, c. VII, § 6. — [2] *Rois*, l. I, c. XXIX, v. 1.

aujourd'hui en partie comblés et hérissés de chardons, l'entouraient. Une quinzaine de familles arabes l'habitent actuellement, vivant dans de pauvres maisons tombant elles-mêmes en ruine.

Cette forteresse est le Castrum Fabæ de l'époque des Croisades; maintenant elle est connue sous le nom de Fouleh, ce qui est la traduction en arabe du mot latin *faba*, qui signifie « fève ». Ce castrum était occupé en commun par les Hospitaliers et par les Templiers. Après la désastreuse bataille de Hattin, il tomba au pouvoir de Saladin, en 1187.

En 1283, le moine Burchard en fait mention :

De Mesrha unam leucam contra austrum est castellum quod dicitur Faba [1].

C'est entre les villages d'A'fouleh et de Fouleh que, le 16 avril 1799, était campé le gros de l'armée turque, lorsque Kleber, avec une poignée d'hommes disposés en carré, osa l'attaquer et, quoique assailli de toutes parts, résista six heures durant, par un feu continu, à toute la furie de ses nombreux adversaires. Bonaparte débouchant enfin dans la plaine avec la division Bon, et formant deux autres carrés avec cette division, manœuvra de manière à envelopper à son tour l'ennemi, en le plaçant entre lui et Kleber. A cette vue, les soldats que commandait ce général redoublèrent d'ardeur et enlevèrent à la baïonnette le village de Fouleh. Bientôt l'ennemi déconcerté s'enfuit dans toutes les directions, et la plaine fut jonchée de cadavres d'hommes et de chevaux. Murat acheva la déroute de cette armée, si fière auparavant de son nombre, en faisant sabrer par ses cavaliers, sur les bords du Jourdain, une multitude de fugitifs.

Telle fut la bataille dite du Mont-Thabor, parce qu'elle fut livrée par Bonaparte et par Kleber dans la grande plaine que commande au nord-est cette montagne célèbre, mais dont l'action principale eut lieu, en réalité, entre les villages de Fouleh et d'A'fouleh, à deux heures au moins du pied du Thabor.

[1] Burchardus de Monte Sion, c. VII, § 6.

SOULAM (CHOUNEM).

A dix heures, je poursuis ma route vers l'est, et à dix heures et demie je m'arrête un instant à Soulam. Ce village est situé au pied sud-ouest du Djebel ed-Dahy, montagne que les chrétiens du pays appellent ordinairement *Petit-Hermon*, et qui déjà, du temps de saint Jérôme, était connue sous le nom analogue de *Hermonim*, par opposition au *Grand-Hermon*, aujourd'hui Djebel ech-Cheikh.

Nous lisons en effet dans la lettre écrite, l'an 386, par sainte Paule et sainte Eustochie à Marcella, et rapportée par saint Jérôme, le passage suivant :

Apparebit oppidum Naim, in cujus porta viduæ filius suscitatus est. Videbitur et Hermonim, et torrens Endor, in quo superatus est Sisara [1].

Soulam renferme quatre cents habitants. Les maisons sont bâties, pour la plupart, avec de menus matériaux. Dans l'une d'entre elles on remarque une chambre voûtée en plein cintre, où l'on descend par plusieurs degrés, et qui, sans être antique, passe pour fort ancienne. On l'appelle *Beit Soulamieh* (chambre de la Sulamite). Au milieu du village coule une fontaine qui, au moyen d'un conduit, va arroser des jardins plantés de citronniers, de grenadiers et de figuiers.

Soulam est l'antique *Chounem*, en hébreu שׁוּנֵם, en grec *Σουνάν*, en latin Sunem et Sunam, l'une des villes assignées à la tribu d'Issachar.

17. Issachar egressa est sors quarta per cognationes suas;
18. Fuitque ejus hæreditas, Jezrael, et Casaloth, et Sunem [2].

Cette ville est mentionnée comme le premier endroit où campèrent les Philistins avant d'engager avec Saül la bataille du mont Gelboë :

Congregatique sunt Philisthiim, et venerunt, et castrametati sunt in Sunam : congregavit autem et Saul universum Israel, et venit in Gelboe [3].

[1] Saint Jérôme, *Épître* XLVI. — [2] *Josué*, c. XIX, v. 17 et 18. — [3] *Rois*, l. I, c. XXVIII, v. 4.

Sunam fut la patrie de la belle Abisag, qui fut choisie pour être la servante de David pendant sa vieillesse [1].

Quand le prophète Élisée descendait du mont Carmel pour se rendre à Gilgal, il avait l'habitude de passer par Sunam, où il était reçu dans la maison d'une pieuse femme, dont il combla les vœux en lui annonçant la naissance d'un fils. Or cet enfant, ayant grandi, alla un jour retrouver son père dans les champs, au milieu des moissonneurs. Frappé sans doute d'un coup de soleil et saisi d'un violent mal de tête, il fut rapporté par un serviteur et rendit bientôt le dernier soupir sur les genoux de sa mère. Celle-ci, après avoir déposé le corps de son enfant sur le lit réservé au prophète dans sa maison, s'empressa d'aller trouver l'homme de Dieu sur le Carmel, pour lui annoncer son malheur. Élisée, à sa prière, l'accompagna à Sunam, où il ressuscita son fils [2]. Plus tard, il conseilla à cette femme de quitter son pays pour fuir la famine, qui désola la contrée pendant sept ans. Elle partit donc avec tous les siens, pour gagner le territoire des Philistins. De retour, au bout de la septième année, à Sunam, elle rentra en possession de sa maison et de ses terres, grâce à l'intervention d'Élisée auprès du roi [3].

La tradition relative à cette Sunamite ne s'est point encore perdue dans la localité qui nous occupe en ce moment; car la chambre dite *Beit Soulamieh* en est un témoignage irrécusable. Je suis loin de prétendre, assurément, que cette chambre remonte à l'époque d'Élisée et de la femme dont il ressuscita le fils; mais, bâtie peut-être sur l'emplacement de la maison où s'accomplit ce miracle, elle en perpétue le souvenir.

Dans l'*Onomasticon*, Eusèbe fait mention de cette ville sous le nom de Σουβήμ :

Σουβὴμ, κλήρου Ἰσσάχαρ· καὶ νῦν ἐστὶ κώμη Σουλὴμ ὡς ἀπὸ σημείων ε' τοῦ Θαβὼρ ὄρους κατὰ νότον.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, corrige avec raison Σουβήμ en Σουνήμ :

[1] *Rois*, l. III, c. I, v. 1-4. — [2] *Rois*, l. IV, c. IV. — [3] *Rois*, l. IV, c. VIII.

Sunem, in tribu Issachar, et usque hodie vicus ostenditur nomine Sulem in quinto milliario montis Thabor contra australem plagam.

Du temps de ces deux écrivains, comme on le voit, cette même localité se prononçait Soulem, prononciation identique à celle d'aujourd'hui, par suite de la permutation de la lettre *n* en *l*.

Il serait même permis de penser, d'après un verset du Cantique des Cantiques, que, dès l'antiquité, les Juifs également prononçaient le nom de cette ville des deux manières, tantôt *Chounem*, tantôt *Choulem;* car Salomon désigne sous l'appellation de Sulamite, en hébreu Choulamite, l'amante du cantique sacré. Cette Choulamite ou *Sulamitis*, en grec Σουλαμῖτις, en latin Sulamitis, ne pouvait être qu'une femme originaire de Choulem ou Choulam :

Revertere, revertere, Sulamitis; revertere, revertere, ut intueamur te[1].

Or tout incline à croire que Salomon, en vantant les charmes de cette Sulamite, image de la beauté future de l'Église, avait en vue la jeune Abisag, donnée comme servante à David, son père, et que la Bible nous dit ailleurs avoir été une vierge sunamite d'une extraordinaire beauté.

3. Quæsierunt igitur adolescentulam speciosam in omnibus finibus Israel; et invenerunt Abisag Sunamitidem, et adduxerunt eam ad regem.
4. Erat autem puella pulchra nimis...[2].

Quant à la distance indiquée par Eusèbe, et ensuite par saint Jérôme, entre le mont Thabor et le village qu'ils appellent tous deux Sulem, elle est trop faible de deux milles au moins.

DAHY.

A onze heures, je gravis péniblement vers le nord, puis vers le nord-est, les premières pentes du Djebel Dahy, et à onze heures trente-cinq minutes je parviens au petit village de ce nom. Il se compose d'une quinzaine de misérables maisons à moitié renver-

[1] *Cantique des Cantiques*, c. VI. v. 12. — [2] *Rois*, l. III, c. I, v. 3 et 4.

sées, qu'avoisinent quelques jardins mal entretenus, bordés de haies de cactus.

NEBY-DAHY.

Ce hameau, situé sur une sorte de plate-forme qui s'avance vers l'ouest au-dessus de la plaine d'Esdrelon, est lui-même commandé à l'est par une hauteur qui le domine d'une centaine de mètres et dont les flancs sont parsemés de gros blocs basaltiques. J'en atteins le sommet à midi trente minutes. Il est couronné par un oualy consacré à Neby Dahy, santon qui a donné son nom à la montagne entière, dont j'embrasse toute l'étendue de ce point élevé. Elle est, sauf en quelques endroits, nue et pierreuse, et les blocs basaltiques y abondent. Le petit sanctuaire musulman dont je viens de parler est lui-même bâti avec du basalte blanchi extérieurement à la chaux, et alentour on observe plusieurs enceintes en pierres sèches, pareillement basaltiques, servant aux bergers à y enfermer leurs troupeaux.

NAÏN (NAÏM).

A une heure, je redescends vers le nord les pentes de la montagne, et à une heure quarante minutes je fais halte à côté de la source de Naïn, près de laquelle ma tente a été dressée pour la nuit. Cette source est recueillie dans une espèce de petite chambre voûtée où l'on descend par quelques degrés. Non loin de là gisent trois sarcophages antiques très mutilés, placés comme auges le long d'un réservoir en partie détruit.

A une faible distance de ce point, on remarque les vestiges d'un petit édifice dont quelques assises inférieures sont encore en place. Il mesurait 18 pas de long sur 12 de large. Comme il est orienté de l'ouest à l'est, et que les traces d'une abside à son extrémité orientale sont encore reconnaissables, il est permis de le considérer comme une ancienne chapelle chrétienne, dont les Musulmans paraissent avoir fait ensuite une mosquée et qui est maintenant bouleversée de fond en comble.

Plus haut, on distingue, au milieu des ruines d'un grand nombre de maisons démolies, celle d'un second édifice chrétien qui a été pareillement converti en mosquée, ainsi que l'atteste un mihrab encore en partie debout, que décore une colonnette torse en marbre blanc couronnée d'un chapiteau corinthien et provenant d'un monument plus ancien. D'après une tradition très répandue, cette église aurait été jadis élevée à l'endroit où Notre-Seigneur avait ressuscité le fils unique de la veuve de Naïm. Naïn, en effet, est l'antique Naïm, en grec Ναΐν, que ce grand miracle du Sauveur a rendue à jamais immortelle :

11. Jésus s'en alla ensuite dans une ville appelée Naïm, et ses disciples l'accompagnaient, ainsi qu'une foule nombreuse.

12. Or comme il approchait de la ville, voilà qu'on emportait un mort, fils unique de sa mère, et celle-ci était veuve, et beaucoup de personnes de la ville la suivaient.

13. Lorsque le Seigneur l'eut vue, il fut touché de compassion pour elle et lui dit : Ne pleurez point.

14. Alors il s'approcha et toucha le cercueil. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et il dit : Jeune homme, je te le commande, lève-toi.

15. Et celui qui était mort se mit sur son séant et commença à parler, et Jésus le rendit à sa mère [1].

Eusèbe mentionne cette ville à douze milles au sud du Thabor, dans le voisinage d'Endor.

Ναΐν, κώμη ἐν ᾗ τὸν υἱὸν τῆς χήρας ἐκ νεκρῶν ἤγειρεν ὁ Κύριος· καὶ νῦν ἐστὶ κατὰ νότον Θαβὼρ ἀπὸ ιϛ' σημείων, πλησίον Ἀηνδώρ.

Cette distance de douze milles est trop grande de moitié; saint Jérôme, d'un autre côté, la réduit beaucoup trop :

Naim, oppidulum in quo filium viduæ a mortuis Dominus suscitavit, et usque hodie in secundo milliario Thabor montis ostenditur contra meridiem, juxta Ændor.

De cette petite ville, outre les ruines que j'ai déjà décrites, ruines qui datent d'une époque très postérieure à Jésus-Christ, il subsiste encore des citernes, des tombeaux, des cavernes et des

[1] *Saint Luc*, c. XII, v. 11-15.

silos pratiqués dans le roc, qui sont probablement contemporains de Notre-Seigneur.

Elle n'est plus habitée actuellement que par un petit nombre de Musulmans, qui vivent misérablement dans de pauvres maisons toutes délabrées sur les flancs d'une colline hérissée de chardons et de broussailles, et qui fait partie du massif du Djebel Dahy.

CHAPITRE HUITIÈME.

TELL A'DJOUL. — ENDOUR (E'N-DOR). — KHARBET MALOUF. — NA'OURA. — TOUMRA (TOMMAN?). — KHARBET MARA'A. — OUMM ET-THAYBEH, PEUT-ÊTRE E'N-HADDA. — MERASSAS (MEROZ?).

TELL A'DJOUL.

Le 16 juin, à cinq heures et demie du matin, je descends de Naïn dans la direction du nord-est.

A cinq heures quarante-cinq minutes, après avoir traversé l'Oued Dabboucheh, je gravis les pentes occidentales du Tell A'djoul, colline toute couverte de pierres basaltiques, que l'on prendrait de loin pour des amas de ruines. A ma droite se dresse une pointe qui ressemble au cône d'un volcan.

A six heures, je descends dans la plaine et, tournant aussitôt vers l'est, je monte au village de Endour, que j'atteins à six heures quinze minutes.

ENDOUR (E'N-DOR).

Ce village, situé sur les dernières pentes septentrionales d'une petite montagne volcanique dont les deux sommets s'appellent Tell A'djoul, est en grande partie renversé. La moitié des maisons sont écroulées, et celles qui sont encore debout menacent ruine. Beaucoup de cavernes, de silos et de citernes creusés dans le roc attestent l'antique importance de cette localité. On y observe aussi un certain nombre d'anciens tombeaux renfermant intérieurement des auges sépulcrales surmontées d'un arcosolium cintré. Une source, appelée A'in-Endour, coule au fond d'une caverne, d'où elle

sort par un petit canal, pour aller arroser plusieurs jardins qu'entourent des haies de cactus.

Endour, comme son nom et sa position l'indiquent, est la ville de E'n Dor, en hébreu עֵין־דֹּר (source de Dor), en grec Ἀενδώρ, en latin *Endor*, signalée pour la première fois dans le livre de Josué comme appartenant à la tribu de Manassé, bien qu'elle fût sur le territoire de la tribu d'Issachar:

Fuitque hæreditas Manasse in Issachar et in Aser, Bethsan et viculi ejus, et Jeblaam cum viculis suis, et habitatores Dor cum oppidis suis, habitatores quoque Endor cum viculis suis[1].

Dans un de ses psaumes, David associe le nom d'Endor à la défaite de Sisara, général de l'armée de Jabin, par Barak, sur les bords du Kison :

10. Fac illis sicut Madian et Sisaræ, sicut Jabin in torrente Cison.
11. Disperierunt in Endor; facti sunt ut stercus terræ[2].

Plus tard, ce fut à Endor que Saül alla consulter une pythonisse, avant d'engager avec les Philistins le funeste combat où il succomba, ainsi que son fils Jonathas :

4. Les Philistins, s'étant donc assemblés, vinrent camper à Sunam. Saül, de son côté, réunit toutes les troupes d'Israël et vint à Gelboë.

5. Et ayant vu l'armée des Philistins, il fut frappé d'étonnement, et la crainte le saisit jusqu'au fond du cœur.

6. Il consulta le Seigneur; mais le Seigneur ne lui répondit ni en songes, ni par les prêtres, ni par les prophètes.

7. Alors il dit à ses officiers : Cherchez-moi une femme qui ait un esprit de Python, afin que je l'aille trouver et que, par son moyen, je puisse consulter. Ses serviteurs lui dirent : Il y a à Endor une femme qui a un esprit de Python.

8. Saül se déguisa donc, changea d'habits et s'en alla, accompagné de deux hommes seulement. Il vint la nuit chez cette femme et lui dit: Consultez pour moi l'esprit de Python et évoquez-moi celui que je vous dirai.

9. Cette femme lui répondit: Vous savez tout ce qu'a fait Saül, et de quelle manière il a exterminé les magiciens et les devins de toutes ses terres. Pourquoi donc me tendez-vous un piège pour me perdre?

[1] *Josué*, c. XVII, v. 11. — [2] *Psaume* LXXXII, v. 10 et 11.

10. Saül lui jura par le Seigneur et lui dit : Vive le Seigneur, il ne vous arrivera de ceci aucun mal.

11. La femme lui dit : Qui voulez-vous voir? Il lui répondit : Faites-moi venir Samuel.

12. La femme, ayant vu paraître Samuel, jeta un grand cri et dit à Saül : Pourquoi m'avez-vous trompée? car vous êtes Saül.

13. Le roi lui dit : Ne craignez point; qu'avez-vous vu? J'ai vu, lui dit-elle, un dieu qui sortait de la terre.

14. Saül lui dit : Comment est-il fait? C'est, dit-elle, un vieillard couvert d'un manteau. Saül reconnut donc que c'était Samuel, et il lui fit une profonde révérence en se baissant jusqu'à terre.

15. Samuel dit à Saül : Pourquoi avez-vous troublé mon repos en me faisant évoquer? Saül lui répondit : Je suis dans une étrange extrémité. Les Philistins me font la guerre, et Dieu s'est retiré de moi. Il ne m'a voulu répondre, ni par les prophètes, ni en songes. C'est pourquoi je vous ai fait évoquer, afin que vous m'appreniez ce que je dois faire.

16. Samuel lui dit : Pourquoi vous adressez-vous à moi, puisque le Seigneur vous a abandonné et qu'il est passé à votre rival?

17. Car le Seigneur vous traitera comme je vous l'ai dit de sa part. Il déchirera votre royaume et l'arrachera de vos mains pour le donner à David, votre gendre;

18. Parce que vous n'avez ni obéi à la voix du Seigneur, ni exécuté l'arrêt de sa colère contre les Amalécites; c'est pour cela que le Seigneur vous envoie aujourd'hui ce que vous souffrez.

19. Il livrera même Israël avec vous entre les mains des Philistins; demain vous serez avec moi, vous et vos fils, et le Seigneur abandonnera aux Philistins le camp même d'Israël.

20. Saül tomba aussitôt et demeura étendu sur la terre[1].

Le récit de cette scène si éminemment dramatique a je ne sais quoi de saisissant qui s'empare puissamment de l'imagination. Qu'on songe à l'effet qu'il doit produire, lorsqu'on le relit à loisir sur les lieux mêmes où l'ombre de Samuel apparaissant, à la voix de la pythonisse, prédit à Saül sa défaite et sa mort. En parcourant les unes après les autres les principales cavernes de Endour, je me suis demandé si l'une d'entre elles n'aurait pas servi jadis de résidence à cette magicienne.

[1] *Rois*, l. I, c. XXVIII, v. 4-20.

Le nom de la ville de E'n-Dor disparaît ensuite de l'histoire.

A l'époque d'Eusèbe, nous la voyons seulement signalée par cet écrivain comme un grand village à quatre milles au sud du Thabor.

Ἀενδὼρ, ἡ ἐν Ἰεσραιὲλ, ἔνθα παρεμβάλλουσιν οἱ υἱοὶ Ἰσραὴλ εἰς πόλεμον· ἔστι νῦν μεγίστη κώμη Ἀενδὼρ πλησίον τοῦ ὄρους Θαβὼρ, ἐπὶ νότου, ὡς ἀπὸ σημείων δ'.

A présent, ce n'est plus qu'un hameau où vivent misérablement, dans d'anciennes grottes ou dans de pauvres masures, une centaine de Musulmans. Aux mois d'août et de septembre, la source dont j'ai parlé, et qui avait autrefois donné son nom à cette localité, ne fournit d'ordinaire qu'une eau peu abondante. Aussi les anciens habitants avaient-ils creusé des citernes, qui depuis longtemps sont hors d'usage.

KHARBET MALOUF.

A sept heures quarante-cinq minutes, je quitte Endour, et un sentier très accidenté vers le sud-ouest, à travers la hauteur du Tell A'djoul, me conduit à une fertile vallée, large d'environ 800 mètres, qui s'étend entre ce tell au nord et le Djebel Dahy au sud. Je la suis vers l'est-sud-est, puis vers le sud-est, et à huit heures cinquante minutes j'arrive à Malouf, ville entièrement détruite, située sur un plateau au pied oriental du Djebel Dahy. L'emplacement qu'elle occupait est en partie livré à la culture; le reste est envahi par des chardons, par des broussailles et de hautes herbes. Les vestiges de nombreuses maisons démolies sont encore néanmoins reconnaissables, bien qu'elles aient été, pour la plupart, presque entièrement rasées. On distingue également les traces d'un édifice construit en pierres de taille, et dont il ne subsiste plus que trois fûts de colonnes brisées et plusieurs magnifiques blocs, dont un est orné au centre d'une moulure figurant un demi-cercle.

Mais ce qui mérite surtout l'attention, c'est l'antique nécropole, assez bien conservée, de cette ville anéantie, et qui suffit, à elle seule, pour prouver l'importance qu'elle devait avoir jadis. Cette

nécropole avait été pratiquée sur les flancs d'une colline rocheuse, qui avait été en même temps exploitée comme carrière. J'examine tour à tour une dizaine de tombes creusées à différents étages et offrant à peu près le même type. Elles sont, en effet, précédées, pour la plupart, d'un petit vestibule à voûte cintrée et donnant accès, par une porte basse et étroite, de forme rectangulaire, dans une chambre sépulcrale. Celle-ci renferme d'ordinaire trois auges funéraires, plus ou moins dégradées actuellement, et surmontées d'un arcosolium cintré. Ces auges, taillées dans l'épaisseur du roc évidé, étaient fermées au moyen de couvercles, soit plats comme des dalles, soit bombés en dos d'âne et munis d'acrotères aux quatre angles; ils ont été enlevés. A l'endroit où reposait la tête du mort, on remarque au fond de ces auges une légère proéminence, comme une sorte de coussinet de pierre ménagé avec soin. Les portes monolithes qui fermaient les baies rectangulaires par où l'on pénétrait en se baissant dans ces chambres ont presque toutes disparu; j'en ai retrouvé seulement trois à moitié brisées, et dont l'une est un beau bloc basaltique, portant comme ornement trois rangées de grosses têtes de clous sculptées sur trois lignes verticales.

Indépendamment de ces grottes sépulcrales, qui pouvaient contenir chacune trois cadavres, la même colline présente sur ses pentes un certain nombre de sarcophages, les uns mobiles et complètement détachés, les autres adhérant encore par le fond à la masse rocheuse au sein de laquelle ils ont été creusés. Plusieurs sont encore surmontés de leurs couvercles bombés en dos d'âne et munis d'acrotères.

Au bas de la colline, on observe pareillement deux pressoirs avec différents compartiments, une citerne et un petit réservoir, où des degrés permettent de descendre, le tout excavé dans le roc vif et accusant, comme les tombeaux précédents, une haute antiquité.

Quel était le nom de cette localité, aujourd'hui complètement déserte, si ce n'est à l'époque des labours, des semailles et de la

moisson, où quelques pauvres familles de fellahs viennent s'établir provisoirement pour exécuter ces divers travaux, la charrue ayant depuis longtemps passé et repassé sur la moitié au moins du terrain que la ville ancienne couvrait?

A cette question je ne puis rien répondre; car les documents nous manquent totalement sur ce point. Le livre de Josué nous donne les noms de plusieurs villes de la tribu d'Issachar qui n'ont point encore été retrouvées.

Voici le texte relatif aux seize principales cités de cette tribu :

17. Issachar egressa est sors quarta per cognationes suas;
18. Fuitque ejus hæreditas, Jezrael, et Casaloth, et Sunem,
19. Et Hapharaim, et Seon, et Anaharath,
20. Et Rabboth, et Cesion, Abes,
21. Et Rameth, et Engannim, et Enhadda, et Bethpheses;
22. Et pervenit terminus ejus usque Thabor, et Sehesima et Bethsames; fueruntque exitus ejus Jordanis; civitates sexdecim et villæ earum [1].

Parmi les villes assignées aux Lévites, la Bible, dans un autre passage, nous signale les suivantes comme appartenant à cette même tribu d'Issachar :

72. De tribu Issachar, Cedes et suburbana ejus, et Dabereth cum suburbanis suis.
73. Ramoth quoque et suburbana ejus, et Anem cum suburbanis suis [2].

De ces différentes villes de la tribu d'Issachar, dont la Bible nous a transmis les noms, on n'a pu encore identifier jusqu'à présent avec certitude que six d'entre elles, savoir :

1° Jezraël avec Zera'ïn;

2° Casaloth avec Iksal;

3° Sunem avec Soulam;

4° Engannim avec Djenin;

5° Thabor avec les ruines de la ville qui s'élevait autrefois sur cette montagne célèbre;

6° Dabereth avec Dabourieh, petit village situé au pied de cette même montagne.

[1] *Josué*, c. XIX, v. 17-22. — [2] *Paralipomènes*, l. I, c. VI, v. 72-73.

Par conséquent, il reste à retrouver l'emplacement de Hapharaïm, de Seon, de Anaharath, de Rabboth, de Cesion, de Abes, de Rameth ou Ramoth, de Enhadda, de Bethpheses, de Sehesima, de Bethsames, de Anem et de Cedes, qu'il ne faut pas confondre avec une ville du même nom appartenant à la tribu de Nephthali. Mais avec laquelle de ces villes faut-il identifier les ruines de Malouf? C'est ce que je ne saurais dire, et je crois que sur ce point il est impossible actuellement d'émettre autre chose que de pures conjectures sans fondement sérieux.

NA'OURA.

A dix heures trente minutes, je me remets en marche vers l'est, puis vers l'est-sud-est. Le sol est partout jonché d'une énorme quantité de pierres volcaniques.

A dix heures cinquante-huit minutes, après avoir traversé une vallée, je gravis une colline que couronnait autrefois un village considérable; il est réduit, aujourd'hui, à l'état de simple hameau, appelé Na'oura. J'y remarque un tronçon de colonne antique, que les habitants me disent provenir des ruines de Malouf. Les trois quarts des maisons sont renversées.

TOUMRA (TOMMAN?).

A onze heures trois minutes, je poursuis ma route vers le nord, et bientôt je passe près d'un puits d'apparence antique, appelé Bir Na'oura.

Après avoir traversé successivement plusieurs collines, qui, sans faire partie du massif proprement dit du Petit-Hermon, s'y rattachent cependant comme des rameaux secondaires, j'arrive, à onze heures trente-trois minutes, à Toumra. C'est un village de cent vingt habitants au plus, vivant dans des masures construites en pisé ou avec de menus matériaux, presque tous volcaniques. Il a succédé à une ville antique, qui s'élevait jadis en amphithéâtre autour d'une

source abondante, dont les eaux sont recueillies dans un bassin rectangulaire, autrefois voûté. De là elles se répandent dans quelques jardins, qu'elles fertilisent. Partout des amas considérables de pierres, la plupart basaltiques, restes de nombreuses maisons renversées, jonchent les pentes de la colline que la ville couvrait. Au milieu de ces ruines confuses, je remarque, non loin de la source, les vestiges reconnaissables d'une petite église, tournée de l'ouest à l'est et divisée en trois nefs. Elle était ornée de colonnes, dont plusieurs tronçons sont encore en place. Dans la partie haute de cette cité, on distingue également les traces d'une seconde église presque entièrement rasée, et qui était pavée en mosaïque, comme le prouvent quelques petits cubes épars sur le sol en cet endroit.

Dans Toumra il faut sans doute encore reconnaître l'une des villes de la tribu d'Issachar qui n'ont point été retrouvées. Peut-être est-ce l'ancienne Tomman, que nous révèle un verset des Septante :

Καὶ Ῥεμμὰς, καὶ Ἰεὼν, καὶ Τομμὰν, καὶ Αἰμαρὲκ, καὶ Βηρσαφής[1].

KHARBET MARA'A.

A midi vingt minutes, je me remets en route vers le nord et, après une montée nouvelle, je rencontre une source appelée A'în Mara'a, enfermée dans un petit réservoir circulaire.

De là je me dirige vers l'est et je foule bientôt les débris d'un hameau bouleversé de fond en comble, que mon guide me désigne sous le nom de Kharbet Mara'a.

A midi trente minutes, ma direction est celle du sud-sud-est.

A midi quarante-deux minutes, d'autres ruines, analogues aux précédentes, et sur lesquelles je jette un coup d'œil en passant, me sont indiquées pareillement sous le même nom.

Je marche alors directement vers le sud, et à une heure vingt-sept minutes je fais halte à Oumm et-Thaybeh.

[1] *Josué*, c. XIX, v. 21 (texte des Septante).

OUMM ET-THAYBEH, PEUT-ÊTRE E'N-HADDA.

Ce village, pauvre et misérable, n'est plus que le triste reste d'une ville importante, située sur les pentes d'une colline dont la plate-forme supérieure était occupée par une forteresse. Celle-ci avait été construite avec de magnifiques blocs basaltiques taillés et appareillés avec soin; un fossé pratiqué dans le roc et aux trois quarts comblé l'entourait, au moins au sud et à l'ouest. Il subsiste encore de cette puissante construction plusieurs pans de murs très épais, et au dedans quelques magasins voûtés qui servent maintenant de refuge à différentes familles de fellahs; d'autres habitants se sont bâti de grossières demeures dans l'intérieur de cette enceinte. L'une de ces maisons, plus considérable que les autres et construite en partie avec de belles pierres basaltiques provenant des ruines de la forteresse, occupe le point culminant de cette acropole, que je regarde comme antique, tout en avouant qu'elle a pu être remaniée ensuite soit par les Musulmans, soit par les Croisés. Quant à la ville, qui s'étendait au nord et à l'est de ce château, elle ne présente plus, à l'exception de quelques maisons encore debout, qu'un amas informe de décombres.

Au bas, au milieu d'une vallée, coule une source dont les eaux sont recueillies dans un bassin très dégradé; elle fertilisait, il y a peu d'années encore, des jardins qui ont cessé d'être entretenus. Près de là gisent, à moitié ensevelis dans le sol, une ancienne cuve sépulcrale, plusieurs meules brisées et une sorte de mortier avec son pilon de forme conique, le tout en basalte et d'origine probablement judaïque.

Au delà de cette vallée, vers l'est, des ruines peu étendues sur une colline voisine me sont indiquées sous le nom de Kharbet el-Haddad. C'était comme un petit faubourg de la ville dont je viens de signaler les débris. La dénomination de *Oumm et-Thaybeh*, « mère de la bonté, de l'agrément », donnée actuellement à cette localité, est toute arabe, et ne nous met point sur la voie de celle

qu'elle portait autrefois; mais dans le nom de Kharbet el-Haddad, que conservent les ruines qui jadis en dépendaient, j'incline à reconnaître celui de *Hadda*, en hébreu עִין־חַדָּה, « source de Hadda », en latin *Enhadda*, que portait l'une des villes de la tribu d'Issachar :

Et Rameth, et Engannim, et Enhadda, et Bethpheses[1].

Si cette conjecture est fondée, nous devons identifier les ruines elles-mêmes de Oumm et-Thaybeh avec cette antique cité, vainement cherchée jusqu'ici.

MERASSAS (MEROZ ?).

A quatre kilomètres environ au sud-est de Thaybeh s'élève sur une colline un village appelé Merassas. Ce village, que je me contentai d'apercevoir de loin, suggère naturellement à l'esprit un rapprochement entre le nom qu'il porte et celui de *Meroz*, en hébreu מֵרוֹז, en grec Μηρώζ, en latin *terra Meroz*, ville qui, selon toute apparence, se trouvait dans le territoire de la tribu d'Issachar, et que la Bible ne mentionne qu'une seule fois, dans un passage du célèbre cantique d'action de grâces de Debbora et de Barak, qui la maudissent pour n'avoir point voulu prendre part à la bataille livrée par les Israélites à Sisara, général de l'armée de Jabin, sur les bords du Kison :

Maledicite terræ Meroz, dixit angelus Domini : maledicite habitatoribus ejus, quia non venerunt ad auxilium Domini, in adjutorium fortissimorum ejus[2].

[1] *Josué*, c. XIX, v. 21. — [2] *Juges*, c. V, v. 23.

CHAPITRE NEUVIÈME.

KHARBET KEFRA. — DENNA. — KHARBET EL-BIREH (BIRSAPHIS?). — KAUKAB EL-HAOUA (REMETH?). — KHARBET BODRIEH. — DJISR MEDJAMIA'.

KHARBET KEFRA.

Le 17 juin, à quatre heures quinze minutes du matin, je quitte Oumm et-Thaybeh pour prendre la direction de l'est. Le plateau onduleux sur lequel je chemine, après avoir traversé un petit ravin, est naturellement très fertile; la terre en est noire et profonde, mais à peine cultivée çà et là. Le reste du sol est envahi par des chardons gigantesques et par d'autres herbes sauvages, actuellement desséchées.

A cinq heures trois minutes, je franchis un petit oued, puis j'arrive à Kefra, village complètement désert. Il peut contenir une centaine de maisons grossièrement bâties en pierres basaltiques et à moitié démolies, une dizaine de citernes et une quinzaine de matmoures ou magasins souterrains pratiqués dans le roc. Des haies de cactus environnent des jardins abandonnés.

DENNA.

A cinq heures quinze minutes, ma direction devient celle du nord, et à cinq heures quarante-quatre minutes, je parviens à Denna, humble village, situé sur une colline. Il était jadis beaucoup plus considérable; car de nombreux matériaux basaltiques provenant de maisons renversées jonchent le sol au nord de l'emplacement qu'il occupe lui-même. Plusieurs belles plaques de basalte étendues également par terre sont probablement les restes de

quelque édifice entièrement détruit. Une source peu abondante coule au bas du village vers l'ouest.

KHARBET EL-BIREH (BIRSAPHIS?).

A six heures, je me remets en marche vers l'est, sur un plateau dont la fécondité se révèle par de hautes herbes, mais qui demeure en réalité improductif, faute de bras pour le cultiver.

A six heures trente-cinq minutes, j'examine des ruines étendues, appelées Kharbet el-Bireh; elles couvrent une colline que bordent au nord un oued très profondément encaissé, nommé Oued el-Bireh, et à l'ouest un autre oued moins considérable, qui aboutit au précédent. Ces ruines sont celles d'un grand village arabe dont les maisons avaient été bâties pour la plupart en pierres sèches de nature basaltique. Il avait remplacé lui-même une bourgade antique, à laquelle appartenait un édifice complètement rasé, mais dont il subsiste encore plusieurs fûts de colonnes de basalte et un chapiteau mutilé.

Le livre de Josué signale parmi les villes de la tribu d'Issachar une localité appelée en hébreu *Beth-Pazzez* בֵּית־פַּצֵּץ, et en latin *Bethpheses*. Mais dans la version des Septante, elle est désignée sous le nom de Βηρσαφής. Ne serait-il pas permis de reconnaître la première partie de ce dernier nom conservée fidèlement dans celui de El-Bireh, donné aux ruines dont je viens de parler?

KAUKAB EL-HAOUA (REMETH?).

A sept heures quinze minutes, je descends vers l'est-sud-est, pour remonter ensuite vers le sud-est. Après une ascension assez raide, j'atteins, à sept heures quarante-cinq minutes, Kaukab el-Haoua. Cette ancienne forteresse, assise sur le sommet d'une montagne, mesure 160 mètres environ de long sur autant de large. Des fossés larges de 20 mètres et profonds de 10 l'environnent de trois côtés, à l'ouest, au nord et au sud; à l'est, en effet, elle

était suffisamment protégée par l'escarpement naturel de la montagne. Ces fossés ont été taillés dans le roc vif, et les pierres que l'on en a extraites ont servi à bâtir la forteresse. Les murs d'enceinte ont plus de 2 mètres d'épaisseur. Ils ont été construits en talus avec des blocs de dimensions assez considérables, sans être gigantesques, et qui sont les uns relevés en bossage, les autres complètement aplanis. Chaque côté du quadrilatère était flanqué aux deux angles par une tour carrée et percé au centre d'une porte, défendue elle aussi par une tour. Quatre portes, une à chacun des quatre points cardinaux, donnaient ainsi accès dans la place et permettaient de même à ses défenseurs de descendre dans les fossés au moyen d'un escalier pratiqué obliquement dans une sorte de corridor étroit. Actuellement, on peut y pénétrer de toutes parts à travers de nombreuses brèches béantes. Elle contient une quarantaine de misérables huttes très grossièrement bâties, et habitées par une population peu hospitalière; un certain nombre de familles ont également élu domicile dans d'anciens magasins voûtés et souterrains, dont une partie subsiste encore et qui autrefois étaient très étendus. Au centre à peu près du village on remarque les arasements en belles pierres d'un édifice détruit, qui, à l'époque des Croisades, a pu être une église. Deux tronçons de colonnes de granit gris, qui gisent non loin de là, semblent avoir appartenu à ce monument.

La forteresse de Kaukab el-Haoua est désignée par les historiens du moyen âge sous le nom de *Belvoir* ou de *Belvedere*, à cause de sa position sur une hauteur d'où l'on domine tous les environs. Jacques de Vitry la signale comme l'une de celles que bâtirent les Chrétiens pour s'assurer la domination du pays :

Cum igitur civitates memoratas pluresque alias, maxime mediterraneas, nostri subjugare non possent, in extremitatibus terræ suæ, ut fines suos defenderent, castra munitissima et inexpugnabilia inter ipsos et hostes exstruxerunt, scilicet Montem Regalem, et Petram Deserti, cujus modernum nomen est Crac, ultra Jordanem, Sapheth et Belvoir, cum aliis munitionibus, citra Jordanem. Est autem Sapheth castrum munitissimum inter Accon et mare Ga-

lilææ, non longe a montibus Gelboe situm; Belvoir vero non longe a monte Thabor, juxta civitatem quondam egregiam et populosam Jezrael, inter Scythopolim et Tiberiadem, situm est in loco sublimi [1].

Kaukab el-Haoua est effectivement situé sur un point élevé entre Scythopolis au sud et Tibériade au nord, et son identification avec la forteresse de Belvoir, mentionnée dans ce passage, paraît incontestable. Seulement, les Latins n'ont-ils fait que reconstruire en cet endroit un ancien château fort, ou, au contraire, en ont-ils été les premiers fondateurs? C'est ce que l'on ne saurait dire. Il est permis de supposer néanmoins que les anciens n'ont pas dû négliger une position aussi importante que celle de Kaukab el-Haoua, qui, entre deux oueds très profonds, l'Oued el-Bireh au nord et l'Oued el-Eucheh au sud, commande une partie de la vallée du Jourdain près de l'un des points où l'on franchit ce fleuve.

Toutefois, ce château paraît avoir été entièrement rebâti par les Croisés, car Guillaume de Tyr, qui le désigne sous le nom de *Belveir*, l'appelle *castrum novum :*

Versus castrum novum cui nomen est hodie Belveir, inter prædictam urbem (Scythopolim) et Tyberiadem in montibus situm, ut nostris occurrerent acies direxerunt [2].

Les Arabes [3] le nommaient comme maintenant *Kaukab*, c'est-à-dire « étoile », et le surnom de *El-Haoua*, « le vent, l'air », qui lui est, en outre, donné aujourd'hui, indique sa position élevée.

Saladin, après s'être rendu maître de Saphed en 1188, s'empara également par la famine de Belvoir :

Postea reversus Saladinus in Galilæam Belvedere, castrum munitissimum, quod fines Jordanis custodiebat, vias Tiberiadis, Neapolim et Nazareth angustabat, per inediam compulit ad deditionem [4].

Au XIVe siècle, Marinus Sanutus cite Belveir parmi les places

[1] Jacques de Vitry, c. XLIX.

[2] Guillaume de Tyr, l. XXII, c. XVI.

[3] Bohaeddin, *Vita Saladini*, p. 76 et 88, édit. Schultens.

[4] Sicardi Cremonensis *Chronicon*, in *Muratori scriptoribus rerum Italicarum*, t. VII, p. 606.

qui furent fortifiées par Foulques d'Anjou, et dans sa carte il la marque au nord de Scythopolis, ce qui est précisément la position qu'occupe Kaukab el-Haoua[1].

Guillaume de Tyr, en nous apprenant, dans le passage que j'ai reproduit plus haut, qu'elle s'appelait de son temps Belveir, « Castrum novum cui nomen est hodie Belveir, » semble donner à entendre par là que primitivement, et avant d'être reconstruite, elle portait un autre nom.

J'émets la conjecture que ce nom était celui de *Remeth*, en hébreu רֶמֶת, en grec Ῥεμμάς et Ῥαμμάθ, en latin *Rameth*, nom qui paraît être une simple variante du mot *ramah*, « hauteur », et qui était celui d'une des villes de la tribu d'Issachar :

Et Rameth, et Engannim, et Enhadda, et Bethpheses[2].

Cette ville, qui est très probablement la même que celle de Ramoth, appartenant également à la tribu d'Issachar, et que signalent les Paralipomènes comme assignée aux Lévites[3], doit, en effet, avoir été située sur une hauteur, et c'est ce qui m'incline à penser qu'elle avait pu occuper le site où plus tard a été élevée la forteresse dont je viens de parler.

KHARBET BODRIEH.

A neuf heures trente minutes, je descends vers l'est par un sentier qui serpente le long de pentes très rapides.

A dix heures, je fais halte un instant au Kharbet Bodrieh, ancien village détruit et dont les maisons, depuis longtemps écroulées, avaient été bâties avec des matériaux basaltiques. Au milieu de ce chaos de débris, je distingue les arasements d'un petit édifice qui, à cause de son orientation de l'ouest à l'est, a pu avoir été une église.

[1] Marinus Sanutus, *Secreta fidelium crucis*, p. 166. — [2] *Josué*, c. XIX, v. 21. — [3] *Paralipomènes*, l. I, c. VI, v. 73.

DJISR MEDJAMIA'.

A dix heures quinze minutes, je continue à descendre vers l'est.

A dix heures trente minutes, je rencontre un ruisseau abondant coulant dans un petit canal factice; il dérive de l'Oued el-Bireh, dont il porte les eaux à un niveau plus élevé que celui du lit de l'oued. De nombreux troupeaux de chameaux, de chèvres et de moutons sont rassemblés sur les bords de ce canal, où ils s'abreuvent avec délices. Les pâtres d'aspect farouche qui les gardent me disent qu'ils appartiennent à la grande tribu des Beni Sakker, qui habitent au delà du Jourdain.

A dix heures trente-cinq minutes, je franchis l'Oued el-Bireh lui-même, dont les rives et le lit sont couverts d'énormes touffes d'agnus-castus et de lauriers-roses.

Ma direction est alors celle du nord-est.

A onze heures dix minutes, après avoir traversé successivement deux autres oueds, mais peu considérables et à sec en ce moment, je parviens avec mon guide au Djisr Medjamia'. J'y trouve mon drogman, qui s'y est rendu par une voie plus directe et qui a dressé ma tente et la sienne près des ruines d'un ancien khan fortifié, aujourd'hui tombant en ruine et abandonné. Il avait été construit avec des pierres basaltiques de dimension moyenne et régulièrement taillées. Celles que l'on observe aux portes sont alternativement blanches et noires, celles-ci calcaires, celles-là basaltiques, selon la méthode d'ornementation chère aux Arabes. Autour d'une cour intérieure, actuellement encombrée de débris, régnait une galerie carrée à deux étages, dont les voûtes sont en grande partie écroulées.

Non loin de là, un pont encore debout a été jeté sur le Jourdain. Il se compose de plusieurs arches; celle du centre, beaucoup plus large et beaucoup plus élevée que les autres, repose à droite et à gauche sur de gigantesques rochers de basalte, entre lesquels le lit principal du fleuve se resserre en cet endroit; car il serpente en plu-

sieurs bras dans cette partie de la vallée, et enlace dans ses replis différentes petites îles bordées de lauriers-roses, de saules et de roseaux. Son cours est très rapide, et ses eaux jaunâtres et écumantes roulent à la façon d'un torrent sur un fond tout parsemé de gros blocs de basalte polis et arrondis par les flots.

Pendant la journée, le rhamsin ou vent brûlant du midi souffle avec une telle violence que les pieux de nos tentes sont arrachés par la force de la tourmente, et que nous ne savons où chercher un abri contre les tourbillons de poussière qui nous enveloppent de toutes parts. L'atmosphère en même temps est embrasée. Le soir, la tempête tombe, et un magnifique coucher de soleil revêt d'un manteau de pourpre les pentes des montagnes qui nous font face vers l'orient, au delà du fleuve. A ces reflets éclatants succèdent bientôt des nuances plus rembrunies. Mais soudain la lune apparaît radieuse, et de son disque plein s'échappe une douce lumière, qui semble argenter les rives du Jourdain, les îlots qui le parsèment et surtout la surface mobile et miroitante de ses ondes. Le silence profond de la solitude qui nous entoure n'est interrompu que par les sourds gémissements des cascades et des rapides du fleuve, dont la grande voix plaintive monte continuellement jusqu'à nous. Un pareil spectacle, dans un pareil lieu, était bien fait pour inviter l'âme au recueillement et à la méditation. Aussi j'abandonnai la mienne longtemps à l'espèce de religieuse mélancolie que tout respirait alors autour de moi.

CHAPITRE DIXIÈME.

KHARBET BEKA'A. — KHARBET THIREH. — SIRIN. — KHARBET A'OULAM (OULAMMA). — HADATEH (E'N-HADDA?).

KHARBET BEKA'A.

Le 18 juin, à quatre heures cinquante minutes du matin, je me mets en marche vers le nord, en longeant, à ma droite, les rives sinueuses du Jourdain et, à ma gauche, une chaîne de hautes collines.

A cinq heures dix minutes, je foule, sur un monticule qui avoisine le fleuve, les débris d'un petit village complètement renversé; ils me sont désignés sous le nom de Kharbet Beka'a.

KHARBET THIREH.

A cinq heures vingt minutes, je gravis vers l'ouest-sud-ouest des pentes assez raides, qui deviennent ensuite plus douces.

A six heures, je franchis vers l'ouest un oued profondément encaissé; il se nomme Oued Thireh. Ses berges sont parsemées de pierres volcaniques, et dans son lit couvert de roseaux gigantesques coule un maigre filet d'eau.

A six heures dix minutes, après une montée continue, je parviens au Kharbet Thireh, restes d'une bourgade antique qui se développait jadis en amphithéâtre sur le versant oriental d'un plateau. De là on jouit d'une vue très étendue sur le Rhor et sur les montagnes qui s'élèvent au delà du Jourdain. Cette bourgade a été complètement détruite, et l'on ne distingue plus çà et là que des arasements de maisons démolies; elles avaient été toutes bâties

avec des matériaux volcaniques. Au milieu des ruines confuses qui jonchent le sol, je distingue deux tronçons de colonnes en calcaire blanc, provenant d'un édifice, soit sacré, soit profane, dont je n'ai pas retrouvé la trace. Vers le bas de l'emplacement occupé par les ruines coule une source abondante formant ruisseau.

SIRIN.

A six heures quarante-cinq minutes, je poursuis mon ascension vers l'ouest-nord-ouest.

A sept heures dix minutes, je chemine sur un plateau élevé et naturellement fertile, mais en friche actuellement. De nombreux troupeaux de chameaux blancs, appartenant à des tribus transjordanes, y paissent en ce moment.

A sept heures trente-cinq minutes, je descends vers le nord-ouest, et bientôt j'arrive à Sirin. Ce village, qui compte quatre cents habitants, est à moitié renversé. Beaucoup de maisons n'offrent plus que des amas de décombres informes. D'autres, qui sont encore habitées, tombent en ruine. Je remarque les restes d'une ancienne tour mesurant 14 pas sur chaque face; elle a été remaniée depuis la conquête arabe; mais la porte d'entrée et quelques assises çà et là paraissent antérieures à l'invasion musulmane. Les vestiges de deux vieilles églises, dont l'une a été plus tard transformée en mosquée, sont également reconnaissables. La porte de l'une d'entre elles, ornée de rosaces et d'entrelacs, ne manque pas d'élégance. Ce dernier édifice était pavé en mosaïque, comme l'attestent beaucoup de petits cubes épars sur le sol. Il avoisine une source que recouvre une arcade cintrée bien construite et d'apparence antique. Les Musulmans vénèrent en cet endroit un oualy consacré à Neby Sirin, santon qui a, soit emprunté, soit communiqué son nom à la localité ainsi appelée.

A'OULAM (OULAMMA).

A neuf heures trente minutes, je prends, en quittant Sirin, la

direction du nord, et à neuf heures cinquante minutes, après avoir traversé un petit oued, j'arrive au Kharbet A'oulam. C'est un grand village dont la moitié des maisons sont encore debout, mais abandonnées; un épais fourré de broussailles et de chardons en a envahi tous les abords. Les matériaux antiques y abondent. J'ai remarqué notamment plusieurs tronçons de colonnes et différents fragments de sculptures provenant de quelque édifice actuellement détruit. Une église, convertie plus tard en mosquée, puis en étable, est assez bien conservée. Elle avait été bâtie avec des pierres alternativement blanches et noires, les premières calcaires, les secondes basaltiques. Sur le linteau de la principale porte d'entrée on observe au centre un petit cercle, qui jadis renfermait une croix aujourd'hui complètement effacée. Dans l'intérieur gisent par terre quelques fûts de colonnes avec leurs chapiteaux brisés.

Deux sources très abondantes alimentaient d'eau cette localité; elles coulent dans un vallon, où elles fertilisent encore des plantations de figuiers appartenant à une petite colonie d'Algériens, anciens compagnons d'armes d'Abd el-Kader, qui vivent sous la tente près de là.

A'oulam est, selon toute apparence, l'antique *Oulamma*, mentionnée dans l'*Onomasticon* comme étant située à 12 milles de Diocésarée, vers l'orient :

Ἔστι δὲ καὶ ἄλλη Οὐλαμμὰ ἀπὸ ιϛ' σημείων Διοκαισαρείας πρὸς ἀνατολάς.

Cette distance est, à la vérité, trop faible de trois milles au moins; mais A'oulam est à l'est-sud-est de Diocésarée, aujourd'hui Sefourieh, et son nom est, en outre, identique avec celui de Oulamma.

HADATEH (E'N-HADDA ?).

A onze heures, je poursuis ma route vers le nord, et à onze heures trente minutes, je fais halte à Hadateh. Ce village a succédé à une petite ville antique dont il n'occupe plus qu'une faible partie. Il est situé sur le sommet d'une colline; beaucoup de mai-

sons sont renversées. Plusieurs de celles qui sont encore habitées ont été construites avec de belles pierres de taille provenant de quelque ancien édifice et mêlées à de menus matériaux, soit calcaires, soit basaltiques. Sur les pentes et au bord de la colline une dizaine de tronçons de colonnes sont épars sur le sol; ce sont les restes d'un monument totalement démoli. Non loin de là coule une source abondante; elle est recueillie dans une chambre rectangulaire, d'apparence antique, bâtie en pierres de taille et recouverte d'une voûte en plein cintre. En même temps qu'elle fournit amplement à tous les besoins des habitants une eau excellente, elle arrose des jardins plantés de figuiers, de citronniers et de légumes.

A propos du village de Oumm et-Thaybeh, dont j'ai parlé plus haut, j'ai émis la conjecture que cette localité représentait peut-être l'ancienne ville de E'n-Hadda, dont le nom se serait conservé dans celui de Kharbet Haddad, donné à des ruines qui jadis en dépendaient. Mais il serait également permis de reconnaître dans la dénomination de Hadateh une corruption de celle de Hadda, et par conséquent d'identifier ce village avec cette ancienne ville d'Issachar, Oumm et-Thaybeh et Hadateh étant d'ailleurs pourvus pareillement d'une source importante, ce qui était le cas de *E'n-Hadda*, « source de Hadda ».

CHAPITRE ONZIÈME.

THIREH. — KEFR MASER. — KHARBET OUED CHERAR. — KHARBET OUMM ER-RHANEM. — DABOURIEH (DABERATH). — DJEBEL THOUR (THABOR). — RETOUR À NAZARETH.

THIREH.

Le 19 juin, à cinq heures trente minutes du matin, je descends vers l'ouest de la colline de Hadateh par un sentier qui serpente entre des monticules que sillonnent des ravins peu profonds, puis je chemine vers le sud-ouest, sur un plateau qui s'incline légèrement de l'est à l'ouest. Le sol en est très fertile et de couleur rougeâtre. D'innombrables moucherons s'élèvent en tourbillons sur mon passage des hautes herbes au milieu desquelles je chemine. A six heures vingt-cinq minutes, je traverse une vallée qu'arrose l'Oued Cherar, dont les eaux ne tarissent jamais.

Au-dessus de cette vallée, vers le sud-sud-ouest, je gravis les pentes raides d'une colline que couronne le petit village de Thireh. Il consiste en une quinzaine de masures, grossièrement bâties en pisé ou avec de menus matériaux.

KEFR MASER.

De là, à sept heures cinq minutes, je descends vers l'ouest dans une plaine cultivée en sésame et en ricin. A cette plaine succèdent plusieurs monticules, que séparent de petits ravins parsemés de pierres basaltiques.

A sept heures quarante-cinq minutes, je passe auprès de Kefr Maser, humble village situé sur une faible éminence, et qui a suc-

cédé probablement à une localité antique, car les deux sources qui l'avoisinent ont dû naturellement attirer jadis et fixer en cet endroit un certain nombre d'habitants.

KHARBET OUED CHERAR.

A sept heures cinquante minutes, ma direction est celle du nord-nord-ouest. A huit heures quarante-cinq minutes, je franchis l'Oued Cherar non loin de sa source. Celle-ci tombe en cascade dans un bassin qui semble à la fois naturel et artificiel; le ruisseau qui s'en échappe coule dans le lit d'un ravin bordé de roches basaltiques, et va ensuite, en serpentant vers l'est, aboutir au Jourdain. Sur une colline voisine de la source, quelques ruines disséminées portent le nom de Kharbet Oued Cherar; les pierres volcaniques y abondent.

KHARBET OUMM ER-RHANEM.

A huit heures cinquante-cinq minutes, j'arrive au Kharbet Oumm er-Rhanem, petit village détruit, au sud du Thabor, sur les flancs inférieurs de cette montagne. Plusieurs citernes antiques sont encore intactes. Quelques caveaux pratiqués dans le roc et datant également de l'antiquité servent actuellement de refuge aux bergers qui mènent paître leurs troupeaux au milieu des ruines de ce hameau.

DABOURIEH (DABERATH).

A neuf heures quinze minutes, je me remets en marche vers l'ouest en longeant le pied méridional du Thabor, puis, à neuf heures trente minutes, je commence à en contourner, vers le nord-nord-ouest, le pied occidental.

A neuf heures cinquante-cinq minutes, j'aperçois à ma droite quelques excavations pratiquées dans le roc, caveaux ou tombeaux, qu'ombragent de vieux caroubiers, des figuiers et des oliviers.

A dix heures cinq minutes, je fais halte un instant à Dabourieh.

Ce village, peu considérable, est assis en amphithéâtre sur différents monticules au bas du Thabor. Des jardins bordés de cactus l'environnent. On remarque au milieu des maisons les restes d'un ancien édifice, mesurant 22 pas de long sur 10 de large et orienté de l'ouest à l'est. Il avait été construit en pierres de taille, et un certain nombre d'assises sont encore debout. L'intérieur en est actuellement occupé par une habitation particulière et par une écurie, au-dessus desquelles s'élève le *medafeh* ou maison affectée à la réception des étrangers. Tout porte à croire, à cause de son orientation, que cet édifice était jadis une église chrétienne. Dans ce cas, il aurait été probablement bâti à l'endroit où Notre-Seigneur guérit un possédé du démon et en souvenir de cet événement. Dabourieh est, en effet, l'antique *Daberath*, avec l'article défini *Ha-Daberath*, en hébreu הַדָּבְרַת, en grec Δαβιρώθ et Δαβράθ, en latin *Dabereth*. Cette ville était située sur les frontières de Zabulon et d'Issachar :

Et revertitur (terminus) de Sared contra orientem in fines Ceseleththabor; et egreditur ad Dabereth, ascenditque contra Japhie[1].

Elle appartenait à la tribu d'Issachar, et fut concédée aux Lévites :

Porro de tribu Issachar, Cesion et Dabereth[2].

Elle avait alors quelque importance, puisque, dans les Paralipomènes, nous voyons qu'elle avait sous sa dépendance des hameaux voisins :

De tribu Issachar, Cedes et suburbana ejus, et Dabereth cum suburbanis suis[3].

C'est la bourgade mentionnée dans Josèphe sous le nom de Δαβαρίτων κώμη :

Καθ' ὃν καιρὸν ἀπὸ Δαβαρίτων κώμης νεανίσκοι τινὲς τῶν ἐν τῷ Μεγαλῳ Πεδίῳ καθεζομένων φυλάκων, ἐνεδρεύοντες Πτολεμαῖον, τὸν Ἀγρίππα καὶ Βερενίκης ἐπίτροπον, ἀφείλοντο πᾶσαν ὅσην ἦγεν ἀποσκευὴν[4].

[1] *Josué*, c. XIX, v. 12. — [2] *Josué*, c. XXI, v. 28. — [3] *Paralipomènes*, l. I, c. XI, v. 72. — [4] *Guerre des Juifs*, l. II, c. XXI, § 3.

« Vers ce temps, quelques jeunes gens du bourg de Dabaritta, faisant partie du poste de sentinelles établi dans la Grande Plaine, dressent des embûches à Ptolémée, intendant d'Agrippa et de Bérénice, et lui enlèvent tout le bagage qu'il conduisait avec lui. »

Dans l'*Onomasticon*, Eusèbe l'appelle Δαβειρά :

Δαβειρὰ, ἧς τὸν βασιλέα ἐπάταξεν Ἰησοῦς, ἣ γέγονε φυλῆς Δάν· καὶ νῦν ἐστὶ ἑτέρα κώμη Ἰουδαίων ἐν ὄρει Θαβὼρ, ἐν ὁρίοις Διοκαισαρείας.

Immédiatement après, au mot Δαβράθ, nous lisons :

Δαβρὰθ, φυλῆς Ἰσαχὰρ, πόλις Λευίταις ἀφωρισμένη.

Il s'agit ici évidemment de la même localité qu'Eusèbe vient de signaler sous la dénomination de Δαβειρά, et qu'il distingue d'une autre ville ainsi appelée, appartenant à la tribu de Dan.

Guillaume de Tyr la nomme *Buria :*

Pervenerunt ad locum qui est sub monte Thabor, cui nomen Buria, juxta Naim, urbem antiquissimam [1].

C'est à Daberath que, d'après une tradition très accréditée, les neuf apôtres attendirent Notre-Seigneur, pendant qu'avec Pierre, Jacques et Jean, son frère, il gravit le Thabor, et s'y transfigura en la présence de ces trois disciples privilégiés. En redescendant de la montagne, le Sauveur rejoignit en cet endroit ses autres disciples, et guérit devant eux le jeune homme possédé d'un démon qu'ils n'avaient pu chasser eux-mêmes :

14. Lorsqu'il fut venu vers le peuple, un homme, s'approchant de lui, se jeta à genoux à ses pieds, et lui dit : Seigneur, ayez pitié de mon fils, qui est lunatique et qui souffre beaucoup; car il tombe souvent dans le feu et souvent dans l'eau.

15. Je l'ai présenté à vos disciples; mais ils n'ont pu le guérir.

16. Et Jésus répondit en disant : Ô race incrédule et dépravée ! Jusqu'à quand serai-je avec vous ? jusqu'à quand vous souffrirai-je ? Amenez-moi ici cet enfant.

17. Et Jésus ayant menacé le démon, il sortit de l'enfant, lequel fut guéri au même instant [2].

[1] Guillaume de Tyr, l. XXII, c. XIV. — [2] *Saint Matthieu*, c. XVII, v. 14-17. *Saint Marc*, c. IX, v. 16. *Saint Luc*, c. IX, v. 38.

DJEBEL THOUR (THABOR).

A dix heures quarante-cinq minutes, je quitte Dabourieh pour gravir les flancs du Thabor, dont j'atteins le sommet à onze heures trente-cinq minutes. Il est appelé par les Arabes *Djebel Thour*, ce qui veut dire seulement « la montagne, la montagne par excellence », la dénomination de Thour étant commune à plusieurs autres monts célèbres, notamment à celui des Oliviers et au Garizim. Les Arabes le désignent aussi quelquefois sous le nom de *Djebel Nour*, « montagne de la lumière ». Cette qualification particulière prouve que la tradition de la transfiguration du Christ sur le Thabor n'est pas moins accréditée chez les Musulmans que parmi les Chrétiens.

Entre tous les monts de la Palestine, le Thabor est l'un des plus remarquables et des plus renommés. Sa forme est celle d'un cône tronqué, et il affecte l'apparence d'un volcan; toutefois, il est de nature calcaire. Sa hauteur au-dessus du lac de Tibériade est d'environ 780 mètres, de 595 au-dessus de la Méditerranée et de 400 au-dessus de la plaine d'Esdrelon. Ses flancs arrondis et verdoyants sont revêtus de chênes de différentes espèces, de caroubiers, de térébinthes, de lentisques, de mélias, de cistes et d'autres arbres et arbustes. Un sentier un peu raide, mais praticable jusqu'au sommet pour les mulets et pour les chevaux du pays, serpente en zigzags le long de la montagne à travers un fourré plus ou moins épais. Çà et là des degrés ont été ménagés dans le roc. Une heure tout au plus suffit pour gagner le plateau supérieur. Celui qui gravit ce sentier, réparé il y a peu d'années par les Grecs, ne peut se défendre d'une secrète et vive émotion, en songeant qu'il foule les traces de tant de générations qui l'ont parcouru, et celles du Messie lui-même, qui y a imprimé ses pas divins, il y a dix-huit siècles. Le chant des oiseaux qui peuplent ces pentes boisées est comme un hymne éternel qui s'élance de tous les points de la sainte montagne, et ce n'est point sans raison que l'on a comparé le Thabor à une sorte d'autel sublime que le Tout-Puissant s'est érigé pour lui-même.

La plate-forme du sommet mesure environ 800 mètres de long sur une largeur moyenne de 400. Elle est hérissée en beaucoup d'endroits, et notamment sur ses bords, d'arbres, d'arbustes et de broussailles, où l'on heurte à chaque pas des débris de toutes sortes. Ces débris ont subi un si grand nombre de transformations successives, qu'il est difficile, au premier abord, de les distinguer nettement. Toutefois, on peut y reconnaître les vestiges de plusieurs époques différentes.

A l'époque primitive appartiennent sans doute plusieurs anciennes citernes pratiquées dans le roc et une assez grande quantité de gros blocs taillés en bossage. En effet, dès le temps de Josué, une ville, appelée également *Thabor*, existait sur le haut de la montagne, comme nous le verrons tout à l'heure. Ces gros blocs ont pu ensuite être utilisés dans les travaux de fortification exécutés plus tard en cet endroit par Josèphe, lors de la grande insurrection des Juifs contre les Romains. Les Croisés et les Musulmans ont dû s'en servir également et en tailler peut-être beaucoup d'autres sur le même patron.

A l'époque chrétienne byzantine se rapportent, selon toute apparence, les restes d'une petite église qui a été relevée de ses ruines depuis quelques années. M. de Vogüé, qui l'a visitée avant sa restauration, la décrit ainsi :

C'est un petit rectangle, large de 4 mètres, et dont la longueur ne devait pas excéder 5 ou 6 mètres, terminé vers l'orient par une abside demi-circulaire. Les murs sont construits en moyen appareil romain très soigné et recouverts à l'intérieur d'un stuc blanc, sur lequel on distingue les traces de rinceaux peints en rouge; le pavé est en mosaïque, et formé de gros cubes blancs et noirs qui dessinent un grand cercle et des losanges. Cette petite construction porte les caractères des oratoires du IVe et du Ve siècle. Pour ma part, je n'hésite pas à la considérer comme l'un des plus anciens édifices religieux de la Terre sainte; elle dépendait autrefois, je pense, du monastère de Saint-Élie[1].

Quand M. de Vogüé a étudié ces ruines vénérables, une seule

[1] *Les églises de la Terre Sainte*, p. 353.

abside était effectivement visible; mais les Grecs, en déblayant les restes de ce monument avant de le reconstruire, ont dégagé depuis les assises inférieures d'une seconde abside, et il était ainsi plus grand que ce savant ne l'avait supposé. Quoi qu'il en soit, l'église actuelle mesure 24 mètres de long sur 15 mètres de large. Elle est à trois nefs, et le sanctuaire est orné d'assez beaux tableaux, donnés par la Russie. Le pavé consiste en dalles de marbre : çà et là apparaissent quelques fragments de l'ancienne mosaïque, encore en place; les Grecs ont eu l'heureuse pensée de les conserver. Ils ont également respecté avec soin, sans altération aucune, les assises demeurées intactes des deux absides dont j'ai parlé. Une vaste citerne appartient à cette église; l'ouverture en avoisine la porte. Près de là des bâtiments considérables, de date récente, sont affectés à la réception des nombreux pèlerins grecs qui viennent visiter la montagne sacrée. Une ancienne piscine, en partie comblée, est actuellement transformée en jardin, et des vignes s'y étendent en berceau. Plusieurs carrés de terre sont cultivés en légumes ou plantés d'arbres fruitiers. Le tout est entouré d'un mur d'enceinte construit avec de gros blocs trouvés sur place.

La plus grande partie du reste du plateau de la montagne appartient aux Latins, dans la personne des R. P. Franciscains de Nazareth. Ces religieux, après avoir également enclos de murs le terrain dont ils ont la propriété, viennent d'y pratiquer des fouilles d'un très haut intérêt; car elles ont mis à jour, à mon avis, l'emplacement du véritable sanctuaire de la Transfiguration. Jusqu'à présent on signalait à la vénération des fidèles, comme la crypte de ce sanctuaire, deux petites chambres voûtées et souterraines où, chaque année, les R. P. Franciscains de Nazareth venaient et viennent encore célébrer la messe le jour anniversaire de la fête de la Transfiguration; mais les fouilles qu'ils ont exécutées doivent faire abandonner cette tradition, et c'est un peu plus loin à l'est, qu'il faut, selon toute vraisemblance, chercher et reconnaître l'endroit où Notre-Seigneur s'est transfiguré devant trois de ses disciples. En effet, en déblayant vers la pointe sud-est le plateau

supérieur de la montagne, ces religieux ont trouvé, sous une masse énorme de décombres, les restes de deux chapelles. La première était petite et n'avait qu'une abside, vers l'orient; elle était tout entière pavée en mosaïque, et de nombreux petits cubes jonchent le sol en cet endroit, ou même sont encore en place.

Cette chapelle était très probablement celle de Moïse, car, en continuant à s'avancer et à fouiller vers l'est, ils rencontrèrent bientôt les vestiges d'une autre chapelle, beaucoup plus considérable, qui paraît avoir eu trois nefs, et dont la longueur peut être estimée à 36 mètres, et la largeur à 16 mètres au moins. Cette chapelle renfermait, sous sa nef centrale, une crypte longue de 30 mètres et large de 6 mètres, dans laquelle on descend par un escalier de douze marches, les unes taillées dans le roc, les autres construites avec de belles pierres. Il en est de même de la crypte; en partie creusée dans le roc, elle a été bâtie, là où le roc manque, avec des blocs de dimension moyenne, mais très réguliers. Au fond est un autel encore à moitié debout, et que précède une excavation assez profonde pratiquée dans le roc, et qui n'a point été fouillée complètement. Cette crypte, ensevelie auparavant sous un prodigieux monceau de pierres et de débris, et tout récemment découverte, est, à mon sens, d'un prix inappréciable. Je la crois, en effet, contemporaine des premiers siècles de l'Église et appartenant au sanctuaire primitif érigé sur le Thabor sous le titre de Saint-Sauveur. La chapelle qui la contenait et la recouvrait a pu être détruite et relevée plusieurs fois, mais elle-même a dû toujours échapper aux ravages et aux restaurations qui ont nécessairement altéré le caractère de l'édifice sous lequel elle s'étendait. Comme nous sommes là précisément sur le point culminant du Thabor, et comme cette chapelle, ainsi que l'attestent ses ruines, était certainement la plus importante et de beaucoup la plus remarquable des trois qui avaient été construites sur le sommet de la montagne, que dès lors il est logique d'admettre qu'elle ne peut être que celle de Saint-Sauveur, les deux autres devant être reconnues, l'une pour celle d'Élie, l'autre pour celle de Moïse, il s'ensuit que

la crypte en question nous révèle d'une manière certaine l'endroit où, dès les premiers siècles de l'Église, on croyait que s'était accompli le grand mystère de la transfiguration, et l'autel occupe probablement la place où, d'après la tradition, le Christ aurait posé ses pieds divins, lorsqu'il fit resplendir un rayon de sa gloire aux yeux de ses trois disciples éblouis. Parmi les débris qui encombraient cette crypte ou la chapelle supérieure, on a trouvé : plusieurs tronçons de colonnes de marbre, quelques chapiteaux mutilés, dont l'un était orné de deux jeunes lionceaux, et un autre de têtes de béliers; une pierre sur laquelle avait été figurée une croix grecque entre deux *alpha* et deux *oméga;* une innombrable quantité de petits cubes de mosaïque, les uns en verre, les autres en pierres de différentes couleurs, rouges, noires et blanches; des lampes en terre cuite, des fragments de fioles en verre; enfin, sur une plaque de marbre, malheureusement très incomplète, les caractères grecs suivants :

ЄTAM
KMXPI

La plus grande partie de la chapelle supérieure avait été bouleversée de fond en comble par les Musulmans, lorsqu'ils la détruisirent pour y asseoir les fondations de puissants travaux de défense, vers le commencement du XIIIe siècle. Néanmoins, on distingue encore, par suite des fouilles qui ont été pratiquées, les arasements de la grande abside centrale. Un oratoire latéral a été également découvert avec une partie de son pavé en mosaïque, et son autel, encore debout, reposant sur une fosse sépulcrale creusée dans le roc, qui contenait quelques ossements. Cet autel est surmonté d'une arcade ogivale, ouvrage des Croisés.

Les deux chapelles qui viennent de reparaître ainsi à la lumière, tant la petite, qui me semble être celle de Moïse, que la grande, à trois nefs, que je regarde comme celle de Saint-Sauveur, avaient été renfermées dans l'enceinte d'un vaste couvent fortifié, qui, à l'époque des Croisades, appartenait aux Latins, et dont la possession leur a été de nouveau concédée de nos jours. Ce couvent,

ruiné lui-même complètement, n'offre plus depuis longtemps qu'un amas informe de constructions diverses, aux trois quarts démolies ou écroulées, dont il est assez difficile de saisir le plan. C'est au milieu de ces ruines, et en mettant à contribution les matériaux tout préparés qu'ils ont sous la main, que les Pères Franciscains de Nazareth bâtissent en ce moment un petit monastère non loin du sanctuaire de Saint-Sauveur, qu'ils ont formé pareillement le projet de reconstruire. Je me suis permis de leur conseiller de conserver intactes et apparentes, quand ils réaliseront ce dessein, toutes les parties encore subsistantes de l'ancienne chapelle, et surtout de garder religieusement à l'abside son cachet primitif, marque de son antiquité, et, par conséquent, aussi de l'ancienneté de la tradition relative au lieu véritable de la transfiguration.

Les autres ruines qui couvrent le Thabor sont celles d'une grande forteresse musulmane postérieure au royaume latin, et qui comprenait le plateau entier de la montagne. Elle y fut bâtie en 1214, par le sultan Melek Moazzham Ysa, fils de Melek el-Adel Abou-Bekr, fils d'Ayoub, frère de Saladin, comme le prouve une inscription arabe placée jadis au-dessus de l'une des portes, et actuellement gisante à terre avec la plaque de marbre sur laquelle elle est gravée. De cette forteresse, il subsiste des portions considérables de tours, de courtines et de portes ogivales, le tout construit avec de beaux blocs, soit complètement aplanis, soit relevés en bossage. Ils proviennent sans doute en partie des fortifications dues à Josèphe, qui, lui-même, comme je l'ai déjà dit, avait dû mettre à profit des ruines plus anciennes. Les carrières d'où ont été extraits ces matériaux ont servi à former, autour de la forteresse, d'immenses fossés creusés dans le roc, où cependant depuis des siècles ont pris racine, dans les interstices et dans les fentes des rochers, des caroubiers, des chênes verts, des térébinthes et des lentisques. De nombreux serpents hantent ces fossés ou les citernes abandonnées que l'on rencontre au milieu des broussailles et des décombres dans l'intérieur de l'enceinte. Plusieurs cavernes servent d'asile à des troupes de colombes, qui semblent y avoir élu domi-

cile. Des nuées de perdrix se lèvent aussi parfois du sein de ce fourré, avec un grand bruit d'ailes, quand on le parcourt pour étudier les débris qu'il recèle.

Telles sont les ruines ou les constructions d'âges très divers, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque actuelle, qui parsèment et environnent le plateau de la montagne.

Bien que la hauteur du Thabor au-dessus de la Méditerranée n'atteigne pas tout à fait 600 mètres, néanmoins sa position isolée au nord de la vaste plaine d'Esdrelon permet à celui qui se place sur son sommet, et qui de là, vers les quatre points du ciel, interroge l'horizon, de jouir de l'un des panoramas les plus grandioses et les plus variés que la Palestine puisse lui présenter. Ajoutez à cela que beaucoup de faits éclatants semblent s'être donné rendez-vous autour de cette montagne, et, en même temps que l'esprit de l'observateur les évoque, son regard peut apercevoir les diverses localités où ils se sont accomplis.

Au nord-est, par-dessus de nombreuses chaînes de montagnes appartenant à la basse et à la haute Galilée, se dresse la masse gigantesque du Djebel ech-Cheikh ou Grand-Hermon, couronné de neiges presque éternelles. Situé aux dernières limites septentrionales de la Terre promise vers l'est, il borne de ce côté l'horizon. A ses pieds jaillissent les trois principales sources du Jourdain.

Plus près de nous, le Djebel Safed montre, sur l'une de ses cimes, la ville du même nom, plusieurs fois renversée par des tremblements de terre, et toujours relevée par ses habitants.

Plus près encore, les *Koroun Hattin*, « cornes de Hattin », consacrées déjà par la tradition comme étant les deux sommets de la montagne des Béatitudes de l'Évangile, rappellent en outre à la pensée le désastre fatal de 1187, qui brisa la domination franque en Palestine. Là succomba, avec Lusignan, le royaume latin de Jérusalem, et, sauf quelques villes de la côte, qui furent encore occupées par les Chrétiens pendant un siècle, la contrée tout entière retomba de nouveau au pouvoir de l'islamisme.

Les Koroun Hattin dominent du côté de l'est le beau lac de Gé-

nésareth, dont nous apercevons un coin du lieu où nous sommes, et autour duquel dorment aujourd'hui les ombres solitaires de Capharnaüm, de Corozaïn, de Bethsaïda, d'Arbela, de Tarichée, d'Hippos et de Gamala, Magdala et Tibériade étant seules encore habitées. Que de souvenirs se pressent sur les bords de cette petite mer de Galilée! Et peut-on y jeter un coup d'œil, sans qu'aussitôt les scènes les plus admirables du Nouveau Testament viennent se replacer comme d'elles-mêmes, après tant de siècles, sur les divers endroits où elles se sont passées?

Non loin de nous, vers l'ouest-nord-ouest, les montagnes qui environnent Nazareth cachent sur leurs flancs inclinés l'immortelle petite ville de ce nom, dont nous distinguons seulement la blanche coupole de l'Oualy Neby Isma'il. Au delà, dans la même direction, les hauteurs qui bordent la plaine de Saint-Jean-d'Acre nous laissent voir, partout où elles s'entr'ouvrent ou s'abaissent, les flots brillants de la Méditerranée. Quant à la ville ainsi appelée, elle se dérobe à nos regards. Il en est de même de Kaïpha, qui lui fait face de l'autre côté de la baie profonde dont elles occupent chacune l'une des extrémités.

A l'ouest, la chaîne du Carmel se déploie tout entière jusqu'au promontoire que couronne le couvent de Saint-Élie.

Si nous nous tournons maintenant vers le sud, nous voyons se dérouler à nos pieds l'immense plaine d'Esdrelon, traversée obliquement à l'est par les deux chaînes presque parallèles du Djebel Dahy ou Petit-Hermon et du Djebel Foukoua'h, l'antique Gelboë. Au pied septentrional de la première de ces montagnes, Naïm et Endor attirent plus particulièrement notre attention, Naïm qu'a jadis consacrée l'un des plus touchants miracles du Christ dans la résurrection du fils unique d'une pauvre veuve; Endor, où Saül, dans le déclin de sa puissance et de son règne, alla consulter la pythonisse et lui ordonna d'évoquer en sa présence l'ombre de Samuel, afin d'arracher, s'il était possible, de la tombe de ce grand prophète les secrets de l'avenir.

Au sud-ouest de la même montagne apparaissent les petits vil-

lages de Fouleh et de A'fouleh, témoins, le 16 avril 1799, de la glorieuse bataille dite *du Mont-Thabor*.

Plus loin, vers le sud, les montagnes de la Samarie dessinent à nos yeux leurs formes diverses.

A l'est, enfin, notre vue plonge dans la vallée du Jourdain; au delà se montrent les hauteurs de Gile'ad et les plateaux accidentés de l'Auranitide et de la Batanée. Puis le regard se perd dans un lointain vaporeux.

Le Thabor, en hébreu תָּבוֹר, *Thabor*, « hauteur », et הַר תָּבוֹר *har-Thabor*, « mont Thabor », en grec *ὄρος Θαβώρ*, *Θαβώρ*, *Ἰταβύριον* et *Ἀταβύριον*, en latin *Thabor*, en arabe *Djebel Thour*, dont la signification est la même que celle de la dénomination hébraïque, est mentionné dans le livre de Josué comme formant la limite entre les tribus d'Issachar et de Zabulon :

Et pervenit terminus ejus usque Thabor, et Sehesima et Bethsames; fueruntque exitus ejus Jordanis[1].

Son sommet portait une ville du même nom, comme cela résulte de ce verset, qui l'énumère parmi les villes d'Issachar.

Mais dans le livre I des Paralipomènes, cette ville est assignée à la tribu de Zabulon; elle était le partage des Lévites Mérarites :

Filiis autem Merari residuis : de tribu Zabulon, Remmono et suburbana ejus, et Thabor cum suburbanis suis[2].

Comme elle était sur la frontière des deux tribus d'Issachar et de Zabulon, une pareille confusion s'explique très facilement; d'ailleurs, elle avait pu d'abord échoir en lot à Issachar, avant d'appartenir ensuite à Zabulon.

Dans tous les cas, il faut bien se garder de l'identifier, comme on pourrait être tenté de le faire, avec le village actuel de Dabourieh. Car cette identification est formellement contredite par un autre verset du même livre des Paralipomènes, où une ville du nom de Dabereth est mentionnée parmi celles d'Issachar, comme

[1] *Josué*, c. XIX, v. 22. — [2] *Paralipomènes*, l. I, c. VI, v. 77.

concédée aux descendants d'une autre famille de Lévites, celle de Gerson :

De tribu Issachar, Cedes et suburbana ejus, et Dabereth cum suburbanis suis [1].

Or cette Dabereth ne peut être que le village de Dabourieh, situé au pied du Thabor et qui devait jadis, comme toute la plaine d'Esdrelon, appartenir à la tribu d'Issachar, tandis que le Thabor lui-même, avec la ville qui le couronnait, avait été assigné à la tribu de Zabulon.

C'est sur le Thabor que, d'après les prescriptions du Seigneur, transmises par la prophétesse Debbora, Barak rassembla ses troupes avant de combattre Sisara, qu'il défit sur les bords du Kison :

6. Quæ misit et vocavit Barac, filium Abinoem, de Cedes Nephthali; dixitque ad eum : Præcepit tibi Dominus Deus Israel, vade, et duc exercitum in montem Thabor, tollesque tecum decem millia pugnatorum de filiis Nephthali et de filiis Zabulon.

7. Ego autem adducam ad te in loco torrentis Cison Sisaram, principem exercitus Jabin, et currus ejus, atque omnem multitudinem, et tradam eos in manu tua [2].

Les frères de Gédéon furent massacrés plus tard sur le Thabor par Zebee et Salmana, princes des Madianites, qui expièrent bientôt ce meurtre par leur propre mort :

18. Dixitque (Gedeon) ad Zebee et Salmana : Quales fuerunt viri quos occidistis in Thabor? Qui responderunt : Similes tui, et unus ex eis quasi filius regis.

19. Quibus ille respondit : Fratres mei fuerunt filii matris meæ. Vivit Dominus, quia, si servassetis eos, non vos occiderem [3].

David, dans un psaume, représente le Thabor comme tressaillant avec l'Hermon au nom de l'Éternel :

Thabor et Hermon in nomine tuo exultabunt [4].

[1] *Paralipomènes*, l. I, c. VI, v. 72. — [2] *Juges*, c. IV, v. 6 et 7. — [3] *Ibid.* c. VIII, v. 18 et 19. — [4] *Psaume* LXXXVIII, v. 13.

Ainsi que l'observe très justement Robinson, le poète sacré a choisi ces deux montagnes entre toutes celles de la Palestine, la première comme étant la plus gracieuse et la plus belle, la seconde comme étant la plus élevée et la plus imposante.

Jérémie compare Nabuchodonosor au Thabor et au Carmel :

Vivo ego (inquit rex, Dominus exercituum nomen ejus), quoniam sicut Thabor in montibus, et sicut Carmelus in mari, veniet[1].

Le prophète Osée fait allusion quelque part aux nombreux oiseaux qui se plaisaient au milieu des bocages du Thabor, et semblaient inviter les chasseurs à y tendre leurs filets :

Audite hoc, sacerdotes, et attendite domus Israel, et domus regis, auscultate : quia vobis judicium est, quoniam laqueus facti estis speculationi, et rete expansum super Thabor[2].

Dans les écrivains grecs et romains, la forme du nom de cette montagne est *Atabyrion* et *Itabyrion*.

Nous savons par Polybe que l'an 218 avant Jésus-Christ, Antiochus le Grand, roi de Syrie, après s'être emparé de Philoteria, près du lac de Tibériade, franchit les montagnes et se rendit maître par surprise d'Atabyrion, ville située, dit l'historien, sur une hauteur en forme de mamelle, dont la montée est de 15 stades au moins. Après avoir fortifié cette place, il se retira.

Ἀσφαλισάμενος δὲ φρουραῖς ταύτας ὑπερέβαλε τὴν ὀρεινὴν καὶ παρῆν ἐπὶ Ἀταβύριον· ὁ κεῖται μὲν ἐπὶ λόφου μασθοειδοῦς, τὴν δὲ πρόσβασιν ἔχει πλεῖον ἢ πεντεκαίδεκα σταδίων. Χρησάμενος δὲ κατὰ τὸν καιρὸν τοῦτον ἐνέδρᾳ καὶ στρατηγήματι κατέσχε τὴν πόλιν... Ἀσφαλισάμενος δὲ καὶ τὸ Ἀταβύριον ἀνέζευξε[3].

Cette ville est évidemment la même que celle qui est mentionnée par la Bible sous le nom de Thabor. Elle disparaît ensuite de l'histoire, et il est à présumer qu'à l'époque de Jésus-Christ elle était complètement renversée.

Ceux qui contestent au mont où elle s'élevait la gloire d'avoir

[1] *Jérémie*, c. XLVI, v. 18. — [2] *Osée*, c. V, v. 1. — [3] Polybe, l. V, c. LXX.

été le théâtre de la transfiguration, et qui rejettent une tradition dont l'origine remonte néanmoins aux premiers siècles de l'Église, allèguent comme leur principal argument que le Sauveur n'aurait pu choisir, pour cette mystérieuse manifestation de sa divinité, un lieu habité, puisqu'il recommanda aux trois disciples privilégiés, témoins oculaires de ce prodige, de ne le divulguer qu'après sa mort. Ils invoquent le passage de Polybe que je viens de citer, et où cet écrivain nous parle de la ville d'Atabyrion, qui tomba au pouvoir d'Antiochus le Grand, et que ce monarque fortifia avant de se retirer. Mais, d'un autre côté, nous pouvons induire d'un passage de Josèphe que, l'an 67 de notre ère, c'est-à-dire trente-cinq ans environ après la transfiguration, aucune ville encore debout ne subsistait sur le Thabor :

Οὐεσπασιανὸς δὲ πάρεργον ἐποιεῖτο τῆς πολιορκίας τοὺς τὸ Ἰταβύριον κατειληφότας ὄρος, ὅ ἐστι τοῦ Μεγάλου Πεδίου καὶ Σκυθοπόλεως μέσον· οὗ τὸ μὲν ὕψος ἐπὶ τριάκοντα σταδίους ἀνίσχει, μόλις προσβατὸν κατὰ τὸ προσάρκτιον κλίμα, πεδίον δέ ἐστιν ἡ κορυφὴ σταδίων ἓξ καὶ εἴκοσι, πᾶν τετειχισμένον. Ἤγειρε δὲ τοσοῦτον ὄντα τὸν περίβολον ὁ Ἰώσηπος ἐν τεσσαράκοντα ἡμέραις, τῇτε ἄλλῃ χορηγούμενος ὕλῃ κάτωθεν καὶ ὕδατι· καὶ γὰρ τοῖς ἐποίκοις μόνον ἦν ὄμβριον [1].

«Pendant ce siège (celui de Gamala), Vespasien attaqua les Juifs qui s'étaient emparés du mont Thabor, situé entre la Grande Plaine et Scythopolis; sa hauteur est de 30 stades. Il n'est accessible que vers le nord, et encore avec difficulté. Sur son sommet s'étend une plaine qui a 26 stades de pourtour et qui est entièrement environnée d'un mur. Cette vaste enceinte a été construite en quarante jours par Josèphe, qui était obligé de se procurer d'en bas une foule de choses, et même de l'eau, les habitants de la montagne n'ayant que de l'eau de pluie.»

Analysons ce passage.

Josèphe donne au Thabor 30 stades de hauteur et au plateau qui le couronne 26 de circonférence. Ces chiffres sont très exagérés; il faut les réduire de moitié. Toujours est-il qu'il entoura la plate-

[1] *Guerre des Juifs*, l. IV, c. 1, § 8.

forme du mont d'un mur d'enceinte pour y établir un camp fortifié. Or, si une ville eût existé alors sur le Thabor, il est à présumer qu'il n'eût pas manqué d'en faire mention et qu'il eût trouvé sur place tout ce dont il avait besoin, sans être contraint de se le faire apporter péniblement du pied de la montagne. A la vérité, ces mots, *les habitants n'ayant que de l'eau de pluie*, indiquent que le haut de la montagne n'était pas inhabité; mais cela ne prouve pas néanmoins que la ville antique de Thabor, l'Ἀταβύριον de Polybe, prise et fortifiée par Antiochus le Grand, fût encore debout. Autrement, s'il en eût été ainsi, Josèphe n'aurait point été obligé de construire l'enceinte en question. Il me paraît ressortir clairement de son silence relativement à l'existence d'une ville sur ce plateau, que celle dont parle Polybe était en ruine et déserte. Seulement quelques familles pouvaient y être alors fixées pour cultiver le sol. A l'époque de Notre-Seigneur aucun texte ne nous apprend que le sommet fût tout entier couvert d'habitations. Jésus-Christ a donc pu s'y transfigurer dans un endroit solitaire devant les trois disciples qui l'accompagnaient. Qui sait même si dans ce moment-là le plateau du mont n'était point complètement inhabité?

Les évangélistes, je l'avoue, en racontant ce grand événement de la vie du Sauveur, ne nomment pas le mont Thabor.

Voici le récit de saint Matthieu :

1. Six jours après, Jésus, ayant pris avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, les mena à l'écart sur une haute montagne;

2. Et il fut transfiguré devant eux. Son visage devint brillant comme le soleil, et ses vêtements blancs comme la neige.

3. En même temps, ils virent paraître Moïse et Élie, qui s'entretenaient avec lui.

4. Alors Pierre dit à Jésus : Seigneur, nous sommes bien ici; faisons-y, s'il vous plaît, trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie.

5. Lorsqu'il parlait encore, une nuée lumineuse le couvrit, et il sortit une voix de cette nuée qui fit entendre ces paroles : Celui-ci est mon fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection; écoutez-le.

6. Les disciples les ayant ouïes tombèrent le visage contre terre et furent saisis d'une grande crainte.

7. Mais Jésus s'approchant les toucha et leur dit : Levez-vous et ne craignez point.

8. Alors, levant les yeux, ils ne virent plus que Jésus seul[1].

Saint Matthieu, comme on le voit, ne désigne pas nommément le Thabor ; il parle seulement d'une montagne élevée, *ducit illos in montem excelsum seorsum*. Saint Marc reproduit à peu près mot à mot les expressions de saint Matthieu, sans rien préciser davantage[2].

Saint Luc n'indique pas non plus le nom de cette montagne[3] ; saint Jean ne mentionne pas ce prodige.

Six jours avant qu'il s'accomplît, comme nous le savons par saint Matthieu[4], Jésus était au delà du Jourdain, dans les environs de Césarée de Philippe ; aussi plusieurs critiques ont-ils pensé que le mystère de la transfiguration avait eu lieu sur l'une des montagnes voisines de cette ville, et peut-être sur l'un des sommets solitaires du Grand-Hermon.

Mais pourquoi vouloir déposséder le Thabor de l'auréole sacrée qui l'entoure, grâce à une tradition non interrompue depuis tant de siècles, tradition qu'aucun texte, ni de l'Écriture sainte, ni d'aucun écrivain profane, ne contredit, à l'exception toutefois d'un passage du Pélerin de Bordeaux, qui place le lieu de la transfiguration sur l'un des sommets de la montagne des Oliviers ?

Inde ascendis montem Oliveti, ubi Dominus ante passionem apostolos docuit. Ibi facta est basilica jussu Constantini. Inde non longe est monticulus ubi Dominus ascendit orare, et apparuit illic Moyses et Helias, quando Petrum et Joannem secum duxit.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien cette assertion du Pèlerin de Bordeaux est contraire aux données de l'Évangile. Saint Matthieu et saint Marc, en effet, affirment l'un et l'autre que six jours avant sa transfiguration, le Messie était au delà du Jourdain, dans les environs de Césarée de Philippe :

13. Venit autem Jesus in partes Cæsareæ Philippi.

[1] *Saint Matthieu*, c. XVII, v. 1-8. — [2] *Saint Marc*, c. IX, v. 1-8. — [3] *Saint Luc*, c. IX, v. 28-36. — [4] *Saint Matthieu*, c. XVI, v. 13.

1. Et post dies sex assumit Jesus Petrum, et Jacobum et Joannem fratrem ejus, et ducit illos in montem excelsum seorsum[1].

27. Et egressus est Jesus, et discipuli ejus in castella Cæsareæ Philippi...

1. Et post dies sex assumit Jesus Petrum, et Jacobum et Joannem; et ducit illos in montem excelsum seorsum solos, et transfiguratus est coram ipsis[2].

Immédiatement après cet événement et la guérison du lunatique qui le suivit, quand Jésus fut parvenu au bas de la montagne où il s'était transfiguré, saint Matthieu ajoute:

21. Conversantibus autem eis in Galilæa, dixit illis Jesus : Filius hominis tradendus est in manus hominum :

22. Et occident eum, et tertia die resurget. Et contristati sunt vehementer.

23. Et cum venissent Capharnaum... [3].

Saint Marc poursuit également à peu près dans les mêmes termes :

29. Et inde profecti prætergrediebantur Galilæam; nec volebat quemquam scire.

30. Docebat autem discipulos suos, et dicebat illis : Quoniam filius hominis tradetur in manus hominum, et occident eum, et occisus tertia die resurget.

31. Et venerunt Capharnaum[4].

Ces divers textes ne contredisent-ils pas formellement l'opinion du Pèlerin de Bordeaux, qui transporte en pleine Judée, sur l'un des points culminants de la montagne des Oliviers, la scène d'un événement qui a dû s'accomplir en Galilée, comme cela ressort des versets que je viens de citer, et se passer sur une montagne beaucoup moins distante de Césarée de Philippe, où Notre-Seigneur se trouvait six jours auparavant, et moins éloignée également de Capharnaüm, où il s'est rendu après sa transfiguration?

Or le mont Thabor remplit parfaitement toutes ces conditions. Il s'élève isolé dans la basse Galilée, à une journée de marche

[1] *Saint Matthieu*, c. XVI, v. 13, et c. XVII, v. 1. — [2] *Saint Marc*, c. VIII, v. 27, et c. IX, v. 1. — [3] *Saint Matthieu*, c. XVII, v. 21-23. — [4] *Saint Marc*, c. IX, v. 29-31.

de Capharnaüm et à trois de Césarée de Philippe. Notre-Seigneur, qui voyageait à pied avec ses disciples, qui les instruisait chemin faisant et marquait sa route par des bienfaits et par des miracles, ne devait pas faire ordinairement de longues étapes. Il est donc tout à fait invraisemblable qu'en six jours il ait pu de cette manière se rendre de Césarée de Philippe à Jérusalem, pour aller s'y transfigurer sur la montagne des Oliviers. Un pareil voyage aurait exigé au moins sept jours continus de marche, à raison de 29 à 30 kilomètres par étape, et cela sans repos.

En outre, si les trois évangélistes qui parlent de la transfiguration ne nous révèlent pas le nom de la montagne sur laquelle ce fait a eu lieu, saint Pierre, en racontant le même événement, désigne cette montagne par l'épithète de *sainte*.

Voici comment il s'exprime dans sa seconde épître :

16. Au reste, ce n'est point en suivant des fables et des fictions ingénieuses que nous vous avons fait connaître la puissance et l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais après avoir été nous-mêmes les spectateurs de sa majesté.

17. Car il reçut de Dieu le Père un témoignage d'honneur et de gloire, lorsque de cette nuée où la splendeur de Dieu paraissait avec tant d'éclat, on entendit cette voix : Voici mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection; écoutez-le.

18. Et nous entendîmes nous-mêmes cette voix qui venait du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la sainte montagne[1].

Chose digne de remarque, c'est précisément ainsi qu'au VIIIe siècle de notre ère, le Thabor était encore désigné par les indigènes, d'après le témoignage de saint Willibald, pèlerin de cette époque :

Ibi est nunc monasterium monachorum et hæc ecclesia Domino est consecrata et Moysi et Heliæ, et illi cives nominant illum locum Age mons[2].

Comme l'observe très judicieusement Mabillon, cette dénomination de *Age mons* ne peut dériver que des mots ἅγιον ὄρος, « sainte montagne », et serait, par conséquent, la même que celle dont s'est

[1] IIe *Épître de saint Pierre*, c. 1, v. 16-18. — [2] *Hodœporicum*, § 16, p. 74, édit. Mabillon.

servi saint Pierre pour indiquer le lieu de la transfiguration. Si nous interrogeons maintenant saint Cyrille, qui vivait dans le même siècle que le Pèlerin de Bordeaux, et qui, en qualité d'archevêque de Jérusalem, devait être plus au courant que ce dernier des traditions relatives à Notre-Seigneur en Palestine, nous voyons qu'il place la scène de la transfiguration non sur la montagne des Oliviers, mais sur le Thabor, comme une chose admise de son temps et qu'il est inutile d'établir par des preuves nouvelles[1].

Vers la fin de ce même IVe siècle, saint Jérôme reproduit cette tradition, sans chercher non plus à la prouver, et cela même en démontre, à mon avis, l'authenticité, bien loin de l'affaiblir; car s'il y avait eu, de son temps, des doutes à ce sujet, il aurait cherché à les lever, ou bien, s'il les eût partagés lui-même, il se serait exprimé en des termes moins affirmatifs.

Nous lisons dans l'épître à Marcella :

Pergemus ad Itabyrium et tabernacula Salvatoris[2],

Et dans l'*Épitaphe de sainte Paule :*

Scandebat montem Thabor, in quo transfiguratus est Dominus[3].

Les mots *tabernacula Salvatoris* semblent indiquer que déjà des sanctuaires avaient été érigés sur le Thabor, en souvenir des trois tentes dont il est question dans l'Évangile.

Nous savons, en effet, par Nicéphore Calliste, que sainte Hélène avait fait bâtir, vers l'an 326 ou 327, une église sur le Thabor, et avait laissé des sommes considérables pour ceux qui voudraient s'établir en ce lieu[4].

Vers la fin du VIe siècle, Antonin le Martyr mentionne trois églises sur le Thabor, en commémoration des trois tentes que voulait dresser saint Pierre[5].

[1] Saint Cyrille, *Catéchèses*, XII, 16.

[2] Saint Jérôme, ép. XLVI, à Marcella.

[3] Saint Jérôme, épître LXXXVI, *Épitaphe de sainte Paule.*

[4] Nicéphore Calliste, *Histoire ecclésiastique*, l. VIII, c. XXX.

[5] Antonin le Martyr, *Itinerarium*, § 6.

Un siècle plus tard, Adamnanus, d'après Arculphe, y signale un grand couvent avec de nombreuses cellules :

Mons Thabor in Galilæa tribus millibus a lacu Chenereth distat, mira rotunditate in omni parte collectus, a parte boreali respiciens supradictum stagnum, herbosus valde et floridus. In cujus amœna summitate ampla planities silva prægrandi circumcincta habetur, cujus in medio campo monachorum inest grande monasterium. Et plurimæ eorumdem cellulæ; nam illius montis campestris vertex non in angustum coarctatur cacumen, sed in latitudinem dilatatur stadiorum viginti quatuor, altitudo autem ejus triginta stadiis sublimatur[1].

Les chiffres relatifs à la hauteur du Thabor et à la circonférence de son plateau sont trop forts à peu près de moitié.

Saint Willibald, au VIIIe siècle, parle de ce même monastère et d'une église consacrée au Sauveur, à Moïse et à Élie. Les indigènes appelaient alors la montagne *la Sainte*, comme cela résulte d'un passage que j'ai cité tout à l'heure, en l'empruntant au récit de ce pèlerin.

Sæwulf, en 1103, rapporte que trois anciens monastères étaient debout sur le Thabor, l'un en l'honneur du Christ, le second dédié à Moïse et un troisième, à quelque distance des deux précédents, sous le vocable d'Élie.

A Nazareth distat mons Thabor, in quo monte Dominus ascendens coram Petro et Johanne et Jacobo se transfiguravit, quasi quatuor miliaria ad orientem. Tria vero monasteria in cacumine ejus antiquitus constructa adhuc permanent, unum in honore Domini nostri Jesu Christi, aliud autem in honore Moysi, tertium autem Helyæ, paulo remotius, secundum quod Petrus dixit: Domine, bonum est nos hic esse; si vis, faciamus hic tria tabernacula, tibi unum, Moysi unum et Helyæ unum[2].

Tancrède, une fois devenu comte de la Galilée, qui lui fut concédée en fief par Godefroi, restaura et dota richement, en faveur de l'ordre des Bénédictins de Cluny, le monastère de Saint-Sauveur du Thabor. En 1113, ce monastère fut ravagé par des hordes

[1] Adamnanus, ex Arculpho. *De Locis Sanctis*, l. XI, c. XXVII.

[2] *Mémoires de la Société de géographie de Paris*, t. IV, p. 850.

musulmanes venues de Damas, et les moines furent massacrés. Quelques années plus tard, le mont Thabor fut visité par l'higoumène russe Daniel :

On trouve, dit-il, sur le sommet du Thabor, du côté de l'orient, une assez grande élévation formant un monticule pierreux; c'est là qu'eut lieu la transfiguration de Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Dieu. On y voit actuellement une grande église consacrée à la sainte Transfiguration du Christ. Tout auprès, au même endroit, est une autre église, consacrée au saint prophète Moïse, et puis une troisième, au saint prophète Élie. Tout le lieu de la transfiguration est environné de solides murailles en pierres de taille avec des portes en fer. C'était jadis un évêché; présentement c'est un couvent latin [1].

En 1183, l'abbé du monastère de Saint-Sauveur conclut avec le supérieur du monastère de Saint-Paul à Antioche une convention d'après laquelle il offrait à ses religieux, en cas d'invasion, un asile dans son couvent.

La même année, des soldats appartenant à l'armée de Saladin gravirent le Thabor et s'emparèrent facilement du couvent grec de Saint-Élie, qu'ils ravagèrent à leur gré, mais ils ne purent se rendre maîtres du grand couvent latin, que défendait une enceinte puissante de solides murailles flanquées de tours, à l'abri de laquelle s'étaient retranchés ses religieux et un certain nombre d'habitants des villages voisins :

Nonnulli vero ex eisdem in montem Thabor ascenderunt, et monasterium Græcorum, quod dicitur Sancti Heliæ, pro libero tractantes arbitrio, ipsum ejus majus cœnobium effringere tentaverunt; sed receperant se infra septa monasterii, quæ muro et turribus erant vallata, tam monachi quam eorum universa familia et de viculis nonnulli finitimis, qui eos qui in montem ascenderant hostes ab universo monasterii ambitu viriliter abegerunt [2].

En 1185, le moine Phocas fait mention de ces deux mêmes monastères, l'un grec et l'autre latin. Le premier était situé dans la partie septentrionale de la plate-forme du mont; le second, habité par une multitude de religieux, en occupait, vers le sud-est, le

[1] *Pèlerinage de l'higoumène russe Daniel*, traduit par Abraham de Noroff, p. 110. — [2] Guillaume de Tyr, l. XXII, c. XXVI.

point culminant. L'autel passait pour indiquer la place où la transfiguration avait eu lieu [1].

En 1187, les monastères et les fortifications du mont Thabor furent renversés par Saladin. Bientôt après, un roi de Hongrie, au dire de Boniface de Raguse [2], y bâtit un nouveau couvent, qu'il dota de biens considérables et qu'il remplit de moines hongrois de l'ordre de saint Paul, premier ermite. Ce couvent fut détruit en 1209 par Melek el-Adel.

En 1214, le sultan Melek Moazzham Ysa, fils de Melek el-Adel Abou-Bekr, frère de Saladin, érigea une forteresse sur le Thabor, en se servant pour cela des ruines qui en couvraient la vaste plateforme.

En 1217, cette forteresse fut attaquée, mais inutilement, par une armée chrétienne. Olivier le Scolastique, qui raconte cette expédition, rapporte que le jour de l'arrivée des Croisés au pied de la montagne, tandis qu'on lisait l'évangile : *Ite in castellum quod contra vos est,* « allez à ce château qui est devant vous, » le patriarche marcha en avant avec la vraie croix. Jean de Brienne, suivi de la milice du Seigneur, gravit les flancs du Thabor, renversant tous les obstacles. Déjà la forteresse occupée par les Musulmans était près de tomber entre les mains des Chrétiens, au bout de dix-sept jours d'attaques, lorsque, à la suite sans doute de dissentiments survenus dans le conseil des princes qui commandaient l'armée, l'entreprise fut abandonnée [3].

Après le départ des Croisés, Melek el-Adel donna lui-même l'ordre de démanteler cette place, dans la crainte qu'elle ne succombât un jour sous les efforts des Chrétiens.

En 1252, saint Louis, roi de France, se rendit plusieurs fois en pèlerinage au sommet du Thabor.

En 1263, Bibars Bondokdar acheva la destruction de la forteresse qui le couvrait, ainsi que celle des monastères grec et latin de Saint-Élie et de Saint-Sauveur.

[1] Phocas, *De Locis Sanctis,* § 11. — [2] *De perenni cultu Terræ Sanctæ,* p. 160. — [3] *Bibliothèque des Croisades,* IIIe partie, p. 140.

En 1283, le moine Burchard n'y trouva qu'un amas de grandes ruines de couvents, d'églises, de tours et d'autres édifices, devenus la retraite des bêtes féroces :

De Nazareth duabus leucis contra orientem est mons Thabor, in quo transfiguratus est Dominus. Ubi hodie ostenduntur ruine trium tabernaculorum sive claustrorum, secundum desiderium Petri constructorum. Sunt preterea ibidem ruine maxime palaciorum, turrium et regularium edificiorum, in quibus nunc latitant leones et bestie alie. Et sunt ibi venationes regie [1].

Depuis lors jusqu'à nos jours, le plateau du mont Thabor a continué d'offrir aux pèlerins des âges subséquents le spectacle de vastes ruines confuses et solitaires, au sein desquelles la fécondité naturelle du sol avait fait partout croître des arbres et des arbustes sauvages. Enfin, il y a peu d'années, comme je l'ai dit plus haut, les Grecs ont relevé la chapelle de leur ancien couvent de Saint-Élie et construit alentour plusieurs bâtiments. Les Pères Franciscains de Nazareth, de leur côté, se sont installés au milieu des débris gigantesques du vieux monastère latin de Saint-Sauveur, et les fouilles qu'ils ont exécutées ont déjà dégagé les assises inférieures de la chapelle de Moïse et les arasements plus vénérables encore de l'auguste et antique sanctuaire de la Transfiguration.

RETOUR À NAZARETH.

Le lendemain, 20 juin, à cinq heures quinze minutes du soir, je descends à regret du Thabor, où, comme saint Pierre, je me trouvais si bien et où j'aurais volontiers dressé ma tente plus longtemps.

A six heures dix minutes, parvenu au pied de la montagne, je chemine, vers l'ouest, par un sentier très accidenté; à sept heures, je me retourne pour contempler une dernière fois cette hauteur célèbre, qu'un rideau de collines va bientôt cacher à ma vue. A ce moment, les reflets empourprés du soleil couchant doraient la cime

[1] Burchardus de Monte Sion, c. VI.

de la sainte montagne et illuminaient la chapelle de Saint-Élie relevée par les Grecs. Ce beau spectacle était à mes yeux comme l'image affaiblie de l'éclat incomparable dont le sommet du Thabor avait dû resplendir autrefois, lorsque le Christ daigna s'y montrer aux regards de trois de ses apôtres dans toute la gloire de sa majesté divine.

A sept heures douze minutes, je jette un coup d'œil, en passant, sur les restes d'un ancien village, connus sous le nom de Kharbet et-Thireh. Quelques amas de matériaux sont épars au milieu des broussailles sur un monticule et sur la déclivité d'une vallée qui sépare deux chaînes de collines, et laisse apercevoir vers le sud le village d'Iksal et une partie de la plaine d'Esdrelon. A huit heures, je suis de retour à Nazareth.

CHAPITRE DOUZIÈME.

REINEH. — EL-MECHHED (GATH HA-HEPHER). — KEFR KENNA (CANA). — TOURA'N. — KHARBET MESKANA. — SADJERA. — LOUBIEH. — KHARBET ED-DEIR. — KHAN LOUBIEH. — HADJAR EN-NASARAH (MULTIPLICATION DES SEPT PAINS). — HATTIN.

REINEH.

Le 22 juin, après un jour de repos passé à Nazareth, je me remets en marche à cinq heures du matin, dans la direction du nord-est, puis du nord-nord-est. A cinq heures trente-trois minutes, je passe à côté d'une source abondante, appelée A'ïn er-Reineh. Près du petit bassin qui la recueille a été placé, en guise d'auge, un sarcophage antique, dont la cuve est ornée extérieurement de disques et de guirlandes de fleurs assez élégamment sculptés. Cette source arrose des jardins plantés de figuiers et de grenadiers.

Le village de Reineh s'étend sur les pentes méridionales d'une colline à laquelle il est adossé. Il renferme environ huit cents habitants, moitié Musulmans et moitié Grecs schismatiques. Il faut joindre à ceux-ci quelques protestants. Une mission anglaise s'est, en effet, établie en cet endroit depuis plusieurs années, et y a fondé une école.

EL-MECHHED (GATH HA-HEPHER).

A six heures, je poursuis ma route vers le nord. A six heures neuf minutes, je laisse à ma droite une source, appelée Bir ech-Chemali, parce qu'elle coule au nord de Reineh. Recueillie dans une sorte de puits peu profond, elle forme un ruisseau. C'est non

loin de cette source que, le 1er mai 1187, eut lieu un combat acharné entre sept mille Musulmans, qui s'avançaient vers Nazareth, et une poignée de Chrétiens, qui les arrêtèrent longtemps par des prodiges de bravoure. Les historiens contemporains exaltent surtout la valeur héroïque de Jacquelin de Maillé, maréchal du Temple. Monté sur un cheval blanc, il était resté presque seul de ses compagnons d'armes debout sur le champ de bataille, faisant mordre la poussière à tous ceux qui osaient l'approcher. Enfin, son cheval, épuisé de fatigue, s'étant abattu et l'ayant entraîné dans sa chute, il tomba percé de coups, mais après avoir immolé encore plusieurs de ses adversaires.

Les Musulmans l'avaient pris pour saint George, et quand ils le virent étendu sans vie à leurs pieds, ils lui donnèrent des témoignages singuliers d'admiration, comme le prouvent les détails suivants, que nous a transmis un écrivain du temps :

Fuere, ut dicebatur, nonnulli qui corpus viri jam exanimum pulvere superjecto consperserunt, et ipsum pulverem suis imponentes verticibus, virtutem ex contactu hausisse credebant. Quidam vero, ut fama ferebat, ardentius cæteris movebatur, et abscissis viri genitalibus, ea tanquam in usum gignendi reservare disposuit, ut vel mortua membra, si fieri posset, virtutis tantæ suscitarent hæredem [1].

A six heures vingt-trois minutes, je gravis la colline rocheuse que couronne El-Mechhed. La population de ce village est de trois cents habitants au plus. On y vénère dans une petite mosquée un tombeau couvert d'un tapis vert et renfermant, dit-on, la dépouille du prophète Jonas. Telle est la tradition accréditée à la fois parmi les Musulmans de l'endroit et parmi les Chrétiens de Nazareth. Si elle est fondée, El-Mechhed est l'ancienne ville de *Gath ha-Hepher*, en hébreu גַּת הַחֵפֶר, ou *Gittah-Hepher*, גִּתָּה חֵפֶר, « le pressoir du puits, de l'excavation », signalée dans le livre de Josué comme étant sur la limite de la tribu de Zabulon :

Et inde pertransit (terminus) usque ad orientalem plagam Gethhepher et Thacasin; et egreditur in Remmon, Amthar et Noa [2].

[1] Bongars, *Gesta Dei per Francos*, p. 1151. — [2] *Josué*, c. XIX, v. 13.

Saint Jérôme, dans sa préface du livre du prophète Jonas, s'exprime ainsi :

Geth, quæ est in Opher, haud grandis est viculus, in secundo Sepphoris milliario, quæ hodie appellatur Diocæsarea, euntibus Tiberiadem, ubi et sepulcrum ejus ostenditur.

Benjamin de Tudèle place le tombeau du prophète Jonas sur une colline près de Sepphoris; Petachia de Ratisbonne, à Kefer Ouza, et l'auteur d'Eleh ha-Messaot, à Kefer Kenna[1].

Plus tard, en 1333, le rabbin Ishak Chelo, dans son écrit intitulé : *Les Chemins de Jérusalem*, nous donne les détails suivants relatifs à la patrie et au tombeau de Jonas :

De Sepphoris, dit-il, on va à Gathahepher, aujourd'hui Meschhad. C'est la patrie du prophète Jonas, fils d'Amitaï, ainsi qu'il est dit dans l'Écriture sainte. Selon le Talmud, le prophète Jonas était, du côté de son père, de la tribu de Zabulon, et, du côté de sa mère, de la tribu d'Aser. Quant à Gathahepher, c'est un endroit peu considérable, habité seulement par quelques musulmans pauvres. De là on va à Kefer Kenna, village qui renferme le tombeau du prophète Jonas, fils d'Amitaï. Les Arabes ont fait construire une belle mosquée sur le sépulcre de cet homme de Dieu. Jonas est l'un des sept prophètes ensevelis en Palestine dont les tombeaux sont connus. Un seigneur Musulman, ennemi des Juifs, habitait autrefois Kefer Kenna. Il sortit un jour de son palais rempli de funestes desseins contre les fils d'Israël; ayant passé près du tombeau du prophète, il trouva tout à coup devant lui un homme armé dont l'aspect était effrayant. Aussitôt le Musulman se jette à ses pieds, comme s'il eût été devant son juge. «Seigneur Jonas, s'écria-t-il, vous êtes dans cet homme armé; pourquoi m'effrayez-vous? — Je suis Jonas lui-même, et je viens t'empêcher de faire du mal à mon peuple,» lui répondit-il. Cette vision fut si efficace, que non seulement ce Musulman ne fit plus de mal aux Juifs, mais qu'il devint leur plus grand ami, ainsi qu'il est écrit[2].

De ces divers témoignages, le plus digne d'être pris en sérieuse considération est, sans contredit, celui de saint Jérôme, et comme il s'accorde parfaitement avec la tradition actuelle, je crois qu'on ne peut mieux faire que de l'adopter.

[1] Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 211. — [2] Carmoly, *Itinéraires de la Terre Sainte*, p. 256 et 257.

El-Mechhed, à la vérité, est à 3 milles et non à 2 milles seulement de Safourieh, l'antique Sepphoris. Mais cette différence de 1 mille ne doit point inspirer de doutes légitimes sur l'identification de El-Mechhed avec Gath ha-Hepher. Car aucune autre localité sur la route de Sepphoris à Tibériade ne répond mieux au renseignement fourni ici par ce Père de l'Église, relativement à la patrie et au tombeau de Jonas.

Il est question de Gath ha-Hepher dans le IVe livre des Rois, qui mentionne cette ville comme le lieu de la naissance de ce prophète :

Ipse (Jeroboam) restituit terminos Israel ab introitu Emath, usque ad mare solitudinis, juxta sermonem Domini Dei Israel, quem locutus est per servum suum Jonam, filium Amathi, prophetam, qui erat de Geth, quæ est in Opher [1].

Eusèbe, dans l'*Onomasticon*, la signale sous le nom de Γεθθεφά :

Γεθθεφὰ, κλήρου Ζαβουλών,

passage que saint Jérôme traduit ainsi :

Gethepher, in tribu Zabulon.

KEFR KENNA (CANA).

A six heures quarante minutes, je descends de la colline de El-Mechhed dans la direction du nord-est.

A six heures cinquante-quatre minutes, je parviens à Kefr Kenna. Ce village renferme 300 Grecs schismatiques et autant de Musulmans. Il n'occupe qu'une faible partie de l'emplacement que couvrait la bourgade antique à laquelle il a succédé. Celle-ci s'étendait sur les pentes et sur le sommet d'une colline dont les terrasses successives, qui descendent jusqu'au village actuel, sont depuis longtemps bouleversées par la charrue et livrées à la culture. On y remarque de nombreuses citernes et des caveaux pratiqués dans le roc. Sur la plate-forme supérieure de la colline, les arasements

[1] *Rois*, l. IV, c. XIV, v. 25.

d'une construction rectangulaire sont probablement ceux d'une ancienne tour de défense. Près de là est un tombeau creusé dans le roc en forme d'auge; plus bas un autre tombeau, également taillé dans le roc, renferme cinq fours à cercueil. Plus bas encore, au pied de la colline, les ruines d'une ancienne mosquée attirent l'attention. Cet édifice, avant d'être consacré au culte musulman, avait été d'abord une église, érigée, dit-on, sur l'emplacement de la maison où Notre-Seigneur avait accompli son premier miracle en Galilée. Il y a quelques années les Pères Franciscains de Nazareth, ayant obtenu la permission de relever ce sanctuaire, découvrirent, en déblayant le sol, plusieurs magnifiques blocs et cinq ou six fûts monolithes de colonnes. Mais les Musulmans de l'endroit les empêchèrent de poursuivre leurs travaux, et enlevèrent même la plupart des pierres de taille et des colonnes qu'ils avaient ainsi exhumées du milieu des décombres sous lesquels elles étaient ensevelies. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un amas confus de débris, mais dignes de nos respects et de notre vénération, à cause des souvenirs que la tradition y rattache. Tous les Chrétiens de Palestine, en effet, tant catholiques que schismatiques, s'accordent maintenant à reconnaître en ce lieu celui où Jésus-Christ convertit l'eau en vin, aux noces de Cana, et tous les pèlerins y récitent, en commémoration de ce prodige, les versets suivants :

1. Trois jours après, il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus y était.

2. Jésus fut aussi convié aux noces avec ses disciples.

3. Et le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont point de vin.

4. Jésus lui répondit: Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue.

5. Sa mère dit à ceux qui servaient: Faites tout ce qu'il vous dira.

6. Or il y avait là six grandes urnes de pierre pour servir aux purifications qui étaient en usage parmi les Juifs, dont chacune contenait deux ou trois mesures.

7. Jésus leur dit : Emplissez les urnes d'eau, et ils les emplirent jusqu'au haut.

8. Alors il leur dit : Puisez maintenant, et portez-en au maître d'hôtel, et ils lui en portèrent.

9. Le maître d'hôtel, ayant goûté de cette eau qui avait été changée en vin et ne sachant d'où venait ce vin, quoique les serviteurs qui avaient puisé l'eau le sussent bien, appela l'époux,

10. Et lui dit : Tout homme sert d'abord le bon vin, et après qu'on a beaucoup bu il en sert de moindre; mais vous, vous avez gardé jusqu'à cette heure le bon vin.

11. Ce fut là le premier des miracles de Jésus, qui fut fait à Cana en Galilée, et c'est ainsi qu'il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.

12. Après cela il descendit à Capharnaüm [1].

Avant de venir à Cana en Galilée, d'où il descendit ensuite à Capharnaüm, comme nous l'apprend ce dernier verset, Notre-Seigneur se trouvait à Béthanie au delà du Jourdain, ainsi que cela résulte d'un autre passage du même évangéliste :

Ceci se passa à Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean baptisait [2].

Cette Béthanie est désignée, dans quelques manuscrits grecs, sous le nom de *βηθαβαρά*, mot qui dérive de l'hébreu בֵּית עֲבָרָה, *Beth A'barah*, « maison du passage, du gué ». Il en est question dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe :

Βηθαβαρὰ, ὅπου ἦν Ἰωάννης βαπτίζων, πέραν τοῦ Ἰορδάνου.

J'ai déjà dit, dans mon ouvrage sur la Samarie [3], que ce gué de Beth A'barah était probablement le plus rapproché de Jérusalem, et par conséquent devait être identifié avec celui qui avoisine Jéricho. Car cela semble ressortir des versets suivants de l'Évangile de saint Matthieu :

1. En ce temps-là, Jean-Baptiste vint prêcher au désert de Judée,

2. En disant : Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche.

5. Alors la ville de Jérusalem, toute la Judée et tout le pays des environs du Jourdain venaient à lui;

6. Et, confessant leurs péchés, ils étaient baptisés par lui dans le Jourdain.

[1] *Saint Jean*, c. II, v. 1-12. — [2] *Saint Jean*, c. I, v. 28. — [3] *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine*, IIe partie, t. I, p. 106-108.

13. Alors Jésus vint de la Galilée au Jourdain trouver Jean, pour être baptisé par lui [1].

D'après ces versets, il est naturel de supposer que saint Jean-Baptiste, du désert de Judée, où il prêchait la pénitence, alla ensuite baptiser sur les rives du Jourdain les plus voisines de ce désert et en même temps de Jérusalem, puisque les habitants de cette ville et de toute la Judée accouraient auprès de lui pour recevoir le baptême.

D'un autre côté, nous savons par l'Évangile de saint Jean que les noces de Cana eurent lieu cinq jours après que Notre-Seigneur eût été baptisé par son précurseur, sur les bords du Jourdain, à Beth A'barah. Le lendemain de son baptême, en effet, Jésus resta en ce même endroit, et là, vers la dixième heure du jour, il vit arriver deux des disciples de Jean qui s'attachèrent à lui. André, qui était l'un de ces disciples, lui amena également son frère Simon-Pierre.

Le lendemain de ce jour, par conséquent le surlendemain de son baptême, Jésus, dit l'évangéliste, voulant s'en retourner en Galilée, trouva Philippe et lui dit: Suivez-moi. Celui-ci alla aussitôt chercher Nathanaël, que l'on croit être le même que Barthélemy, et qui s'adjoignit pareillement à Jésus. Ce jour-là même Notre-Seigneur dut se mettre en route pour la Galilée, avec ses cinq disciples. L'évangéliste ne le dit pas formellement, mais cela ressort naturellement des mots qui précèdent :

In crastinum voluit exire in Galilæam [2].

Puis l'évangéliste, au commencement du chapitre suivant, poursuit ainsi :

Et die tertia nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ; et erat mater Jesu ibi.

Ces noces eurent donc lieu à Cana, trois jours après celui où Notre-Seigneur avait dit à Philippe : Suivez-moi, au moment où il

[1] *Saint Matthieu*, c. III, v. 1, 2, 5, 6 et 13. — [2] *Saint Jean*, c. I, v. 43.

allait se mettre en route pour la Galilée. Le repas nuptial se célébra sans doute vers le soir, et Jésus y fut convié en arrivant, avec ses disciples. Il avait donc fait quatre étapes seulement pour se rendre de l'endroit où il avait été baptisé, sur les bords du Jourdain, à Cana en Galilée. Or on compte 75 milles romains au moins, par la voie la plus courte et la plus directe, entre le gué de Jéricho ou Beth-A'barah et Kefr Kenna, et 82 milles le séparent de Kana el-Djelil, où d'autres critiques placent la Cana de l'Évangile. 75 milles romains représentent environ vingt-cinq heures de marche, un peu plus de six heures par jour par conséquent, si l'on accomplit cette marche en quatre étapes. Un pareil voyage exécuté à pied dans ce laps de temps, sans aucune journée de repos dans l'intervalle, est assez pénible. Toutefois, pour des hommes habitués à la marche et à la fatigue, comme devaient l'être les disciples du Sauveur, la chose est très possible. Dans tous les cas, la distance est encore plus grande entre ce même gué et Kana el-Djelil, et cette seule considération doit incliner à penser que c'est plutôt à Kefr Kenna qu'il faut nous arrêter pour fixer la Cana évangélique.

Quoi qu'il en soit, à une trentaine de pas à l'ouest de la mosquée démolie, jadis église, dont je viens de parler, se trouvent les ruines d'un autre édifice, qui passe également pour avoir été une ancienne chapelle, convertie plus tard en mosquée. On l'appelle *Beit Sema'an*, « maison de Simon ». Tourné de l'ouest à l'est, il mesure 16 pas de long sur 14 de large. Bâti généralement avec des pierres de moyenne dimension et assez régulières, il a été remanié ultérieurement. Aujourd'hui, il est à moitié renversé. On croit qu'il a été construit sur l'emplacement de la maison de Simon le Cananéen, l'un des douze apôtres. Au dire de Nicéphore Calliste, c'était le personnage dont on célébrait les noces, le jour où Notre-Seigneur changea l'eau en vin :

Hélène, rapporte cet historien, éleva une église à Cana de Galilée, où se célébrèrent les noces de Simon le Cananéen[1].

[1] *Histoire ecclésiastique*, l. VIII, c. xxx.

A une faible distance de là est une petite église, appartenant aux Grecs schismatiques et leur servant de paroisse. Tournée de l'ouest à l'est, elle est certainement postérieure à l'époque des Croisades, et les Grecs eux-mêmes avouent qu'elle n'est pas située sur l'ancienne salle du festin, qu'ils placent, comme les Latins, à l'endroit où l'on voit actuellement les ruines de la première mosquée dont j'ai fait mention. Mais, d'un autre côté, ils montrent dans leur église deux grandes hydries de pierre encastrées grossièrement dans de la maçonnerie, qu'ils affirment être deux des six vases dans lesquels l'eau fut changée en vin. Ces hydries sont-elles les *lapideæ hydriæ* du miracle? Il serait peut-être téméraire, mais non ridicule, de le prétendre; car M. de Saulcy, qui les a examinées avec soin, pense qu'elles sont à tout le moins contemporaines de l'époque de Notre-Seigneur.

A 500 pas au sud du village actuel de Kefr Kenna coule une source abondante, dont l'eau, amenée de plus loin au moyen d'un petit canal, est recueillie dans un réservoir, près duquel je remarque la cuve d'un antique sarcophage, servant d'auge, et qui est ornée extérieurement de guirlandes et de disques. Cette source, en même temps qu'elle sert aux besoins des habitants du village, arrose en outre des jardins plantés principalement de grenadiers.

Indépendamment du premier miracle opéré par Notre-Seigneur à Cana, lorsqu'il convertit l'eau en vin, un second est raconté dans les termes suivants par le même évangéliste saint Jean :

46. Jésus vint donc de nouveau à Cana en Galilée, où il avait changé l'eau en vin. Or il y avait un officier dont le fils était malade à Capharnaüm.

47. Lequel, ayant appris que Jésus venait de Judée en Galilée, alla le trouver et le pria de bien vouloir descendre pour guérir son fils, qui était sur le point de mourir.

48. Jésus lui dit : Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croyez pas.

49. Cet officier lui répondit : Seigneur, descendez, avant que mon fils meure.

50. Jésus lui dit : Allez, votre fils se porte bien. Il crut à la parole que le Seigneur lui avait dite et s'en alla.

51. Et comme il était en chemin, ses serviteurs vinrent au-devant de lui et lui dirent : Votre fils se porte bien.

52. Et s'étant enquis de l'heure à laquelle il s'était trouvé mieux, ils lui répondirent : Hier, environ à la septième heure du jour, la fièvre le quitta.

53. Son père reconnut que c'était à cette heure-là que Jésus lui avait dit : Votre fils se porte bien; et il crut, lui et toute sa famille [1].

Nathanaël, qui fut amené à Jésus par Philippe sur les bords du Jourdain, était de Cana en Galilée, comme le prouve le passage que voici :

1. Jésus se manifesta encore depuis à ses disciples sur le bord de la mer de Tibériade, et il leur apparut de cette sorte :

2. Simon-Pierre et Thomas appelé Didyme, Nathanaël, qui était de Cana en Galilée, les fils de Zébédée et deux autres de ses disciples, étaient réunis ensemble [2].

A vingt minutes à l'ouest-sud-ouest de Kefr Kenna, au delà de jardins plantés de grenadiers, s'élève une colline ronde et à plusieurs étages, que soutiennent sur différents points d'anciens murs. Sur le sommet je remarque les vestiges d'une enceinte bâtie avec de gros blocs irréguliers, et qui renferme intérieurement quelques débris de constructions renversées, et çà et là des citernes, dont les orifices, béants et agrandis, sont actuellement obstrués par des figuiers, qui ont pris racine dans leurs flancs à moitié comblés. Des vignes et des grenadiers croissent alentour. Ces ruines portent le nom de Kharbet Kenna. Je vais visiter ensuite, en revenant vers Kefr Kenna, une autre colline, située à quinze minutes à l'ouest de ce village. Elle est également à plusieurs étages et parsemée aujourd'hui d'oliviers. Les constructions qui en couvraient jadis le sommet sont, les unes effacées du sol, les autres enfouies. Quelques citernes seulement sont encore visibles, et un certain nombre de gros blocs gisent çà et là. On donne à ces ruines le nom de Kharbet Deir er-Ras.

Avant de quitter Kefr Kenna, il me paraît indispensable de

[1] *Saint Jean*, c. IV, v. 46-53. — [2] *Saint Jean*, c. XXI, v. 1 et 2.

traiter un peu plus à fond la question de savoir si ce village est la Cana de l'Évangile, ou s'il faut chercher et reconnaître ailleurs cette localité. Robinson s'efforce de prouver que Kana el-Djelil, et à cause de son nom (Cana de Galilée), et par suite des témoignages des plus anciens pèlerins, est la véritable Cana, et doit revendiquer l'honneur d'avoir été témoin du premier miracle de Notre-Seigneur, honneur que, selon lui, Kefr Kenna aurait injustement usurpé depuis le XVIe siècle [1].

M. de Saulcy, de son côté, a soutenu avec force la légitimité de la tradition actuelle [2].

Qu'il me soit permis, à mon tour, de citer et de discuter quelques textes pour et contre cette tradition.

Dans l'*Onomasticon*, au mot Κανά, Eusèbe s'exprime ainsi :

Κανὰ, ἕως τῆς Σιδῶνος τῆς μεγάλης, κλήρου Ασήρ· ἐν ταύτῃ ὁ Κύριος ἡμῶν καὶ Θεὸς Ἰησοῦς Χριστὸς τὸ ὕδωρ εἰς οἴνου φύσιν μετέβαλεν· ἐντεῦθεν δὲ ἦν καὶ Ναθανάηλ· οὖσα φυγαδευτήριον ἐν τῇ Γαλιλαίᾳ.

Saint Jérôme traduit comme il suit ce passage :

Cana, usque ad Sidonem majorem; est quippe et altera minor, ad cujus distinctionem major hæc dicitur. Fuit autem Cana in tribu Aser, ubi Dominus noster atque Salvator aquam convertit in vinum. Unde Nathanael verus Israelita Salvatoris nostri testimonio comprobatur; et est hodie oppidulum in Galilæa gentium.

Cette Cana est mentionnée, dans le livre de Josué, comme appartenant effectivement à la tribu d'Aser :

Et Abran, et Rohob, et Hamon, et Cana, usque ad Sidonem magnam [3].

J'en parlerai plus tard, quand je décrirai le village de Cana situé à deux heures de marche à l'est-sud-est de Tyr, et qui se trouve bien réellement dans l'ancien territoire de la tribu d'Aser.

Quant à la Cana de l'Évangile, elle devait être beaucoup plus rapprochée de Nazareth et de Capharnaüm, et devait appartenir

[1] Robinson, *Biblical Researches in Palestine*, t. II, p. 347-349. — [2] *Voyage autour de la mer Morte*, t. II, p. 449-454. — [3] *Josué*, c. XIX, v. 28.

à la tribu de Zabulon. Aussi je m'étonne qu'Eusèbe et après lui saint Jérôme aient pu commettre une pareille méprise. En effet, j'ai déjà dit plus haut, en me basant sur des textes de l'Évangile, que Notre-Seigneur avec ses disciples avait mis seulement quatre jours de marche, en y comprenant celui de son arrivée à Cana, pour se rendre, de l'endroit où il avait été baptisé par saint Jean-Baptiste sur les bords du Jourdain, à la bourgade où il convertit l'eau en vin. Or du gué de Jéricho ou de Beth A'barah, lieu de ce baptême, à la Cana de la tribu d'Aser qu'Eusèbe et saint Jérôme identifient avec la Cana évangélique, il y a six fortes étapes, d'au moins sept heures de marche chacune en moyenne, ce qui démontre péremptoirement que cette identification est fausse. Nous n'avons donc plus à choisir, pour y placer la Cana de l'Évangile, qu'entre Kana el-Djelil et Kefr Kenna; mais avant de faire définitivement ce choix, interrogeons les plus anciens pèlerins relativement à cette localité célèbre. Vers la fin du VIe siècle, Antonin de Plaisance s'exprime ainsi à ce sujet :

De Tholomaida maritima venimus in fines Galilææ, in civitatem quæ vocatur Neocæsarea... Deinde millia tria venimus in Cana, ubi Dominus fuit ad nuptias; et accubuimus in ipso accubitu, ubi ego indignus parentum meorum nomina scripsi. Ex quibus hydriæ duæ ibi sunt. Implevi aqua unam, et protuli ex ea vinum, et in humero plenam levavi et obtuli ad altare, et ipso in fonte lavavimus pro benedictione [1].

Nous voyons par ce passage qu'Antonin de Plaisance se rendit de Ptolémaïs à Sepphoris ou Diocésarée, qui est ici appelée par erreur Néocésarée. De là, au bout de trois milles, il parvint à Cana où Notre-Seigneur assista aux noces. Il s'assit et écrivit les noms de ses parents à l'endroit où le Sauveur s'était assis lui-même, dans la salle du festin, transformée en chapelle. Là se trouvaient encore deux hydries. Il en remplit une d'eau, et l'eau s'étant, dit-il, miraculeusement changée en vin, il la leva pleine sur son épaule et l'offrit devant l'autel, puis il alla se plonger dévotement dans la fontaine.

[1] *Antonini Placentini Itinerarium*, Bollandi *Acta sanctorum Maii*, t. II, p. 10.

A part le miracle raconté dans ce passage, et qu'il est permis de révoquer en doute, les autres assertions qui y sont consignées doivent être prises par nous en sérieuse considération.

Ces assertions sont les suivantes :

1° Cana est à 3 milles de Sepphoris.

2° Deux hydries s'y trouvaient encore, à la fin du VIe siècle, dans la salle du festin, devenue chapelle, puiqu'un autel y avait été érigé.

3° Une fontaine coule à Cana.

Or ces trois circonstances conviennent parfaitement à Kefr Kenna et nullement à Kana el-Djelil.

1° Kefr Kenna est à 3 milles et demi de Saffourieh, l'antique Sepphoris ou Diocésarée; Kana el-Djelil en est à 5 milles et demi.

2° On montre encore à Kefr Kenna deux hydries en pierre et les restes d'une église transformée plus tard en mosquée, et que les schismatiques comme les catholiques considèrent comme ayant été bâtie sur l'emplacement du miracle. A Kana el-Djelil on ne découvre rien de semblable au milieu des ruines de cette localité.

3° A Kefr Kenna coule une source très abondante formant ruisseau, et dans le bassin de laquelle on peut très bien se baigner, *in fonte lavavimus*. A Kana el-Djelil, il n'y a jamais eu de fontaine, mais seulement des citernes.

Saint Willibald, au VIIIe siècle, vit à Cana une grande église et près de l'autel l'une des hydries où l'eau fut convertie en vin :

Et ibi Domino se commendantes ambulaverunt inde (a Nazareth), et veniebant in illam Chanam, ubi Dominus aquas in vinum convertit. Illic est ecclesia magna, et in illa ecclesia stat juxta altare una de sex hydriis quas Dominus jusserat implere aqua et in vinum versæ sunt. Unum diem fuerunt illic. Et inde pergentes venerunt ad montem Thabor [1].

Ce passage, à la vérité, n'indique ni la distance, ni la position de Cana par rapport à Nazareth. Nous apprenons seulement qu'après avoir visité cette dernière ville, saint Willibald se rendit à Cana et

[1] *Hodæporicum*, c. XIII.

de là au mont Thabor. Néanmoins comme Kefr Kenna est beaucoup plus rapproché du Thabor que Kana el-Djelil, son itinéraire s'explique beaucoup mieux, en admettant qu'il partit du premier plutôt que du second point pour gagner la montagne de la Transfiguration.

Vers 1103, Sæwulf rapporte que Cana de Galilée est à environ 6 milles de Nazareth, vers le nord, sur une montagne :

A Nazareth distat Chana Galilææ, ubi Dominus aquam in vinum convertit in nuptiis, quasi sex milliariis ad aquilonem, in monte sita; ibi nichil est remissum preter monasterium quod dicitur Architriclinii [1].

Sæwulf indique-t-il ici Kana el-Djelil ou Kefr Kenna comme emplacement de Cana de Galilée? Kana el-Djelil est à 9 milles au nord de Nazareth. Kefr Kenna, d'un autre côté, n'est qu'à 3 milles et demi au nord-est de cette ville. Il est donc difficile d'affirmer d'après ce passage laquelle de ces deux localités Sæwulf avait réellement en vue en parlant de Cana en Galilée.

Phocas, vers la fin du même siècle, dit qu'en partant de Ptolémaïs on rencontre d'abord Sepphoris, puis Cana, enfin Nazareth :

Prima itaque post Ptolemaidem urbs Galilææ Semphori est, prorsus inculta atque inhabitabilis, nullumque fere pristinæ beatitatis præ se fert vestigium. Eam excipit Cana, castellum parvum (ut nunc videnti objicitur); ibi aquam Salvator in vinum convertit. Tunc inter varios colles media urbs Nazareth locum habet [2].

On est légitimement autorisé à induire de ce passage que le moine Phocas identifie Cana avec Kefr Kenna, et non avec Kana el-Djelil, qui, étant à 5 milles et demi au nord de Sepphoris, n'est nullement sur la route de cette ville à Nazareth, tandis que Kefr Kenna, sans être non plus, à la vérité, sur cette route directe, en détourne toutefois beaucoup moins que Kana el-Djelil.

Jean, prêtre de Würzbourg, qui accomplit un pèlerinage en

[1] *Mémoires de la Société de géographie de Paris*, t. IV, p. 851.

[2] *Compendiaria descriptio castrorum et urbium ab urbe Antiochia usque Hierosolymam*, Bollandi *Acta sanctorum*, t. II, § 10.

Palestine entre les années 1160 et 1170, désigne évidemment Kefr Kenna comme étant le site de Cana de Galilée, témoin l'assertion suivante de ce pèlerin :

Quarto milliario a Nazareth, secundo a Sepphori, Cana Galilææ ad orientem, a qua Philippus et Nathanael, in qua puer Jesus cum matre sua discumbens in nuptiis aquam convertit in vinum [1].

En réalité, Kefr Kenna est à 3 milles et demi et non à 4 milles au nord-est de Nazareth, et à la même distance et non à 2 milles seulement à l'est de Sepphoris; mais néanmoins la position de ce village répond bien mieux aux indications de ce pèlerin que celle de Kana el-Djelil, qui est à 9 milles de Nazareth au nord, et à 5 milles et demi de Sepphoris au nord-nord-est.

Dans une description anonyme des Lieux saints composée en français en 1187, l'année même de la prise de Jérusalem par Saladin, nous lisons ce qui suit relativement à Cana :

De Nazareth à Cane Galylée a III lieues. A Cane Galylée furent faites les noces de Archedeclin (corruption du mot de l'Évangile *architriclinus*, le majordome de l'époux), et à celes noces fist Dex de l'eue vin; encore y pert le lieu où les noces furent faites. De Cane Galilée a bien un trait d'arc jusques au puis où l'eue fu prise qui fu portée al noces Archedeclin [2].

La distance de 3 lieues signalée dans ce passage comme séparant Nazareth de Cana de Galilée nous reporte à Kana el-Djelil, situé effectivement à 3 heures de marche de Nazareth.

Vers 1283, le moine Burchard du Mont-Sion affirme que Cana était à 4 lieues au sud-est de Ptolémaïs, et voici les détails qu'il nous donne sur cette bourgade :

Primo post Accon procedendo contra euroaustrum ad quatuor leucas de Accon est Chana Galilee, ubi Dominus convertit aquam in vinum. Et ostenditur ibidem hodie locus ubi steterunt sex ydrie et triclinium in quo erant mense. Sunt autem hec loca, sicut omnia alia fere in quibus Dominus est aliquid operatus, sub terra, et descenditur ad ea in cryptam per plures

[1] Tobler, *Descriptiones Terræ Sanctæ*, p. 112. — [2] De Vogüé, *Les Églises de la Terre Sainte*, Appendice, p. 449.

gradus, sicut est locus Annuntiationis et Nativitatis, et ista Chana Galilee et plura alia, quæ ostenduntur sub terra. Cujus rei aliam non invenio rationem, nisi quod per frequentes destructiones ecclesiarum, in quibus erant loca ipsa, ruine sunt super terram exaltate, et sic qualitercunque eis complanatis alia edificia desuper sunt constructa. Christiani vero devotionem habentes visitandi loca ista et volentes ad vera loca, ubi res est gesta, pervenire, oportuit, ut loca eruderarent ad gradus faciendos, ut sic ad ea pervenirent.... Chana Galilee ab aquilone montem habet altum et rotundum. Et est in declivi latere ejus sita. Sub se vero contra austrum habet campum et planiciem valde pulchram, quam Josephus appellat Carmelion, usque in Sephoram, fertilem nimis et amenam valde. De Cana Galilee duabus leucis contra meridiem fere, in via quæ de Sephora Tiberiadem ducit, est villa quædam, Ruma nomine, in qua Jonas propheta dicitur sepultus fuisse. Villa ista est sub monte sita, qui de Nazareth veniens includit predictam vallem Carmelion a parte australi.

Dans ce passage, Burchard reconnaît Cana dans Kana el-Djelil, et non dans Kefr Kenna.

En effet :

1° Cana, dit-il, est à 4 lieues au sud-est d'Accon ou Saint-Jean-d'Acre. Kana el-Djelil est, à la vérité, à 5 heures et demie de marche et, par conséquent, à 5 lieues et demie de Saint-Jean-d'Acre, mais Kefr Kenna en est encore plus éloigné.

2° Kana el-Djelil est situé sur les flancs méridionaux d'une haute colline de forme ronde.

3° Au sud de cette colline s'étend la belle plaine d'El-Bathouf, qui est évidemment celle à laquelle il est fait allusion dans Burchard.

4° Enfin, à deux lieues au sud de Cana se trouve, ajoute-t-il, un village appelé Ruma, sur la route qui de Sepphoris conduit à Tibériade, et où l'on prétend que le prophète Jonas est enterré : autre particularité qui convient encore beaucoup mieux à Kana el-Djelil qu'à Kefr Kenna.

Vers le commencement du XIVe siècle, Ricold du Mont de la Croix, de l'ordre des Frères Prêcheurs, visita Cana de Galilée. Il en parle comme il suit :

Veni igitur in Accon, et inde itinere diei unius viginti milliaria cum

multis Christianis veni in Galileam. Et primo pervenimus ad Chanam Galilee, ubi Christus fecit inicium signorum, aquam convertendo in vinum. Est autem Chana Galilee quarto vel quinto miliario a Nazareth. Ibi extra casale invenimus puteum, unde ministri hauserunt aquam implentes hydrias. Ibi invenimus locum nupciarum et loca et formulas hydriarum. Ibi cantavimus et predicavimus evangelium nupciarum[1].

Avec quelle localité Ricold identifie-t-il, dans ce passage, la Cana de Galilée? Avec Kefr Kenna très probablement, pour ne pas dire certainement; car il place Cana à 4 ou 5 milles de Nazareth. Kefr Kenna est à 3 milles et demi de cette ville, tandis que Kana el-Djelil en est à 9 milles.

Quelques années plus tard, Odoric de Fréjus, de l'ordre des Frères Mineurs, s'exprime ainsi au sujet de Cana de Galilée :

VI miliario a Nazareth, IIII miliario a Sepphori, versus orientem, est Cana, Galilee villa, a qua Simon Cananæus et Philippus et Nathanael fuerunt nati, in qua Jhesus cum matre sua discumbens in nupciis aquam mutavit in vinum[2].

Odoric, comme on le voit, identifie de la manière la plus nette Cana avec Kefr Kenna; car il la place 4 milles à l'est de Sepphoris. Il se trompe seulement en disant qu'elle est à 6 milles de Nazareth, attendu qu'elle n'en est qu'à 3 milles et demi.

A peu près à la même époque, Marinus Sanutus émet une opinion différente et conforme à celle de Burchard, dont il reproduit presque mot à mot le passage relatif à Cana :

De Sephoro ad duas leucas et dimidiam est Cana Galileæ, de qua fuerunt Symon Chananæus et Nathanael. Ibi ostenditur locus ubi steterunt sex hydriæ, in quibus convertit Christus aquam in vinum, et triclinium in quo erant mensæ. Sunt autem loca hæc, sicut et alia in quibus Christus operatus est, sub terra, et descendunt ad ea per plures gradus in criptam... Adjacet autem civitati ab aquilone mons altus et rotundus, in cujus declivi latere est ; sub se vero contra austrum habet planitiem pulchram usque in Sephorum, fertilem et amœnam. Localis tamen ordo esset ire de Ptolomayda,

[1] Ricoldus de Monte Crucis, *Itinerarium*, c. I. — [2] Odoricus de Foro Julii, *De Terra Sancta*, c. IV.

per quinque leucas, versus orientem ad Chana Galileæ, et inde versus meridiem per Sephorum in Nazareth.

En résumé, et pour conclure cette discussion, si nous consultons les plus anciens pèlerins sur le site véritable de l'emplacement de Cana de Galilée, ils s'accordent presque tous à nous conduire à Kefr Kenna; quelques-uns cependant, comme Burchard, copié textuellement sur ce point par Marinus Sanutus, nous reportent vers Kana el-Djelil. Mais Burchard n'a visité la Palestine qu'à la fin du XIIIe siècle, et son témoignage a moins de poids, à mon sens, que celui d'Antonin de Plaisance, par exemple, qui a accompli le même pèlerinage sept siècles auparavant, à une époque où la tradition primitive avait dû subir moins d'altérations. D'ailleurs, Kefr Kenna, je l'ai montré, est moins éloigné de Beth A'barah que Kana el-Djelil, et cet argument tiré de la distance me semble avoir une réelle valeur. Enfin, on montre encore aujourd'hui à Kefr Kenna les restes d'un édifice que tous les Chrétiens de la Palestine, aussi bien les schismatiques que les catholiques, vénèrent comme étant ceux d'une ancienne église, érigée sur le lieu et en souvenir du miracle de Cana.

TOURA'N.

A neuf heures quinze minutes, je me remets en marche dans la direction de l'est-nord-est.

A dix heures, je laisse à ma gauche le village de Toura'n, que j'avais examiné en 1870. Des jardins le précèdent et l'environnent. Des aires, probablement fort anciennes, y sont attenantes. Il renferme 350 Musulmans et 200 Grecs unis. De nombreuses citernes pratiquées dans le roc datent, selon toute apparence, de l'antiquité. Une source coule à quelque distance du village. Le sommet de la montagne qui le domine s'appelle *Ras et-Tineh*, parce qu'autrefois il était occupé par un jardin planté de figuiers.

Schwarz[1] reconnaît dans le village de Toura'n l'ancienne ville

[1] Schwarz, *Das heilige Land*, p. 138.

de Beth Chea'rim, qui fut le siège du sanhédrin après Chefaram; car, dit-il, le mot araméen תערא rend le mot hébreu שער. M. Neubauer combat et réfute cette identification[1], en se fondant sur ce fait qu'au IVe siècle de l'ère chrétienne la ville de Beth Chea'rim portait toujours son nom hébreu; or, à cette époque, l'araméen avait presque complètement disparu de la Palestine avec les Juifs. Comment la transformation du nom se serait-elle opérée?

KHARBET MESKANA.

A dix heures quarante-cinq minutes, après avoir traversé une belle et fertile vallée, appelée Sahel Toura'n, j'arrive à des ruines désignées sous le nom de Kharbet Meskana. Ce sont celles d'un ancien village, renversé sur une colline et le long de ses pentes. De nombreuses citernes creusées dans le roc sont visibles çà et là. De tous côtés aussi on observe les arasements d'habitations écroulées. A une faible distance de là se trouvent quelques tombeaux affectant la forme d'auges et excavés à fleur du sol. Un peu plus loin est un grand bassin entouré de grosses pierres basaltiques, juxtaposées sans ciment et sans ordre.

SADJERA.

A 2 kilomètres et demi au sud de ces ruines est un village que je me contente de noter à distance, l'ayant déjà visité en 1870. Il se nomme Sadjera, d'autres prononcent Chadjera. Des jardins bordés de cactus et plantés de grenadiers, de figuiers et d'oliviers, l'entourent. On y remarque les débris d'un édifice rectangulaire, bâti en pierres de taille et tourné de l'ouest à l'est. Sa longueur est de 10 mètres, et sa largeur de 6. Six colonnes monolithes en décoraient l'intérieur, qu'elles partageaient en deux nefs. Quelques chapiteaux gisent à terre et paraissent de style byzantin. Cette église a

[1] Neubauer, *La Géographie du Talmud*, p. 200.

été ensuite transformée en mosquée, car les traces d'un mihrab sont reconnaissables vers le sud. Sur une belle dalle étendue sur le sol on lit les caractères grecs suivants, qui ont près de 12 centimètres de hauteur : ΔΟΚΙ, et sur une seconde dalle les lettres superposées Δ Γ. M. de Saulcy, qui depuis longtemps avait vu avant moi ces fragments d'inscription, avait remarqué que les *delta* ont le trait incliné de droite en saillie à gauche sur l'angle supérieur de la lettre, ce qui, dit-il[1], leur assigne une antiquité peu reculée et ne les fait pas remonter au delà de l'époque byzantine. Près de cet édifice est un grand puits construit avec des pierres régulières de moyenne dimension, et dans lequel on descend par un escalier d'une vingtaine de marches. L'eau en est bonne et abondante.

LOUBIEH.

A onze heures, quittant les ruines de Meskana, je poursuis ma route vers l'est.

A onze heures vingt minutes, je commence à gravir les flancs d'une colline dont les pentes rocheuses sont percées çà et là de citernes, de tombeaux et de cavernes, et ont été, en outre, jadis exploitées comme carrière. Le plateau supérieur en est couronné par le village de Loubieh, qui compte 700 habitants. Mentionné par Bohaeddin[2], à l'occasion de la fameuse bataille de Hattin, il a succédé à une ancienne bourgade, dont le nom nous est inconnu. Une maison bâtie avec des pierres de taille de moyenne dimension, et tournée d'ailleurs de l'ouest à l'est, me fait l'effet d'occuper l'emplacement et d'avoir été construite avec les matériaux d'une église chrétienne.

KHARBET ED-DEIR.

En descendant de Loubieh à l'ouest, je vais examiner, sur une hauteur voisine, quelques ruines indistinctes auxquelles mon guide donne le nom de Kharbet ed-Deir.

[1] *Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, t. II, p. 457. — [2] Bohaeddin, *Vie de Saladin*, p. 68.

KHAN LOUBIEH.

A midi, je prends la direction du nord-est.

A midi quarante-cinq minutes, j'arrive au Khan Loubieh. Sauf les arasements du mur d'enceinte, ce khan arabe est entièrement détruit; il mesurait 52 pas de long sur 40 de large. A côté, une autre construction attenante est elle-même renversée; près de là aussi est une vaste citerne dont les voûtes sont écroulées.

HADJAR EN-NASARAH (MULTIPLICATION DES SEPT PAINS).

A une faible distance de là, vers le nord-est, j'observe sur un monticule quelques blocs basaltiques qui font saillie au-dessus du sol. On me les désigne sous le nom de *Hadjar en-Nasarah*, « pierres des Chrétiens »; d'autres les appellent, mais par erreur, *Khamsa Khoubsat*, « les cinq pains »; ils devraient les appeler plutôt *Seba' Khoubsat*, « les sept pains », car c'est là que, d'après une très ancienne tradition, eut lieu le miracle de la multiplication des sept pains, racontée dans l'évangile suivant :

21. Et Jésus, étant parti de là, se retira du côté de Tyr et de Sidon...

29. Puis, quittant cette contrée, il vint le long de la mer de Galilée, et montant sur une montagne, il s'y assit.

30. Alors une grande foule s'approcha de lui, ayant avec elle des muets, des aveugles, des boiteux, des infirmes et beaucoup d'autres, et on les mit aux pieds de Jésus, et il les guérit.

31. De sorte que la foule était dans l'admiration, voyant que les muets parlaient, les boiteux marchaient, les aveugles voyaient, et elle glorifiait le Dieu d'Israël.

32. Cependant, Jésus, ayant appelé ses disciples, leur dit : J'ai compassion de ce peuple, car il y a trois jours qu'ils sont constamment avec moi, et ils n'ont pas de quoi manger, et je ne veux pas les renvoyer à jeun, de peur qu'ils ne défaillent en chemin.

33. Ses disciples lui répondirent : Comment pourrons-nous trouver dans ce lieu désert assez de pains pour rassasier une si grande multitude?

34. Et Jésus leur repartit : Combien avez-vous de pains? Sept, lui dirent-ils, et quelques petits poissons.

35. Alors il commanda au peuple de s'asseoir sur la terre.

36. Et, prenant les sept pains et les poissons, après avoir rendu grâces, il les rompit et les donna à ses disciples, et ses disciples les distribuèrent au peuple.

37. Et tous mangèrent et furent rassasiés; et l'on emporta sept corbeilles pleines des morceaux qui étaient restés.

38. Or ceux qui mangèrent étaient au nombre de quatre mille hommes, sans compter les femmes et les petits enfants.

39. Jésus, ayant ensuite congédié le peuple, monta dans une barque et vint aux confins de Magedan[1].

Le même miracle est rapporté par saint Marc; seulement cet évangéliste termine ainsi la narration de ce grand prodige :

9. Or ceux qui mangèrent étaient environ au nombre de quatre mille, et Jésus les renvoya.

10. Aussitôt, étant entré dans une barque avec ses disciples, il vint dans le pays de Dalmanutha[2].

Ce dernier verset, comparé avec le verset 39 du chapitre xv de saint Matthieu, nous montre que le pays de Dalmanutha et les confins de Magedan doivent être identifiés ensemble. Dans tous les cas, le fait de la multiplication des sept pains paraît s'être accompli en deçà du Jourdain, non loin des rives occidentales du lac de Tibériade. Car Notre-Seigneur arrivait des confins de Tyr et de Sidon, et l'Évangile ne nous dit point qu'il eût soit franchi le Jourdain, soit traversé le lac de Tibériade.

Nous lisons dans saint Matthieu :

Puis, quittant cette contrée (les confins de Tyr et de Sidon), Jésus vint le long de la mer de Galilée, et, montant sur une montagne, il s'y assit[3].

D'un autre côté, saint Marc s'exprime comme il suit à ce sujet :

Jésus, se retirant des confins de Tyr et de Sidon, vint vers la mer de Galilée, au milieu des limites de la Décapole[4].

Ce passage, à la vérité, pourrait faire supposer que Notre-

[1] *Saint Matthieu*, c. xv, v. 21, 29-39. — [2] *Saint Marc*, c. viii, v. 9 et 10. — [3] *Saint Matthieu*, c. xv, v. 29. — [4] *Saint Marc*, c. vii, v. 31.

Seigneur avait franchi le Jourdain ; car sur les dix villes qui composaient la Décapole, neuf étaient situées au delà du Jourdain ; mais néanmoins l'une des principales, je veux dire Beth Chean ou Scythopolis, était en deçà de ce fleuve, et, par conséquent, Notre-Seigneur n'avait pas dû nécessairement traverser le Jourdain pour entrer dans les confins de la Décapole. Tout porte, au contraire, à croire qu'il était demeuré sur la rive occidentale de la mer de Galilée, lorsqu'il accomplit la multiplication des sept pains ; car, après avoir fait ce miracle, il monta sur une barque et vint, dit saint Matthieu, aux confins de Magedan, et, selon saint Marc, au pays de Dalmanutha. Or ces deux évangélistes ne se servent pas ici de l'expression *εἰς τὸ πέραν τῆς θαλάσσης* en grec, *trans fretum maris* en latin, « au delà de la mer », expression qu'ils emploient ailleurs pour indiquer la traversée du lac par le Sauveur ou par ses disciples. Il est donc très probable qu'après avoir nourri miraculeusement le peuple à l'endroit appelé aujourd'hui *Hadjar en-Nasarah* ou *Khamsa Khoubsat*, Notre-Seigneur descendit de la montagne où il était à Tibériade, et que là il monta sur une barque pour côtoyer le rivage jusqu'à Magedan, localité identique avec celle de Dalmanutha, aujourd'hui Medjdel.

Mais, me dira-t-on peut-être, la dénomination de *Khamsa Khoubsat* ou *des cinq pains*, donnée à ce lieu, ne semble-t-elle pas militer en faveur de l'opinion qui place en ce même endroit, non la multiplication des sept pains, mais celle des cinq pains?

Pour apprécier la valeur de cette objection, interrogeons les évangélistes. Voici d'abord comment saint Matthieu raconte ce dernier miracle :

13. Jésus, à cette nouvelle, partit de là dans une barque pour se retirer à l'écart dans un lieu désert, et le peuple qui le sut le suivit à pied de diverses villes.

14. Lorsqu'il sortait de la barque, ayant vu une grande multitude, il en eût compassion et il guérit les malades.

15. Le soir étant venu, ses disciples lui dirent : Ce lieu-ci est désert, et il est déjà bien tard. Renvoyez le peuple, afin qu'ils s'en aillent dans les villages acheter de quoi manger.

16. Mais Jésus leur dit : Il n'est pas nécessaire qu'ils y aillent; donnez-leur vous-mêmes à manger.

17. Ils lui répondirent : Nous n'avons ici que cinq pains et deux poissons.

18. Apportez-les-moi, leur dit-il.

19. Et après avoir commandé au peuple de s'asseoir sur l'herbe, il prit les cinq pains et les deux poissons, et levant les yeux au ciel il les bénit, puis, rompant les pains, il les donna à ses disciples, et ses disciples au peuple.

20. Ils en mangèrent tous et furent rassasiés; et l'on emporta douze corbeilles pleines des morceaux qui étaient restés.

21. Or ceux qui mangèrent étaient au nombre de cinq mille hommes sans compter les femmes et les enfants.

22. Aussitôt Jésus obligea ses disciples de monter dans la barque et de passer à l'autre bord, pendant qu'il renverrait le peuple.

23. Après l'avoir renvoyé, il monta seul sur une montagne pour prier, et le soir étant venu, il se trouva seul en ce lieu-là.

24. Cependant, la barque était fort battue des flots au milieu de la mer, parce que le vent était contraire.

25. Mais à la quatrième veille de la nuit, Jésus vint à eux, marchant sur les eaux...

34. Ayant traversé la mer, ils vinrent au territoire de Genésar [1].

Saint Marc nous fournit un détail de plus, renfermé dans le verset suivant :

Il pressa aussitôt ses disciples de monter dans la barque et de passer avant lui à l'autre bord, vers Bethsaïde, pendant qu'il renverrait le peuple [2].

Bethsaïde était donc sur le territoire de Genésar, puisque les disciples, en se dirigeant vers Bethsaïde, abordèrent à ce territoire, ainsi qu'avec saint Matthieu l'atteste saint Marc :

Ayant traversé la mer, ils vinrent au territoire de Génésareth et y abordèrent [3].

Saint Luc, de son côté, nous apprend que le miracle de la multiplication des cinq pains eut lieu dans un endroit désert près de Bethsaïde [4].

[1] *Saint Matthieu*, c. XIV, v. 13-25, 34. — [2] *Saint Marc*, c. VI, v. 45. — [3] *Saint Marc*, c. VI, v. 53. — [4] *Saint Luc*, c. IX, v. 10.

Cette Bethsaïde dont il est question ici est nécessairement différente de la Bethsaïde voisine de Capharnaüm, où les disciples abordèrent ensuite après l'accomplissement de ce miracle. C'est la *Bethsaida Julias*, située sur la rive orientale du Jourdain, dont j'aurai l'occasion de décrire plus tard l'emplacement, et qu'il ne faut pas confondre avec la Bethsaïde placée au nord de la plaine de Genésar, et qui paraît être identique avec le Kharbet Khan Minieh de nos jours.

Enfin, si nous consultons maintenant le récit de saint Jean, nous y voyons que Jésus se rendit au delà de la mer de Galilée, c'est-à-dire sur sa rive orientale, et que là, sur une montagne, il nourrit cinq mille hommes avec cinq pains. L'évangéliste ajoute ensuite :

10. Lorsque le soir fut venu, les disciples de Jésus descendirent au bord de la mer,

11. Et montèrent sur une barque pour passer au delà de la mer vers Capharnaüm. Il était déjà nuit que Jésus n'était pas encore venu à eux...

18. Cependant la mer commençait à s'enfler, à cause d'un grand vent qui soufflait.

19. Et après qu'ils eurent fait 25 ou 30 stades, ils virent Jésus qui marchait sur les flots et qui était proche de leur barque, ce qui les remplit de frayeur.

20. Mais il leur dit : C'est moi, ne craignez rien.

21. Ils voulurent donc le prendre dans leur barque, et la barque se trouva aussitôt au lieu où ils allaient[1].

De tous ces différents textes il résulte que l'endroit où eut lieu la multiplication des cinq pains était au delà, c'est-à-dire sur la rive orientale du lac de Tibériade, non loin d'une ville appelée Bethsaïde, et que de là, après l'accomplissement de ce miracle, les disciples traversèrent le lac pour gagner, selon saint Matthieu, le territoire de Genésar, selon saint Marc, Bethsaïde, selon saint Jean, Capharnaüm.

L'apparente divergence entre les évangélistes relativement à

[1] *Saint Jean*, c. VI, v. 10 et 11, 18-21.

l'endroit où les disciples abordèrent s'explique de la manière la plus naturelle, si l'on place la Bethsaïde occidentale à Khan Minieh et Capharnaüm à Tell Houm. En effet, Khan Minieh appartient au territoire de la belle plaine de Genésar ou Génésareth, connu actuellement sous le nom de *Rhoueïr*, « le petit Rhôr, la petite vallée ». Quant à Tell Houm, c'est la localité la plus voisine vers le nord-est de Khan Minieh, et comme les disciples prirent, après le miracle dont nous venons de parler, la direction de Bethsaïde, suivant un évangéliste, de Capharnaüm, suivant un autre, la conclusion que nous devons tirer de ces deux textes, c'est que ces deux villes étaient peu distantes l'une de l'autre, de telle sorte que les disciples, en débarquant près de l'une ou l'autre, pouvaient être désignés comme ayant abordé soit à Bethsaïde, soit à Capharnaüm, soit également sur le territoire de Génésareth, puisque Bethsaïde faisait partie de ce district.

Dans tous les cas, la multiplication des cinq pains eut pour théâtre une montagne située au delà et, par conséquent, sur la rive orientale du lac de Tibériade. La dénomination de *Khamsa Khoubsat* ou *des cinq pains* donnée au monticule qui nous occupe en ce moment est donc erronée, et c'est le miracle de la multiplication des sept pains qui s'accomplit en cet endroit.

HATTIN.

A une heure, je me dirige vers le nord-ouest pour gagner Hattin, en laissant à ma droite la montagne dite Koroun Hattin, dont je parlerai bientôt.

A une heure vingt minutes, je fais halte près de la source du village, non loin de laquelle ma tente a été dressée.

Au bas et au nord de la source est situé Hattin, sur la pente d'une colline. La population, entièrement musulmane, se monte à 700 âmes environ.

Pendant l'été, les habitants se fabriquent, au-dessus de la terrasse de leurs maisons, de petites huttes en roseaux où ils passent

la nuit. Des jardins plantés de citronniers et de figuiers avoisinent le village. Ils sont arrosés par les eaux qui descendent de la source, et qui forment un ruisseau divisé en de nombreuses rigoles.

Cette source elle-même est dominée vers le sud par un oualy consacré à Neby Cha'ïb, et assis sur des rochers au milieu desquels quelques vieux arbres ont pris racine et ombragent ce sanctuaire vénéré. Neby Cha'ïb, en effet, n'est autre pour les Musulmans que Jéthro, le beau-père de Moïse, qui, d'après une fort ancienne tradition accréditée parmi eux, serait mort et aurait été enterré en cet endroit. Ils y montrent son tombeau et la trace d'un de ses pieds imprimée miraculeusement sur une plaque de marbre. A une faible distance de là, une chambre sépulcrale renfermerait la dépouille mortelle des filles de Jéthro, et porte le nom de *Oualy benat Neby Cha'ïb.*

La tradition qui place auprès de Hattin le tombeau de Jéthro et de ses filles ne repose sur aucun argument sérieux. Les Livres saints et Josèphe se taisent complètement là-dessus. Nous ignorons l'endroit où mourut le beau-père de Moïse, mais il est probable qu'il termina sa vie dans le pays de Madian, où il était retourné après avoir rejoint un instant son gendre, à qui il avait ramené sa femme Sephora et ses deux fils[1]. Ses ossements furent-ils ensuite transportés par les Israélites dans la Terre promise et ensevelis à Hattin ? C'est sur quoi nous manquons absolument de renseignements authentiques.

Nous savons seulement que la tradition musulmane que je viens de relater date au moins du moyen âge, car nous la voyons déjà consignée dans le récit de Samuel bar Simson, qui visita la Palestine en 1210 :

De là (d'Arbel) je suis allé, dit-il, au village de Chitim (c'est le Hattin de nos jours), et j'y vis du côté de la montagne deux sépulcres; les uns prétendent que c'est le tombeau de Josué, les autres affirment que ce sont les sépulcres de Jéthro et de Séphanie[2].

[1] *Exode*, c. XVIII. — [2] Carmoly, *Itinéraires de Palestine*, p. 131.

Rabbi Iakob, qui accomplit un pèlerinage en Palestine vers 1258, reproduit la même tradition :

Au village de Chitim sont les sépulcres de Jéthro, beau-père de Moïse, notre maître, et de Sephora, qui vivent dans le monde à venir [1].

On lit également dans Ishak Chelo, qui en 1333 alla s'établir à Jérusalem :

Le village de Chitim ou Chitin paraît être le Kefar Itim de la Mischnah ou le Kefar Chitia du Talmud. Il n'est guère connu que par deux antiques monuments funéraires qu'on dit être les tombeaux de Jéthro, beau-père de Moïse, et de Jacob de Kefar Chitia, sur qui soit le salut [2].

[1] Carmoly, *Itinéraires de Palestine*, p. 185. — [2] *Ibidem*, p. 259.

CHAPITRE TREIZIÈME.

HATTIN EL-KEDIM. — KOROUN HATTIN. — BATAILLE DE HATTIN. — KHARBET ARBED (ARBEL). — KALA'T EL-MA'AN. — MEDJDEL (MAGDALA).

HATTIN EL-KEDIM (KEFAR CHITIA).

Le 23 juin, à quatre heures quarante-cinq minutes du matin, je vais visiter des ruines dites *Hattin el-Kedim*, « Hattin l'ancien ». Elles couronnent une colline élevée qui se dresse au sud du village actuel et à l'est de la source, et dont les flancs sont très abrupts sur certains points. Ces ruines sont actuellement très confuses. On distingue seulement les vestiges d'un mur d'enceinte construit avec des pierres basaltiques de toute grandeur, et au dedans de cette enceinte renversée de nombreux tas de matériaux amoncelés au milieu des broussailles, restes de maisons démolies. Çà et là on remarque quelques arbres séculaires, tels que figuiers et oliviers.

KOROUN HATTIN.

Poursuivant ma route vers le sud-est, je gravis bientôt une autre colline beaucoup plus célèbre, appelée *Koroun Hattin*, « cornes de Hattin », à cause des deux sommets ou cornes qui la surmontent, l'un au nord-ouest, l'autre au sud-est. Elle domine d'environ 250 mètres, vers le nord, la vallée que sillonne l'Oued el-Hamam et d'une soixantaine de mètres, vers le sud, la plaine accidentée qui s'étend de ce côté. Entre ces deux sommets, séparés l'un de l'autre par un intervalle de 400 pas, se déroule un plateau inégal. La colline tout entière, dans sa partie supérieure, était entourée d'un mur d'enceinte dont il subsiste encore de nombreuses traces,

principalement aux deux cornes, qui paraissent avoir été fortifiées d'une manière spéciale. Ce mur, du reste, à en juger par la nature des matériaux de toute forme et de toute dimension qui jonchent le sol, semble avoir été construit à la hâte. Les babitants de Hattin prétendent qu'il renfermait une petite ville, depuis longtemps rasée de fond en comble et aux ruines indistinctes de laquelle ils donnent le nom de *Kharbet Medinet et-Thouileh*, « ruines de la ville la longue ». A les en croire, la population de cette ville était coupable de tant de crimes, que Dieu résolut de l'anéantir; mais auparavant il avertit Neby Cha'ïb, seul juste qu'il voulait épargner, et aussitôt que celui-ci eut quitté la cité maudite, elle fut détruite par la vengeance divine. On reconnaît facilement dans cette tradition une image assez fidèle de celle que nous ont transmise les Livres saints relativement à la sortie de Loth de Sodome et à la destruction de cette ville, après le départ de ce juste.

A la pointe sud-est de la colline on remarque un caveau oblong, creusé dans le roc et revêtu de ciment; il est en grande partie comblé. C'était ou un tombeau ou une citerne. A côté se voient les arasements d'une petite construction mesurant huit pas carrés, et qui passe pour être un ancien oualy, ayant succédé lui-même à une chapelle chrétienne. D'autres y reconnaissent les restes d'une tour.

Une fort ancienne tradition chrétienne place sur le Djebel Koroun Hattin le lieu où Notre-Seigneur aurait prêché à ses disciples les huit béatitudes, et, en souvenir de ce sermon à jamais mémorable, les pèlerins, qui vont de Tibériade visiter cette colline, ont la pieuse habitude d'y réciter les versets qui le reproduisent[1]; ils la vénèrent elle-même sous le nom que les chrétiens du pays lui ont depuis longtemps donné de *Montagne des Béatitudes*.

C'est également sur cette hauteur que Jésus enseigna pour la première fois l'oraison dominicale[2], divine prière qu'il devait enseigner de nouveau, plus tard, en revenant un jour de Béthanie[3], pen-

[1] *Saint Matthieu*, c. v, v. 1-10. — [2] *Id.* c. vi, v. 9-13. — [3] *Saint Luc*, c. xi, v. 1-4.

dant que, d'après la tradition, il était sur la montagne des Oliviers.

BATAILLE DE HATTIN.

A l'époque des Croisades, le Djebel Koroun Hattin et les plaines qui l'avoisinent furent le théâtre de la célèbre et désastreuse bataille où, le 4 juillet 1187, l'armée des Latins fut écrasée par celle de Saladin, qui, à la suite de cette victoire, se rendit bientôt maître de presque toute la Palestine.

La trêve qui avait été conclue entre les Musulmans et les Chrétiens ayant été rompue, Saladin s'était hâté de rassembler une armée formidable, composée de Turcs, d'Arabes, de Kurdes et d'Égyptiens. Après avoir franchi le Jourdain, il s'avançait dans la Galilée, soumettant tout sur son passage.

Guy de Lusignan, de son côté, nouvellement monté sur le trône de Jérusalem, avait réuni dans un camp près de la fontaine de Sepphoris la milice entière de Saint-Jean et du Temple et toutes les forces disponibles des Chrétiens, dont le chiffre atteignait celui de cinquante mille combattants. Déjà les Musulmans venaient de s'emparer de la ville de Tibériade, et menaçaient la forteresse où s'étaient réfugiés la femme et les enfants de Raymond, comte de Tripoli. Les barons étaient tous d'avis qu'il fallait immédiatement marcher contre l'ennemi. Mais Raymond émit un sentiment opposé, et, bien que sa femme et ses enfants fussent assiégés et que, comme époux et père, il dût être pressé de hâter leur délivrance, il conseilla néanmoins au roi et aux seigneurs présents à la délibération d'attendre de pied ferme l'ennemi à Sepphoris, où l'eau était abondante et où l'on pouvait se procurer facilement des vivres. Que si l'on marchait, au contraire, au-devant des Musulmans, à travers un pays sec et aride, l'ardeur de la saison, la soif et la faim livreraient les Chrétiens épuisés à la fureur de leurs innombrables adversaires. Le conseil des barons et des chevaliers se rallia à l'avis de Raymond ; mais, lorsque Lusignan fut resté seul sous sa tente, le grand maître du Temple accusa de trahison le comte de Tripoli, et le

roi donna imprudemment l'ordre de se mettre en marche. Le jeudi, 2 juillet, l'armée chrétienne quitta son camp de Sepphoris et prit la route de Tibériade. Arrivée près de Loubieh, elle fut assaillie, le lendemain, par une grêle de pierres et de flèches lancées par les Sarrasins. Bientôt la cavalerie musulmane s'ébranla de toutes parts et, gardant soigneusement toutes les issues qui aboutissaient au lac de Tibériade, elle essaya par des attaques sans cesse renouvelées de rompre les rangs des Chrétiens. Ceux-ci, les yeux fixés sur l'étendard de la vraie croix, soutinrent bravement le choc. L'historien arabe Emad-eddin, témoin de la bataille, nous les représente faisant les plus grands efforts pour s'ouvrir un passage vers le lac :

Déjà, dit-il, ils étaient tourmentés par la soif et embrasés par la chaleur du jour. Cette première attaque eut lieu un vendredi. Les Francs parurent supporter la soif avec constance et courage. Ils avaient bu toute l'eau des outres ; ils avaient mis à sec leurs vases ; ils avaient épuisé jusqu'à l'eau des larmes, et déjà ils allaient succomber à leurs maux, lorsque la nuit survint. Ils passèrent cette nuit dans leur camp, ne sachant ce qu'ils devaient faire. Cependant, ils ne se laissèrent point abattre, et ils se dirent entre eux : Demain nous trouverons de l'eau avec nos épées [1].

Le lendemain matin, samedi, 4 juillet, la lutte devint plus vive et plus acharnée encore que la veille ; mais les Chrétiens avaient déjà perdu tout espoir, tandis que les Musulmans, pleins de confiance dans leur nombre et sûrs de vaincre, se précipitaient sur leurs adversaires avec l'audace que donne la certitude du triomphe. Les Latins cependant, quoique enveloppés de tous côtés, continuaient à se défendre avec un courage héroïque; mais Saladin ayant fait mettre le feu aux broussailles et aux herbes sèches qui couvraient la plaine, la flamme et la fumée, poussées par le vent, environnèrent l'armée chrétienne et achevèrent de jeter la confusion dans ses rangs. Mourants de soif et de faim, suffoqués, en outre, par la chaleur, les plus braves d'entre eux se réfugièrent

[1] *Bibliothèque des Croisades*, IVe partie, p. 193.

sur la colline de Hattin, où le roi Guy de Lusignan fit dresser sa tente. De là ils repoussèrent trois fois les Sarrasins qui les y poursuivirent. Le comte de Tripoli, qui commandait l'avant-garde, réussit à se frayer un chemin à travers les ennemis. L'évêque de Saint-Jean-d'Acre, qui portait le bois de la vraie croix, était tombé mortellement frappé, et l'évêque de Lydda, qui l'avait remplacé, fut bientôt lui-même fait prisonnier, laissant entre les mains des Musulmans l'étendard sacré confié à sa garde. A cette vue, les Chrétiens perdirent tout courage, et leur défaite fut dès lors inévitable et complète. Guy de Lusignan, avec son frère Geoffroy, le grand maître des Templiers, Renaud de Châtillon, et tout ce que la Palestine avait de plus illustres guerriers, fut contraint de se rendre au vainqueur. Saladin traita le roi de Jérusalem avec courtoisie. Il le fit venir sous sa tente, avec les principaux prisonniers, et ce prince étant pressé par la soif, il lui fit servir un sorbet rafraîchi dans la neige. Comme le roi, après avoir bu, présentait la coupe à Renaud de Châtillon, qui était debout près de lui, le sultan, qui ne voulait pas sauver la vie à ce chevalier et qui, d'après les mœurs arabes, aurait paru consentir à l'épargner, s'il l'avait laissé boire ou manger sous sa tente, arrêta aussitôt la main de Lusignan, en s'écriant : « Ce traître ne doit point boire en ma présence, car je ne veux pas lui faire grâce. » Puis, se tournant vers Renaud et lui reprochant la rupture de la trêve, il le menaça de la mort, s'il n'abjurait aussitôt la foi chrétienne, pour embrasser la religion du prophète. Renaud s'étant refusé noblement à cette lâche apostasie, Saladin, transporté de fureur, le frappa de son cimeterre, et plusieurs des satellites du sultan se précipitèrent sur lui, pour l'achever. Deux cents templiers et hospitaliers furent ensuite pareillement décapités, par ordre et en présence de Saladin.

Gauthier Winisauf raconte qu'un certain nombre d'autres chevaliers chrétiens, ambitionnant, eux aussi, la palme du martyre et préférant la mort à la servitude, criaient à haute voix, par un héroïque mensonge, qu'ils étaient également hospitaliers ou tem-

pliers, et s'empressaient de présenter leurs têtes au glaive des bourreaux [1]. Le roi fut emmené à Damas, avec les seigneurs les plus notables de l'armée ; le reste des prisonniers fut vendu à vil prix à tous ceux qui voulurent acheter des esclaves. Un pauvre soldat musulman, qui avait un captif entre les mains, l'échangea, dit-on, contre une paire de sandales.

Un an après cette mémorable et funeste bataille, les plaines et la colline de Hattin étaient encore jonchées des misérables débris d'une armée vaincue. A chaque pas on foulait des fragments de squelettes épars. Aujourd'hui, après tant de siècles écoulés, les habitants de Hattin m'ont affirmé qu'en labourant les champs voisins de leur village, ils écrasaient fréquemment sous le soc de leur charrue des ossements humains provenant, sans doute, de l'effroyable massacre qui eut lieu alors dans ces plaines, si néfastes au nom chrétien.

KHARBET ARBED (ARBEL).

A six heures vingt-cinq minutes, je redescends vers le nord-ouest du Djebel Koroun Hattin par des pentes très raides, mais néanmoins fertiles.

A six heures cinquante minutes, je chemine vers l'est-sud-est, dans une plaine d'une grande fécondité naturelle et en partie seulement cultivée; puis, montant dans la même direction, je parviens, à sept heures trente minutes, aux ruines dites *Kharbet Arbed*. Elles couvrent les pentes d'un plateau élevé qui domine, vers le sud et vers l'ouest, l'Oued el-Hamam. Ce sont celles d'une petite ville renversée de fond en comble. On peut suivre néanmoins encore çà et là, au milieu des broussailles, les traces d'un mur d'enceinte, qui avait été bâti avec des pierres basaltiques et mesurait 90 centimètres d'épaisseur. Au dedans de cette enceinte, aux trois quarts rasée, on heurte à chaque pas les débris confus

[1] Gauthier Winisauf, *Itinéraire du roi Richard*, l. I, c. v.

de maisons écroulées, construites elles aussi jadis, pour la plupart, avec des matériaux basaltiques. Une source abondante, renfermée dans un puits revêtu intérieurement de pierres régulières de moyenne dimension, fournissait de l'eau aux habitants. Ils avaient, en outre, creusé dans le roc de nombreuses citernes et deux bassins, qui avaient été bâtis là où le roc faisait défaut, et qui sont actuellement à moitié comblés. Les samedis, ils se réunissaient dans une synagogue construite avec de belles pierres de taille calcaires, et qui a malheureusement subi une dévastation complète.

Elle était ornée de colonnes, les unes corinthiennes, les autres ioniques, d'un moindre module, dont plusieurs gisent encore à terre avec leurs chapiteaux mutilés. Son entrée, contrairement à l'usage généralement adopté autrefois pour les synagogues, était vers l'est. Là on admire les débris d'une jolie porte décorée de moulures à crossettes. Les Musulmans ont plus tard transformé cet édifice en mosquée, comme l'attestent les restes d'un mihrab que l'on observe du côté du sud.

Le Kharbet Arbed occupe l'emplacement et conserve le nom, légèrement altéré, de la ville d'Arbel ou Arbela, signalée plusieurs fois par Josèphe. Il la mentionne comme située en Galilée, non loin du lac de Tibériade et dans le voisinage de nombreuses cavernes. Ce sont celles qui sont percées dans les flancs rocheux et escarpés de l'Oued el-Hamam; j'en parlerai tout à l'heure.

Le général syrien Bacchidès campa, dit cet historien, près d'Arbela en Galilée, dans sa marche d'Antioche à Jérusalem, et s'empara de tous ceux qui s'étaient réfugiés dans les cavernes voisines de son campement :

Ὁς (Βακχίδης) ἐκ τῆς Ἀντιοχείας ἐξορμήσας καὶ παραγενόμενος εἰς Ἰουδαίαν ἐν Ἀρβήλοις πόλει τῆς Γαλιλαίας στρατοπεδεύεται. Καὶ τοὺς ἐν τοῖς ἐκεῖ σπηλαίοις ὄντας (πολλοὶ γὰρ εἰς αὐτὰ συνεπεφεύγεσαν) ἐκπολιορκήσας καὶ λαβών, ἅρας ἐκεῖθεν ἐπὶ τὰ Ἱεροσόλυμα σπουδὴν ἐποιεῖτο[1].

[1] *Antiq. judaïq.* t. XII, c. XI, § 1.

Le même fait est rapporté ainsi dans le livre I des Machabées :

1. Démétrius, ayant appris que Nicanor avait été tué dans le combat et son armée défaite, envoya de nouveau en Judée Bacchidès et Alcime, avec l'aile droite de ses troupes.

2. Ils marchèrent par le chemin qui conduit à Galgala et campèrent à Masaloth, qui est près d'Arbel ; et ils prirent cette place et y tuèrent un grand nombre d'hommes [1].

L'endroit appelé ici Masaloth, dans le texte grec Μαισαλώθ, Μεσαλώθ et Μεσσαλώθ, et indiqué comme se trouvant sur le territoire d'Arbel, répond probablement, ainsi que le suppose ingénieusement Robinson [2], aux cavernes jadis fortifiées de l'Oued el-Hamam, auxquelles on monte par des degrés. En hébreu, en effet, le mot מְסִלּוֹת, *mesilloth*, signifie « degrés, étages ».

Dans le Talmud de Jérusalem, il est question d'une ville d'Arbel en Palestine, renommée pour sa fabrication de tissus communs [3].

Mais l'Arbel mentionnée ici ne doit pas être nécessairement identifiée avec notre Kharbet Arbed, l'Arbel de l'historien Josèphe et du livre des Machabées, car Eusèbe signale trois autres villes ainsi appelées, l'une à l'extrémité de la Judée vers l'est, la seconde au delà du Jourdain, non loin de Pella, la troisième dans la Grande Plaine, à 9 milles de Legio :

Ἀρβηλὰ, ὄριον ἀνατολικὸν τῆς Ἰουδαίας· ἔστι δὲ καὶ κώμη τις Ἀρβηλὰ πέραν τοῦ Ἰορδάνου ἐν ὁρίοις Πέλλης πόλεως Παλαιστίνης· καὶ ἄλλη δὲ Ἀρβηλὰ κεῖται ἐν τῷ Μεγάλῳ Πεδίῳ, τῆς Λεγεῶνος διεστῶσα σημείοις θ'.

Le prophète Osée, dans le texte hébreu, cite une ville du nom de Beth-Arbel, בֵּית אַרְבֵאל, qui fut ravagée par Salmanasar [4]. C'est peut-être celle qui nous occupe en ce moment.

Le rabbin Samuel bar Simson parle d'une localité appelée Arbel dans le voisinage de Tibériade; il s'agit, par conséquent, dans son récit, de notre Kharbet Arbed.

De cet endroit, dit-il, nous arrivâmes à Arbel, et nous y remarquâmes le

[1] *Machabées*, l. I, c. IX, v. 1 et 2.
[2] *Biblical Researches*, t. II, p. 398.
[3] Talmud de Jérusalem, *Péah*, VII, 4.
[4] *Osée*, c. X, v. 14.

sépulcre de Nitaï, sur lequel se trouve un très beau monument. Nous montâmes à Arbel, où était la grande synagogue que Nitaï y fit construire ; elle est à présent en ruine, à cause de nos péchés. Ceci est au milieu de la ville. Hors de la ville nous découvrîmes le tombeau de Rabbi Zera. Ce sépulcre est sans monument; celui qui y était jadis est tombé en ruine [1].

Ce Nitaï, auquel Samuel bar Simson attribue la fondation de la synagogue d'Arbel, qui était déjà renversée de son temps, c'est-à-dire au commencement du XIIIe siècle, est un ancien docteur de la loi cité dans la Mischna, qui l'appelle Nitaï ha-Arbeli, ou Nitaï d'Arbel [2].

Quant à Rabbi Zera, c'était un rabbin célèbre, né en Babylonie, élevé en Palestine et mort à Tibériade [3].

D'autres rabbins, mentionnés par Carmoly comme ayant visité la Palestine après Samuel bar Simson, signalent également cette même ville d'Arbel et les ruines de sa synagogue.

KALA'T EL-MA'AN.

A neuf heures quarante-cinq minutes du matin, je descends, vers le nord, par des pentes extrêmement rapides, dans l'Oued el-Hamam.

A dix heures, j'atteins le lit de l'*oued*, que je côtoie vers l'est. Une source assez abondante y coule entre des roseaux, des agnus-castus et des lentisques. Le ruisseau qu'elle forme serpente dans une gorge très profonde, que bordent et resserrent deux chaînes parallèles de hautes collines rocheuses, dont les flancs escarpés, semblables sur beaucoup de points à des murailles gigantesques, sont percés à différents étages d'innombrables cavernes creusées jadis par la main de l'homme. J'en visite, chemin faisant, une soixantaine, où je ne parviens qu'au prix des plus grands efforts. Quelques-unes seraient tout à fait inaccessibles, si des degrés n'avaient été ménagés dans le roc. Les plus remarquables me sont

[1] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 131.

[2] Mischna, *Aboth*, I, 7.

[3] Talmud, *Moa'd Kathon*, p. 25.

désignées sous le nom de *Kala't Ma'an* ou de *Kala't oued el-Hamam;* elles ont été autrefois fortifiées. Un escalier, pratiqué sur des flancs presque verticaux, conduit à une première série de grottes, où l'on arrive en suivant une espèce de corridor, dont la voûte, légèrement triangulaire, est en partie taillée dans le roc et en partie construite avec des pierres de moyenne dimension. De là, d'autres escaliers permettent de monter successivement à d'autres étages supérieurs. Un mur flanqué de tourelles demi-circulaires protège l'entrée de plusieurs de ces grottes ; elles sont reliées entre elles au moyen d'étroites galeries voûtées, et beaucoup sont munies de citernes. Actuellement inhabitées, elles servent d'asile à des milliers de colombes, qui y ont élu domicile, et on foule en les parcourant une épaisse couche de colombine, résultant du long séjour de ces oiseaux, et qui serait un engrais excellent pour la terre, si les habitants des villages les plus rapprochés savaient en profiter. C'est cette quantité énorme de colombes qui a fait donner à la gorge de l'*Oued el-Hamam* le nom qu'elle porte : « vallée des colombes ».

Josèphe signale à plusieurs reprises ces grottes célèbres. Dans un passage de cet historien [1] que j'ai cité précédemment, on a vu que le général syrien Bacchidès s'empara, lors de son passage à Arbel, de tous les Juifs qui s'étaient réfugiés en grand nombre dans les cavernes voisines de cette ville, et qui sont précisément celles dont il s'agit en ce moment.

Ailleurs, cet écrivain mentionne ces mêmes cavernes comme ayant servi de repaires à des bandes de brigands qui y furent exterminées par Hérode. Ce prince s'était rendu de sa personne à Arbel avec ses troupes et, de là, il alla attaquer ceux qui s'étaient retranchés dans ces asiles, en apparence inexpugnables.

Ces grottes, dit Josèphe, sont situées sur les flancs de montagnes abruptes ; inaccessibles de toutes parts, on y pénètre seulement au moyen de sentiers très étroits et obliques. Devant, les rochers offrent des pentes extrê-

[1] *Antiq. judaïq.* l. XII, c. XI, § 1.

mement raides, et tels sont l'escarpement et la profondeur des précipices, que le roi, déconcerté par la difficulté des lieux, hésita longtemps pour savoir quel parti il devait prendre. Enfin, il imagina un plan qui présentait beaucoup de dangers. Les plus valeureux de ses soldats furent descendus du haut de la montagne dans des coffres jusqu'à la hauteur de ces cavernes, où ils s'élancèrent, massacrant les brigands avec leurs familles, et les attaquant par le feu, quand ils essayaient de résister. Hérode, voulant épargner quelques-uns de ces derniers, leur enjoignit par la voix d'un héraut de venir le trouver. Mais aucun d'entre eux ne consentit à se livrer volontairement, et beaucoup de ceux qui étaient contraints de le faire préférèrent la mort à la servitude. Un vieillard, père de sept enfants, qui le suppliaient avec leur mère de leur permettre de sortir, les tua tous de la manière suivante. Il leur ordonna de s'avancer successivement jusque sur le seuil, où il se tenait lui-même, et, à mesure qu'ils s'avançaient, il les égorgeait. En vain Hérode, qui l'observait de loin, ému à la vue d'un tel spectacle, le suppliait-il, en lui tendant la main, d'épargner ses propres enfants. Inflexible à ses prières et reprochant à Hérode la bassesse de son origine, le vieillard, après avoir immolé ses enfants, tua également sa femme, et jeta ensuite leurs cadavres du haut en bas, puis il s'élança lui-même dans l'abîme [1].

Plus tard, lors de l'invasion romaine, Josèphe, ainsi qu'il le raconte dans sa *Vie* [2], fortifia ces grottes, et c'est probablement à lui qu'il faut attribuer les ouvrages de défense qui protègent quelques-unes d'entre elles, ouvrages qui ont pu être réparés ensuite et qui sont encore en partie intacts.

MEDJDEL (MAGDALA).

Après avoir consacré deux heures à explorer un certain nombre de ces cavernes, je poursuivis ma route vers l'est.

A midi quinze minutes, au sortir de la gorge de l'Oued el-Hamam, je commence à traverser, dans sa partie méridionale, la riche plaine connue sous le nom de Rhoueïr.

A midi quarante-cinq minutes, je fais halte à Medjdel. Ce village se compose d'une trentaine de petites maisons, surmontées

[1] *Guerre des Juifs*, l. I, c. XVI, § 4. — [2] *Vie de Josèphe*, § 37.

chacune d'une cabane en roseaux, où les habitants se réfugient pendant la nuit, à l'époque des grandes chaleurs. Près du rivage du lac, deux vieux pans de murs très épais semblent les restes d'une ancienne tour. Dans le cimetière, on remarque quelques traces de constructions rasées.

Medjdel, à cause de son nom et de sa position, est généralement identifié, et, je crois, non sans raison, avec la bourgade de Magdala, patrie de sainte Marie-Madeleine, et signalée sous ce nom dans un passage de saint Matthieu, version grecque :

Καὶ ἀπολύσας τοὺς ὄχλους, ἀνέβη εἰς τὸ πλοῖον, καὶ ἦλθεν εἰς τὰ ὅρια Μαγδαλά[1].

Dans la Vulgate, au lieu de Μαγδαλά, nous lisons *Magedan* :

Et, dimissa turba, ascendit in naviculam, et venit in fines Magedan.

D'autres manuscrits grecs portent également Μαγαδάν et Μαγεδάν.

Le nom hébraïque était très probablement מִגְדַּל, *Migdal*, ou מִגְדֹּל, *Migdol*, qui signifie « tour » et que nous voyons appliqué en Palestine à plusieurs villes fortifiées.

Le village qui nous occupe ici était, sans doute, jadis une place forte au sud de la belle plaine de Génésareth, dont elle défendait les approches.

Quoi qu'il en soit, comme nous le voyons par le verset que je viens de citer, Notre-Seigneur y aborda, après avoir accompli le miracle de la multiplication des sept pains et des petits poissons, avec lesquels il nourrit quatre mille hommes, indépendamment des femmes et des enfants.

Dans saint Marc, Notre-Seigneur, après ce miracle, se rend en barque à Dalmanutha et non à Magdala ou Magedan :

Et statim ascendens navim cum discipulis suis venit in partes Dalmanutha[2].

[1] *Saint Matthieu*, c. xv, v. 39. — [2] *Saint Marc*, c. viii, v. 10.

Nous lisons de même dans la version grecque :

Καὶ εὐθέως, ἐμβὰς εἰς τὸ πλοῖον μετὰ τῶν μαθητῶν αὐτοῦ, ἦλθεν εἰς τὰ μέρη Δαλμανουθά.

A l'époque d'Eusèbe, d'autres manuscrits grecs de saint Marc, au lieu de *Δαλμανουθά*, portaient *Μεγαιδάν*, où l'on retrouve, avec une forme légèrement altérée, la dénomination de *Μαγεδάν*, employée par saint Matthieu. Cela résulte, en effet, du passage suivant de l'*Onomasticon* :

Μαγεδάν· εἰς τὰ ὅρια Μαγεδὰν ὁ Χριστὸς ἐπεδήμησεν, ὡς ὁ Ματθαῖος· καὶ ὁ Μάρκος δὲ τῆς Μεγαιδὰν μνημονεύει· καί ἐστι νῦν ἡ Μαγαιδανὴ περὶ τὴν Γεράσαν.

Il ne faudrait pas s'imaginer, parce qu'Eusèbe signale près de Gérasa, par conséquent au delà du Jourdain, une région appelée *Μαγαιδανή*, qu'il place également au delà de ce fleuve, et non plus sur la rive occidentale du lac de Tibériade, la localité du nom de Magedan où Notre-Seigneur aborda après la multiplication des sept pains. Ce passage prouve seulement que près de Gérasa se trouvait pareillement une autre Migdal, en grec *Μαγεδάν*, *Μαγαιδάν* et *Μεγαιδάν*, qui avait donné son nom à une région ainsi appelée.

Pour en revenir à Dalmanutha, c'était soit une localité voisine de Magdala, soit tout simplement le nom du district où était située cette dernière bourgade, sans qu'il y ait eu pour cela un village ou un bourg ainsi désigné. Il en était de même de Bethléhem de Judée, qui appartenait au district d'Éphrata, bien qu'aucune ville de ce nom ne soit mentionnée dans la Bible.

Si Dalmanutha était un village ou un bourg voisin de Magedan ou Magdala, aujourd'hui Medjdel, on peut en fixer l'emplacement à l'entrée de la vallée de Foulieh, au sud du promontoire qui la sépare de Medjdel. Cette vallée, en effet, arrosée par deux sources abondantes et où l'on observe quelques ruines, a pu, dans l'antiquité, non seulement être cultivée, mais encore avoir contenu un certain groupe d'habitations. Si, au contraire, Dalmanutha était

uniquement le nom d'un district, il pouvait comprendre à la fois et la vallée actuelle de Foulieh et le territoire de Medjdel. De la sorte, dire que Notre-Seigneur aborda aux confins de Magdala ou Magedan, ou qu'il débarqua sur le territoire de Dalmanutha, c'est indiquer en d'autres termes le même lieu de débarquement. Saint Matthieu est donc d'accord avec saint Marc, et les différents manuscrits de saint Marc ne se contredisent pas non plus ici pour le fond.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

EL-RHOUEÏR (PLAINE DE GENNÉSAR). — A'ÏN EL-MEDAOUARAH. — KHARBET ABOU-CHOUCHEH (KINNERETH). — KHARBET RABADHIEH. — KHARBET KHAN MINIEH (BETHSAÏDA).

EL-RHOUEÏR (PLAINE DE GENNÉSAR).

Le 24 juin, à quatre heures cinquante minutes du matin, je commence à traverser vers le nord la belle plaine appelée actuellement *El-Rhoueïr*, « le petit Rhôr, la petite vallée, » la grande vallée du Jourdain étant désignée elle-même sous le nom de *Rhôr*. Cette plaine, extraordinairement fertile et arrosée par plusieurs ruisseaux intarissables, qui transforment le sol en un véritable limon d'une fécondité extrême, est décrite par Josèphe de la manière suivante :

Devant le lac de Gennésar s'étend une région du même nom, que la nature et sa beauté ont douée d'avantages merveilleux, car, à cause de sa fécondité, elle ne se refuse à aucune espèce d'arbres, et ceux qui la cultivent en ont planté de toutes sortes, son climat se prêtant, par une heureuse température, aux productions les plus diverses; car les noyers, qui aiment beaucoup le froid, y croissent en très grand nombre; elle abonde aussi en palmiers, arbres qui ont besoin de chaleur pour se développer, et auxquels se mêlent des figuiers et des oliviers, qui demandent un air plus doux. On dirait que la nature y rivalise d'efforts pour réunir en un même endroit les produits les plus opposés, et que les différentes saisons de l'année cherchent à l'envi les unes des autres à s'emparer de ce sol comme s'il leur appartenait à chacune en propre. Car non seulement il engendre d'une manière étonnante les récoltes les plus diverses, mais encore il les conserve longtemps. Les principales d'entre elles, par exemple les raisins et les figues, il les fournit pendant dix mois sans interruption, et les autres fruits y mûrissent toute l'année concurremment avec les précédents. Aux avantages, en effet, d'un climat si bien tempéré, ce district joint ceux d'une source, dont les eaux très fécondantes l'arrosent tout entier. Les indi-

gènes donnent à cette source le nom de *Capharnaoum*. Quelques-uns la regardent comme l'une des veines du Nil, parce qu'elle engendre des poissons semblables au coracinus que l'on trouve dans les marais voisins d'Alexandrie. La plaine mesure, sur la côte du lac qui porte le même nom qu'elle, une longueur de 30 stades et une largeur de 20 [1].

La vallée appelée de nos jours *El-Rhoueïr* a effectivement, le long du lac de Tibériade, l'étendue que Josèphe assigne à la plaine de Gennésar; elle est, en outre, d'une fertilité singulière; seulement, la vigne et les autres arbres qui y croissaient jadis en si grand nombre, comme les noyers, les figuiers, les palmiers et les oliviers, ont presque tous disparu, et le sol, partout où il est cultivé, est presque exclusivement couvert de cotonniers, de sésame et de doura. Là où l'homme, faute de bras, le laisse inculte, il se hérisse de broussailles gigantesques qui forment un fourré presque inextricable, et le long des divers ruisseaux qui y promènent leurs eaux murmurantes, on admire de magnifiques bordures d'agnus-castus et de lauriers-roses.

A'ÏN EL-MEDAOUARAH.

A cinq heures, je traverse un premier ruisseau, dérivant de l'Oued el-Hamam.

A cinq heures cinq minutes, je franchis le lit principal de ce dernier oued; ma direction est alors celle du nord-ouest.

A cinq heures quinze minutes, je fais halte un instant auprès de la source dite *A'ïn el-Medaouarah*, « la source ronde ».

Elle doit ce nom à la forme circulaire du bassin dans lequel elle est renfermée. Ce bassin, qu'environne une épaisse ceinture de roseaux, de doums, de lauriers-roses et de figuiers, est bien construit avec des pierres de taille de moyenne dimension. Son diamètre est de 26 mètres, et sa profondeur est de 2 mètres. Quant à celle de l'eau, elle ne dépasse pas $1^{m},20$. Celle-ci est transparente

[1] *Guerre des Juifs*, l. III, c. x, § 8.

et presque tiède; une foule de petits poissons se jouent dans son sein. Deux ouvertures, pratiquées l'une vers l'ouest, l'autre vers l'est, permettent à l'eau d'avoir une double issue dans la plaine et d'y serpenter, en formant deux ruisseaux destinés à l'irrigation des terres.

Est-ce là la source signalée par Josèphe sous le nom de *Capharnaoum?* Je ne le pense pas, bien que la chose néanmoins soit possible et que tel soit le sentiment d'un critique aussi éminent que M. de Saulcy[1]. En effet, cette source tirait probablement son nom de la ville ainsi appelée, et elle devait, par conséquent, en être peu éloignée. Or, comme je le montrerai bientôt, j'identifie Capharnaüm avec le *Kharbet Tell Houm,* identification proposée déjà par un grand nombre de voyageurs, et que je regarde comme infiniment vraisemblable, pour ne pas dire certaine; et la source à laquelle Josèphe me paraît faire allusion est, non pas l'A'ïn el-Medaouarah, ni l'A'ïn et-Tin, dont je parlerai bientôt, mais l'A'ïn et-Tabighah, dont il sera question un peu plus loin et qui, au moyen de canaux, maintenant détruits en grande partie, arrosait autrefois toute la partie septentrionale de la plaine de Gennésar.

KHARBET ABOU-CHOUCHEH (KINNERETH).

A cinq heures trente-cinq minutes, je quitte l'A'ïn el-Medaouarah, pour prendre la direction du nord, puis du nord-ouest. Les collines que je côtoie à ma gauche sont jonchées de gros blocs basaltiques, amassés là par la nature et non par l'homme.

A cinq heures quarante minutes, je franchis près des ruines d'un ancien moulin un ruisseau dérivé de l'Oued Rabadhieh; bientôt après, je traverse l'oued de ce nom et successivement ensuite plusieurs petits canaux provenant de ce même cours d'eau.

A cinq heures cinquante-cinq minutes, je gravis les flancs d'une colline au sommet de laquelle s'élève un petit oualy consacré à *Abou-*

[1] *Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, t. II, p. 489-492.

Choucheh, qui a donné son nom aux ruines qui l'entourent; elles sont appelées, à cause de cette circonstance, *Kharbet Abou-Choucheh*. Cet oualy renferme la dépouille mortelle du santon ainsi nommé. Alentour on remarque un certain nombre de tombeaux musulmans et une dizaine de masures grossièrement bâties avec des pierres volcaniques, que j'ai trouvées abandonnées. Le plateau et les pentes de la colline sont parsemés de matériaux semblables, restes d'habitations entièrement renversées. Au nord de cette colline, une seconde, un peu plus élevée et presque contiguë, est couronnée par d'énormes blocs basaltiques, qui, de loin, paraissent avoir été placés là par la main de l'homme; mais en les examinant de plus près, on reconnaît qu'ils ont été amassés en cet endroit assez régulièrement par la nature.

Quelques savants, et entre autres M. de Saulcy, identifient avec les ruines d'Abou-Choucheh l'antique *Kinnereth* ou *Kinnareth*, en hébreu כִּנֶּרֶת et כִּנָּרֶת, en grec Κενερέθ et Χενερόθ, en latin *Cenereth*, mentionnée dans la Bible parmi les places fortes de la tribu de Nephthali :

Civitates munitissimæ Assedim, Ser et Emath, et Reccath et Cenereth [1].

Cette ville devait être voisine du lac auquel elle donna son nom de *Iam Kinnereth*, « mer de Kinnereth », en hébreu יַם כִּנֶּרֶת, en grec ἡ θάλασσα Χενερέθ, en latin *mare Cenereth*.

Le lac de Tibériade est ainsi appelé, en effet, dans le livre des Nombres :

Et de Sephama descendent termini in Rebla contra fontem Daphnim : inde pervenient contra orientem ad mare Cenereth [2].

Il porte également cette dénomination dans le livre de Josué :

In valle quoque Betharan et Bethnemra, et Socoth, et Saphon, reliquam partem regni Sehon, regis Hesebon : hujus quoque finis Jordanis est usque ad extremam partem maris Cenereth trans Jordanem ad orientalem plagam [3].

[1] *Josué*, c. XIX, v. 35. — [2] *Nombres*, c. XXXIV, v. 11. — [3] *Josué*, c. XI, v. 2.

Le même nom de *Kinnereth* est mentionné ailleurs, dans le livre de Josué, sous la forme plurielle *Kinneroth*, *Kinnaroth* et *Kinnroth*.

Quelques critiques ont pensé que ce nom dérivait de l'hébreu כִּנּוֹר, *Kinnor*, pluriel כִּנֹּרִים, *Kinnorim*, et כִּנָּרוֹת, *Kinnoroth*, en grec *κιννύρα*, en latin *cithara*, « harpe », à cause de la forme ovale du lac de Tibériade, qui offre quelque ressemblance avec celle d'une harpe. Dans ce cas, ce serait le lac qui aurait communiqué son propre nom à la ville ainsi appelée. Mais il est plus vraisemblable que ce nom est kananéen, puisque les Hébreux trouvèrent la ville de Kinnereth déjà construite et fortifiée, lorsqu'ils franchirent le Jourdain pour s'emparer de la Palestine. Toujours est-il que ce nom de *Kinnereth* paraît s'être altéré plus tard en celui de *Ginesar*, en hébreu גִּינֶסַר, en grec *Γεννήσαρ* et *Γεννήσαρεθ*, en latin *Genesar*, *Gennesar*, *Gennesaret* et *Gennesareth*, donné au lac qui ensuite fut désigné sous celui de *lac de Tibériade*.

Dans l'*Onomasticon*, au mot *Χενερέθ*, Eusèbe s'exprime ainsi :

Χενερὲθ, θάλασσα ὅριον τῆς Ἰουδαίας, κλήρου Νεφθαλείμ.

« Chenereth, mer qui est située aux confins de la Judée, de la tribu de Nephthali. »

Saint Jérôme, après avoir traduit ce passage, ajoute ce qui suit :

Sed et oppidum quod in honorem postea Tiberii Cæsaris Herodes, rex Judææ, instauratum appellavit Tiberiadem, ferunt hoc primum appellatum nomine.

Saint Jérôme, comme on le voit, ne propose l'identification de Tibériade avec Kinnereth ou Chenereth que d'une manière dubitative et conformément à un simple ouï-dire, *ferunt*. Je montrerai ailleurs qu'avec le Talmud de Jérusalem j'incline plutôt à reconnaître dans Tibériade l'ancienne Rakkath, mentionnée dans la Bible à côté de Kinnereth. Quant à celle-ci, qu'il ne faut pas distinguer de Ginesar, Gennésar ou Gennésareth, je ne vois pas où elle pourrait être mieux placée que sur la colline d'Abou-Choucheh. Les ruines qui couvrent cette hauteur sont sans doute insignifiantes actuellement, et le misérable village arabe dont on y

trouve les débris ne donne guère l'idée d'une ville forte qui se serait élevée jadis en cet endroit. Mais Kinnereth a été probablement détruite depuis de longs siècles. Combien de villes importantes et autrefois fortifiées n'ont pas laissé d'ailleurs en Palestine des traces plus considérables que celles qui existent à Abou-Choucheh!

Josèphe, qui décrit la beauté incomparable de la plaine de Gennésar, ne parle pas de la ville de ce nom, ce qui permet de penser que cette dernière était, de son temps, en pleine décadence, éclipsée et amoindrie qu'elle était par le voisinage de la grande cité de Tibériade, nouvellement fondée, qui avait attiré dans son sein une nombreuse population.

Le Talmud de Jérusalem[1] désigne sous le nom de *Ginosar* (גינוסר) la *Kinnereth* du livre de Josué, et par conséquent autorise l'identification que j'ai adoptée. Ce traité vante pareillement, à l'imitation de Josèphe, la fertilité de la plaine ainsi appelée, plaine que cette ville devait sans doute commander. Dans un passage du Midrasch, le nom de *Ginosar* est indiqué comme composé des mots גן «jardin» et שר «prince», comme qui dirait le *jardin du prince*[2]. Si cette étymologie est légitime, la ville de Ginosar du Talmud aurait été désignée de la sorte à cause de la richesse étonnante de son territoire, transformé par la culture en un jardin délicieux. Ce territoire est limité au sud par le village de Medjdel, au nord par les ruines de Khan Minieh, à l'est par le lac, à l'ouest enfin par une suite de collines sur l'une desquelles on remarque le Kharbet Abou-Choucheh. Medjdel est très certainement l'ancienne Magdala ou Magedan; Khan Minieh, ainsi que je vais essayer de le montrer tout à l'heure, est la Bethsaïda occidentale, qu'il faut distinguer de la Bethsaïda Julias ou Bethsaïda orientale. Reste donc pour l'emplacement de Kinnereth, identique avec Gennésar ou Gennésareth, celui d'Abou-Choucheh; car tout porte à croire que la ville qui avait donné son nom à la plaine et au lac ainsi appelés devait avoisiner à la fois et cette plaine et ce lac.

[1] Talmud de Jérusalem, *Méguillah*, I, 1. — [2] *Bereschith Rabba*, c. XCVIII.

KHARBET RABADHIEH.

A six heures trente minutes, je descends vers l'ouest de la colline d'Abou-Choucheh et, cheminant dans la même direction à travers une vallée sillonnée par l'Oued Rabadhieh, je franchis, à sept heures, le lit de cet oued.

A sept heures trente minutes, je parviens au Kharbet Rabadhieh. C'est un amas de ruines sur le plateau supérieur d'une colline, au bas de laquelle, vers le nord, l'oued de ce nom prend sa source. Une dizaine de maisons, restes d'un ancien village arabe, sont encore à moitié debout; les autres sont renversées. Ce village avait succédé à une bourgade antique, dont il subsiste encore des caveaux, des citernes, des tombeaux et des pressoirs pratiqués dans le roc.

KHARBET KHAN MINIEH (BETHSAÏDA).

A sept heures cinquante-cinq minutes, je descends vers le nord, par des pentes très rapides, de la colline que couronnent ces ruines.

A huit heures cinq minutes, je franchis l'Oued Rabadhieh non loin de sa source, et bientôt après je gravis, vers le nord-nord-est, une colline au pied septentrional de laquelle coule l'Oued Yakouk, que je traverse près de son confluent avec l'Oued el-A'moud. Celui-ci, après s'être frayé un passage dans une gorge resserrée entre deux murailles gigantesques de rochers, traverse, vers l'est, une seconde gorge, semblable à la précédente et dont l'aspect est imposant et sauvage. Ses eaux abondantes bouillonnent et se précipitent dans un lit tout obstrué de blocs et de gros galets et bordé, comme celui de la plupart des autres torrents ou ruisseaux de cette contrée, de roseaux, d'agnus-castus et de lauriers-roses.

En suivant vers l'est les contours de cet oued, j'examine sur ma route plusieurs grandes cavernes pratiquées dans les flancs de collines rocheuses, jadis exploitées comme carrières.

A neuf heures vingt minutes, je sors de cette espèce de défilé pour entrer dans la plaine.

A neuf heures cinquante-cinq minutes, je fais halte près de la source considérable dite *A'ïn et-Tïn*, « source du figuier ». Elle est ainsi appelée parce qu'elle est ombragée par un vieux figuier, qui remplit une partie du petit réservoir où ses eaux sont d'abord recueillies, avant de former un large ruisseau, puis un marais qui, à cent pas de là, à l'est, s'ouvre une issue vers le lac. Ce marais a probablement remplacé un port peu considérable, d'où le nom de *Kharbet el-Minieh*, « ruines du petit port », donné aux vestiges d'anciennes constructions qui avoisinent la source. Le mot arabe *minieh* est, en effet, un diminutif de celui de *mina*, qui signifie « port ». Ces ruines, que la charrue a souvent bouleversées et qui ont été d'ailleurs exploitées longtemps comme une carrière de matériaux propres à bâtir, sont actuellement très peu importantes. On distingue néanmoins encore, au fond de tranchées qui ont été ouvertes il y a quelques années, les arasements d'un édifice qui semble avoir été bâti, en partie du moins, avec des pierres de taille. Çà et là quelques faibles monticules, que les broussailles ont envahis, ont été, selon toute apparence, formés avec des amas de décombres. En outre, d'innombrables tessons de poterie jonchent des champs de blé et accusent l'existence en cet endroit d'une bourgade qui a été comme effacée du sol. Enfin, immédiatement au-dessus et au nord de la source, s'élève une colline qui m'a été désignée sous le nom de *Tell el-A'rimeh;* elle a plusieurs étages successifs, qui ont été régularisés par la main de l'homme. La partie supérieure, aujourd'hui livrée à la culture, affecte la forme d'un petit plateau oblong jonché de débris de poterie, et qu'environnait jadis un mur d'enceinte qui a été presque complètement rasé. Cette même colline, en s'abaissant un peu, se prolonge ensuite vers l'est en une sorte de promontoire rocheux qui avance jusque dans le lac, et sert ainsi, vers le nord-est, de limite et de barrière naturelle à la plaine dite *El-Rhoueïr*. Pour franchir ce promontoire, on peut soit le contourner vers l'ouest, soit le gravir directement vers le sud, et alors on suit un

étroit sentier creusé dans le roc, et qui n'est autre chose qu'un canal antique, destiné jadis à amener dans la plaine de Gennésar, pour l'arroser, les eaux de l'A'în et-Tabighah, dont je parlerai bientôt.

A l'ouest-sud-ouest et au bas de la même colline est un khan arabe à moitié ruiné, qui offre extérieurement la forme d'un grand rectangle soutenu par de nombreux contreforts. A l'intérieur, il est très dégradé, et quelques familles de fellahs s'y sont installées. Ce khan a été construit très probablement avec des matériaux provenant des ruines dites maintenant, à cause de cette circonstance, *Kharbet Khan el-Minieh*, « ruines du khan d'El-Minieh ».

Une question se présente naturellement ici : à quelle ville ou bourgade antique ces ruines appartiennent-elles? Quelques voyageurs, notamment Robinson, placent en cet endroit Capharnaüm; mais d'autres, et, je crois, avec plus de vraisemblance, y voient la Bethsaïda occidentale, patrie des trois apôtres Pierre, Philippe et André.

Les raisons qui militent en faveur de cette dernière opinion sont les suivantes :

D'abord, Bethsaïda était sur les bords occidentaux du lac de Tibériade, dans le district de Gennésar ou Gennésareth, ainsi que cela ressort des versets que voici :

45. Il (Jésus) força aussitôt ses disciples de monter dans la barque et de passer avant lui à l'autre bord, pendant qu'il renverrait le peuple.

53. Ayant passé l'eau, ils vinrent au territoire de Gennésareth et y abordèrent[1].

Notre-Seigneur venait, avec cinq pains et deux poissons, de nourrir cinq mille hommes sur la côte orientale du lac. Après avoir accompli ce miracle, il ordonna à ses disciples de le précéder au delà du lac en se dirigeant vers Bethsaïda, pendant que lui-même congédiait le peuple. Ses disciples, contrariés par le vent, éprouvent une tempête sur le lac, et ils s'efforcent de lutter en ramant contre la vio-

[1] *Saint Marc*, c. VI, v. 45 et 53.

lence de la tourmente. Alors, vers la quatrième veille de la nuit, Notre-Seigneur leur apparaît marchant sur les vagues, et aussitôt le vent tombe. Après avoir franchi le lac dans sa largeur, ils abordent à la terre de Gennésareth.

En combinant ensemble les versets 45 et 53, on voit que Bethsaïda était une ville maritime située sur le territoire de Gennésar ou Gennésareth. Or cette terre, comme je l'ai dit tout à l'heure, est délimitée au sud le long du lac par le monticule d'El-Medjdel, jadis Magdala ou Magedan, et au nord par le promontoire de Khan el-Minieh. Entre ces deux localités, séparées l'une de l'autre par un intervalle d'une heure de marche, on ne remarque, près du rivage, aucune autre ruine de ville ou de bourgade antique; Khan el-Minieh semble donc convenir très bien au site de Bethsaïda, le Kharbet Abou-Choucheh étant trop loin du lac dans l'intérieur des terres.

En second lieu, *Khan el-Minieh* signifiant « Khan du petit port », cette dénomination indique qu'il y avait jadis en cet endroit un mouillage pour les barques. Effectivement, au sud du promontoire dont j'ai parlé devait s'arrondir autrefois une petite anse naturelle, qui a été ensuite ensablée ou est devenue un marécage, depuis que les eaux de l'A'ïn et-Tin ont cessé d'être canalisées. Les ruines qui avoisinent ce promontoire et la baie disparue ont sans doute perdu depuis longtemps le nom de Bethsaïda, mais elles ont conservé celui de Kharbet Khan el-Minieh, ce qui prouve qu'elles appartiennent à une ville ou à une bourgade pourvue d'un port sur le lac et ayant pu, par conséquent, avoir été habitée par des pêcheurs. Or le nom de *Beth-Saïda* signifie en hébreu « maison de la pêche », d'après l'étymologie généralement admise. Un pareil nom convenait parfaitement à la ville ou à la bourgade située au Kharbet Khan el-Minieh, tandis qu'il aurait été beaucoup moins bien approprié à la position d'Abou-Choucheh.

En troisième lieu, Bethsaïda était voisine de Capharnaüm, ce que nous pouvons induire de plusieurs témoignages.

Nous lisons, par exemple, dans saint Jean, que Notre-Seigneur,

après avoir accompli la multiplication des cinq pains et des deux poissons sur la rive orientale du lac, se retira sur une montagne pour échapper à la foule qui, transportée d'admiration à la vue du miracle qu'il venait de faire, voulait l'élire roi. Ses disciples, étant descendus vers le rivage, montèrent, le soir, dans une barque, pour repasser sur la rive opposée et se rendre à Capharnaüm :

Et cum ascendissent navim, venerunt trans mare in Capharnaum[1].

Saint Matthieu, en racontant le même fait, nous dit que les disciples abordèrent à la terre de Gennésar :

Et cum transfretassent, venerunt in terram Genesar[2].

Saint Marc répète et confirme cette assertion :

Et cum transfretassent, venerunt in terram Genesareth et applicuerunt[3].

Il avait ajouté plus haut cette particularité, qui ne se trouve pas consignée dans saint Matthieu, à savoir que Notre-Seigneur avait recommandé à ses disciples de le précéder au delà du lac à Bethsaïda :

Et statim coegit discipulos suos ascendere navim, ut præcederent eum trans fretum ad Bethsaidam, dum ipse dimitteret populum[4].

Saint Luc, après avoir raconté le miracle de la multiplication des cinq pains, se tait sur le retour des disciples à travers le lac.

Selon saint Jean, enfin, les disciples s'embarquèrent pour gagner au delà de la mer Capharnaüm. Surpris par la tempête, ils avaient ramé pendant l'espace de 25 à 30 stades, lorsque Notre-Seigneur leur apparut s'avançant vers eux sur la mer, et, aussitôt qu'ils l'eurent reçu dans leur barque, ils se trouvèrent soudain transportés au but où ils tendaient. Le lendemain, le peuple, qui était demeuré de l'autre côté de la mer, profita de l'arrivée d'autres barques qui étaient venues de Tibériade près du lieu où Jésus avait accompli ce miracle, pour aller le chercher par mer à Capharnaüm :

17. Et cum ascendissent navim, venerunt trans mare in Capharnaum...

[1] *Saint Jean*, c. VI, v. 17.
[2] *Saint Matthieu*, c. XIV, v. 34.
[3] *Saint Marc*, c. VI, v. 53.
[4] *Id. ibid.*, v. 45.

23. Aliæ vero supervenerunt naves a Tiberiade juxta locum ubi manducaverunt panem, gratias agente Domino.

24. Cum ergo vidisset turba quia Jesus non esset ibi, neque discipuli ejus, ascenderunt in naviculas et venerunt Capharnaum, quærentes Jesum [1].

Il semble résulter de ce passage de saint Jean que les disciples abordèrent à Capharnaüm. Toutefois, comme les évangélistes suppriment souvent des circonstances intermédiaires, il peut se faire aussi qu'ils abordèrent au port de Bethsaïda, en raison principalement de la tempête qu'ils avaient essuyée sur le lac, et que de là ils se rendirent à pied à Capharnaüm. Ainsi se concilierait le témoignage de saint Jean avec ceux de saint Matthieu et de saint Marc. Les critiques qui, pour accorder entre eux les évangélistes sur ce point, placent Capharnaüm au Kharbet Khan el-Minieh, prétendant que saint Matthieu et saint Marc affirment tous deux que les disciples abordèrent à la terre de Gennésar ou Gennésareth, et que, dès lors, Capharnaüm, où, selon saint Jean, ils débarquèrent, devait se trouver dans cette plaine, ne tiennent pas compte, d'un autre côté, du verset de saint Marc dans lequel il est dit que les disciples avaient reçu l'ordre de Notre-Seigneur de le précéder à Bethsaïda, c'est-à-dire, comme je le pense, au port de Khan el-Minieh.

Tout bien pesé, je concilie, pour mon compte, de la manière suivante, les données des évangélistes :

Après l'accomplissement du miracle de la multiplication des cinq pains, non loin de Bethsaïda Julias, sur la rive orientale de la mer de Galilée, Jésus se retire, le soir, sur une montagne voisine, pour se dérober à l'enthousiasme de la foule, qui veut le proclamer roi. Ses disciples reçoivent l'ordre de le précéder à Bethsaïda. Ils s'embarquent donc et abordent au port de cette petite ville, dans la terre de Gennésar. De là avec Notre-Seigneur, qui, vers la quatrième veille de la nuit, c'est-à-dire vers trois heures du matin, les avait rejoints en marchant sur les vagues qu'avait bouleversées la tempête et qui se calment alors, ils s'acheminent par terre vers Caphar-

[1] *Saint Jean*, c. VI, v. 17. 23 et 24.

naüm, c'est-à-dire vers Tell Houm, où ils arrivent au bout de cinquante minutes de marche.

En quatrième lieu, des raisons que je développerai plus tard, en décrivant les ruines de Tell Houm, semblent fixer d'une manière incontestable en cet endroit l'emplacement de Capharnaüm. Par conséquent, si Capharnaüm doit être identifiée avec Tell Houm, à quelle autre ville qu'à Bethsaïda peut correspondre le site du Kharbet Khan el-Minieh ? Les ruines que l'on observe sur ce point sont, il est vrai, peu considérables actuellement ; mais d'abord Bethsaïda n'a jamais été une ville importante. Dans un commentaire sur saint Pierre, tiré d'un manuscrit qui a été inséré dans les *Actes des saints*, nous lisons le passage suivant :

Πέτρος χώραν τῆς Παλαιστίνης ᾤκει τὴν Γαλιλαίαν. Πατρὶς δὲ τούτῳ Βηθσαϊδὰ, μικρόν τι καὶ εὐτελὲς πολίχνιον[1].

« Pierre habitait la Galilée, contrée de la Palestine ; sa patrie était Bethsaïde, ville petite et méprisable. »

De telles expressions n'auraient pu convenir à la ville dont Tell Houm nous offre les débris, car elle était ornée d'une admirable synagogue, ainsi que je le dirai plus tard.

D'ailleurs Bethsaïda étant située dans la plaine, le long du lac, a pu voir ses restes transportés facilement à Tibériade comme matériaux de construction. En outre, le khan arabe que j'ai signalé a dû être bâti avec ses ruines ; j'ajouterai enfin que celles-ci sont loin d'avoir complètement et radicalement disparu, bien que le site que cette bourgade occupait ait été depuis longtemps livré à la culture.

Si nous interrogeons maintenant l'*Onomasticon* d'Eusèbe, il ne nous apprend qu'une chose, c'est que Bethsaïda était la patrie d'André, de Pierre et de Philippe, et qu'elle était située en Galilée près du lac de Gennésareth :

Βηθσαϊδὰ, πόλις Ἀνδρέου καὶ Πέτρου καὶ Φιλίππου· κεῖται δὲ ἐν τῇ Γαλιλαίᾳ τῇ πρὸς τῇ Γεννησαρίτιδι λίμνῃ.

[1] *Acta sanctorum*, t. V mensis junii.

Épiphane, dans son ouvrage *Contre les hérésies*, déclare, ce que nous savions déjà par d'autres témoignages, que Bethsaïda et Capharnaüm n'étaient séparées l'une de l'autre que par un faible intervalle :

Οὐ μακρὰν ὄντων τῶν τόπων τούτων τῷ διαστήματι[1].

Consultons actuellement quelques-uns des plus anciens pèlerins.

Antonin de Plaisance, dit le Martyr, vers la fin du VIe siècle, visita Capharnaüm dans son voyage en Palestine; mais il ne parle pas de Bethsaïda :

Deinde venimus in civitatem Tiberiadem...

Deinde venimus in Capharnaum, in domum beati Petri, quæ est in basilica. Inde venientes per castra, vel vicos, vel civitates, ad duos fontes venimus, scilicet Jor et Dan.

Arculphe, qui parcourut la Palestine dans les dernières années du VIIe siècle, ne mentionne pas non plus Bethsaïda, d'après le récit que nous a laissé de son pieux voyage Adamnanus. Seulement, à la manière dont il décrit le site de Capharnaüm, on voit facilement qu'il place cette ville à l'endroit qu'occupent actuellement les ruines de Tell Houm :

Qui ab Hierosolymis descendentes Capharnaum adire cupiunt, per Tiberiadem via vadunt recta; deinde, secus lacum Galilææ, locumque superius memoratæ benedictionis pervium habent, a quo per marginem ejusdem stagni non longo circuitu Capharnaum perveniunt maritimam, quæ, ut Arculfus refert, qui eam de monte proximo prospexit, murum non habens, angusto inter montem et stagnum coartata spatio, per illam maritimam oram longo tramite protenditur, montem ab aquilonari plaga, lacum vero ab australi habens, ab occasu in ortum extensa dirigitur[2].

Le site de Tell Houm, dont les ruines s'étendent effectivement de l'ouest à l'est entre le lac au sud et une chaîne de collines au nord, est le seul, sur la rive occidentale de la mer de Tibériade, qui s'adapte parfaitement à la description d'Arculphe, telle qu'il l'a

[1] Épiphane, *Contre les hérésies*, l. XI, p. 437. — [2] Adamnanus, c. II, § 25.

transmise à Adamnanus. Par conséquent, si, conformément à ces renseignements très nets et très précis, nous identifions avec Tell Houm la ville de Capharnaüm, nous sommes forcé tout naturellement de placer Bethsaïda au Kharbet Khan el-Minieh.

Néanmoins je dois avouer que saint Willibald, dans le récit du pèlerinage qu'il accomplit en Terre sainte vers le milieu du VIIIe siècle, une soixantaine d'années après Arculphe, mentionne Capharnaüm entre Magdala et Bethsaïda :

Et inde (a Tiberiade) ibant circa mare, et pergebant secus vicum Magdalenæ. Et veniebant ad illum vicum Capharnaum..... ibi fuit domus et murus magnus..... et inde pergebant ad Bethsaidam..... ibi est nunc ecclesia. Et illic manentes unam noctem, mane pergebant ad Corozaim;..... ibi fuit ecclesia Christianorum [1].

Ce témoignage est invoqué comme un argument péremptoire en faveur de l'opinion de ceux qui placent Capharnaüm au Kharbet Khan el-Minieh, entre Medjdel (Magdala) au sud et Tell Houm au nord; mais, d'un autre côté, il est en contradiction évidente avec un passage formel de saint Jérôme, qui déclare que Corozaïn était à deux milles de Capharnaüm :

Chorazain, oppidum Galilææ, quod Christus propter incredulitatem miserabiliter deplorat et plangit. Est autem nunc desertum in secundo lapide a Capharnaum [2].

Or, le Kharbet Kerazeh, qui est, d'une manière indubitable, la Corozaïn des évangélistes, se trouve précisément à quarante-cinq minutes de marche de Tell Houm, ce qui répond aux deux milles marqués par saint Jérôme. Si Capharnaüm devait être identifiée avec le Kharbet Khan el-Minieh, la distance entre le Kharbet Kerazeh ou Corozaïn et Capharnaüm serait d'environ une heure et demie de marche, ou de cinq milles. Tell Houm, à cause de sa position au nord du lac, position indiquée par Arculphe pour Capharnaüm, à cause aussi de sa distance relativement au Kharbet Ke-

[1] *Vie de saint Willibald*, § 16. — [2] *Onomasticon*, au mot *Chorazaïn*.

razeh, l'antique Corozaïn, en raison aussi d'autres particularités, que je signalerai plus tard, quand je parlerai de cette localité, est donc, selon toute vraisemblance, pour ne pas dire avec certitude, la Capharnaüm des Évangiles. Mais, si cette conclusion est fondée, il est difficile d'admettre pour l'emplacement de Bethsaïda un autre site que celui du Kharbet Khan el-Minieh. Dans ce cas, il faut reconnaître qu'il y a une erreur dans le récit de saint Willibald, et que ce pèlerin, après avoir traversé Magdala, passa à Bethsaïda avant d'atteindre Capharnaüm.

L'higoumène russe Daniel, qui parcourut la Palestine vers 1115, après avoir parlé de Magdala, ajoute :

Un peu plus loin est Bethsaïda, ville natale de Pierre, d'André et de Philippe[1].

Quant à Capharnaüm, il la mentionne après Bethsaïda; par conséquent, il place celle-ci au Kharbet Khan el-Minieh, et celle-là à Tell Houm.

Sans énumérer ici tour à tour les divers témoignages des pèlerins subséquents jusqu'à nos jours, relativement à Bethsaïda, je me contenterai de dire que les uns en fixent l'emplacement au Khan el-Minieh, d'autres près de l'A'ïn et-Tabighah, d'autres enfin à Tell Houm. La première opinion est, à mon avis, de beaucoup la plus vraisemblable, et je l'adopte comme telle.

[1] *Pèlerinage en Terre sainte de l'higoumène russe Daniel,* traduit par Abraham de Noroff, p. 104.

CHAPITRE QUINZIÈME.

KHARBET KEFR KOUK. — A'ÏN TABIGHAH. — TELL HOUM (CAPHARNAÜM).

KHARBET KEFR KOUK.

Le 25 juin, à cinq heures quinze minutes du matin, je quitte l'A'ïn et-Tin pour prendre la direction de l'ouest-nord-ouest.

A cinq heures vingt minutes, je laisse à ma gauche le khan à moitié ruiné dont j'ai parlé; à ma droite, je remarque, sur les flancs occidentaux de la colline rocheuse qui s'avance en forme de promontoire dans le lac, quelques cavernes peu profondes, qui paraissent pratiquées par la main de l'homme. De gros blocs basaltiques embarrassent ou bordent le sentier que je gravis vers le nord-ouest.

A cinq heures trente minutes, je parviens sur un plateau fertile.

A cinq heures quarante-cinq minutes, une montée continue, mais qui devient de plus en plus douce, me conduit à des ruines qui me sont désignées sous le nom de Kharbet Kefr Kouk. Les arasements de nombreuses petites maisons sont reconnaissables. Au milieu des débris confus de ces habitations démolies, à travers lesquelles la charrue a souvent passé, j'aperçois deux fûts mutilés de colonnes de basalte; ils proviennent probablement d'un édifice tourné de l'ouest à l'est, dont il subsiste près de là de faibles vestiges, et qui, à cause de son orientation, me paraît avoir été une ancienne église chrétienne. Des citernes creusées dans le roc sont éparses sur beaucoup de points. Un *birkeh*, au fond duquel divers arbres, entre autres plusieurs figuiers, ont pris racine, a dû être dans le principe une carrière, transformée plus tard en un réservoir d'eau.

A'ÏN TABIGHAH.

A six heures trente minutes, je redescends, vers l'est-sud-est, puis vers l'est, de la colline sur laquelle ces ruines sont dispersées.

A six heures cinquante-cinq minutes, je suis, dans la direction du nord-nord-est, les restes de l'ancien aqueduc qui amenait jadis dans la plaine de Gennésar les eaux de la source dont je vais parler. A ma droite, le rivage s'arrondit en une jolie petite baie, que les pêcheurs de Bethsaïda devaient certainement fréquenter autrefois; car elle avoisine au nord le promontoire de Khan Minieh, au sud duquel je place la bourgade de ce nom.

L'aqueduc en question, après avoir franchi ce promontoire au moyen d'une entaille pratiquée dans le roc, large de plus de 1 mètre et qui est devenue un sentier depuis qu'elle a cessé d'être un canal à ciel ouvert, contournait les flancs de plusieurs collines, et traversait deux ravins, sous la forme d'un conduit ordinaire bâti avec de menus matériaux revêtus d'un épais ciment, et qui est actuellement en grande partie détruit, mais dont il est facile de retrouver et de suivre les traces jusqu'à la source d'où il partait.

A sept heures dix minutes, je fais halte quelques instants près de cette source remarquable, appelée aujourd'hui par les Arabes A'ïn Tabighah. Elle est renfermée dans un vaste bassin de forme octogone, mesurant 80 mètres de pourtour et 10 de profondeur. Ce réservoir a été construit avec des pierres volçaniques régulières et de moyenne dimension, dont le parement intérieur consistait en une épaisse couche de ciment, qui est à moitié tombée. On y descend par un escalier qui mène à une sorte de plate-forme carrée, qui disparaissait sous l'eau, quand celle-ci était plus haute. Une foule de petits poissons se jouent dans ce bassin, comme dans celui de l'A'ïn Medaouarah, du fond duquel s'élancent des touffes de gigantesques roseaux.

L'eau, qui actuellement n'a que 2 mètres de profondeur, s'échappe vers le bas par plusieurs fissures; autrefois elle s'élevait

beaucoup plus haut, jusqu'à une double ouverture supérieure pratiquée dans deux beaux blocs perforés au centre, et qui lui permettait de s'écouler dans un canal qu'elle n'atteint plus maintenant.

A 70 pas environ à l'est de ce réservoir, on remarque une sorte de petite tour ronde, à deux étages en retraite l'un au-dessus de l'autre, et qui avait 4 mètres d'élévation. Elle était revêtue extérieurement de pierres de taille qui ont été presque toutes enlevées; le blocage seul est resté. La plate-forme supérieure, à laquelle on montait par des gradins circulaires, mesure 8 mètres de diamètre; quant à la base de la tour, elle en a environ 14. Au dedans de cette édicule bouillonne une source extrêmement abondante, dont la température est de 32 degrés centigrades et dont la saveur est très saumâtre et légèrement sulfureuse. On l'appelle, comme la précédente, A'în Tabighah. L'eau sort maintenant avec beaucoup de force de la partie inférieure de la tour, et forme trois ruisseaux, qui mettaient en mouvement, il y a un certain nombre d'années, plusieurs moulins, dont un seul est en activité en ce moment. Du reste, près de ces deux grands ouvrages hydrauliques on n'observe les traces d'aucune bourgade antique, et l'on se demande pourquoi Robinson a cru pouvoir fixer en cet endroit la petite ville de Bethsaïda.

Les deux sources dites A'în Tabighah sont identifiées par le capitaine Wilson avec la source de Capharnaüm, πηγὴ Καφαρναούμ, mentionnée par l'historien Josèphe comme arrosant le district de Gennésar[1]. Ce district comprend évidemment toute la riche plaine qui porte de nos jours le nom de Rhoueïr, et, attendu que, dans cette plaine même, se trouve une source considérable renfermée dans un bassin circulaire, d'où elle s'échappe en formant deux ruisseaux destinés à l'irrigation du sol, plusieurs savants voyageurs, entre autres M. de Saulcy, reconnaissent dans cette dernière source l'A'în el-Medaouarah des Arabes, celle que Josèphe désigne sous le nom de Capharnaüm. Ils se fondent principale-

[1] *Guerre des Juifs*, l. III, c. x, § 8.

ment, pour établir cette identification, sur le nombre infini de petits poïssons qui pullulent dans le bassin de l'A'ïn el-Medaouarah, poissons au milieu desquels on remarque, dit-on, plusieurs espèces de coracinus. Or, on sait que Josèphe prétend que la source de Capharnaüm produit des poissons semblables au coracinus :

Ταύτην φλέβα τοῦ Νείλου τινὲς ἔδοξαν, ἐπεὶ γεννᾷ τῷ κατὰ τὴν Ἀλεξανδρέων λίμνην κορακίνῳ παραπλήσιον[1].

« Cette source (celle de Capharnaüm) est regardée par quelques-uns comme l'une des veines du Nil, parce qu'elle engendre un poisson semblable au coracinus que l'on trouve dans les marais d'Alexandrie. »

D'autres voyageurs, par exemple Robinson, plaçant Capharnaüm au Kharbet Khan el-Minieh, voient dans l'A'ïn et-Tin la source mentionnée par Josèphe. Le ruisseau qui en sort contient également beaucoup de petits poissons qui ressemblent à ceux de l'A'ïn Medaouarah. Le capitaine Wilson, enfin, dont le sentiment me paraît devoir être adopté, la reconnaît dans l'A'ïn Tabighah. Cette source, en effet, est plus voisine de Tell Houm, où il fixe l'ancienne Capharnaüm; elle est plus abondante encore que l'A'ïn Medaouarah et que l'A'ïn et-Tin, aussi riche d'ailleurs que celles-ci en petits poissons, plus remarquable en outre que les deux précédentes par les grands ouvrages hydrauliques au moyen desquels elle a été jadis soit emmagasinée, soit distribuée. Sans couler, comme l'A'ïn Medaouarah, au centre de la plaine d'El-Rhoueïr ou, comme l'A'ïn et-Tin, à l'extrémité nord-est de cette même plaine, elle pouvait néanmoins, à cause de sa position plus élevée, arroser par des canaux une plus grande étendue de ce même district.

TELL HOUM (CAPHARNAÜM).

A huit heures, je me remets en marche vers le nord-est.

[1] *Guerre des Juifs*, l. III, c. x, § 8.

A huit heures deux minutes, je passe auprès d'un autre puits circulaire, appelé Tannour Eyoub; construit d'après le même système que le précédent, il était destiné à faire monter l'eau dans le réservoir qui la contenait; elle s'en échappe maintenant par une brèche pratiquée dans la partie inférieure de ce bassin et forme un ruisseau qui va se perdre dans le lac.

A ma droite s'arrondit une petite crique.

A huit heures dix minutes, ma direction devient celle de l'est-nord-est. Je laisse bientôt à ma droite une autre petite baie.

A l'extrémité de l'une des deux pointes qui la délimitent, je remarque les restes d'une ancienne jetée.

A huit heures quatorze minutes, une troisième crique se dessine sur les bords du lac.

Je chemine paisiblement au milieu de gros blocs basaltiques, qui recouvrent le sol, et à travers lesquels mon cheval a grand'peine à se frayer un passage.

A huit heures quarante minutes, je parviens à Tell Houm, après avoir passé devant une quatrième crique, dont les bords sont environnés de belles touffes de lauriers-roses.

Les ruines appelées de ce nom s'étendent près du rivage, dans un développement qui peut être évalué à 800 mètres de long sur 400 de large au plus. La ville antique dont elles offrent les débris, et qu'enfermait un mur d'enceinte depuis longtemps rasé, était donc fort petite. Elle est presque complètement renversée, et l'emplacement qu'elle occupait est aujourd'hui envahi par une quantité considérable de pierres basaltiques de toute dimension, les unes qui paraissent avoir été déposées là à la suite d'éruptions volcaniques, les autres provenant d'habitations ou d'édifices démolis. Çà et là s'élèvent des doums ou acacias jujubiers, au milieu d'un fourré de chardons, de ronces et d'herbes sauvages. Le long du rivage, plusieurs anciennes constructions sont encore à moitié debout; l'une semble avoir été jadis un réservoir d'eau.

Mais ce qui attire surtout l'attention ou plutôt l'admiration très légitime du voyageur, ce sont les arasements d'une magnifique

synagogue, dont le plan est encore actuellement jusqu'à un certain point reconnaissable, malgré les dévastations de toutes sortes que les précieux restes de ce monument ont subies depuis quelques années. Ces débris, qui avaient été exhumés en 1866 par une commission anglaise dirigée par le capitaine Wilson, et que j'avais pu étudier en 1870, sont maintenant en partie détruits ou transportés ailleurs. Les Bédouins qui campent dans les environs, voyant l'intérêt que les voyageurs portaient à ces ruines remarquables, se sont imaginé qu'elles recélaient des trésors. N'en trouvant pas dans les fondations, ils les ont cherchés dans les fûts de colonnes, dans les chapiteaux, dans les blocs les plus richement sculptés, qu'ils ont brisés et mutilés avec un acharnement aveugle, qu'enflammait une convoitise insensée. D'un autre côté, les habitants de Tibériade sont venus quelquefois extraire de ce même endroit des matériaux de construction, de telle sorte qu'aujourd'hui les plus beaux fragments de cette synagogue ont diminué au moins de moitié depuis cinq ans, enlevés ou réduits à l'état de pierres informes; et si un pareil vandalisme ne s'arrête pas bientôt, on cherchera vainement, dans un avenir prochain, les derniers vestiges et même l'emplacement de cet édifice vénérable.

Telle que je l'ai vue en 1870, cette synagogue, tournée du sud au nord, comme presque tous les anciens monuments de ce genre en Palestine, mesurait 30 pas de long sur 22 de large. Les murs qui enfermaient ce quadrilatère étaient bâtis avec de belles pierres calcaires, très régulièrement taillées, et étaient ornés à l'extérieur de pilastres qui en rompaient élégamment la monotonie et la nudité. La façade méridionale ou façade d'entrée était percée de trois portes rectangulaires, une centrale et deux latérales, celles-ci naturellement moins grandes que la première. Elles consistaient en pieds-droits composés de blocs superbes, que couronnait un gigantesque linteau. Parmi les sculptures qui les décoraient, on remarquait principalement des rosaces, des grappes de raisin, d'autres fruits et des guirlandes de fleurs. Au dedans, l'édifice était divisé en cinq nefs, séparées les unes des autres par quatre rangées de

sept colonnes calcaires chacune, lesquelles étaient munies de chapiteaux corinthiens. A l'extrémité septentrionale des deux rangées occidentale et orientale, les colonnes, au lieu d'être simples, se composaient de deux demi-colonnes adossées à un pilier carré, les deux demi-colonnes regardant l'une et l'autre les autres colonnes auxquelles elles répondaient, et le pilier carré faisant face au mur. Une particularité analogue s'observe dans les ruines de la plupart des antiques synagogues de la Palestine.

A quelle époque remonte le monument dont il s'agit ici? Le capitaine Wilson en attribue, et, je crois, avec quelque raison, la fondation au centurion mentionné dans les versets suivants de l'Évangile de saint Luc :

1. Après que Jésus eut achevé tout ce discours devant le peuple qui l'écoutait, il entra dans Capharnaüm.
2. Il y avait là un centurion dont le serviteur qui lui était cher était fort malade et sur le point de mourir.
3. Et, ayant ouï parler de Jésus, il lui envoya quelques-uns des anciens parmi les Juifs, pour le supplier de venir guérir son serviteur.
4. Étant donc venus trouver Jésus, ils l'en conjuraient avec grande instance, en lui disant : C'est un homme qui mérite que vous lui fassiez cette grâce;
5. Car il aime notre nation, et c'est lui-même qui a bâti notre synagogue[1].

Si Tell Houm, en effet, est l'antique Capharnaüm, comme beaucoup de critiques le supposent, opinion que je partage pleinement, la synagogue dont les ruines nous occupent en ce moment peut très bien être celle qui fut bâtie par ce centurion. Capharnaüm, à cause de sa petitesse, ne devait avoir qu'une synagogue, ainsi que l'atteste d'ailleurs saint Luc dans le texte grec.

Dans le texte latin, nous lisons :

Diligit enim gentem nostram, et synagogam ipse ædificavit nobis.

Le mot *synagogam*, étant ici indéterminé, peut se traduire par *une synagogue* ou *notre synagogue, la synagogue de notre ville.*

[1] *Saint Luc*, c. VII, v. 1-5.

Dans le texte grec, l'article qui précède le mot *συναγωγήν* ne nous laisse plus aucun doute sur le sens précis que nous devons donner à ce mot :

Ἀγαπᾷ γὰρ τὸ ἔθνος ἡμῶν, καὶ τὴν συναγωγὴν αὐτὸς ᾠκοδόμησεν ἡμῖν.

« Il aime notre nation et c'est lui qui nous a construit la synagogue (c'est-à-dire celle que nous avons). »

Dans ce cas, cet édifice a eu l'insigne honneur d'entendre souvent la parole du Messie, pendant qu'il habitait Capharnaüm, et d'être témoin de plusieurs de ses miracles, notamment de la guérison soudaine d'un possédé du démon :

31. Jésus descendit à Capharnaüm, qui est une ville de Galilée, où il les enseignait les jours de sabbat.

32. Et sa manière d'enseigner les remplissait d'étonnement, parce que sa parole était accompagnée de puissance et d'autorité.

33. Il y avait dans la synagogue un homme possédé d'un démon impur, qui jeta un grand cri,

34. En disant : Laissez-nous : qu'y a-t-il de commun entre nous et vous, Jésus de Nazareth ? Êtes-vous venu pour nous perdre ? Je sais qui vous êtes : vous êtes le saint de Dieu.

35. Mais Jésus, lui parlant avec menace, lui dit : Tais-toi, et sors de cet homme. Et le démon, l'ayant jeté à terre au milieu de tout le peuple, sortit de lui, sans lui avoir fait aucun mal [1].

Le même fait est raconté par saint Marc [2].

C'est dans cette synagogue également que Notre-Seigneur prononça l'admirable discours rapporté par saint Jean [3], et où le grand mystère de l'Eucharistie est si divinement exposé.

On conçoit que les restes d'un monument qui a entendu de telles paroles et qui a vu de pareils prodiges doivent être chers à tous les chrétiens. Aussi n'est-ce point sans un profond respect que je les ai contemplés, dans la conviction où j'étais que j'avais devant les yeux les débris authentiques de la synagogue de Capharnaüm. Il est, hélas ! douloureux de penser que ces reliques sacrées dispa-

[1] *Saint Luc*, c. IV, v. 31-35. — [2] *Saint Marc*, c. I, v. 21-26. — [3] *Saint Jean*, c. VI, v. 32-60.

raissent de jour en jour et sont comme condamnées à périr presque entièrement, lorsqu'elles devraient être, au contraire, conservées avec un soin en quelque sorte religieux.

A côté et en dehors de cet édifice, mais attenant à sa façade orientale, on observe de même les arasements d'un autre monument rectangulaire, qui avait été construit pareillement avec de superbes blocs calcaires parfaitement taillés et très régulièrement agencés. Ce second édifice avait trois portes sur sa face septentrionale et une seule sur sa face orientale; il était, comme la synagogue, avec laquelle il ne communiquait point, orné extérieurement de pilastres. Sa longueur était de 30 pas et sa largeur de 16. Sont-ce là les vestiges d'une ancienne église chrétienne, adossée, pour ainsi dire, à la synagogue juive? La chose n'est pas impossible; mais il faudrait des fouilles plus complètes que celles qui ont été exécutées en cet endroit par le capitaine Wilson, pour le démontrer péremptoirement. Il est permis cependant de supposer que nous sommes là sur l'emplacement de l'église que le Juif converti Joseph obtint de l'empereur Constantin le droit d'élever à Capharnaüm. Jusque-là, en effet, les Juifs seuls avaient pu habiter cette ville, où les chrétiens ne devaient point séjourner[1].

Antonin de Plaisance s'exprime ainsi, à la fin du VIe siècle, en parlant de Capharnaüm :

Deinde venimus in civitatem Capharnaum, in domum Petri, quæ modo est basilica.

Ce dernier témoignage prouve que la supposition précédente n'a rien que d'assez vraisemblable, et le capitaine Wilson incline à l'adopter.

Nous savons par saint Matthieu que, bien que Bethsaïda fût la patrie de Pierre et de son frère André, Pierre néanmoins avait une maison à Capharnaüm :

14. Jésus, étant venu en la maison de Pierre, vit sa belle-mère qui était au lit et qui avait la fièvre,

[1] Épiphane, *Contre les hérésies*, l. I, p. 128 et 136.

15. Et lui ayant touché la main, la fièvre la quitta; elle se leva aussitôt et elle les servait[1].

Saint Marc, en racontant le même fait, nous apprend que cette maison appartenait à la fois à Pierre et à André, et que Notre-Seigneur y entra en sortant de la synagogue de Capharnaüm :

29. Sitôt qu'ils furent sortis de la synagogue, ils vinrent avec Jacques et Jean à la maison de Simon et d'André.

30. Or la belle-mère de Simon était au lit, ayant la fièvre. Ils lui parlèrent aussitôt d'elle;

31. Et lui, s'approchant, la prit par la main et la fit lever. Au même instant la fièvre la quitta, et elle les servait.

32. Sur le soir, le soleil étant couché, ils lui amenèrent tous les malades et les possédés.

33. Et toute la ville était assemblée devant sa porte.

34. Il guérit plusieurs gens atteints de diverses maladies et il chassa plusieurs démons[2].....

Saint Luc nous donne à ce sujet des détails identiques à ceux que nous fournit saint Marc[3].

Comme Notre-Seigneur, en sortant de la synagogue de Capharnaüm, entra immédiatement dans la maison de Simon-Pierre et d'André, où il guérit la belle-mère de Simon et accomplit plusieurs autres miracles, on peut en conclure que cette maison avoisinait la synagogue; c'est ce qui explique peut-être pourquoi la synagogue de Tell Houm est contiguë à un autre édifice, également renversé, et qui probablement est une ancienne église chrétienne, bien que son orientation, je l'avoue, ne soit pas celle des basiliques ordinaires. Dans ce cas, je le répète, rien n'empêche d'y voir la basilique visitée par Antonin de Plaisance et construite sur l'emplacement de la maison de saint Pierre.

A une distance peu considérable des deux monuments dont je viens de parler et en se rapprochant du rivage, on aperçoit une sorte de tour qui de loin offre une apparence antique, tant sont

[1] *Saint Matthieu*, c. VIII, v. 14 et 15. — [2] *Saint Marc*, c. I, v. 29-34. — [3] *Saint Luc*, c. IV, v. 38-41.

remarquables les blocs avec lesquels elle a été bâtie; mais, pour peu qu'on l'examine de plus près, on reconnaît aussitôt qu'elle est d'origine plus moderne et qu'elle a été construite tout entière avec de belles pierres de taille, quelques-unes ornées de sculptures, provenant des ruines de la synagogue voisine. Voûtée intérieurement, elle mesure environ 12 pas de chaque côté.

Enfin à cinq minutes de distance, au nord-ouest de cette même synagogue, est un ancien tombeau qui a dû avoir autrefois une certaine magnificence. C'est un caveau construit en pierres de taille très régulièrement appareillées, et renfermant dans chacun de ses trois compartiments plusieurs fours à cercueil rectangulaires. Je n'ai pas pu l'étudier comme je l'aurais désiré, parce que je l'ai trouvé rempli aux trois quarts de paille. Au-dessus règne une plate-forme carrée, sur le milieu de laquelle s'élevait jadis une édicule, bâtie également en pierres de taille et dont il ne subsiste plus que de faibles vestiges, ce qui ne permet pas d'en reconnaître le plan. Peut-être était-ce une petite pyramide.

Telles sont, en résumé, les principales ruines qui, à Tell Houm, méritent d'être visitées avec soin.

Quant à la dénomination antique que portait cette localité, j'ai déjà dit que, selon toute probabilité, c'était celle de Capharnaüm, en hébreu כפר נחום, *Caphar Nahoum*, « village de Nahoum », en grec Καφαρναούμ et Καπερναούμ, en latin *Capharnaum*.

D'abord il y a entre les deux noms de Caphar Nahoum et de Tell Houm des rapports faciles à saisir et qui sautent aux yeux. *Caphar*, signifiant en hébreu « village, bourgade, petite ville, » a été remplacé par le mot arabe *Tell*, qui veut dire « colline », mais plus particulièrement « colline couverte de ruines ». Quant au nom propre *Nahoum*, il a perdu sa première syllabe et n'a plus conservé que sa dernière. Un retranchement analogue se remarque dans le nom antique de la ville de Achzib ou Ecdippa, située entre Saint-Jean-d'Acre et le promontoire appelé aujourd'hui Ras en-Nakoura, nom qui est devenu en arabe *Zib*.

En second lieu, l'identité du Kharbet Tell Houm avec Caphar

Nahoum est prouvée par le voisinage du Kharbet Kerazeh, qu'il me paraît impossible de ne pas identifier avec Corozaïn. Saint Jérôme, en effet, nous apprend que Caphar Nahoum et Corozaïn étaient séparées l'une de l'autre par un intervalle de deux milles, intervalle qui répond parfaitement à la distance qui existe entre le Kharbet Tell Houm et le Kharbet Kerazeh.

Eusèbe, à la vérité, au mot Χωραζείν, s'exprime ainsi :

Χωραζεὶν, κώμη τῆς Γαλιλαίας ἣν ὁ Χριστὸς ταλανίζει κατὰ τὸ Εὐαγγέλιον, καὶ νῦν ἐστὶν ἔρημος, διεστῶσα τῆς Καφαρναοὺμ σημείοις ιβ'.

« Chorazin, village de la Galilée que le Christ maudit dans l'Évangile; il est maintenant désert, à douze milles de Capharnaüm. »

Ce chiffre de douze milles est évidemment une erreur, car, dans le passage de l'Évangile auquel Eusèbe fait allusion, Capharnaüm, Corozaïn et Bethsaïda sont citées ensemble comme étant situées dans un voisinage plus rapproché que ne l'indique une distance de douze milles :

20. Alors Jésus commença à faire des reproches aux villes dans lesquelles il avait accompli beaucoup de miracles, parce qu'elles n'avaient pas fait pénitence.

21. Malheur à toi, Corozaïn ! Malheur à toi, Bethsaïda ! parce que, si les miracles qui ont été faits au milieu de vous l'avaient été dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence dans le sac et dans la cendre.

22. C'est pourquoi je vous déclare qu'au jour du jugement, Tyr et Sidon seront traitées moins rigoureusement que vous.

23. Et toi, Capharnaüm, t'élèveras-tu toujours jusqu'au ciel? Tu seras abaissée jusqu'au fond de l'enfer, parce que, si les miracles qui ont été faits au milieu de toi avaient été accomplis dans Sodome, elle subsisterait peut-être encore aujourd'hui.

24. C'est pourquoi je te déclare qu'au jour du jugement, le pays de Sodome sera traité moins rigoureusement que toi[1].

Saint Luc reproduit les mêmes menaces et les mêmes malédictions de Notre-Seigneur en des termes à peu près identiques[2].

En maudissant ensemble ces trois villes, le Sauveur paraît nous

[1] *Saint Matthieu*, c. xi, v. 20-24. — [2] *Saint Luc*, c. x, v. 13-15.

faire entendre qu'elles étaient très voisines les unes des autres, conclusion que nous pouvons tirer également d'autres passages des Évangiles, desquels il ressort que Bethsaïda et Capharnaüm étaient très rapprochées l'une de l'autre. En ce qui concerne Corozaïn, si elle eût été séparée de Capharnaüm par la distance de douze milles, un pareil intervalle serait tout à fait en désaccord avec la longueur même du lac de Tibériade, dont elle était voisine, sans être néanmoins sur le bord de cette petite mer, comme Capharnaüm et Bethsaïda. Aussi saint Jérôme a-t-il corrigé ce chiffre de douze milles en celui de deux milles.

Chorazain, oppidum Galilææ, quod Christus propter incredulitatem miserabiliter deplorat et plangit. Est autem nunc desertum in secundo lapide a Capharnaum.

Mais, dira-t-on peut-être, Notre-Seigneur, en mentionnant Bethsaïda immédiatement après Corozaïn: « Væ tibi, Corozain! Væ tibi, Bethsaida! » ne semble-t-il pas par là faire entendre que Capharnaüm était située plus loin de Corozaïn que ne l'était Bethsaïda, laquelle, par conséquent, se serait trouvée entre les deux? Dans ce cas, en laissant Corozaïn au Kharbet el-Kerazeh, il nous faudrait placer Bethsaïda à Tell Houm, et Capharnaüm au Kharbet Khan el-Minieh. Mais on peut répondre très facilement à cette objection, qui n'est que spécieuse. Si Notre-Seigneur ne mentionne Capharnaüm qu'après Corozaïn et Bethsaïda, c'est qu'il réserve pour cette ville des malédictions toutes particulières. C'est à Capharnaüm, en effet, qu'au sortir de Nazareth il avait fixé sa résidence, probablement dans la maison de Simon-Pierre. Aussi Capharnaüm est-elle appelée par saint Matthieu la propre cité de Jésus-Christ :

Et ascendens in naviculam, transfretavit et venit in civitatem suam [1].

Les versets qui suivent nous montrent qu'il s'agit ici de Capharnaüm.

C'est, en outre, à Capharnaüm que le Sauveur avait accompli

[1] *Saint Matthieu*, c. IX, v. 1.

de nombreux miracles, en guérissant le serviteur du centurion, la belle-mère de saint Pierre, un paralytique, un homme possédé du démon, une femme affligée d'une perte de sang et le fils de l'un des principaux habitants, en ressuscitant la fille de Jaïre, chef de la synagogue, etc.

Enfin, la synagogue de cette ville avait, les jours de sabbat, entendu ses divins enseignements. Néanmoins, tels étaient l'incrédulité et l'orgueil de Capharnaüm, que Jésus, s'adressant ensuite à elle, lui inflige les terribles menaces que l'on connaît. Après avoir maudit en commun Corozaïn et Bethsaïda, il accable d'une malédiction toute spéciale Capharnaüm, qui avait été témoin d'un plus grand nombre de miracles et qui avait davantage abusé des grâces dont elle avait été comblée. Il ne faut donc pas voir là un argument topographique à l'appui de l'opinion qui place Capharnaüm à une plus grande distance de Corozaïn que Bethsaïda, mais seulement une preuve morale de la plus grande culpabilité de cette ville et l'annonce des châtiments plus redoutables qui l'attendaient un jour.

Dans ces mots : *t'élèveras-tu toujours jusqu'au ciel?* ne doit-on pas, en troisième lieu, voir une allusion à la beauté de Capharnaüm, beauté dont elle était si fière et qu'elle devait, non sans doute à ses habitations particulières, mais plutôt à quelques-uns de ses monuments publics, notamment à sa magnifique synagogue, dont les restes, tout mutilés et dégradés qu'ils sont, frappent encore d'admiration tous ceux qui les contemplent?

Ces mots donc me paraissent un argument que l'on peut légitimement invoquer en faveur de Tell Houm comme représentant l'antique Capharnaüm. A Tell Houm, en effet, il y a les ruines très remarquables dont j'ai parlé; au Kharbet Khan el-Minieh, au contraire, rien de semblable n'attire les regards.

Quatrièmement, du passage suivant de Josèphe il ressort clairement que Capharnaüm était la première ville que l'on rencontrait au nord-ouest du lac, le long de ses rives, après avoir franchi le Jourdain :

Sylla établit son camp à cinq stades de Julias et plaça des postes sur la route qui conduisait à Cana et sur celle qui menait à la forteresse de Gamala, pour empêcher les habitants d'être secourus par les Galiléens. A cette nouvelle, j'envoie aussitôt deux mille soldats, commandés par Jérémie. Ceux-ci campent à un stade de Julias, près du Jourdain. Voyant qu'ils ne faisaient rien qu'escarmoucher, j'allai les rejoindre avec trois mille hommes. Le lendemain, je dressai une embuscade non loin du camp de l'ennemi, et je provoquai au combat les troupes du roi (Agrippa), en recommandant aux miennes de lâcher pied à dessein, jusqu'à ce qu'elles eussent attiré l'ennemi vers elles; ce qui arriva; car Sylla, s'étant imaginé que les nôtres fuyaient réellement, s'avança pour les poursuivre. Soudain, ceux qui étaient en embuscade l'attaquent par derrière et jettent le trouble parmi ses soldats. Alors, je fis tourner visage à mes gens, et, chargeant les troupes royales, je les forçai à prendre la fuite. Ce jour-là, j'aurais remporté un succès complet, si la fortune ne se fût opposée à mon bonheur. Le cheval sur lequel j'étais monté pour combattre s'étant abattu sous moi, je fus renversé violemment dans un endroit marécageux, où je me foulai les articulations de la main. Je fus alors transporté au village de Kepharnomé. Les miens, en apprenant cela et craignant que je ne fusse encore plus blessé que je ne l'étais, cessèrent de poursuivre l'ennemi et revinrent très inquiets à mon sujet. On envoya chercher des médecins, qui me pansèrent. Je restai ce jour-là en ce lieu, parce que j'avais la fièvre, et la nuit, sur l'avis des médecins, je fus porté à Tarichée[1].

D'après ce passage de Josèphe, nous voyons que le combat entre ses troupes et celles d'Agrippa, commandées par Sylla, eut lieu non loin de l'embouchure du Jourdain dans le lac de Tibériade, à une faible distance de Julias, ville située sur la rive orientale du fleuve. Du champ de bataille, Josèphe, une fois blessé, dut être porté par ses soldats dans le premier endroit habité au delà du fleuve où se trouvaient des médecins ; or, sur le bord occidental du lac, la première localité importante que l'on rencontrait nécessairement était celle qui s'appelle aujourd'hui Tell Houm, et comme Josèphe la désigne sous le nom de Κεφαρνωμή (Kepharnomé), nom identique évidemment à la dénomination hébraïque de Caphar Nahoum, il s'ensuit que Tell Houm occupe l'emplacement et a conservé la fin du nom de cette petite ville.

Telles sont les quatre principales raisons qui militent en faveur

[1] *Vie de Josèphe*, § 72.

de cette identification. Capharnaüm, en hébreu *Caphar Nahoum*, « le village de Nahoum », ou « le village de la consolation », selon l'interprétation d'Origène, n'est nulle part mentionnée dans l'Ancien Testament. Dans le Nouveau elle l'est plusieurs fois. Saint Matthieu l'appelle *la propre ville* de Notre-Seigneur, *ἡ ἰδία πόλις* [1], parce que le Sauveur, comme je l'ai dit, après avoir quitté Nazareth, pays de ses parents, vint s'y réfugier et en fit quelque temps comme sa seconde patrie. Depuis lors, Capharnaüm s'est acquis parmi les chrétiens une célébrité qui ne peut périr. Elle avait un poste militaire romain, un bureau de perception et une synagogue.

Le centurion qui, à l'époque de Notre-Seigneur, commandait la petite garnison établie dans cette localité, obtint, comme nous l'avons vu, du Sauveur, la guérison soudaine de son serviteur, gravement malade, et c'est lui qui avait bâti la synagogue où Jésus fit tant de miracles et développa, les jours de sabbat, les plus augustes mystères de sa doctrine. Cet édifice, dont j'ai décrit le plan et les ruines, témoignait encore, il y a peu d'années, par la magnificence de ses débris, qui malheureusement ont en grande partie disparu, de l'importance relative qu'avait alors Capharnaüm.

Quant au bureau de perception de cette petite ville, il est indiqué dans les versets suivants des Évangiles :

Jésus, partant de ce lieu, vit un homme assis au bureau des contributions, nommé Matthieu, auquel il dit : Suivez-moi. Et lui aussitôt se leva, et le suivit [2].

Selon saint Marc, Matthieu s'appelait aussi Lévi et était fils d'Alphée :

Et lorsqu'il passait, il vit Lévi, fils d'Alphée, assis au bureau des contributions, auquel il dit : Suivez-moi. Il se leva aussitôt, et le suivit [3].

Tel est également le nom que saint Luc donne à Matthieu, au moment où Notre-Seigneur le choisit pour apôtre :

Après cela, Jésus, étant sorti, vit un publicain, nommé Lévi, assis au bureau des contributions et lui dit : Suivez-moi [4].

[1] *Saint Matthieu*, c. IV, v. 1 ; *Saint Marc*, c. XI, v. 1. — [2] *Saint Matthieu*, c. IX, v. 9. — [3] *Saint Marc*, c. XI, v. 14. — [4] *Saint Luc*, c. VII, v. 27.

On désignait, comme on le sait, sous le nom de *publicains* tous ceux qui levaient pour les Romains des impôts sur toutes les marchandises et denrées qui entraient dans le pays. Ces gens étaient en horreur aux Juifs, parce qu'ils servaient d'instruments aux vainqueurs de leur nation.

Les Talmuds mentionnent *Kefar Tanhoum*, *Tanhoumin* et *Tehoumin*, noms qui ne sont sans doute que des variantes de Kaphar Nahoum[1].

Du mot *Tanhoum* est dérivé probablement le nom actuel Tell Houm, par une simple permutation du *noun* hébraïque avec le *lam* arabe.

Dans l'itinéraire juif intitulé : *Les Chemins de Jérusalem*, et rédigé par le rabbin Ishak Chelo, qui, vers 1333, se rendit en Palestine, nous lisons ce qui suit :

D'Arbel on va à Kefar Nachum, qui est le Kefar Nachum cité dans les écrits de nos sages (dont la mémoire soit en bénédiction !). C'est un village en ruine où il y a un ancien tombeau, que l'on dit être celui de Nachum le Vieux. Autrefois, il y avait dans ce village beaucoup de *minim*, tous de grands sorciers[2].

D'après ce passage d'Ishak Chelo, on voit qu'au XIVe siècle le nom et l'emplacement de Caphar Nahoum étaient connus des Juifs. Le tombeau que l'on y visitait alors était probablement celui que j'ai signalé comme existant encore en partie à quelques centaines de mètres de la synagogue de Tell Houm.

Nachum le Vieux, dont il est question ici, est un rabbin cité dans le Talmud. Quant au mot *minim*, il signifie « renégat », et c'était un surnom appliqué par les Juifs à ceux d'entre eux qui avaient embrassé le christianisme.

[1] Midrasch, *Schir ha-Schirim*, III, 18; Talmud de Jérusalem, *Theroumoth*, XI, 7. — [2] Carmoly, *Itinéraires*, p. 259 et 260.

CHAPITRE SEIZIÈME.

KHARBET ABOU-ZEINEH. — KHARBET KERAZEH (COROZAÏN). — RETOUR À TELL HOUM.

KHARBET ABOU-ZEINEH.

Le 26 juin, à cinq heures cinq minutes du matin, je me mets en marche vers l'est-nord-est.

A cinq heures dix minutes, les ruines de Tell Houm cessent de se montrer à mes yeux; je remarque seulement quelques arasements de murs ayant jadis délimité des jardins.

A cinq heures seize minutes, je franchis l'Oued Tell Houm; on l'appelle également Oued en-Nachef. Son lit, qui est presque toujours à sec, si ce n'est à l'époque des grandes pluies, est encombré d'énormes blocs basaltiques.

Ma direction devient alors celle de l'est, à travers des champs couverts de doura, ou hérissés de chardons et de doums épineux. Une lisière de lauriers-roses et d'agnus-castus borde et embellit les rives du lac.

A cinq heures trente minutes, je traverse l'Oued el-E'ucheh. Il promène ses eaux, dérivées de plusieurs sources, au milieu d'une vallée, qu'il devait jadis fertiliser, et que remplit aujourd'hui une végétation luxuriante d'arbustes, de plantes et de ronces stériles; une petite baie s'arrondit près du rivage. La marche de mon cheval est à chaque instant entravée par de gros blocs basaltiques.

A six heures, j'examine, sur les dernières pentes et au bas d'une colline, quelques ruines qui me sont indiquées sous le nom de Kharbet Abou-Zeineh. Les arasements d'une construction assez puissante, dont les murs mesuraient un mètre d'épaisseur, sont

encore reconnaissables. J'incline à y voir les restes d'un ancien poste militaire, placé à l'entrée de la belle plaine dite Merdj el-Bathiha, que je décrirai bientôt. A ma droite, à une faible distance, le Jourdain se jette par deux bras et une double embouchure dans la partie septentrionale du lac.

KHARBET KERAZEH (COROZAÏN).

A six heures vingt minutes, je gravis vers l'ouest une suite de collines dont les pentes, parsemées de pierres basaltiques, sont presque partout envahies par un épais fourré de chardons gigantesques; quelques parties seulement sont cultivées en doura.

A six heures quarante minutes, je traverse l'Oued el-E'ucheh.

A sept heures trente minutes, après une ascension plus ou moins pénible, je fais halte au milieu des ruines dites Kharbet Kerazeh. J'examine d'abord les restes d'une enceinte mesurant 31 pas du nord au sud sur 28 de l'est à l'ouest, et bâtie avec de gros blocs, les uns aplanis, les autres assez mal équarris. A l'angle occidental, les vestiges d'une tour sont reconnaissables. Au dedans de cette enceinte, qui paraît avoir eu une destination militaire, à cause de l'épaisseur des murs qui la formaient, on observe plusieurs compartiments en pierres sèches, de date beaucoup plus récente.

A quelque distance de là, des ruines bien plus remarquables appellent mon attention. Ce sont celles d'une ancienne synagogue. Tournée du sud au nord, elle avait été construite avec de beaux blocs basaltiques très régulièrement taillés. Sa longueur était de 29 pas et sa largeur de 19. Vers le milieu de sa façade méridionale, un magnifique linteau gisant à terre, et long de $2^{m},45$, est orné de moulures à crossettes élégamment exécutées. Il couronnait jadis des pieds-droits monolithes, qui ont été complètement brisés. Non loin de ce linteau gisent également trois superbes blocs, creusés en forme de conques marines et couverts de gracieuses sculptures figurant des grappes de raisin, des fleurs et des fruits divers. Ces jolies coquilles décoraient probablement la voûte d'une arcade

placée au-dessus de la porte principale d'entrée. Le sol, dans l'intérieur de l'enceinte, est jonché de tronçons mutilés de colonnes, de chapiteaux affectant la forme d'un ionique particulier et de bases faisant corps avec leurs piédestaux, le tout dans un affreux chaos. Une demi-colonne, adossée à un pilier carré, devait, comme dans les autres synagogues anciennes de la Palestine, terminer l'extrémité septentrionale de l'une des rangées de colonnes.

De la bourgade à laquelle appartenait ce bel édifice, il subsiste, en outre, de nombreuses citernes pratiquées dans le roc, des pressoirs et une quarantaine de maisons encore en partie debout, dont quelques-unes paraissent antiques. A la pointe d'une sorte de promontoire qui avance dans l'Oued Kerazeh, on distingue les arasements d'une construction carrée qui semble avoir été une tour, et sur les bords de l'*oued* les assises inférieures d'un mur épais sont encore en place et accusent une époque antérieure à l'invasion musulmane.

A quatre minutes de l'emplacement occupé par ces ruines, coule dans une vallée un petit ruisseau, qui, autrefois, devait fertiliser des jardins et servir aux autres besoins des habitants. La source d'où il sort, appelée Bir Kerazeh, est assez abondante et enfermée dans un bassin circulaire de faible dimension, construit avec des pierres irrégulières. Elle fournit maintenant de l'eau aux pâtres qui viennent faire paître leurs troupeaux dans ce lieu solitaire.

Quant au nom antique de la bourgade dont le Kharbet Kerazeh nous offre les débris, c'est évidemment celui de *Corozaïn*, en hébreu, dans le Talmud, *Chorazim*, כרזים, en grec Χοραζείν, Χοραζίν, Χοραζαὶν et Χωραζείν, en latin *Corozain*, nom qui s'est fidèlement conservé dans la dénomination arabe *Kerazeh*. La terminaison seule, qui, dans le nom antique, est celle du pluriel ou du duel, devient celle du singulier féminin dans le nom actuel.

Corozaïn est mentionnée par saint Jérôme comme étant à deux milles de Capharnaüm et déjà déserte de son temps :

Chorazain, oppidum Galilææ, quod Christus propter incredulitatem mise-

rabiliter deplorat et plangit. Est autem nunc desertum in secundo lapide a Capharnaum.

Saint Jérôme, ainsi que je l'ai déjà dit, corrige de cette manière un passage de l'*Onomasticon*, dans lequel Eusèbe avait prétendu que la distance qui séparait ces deux villes était de douze milles :

Χωραζεὶν, κώμη τῆς Γαλιλαίας, ἣν ὁ Χρισὸς ταλανίζει, κατὰ τὸ Εὐαγγέλιον, καὶ νῦν ἐσὶν ἔρημος, διεσὶῶσα τῆς Καφαρναοὺμ σημείοις ιβ'.

J'ai montré plus haut que le chiffre de douze milles est en désaccord avec la longueur du lac de Tibériade et aussi avec un passage de l'Évangile où Notre-Seigneur associe dans les mêmes malédictions Corozaïn, Bethsaïda et Capharnaüm, indiquant sans doute par là qu'elles étaient très voisines les unes des autres.

En décrivant les ruines de Tell Houm, j'ai fixé en cet endroit, avec un certain nombre de critiques, le site de Capharnaüm; or Tell Houm est à quarante-cinq minutes de marche et, par conséquent, à deux milles du Kharbet Kerazeh. Ces localités, par leur rapprochement l'une de l'autre, rapprochement qui répond à l'intervalle de deux milles, et en même temps en vertu des noms attachés encore à leurs ruines, confirment toutes les deux le témoignage de saint Jérôme, qui, de son côté, prouve qu'on doit les identifier l'une avec Capharnaüm, l'autre avec Corozaïn.

Dans son Commentaire sur Isaïe, ce Père de l'Église semble dire, à la vérité, que Corozaïn était située sur les bords du lac :

Lacum Genezareth, in cujus littore Capernaum, et Tiberias, et Bethsaida, et Chorozaim sitæ sunt[1].

Si l'on prend à la lettre ce passage de saint Jérôme, on est naturellement porté à conclure que c'est sur les bords immédiats du lac que l'on doit chercher l'emplacement de Corozaïn. Dans ce cas, l'identification que je propose du Kharbet Kerazeh avec Corozaïn serait fautive, le Kharbet Kerazeh étant séparé du lac par

[1] *Commentaire sur Isaïe*, c. IX, v. 1.

la distance d'une grande demi-heure de marche; mais l'expression *in littore*, « sur le rivage », doit-elle ici être prise dans un sens aussi absolu? Je ne le pense pas. Car, alors, avec quelle autre ville ancienne faudrait-il identifier les ruines de Kerazeh, dont le nom renferme précisément les mêmes consonnes que celui de Corozaïn, et où devrait-on ensuite placer cette dernière ville? Il vaut mieux, je crois, admettre que saint Jérôme, par ces mots *in littore*, a voulu seulement dire que Corozaïn était située non loin des bords du lac, et qu'elle pouvait passer, ainsi que Tibériade, Capharnaüm et Bethsaïda, qui touchaient réellement au lac, comme limitrophe également à ses rivages. D'ailleurs, son territoire très probablement devait s'étendre jusque-là, et elle pouvait avoir un petit mouillage dans la crique où aboutit l'Oued el-E'ucheh.

Corozaïn n'est nulle part mentionnée dans l'Ancien Testament. Dans le Nouveau, elle apparaît pour être maudite par Notre-Seigneur, dont les bienfaits et les miracles ne l'avaient pas convertie :

21. Malheur à toi, Corozaïn! dit le Sauveur; malheur à toi, Bethsaïda! parce que, si les miracles qui ont été faits au milieu de vous l'avaient été dans Tyr ou dans Sidon, il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence dans le sac et dans la cendre.

22. C'est pourquoi je vous déclare qu'au jour du jugement, Tyr et Sidon seront traitées moins rigoureusement que vous[1].

Ces malédictions prouvent que Corozaïn avait été souvent honorée de la présence et gratifiée des dons du Sauveur. Sa synagogue, sans doute, avait dû entendre plus d'une fois sa divine parole et être témoin de ses miracles. Aussi, les restes de cet édifice, de même que les vestiges de la synagogue de Tell Houm, doivent être considérés par tous les chrétiens comme une relique d'un prix inappréciable. Il me paraît, en effet, impossible d'admettre que ces deux monuments soient postérieurs à Jésus-Christ. En ce qui concerne Corozaïn, nous savons qu'à l'époque d'Eusèbe, cette ville était déjà abandonnée par ses habitants. La malédiction du Christ l'avait déjà frappée, et elle témoignait, par sa synagogue déserte et peut-être

[1] *Saint Matthieu*, c. XI, v. 21 et 22.

tombant dès lors en ruine, de l'abus qu'elle avait fait des grâces du Seigneur et de la vengeance céleste qui avait puni son ingratitude.

Vers la fin du VIe siècle, Antonin de Plaisance signale Capharnaüm, sans mentionner Corozaïn.

Un siècle plus tard, Arculphe ne parle pas davantage de cette dernière ville.

Une cinquantaine d'années après Arculphe, saint Willibald fait mention, au contraire, de Corozaïn comme possédant les ruines d'une ancienne église chrétienne. Seulement, il place cette localité plus près de Bethsaïda que de Capharnaüm :

Et inde (a Tiberiade) ibant circa mare, et pergebant secus vicum Magdalenæ. Et venientes ad illum vicum Capharnaum..... ibi fuit domus et murus magnus..... Et inde pergebant ad Bethsaidam..... ibi est nunc ecclesia. Et illic manentes unam noctem, mane pergebant ad Corozaim..... ibi fuit ecclesia Christianorum [1].

De ce passage, comme je l'ai déjà dit, il semble résulter que Corozaïn était plus rapprochée de Bethsaïda que de Capharnaüm. Par conséquent, saint Willibald semble placer Bethsaïda à Tell Houm et Capharnaüm à Khan el-Minieh. Mais, d'un autre côté, cette assertion est en complète contradiction avec un passage de saint Jérôme dans lequel ce Père de l'Église affirme que Corozaïn était à deux milles de Capharnaüm, assertion qui s'accorde avec la distance comprise entre le Kharbet Kerazeh et Tell Houm et qui serait tout à fait fausse, si, identifiant Tell Houm avec Bethsaïda, on reconnaissait Capharnaüm dans Khan el-Minieh. Il est plus naturel d'admettre que l'erreur provient de saint Willibald, lequel n'a écrit son récit qu'à son retour dans sa patrie et a pu confondre la position respective de ces deux villes voisines.

Dans le Talmud, Khorazim est renommée pour la bonne qualité de son froment :

Si Khorazim et Kefr Ahim avaient été plus près de Jérusalem, on y aurait pris les blés pour le temple [2].

[1] *Vita sancti Willibaldi*, SS 16 et 17. — [2] Talmud de Babylone, *Menahoth*, 85 *a*.

Le moine Burchard, en 1283, place Corozaïn au delà du Jourdain, sur la rive orientale du lac de Tibériade :

De isto loco ad unam leucam contra orientem est Capharnaum civitas, quondam gloriosa, sed nunc est valde vilis, vix habens septem domos pauperum piscatorum..... De isto loco ad duas leucas Jordanis fluvius mare Galilee ingreditur, in cujus littore ulteriori videntur adhuc ruine civitatis Corozaim supra mare Galilee [1].

On voit, d'après ce passage, combien l'on était alors mal fixé sur l'emplacement véritable de cette ville, puisqu'au lieu de la chercher en Galilée, en deçà du Jourdain, on croyait en trouver les restes au delà de ce fleuve, dans la Gaulanitide.

A onze heures, je redescends, vers le sud-sud-est, de la hauteur qu'occupent les ruines de Kerazeh, et à onze heures quarante-cinq minutes, je suis de retour à Tell Houm, dont j'étudie de nouveau les débris jusqu'au soir.

Ma tente avait été dressée entre la synagogue et le lac, qui étendait devant moi sa belle nappe bleue et dont les vagues, agitées par une légère brise, venaient mourir doucement sur une plage aujourd'hui déserte et silencieuse, mais que tant de souvenirs peuplent encore. Cette synagogue bouleversée de fond en comble, au milieu d'une ville elle-même presque entièrement anéantie, attestait à mes yeux l'accomplissement des divines malédictions qu'elle avait entendues. Sur ce lac, d'un autre côté, mon imagination se figurait allant et venant d'une rive à l'autre la barque qui avait plus d'une fois porté le Christ et ses apôtres, barque qui sembla un jour sur le point de sombrer, mais qui finit par toucher heureusement au port : image fidèle de l'Église, souvent battue par la tempête, jamais submergée.

Ce lac, en effet, était bien celui autour duquel le Messie avait promené ses pas, ses enseignements et ses miracles, qu'il avait aussi traversé à différentes reprises, dont les flots soulevés par les vents s'apaisaient soudain à sa voix et le virent, dans une circon-

[1] Burchardus de Monte Sion, c. IV, §§ 11 et 12.

stance solennelle, marcher sur leur surface comme sur un sol ferme et solide.

La nuit me surprit au milieu de ces pensées et de ces souvenirs, et je ne rentrai sous ma tente qu'après avoir longtemps encore contemplé cette petite mer de Galilée, alors enveloppée d'un voile de ténèbres, mais reflétant de toutes parts dans ses ondes les feux des innombrables étoiles qui brillaient au firmament.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

EL-RHOUEÏR. — A'ÏOUN FOULIEH. — THABARIEH (TIBÉRIADE).

EL-RHOUEÏR.

Le 27 juin, à cinq heures du matin, je quitte Tell Houm, dans la direction de l'ouest-sud-ouest, puis du sud-ouest, laissant bientôt à ma gauche une petite baie qui jadis devait servir de port à Capharnaüm.

A cinq heures quarante minutes, je jette, chemin faisant, un nouveau coup d'œil sur les deux bassins antiques de l'A'ïn Tabighah. Ma direction est alors celle du sud-sud-ouest.

A six heures, je descends dans la belle plaine dite El-Rhoueïr, en passant devant les ruines du caravansérail attribué à Senan Pacha et connu sous le nom de Khan el-Minieh. Les vestiges de Bethsaïda sont épars, comme je l'ai dit, dans la partie nord-est de cette plaine, dont la fertilité merveilleuse est attestée, tant par les broussailles gigantesques qui y poussent, que par les magnifiques blés ou douras que la culture y fait croître, là où elle s'empare du sol.

A six heures vingt minutes, je traverse, en cheminant vers le sud, l'Oued el-A'moud; le ruisseau intarissable qui coule dans le lit de cet *oued* serpente au milieu d'un fourré épais d'agnus-castus et de lauriers-roses, et aboutit au lac.

A six heures trente-cinq minutes, je franchis un autre ruisseau, dont la même bordure suit tous les détours, et qui se jette pareillement dans le lac. Ses eaux proviennent d'une source appelée A'ïn ech-Cheikh, qui jaillit au centre de la plaine.

A six heures quarante-cinq minutes, une nouvelle ligne ondu-

leuse de ces beaux arbustes en fleur m'annonce la présence d'un troisième ruisseau que j'ai à passer : c'est l'Oued Rabadhieh. Plus abondant que le précédent, il court en murmurant dans une direction parallèle.

A sept heures, je remarque près de l'embouchure d'un quatrième ruisseau, que je traverse et qui dérive de l'A'ïn Medaouarah, les restes d'un hameau abandonné; on me les désigne sous le nom de Kharbet Karkhaneh.

A sept heures vingt minutes, je franchis un cinquième ruisseau important, appelé Oued el-Hamam. Au delà est un *oualy* consacré au santon Sidi el-A'djemy.

A sept heures vingt-cinq minutes, je parviens à El-Medjdel, village devant lequel je passe sans m'y arrêter, l'ayant déjà visité suffisamment.

A'ÏOUN FOULIEH.

Un sentier étroit pratiqué sur les flancs d'une colline rocheuse, dont une pointe s'avance vers l'est en forme de promontoire dans le lac et termine vers le sud la riche plaine d'El-Rhoueïr, me conduit, à sept heures quarante minutes, dans un riche vallon, que sillonne de l'ouest à l'est un *oued* actuellement desséché, appelé Oued el-Hamis, et où coulent deux sources abondantes. On me les signale sous le nom de A'ïoun Foulieh. Jadis emprisonnées dans de petits réservoirs circulaires en forme de tours, comme le Tannour Eyoub, dont j'ai parlé précédemment, elles s'y élevaient intérieurement en s'amassant, et arrosaient ainsi de plus haut, au moyen de canaux et de rigoles, une plus grande étendue de terrain. Actuellement, elles vont se perdre aux trois quarts dans le lac, à cause de plusieurs brèches béantes qui existent dans les parois de ces bassins. L'eau en est légèrement saumâtre et accuse à mon thermomètre une température de 32 degrés centigrades. Un fourré de gigantesques roseaux les environne. Devant ce vallon, dont une partie seulement est aujourd'hui cultivée en grenadiers, en figuiers et en légumes, s'arrondit une petite baie.

THABARIEH (TIBÉRIADE).

A huit heures, je poursuis ma route le long du rivage et je gravis un autre promontoire, sur lequel je remarque les arasements de quelques anciennes constructions, appelées Kharbet Hamis.

A huit heures quarante-cinq minutes, enfin, je fais halte à Thabarieh, après avoir constamment côtoyé les bords du lac, au delà du promontoire précédent, et longé à ma droite des collines dont les flancs rocheux ont été jadis exploités comme carrière.

La ville actuelle de Thabarieh n'occupe que la cinquième partie tout au plus, vers le nord, de l'emplacement qu'enfermait autrefois dans sa vaste enceinte la ville de Tibériade, dont elle a gardé fidèlement le nom. Ouverte du côté du lac, elle est environnée, au nord, à l'ouest et au sud, d'une muraille construite avec des pierres basaltiques de moyenne dimension, et qui a été très ébranlée, à la suite du fameux tremblement de terre de 1837. Cette muraille, relevée en 1738 sur les ruines sans doute de celle des Croisades, restaurée déjà elle-même au XVIIe siècle, est flanquée, de distance en distance, de tours, soit rondes, soit carrées. Deux portes donnent accès dans la ville, l'une au nord, l'autre à l'ouest. On peut, en outre, y pénétrer par de nombreuses brèches, dues à ce tremblement de terre et agrandies ensuite par la main de l'homme.

La citadelle, dont la reconstruction, de même que celle de l'enceinte, est attribuée au cheikh Dhaher el-A'mer, forme, dans sa partie principale, un parallélogramme flanqué de quatre tours rondes; elle s'élève sur un monticule au nord-ouest de Thabarieh; des bâtiments considérables en dépendent. Lézardée de tous côtés par le dernier tremblement de terre, elle est depuis lors abandonnée. Tout porte à croire qu'elle a succédé sur la même colline à une autre citadelle plus ancienne, datant de l'époque des Croisades, car il est à présumer qu'à cette époque l'enceinte de Tibériade était réduite à peu près au périmètre actuel; par conséquent,

l'assiette de la citadelle qui défendait alors la ville ne peut avoir été différente de celle qu'occupe la citadelle d'aujourd'hui.

Non loin et au bas de celle-ci, on remarque une assez jolie mosquée en ruine, bâtie avec des pierres régulières et alternativement rouges, blanches et noires. Elle était surmontée de trois petites coupoles et, à son centre, d'une quatrième, de dimension plus considérable. Un élégant minaret l'avoisine, et elle est précédée d'une cour ou atrium, qu'environne un portique carré dont les voûtes sont en partie écroulées. Au milieu de cette cour s'élancent trois gracieux palmiers, près d'un bassin destiné aux ablutions. Près de la porte est un sarcophage antique en basalte.

La population musulmane qui habite maintenant Thabarieh ne dépasse pas 740 âmes.

Les Pères de Terre-Sainte y possèdent un petit hospice, qui a été récemment agrandi. Un Père seul y réside, avec un Frère. On m'y montre, encastrées dans un mur, deux belles pierres antiques sculptées. Sur l'une est représenté le chandelier à sept branches, environné d'une couronne et reposant sur une guirlande; à droite et à gauche sont figurés deux petits poissons. Sur l'autre, on observe également le chandelier à sept branches renfermé dans une demi-couronne et debout sur un serpent replié sur lui-même; à droite est un palmier et à gauche une grosse grappe de raisin. Dans la cour du couvent je distingue, parmi les pierres qui gisent à terre et qui ont été, pour la plupart, exhumées sur place, une ancienne porte monolithe de tombeau judaïque; à l'époque des Croisades, elle a dû servir à un tombeau latin; car on a alors sculpté sur l'une de ses faces une croix latine, plus longue que large, décorée alentour d'entrelacs assez bien exécutés. La chapelle, réparée il y a deux ou trois ans, remonte peut-être à une époque antérieure au moyen âge, sauf la façade et le vestibule qui la précède, qui sont de date toute récente. Dédiée à saint Pierre, elle figure extérieurement la carène d'un navire, en souvenir de la barque sur laquelle était monté ce pauvre pêcheur, lorsqu'il fut choisi par le Sauveur pour devenir le chef des apôtres et prendre

part, à leur tête, à la pêche surnaturelle des âmes. Elle n'a qu'une nef, percée de fenêtres très étroites et très ébrasées, comme des espèces de meurtrières. Les murs ont 2 mètres d'épaisseur. On remarque extérieurement, derrière l'abside, un beau linteau d'apparence antique, en partie brisé et engagé, vers le bas, dans la construction, comme une simple pierre de taille. Sur ce linteau a été sculptée une élégante coquille, avec une guirlande et une grappe de raisin; il couronnait peut-être jadis la porte de l'une des synagogues de Tibériade.

Les Grecs catholiques de Thabarieh, au nombre de 300, ont dans cette ville une petite église avec une école. Quant aux Juifs, ils dépassent le chiffre de 2,500 individus. Venus, pour la plupart, de l'Allemagne, de la Pologne et de l'Espagne, ils ont conservé la langue et le costume de ces différents pays. D'autres sont originaires de la Syrie et du nord de l'Afrique. Ils ont quatre synagogues, d'assez misérable aspect, où ils se réunissent tous les samedis, appelant de leurs vœux l'avènement du Messie, qui, selon eux, doit sortir un jour de Tibériade.

Très poudreuse pendant l'été, la ville est excessivement fangeuse pendant l'hiver, à l'époque des grandes pluies. Fort mal entretenue, du reste, en tout temps, elle n'est plus que l'ombre de ce qu'elle a été autrefois, lorsqu'elle était l'une des plus grandes et des plus belles cités de la Palestine. Pour apprécier son étendue primitive et l'importance qu'elle avait alors, sortons de l'enceinte actuelle par la porte occidentale et dirigeons-nous d'abord vers l'ouest.

A une faible distance de ce côté, nous rencontrons çà et là les arasements d'une antique et épaisse muraille consistant en un blocage très compact de menus matériaux, revêtu de pierres basaltiques de moyenne dimension.

En suivant ces traces vers le sud, traces tantôt visibles plus ou moins, tantôt ensevelies sous des amas de terre et de débris de toutes sortes, nous arrivons bientôt à une espèce de vasque rectangulaire, longue de 30 pas et large de 22, alimentée jadis d'eau

au moyen d'un conduit qui en couronnait la partie supérieure. Ce réservoir était compris dans l'enceinte de la ville.

Plus loin, vers le sud, en continuant à fouler les vestiges de l'ancien mur occidental d'enceinte, on remarque l'emplacement d'une grande porte et deux pans de murailles encore debout. Ils mesurent $2^{m},05$ d'épaisseur.

En s'avançant encore dans la même direction, on atteint ensuite le pied d'une haute colline rocheuse, dont le mur d'enceinte gravit les pentes, malgré leur extrême raideur. J'escalade, en le longeant, les flancs de cette colline, qui a deux sommets principaux, l'un vers le nord-est, l'autre vers le sud-ouest. Ils sont couverts tous deux de ruines, restes d'une ancienne forteresse, et percés de plusieurs citernes. Le point culminant de cette hauteur, qui du côté de l'est est presque inaccessible, dominait la ville d'environ 200 mètres. Le mur, après avoir enfermé vers l'ouest ces deux sommets, en redescendait vers l'est. Il est presque entièrement démoli. Néanmoins, on en retrouve çà et là des débris. Je les suis dans cette direction, rencontrant, chemin faisant, sur les pentes, un certain nombre de citernes pratiquées dans le roc. Parvenu sur une plate-forme qui regarde le lac, j'y observe beaucoup de petits cubes de mosaïque épars sur le sol, et qui devaient orner un édifice de quelque importance, totalement rasé; deux citernes l'alimentaient d'eau.

Vers l'est, ou, en d'autres termes, du côté de la ville antique, qui s'étendait de là jusqu'au lac, au pied de la colline, les flancs de celle-ci sont à peu près verticaux. Après avoir été exploités comme carrière, ils paraissent avoir été ensuite taillés à dessein, afin de les rendre plus abrupts. On y aperçoit à différentes hauteurs les ouvertures cintrées de plusieurs grottes sépulcrales, actuellement inabordables, et qui ont été probablement supprimées comme tombeaux, lors de la construction de Tibériade par Hérode Antipas, les cendres et les ossements qu'elles contenaient ayant dû être à cette époque transportés ailleurs, pour se conformer à la loi mosaïque, qui, sauf de rares exceptions, ne tolérait aucun sépulcre dans l'intérieur des lieux habités. Quoi qu'il en soit, les ruines

qui couronnent tant les deux sommets que la plate-forme inférieure de la colline, à l'endroit où nous sommes en ce moment, me sont désignées sous le nom de *Kasr Beit el-Melek*, « château de la maison du Roi ». Elles paraissent antérieures au moyen âge et appartiennent, selon toute apparence, à la citadelle de la ville antique. Ce château fort était-il en même temps une résidence royale, comme la dénomination qui reste attachée à ses ruines semble l'annoncer? La chose est très possible et même vraisemblable.

A partir de la plate-forme que je viens de signaler, le mur enveloppe dans ses contours une autre colline moins élevée, et située au sud de la précédente, puis, au delà d'un ravin, il tourne brusquement à l'est et se dirige droit vers le lac, où il aboutit. J'en suis les traces jusque-là, en traversant ainsi toute la largeur de la ville antique. Enfin, je côtoie le lac du sud au nord et je remarque que, de ce côté, le mur oriental de la cité a été presque entièrement rasé. Les substructions de quelques anciens magasins sont seules visibles le long du lac.

J'évalue à 5 kilomètres, au moins, le pourtour entier de cette enceinte. Le vaste emplacement qu'elle enfermait est aujourd'hui occupé, dans sa partie septentrionale, par la ville actuelle de Thabarieh, ainsi que je l'ai déjà dit, et, dans tout le reste de son étendue, par des champs cultivés, des cimetières et des terrains incultes. Le sol a été presque partout profondément remué pour en extraire des colonnes ou de beaux matériaux de construction. Toutefois, il est encore jonché de nombreux débris appartenant à des maisons ou à des édifices publics renversés. L'un de ces monuments, tourné de l'ouest à l'est, était orné intérieurement de colonnes monolithes en granit gris, dont une quinzaine sont encore gisantes à terre. Sont-ce là les restes du grand temple fondé par Adrien et que plus tard, sous Constantin, le Juif Joseph, converti au catholicisme, transforma en église chrétienne, avec la permission de cet empereur? Laissé inachevé par son fondateur, les habitants voulaient alors en faire un bain public[1]. On l'appelait l'*Hadrianæum*. Cette

[1] Épiphane, *Contre les hérésies*, l. I, p. 136 et 137.

supposition, qui a été émise par plusieurs voyageurs, est, en effet, très vraisemblable.

Ailleurs, j'ai cru distinguer les traces d'un théâtre et les contours elliptiques d'un stade. Un monticule, aujourd'hui couvert de tombes musulmanes et couronné par un *oualy*, semble aussi avoir servi d'assiette à quelque autre édifice.

La ville antique, comme on le voit, a été bouleversée de fond en comble, et ses ruines tendent à disparaître de plus en plus.

Il est temps maintenant de résumer en peu de mots son histoire. Voici comment la fondation de cette cité est racontée par Josèphe :

Hérode le tétrarque, très lié avec Tibère, fonda une ville, appelée, du nom de cet empereur, Tibériade, dans la meilleure partie de la Galilée, près du lac de Gennézareth. Des eaux thermales se trouvent à proximité, dans un bourg nommé Emmaüs. Elle fut peuplée au moyen de toutes sortes d'étrangers et aussi d'un grand nombre de Galiléens. Beaucoup d'habitants de la contrée appartenant à Hérode y furent également transplantés de force. Parmi ceux-ci, quelques-uns étaient revêtus de dignités. Mais il admit pareillement avec eux un ramassis de pauvres et même de gens dont la condition libre n'était pas suffisamment établie. Il leur accorda des immunités et les combla de bienfaits. Il leur fit construire des maisons à ses frais et leur donna des terres, à la condition de ne jamais quitter Tibériade, car il savait qu'il répugnait aux Juifs d'habiter cette ville, parce qu'on avait dû enlever beaucoup de tombeaux sur l'emplacement où on la bâtit, ce qui, d'après nos lois, rendait ceux qui devaient l'occuper impurs pendant sept jours [1].

Josèphe, dans ce passage, ne parle ni du nom, ni des ruines de la ville qui s'élevait probablement en cet endroit antérieurement à la fondation de Tibériade; il mentionne seulement de nombreux tombeaux qu'il fallut détruire pour faire place à la cité nouvelle; mais cette nécropole avoisinait, selon toute apparence, les restes d'une ancienne ville ou bourgade.

Dans l'*Onomasticon*, au mot Χενερέθ, Eusèbe se contente de dire :

Χενερὲθ, θάλασσα ὅριον τῆς Ἰουδαίας, κλήρου Νεφθαλείμ.

« Chenereth, mer qui sert de frontière à la Judée, de la tribu de Nephthali. »

[1] *Antiq. judaïq.* l. XVIII, c. II, § 3.

Mais saint Jérôme, après avoir traduit ce passage, ajoute ce qui suit :

Sed et oppidum quod in honorem postea Tiberii Cæsaris Herodes, rex Judææ, instauratum appellavit Tiberiadem, ferunt hoc primum appellatum nomine.

Ainsi, pour saint Jérôme, la ville antique à laquelle succéda Tibériade était celle de Chenereth, en hébreu *Kinnereth*, que j'ai identifiée avec les ruines du Kharbet Abou-Choucheh.

D'un autre côté, le Talmud de Jérusalem affirme que Tibériade était la Rakkath de la Bible[1]. Quant au Talmud de Babylone, il l'identifie tantôt avec Hammath, tantôt avec Rakkath et parfois avec Kinnereth[2].

Mais Reland, se fondant sur un verset de saint Matthieu, repousse ces diverses identifications, qu'il regarde toutes comme erronées, attendu que, d'après la Bible, Rakkath, Kinnereth et Hammath faisaient partie de la tribu de Nephthali et, par conséquent, étaient au nord de Capharnaüm, laquelle, au dire de saint Matthieu, était sur les confins de Nephthali et de Zabulon, et se trouvait elle-même au nord de Tibériade, qui, partant, devait être située dans la tribu de Zabulon.

Voici les propres termes de Reland :

Sunt qui illam (Tiberiadem) olim Kinnereth dictam putant, aut Raccath, aut Chammath; sed cum Raccath, Chammath et Kinnereth urbes fuerint Naphthaliticæ, et Capernaum urbs Tiberiade septentrionalior (quod nullus negat) in confiniis Zebulon et Naphthali sita fuerit, teste Matthæo, Tiberias non potuit esse Chammath, Raccath aut Kinnereth. Tiberiada esse urbem Kinnereth hinc, puto, creditum est, quia lacus cui adjacet dicebatur mare Tiberiadis et mare Kinnereth, unde sibi persuaserunt Tiberiada et Kinnereth fuisse urbem eamdem[3].

Le verset de saint Matthieu auquel il est fait ici allusion est le suivant :

Et, relicta civitate Nazareth, venit, et habitavit in Capharnaum maritima, in finibus Zabulon et Nephthalim[4].

[1] Talmud de Jérusalem, *Méguillah*, I, 1.
[2] Talmud de Babylone, *Méguillah*, 6 *a*.
[3] Reland, *Palæstina*, p. 1036 et 1037.
[4] *Saint Matthieu*, c. IV, v. 13.

Si ce verset doit être pris à la lettre, et si Capharnaüm, aujourd'hui, selon toute apparence, Tell Houm, était bien effectivement située sur les confins de Zabulon et de Nephthali, il est impossible de reconnaître dans Tibériade l'antique Kinnereth, signalée par la Bible comme appartenant à la tribu de Nephthali[1]. Il est également impossible d'y voir Rakkath ou Hammath, que le même verset mentionne pareillement au nombre des villes de cette dernière tribu. Mais l'assertion de saint Matthieu relative à la position de Capharnaüm est peut-être moins précise, en réalité, qu'elle ne le semble au premier abord, et cet évangéliste, pour nous montrer l'accomplissement d'une des prophéties d'Isaïe présageant la lumière future qui devait éclairer, lors de l'avènement du Christ, la terre de Zabulon et celle de Nephthali, assises l'une et l'autre à l'ombre de la mort, a fort bien pu, après avoir dit que Jésus abandonna Nazareth pour aller habiter Capharnaüm, ajouter immédiatement : *in finibus Zabulon et Nephthalim*, sans que, pour cela, nous soyons autorisés rigoureusement à en conclure que cette ville était précisément située sur les confins de Nephthali au nord et de Zabulon au sud; car ce qui suit semble nous prouver que ces mots n'ont été intercalés dans le texte évangélique que pour amener le passage d'Isaïe.

14. Ut adimpleretur quod dictum est per Isaiam prophetam :

15. Terra Zabulon, et terra Nephthalim, via maris trans Jordanem, Galilæa gentium,

16. Populus qui sedebat in tenebris vidit lucem magnam, et sedentibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis[2].

Si cette conjecture, que je ne propose qu'avec réserve, est fondée, le territoire de Nephthali a pu s'étendre encore au sud de Capharnaüm et renfermer d'autres villes, telles que Kinnereth, Rakkath et Hammath, sans que, pour cela, il y ait une contradiction formelle entre une pareille supposition et le passage de saint Matthieu. Dans ce cas, Tibériade a fort bien pu succéder soit à

[1] *Josué*, c. XIX, v. 35. — [2] *Saint Matthieu*, c. IV, v. 14-16.

Kinnereth, comme le pense saint Jérôme, soit à Rakkath, comme l'affirme le Talmud de Jérusalem. Je penche de préférence vers cette dernière assertion, parce que, dans la Bible, Rakkath est mentionnée immédiatement à côté de Hammath, où l'on peut voir l'Emmaüs signalée par Josèphe près de Tibériade, le Kharbet el-Hammam de nos jours, et parce qu'ensuite, comme je l'ai déjà dit, je suis disposé, avec plusieurs critiques, et notamment avec M. de Saulcy, à reconnaître dans Kinnereth la même ville qui, plus tard, fut appelée Gennésareth, et à la retrouver dans les ruines de Abou-Choucheh.

Quoi qu'il en soit, comme lors de la fondation de Tibériade on détruisit un grand nombre de tombeaux, ainsi que le rapporte Josèphe, ces tombeaux attestent l'existence préalable d'une ville voisine, probablement renversée à cette époque, et dont ils formaient la nécropole. Seulement cette ville était beaucoup moins considérable que ne le fut Tibériade, puisque, pour faire place à celle-ci, Hérode Antipas fit enlever ces sépultures. Tibériade devint sous ce prince, grâce à son étendue, aux embellissements qu'elle reçut et aux privilèges dont elle fut comblée, la capitale de la Galilée. Il y résidait lui-même, dans un palais que, contrairement aux prescriptions de la loi judaïque, il avait fait décorer de représentations d'êtres animés et qui fut, dans la suite, pillé et livré aux flammes[1].

Après la mort d'Hérode Antipas, Néron donna Tibériade à Agrippa le Jeune, qui rendit à Sepphoris le rang de capitale de la Galilée, dont elle avait joui précédemment.

A l'approche des Romains, Josèphe se hâta de fortifier Tibériade, en même temps que d'autres villes, soit de la haute, soit de la basse Galilée. Un jour qu'il y haranguait le peuple réuni dans le stade, il se vit sur le point d'être assassiné par les émissaires de Jean, fils de Lévi, natif de Gischala. Sautant alors en bas d'un tertre de six coudées de haut, sur lequel il était monté pour mieux se faire entendre, il courut vers le rivage, où il se jeta précipi-

[1] *Vie de Josèphe*, § 12.

tamment dans une barque avec deux soldats, et se réfugia à Tarichées [1].

Indépendamment d'un palais royal et d'un stade, Josèphe mentionne à Tibériade un vaste édifice qu'il appelle προσευχή, « prière, lieu de prière, » probablement une synagogue, et qui servait également à des réunions publiques d'un caractère non religieux :

Κατὰ τὴν ἐπιοῦσαν οὖν ἡμέραν συνάγονται πάντες εἰς τὴν προσευχήν, μέγιστον οἴκημα πολὺν ὄχλον ἐπιδέξασθαι δυνάμενον [2].

« Le lendemain, tous se rassemblent dans la proseuchè, immense édifice pouvant contenir une foule considérable. »

Redevenu maître de Tibériade, Josèphe eut à déployer beaucoup de courage et d'habileté pour y faire prévaloir son autorité, tant la population de la ville était remuante et inquiète. Plusieurs séditions éclatèrent contre lui, mais il réussit à les réprimer. Une fois, pendant qu'il était à Tarichées, il apprit que Tibériade avait fait défection, en implorant le secours du roi Agrippa. Comme il n'avait pas alors assez de troupes à sa disposition pour triompher de cette révolte par les armes, il recourut à la ruse pour en venir à bout. Il rassembla tous les bateaux, au nombre de deux cent trente, qu'il put trouver sur le lac, les munit chacun de quatre rameurs, et, n'ayant avec lui que sept soldats désarmés, il cingla vers Tibériade. Les rebelles de cette ville, apercevant de loin cette flottille et s'imaginant qu'elle amenait de nombreuses troupes, perdirent aussitôt tout courage et se hâtèrent de déposer les armes.

Prompt à profiter de la consternation générale et de la terreur qu'il inspirait, Josèphe fit approcher sa barque du rivage et demanda qu'on lui envoyât les hommes les plus considérables pour qu'il reçut leur soumission. Tous les sénateurs lui furent ainsi tour à tour envoyés, ainsi que deux mille plébéiens. Il donna l'ordre à ses matelots de les transporter sans retard à Tarichées. Pour apaiser sa colère, les habitants lui dénoncèrent alors un certain Clitus

[1] *Guerre des Juifs*, l. II, c. XXI, § 6; *Vie de Josèphe*, § 18. — [2] *Vie de Josèphe*, § 54.

comme étant le principal chef de la révolte, afin que le châtiment d'un seul les sauvât tous. Josèphe commanda aussitôt à l'un de ses soldats de descendre à terre pour aller lui couper les deux mains. Celui-ci hésite à obéir, dans la crainte de se trouver seul sur le rivage au milieu d'une foule ennemie. Clitus, de son côté, implore de la plage comme une grâce la faveur de n'avoir qu'une main amputée, effrayé à la vue de Josèphe, qui menaçait de s'élancer à terre pour exécuter en personne cet ordre. Josèphe acquiesce à sa demande, à la condition qu'il se coupera lui-même l'une des deux mains. Clitus, épouvanté, saisit un glaive de la main droite et s'ampute la main gauche. Revenu à Tarichées, Josèphe usa de clémence envers les prisonniers.

Dans une autre circonstance, Tibériade s'étant de nouveau révoltée, il dut rentrer de vive force dans la place, après un combat très vif où la victoire faillit un instant rester aux habitants. Quelque temps après, il sauva cette ville, que les Galiléens voulaient saccager, parce que, trahissant la cause de la nationalité judaïque, elle avait envoyé un message à Agrippa pour se livrer à ce prince.

Tibériade ouvrit ensuite ses portes à Vespasien, qui, avant d'aller attaquer Tarichées, alla établir son camp à Emmaüs. C'est probablement à cause de la soumission volontaire de Tibériade aux armes romaines que les Juifs, après la destruction de Jérusalem, obtinrent la permission d'y résider non seulement sans être inquiétés, mais encore en jouissant de divers privilèges. Eux seuls pouvaient habiter cette ville, à l'exclusion des Samaritains, des païens et des chrétiens.

Adrien, comme nous l'avons déjà vu, entreprit néanmoins d'y construire un vaste temple, mais qui resta inachevé, avant d'être plus tard converti en église sous Constantin, cet empereur ayant autorisé Joseph, Juif devenu chrétien, à bâtir des églises à Tibériade, à Diocésarée et à Capharnaüm.

Quand Jérusalem eut succombé, le grand sanhédrin, après un séjour momentané à Jamnia, puis à Sepphoris, se fixa à Tibériade, et cette dernière cité devint également le siège d'une très célèbre

école talmudique qui fut longtemps florissante. De cette école sortit le docte rabbin Juda, surnommé *hak-kodech*, « le saint », qui recueillit les codes partiels et les lois traditionnelles des écoles pharisiennes, pour en former, au commencement du IIIe siècle, un vaste corps de lois, connu sous le titre de *Mischna*, « répétition » ou « seconde loi ». A cette même école appartient le rabbin Jochanan, qui composa la *Gemara*, « complément », entre 230 et 270 après Jésus-Christ, commentaire très volumineux de la Mischna, qui, avec ce code, constitue le *Talmud*, « doctrine », de Jérusalem. L'autre Talmud, appelé *Talmud de Babylone*, ne fut rédigé que plus tard, dans cette ville, au Ve siècle. Vers le VIe siècle, l'école de Tibériade produisit pareillement un travail critique, fruit de longues et consciencieuses études, nommé la *Masora*, « tradition »; c'est le texte hébreu de la Bible, fixé d'après les manuscrits les plus authentiques et suivi d'un commentaire indiquant l'orthographe exacte et un certain nombre de variantes. On pense que c'est de cette époque que datent les points-voyelles et les accents qui accompagnent le texte biblique.

Le savant professeur d'hébreu qui enseigna cette langue à saint Jérôme était de Tibériade, comme l'atteste le passage suivant de ce Père de l'Église :

De Tiberiade quemdam legis doctorem, qui apud Hebræos admirationi habebatur, assumpsi, et contuli cum eo a vertice, quod aiunt, ad extremum unguem[1].

L'école juive de Tibériade subsista ainsi longtemps encore après l'introduction du christianisme dans cette ville, introduction qui ne remonte pas au delà du règne de Constantin.

Nous connaissons les noms de trois évêques de Tibériade, de Jean, qui, en 451, souscrivit aux actes du concile de Chalcédoine; d'un autre évêque du même nom, qui, en 536, assista au concile de Jérusalem; enfin de Georges, qui, en 553, parut au concile de Constantinople.

[1] Saint Jérôme, *Préface aux livres des Paralipomènes.*

Justinien, au VIe siècle, releva les remparts de Tibériade[1]. Lorsque les Perses, sous la conduite de Chosroès, s'avancèrent contre Jérusalem, l'an 614 de notre ère, les Juifs de Tibériade et d'autres villes de la Galilée se joignirent à son armée, et c'est à eux que l'on attribue principalement le massacre qui fut fait des Chrétiens, lors de la prise de la Ville sainte.

Après l'invasion musulmane, Tibériade dut perdre de son importance. Néanmoins saint Willibald y signale encore, en 765, un grand nombre d'églises et de synagogues.

Ibi sunt multæ ecclesiæ et synagogæ Judæorum[2].

Lors de la conquête de la Palestine par les Croisés, Godefroi de Bouillon donna la Galilée en fief à Tancrède, qui soumit immédiatement Tibériade, y construisit une église et y érigea de nouveau un siège épiscopal, qui était suffragant de l'archevêché de Nazareth.

En 1187, avant la désastreuse bataille de Hattin, la ville de Tibériade tomba au pouvoir de Saladin; la forteresse seule, où s'était réfugiée la femme de Raymond, comte de Tripoli, avec ses enfants, ne fut pas prise alors; mais elle se rendit elle-même quand l'armée chrétienne eut été anéantie dans la plaine de Hattin.

En 1240, Tibériade retourna provisoirement entre les mains des Chrétiens, à la suite d'un traité conclu avec le sultan de Damas; mais sept ans plus tard elle retomba sous le joug musulman, et son déclin alla depuis toujours croissant. Quaresmius, au commencement du XVIIe siècle, la décrit ainsi:

Tiberias, in præsentia Tabaria ab istarum partium incolis nuncupata, civitas est in littore occidentali maris Galilææ ædificata in quadro, cincta muris cum propugnaculis suis : totus ejus circuitus est unius milliaris tertio minus. Portam habet in plaga occidentali ex marmore albo et nigro affabre elaboratam, alteram minorem habet in parte meridionali; alias non deprehendi. Non multum antiqua est, et veteri Tiberiadi multo minor; hanc enim longe majorem ista fuisse circumjacentes magnæ ruinæ, et maxime procedendo ad duo milliaria meridiem versus, non obscure demonstrant... Aliquas continet

[1] Procope, *De ædificiis Justiniani*, V, IX. — [2] Willibaldi *Hodœporicum seu vita*, § 16.

domunculas a Mauris habitatas, in quibus paucis ante annis habitabant Judæi, et synagogam habebant, et ipsos eam muro circumdedisse fertur..... Intra, ad littus maris in aquilonari urbis parte, est templum; et quamvis vel in Turcarum mesquitam et bestiarum stabulum conversum sit, et pristinum amiserit splendorem, structura nihilominus ejus integra perseverat; longitudinis est gressuum viginti quatuor, latitudinis duodecim circiter; D. Petro dicatum est[1].

Nous voyons par ce passage qu'à l'époque où Quaresmius visita cette ville, elle n'était occupée que par un petit nombre d'Arabes, les Juifs qui l'habitaient peu d'années auparavant l'ayant abandonnée. C'étaient ces derniers qui passaient pour avoir construit l'enceinte murée dont parle ce religieux. L'église dédiée à saint Pierre était à la fois convertie en mosquée et en étable.

La construction de cette enceinte réduite de Tibériade, enceinte attribuée aux Juifs par Quaresmius, n'était-elle qu'une réparation de celle qui avait été élevée au moyen âge par les Croisés? La chose est très vraisemblable, car il est difficile de croire qu'à cette époque la ville avait la même étendue que dans l'antiquité, et, afin de pouvoir mieux se défendre, elle dut se resserrer dans un périmètre plus restreint. La même chose eut lieu pour Césarée et pour plusieurs autres villes de Palestine. Dhaher el-A'mer, au XVIIIe siècle, restaura de nouveau cette dernière enceinte, qui depuis, comme je l'ai déjà dit, est restée à peu près telle que l'a laissée le tremblement de terre de 1837, c'est-à-dire avec de nombreuses brèches et en partie renversée.

[1] Quaresmius, *Elucidatio Terræ sanctæ*, t. II, p. 864 et 865.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

KHARBET NASR ED-DIN (BETHMAOUS). — KHABBET BESSOUM. — KHARBET DAMEH (ADAMAH). — KEFR SABT. — SAROUNEH. — KHARBET BEIT-DJENN. — HADATEH. — KHARBET YEMMA. — KHARBET CHAMSIN. — TELL EN-NAA'M. — KHARBET ES-SAÏADEH. — KHARBET EL-MENARA. — RETOUR À THABARIEH.

KHARBET NASR ED-DIN (BETHMAOUS).

Le 28 juin, à quatre heures cinquante minutes du matin, je quitte Thabarieh pour monter vers l'ouest. Chemin faisant, j'observe çà et là les traces d'un petit canal antique amenant jadis à Tibériade les eaux d'une source supérieure, appelée actuellement A'în Nasr ed-Din.

A cinq heures douze minutes, j'atteins cette source, après une ascension presque continue. Elle est recueillie dans une petite construction carrée. Alentour s'élevait autrefois en amphithéâtre une bourgade dont il subsiste encore quelques citernes, plusieurs caveaux pratiqués dans le roc, un certain nombre d'anciens magasins voûtés en plein cintre et une quantité assez considérable de pierres de taille éparses sur le sol, et mêlées à des matériaux de moindre dimension et à peine équarris. Au milieu de ces ruines végètent misérablement une dizaine de familles de pauvres fellahs. Un *oualy* y est vénéré sous le nom de Nasr ed-Din, d'où celui de cette localité. Dans l'antiquité, elle s'appelait Bethmaous, comme cela ressort du passage suivant de Josèphe, qui la signale à quatre stades à l'ouest de Tibériade, sur la route de cette ville à Sepphoris :

Ἄρας οὖν μετ' αὐτῶν ἀπὸ τῆς Σεπφωριτῶν πόλεως εἰς κώμην τινὰ, Βηθμαοὺς λεγομένην, ἀπέχουσαν Τιβεριάδος σταδία τέσσαρα, παραγίνομαι[1].

[1] *Vie de Josèphe*, § 12.

« Étant donc parti avec eux de la ville de Sepphoris, j'arrive à un bourg appelé Bethmaous, distant de quatre stades de Tibériade. »

Le Kharbet Nasr ed-Din est effectivement la première ruine de quelque importance que l'on rencontre en partant de Thabarieh pour monter à Sepphoris; les quatre stades indiqués par Josèphe s'accordent bien avec la distance qui sépare les traces de l'ancien mur d'enceinte de Tibériade vers le nord-ouest de celles des premières ruines de Nasr ed-Din.

KHARBET BESSOUM.

A cinq heures quarante-cinq minutes, abandonnant le Kharbet Nasr ed-Din, je continue à gravir, vers l'ouest, puis vers le sud-ouest, les pentes des hauteurs qui dominent Thabarieh.

A cinq heures cinquante-cinq minutes, je parviens au sommet du plateau; il est naturellement très fertile.

Bientôt, je redescends vers l'ouest-sud-ouest.

A six heures trente-cinq minutes, une descente douce me conduit à l'Oued el-Meddan. D'innombrables chameaux, appartenant à des tribus transjordanes qui viennent de franchir le fleuve, paissent dans cette riche vallée, qui s'étend du nord-ouest au sud-est.

Je laisse à ma gauche, à 1,500 mètres de distance, vers l'est-sud-est, le Kharbet Bessoum, petit village actuellement abandonné.

KHARBET DAMEH (ADAMAH).

A six heures cinquante minutes, je monte au Kharbet Dameh, ruines assez étendues, sur le sommet d'une colline rocheuse. Une trentaine de maisons, encore à moitié debout, sont d'origine musulmane, mais elles ont été bâties avec des matériaux anciens, la plupart basaltiques. Sur les pentes orientales de la colline, le sol est jonché d'un amas considérable de débris de toute nature, restes confus de maisons renversées. Plus bas, trois sources se réunissent pour aboutir par différents conduits à un bassin long de 17 pas

sur 11 de large. Près de ce bassin gisent à terre plusieurs fûts de colonnes mutilés, qui ornaient jadis un édifice entièrement rasé.

Le Kharbet Dameh portait vraisemblablement autrefois le même nom qu'aujourd'hui, car la Bible nous signale dans la tribu de Nephthali deux villes appelées, l'une Adami et l'autre Adamah :

32. Filiorum Nephthali sexta sors cecidit per familias suas :

33. Et cœpit terminus de Heleph et Elon in Saananim, et Adami, quæ est Neceb, et Jebnael usque Lecum; et egressus eorum usque ad Jordanem[1].

Dans l'hébreu, la ville de Adami est écrite אֲדָמִי, en grec Ἀρμέ, en latin *Adami*.

Quant à celle de Adamah, elle s'écrit en hébreu אֲדָמָה, en grec Ἀρμαίθ, en latin *Edema* :

36. Et Edema, et Arama, Asor[2].

Ce n'est pas que je prétende que le Kharbet Dameh soit nécessairement l'une ou l'autre de ces deux villes, car peut-être la tribu de Nephthali ne s'étendait-elle pas si fort au sud; mais toujours est-il que la dénomination de Dameh semble antique, et que les ruines auxquelles elle est attachée attestent l'existence en cet endroit d'une ancienne ville ou bourgade de quelque importance.

KEFR SABT.

A huit heures cinq minutes, je me remets en marche vers le sud-ouest, et après une montée assez raide, je parviens sur un plateau où je chemine vers l'ouest. A ma droite serpente l'Oued Dameh, aux bords rocheux et escarpés.

A huit heures trente-cinq minutes, j'arrive à Kefr Sabt. Auprès d'une source renfermée dans un petit bassin circulaire, de nombreuses maisons renversées couvrent le sol de débris confus; quelques-unes encore debout sont seules habitées. Çà et là sont disséminées des citernes creusées dans le roc. Sur le point culmi-

[1] *Josué*, c. XIX, v. 32 et 33. — [2] *Josué*, c. XIX, v. 36.

nant de la colline qu'occupait la bourgade antique à laquelle a succédé le hameau moderne, on observe les restes d'une puissante construction bâtie avec des pierres de taille, et qui paraît avoir eu une destination militaire : elle formait un quadrilatère long d'une quarantaine de pas. A côté d'une mosquée, on remarque deux chapiteaux mutilés imitant le style corinthien, ainsi que plusieurs tronçons de colonnes provenant vraisemblablement d'une ancienne église complètement détruite.

SAROUNEH.

A neuf heures vingt minutes, je recommence à cheminer vers le sud-est sur un plateau très fertile dont le sol est partout profondément crevassé. J'incline ensuite vers l'est-sud-est.

A dix heures, je descends doucement dans cette dernière direction.

A dix heures quinze minutes, j'atteins Sarouneh, petit village divisé en deux quartiers. Les maisons sont grossièrement bâties, sur deux monticules qui s'arrondissent autour d'un vallon, qu'arrose une source contenue dans une sorte de petite chambre carrée, dont le plafond est formé par de larges dalles, et que précède un vestibule cintré en pierres de taille très régulières ; le tout d'apparence antique.

KHARBET BEIT-DJENN.

A dix heures trente-cinq minutes, je monte vers le sud-est, laissant à gauche dans une vallée, appelée Oued Sarouneh, à 2 kilomètres de distance vers l'est, le Kharbet Beit-Djenn, village aujourd'hui abandonné.

HADATEH.

A dix heures quarante-cinq minutes, parvenu sur un plateau très fertile, j'en redescends à dix heures cinquante minutes, vers le sud-ouest.

A onze heures quinze minutes, j'examine de nouveau les ruines de Hadateh, que j'ai déjà décrites précédemment et sur lesquelles il est inutile de revenir ici.

KHARBET YEMMA.

A midi vingt minutes, je monte vers le nord-est, pour redescendre, à midi trente-cinq minutes, vers l'est-nord-est.

A une heure, ma direction devient celle du nord.

A une heure quinze minutes, j'atteins le fond d'une fertile vallée. Plusieurs sources y coulent, sous le nom de A'ïoun Yemma, et y forment un petit marais. Près de là, sur un monticule, un village ruiné en pierres basaltiques s'appelle Kharbet Yemma, et est peut-être identique avec le Kefar Yama signalé par le Talmud en Galilée[1].

KHARBET CHAMSIN.

A l'est et non loin du Kharbet Yemma, un autre village abandonné et en ruines s'appelle Kharbet Chamsin.

TELL EN-NAA'M.

En cheminant vers le nord dans la vallée que je viens de mentionner, je laisse à ma gauche, à une heure quarante-cinq minutes, un monticule auquel mon guide donne le nom de Tell en-Naa'm. Servait-il jadis d'assiette à des constructions? Je ne puis l'affirmer, car aucun débris n'est visible, mais elles ont pu être entièrement rasées.

KHARBET ES-SAÏADEH.

A deux heures dix minutes, je traverse un petit village abandonné depuis quelques années et à moitié renversé; il m'est indiqué sous le nom de Kharbet es-Saïadeh.

[1] Neubauer, *Géographie du Talmud*, p. 225.

KHARBET EL-MENARA.

A deux heures quinze minutes, je monte vers le nord-nord-est.

A trois heures dix minutes, arrivé au sommet d'un plateau élevé d'où l'on domine tout le lac de Tibériade, j'y rencontre les ruines d'un village aux trois quarts détruit et appelé Kharbet el-Menara.

RETOUR À THABARIEH.

Poursuivant ensuite ma marche vers le nord, sur le haut du plateau fertile où je suis parvenu, et nommé Ardh el-Hamma, je commence, vers trois heures quarante minutes, à descendre vers l'est des pentes très rapides, en longeant à ma droite un *oued* profond, dont je contourne les bords escarpés.

A quatre heures dix-sept minutes, je fais halte enfin à Thabarieh, au lieu de mon campement.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

KHARBET EL-HAMMAM (EMMAÜS). — KHARBET KEDICH, PEUT-ÊTRE SENNABRIS. — KHARBET EL-MELLAHA. — KHARBET KERAK (TARICHÉES). — RETOUR À THABARIEH.

KHARBET EL-HAMMAM (EMMAÜS).

Le 29 juin, jour de la fête de saint Pierre, le petit couvent latin de Tibériade se dispose, dès l'aurore, à célébrer dignement la mémoire de ce grand apôtre, et l'humble chapelle dédiée au premier chef de l'Église est envahie de bonne heure par de nombreux chrétiens, venus la veille de Nazareth, à la suite de plusieurs religieux franciscains de cette ville. Je ne puis mieux faire que de me joindre à ces pieux fidèles pour unir mes prières aux leurs.

A onze heures, je me dirige au sud de la ville actuelle de Thabarieh, en traversant le long du lac l'emplacement de la ville antique.

A onze heures trente minutes, arrivé au Kharbet el-Hammam, j'examine en tous sens les ruines de cette bourgade, qui faisait immédiatement suite à la ville de Tibériade. Ces ruines couvrent un espace assez étendu sur les bords du lac, jusqu'au pied des collines qui s'élèvent à l'ouest. Un épais mur d'enceinte, dont il subsiste quelques pans encore debout, construits en blocage, avec un parement de pierres volcaniques de moyenne dimension, environnait cette petite ville, qui, vers le nord, touchait à Tibériade et n'était séparée de cette grande cité que par une muraille mitoyenne. Les arasements d'une grande tour sur un monticule, ceux d'un édifice tourné de l'ouest à l'est, et qu'ornaient autrefois des colonnes de granit actuellement gisantes sur le sol, les vestiges de nombreuses

maisons complètement renversées, plusieurs caveaux funéraires pratiqués dans les flancs des collines de l'ouest, les traces d'un aqueduc, au pied et le long de ces mêmes collines, qui amenait jadis à cette localité et à Tibériade les eaux de l'Oued Fedjaz, tels sont les principaux restes qui attirent tour à tour mon attention. Les établissements de bains thermaux qui florissaient en cet endroit ont été détruits, et les trois qu'on y voit maintenant sont modernes. Deux sont fort misérables, et consistent en de petites coupoles très dégradées ; le troisième est plus considérable et porte le nom d'Ibrahim Pacha, qui l'a fait réparer. Il est fréquenté par un grand nombre de malades, qui y viennent chercher la guérison de leurs maux. Quatre sources principales alimentent ces bains. On les dit très efficaces contre les rhumatismes, le scorbut et la lèpre. La température en est très élevée. Elles sont sulfureuses et renferment, en outre, de la soude, de la chaux, de la magnésie et du chlore.

Vers l'an 1154, à l'époque des Croisades, le géographe arabe Édrisi décrit ainsi ces bains :

L'un de ces bains, dit-il, est très grand et se nomme bain d'*Ed-Demaker*. L'eau, au moment où elle jaillit, est tellement chaude, qu'on peut l'employer, soit à épiler un chevreau, soit à plumer une poule, soit à durcir un œuf. Elle est salée. Le bain dit d'*El-Loulou*, « des Perles », est plus petit que le précédent, et l'eau en est douce, mais sa chaleur s'évapore dans les bassins où elle est reçue. On s'en sert pour les ablutions et on l'emploie à d'autres usages. Quant au bain dit *El-Mondjedet*, l'eau en est chaude et douce tout à la fois. A l'exception du bain dit « le Petit », il n'en est point où il soit nécessaire d'allumer du feu. Ce dernier bain fut construit par un prince musulman, dans sa maison, pour son usage particulier et pour celui de sa famille et de ses clients. A sa mort, il le laissa au public, en sorte que tout le monde peut y entrer. C'est le seul dont l'eau soit échauffée artificiellement. Au midi de ce bain, on voit diverses autres sources, telles que celle des hommes blessés, celle des chérifs, etc., dont les eaux sont naturellement chaudes, et où accourent de tous côtés les boiteux, les paralytiques, etc.[1].

Dans l'antiquité, Pline se contente de vanter, en parlant de

[1] Édrisi, *Géographie*, t. I, p. 347, traduction de A. Jaubert.

Tibériade, la vertu de ses eaux, mais sans indiquer par un nom spécial la localité voisine de cette ville où elles se trouvaient[1].

Josèphe, au contraire, la désigne sous la dénomination d'Emmaüs :

Θερμὰ δὲ οὐκ ἄπωθεν ἔνεστιν ἐν κώμῃ· Ἐμμαοῦς ὄνομα αὐτῇ[2].

« Des eaux thermales existent dans le voisinage de cette ville (de Tibériade). La bourgade où elles sont situées s'appelle Emmaüs. »

Dans un autre passage, ce même écrivain la signale de nouveau sous le nom d'Ammaüs :

Οὐεσπασιανὸς δὲ, ἄρας ἀπὸ τῆς Ἀμμαοῦς, ἔνθα πρὸ τῆς Τιβεριάδος ἐστρατοπεδεύκει (μεθερμηνευομένη δὲ Ἀμμαοῦς θερμὰ λέγοιτ' ἄν, ἔστι γὰρ ἐν αὐτῇ πηγὴ θερμῶν ὑδάτων πρὸς ἄκεσιν ἐπιτηδείος), ἀφικνεῖται πρὸς τὴν Γάμαλαν[3].

« Vespasien part d'Ammaüs, où il avait dressé son camp en avant de Tibériade (or ce nom d'*Ammaüs*, si on en interprète le sens, signifie « eaux thermales »), et il parvient à Gamala. »

Dans le Talmud, ce nom d'Emmaüs ou Ammaüs devient en hébreu חמתא. Comme le remarque M. Neubauer[4], le nom grec vient du mot hébreu חמה, « être chaud », et l'on emploie généralement cette dénomination pour tous les endroits où se trouvent des eaux thermales.

Dans le livre de Josué, il est question, parmi les villes fortifiées données en lot à la tribu de Nephthali, de *Hammath*, חַמַּת, en grec *Ὠμαθαδακέθ* et *Ἀμάθ*, en latin *Emath* :

Civitates munitissimæ Assedim, Ser, et Emath, et Reccath, et Cenereth[5].

L'Emmaüs de Josèphe, l'Hamatha des talmudistes, est évidemment identique, pour le nom, avec la ville forte de Hammath de ce passage de Josué. Est-il permis en même temps de l'identifier avec cette dernière place? Oui et non. Oui, si le verset de saint

[1] Pline, *Histoire naturelle*, l. V, c. xv.
[2] *Antiq. judaïq.* l. XVIII, c. II, § 3.
[3] *Guerre des Juifs*, l. IV, c. I, § 3.
[4] Neubauer, *Géographie du Talmud*, p. 207.
[5] *Josué*, c. XIX, p. 35.

Matthieu relatif à la position de Capharnaüm peut être interprété comme je l'ai fait plus haut ; non, s'il faut, au contraire, le prendre à la lettre, et si Capharnaüm était réellement située sur la limite de Nephthali et de Zabulon.

KHARBET KEDICH, PEUT-ÊTRE SENNABRIS.

A une heure, je poursuis ma route vers le sud-sud-est, le long du lac.

A une heure vingt minutes, je gravis, vers le sud, des pentes couvertes en partie de broussailles et sillonnées par plusieurs petits ravins.

A deux heures, parvenu au sommet d'une haute colline qui s'élève, par plusieurs étages successifs, à une altitude d'au moins 250 mètres au-dessus du lac, j'y fais halte quelques instants. Jadis environnée d'un mur d'enceinte, la partie supérieure est couverte de ruines appelées *Kharbet Kedich*. Plusieurs maisons, grossièrement bâties en pisé et avec de menus matériaux de nature volcanique, sont encore habitées par de pauvres fellahs. Près d'un vieux *seder* gisent sur le sol un certain nombre de dalles et de plaques de basalte, qui paraissent antiques. De là on jouit d'une vue très étendue sur le lac. Une source coule à quelque distance au pied du village.

Cette localité est peut-être l'ancienne Sennabris, mentionnée par Josèphe, et près de laquelle Vespasien, marchant de Scythopolis vers Tibériade, campa avec trois légions, à trente stades au sud de cette dernière ville, sur une hauteur où il pouvait être aperçu des séditieux qui cherchaient à soulever contre les Romains Tibériade et Tarichées :

Καὶ μετὰ τριῶν ταγμάτων προελθὼν στρατοπεδεύεται μὲν ἀπὸ τριάκοντα τῆς Τιβεριάδος σταδίων, κατά τινα σταθμὸν εὐσύνοπτον τοῖς νεωτερίζουσι (Σεννάβρις ὀνομάζεται)[1].

[1] *Guerre des Juifs*, l. III, c. IX, § 7.

L'endroit où il assit sans doute son camp est une colline unie qui avoisine celle du Kharbet Kedich, et dont le plateau, actuellement livré à la culture, est entouré de ravins qui paraissent avoir été régularisés par la main de l'homme. Cette colline est précisément à trente stades au sud de l'ancienne Tibériade, et de là on domine vers l'est-sud-est les ruines de Tarichées. De ce point, par conséquent, Vespasien pouvait tenir en respect ces deux villes, auxquelles devait imposer la vue des feux de son camp.

Plus haut dans la montagne, au nord-ouest du Kharbet Kedich, j'ai signalé précédemment d'autres ruines, appelées Kharbet el-Menara. Ces ruines sont situées également à une trentaine de stades au sud de Tibériade, et elles peuvent être prises pareillement pour celles de Sennabris.

Du plateau qu'elles occupent, en effet, on domine de plus de 300 mètres le lac de Tibériade, que l'on embrasse tout entier du regard, et il est permis de choisir entre ces deux emplacements pour y reconnaître le site du camp de Vespasien dans la circonstance relatée par Josèphe.

Ce même historien nous apprend ailleurs que la vallée du Jourdain, qu'il appelle la Grande Plaine, s'étendait depuis le village de Ginnabrin au nord jusqu'au lac Asphaltite au sud :

Ἡ μέση δὲ τῶν δύο ὀρέων χώρα τὸ Μέγα Πεδίον καλεῖται, ἀπὸ κώμης Γιναβρὶν διῆκον μέχρι τῆς Ἀσφαλτίτιδος λίμνης[1].

« La vallée comprise entre les deux chaînes de montagnes s'appelle la Grande Plaine; commençant au village de Ginnabrin, elle finit au lac Asphaltite. »

Je suis assez disposé à identifier ensemble ces deux localités de Sennabris et de Ginnabrin, signalées l'une et l'autre par Josèphe comme voisines du lac de Tibériade.

Un passage du Talmud de Jérusalem parle de deux endroits fortifiés dans le voisinage de ce lac, appelés, le premier Tsenabri, le second Beth-Yerah. *Tsenabri*, צנברי, est évidemment le village de Sennabris de Josèphe, et *Beth-Yerah*, בית ירח, doit probable-

[1] *Guerre des Juifs*, l. IV, c. VIII, § 2.

ment être identifiée avec *Tarichées*, בית ירח, comme le suppose M. Neubauer, étant devenue, dans la bouche du peuple, תריח, *Theriah*[1].

KHARBET EL-MELLAHA.

A deux heures trente minutes, je descends, vers l'est-sud-est, de la hauteur du Kharbet Kedich.

A trois heures cinq minutes, j'arrive au Kharbet el-Mellaha. Les ruines ainsi appelées couvrent un monticule tout jonché de débris au milieu de chardons et de broussailles, et jadis environné d'un mur d'enceinte dont les traces sont encore reconnaissables. Ce monticule, au pied duquel, vers l'est, s'arrondit une jolie petite baie, bordée d'agnus-castus et de lauriers-roses, qui servait autrefois de port à Tarichées, devait jadis faire partie de cette ville, à laquelle il touchait. Le nom même attaché par les Arabes aux ruines qui le couronnent semble une pure traduction de celui de Ταριχέαι ou Ταριχαίαι, donné par Josèphe à cette ville. Ce nom, en effet, paraît venir du mot grec τάριχος, «poisson salé, salaison;» or le mot arabe *mellaha* a précisément une signification analogue, ce qui porte à penser que Tarichées avait été ainsi appelée parce qu'on y salait les poissons pêchés dans le lac.

KHARBET EL-KERAK (TARICHÉES).

Au sud de ce monticule et de la baie qui l'avoisine, s'étend, le long du lac, un plateau onduleux qui affecte la forme d'un grand triangle, dont la base regarde le sud et le sommet est au nord. Il est circonscrit par des collines qui sont tellement régulières qu'elles doivent être en partie naturelles et en partie artificielles. Les unes, vers l'est, bordent le lac, qu'elles surplombent d'une hauteur de 10 à 15 mètres, et elles sont coupées de ce côté par plusieurs dépressions, dues peut-être à la main de l'homme et qui permettaient de descendre jusqu'au rivage. Une autre ligne de collines longe de l'est

[1] Neubauer, *Géographie du Talmud*, p. 216.

à l'ouest le lit du Jourdain, à partir de l'endroit où ce fleuve sort du lac jusqu'à celui où il se tourne brusquement vers le sud. Une troisième ligne de collines, à l'ouest, domine une vallée marécageuse, où le fleuve allonge l'un de ses bras vers le nord pendant l'espace de 500 mètres. Enfin, à l'extrémité septentrionale, ou, en d'autres termes, au sommet du triangle, une autre colline s'avance comme une sorte de promontoire dans le lac, qui, sur ce point décrit au nord, comme je l'ai déjà dit, une petite baie demi-circulaire. A l'ouest de ce promontoire et au sud de la baie, court une longue chaussée, percée de nombreuses arcades, aujourd'hui en partie démolies, par où le trop-plein du lac se répand dans la vallée marécageuse dont j'ai parlé, et où déjà remonte le petit bras du Jourdain que je viens également de signaler. De cette manière, à l'époque des hautes eaux, la ville, de presqu'île qu'elle était, devenait une île véritable, entourée soit par le lac, soit par le fleuve, qui tous deux lui servaient de défense naturelle. Les collines qui l'environnaient étaient elles-mêmes surmontées, partout où elles étaient facilement accessibles, d'un mur d'enceinte bâti intérieurement en blocage, avec un parement extérieur de blocs plus ou moins réguliers. Il en subsiste çà et là quelques pans encore debout; mais il est aux trois quarts rasé presque complètement, ainsi que la ville qu'il enfermait. Celle-ci était traversée du nord au sud par une longue rue basse, semblable à un ravin, qui aboutissait au Jourdain. L'emplacement occupé par les maisons et par les édifices publics a éte depuis longtemps sillonné par la charrue; la pointe septentrionale seule a servi d'assiette à un village arabe dont les ruines portent le nom de Kharbet el-Kerak, dans lequel il est permis de voir une corruption de celui de Tarichées.

La ville ainsi désignée par Josèphe était située, comme nous l'apprend cet historien, à trente stades de Tibériade, sur les bords du lac :

Μετὰ δὲ τρίτην ἡμέραν εἰς Ταριχαίας ἀπερχομένου μου, τῆς Τιβεριάδος ἀπεχούσας σταδία τριάκοντα[1].

[1] *Vie de Josèphe*, § 32.

« Trois jours après, je partis pour Tarichées, éloignée de trente stades de Tibériade. »

Nous lisons, d'un autre côté, dans Pline, que cette même ville se trouvait à l'extrémité méridionale du lac :

Ergo ubi prima convallium fuit occasio, in lacum se fundit (Jordanis), quem plures Genesaram vocant, XVI millia passuum longitudinis, VI millia latitudinis, amœnis circumseptum oppidis : ab oriente, Juliade et Hippo; a meridie, Tarichea, quo nomine aliqui et lacum appellant; ab occidente, Tiberiade, aquis calidis salubri [1]?

Ces deux renseignements réunis plaçant à trente stades de Tibériade, à l'extrémité méridionale du lac, la ville de Tarichées, nous conduisent droit au Kharbet el-Mellaha et au Kharbet el-Kerak, et dès lors le doute n'est pas possible relativement au site de cette ville, qui devait occuper à la fois le monticule du Kharbet el-Mellaha et tout le grand triangle dont le Kharbet el-Kerak ne couvre que le sommet. Tarichées, comme nous le savons en outre par Josèphe, était, ainsi que Tibériade, dominée par des hauteurs, et avait été munie par cet historien, partout où elle n'était point baignée par le lac, d'une puissante muraille d'enceinte, non aussi forte toutefois que celle de la ville précédente :

Ἡ μὲν γὰρ πόλις, ὥσπερ ἡ Τιβεριὰς ὑπώρειος οὖσα, καθὰ μὴ τῇ λίμνῃ προσεκλύζετο, πάντοθεν ὑπὸ τοῦ Ἰωσήπου τετείχισο καρτερῶς, ἐλάσσω μέντοι τῆς Τιβεριάδος [2].

Il subsiste encore çà et là, comme je l'ai dit plus haut, quelques débris de cette enceinte, débris qui offrent la similitude la plus grande avec ceux des anciens murs de Tibériade.

Avant cette époque, Tarichées était tombée, presque sans coup férir, au pouvoir de Cassius, qui y avait fait trente mille captifs [3]. Si ce chiffre, donné par Josèphe, n'est point exagéré, il prouve l'importance qu'avait déjà cette ville sous le rapport de sa population. Dans la première année de son règne, Néron concéda au roi

[1] Pline, *Histoire naturelle*, l. V, c. XV. — [2] *Guerre des Juifs*, l. III, c. X, § 1. — [3] *Antiq. judaïq.* l. XIV, c. VII, § 3.

Agrippa une partie de la Galilée, et notamment Tibériade et Tarichées. Au commencement de la guerre des Juifs contre les Romains, cette dernière ville fut l'une de celles que Josèphe fortifia. Quelques jeunes gens du village de Dabaritta, ayant dévalisé dans la Grande Plaine Ptolémée, procurateur d'Agrippa, qui accompagnait un convoi d'objets précieux destinés à ce prince, apportaient à Tarichées le produit de leur vol; mais Josèphe, qui commandait alors dans cette ville, les en dépouilla, avec l'intention de restituer à Agrippa ce qui lui avait été enlevé. Cet acte les mécontenta vivement, et, dans leur fureur de n'avoir eux-mêmes aucune part au butin qu'ils avaient fait, ils fomentèrent contre Josèphe un violent tumulte. Les séditieux, tant de la ville que des localités voisines, se rassemblèrent, au nombre de cent mille, dans l'hippodrome de Tarichées, ἐν τῷ κατὰ Ταριχέας ἱπποδρόμῳ[1]. Je n'ai retrouvé aucune trace de ce vaste édifice; mais l'examen des lieux m'incline à penser qu'il devait occuper une partie de la vallée qui s'étend à l'ouest de la ville.

Josèphe, éveillé le matin par un fidèle serviteur, au moment où l'on allait mettre le feu à sa maison, se présenta devant la foule, les vêtements déchirés et la tête couverte de cendres, annonçant qu'il était prêt à justifier sa conduite. La multitude, touchée de son air de suppliant, fit silence pour écouter le gouverneur, et celui-ci affirma qu'il ne s'était emparé du butin que pour l'employer aux fortifications de Tarichées. Sur cette déclaration, le tumulte s'apaisa, et la plupart des mécontents se retirèrent; mais les plus exaltés poursuivirent Josèphe jusque dans sa maison, dont ils assiégèrent la porte. Montant alors sur le toit, il les harangua du haut de la terrasse de son habitation, en leur répétant qu'à cause de leurs clameurs il ne pouvait pas comprendre ce qu'ils voulaient, mais que, s'ils lui envoyaient quelques-uns des leurs, pour conférer à l'amiable avec lui, il obtempérerait à leur volonté. Les chefs des séditieux ayant pénétré sans armes dans sa maison, il les fit saisir

[1] *Guerre des Juifs*, l. II, c. XXI, § 3.

par ses gens, qui les déchirèrent cruellement à coups de fouets, puis il les renvoya tout sanglants. A cette vue, les rebelles, de menaçants qu'ils étaient, furent consternés, et, jetant leurs armes, se dispersèrent.

Vespasien, une fois en possession de Tibériade, qui lui avait ouvert ses portes, établit son camp près des thermes d'Emmaüs. Pendant que les soldats romains en construisaient l'enceinte, une troupe de Tarichéates fondit sur les travailleurs et réussit à renverser une partie de l'ouvrage déjà fait; mais les assaillants furent bientôt mis en déroute et poursuivis jusqu'aux barques qui étaient prêtes à les recevoir. En même temps, Titus fut chargé par son père d'attaquer un grand rassemblement qui s'était formé dans la plaine voisine de Tarichées. Comme il n'avait amené que 600 cavaliers d'élite, il fut ensuite renforcé par 400 autres cavaliers, conduits par Trajan, et par 2,000 archers, commandés par Antonius Silo. Ceux-ci avaient pour mission d'occuper les hauteurs qui dominent la ville, vers l'ouest, et de repousser à coups de flèches les défenseurs des murs. Titus, pour faire croire qu'il avait avec lui un plus grand nombre de soldats, déploya un front égal à celui de l'ennemi, et, lançant le premier son cheval en avant, commença l'attaque avec beaucoup d'impétuosité. Tous ses cavaliers le suivaient en poussant de grands cris. Les Juifs, après avoir essayé une vaine résistance, et après avoir subi des pertes considérables, se réfugièrent épouvantés dans la place. La plupart étaient étrangers à la ville, et bientôt de violentes altercations éclatèrent entre eux et les habitants, qui, depuis longtemps, voulaient traiter avec les Romains. Titus, entendant leurs clameurs, se hâta de profiter de leurs dissensions intestines. Il pousse hardiment son cheval dans le lac, et, avec tous ses cavaliers, il se précipite dans Tarichées par la portion du rivage que ne protégeait point un rempart. Tout fuit à son aspect : les uns se dispersent dans la campagne, les autres s'efforcent de gagner leurs barques, pour s'éloigner de la côte et se réfugier au milieu du lac. Après un effroyable carnage, Titus donne enfin l'ordre de cesser le massacre. Instruit de ce

succès, Vespasien accourt à Tarichées. Il fait construire aussitôt des radeaux, puis, quand ils sont prêts, il les charge de soldats armés et les lance contre les Juifs qui s'étaient retirés sur le lac. Ceux-ci, traqués de toutes parts, périssent par milliers, couvrant de leurs cadavres la surface des eaux et les rives du lac. Vespasien réunit ensuite un conseil de guerre à Tarichées, et après avoir pardonné aux habitants de la ville, il inclinait également à accorder la vie sauve aux Juifs étrangers; mais, sur les conseils de ses amis, il résolut de s'en défaire, et, leur concédant la liberté de se rendre à Tibériade, comme s'il voulait les gracier, il les réunit tous dans le stade de cette ville et ordonna de mettre immédiatement à mort les vieillards et les infirmes, au nombre de 1,200. 6,000, choisis parmi les plus jeunes et les plus vigoureux, furent réservés pour Néron, afin d'être employés aux travaux de l'isthme de Corinthe. Tous les autres, se montant au chiffre de 30,400, furent vendus. Vespasien en donna également un certain nombre à Agrippa, qui les fit vendre.

Tous ces chiffres sont probablement exagérés, comme le suppose M. de Saulcy[1], car l'emplacement de Tarichées ne permet guère d'admettre que l'enceinte de cette ville ait pu renfermer, même temporairement, une population aussi considérable. D'après le récit de Josèphe, 6,500 hommes avaient déjà péri, tant à la prise de Tarichées que sur le lac. En outre, à ces différents chiffres, il faut ajouter celui de tous les habitants indigènes de cette place, auxquels Vespasien accorda leur pardon, et qui ne furent point attirés par lui à Tibériade, pour y être soit tués, soit vendus. Quant à l'endroit par où Titus pénétra dans la ville avec ses cavaliers, il faut le chercher dans la partie où elle était le plus facilement accessible du côté du lac, car l'espèce de longue digue qui la bordait de ce côté, et qui lui servait de rempart vers l'est, peut être escaladée même par un homme à cheval sur plusieurs points, où elle est à la fois moins haute et beaucoup moins abrupte.

[1] *Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, t. II, p. 476.

RETOUR À THABARIEH.

A cinq heures, je me mets en marche vers le nord, laissant à ma gauche le Kharbet el-Mellaha et à ma droite la baie demi-circulaire qui me paraît avoir été le port septentrional de l'ancienne Tarichées.

Au nord de cette baie les collines se rapprochent du lac.

A cinq heures quinze minutes, je rencontre une autre petite baie. Quelques ruines l'avoisinent; elles sont éparses au milieu d'un fourré d'agnus-castus et de jeunes acacias appartenant à l'espèce que les Arabes appellent *doum* ou *sidr*. Les vestiges de plusieurs anciennes constructions sont reconnaissables. L'une, encore en partie debout, m'est désignée par mon guide sous le nom de *Tahounet es-Soukkar*, « moulin à sucre », ce qui prouve qu'autrefois la canne à sucre était cultivée sur les bords du lac de Tibériade, de même qu'elle l'était sur plusieurs points de la vallée du Jourdain.

A cinq heures vingt minutes, je remarque, en continuant à cheminer vers le nord, puis vers le nord-nord-ouest, de gros blocs basaltiques qui surgissent du sol; les collines s'inclinent, de l'ouest à l'est, jusqu'auprès du lac, que borde une lisière de beaux lauriers-roses.

A ma gauche, à l'ouest, l'une de ces collines porte sur son sommet les ruines de Kedich, dont j'ai parlé précédemment. Au bas de ces hauteurs, ou du moins sur leurs pentes inférieures, émerge çà et là au milieu des broussailles la ligne, souvent brisée, de l'aqueduc qui amenait jadis à Tibériade les eaux de l'Oued el-Fedjaz.

A cinq heures cinquante-cinq minutes, je traverse de nouveau le Kharbet el-Hammam.

Enfin, à six heures vingt-cinq minutes, je suis de retour à mon campement de Thabarieh.

CHAPITRE VINGTIÈME.

DÉPART DE THABARIEH. — DJISR OUMM EL-KANATHIR. — OUMM DJOUNEH. — A'BEDIEH. — DELHAMIEH. — BEKA'A DELHAMIEH. — KHARBET ZEMBAKIEH. — DJISR MEDJAMIA'.

DÉPART DE THABARIEH.

Le 30 juin, à quatre heures trente minutes du matin, je quitte définitivement, et non sans regret, Thabarieh, en me dirigeant de nouveau vers le sud, le long du lac.

A six heures, je salue pour la seconde fois, en passant, les ruines de Tarichées.

DJISR OUMM EL-KANATHIR.

A six heures vingt minutes, je côtoie la rive occidentale du Jourdain. Ce fleuve, à sa sortie du lac, vers l'extrémité sud-ouest du bassin elliptique que forme l'ancienne mer de Galilée, commence par se diriger, quelques centaines de mètres, vers l'ouest, et projette alors, comme je l'ai dit, un de ses bras vers le nord pendant 500 mètres environ, tandis qu'il s'écoule lui-même vers le sud en décrivant de nombreux replis.

A six heures vingt-cinq minutes, je laisse à ma gauche les restes d'un pont dont les nombreuses arches sont renversées dans le lit du fleuve. On l'appelle Djisr Oumm el-Kanathir. Une dizaine d'Arabes passent en ce moment le Jourdain à gué, à une faible distance des débris de ce pont. Ils ont de l'eau jusqu'aux aisselles et paraissent lutter péniblement contre l'impétuosité du courant.

A six heures trente-cinq minutes, je remarque les ruines d'un autre pont.

OUMM DJOUNEH.

Près de là, un ancien barrage a été établi dans le fleuve pour permettre à une partie de ses eaux de suivre, latéralement à son cours, le lit d'un canal supérieur, destiné à arroser des plantations ou à faire tourner des moulins.

Au delà du Jourdain, vers l'est, un village assis sur un monticule qui domine le fleuve m'est désigné sous le nom de Oumm Djouneh.

A six heures quarante-deux minutes, je franchis l'Oued el-Fedjaz. Dans son lit, bordé de lauriers-roses et d'agnus-castus, coule un ruisseau qui autrefois allait porter ses eaux à Emmaüs et à Tibériade, et qui depuis longtemps se perd dans le fleuve.

A'BEDIEH.

A six heures cinquante-quatre minutes, je fais halte à A'bedieh. C'est un assez grand village, qui s'élève en amphithéâtre sur une colline dont le Jourdain baigne le pied de deux côtés. Il renferme une soixantaine de petites maisons bâties en pisé et surmontées chacune d'une cabane faite avec des roseaux entrelacés, où les habitants se retirent la nuit pour avoir moins chaud.

A l'ouest du village s'étendent de fertiles jardins, qu'arrosent des ruisseaux dérivés de l'Oued el-Fedjaz ou du Jourdain, et où croissent des légumes, des oliviers, des grenadiers et des figuiers; çà et là aussi s'élancent de jolis palmiers.

La chaleur est tellement forte ce jour-là, et mon cheval est tellement fatigué par les excursions précédentes et surtout par le souffle embrasé du rhamsin, qui soulève de tous côtés des tourbillons de poussière brûlante, que je fais dresser ma tente dans l'un de ces jardins, à l'ombre d'un gigantesque figuier.

Je profite naturellement de ce repos forcé pour mettre mes notes au courant.

Le lendemain, 1er juillet, à quatre heures vingt-cinq minutes du matin, je poursuis ma route le long du fleuve, vers le sud. La plaine où je chemine est par elle-même très fertile; mais, un kilomètre à peine au delà d'A'bedieh, elle cesse d'être cultivée, faute de bras suffisants et aussi de sécurité. Elle se déroule entre une longue chaîne de montagnes, à l'ouest, et les rives sinueuses du Jourdain, à l'est.

A cinq heures trente minutes, cette plaine se resserre, et les montagnes se rapprochent du fleuve, dans le lit duquel plusieurs barrages ont été établis jadis en cet endroit, au moyen de gros blocs entassés par la main de l'homme.

DELHAMIEH.

Au delà du Jourdain et tout près de sa rive gauche s'élève, sur une colline, le village de Delhamieh. Les maisons sont bâties en pisé ou avec de menus matériaux, et la plupart sont surmontées de huttes en roseaux.

BEKA'A-DELHAMIEH.

En deçà du fleuve et presque vis-à-vis le village précédent, un amas de petites pierres basaltiques provenant d'habitations renversées m'est désigné sous le nom de Beka'a-Delhamieh.

KHARBET ZEMBAKIEH.

A six heures, je remarque les traces d'un ancien canal parallèle au Jourdain, auquel il empruntait une partie de ses eaux, et destiné à arroser des plantations depuis longtemps disparues. Près de là, les débris d'un village dominant le fleuve sur la rive droite s'appellent Kharbet Zembakieh. Je les examine un instant, chemin faisant; ils n'offrent rien qui mérite d'être signalé. Seulement, ils prouvent qu'autrefois la vallée du Jourdain était tout entière bien cultivée.

DJISR MEDJAMIA'.

A six heures cinquante minutes, je parviens au Djisr el-Medjamia', pont dont j'ai déjà parlé, et près duquel l'excessive chaleur due à la persistance du rhamsin me force de camper, sans pousser plus avant ce jour-là. Le niveau de la vallée en cet endroit est au moins de 200 mètres au-dessous de la Méditerranée, et cette dépression, déjà très forte, continue à s'accroître de plus en plus, à mesure que l'on s'avance davantage vers la mer Morte. Là, près de l'embouchure du fleuve, elle atteint son maximum, qui est de 392 mètres environ au-dessous de la Méditerranée. Une pareille dépression explique facilement la chaleur extraordinaire qui règne, pendant l'été, dans une vallée si profondément encaissée entre les deux chaînes de montagnes parallèles qui l'encadrent dans toute sa longueur, à l'est et à l'ouest. La température devient surtout presque intolérable les jours où le vent du midi semble enflammer l'atmosphère. Jadis, quand la vallée était cultivée, quand elle était couverte de vergers et d'immenses plantations de palmiers à travers lesquelles de nombreux canaux promenaient la fertilité et la fraîcheur, elle devait former, au contraire, une sorte de paradis terrestre, où toutes les productions des tropiques pouvaient prospérer à l'envi, où les hivers avaient la douceur de nos plus beaux printemps, et où l'ardeur des étés devait être tempérée sur beaucoup de points par de magnifiques ombrages.

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME.

KHARBET EL-KOUSEÏR. — MA'AD. — KHARBET EL-BALEH. — A'RAK ER-RECHDAN. — TELL EL-A'RBAÏN. — KHARBET ABOU-ZIAD. — KHARBET ED-DALIEH. — KHARBET THABAKAT FAHIL (PELLA).

KHARBET EL-KOUSEÏR.

Le 2 juillet, à cinq heures du matin, je franchis le Djisr Medjamia'.

Au delà du fleuve, le sol est d'abord très mamelonné et hérissé de gros blocs basaltiques. Je prends la direction du sud-sud-est.

A cinq heures quinze minutes, je traverse, vers l'est-sud-est, une grande plaine, dont une faible partie seulement est cultivée; le reste est couvert d'énormes chardons désséchés.

A cinq heures cinquante minutes, ma direction devient celle du sud, et bientôt je parviens à des ruines appelées Kharbet el-Kouseïr. Elles sont situées sur les bords de l'Oued el-A'rab, qui prend également, en cet endroit, le nom d'Oued el-Kouseïr. Ces ruines sont actuellement peu considérables et à peu près effacées du sol, à l'exception de celles d'un pont bâti en pierres de taille, dont les piles et les voûtes sont renversées. Je signalerai également les débris d'un petit canal, dérivé jadis de l'*oued*, et qui était destiné à l'irrigation de la partie supérieure de la plaine.

L'Oued el-A'rab est alimenté par des sources intarissables et porte au Jourdain le tribut de ses eaux. Ses rives, bordées de lauriers-roses, sont en ce moment assiégées par de nombreux troupeaux de chèvres et de bœufs appartenant à une tribu de Bédouins, qui a dressé ses tentes non loin de là.

MA'AD.

A six heures cinq minutes, je laisse à ma gauche, sur une colline, au delà de l'Oued el-A'rab, le village de Ma'ad. Il est abandonné depuis quelque temps. Près du petit groupe d'habitations qu'il formait, j'aperçois de loin un *oualy* consacré au cheikh Ma'ad.

KHARBET EL-BALEH.

A six heures trente minutes, en poursuivant ma route vers le sud, j'observe à ma gauche sur une autre colline les vestiges d'un second hameau renversé, appelé Kharbet el-Baleh.

A sept heures trente-cinq minutes, je franchis l'Oued Thaybeh. Aussi abondant que l'Oued el-A'rab, il va de même se jeter dans le Jourdain, en roulant ses eaux murmurantes dans un lit sinueux, bordé, comme le précédent, de superbes lauriers-roses, auxquels se mêlent des touffes d'agnus-castus et des roseaux gigantesques. Un petit canal court parallèlement à cet *oued*, à un niveau supérieur; il fertilisait autrefois des champs à travers lesquels il passe maintenant presque en vain; car ils sont peu cultivés.

A'RAK ER-RECHDAN.

A sept heures cinquante-huit minutes, immédiatement au sud d'un troisième *oued*, appelé Oued Ziklab, qu'accompagne pareillement un petit canal, je passe au pied d'une colline que couronne un village auquel mon guide donne le nom de A'rak er-Rechdan.

TELL EL-A'RBAÏN.

A ma droite, dans la plaine, non loin du Jourdain, s'élève un *tell* solitaire, appelé Tell el-A'rbaïn. Il est, dit-on, couvert de quelques ruines peu importantes.

KHARBET ABOU-ZIAD.

A huit heures quinze minutes, je franchis un quatrième *oued*, nommé Abou-Ziad. Sur ses rives couvertes de roseaux florissaient autrefois des plantations que ses eaux fécondaient; elles ont laissé peu de traces, ainsi que les maisons des habitants qui les cultivaient et dont les vestiges confus portent le nom de Kharbet Abou-Ziad.

KHARBET ED-DALIEH.

A huit heures quarante-cinq minutes, je remarque sur les bords d'un cinquième *oued*, que je traverse également, et appelé Oued ed-Dalieh, les débris d'un hameau détruit, portant le même nom que l'*oued* auprès duquel il était situé. Le sol est naturellement très fertile, mais abandonné en grande partie par la culture, malgré l'abondance des eaux de ce ruisseau, qui les promène inutilement au milieu d'admirables touffes de lauriers-roses.

KHARBET THABAKAT FAHIL (PELLA).

A neuf heures quarante minutes, je monte, vers le sud-est, les différents gradins d'un plateau qui s'élève par étages successifs et appelé *Thabakat-Fahil*, « les étages de Fahil ». Ce plateau, qui est cultivé par les habitants d'un village voisin, est renommé encore maintenant pour la richesse de son terroir et la beauté de ses récoltes en céréales.

A dix heures, enfin, je fais halte, après une courte descente, à côté d'un ruisseau très abondant, appelé Djerm el-Mouz, au milieu des vastes ruines du Kharbet Fahil.

La source qui alimente ce ruisseau jaillit d'un peu plus haut. L'eau en est excellente et limpide.

Elle forme un ruisseau, qui, n'étant plus canalisé comme il l'était autrefois et divisé en différents bras pour arroser des vergers

et ensuite des champs, se répand maintenant dans une vallée extrêmement fertile, qu'il change en marais et que couvre un épais fourré de roseaux, d'agnus-castus, de tamariscs, de lauriers-roses et de saules, refuge de nombreux sangliers.

Ce ruisseau est dominé par une belle plate-forme, à la fois naturelle et artificielle, où gisent pêle-mêle entassés des fûts monolithes de colonnes de différents diamètres, des tambours énormes appartenant à d'autres colonnes beaucoup plus considérables, des chapiteaux brisés, les uns corinthiens, les autres ioniques, et beaucoup de magnifiques pierres de taille, confusément amoncelées. Là, probablement, s'élevaient autrefois un temple et un portique. Au-dessus de cette plate-forme, sur une hauteur voisine, deux autres édifices, sans doute deux petits temples, sont pareillement renversés de fond en comble, avec les colonnes monolithes qui les ornaient; un escalier menait de l'un à l'autre, et ils avaient été tous deux construits avec des pierres de taille de grande dimension. La plupart des chapiteaux ont disparu ou sont brisés; un seul est encore presque intact et de style corinthien.

Quant à la ville proprement dite, elle s'étendait sur une longue colline courant de l'est à l'ouest, au nord de la vallée marécageuse où serpente le ruisseau dont j'ai parlé. Cette colline est tout entière envahie en ce moment par des broussailles, des asphodèles, des fenouils, des chardons desséchés par le soleil, à travers lesquels il est malaisé de se frayer un passage. On heurte, en outre, à chaque pas, des tas de matériaux de toutes sortes provenant de maisons et de monuments démolis. Les assises inférieures d'un mur fort épais bâti avec de belles pierres de taille, reposant sans ciment les unes au-dessus des autres, sont encore en place, pendant un certain nombre de mètres, sur l'un des rebords du plateau de la colline, dont les pentes étaient soutenues par d'autres murs formant plusieurs terrasses successives, où s'étageaient des habitations superposées.

Une fois parvenu, non sans peine, à l'extrémité occidentale de la colline, j'en redescends sur un plateau moins élevé et, là,

je me trouve bientôt en présence des ruines d'une ancienne basilique chrétienne, mesurant quarante-deux pas de long de l'ouest à l'est et vingt-sept de large du nord au sud. Les murs avaient un mètre d'épaisseur. Il en subsiste çà et là quelques assises encore debout, consistant en gros blocs juxtaposés, sans ciment, et placés les uns dans le sens de leur longueur, les autres dans celui de leur largeur.

Cette basilique, qui paraît contemporaine des premiers siècles de l'Église, était divisée en trois nefs, répondant à trois absides demi-circulaires, et était pavée en mosaïque.

A l'ouest et au sud de ce monument, de grandes constructions attenantes, elles-mêmes bâties en pierres de taille et presque entièrement rasées, devaient avoir également une certaine magnificence, ornées qu'elles étaient aussi de colonnes de différents diamètres, dont les fûts et les chapiteaux mutilés gisent à terre en cet endroit.

Au delà, vers l'ouest, je n'aperçois plus de ruines sur ce plateau, mais, en dirigeant mes pas vers le sud, je remarque, sur un monticule qui commande l'Oued Djerm el-Mouz, la base d'une colonne encore en place, seul reste d'un petit portique ou d'un petit sanctuaire qui décorait cette humble colline. De là, on pouvait jouir de l'aspect charmant que devait offrir la vallée, lorsqu'au lieu d'être remplie tout entière par le fourré inextricable dont j'ai parlé, elle était occupée par de fertiles jardins, au milieu desquels couraient partout des eaux murmurantes qui fécondaient le sol, sans s'y perdre comme actuellement dans des marécages.

Au bas de ce monticule, une avenue monte légèrement vers l'est, le long de l'*oued*, à droite, et de la colline où s'étendait la ville, à gauche. Elle était jadis bordée de colonnes monolithes, dont quelques fûts brisés la parsèment encore çà et là, et elle aboutissait à la belle plate-forme que j'ai mentionnée.

Le coucher du soleil me surprit pendant que j'explorais ces ruines solitaires. Je regagnai ma tente, que j'avais fait dresser non loin de la source. Au milieu de la nuit, des chacals vinrent par

bandes rôder et faire entendre leurs miaulements plaintifs autour de moi; ce sont, avec des sangliers, qui abondent dans l'Oued Djerm el-Mouz, les seuls habitants de cette ville déserte.

Celle-ci, dans le nom qu'elle porte maintenant de *Kharbet Fahil,* « ruines de Fahil », a conservé quelques traces altérées du nom de Pella, sous lequel on la désignait autrefois. Primitivement, elle s'appelait Butis, comme nous l'apprend un passage d'Étienne de Byzance, qui la place dans la Cœlésyrie, en étendant vers le sud au delà de ses limites habituelles les bornes de cette province :

Πελλὰ πόλις Κοίλης Συρίας, ἡ Βοῦτις λεγομένη.

Elle n'est mentionnée nulle part dans l'Ancien Testament. On croit qu'elle fut habitée par une colonie de Macédoniens, des vétérans peut-être de l'armée d'Alexandre, qui auraient changé son nom de *Butis* en celui de *Pella,* que portait l'une des principales villes de leur pays, le berceau même de leur souverain.

L'an 218 avant Jésus-Christ, elle tomba au pouvoir d'Antiochus le Grand, lors de l'expédition de ce prince en Palestine[1].

Plus tard, sous Alexandre Jannée, les Juifs la détruisirent, parce que ses habitants ne voulaient point adopter les rites et les usages de la nation juive[2]. Bientôt après, elle fut rendue par Pompée à son ancienne population[3], et c'est peut-être à cette époque de restauration qu'il faut attribuer les temples et les portiques dont j'ai signalé les ruines.

Pella devint ensuite le chef-lieu d'une toparchie distincte[4].

Avant le siège de Jérusalem par Titus, les chrétiens de la Ville sainte, avertis, dit Eusèbe[5], par un présage divin, allèrent se réfugier à Pella, ville jusque-là païenne, et où ils durent jeter pendant leur séjour les premières semences de la religion nouvelle.

Située au nord de la Pérée, comme le remarque Josèphe[6], elle faisait partie de la Décapole, et Pline vante l'abondance de ses eaux,

[1] Polybe, l. V, c. LXX, § 12.
[2] *Antiq. judaïq.* l. XIII, c. XV, § 4.
[3] *Antiq. judaïq.* l. XIV, c. IV, § 4.
[4] Eusèbe, *Hist. eccl.* l. III, c. V.
[5] *Hist. eccl.* l. III, c. V.
[6] *Guerre des Juifs,* l. III, c. III, § 3.

« Pellam aquis divitem[1]; » une pareille épithète convient parfaitement au Kharbet Fahil, qui jouissait autrefois de tous les avantages que lui offrait la source intarissable dont il a été question plus haut.

Pella devint, dans la suite, le siège d'un évêché, et les noms de trois de ses évêques nous sont révélés par les Actes des conciles[2]. Depuis l'époque de l'occupation musulmane, elle disparaît complètement de l'histoire, et ses ruines, longtemps inexplorées, n'ont guère été visitées que de nos jours par des voyageurs européens, notamment par Robinson, qui les a, un des premiers, identifiées avec l'antique Pella de la Pérée.

[1] *Hist. naturelle*, l. V, c. XVI. — [2] Le Quien, *Oriens christianus*, t. III, p. 697.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

RETOUR AU KHARBET KOUSEÏR. — CHERIA'T EL-MANDHOUR (L'YARMOUK). — KHARBET ED-DOUEÏR. — KHARBET HAMMEH (HAMATHA).

RETOUR AU KHARBET KOUSEÏR.

Le 3 juillet, à quatre heures cinquante-cinq minutes du matin, je quitte les ruines de Pella, et, reprenant la route de la veille, mais en sens opposé, je fais halte, à huit heures cinquante minutes, au delà de l'Oued el-A'rab, sur l'emplacement du Kharbet Kouseïr. L'élévation extraordinaire de la température me contraint de m'arrêter en cet endroit jusqu'au lendemain matin. Je n'ai qu'à me louer de la petite tribu de Bédouins dont les tentes sont éparses sur les bords de l'*oued*, et dont les principaux cheikhs viennent me visiter et fumer ensuite de longues heures avec mon drogman, pendant que je rédige mes notes de la journée précédente et que je médite sur l'itinéraire que j'aurai à suivre les jours suivants. Le soir, au coucher du soleil, les troupeaux des Bédouins reviennent du pâturage, sous la conduite de pâtres armés, à la mine fière et sauvage, et aux longs mugissements des bœufs succèdent bientôt, pendant la nuit, les gémissements des chacals, que répercutent les échos des collines voisines.

CHERIA'T EL-MANDHOUR (L'YARMOUK).

Le 4 juillet, à quatre heures du matin, je prends la direction du nord.

A cinq heures trente minutes, je traverse un *oued* peu important et sans eau, appelé Oued Thabak. Les flancs des hautes collines

que je longe à ma droite sont partout hérissés de gros blocs basaltiques.

A six heures trente minutes, après avoir franchi un monticule qui s'avance vers l'ouest, comme une sorte de promontoire, dans la vallée du Jourdain, j'arrive auprès du Cheria't el-Mandhour. Ce torrent considérable a en cet endroit une trentaine de mètres de large et un mètre de profondeur d'eau à son gué. Son courant est très rapide. Il va aboutir au Jourdain. Je côtoie quelque temps sa rive gauche vers l'est; elle est bordée sur ce point de magnifiques touffes de lauriers-roses et d'élégants tamariscs au feuillage gracieux.

Le Cheria't el-Mandhour doit son nom actuel à une tribu d'Arabes ainsi appelée, qui avoisine ses rives : c'est la tribu des Menadhere, nom dont le singulier est Mandhour. Quant au mot *Cheria't*, il équivaut ici à celui de «fleuve, rivière». Le Jourdain, comme je l'ai dit ailleurs, est souvent désigné par les indigènes sous la dénomination de *Cheria't el-Kebir*, «le grand fleuve», par opposition au Cheria't el-Mandhour, qui est de moindre importance, et n'est d'ailleurs que l'un de ses nombreux affluents. Cette rivière n'est point mentionnée dans la Bible, mais Pline la signale sous le nom de *Hieromax :*

Gadara, Hieromace præfluente[1].

C'est la forme grecque et latine du nom que lui donnaient les Hébreux, à savoir : celui d'*Yarmouk*, comme le Talmud nous l'apprend. La Mischna[2] nous dit dans un passage que les eaux du Jourdain et de l'Yarmouk ne pouvaient être employées dans le temple, parce qu'ils reçoivent l'un et l'autre des eaux impures.

Le géographe arabe Édrisi[3] nous a conservé fidèlement ce dernier nom; il en est de même d'Aboulféda[4]. Depuis, cette appellation a disparu complètement parmi les indigènes, qui connaissent seulement celle que j'ai indiquée.

[1] *Histoire naturelle*, l. V, c. XVI. — [2] *Parah*, VIII, 9. — [3] Édrisi, *Géographie*, traduction Jaubert, t. I, p. 338. — [4] Aboulféda, *Tabula Syriæ*, édit. Kœhler, p. 148.

L'Yarmouk formait jadis la limite naturelle entre le pays de Basan, au nord, et celui de Gilea'd, au sud, et plus tard entre la province de la Gaulanitide et celle de la Pérée. Ses berges, très peu élevées à l'endroit où il commence à sillonner la vallée du Jourdain pour se jeter bientôt après dans ce fleuve, sont, vers l'est, beaucoup plus hautes et parfois très escarpées, comme de gigantesques murailles qui l'enserrent dans un ravin profond.

KHARBET ED-DOUEÏR.

A six heures quarante-cinq minutes, j'aperçois au delà de cette rivière, sur un monticule qui la domine, différents tas de pierres basaltiques, restes d'habitations renversées. On les appelle Kharbet ed-Doueïr.

Les rives du Cheria't el-Mandhour se dressent alors comme des remparts infranchissables, tantôt noirs et basaltiques, tantôt crayeux et resplendissant au soleil d'une blancheur si vive que l'œil en est ébloui.

Le sentier que je suis serpente, vers l'est, sur les flancs d'une montagne assez raide, le long des replis multipliés que décrit le torrent ainsi encaissé, dont les eaux roulent et mugissent avec fureur sur un lit semé de gros blocs, la plupart basaltiques.

KHARBET HAMMEH (HAMATHA).

A huit heures, après une descente rapide, je franchis à gué ce torrent; mon cheval a de l'eau jusqu'au haut du poitrail et lutte avec effort contre le courant. Le Cheria't el-Mandhour peut avoir en cet endroit 45 mètres de large. Une fois parvenu sur la rive droite, je me trouve au milieu des ruines d'une petite ville, appelée Kharbet el-Hammeh.

La première grande construction dont les ruines attirent mes regards est un vaste établissement de bains, d'origine romaine probablement; il avait été bâti avec de superbes blocs basaltiques,

parfaitement appareillés, et se composait de plusieurs belles salles voûtées en plein cintre, aujourd'hui aux trois quarts démolies. L'une, encore en partie debout, renferme un réservoir circulaire qui mesure 13 mètres de circonférence et 1 mètre 35 de profondeur. Une source chaude et très abondante y bouillonne sans cesse. L'eau en est sulfureuse et d'une température qui m'a paru, au toucher, être d'environ cinquante-cinq degrés centigrades; elle s'en échappe continuellement en formant un ruisseau bordé d'agnus-castus, de lauriers-roses et de doums, qui va se jeter dans le Cheria't el-Mandhour. Cette source m'a été indiquée sous le nom de A'ïn Oumm Selim. Elle est, dit-on, très salutaire pour beaucoup de maladies, principalement pour celles de la peau. Aussi est-elle assez fréquentée, même de nos jours, au mois d'avril surtout, par un grand nombre d'Arabes, tant des contrées transjordanes que de la Galilée. Dès le 15 mai, en effet, la chaleur est telle à Hammeh, que dominent presque de tous côtés des hauteurs, soit basaltiques, soit calcaires, et où plusieurs autres sources thermales jaillissent du sol, que les baigneurs se hâtent de se retirer, abandonnant cette petite ville, bouleversée du reste de fond en comble, à sa solitude et aux moustiques, qui, dès lors, y sont innombrables.

En dehors de cet établissement thermal, dont la plus grande partie devait sans doute servir à héberger tous ceux qu'y attirait la vertu curative de ses eaux, une seconde source, dite A'ïn el-Djerab, moins chaude que la précédente et également sulfureuse, coule à trois cents pas de là au pied d'une âpre colline, aux flancs noirs et basaltiques, qui, vers le nord, commande et enserre la vallée de Hammeh. L'eau, claire et transparente comme du cristal, est légèrement bleuâtre, et remplit un magnifique bassin pavé, que bordaient jadis des pierres actuellement désunies. De hautes herbes et différentes plantes aquatiques environnent aujourd'hui ce réservoir, d'où sort pareillement un ruisseau considérable qui aboutit de même au Cheria't el-Mandhour. Autrefois s'élevaient alentour des constructions, dont il ne subsiste plus que des vestiges confus.

Maintenant, elles sont remplacées par un fourré de doums, au milieu desquels on remarque de vieux térébinthes, un admirable acacia mimosa tout chargé de nids d'oiseaux, et d'élégants palmiers.

Une troisième source thermale, appelée A'în er-Riah, forme ailleurs un troisième ruisseau, qui serpente, tiède et limpide, entre une double rangée d'agnus-castus, de lauriers-roses et de doums.

D'autres sources moins importantes apparaissent encore çà et là et accusent dans cette localité une richesse extraordinaire d'eaux thermales; c'est ce qui explique et le nom que portait autrefois la ville dont le Kharbet Hammeh a conservé la désignation primitive, très légèrement altérée, comme nous le verrons tout à l'heure, et la fondation en ce lieu du grand établissement de bains dont j'ai signalé les ruines. Quant à la ville qui le contenait, elle a été complètement détruite, et la plus grande partie de l'emplacement qu'elle occupait est depuis longtemps sans doute envahie par une végétation luxuriante d'arbres, d'arbustes et de broussailles, au milieu desquels on se heurte continuellement à des tas de matériaux basaltiques, restes de maisons démolies. J'y ai rencontré aussi quelques tronçons mutilés de colonnes de basalte qui devaient probablement orner jadis un temple. Une colline oblongue peu élevée et assez étroite, qui court dans la vallée où s'étendait cette petite cité, pourrait vraisemblablement, si elle était fouillée, dédommager, par quelque découverte intéressante, ceux qui entreprendraient ces excavations et ces recherches. Sur les pentes d'un autre monticule, j'ai retrouvé et examiné les restes d'un théâtre. Il avait été bâti avec de belles pierres de taille basaltiques; quelques gradins sont encore en place.

Hammeh est la ville de Emmatha ou Amatha, signalée, par Eusèbe et par saint Jérôme dans l'*Onomasticon*, comme étant dans le voisinage de Gadara et comme renfermant des sources d'eaux chaudes.

Nous lisons dans cet ouvrage, au mot *Αἰμάθ* :

Καὶ ἄλλη δὲ κώμη πλησίον Γαδάρων, ὅ ἐστιν Ἐμμαθὰ, ἔνθα τὰ τῶν θερμῶν ὑδάτων θερμὰ λουτρά.

Dans la traduction de saint Jérôme, ce nom de *Emmatha* devient *Amatha* :

Est et alia villa in vicinia Gadaræ, nomine Amatha, ubi calidæ aquæ erumpunt.

Dans un autre passage de l'*Onomasticon*, au mot *Gadara*, il est également question de ces sources thermales et de l'établissement de bains qu'on y avait fondé au pied de la montagne de Gadara :

Γάδαρα, πόλις ἀπὸ τοῦ Ἰορδάνου, ἀντικρὺ Σκυθοπόλεως καὶ Τιβεριάδος, πρὸς ἀνατολὰς, ἐν τῷ ὄρει καὶ πρὸς ταῖς ὑπουργίαις τὰ τῶν θερμῶν ὑδάτων λουτρὰ παράκειται.

La Bible ne mentionne pas cette ville; mais le Talmud la cite dans le voisinage de Gadara, sous le nom de Hamatha, et parle en même temps de ses eaux thermales [1].

L'appellation de *Hamatha*, *Hammatha* ou *Hammath* dérivait évidemment du mot hébreu *Hama*, חמה, qui signifie « être chaud », et elle s'appliquait tout naturellement aux localités qui possédaient des sources thermales. Par conséquent, elle convenait parfaitement à notre Kharbet Hammeh, dont le nom, comme on le voit, à fort peu changé.

[1] Talmud de Jérusalem, *Kiddouschin*, III, 14.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

MONTÉE À OUMM KEIS (GADARA). — RETOUR AU KHARBET HAMMEH.

MONTÉE À OUMM KEIS (GADARA).

Le 5 juillet, à quatre heures cinquante minutes du matin, laissant ma tente et mon bagage à Hammeh, je traverse à gué le Cheria't el-Mandhour et je gravis ensuite, vers le sud, les pentes de la montagne que couronnent les ruines d'Oumm Keis. Ces pentes sont fertiles et cultivées en blé sur plusieurs points. A ma droite, je côtoie quelque temps un ravin profond, dont les berges sont blanchâtres et crétacées.

A cinq heures quinze minutes, je parviens sur un petit plateau, puis la montée devient plus raide.

A cinq heures quarante-cinq minutes, je remarque auprès d'un vieux térébinthe un fût de colonne et quelques belles pierres de taille basaltiques gisantes sur le sol. Y avait-il là jadis un petit sanctuaire, dont ces débris seraient les restes? Je l'ignore. Car ces matériaux antiques ont pu également être transportés en cet endroit, du sommet de la montagne, pour orner la tombe d'un santon musulman.

A six heures, enfin, je fais halte au milieu des ruines d'Oumm Keis. Elles couvrent un assez vaste espace sur le plateau supérieur d'une montagne qui s'élève entre l'Oued el-A'rab, au sud, et le Cheria't el-Mandhour, au nord. Son altitude au-dessus de la Méditerranée est de 370 mètres et de 570 au-dessus de la vallée du Jourdain.

Je commence par examiner vers l'ouest, sur un monticule qui semble en partie artificiel, un amas de beaux blocs déplacés; plu-

sieurs bases de colonnes calcaires monolithes sont encore en place. Là s'étendait jadis, du sud au nord, un portique étroit et monumental, d'où l'on pouvait jouir d'une vue magnifique sur la vallée du Jourdain et sur les montagnes de la rive occidentale du fleuve. Au bas de ce *tell* oblong, plusieurs cuves sépulcrales brisées gisent à terre avec leurs couvercles à acrotères.

En m'avançant de là vers l'est, je rencontre, au milieu des broussailles et des hautes herbes desséchées, une suite de petits compartiments parallèles, comme autant de chambres ou de boutiques séparées, dont les arasements sont encore visibles sur une longueur de 250 pas; elles avaient été construites avec des matériaux basaltiques, les uns presque bruts et de faibles dimensions, les autres plus considérables et équarris avec soin. Cette longue série de chambres contiguës, ouvrant vers le sud et dont les portes, actuellement détruites, paraissent avoir reposé toutes sur une sorte de soubassement continu en pierres de taille, constituait probablement l'un des principaux bazars de la ville. On pourrait peut-être aussi penser qu'elles étaient destinées à loger des troupes.

A l'endroit où elles cessent de se montrer gît une cuve de sarcophage mutilée, à côté de plusieurs fosses sépulcrales pratiquées verticalement dans le roc. Non loin de là vers l'est, autour d'un vieux chêne et d'un térébinthe tout chargé également de siècles, on observe des fûts de colonnes et un amas de superbes blocs basaltiques, restes de quelque édifice renversé.

Puis commence à se dérouler, d'ouest en est, une longue rue dallée que bordaient jadis des deux côtés des colonnes monolithes, dont les bases seules sont encore en partie debout. A droite et à gauche s'élevaient, sur divers monticules, de nombreux monuments, bâtis tous en pierres de taille et décorés pour la plupart de colonnes monolithes, les unes calcaires, les autres basaltiques, soit corinthiennes, soit ioniques. Ils jonchent partout le sol de leurs débris. Parmi ces édifices, on remarque plusieurs temples, qui ont dû être transformés en églises à l'époque chrétienne. L'une des ruines les

plus considérables est celle d'une puissante construction en énormes pierres de taille, dont la plupart des assises inférieures sont encore en place. Elle est appelée par les indigènes *El-Kasr*, « le château », et formait un quadrilatère muni de tours carrées et renfermant intérieurement quatre grandes salles contiguës et parallèles. Ce château avait été bâti avec de gros blocs calcaires. Les pieds-droits seuls et les voussoirs cintrés des portes étaient en basalte.

Mais le monument le mieux conservé est un vaste théâtre, construit avec de superbes blocs basaltiques. La plus grande partie des galeries voûtées en plein cintre qui soutenaient les gradins sont à peu près intactes et, avec de légères réparations, pourraient servir encore. Cet édifice, en effet, n'avait pas été, comme beaucoup de théâtres grecs, adossé aux flancs d'une colline demi-circulaire; mais il avait été complètement bâti, les nombreuses rangées de gradins, dont plusieurs sont encore en place, reposant sur différents étages de galeries. Les spectateurs assis sur ces gradins, principalement sur les gradins supérieurs, avaient de là une vue splendide. Ils embrassaient du regard la moitié au moins du lac de Tibériade, une partie de la vallée du Jourdain, les replis multipliés de ce fleuve, et, à côté d'eux, tout le quartier occidental de leur propre ville, ainsi que le reste du fertile plateau qui s'étendait au delà.

Au nord de ce théâtre, on avait ménagé pour s'y rendre une belle plate-forme artificielle, mesurant 140 pas de long sur 40 de large; elle s'appuyait sur une série de magasins voûtés parallèles, construits en pierres de taille très régulières et dont dix-sept sont presque intacts, et elle était elle-même décorée de colonnes basaltiques, comme le prouvent beaucoup de fûts monolithes couchés par terre en cet endroit avec leurs chapiteaux corinthiens.

Vers l'extrémité orientale de la ville, on remarque les restes d'un second théâtre. Il regardait le nord et est aux trois quarts démoli. Les gradins avaient été disposés sur les flancs inclinés et demi-cir-

culaires d'une colline dont les pentes avaient été appropriées à cette fin. Toutefois, on avait également, pour soutenir une partie des gradins et faciliter l'entrée et la sortie des spectateurs, construit une galerie voûtée, dont la moitié existe encore, et qui avait été bâtie, ainsi que le monument tout entier, avec des pierres de taille d'un grand appareil.

Tout l'emplacement occupé autrefois par cette ville est hérissé, d'un bout à l'autre, de broussailles, de chardons et de hautes herbes, du milieu desquelles les ruines émergent, attirant sans cesse l'explorateur, que ce fourré importun arrête souvent. Çà et là aussi s'élèvent de vieux arbres, témoins d'un passé depuis longtemps évanoui.

Quant aux habitants actuels d'Oumm Keis, ils ont presque tous élu domicile dans la nécropole de la ville antique. La cité des morts égalait, par sa magnificence et par son étendue, celle des vivants, et se composait de très nombreux caveaux mortuaires pratiqués dans le roc.

Ces hypogées abondent principalement au nord et au nord-est des limites de cette dernière. Comme les mieux conservés et les plus considérables servent aujourd'hui de demeures à autant de familles d'Arabes, qui y vivent en véritables troglodytes, je demandai au cheikh d'Oumm Keis de vouloir bien m'accompagner dans cette visite. Il se prêta de bonne grâce à mon désir, et je pénétrai avec lui dans une vingtaine de ces anciennes grottes sépulcrales. Elles affectent presque toutes la forme que voici : une large et profonde entaille verticale pratiquée dans le roc conduit, par plusieurs degrés, à une porte monolithe, ornée ordinairement de moulures imitant de grosses têtes de clous et de filets qui semblent la diviser en différents panneaux. Cette porte, d'un poids et d'une masse énormes, est basaltique, et roule encore, à l'entrée de plusieurs tombeaux, dans les mêmes trous où ses gonds de pierre sont engagés depuis tant de siècles. Un linteau la couronne. Il est de même presque toujours basaltique, et sa face antérieure est ordinairement décorée d'un disque entre deux rosaces. Un seul

m'a offert une inscription; elle est gravée en caractères grecs : la voici telle que je l'ai lue et copiée :

Il faut lire probablement :

Γαίου Ἀννίου Γαί[ου] Ἀν[νίου] υἱο[ῦ]

« Tombeau de Gaïus Annius, fils de Gaïus Annius. »

Après avoir franchi cette porte, on se trouve dans une chambre plus ou moins vaste et renfermant des fours à cercueils ou des enfoncements plus considérables, destinés à des sarcophages. Là sont entassés dans les ténèbres des familles entières, des poules, des ânes et même des chevaux. Quant aux sarcophages qui remplissaient ces antiques asiles de la mort, ils sont, pour la plupart, disséminés maintenant en dehors des grottes sépulcrales et jonchent par centaines, de leurs débris mutilés, les pentes calcaires du plateau rocheux au milieu duquel ces grottes avaient été creusées. Presque tous basaltiques, ils ont été non seulement ouverts et violés, mais beaucoup ont été réduits en pièces par les habitants d'Oumm Keis, qui espéraient y trouver des trésors. Leurs faces étaient ornées de disques, de guirlandes et de rosaces. Très peu sont demeurés à peu près intacts. J'ai remarqué : sur l'un d'eux, une tête d'Apollon avec les emblèmes du dieu de la lumière; sur un second, une tête de femme; sur un troisième, un enfant figurant un génie ailé.

Oumm Keis, ainsi qu'on l'a reconnu depuis longtemps, est l'ancienne Gadara, métropole de la Pérée et chef-lieu d'un district particulier, appelé la Gadaritide. Bien que cette ville ait perdu son antique dénomination, son site néanmoins ne peut être contesté et nous inspirer aucun doute. Nous savons, en effet, par un passage de Pline, que l'Hieromax coulait devant elle : *Gadara, Hieromace*

præfluente[1]. Nous savons, en outre, par le témoignage d'Eusèbe et de saint Jérôme, que Gadara était située au delà du Jourdain, en face et à l'est de Tibériade et de Scythopolis, et qu'au pied de la montagne où elle s'élevait jaillissaient des sources thermales au-dessus desquelles on avait construit des bains :

Gadara, urbs trans Jordanem, contra Scythopolim et Tiberiadem, ad orientalem plagam, sita in monte, ad cujus radices aquæ calidæ erumpunt, balneis desuper ædificatis[2].

Un autre passage de l'*Onomasticon* nous apprend que la ville où se trouvaient ces sources thermales, dans le voisinage de Gadara, portait le nom de *Amatha :*

Est et alia villa in vicinia Gadaræ, nomine Amatha, ubi calidæ aquæ erumpunt.

Enfin, d'après l'Itinéraire d'Antonin et la Table de Peutinger, Gadara était à seize milles de Tibériade. Or toutes ces différentes conditions sont remplies par Oumm Keis.

Oumm Keis offre aux regards des ruines très considérables, qui ont dû être celles d'une ville importante. Au bas de la montagne dont elles couvrent le sommet, coule le Cheria't el-Mandhour, l'Hieromax de Pline, l'Yarmouk des Hébreux, et immédiatement au delà de cette rivière jaillissent les eaux thermales de Hammeh, l'Amatha de saint Jérôme, l'Emmatha d'Eusèbe, jadis probablement en hébreu *Hamatha* ou *Hammatha.* Ajoutons que Oumm Keis est précisément à seize milles de Tibériade. Il est donc impossible de ne pas voir dans les ruines d'Oumm Keis celles de Gadara.

Cette ville n'est pas mentionnée dans l'Ancien Testament. La première fois qu'elle apparaît dans l'histoire, c'est à propos de sa prise par Antiochus le Grand, l'an 218 avant l'ère chrétienne. Nous lisons dans Polybe que ce prince, après s'être emparé de Pella, d'Abila et d'autres places, marcha contre Gadara. Cette ville

[1] Pline, *Histoire naturelle,* l. V, c. XVI. — [2] *Onomasticon,* au mot *Gadara.*

l'emportait de beaucoup sur les précédentes par la force naturelle de son assiette ; néanmoins, le roi de Syrie en effraya tellement les habitants par sa seule approche et par les premiers travaux qu'il entreprit pour s'en rendre maître, qu'ils lui ouvrirent aussitôt leurs portes[1].

Environ vingt ans plus tard, Alexandre Jannée reprit Gadara sur les Syriens, après un siège de dix mois, siège dont la durée suffit à prouver l'importance de cette place :

Ὁ δε τῶν ἐκ Πτολεμαίου φόβων ἐλευθερωθεὶς στρατεύεται μὲν εὐθὺς ἐπὶ τὴν Κοιλὴν Συριὰν, αἱρεῖ δὲ Γάδαρα, πολιορκήσας δεκὰ μησίν[2].

On voit, par ce passage de Josèphe, que la Cœlésyrie comprenait alors la Pérée, puisque Gadara appartenait alors à ce dernier district.

Dans la suite, Pompée, cédant aux prières d'un de ses affranchis appelé Démétrius, originaire de Gadara, releva cette ville, que les Juifs avaient renversée, et en fut, suivant l'expression de Josèphe, comme le second fondateur :

Ἀνακτίζει δὲ καὶ Γάδαρα, ὑπὸ Ἰουδαίων κατεσταμμένην, Γαδαρίτῃ τινὶ τῶν ἰδίων ἀπελευθέρων Δημητρίῳ χαριζόμενος[3].

C'est probablement de cette époque que datent quelques-uns des principaux monuments dont j'ai signalé les débris à Oumm Keis.

Lorsque le gouverneur romain Gabinius divisa la nation juive en cinq fractions, soumises chacune à un synode particulier, il établit l'un de ces synodes à Jérusalem, un second à Gadara, un troisième à Amathunte, un quatrième à Jéricho, un cinquième à Sepphoris[4].

Gadara fut ensuite concédée par Auguste à Hérode le Grand, qui la réunit à son royaume[5].

On répète souvent que l'endroit où Notre-Seigneur guérit deux

[1] Polybe, *Hist.* l. V, c. LXXI.

[2] *Antiquités judaïques*, l. XIII, c. XIII, § 3.

[3] *Guerre des Juifs*, l. I, c. VII, § 7.

[4] *Guerre des Juifs*, l. I, c. VIII, § 5.

[5] *Antiq. judaïq.* l. XV, c. VII, § 3.

possédés qui vivaient dans les tombeaux, et permit aux esprits malfaisants dont ils étaient tourmentés de se jeter, en sortant de ces hommes, sur un troupeau de pourceaux, qui alla se précipiter dans le lac de Tibériade, appartenait au district de Gadara. Cette opinion s'appuie, il est vrai, sur quelques manuscrits grecs des Évangiles, où il est dit que Notre-Seigneur, qui s'était embarqué à Capharnaüm avec ses disciples, aborda, après avoir traversé le lac, dans le pays des Gadaréniens.

Nous lisons, en effet, dans saint Marc :

Καὶ ἦλθον εἰς τὸ πέραν τῆς θαλάσσης, εἰς τὴν χώραν τῶν Γαδαρηνῶν[1].

Nous lisons de même dans saint Luc :

Καὶ κατέπλευσαν εἰς τὴν χώραν τῶν Γαδαρηνῶν, ἥτις ἐστὶν ἀντιπέραν τῆς Γαλιλαίας[2].

Mais, au lieu de *Γαδαρηνῶν*, d'autres manuscrits portent *Γεργεσηνῶν*, d'autres aussi *Γερασηνῶν*.

Cette dernière leçon est certainement préférable aux deux précédentes, car sur les bords orientaux du lac se trouvent des ruines appelées aujourd'hui encore Kharbet Kersa, que les Bédouins prononcent *Guersa*, nom qui est identique avec celui de Gerasa. Près de cet endroit, les montagnes se rapprochent de la plage, et une sorte de petit promontoire au sud du Kharbet Kersa, le seul qui existe sur les bords orientaux du lac, me paraît être le lieu d'où le troupeau de pourceaux se précipita dans les flots.

En outre, le district de Gadara était séparé de la mer de Galilée par le ravin profond, et sur beaucoup de points infranchissable, de l'Yarmouk, le Cheria't el-Mandhour de nos jours, qui, vers le nord-ouest, formait une ligne de démarcation très tranchée entre le territoire de cette ville et celui de Hippos, sa voisine, qui touchait au lac.

Enfin, l'édition de la Vulgate a adopté et consacré la leçon de *Gerasa*, au lieu de celles de *Gadara* ou de *Gergesa*, dans le passage

[1] *Saint Marc*, c. v, v. 1. — [2] *Saint Luc*, c. viii, v. 26.

des trois évangélistes qui racontent le miracle de Notre-Seigneur et la fuite désordonnée du troupeau de pourceaux qui alla se jeter dans les flots.

Il faut donc renoncer à attribuer à Gadara, pour le reporter à Gerasa, aujourd'hui Kersa, l'honneur d'avoir vu le Messie accomplir l'un de ses miracles sur son territoire.

L'an 68 après Jésus-Christ, Vespasien marcha vers Gadara, capitale alors de la Pérée, et dont les principaux habitants avaient invoqué son secours contre les partisans de la guerre. Ceux-ci, à l'approche de l'armée romaine, s'enfuirent, après avoir massacré un certain Dolésus, le personnage le plus important de la ville et le chef de ceux qui voulaient la paix. Vespasien entra aux acclamations de la foule dans Gadara et y laissa une garnison. Les habitants, en signe de soumission complète et durable, avaient démoli eux-mêmes leurs remparts[1].

Dès les premiers siècles de l'Église chrétienne, Gadara devint le siège d'un évêché qui faisait partie de la Palestine seconde. Les noms de plusieurs de ses évêques figurent au bas des actes de différents conciles, à commencer par celui de Nicée.

A la fin du VIe siècle, elle fut visitée par Antonin de Plaisance. Ce pèlerin signale ses eaux thermales, qu'il place à trois milles de la ville, ce qui est précisément la distance qui sépare les ruines actuelles d'Oumm Keis de celles de Hammeh, où se trouvent les belles sources chaudes dont j'ai parlé :

Et in ipso loco transivimus Jordanem et venimus in civitatem quæ vocatur Gaddera. In ista parte civitatis, milliario tertio ab urbe, sunt aquæ calidæ, quæ appellantur thermæ Eliæ, ubi leprosi mundantur. Ibi est xenodochium[2].

Dans la suite, la décadence de Gadara fut telle qu'elle cessa peu à peu d'être mentionnée par les historiens; son nom même se perdit, et ses ruines solitaires, cachées en partie sous d'épaisses broussailles, ne furent plus guère connues que des bergers d'Oumm

[1] *Guerre des Juifs*, l. IV, c. VII, § 3. — [2] Antonin de Plaisance, *Itinerarium*, VII.

Keis, petit village qui se forma au milieu de son antique nécropole, dont les tombeaux servirent, et servent encore, de retraite à une population que l'on peut évaluer tout au plus à 200 habitants.

RETOUR AU KHARBET HAMMEH.

A quatre heures de l'après-midi, je redescends vers le nord les pentes de la montagne de Gadara, et, franchissant, à quatre heures quarante-cinq minutes, le Cheria't el-Mandhour, je fais, bientôt après, halte au Kharbet Hammeh, où je passe une nouvelle nuit, aussi pénible que la précédente, à cause des nuées de moustiques dont je suis sans cesse assailli.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

KHARBET ED-DOUEÏR. — KHARBET ES-SEMAKH. — KHAN EL-A'KABA. — KHARBET ES-SOUMRA (HIPPOS). — KHARBET DOUEÏR BAN. — KEFR HAREB. — DEIR EL-KOUEÏR. — FIK (APHEKA).

KHARBET ED-DOUEÏR.

Le 6 juillet, à quatre heures cinquante-cinq minutes du matin, je quitte les ruines de Hammeh, et, prenant la direction du nord-ouest, je suis les bords sinueux du Cheria't el-Mandhour sur sa rive droite. Les berges en sont basaltiques et presque verticales; plus loin la craie succède au basalte.

A cinq heures quarante-cinq minutes, le ravin profond et sauvage où grondent et écument parfois les eaux rapides et torrentueuses de cette rivière commence à s'élargir en une riante vallée.

A cinq heures cinquante-cinq minutes, je laisse à ma gauche, au sud, le Kharbet ed-Doueïr, dont j'ai déjà parlé.

A six heures, je descends dans le Rhôr, c'est-à-dire dans la grande vallée du Jourdain.

KHARBET ES-SEMAKH.

A six heures cinq minutes, une colline me sépare, vers l'ouest, du Kharbet es-Semakh, village arabe que j'avais visité en 1870, et actuellement tombant en ruine et abandonné. Divisé en deux quartiers, il avait été bâti sur les bords méridionaux du lac de Tibériade, avec des briques crues ou de menus matériaux de nature volcanique.

KHAN EL-A'KABA.

A six heures quinze minutes, je gravis, vers le nord, puis vers l'est-nord-est, des pentes hérissées de gros blocs basaltiques.

A six heures vingt-cinq minutes, le sentier est, au contraire, profondément taillé dans une roche blanche et friable.

A six heures quarante minutes, je passe à côté d'une source qui coule au milieu d'un bouquet de figuiers et d'un fourré de roseaux. Non loin de là sont les ruines d'un ancien khan arabe, bâti avec des pierres basaltiques. On l'appelle *Khan el-A'kaba*, « khan de la montée ». De ses terrasses, encore en partie debout, on jouit d'une vue magnifique sur le lac de Tibériade.

A six heures quarante-cinq minutes, je recommence à gravir vers le nord-est un sentier pénible, qui serpente à travers des blocs basaltiques.

A sept heures, je parviens sur un premier plateau, où je rencontre bientôt une autre source, qui m'est désignée, comme la précédente, sous le nom d'A'în el-A'kaba.

A sept heures trente minutes, après une nouvelle montée vers le nord-nord-est, j'atteins le plateau supérieur de la montagne, dont l'altitude au-dessus du lac de Tibériade dépasse 600 mètres.

KHARBET ES-SOUMRA (HIPPOS).

De là, je distingue très nettement à mes pieds, à l'ouest, les ruines du Kharbet es-Soumra, que j'avais examinées également en 1870. Elles s'étendent à l'extrémité sud-est du lac, le long de ses bords, et sont celles d'un grand village arabe, qui avait succédé lui-même à une ville plus ancienne, comme le prouvent les nombreuses pierres basaltiques, d'apparence antique, employées dans la construction de petites maisons plus modernes, aux trois quarts renversées actuellement.

Cette ville était jadis probablement celle de Hippos, signalée

par l'historien Josèphe comme se trouvant à trente stades de Tibériade :

Ἡ δὲ σὴ πατρὶς, ὦ Ἰοῦστε, κειμένη ἐν τῇ Γεννησαρίτιδι λίμνῃ, καὶ ἀπέχουσα Ἵππου μὲν στάδια τριάκοντα[1].

« Ta patrie, ô Justus, située sur le lac de Tibériade, et éloignée de trente stades de Hippos. »

D'un autre côté, un passage de Pline que j'ai déjà cité nous apprend que Hippos était à l'orient du lac de Tibériade :

Ergo ubi prima convallium fuit occasio, in lacum se fundit (Jordanis), quem plures Genesaram vocant, XVI millia passuum longitudinis, VI millia latitudinis, amœnis circumseptum oppidis : ab oriente, Juliade et Hippo[2]...

Cette position de Hippos à l'orient du lac de Tibériade nous est, en outre, confirmée par plusieurs autres témoignages des écrivains anciens, desquels il résulte qu'elle était voisine de Gadara et de Apheka, situées l'une et l'autre à l'est du lac.

Or l'emplacement du Kharbet es-Soumra est celui qui convient le mieux à ces diverses données.

A la vérité, la distance réelle qui le sépare de Tibériade, en traversant directement le lac, est de quarante stades au lieu de trente; mais au sud-est du lac, où nous devons chercher le site de Hippos, ces ruines sont à la fois les plus étendues et les plus voisines de Tibériade. Par conséquent, le chiffre de trente stades est nécessairement trop faible.

Dans le Talmud de Jérusalem, une ville appelée *Sousitha*, סוסיתא, et habitée par des païens, est souvent citée avec Tibériade[3]. Pendant un certain temps, elles étaient ennemies entre elles. Du reste, situées vis-à-vis l'une de l'autre sur les rives opposées du lac, elles étaient en relations fréquentes.

« Les marchands, dit le Talmud, allaient et venaient de Sousitha à Tibériade[4]. »

[1] *Vie de Josèphe*, § 65. — [2] Pline, *Histoire naturelle*, l. V, c. XV. — [3] Talmud de Jérusalem, *Rosch-haschana*, II, I. — [4] Talmud de Jérusalem, *Schebüth*, VIII, 3.

Comme le suppose M. Neubauer[1], Sousitha est, selon toute vraisemblance, la même ville que Hippos, la dénomination hébraïque, qui dérive de סוס, « cheval », étant traduite fidèlement par le nom grec Ἵππος. Hippos, en effet, à l'époque romaine, était en grande partie habitée par des Grecs. Comprise au nombre des villes de la Décapole, elle fut enlevée par Pompée aux Juifs et donnée ensuite par Auguste à Hérode le Grand. A la mort de celui-ci, elle fut réunie à la province de Syrie. Au commencement de leur insurrection contre les Romains, les Juifs la saccagèrent; mais bientôt les habitants de cette ville exercèrent, à leur tour, des représailles sanglantes contre les Juifs.

A l'époque chrétienne, Hippos devint le siège d'un évêché, et nous connaissons les noms de deux de ses évêques, Pierre et Théodore, qui assistèrent, le premier, au conciliabule de Séleucie, en 359, ainsi qu'au concile d'Antioche, en 363, et le second, au concile de Jérusalem, en 536.

KHARBET DOUEÏR BAN.

A trois kilomètres environ au nord du Kharbet es-Soumra, j'avais visité pareillement, en 1870, sur les bords du lac, d'autres ruines moins considérables que les précédentes, et appelées Kharbet Doueïr Ban; ce sont celles d'un simple village antique, renversé complètement, et sur les débris duquel croissent maintenant des doums et des chardons sauvages.

KEFR HAREB.

Le plateau sur lequel je chemine vers le nord est, du côté de l'ouest, couvert de roches basaltiques, mais sur son bord extrême seulement, car il s'étend bientôt, vers l'est, en une magnifique plaine d'une grande fertilité et dont la terre, rougeâtre et profonde,

[1] *Géographie du Talmud*, p. 239.

peut se prêter à toutes sortes de cultures. Çà et là, je remarque quelques carrés plantés en ricins; partout ailleurs, une végétation luxuriante d'herbes sauvages, flétries et desséchées par le soleil, prouve et la fécondité naturelle du sol et le défaut de bras destinés à le rendre productif.

A huit heures cinquante minutes, j'arrive à Kefr Hareb.

Les maisons de ce village, jadis très important, sont bâties en pierres basaltiques. La plupart des pieds-droits et des linteaux de portes sont antiques. Beaucoup d'habitations sont démolies. Sur l'emplacement d'un édifice tourné de l'ouest à l'est, et dallé en basalte, je remarque la cuve d'un baptistère et un beau linteau brisé, dont la face antérieure était décorée de deux rosaces reliées par une guirlande à une espèce de couronne centrale. Là s'élevait une église, aujourd'hui rasée. Ailleurs, on me montre les vestiges confus d'une autre grande construction, que les habitants me désignent sous le nom de *Deir*, « couvent ».

Quelques jardins environnés d'une ceinture de gigantesques cactus avoisinent ce village, qui a succédé à une bourgade antique dont le nom est resté inconnu. J'avais été tenté un instant d'y placer la ville de Hippos, au lieu de la reconnaître dans le Kharbet es-Soumra, parce qu'il est à cinq kilomètres à peine de Fik, l'ancienne Apheka, dont je parlerai tout à l'heure.

Or, au mot Ἀφεκά, Eusèbe s'exprime ainsi dans l'*Onomasticon* :

Ἀφεκὰ, ὅριον τῶν Ἀμορῥαίων ὑπὲρ τὸν Ἰορδάνην, ὃ γέγονε φυλῆς Ῥουβίν· καὶ νῦν ἐστὶ κώμη Ἀφεκὰ λεγομένη μεγάλη περὶ τὴν Ἵππην, πόλιν τῆς Παλαιστίνης.

« Apheka, limite des Amorrhéens, au delà du Jourdain, qui échut en partage à la tribu de Ruben : maintenant il existe un grand village nommé Apheka, près de Hippos, en Palestine. »

En outre, les débris du Kharbet es-Soumra sont actuellement moins considérables que ceux de Kefr Hareb.

Mais j'ai renoncé bientôt à cette identification, à cause des deux raisons suivantes :

D'abord Kefr Hareb est à environ quarante-cinq stades de Tibériade. Or un passage de Josèphe que j'ai mentionné plus haut réduit à trente stades la distance qui séparait Tibériade de Hippos. Cette distance, comme je l'ai montré, est trop faible d'une dizaine de stades, si l'on fixe Hippos au Kharbet es-Soumra; mais l'erreur de Josèphe serait plus forte encore, si l'on identifiait cette même ville avec Kefr Hareb.

En second lieu, si la conjecture de M. Neubauer relativement à l'identité de Hippos et de Sousitha est fondée, et elle me paraît, je le répète, très vraisemblable, il en résulte que Hippos était située sur les bords immédiats du lac, du côté opposé à Tibériade, et non sur une montagne voisine du lac.

DEIR EL-KOUEÏR.

A quinze minutes de marche environ de Kefr Hareb, sur les flancs occidentaux de la hauteur dont ce village occupe l'un des points du plateau supérieur, j'aperçois de loin des ruines confuses assises au milieu d'épais rochers, qu'on me signale comme étant celles d'un ancien couvent fortifié; elles s'appellent Deir el-Koueïr.

FIK (APHEKA).

A neuf heures trente minutes, je me remets en marche vers l'est, à travers des champs couverts de doura ou de ricin.

A neuf heures cinquante minutes, le plateau sur lequel je chemine s'abaisse légèrement vers l'est.

A dix heures, je descends par une pente très douce vers l'est-nord-est, ayant à ma droite l'Oued Messa'oud, vallée très fertile, et à ma gauche l'Oued el-Fik, qui autrefois également devait être partout cultivé.

A dix heures quinze minutes, le plateau se relève un peu vers l'est.

A dix heures quarante-cinq minutes, enfin, je fais halte à Fik.

Ce village, jadis très considérable, est aujourd'hui à moitié ren-

versé. Il se divise en quatre quartiers, administrés chacun par un cheikh différent, et s'arrondit en une sorte de demi-lune à la naissance de l'Oued el-Fik, qui aboutit, vers l'ouest, au lac de Tibériade. La plupart des maisons renferment des débris de constructions antiques, tels que pieds-droits, linteaux, pierres de taille, le tout basaltique. Dans quelques-unes, aux trois quarts démolies, je remarque des tronçons de colonnes provenant d'édifices détruits. Sur l'emplacement d'une mosquée qui paraît avoir succédé à une église chrétienne, gisent à terre deux fûts de colonnes calcaires monolithes et trois fragments de colonnes basaltiques. Ailleurs, dans un enclos actuellement planté de figuiers et de grenadiers, de nombreux petits cubes de mosaïque et plusieurs tronçons de colonnes épars sur le sol sont les restes d'une seconde église, qui, elle-même, avait peut-être remplacé un temple païen. Comme vestiges de l'ancienne ville qui s'élevait en cet endroit, je signalerai également des citernes à moitié comblées et des meules de pierres à huile, soit brisées, soit encore intactes.

Plusieurs *tell* oblongs, au sud du village, étaient jadis affectés à la sépulture des morts, et les débris de nombreux tombeaux y sont visibles au milieu des broussailles et des herbes sauvages qui les recouvrent. Une source très abondante, à laquelle on descend à travers de gros blocs basaltiques désunis, qui devaient former autrefois les gradins d'un grand escalier, coule au bas et à l'ouest de la demi-lune dont j'ai parlé, et ses eaux, qui jaillissent de dessous un rocher, en même temps qu'elles servent aux besoins des habitants, alimentent un ruisseau intarissable, qui, se divisant en canaux, arrose, dans la riante vallée que j'ai déjà mentionnée sous le nom d'Oued el-Fik, des bouquets de figuiers et de vieux oliviers, restes de plantations jadis beaucoup plus étendues.

Fik est l'ancienne ville d'Apheka, signalée par Eusèbe et par saint Jérôme dans le voisinage de Hippos, au delà du Jourdain, et qui n'était déjà plus, de leur temps, qu'un grand village :

Καὶ νῦν ἐστὶ κώμη Ἀφεκὰ λεγομένη μεγάλη περὶ τὴν Ἵππην, πόλιν τῆς Παλαιστίνης.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage de l'*Onomasticon* d'Eusèbe, traduit les mots *κώμη μεγάλη* par *castellum grande*, ce qui nous induit à penser qu'Apheka était alors un point militaire de quelque importance. Il ne faut pas confondre cette localité avec plusieurs villes du même nom mentionnées par la Bible, et qu'il faut chercher ailleurs.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

KHARBET KALA'T EL-HASEN (GAMALA). — KHARBET ANKEIB. — KHARBET ACHKOUM. — KHARBET KERSA (GERASA).

KHARBET KALA'T EL-HASEN (GAMALA).

Le 7 juillet, à quatre heures quarante-cinq minutes du matin, après avoir contourné le village de Fik au sud, puis au sud-ouest, je descends doucement vers l'ouest, à travers une plaine très fertile, mais en partie inculte. A ma droite, je longe l'Oued el-Fik.

A cinq heures quarante-cinq minutes, après avoir franchi une vallée séparée, au nord, par une longue et haute colline, de l'*oued* précédent, je suis vers le nord une sorte de chaussée naturelle, large de vingt-cinq pas et longue de trois cents, qui monte du sud au nord. Chemin faisant, je rencontre plusieurs sarcophages brisés, avec leurs couvercles également mutilés.

Une fois parvenu à l'extrémité septentrionale et supérieure de cette chaussée, dont les flancs ont été exploités comme carrières, et qui s'étend entre l'Oued el-Fik, au nord, et l'Oued el-Kala'h, au sud, je remarque les restes de deux tours, qui défendaient de ce côté l'entrée de la ville, dont les ruines portent actuellement le nom de Kala't el-Hasen.

Cette ville, renversée depuis longtemps de fond en comble, couvre de ses débris le sommet inégal d'une montagne presque entièrement isolée, et qui n'est facilement accessible que par l'étroite chaussée dont je viens de parler. Elle était environnée d'une enceinte fortifiée qui est aux trois quarts détruite. Néanmoins, il en subsiste encore des arasements considérables. Les murs, mesurant $1^{m},50$ d'épaisseur, avaient été bâtis avec des blocs basaltiques de

moyenne grandeur et assez réguliers. Ils reposaient presque partout sur le roc, et avaient pour fossés naturels les ravins profonds de l'Oued el-Fik au nord et de l'Oued el-Kala'h au sud, lesquels se réunissent à l'ouest, pour ne plus former de ce côté qu'une seule vallée, où serpente, avant de se perdre dans le lac, le ruisseau du premier de ces *oued*. Ces ravins sont hérissés, sur leurs flancs, d'énormes rochers basaltiques, qui, en certains points, paraissent avoir été taillés par la main de l'homme, afin de rendre l'escalade plus difficile. La ville que cette enceinte délimitait affectait une forme ovale, et avait environ un kilomètre de long sur trois cent cinquante mètres dans sa partie la plus large. Le plateau accidenté qu'elle couronnait s'élève progressivement de l'ouest à l'est et atteint son point culminant vers l'angle sud-est, qui semble avoir été le quartier le plus fortifié de la place. Des tas énormes de matériaux, restes de maisons et d'édifices écroulés, y jonchent de toutes parts le sol. Au milieu des ruines croissent de hautes herbes, des chardons sauvages et des broussailles, que dominent çà et là des caroubiers et des térébinthes. Une rue principale très reconnaissable traversait la ville dans toute sa longueur, c'est-à-dire d'est en ouest. Vers sa partie centrale à peu près, on remarque les débris d'un beau monument, construit avec de superbes blocs basaltiques, parfaitement agencés ensemble, sans ciment, et que la végétation puissante de plusieurs térébinthes, qui ont pris racine en cet endroit, a en partie désunis, en les écartant violemment et amenant peu à peu leur chute. Ce monument, formant un mur épais vers l'ouest, projetait vers l'est deux avant-corps entre lesquels s'arrondissait un hémicycle, muni de quelques gradins demi-circulaires, qui permettaient de monter sur une petite plate-forme, d'où l'on pouvait contempler toute la ville, le lac de Tibériade et un assemblage varié de vallées et de montagnes. Devant cet édifice s'étend une place jadis probablement dallée ou pavée en mosaïque; percée de plusieurs regards, elle était autrefois ornée de colonnes monolithes de granit, dont les fûts sont couchés sur le sol, et elle recouvre une vaste et magnifique citerne, en partie creusée dans le roc, et en partie bâtie avec de

belles pierres de taille, dans laquelle on descend par un escalier. Ailleurs, on foule aux pieds les vestiges d'autres édifices rasés, que décoraient également des colonnes basaltiques, granitiques ou calcaires, dont les chapiteaux étaient soit corinthiens, soit ioniques. Quelques-uns de ces chapiteaux ont été creusés intérieurement, afin de pouvoir être surmontés d'un ornement. Plusieurs autels païens, gisants par terre, prouvent que la population de cette ville se composait de gentils aussi bien que de Juifs. A l'avènement du christianisme, elle dut se convertir, au moins en partie, à la religion nouvelle, car les traces d'une basilique y attirent pareillement l'attention. Celle-ci avait trois nefs et trois absides et mesurait trente-deux pas de long sur vingt-quatre de large. Construite avec de gros blocs rectangulaires de nature calcaire, et non plus basaltique, comme la plupart des autres édifices de la cité antique, elle semble avoir été précédée, vers l'ouest, d'un atrium orné de colonnes.

A droite et à gauche de la grande artère dont j'ai parlé, artère, je le répète, qui sillonnait la ville tout entière, d'est en ouest, et que bordent des monticules de décombres, le dos du plateau s'abaisse, au nord et au sud, par des pentes plus ou moins rapides, jusqu'auprès des précipices béants qui l'entourent. Les maisons s'étageaient donc sur ces pentes, et les terrasses des unes devaient être au niveau du rez-de-chaussée des autres. Cette ville resta-t-elle debout après l'invasion musulmane? Je ne le pense pas, et il est probable que sa ruine définitive date de cette époque, car aucun débris ni de mosquée ni d'*oualy* n'atteste en ce lieu l'établissement d'une population musulmane.

Telle est la description sommaire de ces ruines, au milieu desquelles je n'ai rencontré que deux pauvres pâtres, qui y faisaient paître leurs troupeaux.

Le nom de *Kala't el-Hasen*, «le château fort», nom donné en Palestine et en Syrie à plusieurs autres anciennes forteresses ou places fortifiées, ne nous met nullement sur la voie de celui que la ville dont je viens de signaler les restes portait autrefois; mais tout

porte à croire, comme différents voyageurs l'ont déjà supposé, que cette ville n'est autre que la fameuse Gamala, qui, avant de succomber sous les efforts de Vespasien, lui opposa une très vive résistance.

Gamala, dit Josèphe, était située au-dessus du lac de Tibériade, vis-à-vis Tarichées, par conséquent sur la rive orientale de ce lac :

Συνέστη δὲ τούτοις καὶ Γάμαλα πόλις, Ταριχεῶν ἄντικρυς, ὑπὲρ τὴν λίμνην κειμένη[1].

Ce même historien nous apprend qu'elle appartenait à la Gaulanitide inférieure, et qu'elle couvrait le sommet d'une montagne dont le plateau supérieur se relevait en bosse vers le centre, d'où lui vient le nom de Gamala, ce nom dérivant du mot hébreu *Gamal*, « chameau »[2].

Or la hauteur escarpée du Kala't el-Hasen s'élève au-dessus de la rive orientale du lac de Tibériade, tandis que Tarichées, aujourd'hui Kharbet el-Kerak, s'étendait le long de la rive orientale vers le sud. De l'une de ces localités on peut donc parfaitement voir l'autre.

En outre, le plateau couronné de ruines dont il s'agit en ce moment se renfle effectivement dans sa partie centrale, et on peut le comparer pour la forme au dos d'un chameau. Cet écrivain ajoute que Gamala était environnée d'effroyables précipices, ce qui s'accorde très bien avec la position du Kala't el-Hasen. Nous savons également par lui que le quartier culminant de la ville, ou, en d'autres termes, son acropole, en occupait l'extrémité méridionale : autre assertion dont il est facile de vérifier l'exactitude au Kala't el-Hasen. Il est cependant un détail fourni par l'auteur qui n'est plus confirmé par l'état actuel des lieux, c'est l'existence d'une source au dedans de l'enceinte des remparts et à l'une de ses extrémités :

Πηγὴ δὲ ἐντὸς τοῦ τείχους, ἐφ' ἣν τὸ ἄστυ κατέληγεν.

En effet, après avoir parcouru avec soin tout l'emplacement des

[1] *Guerre des Juifs*, l. IV, c. I, § 1. — [2] *Ibid.*

ruines, j'ai remarqué en beaucoup d'endroits des citernes, la plupart comblées, mais aucune source, ce qui ne veut pas dire que jadis il n'y en avait point, car cette source a pu disparaître, soit à la suite de quelque tremblement de terre, soit sous des amas de décombres, qui auront obstrué l'ouverture par où elle jaillissait et forcé ses eaux à prendre une autre direction.

En résumé, aucune autre montagne à l'est du lac de Tibériade ne satisfait mieux que celle de Kala't el-Hasen, et pour sa forme et pour les ruines qui y sont accumulées, aux renseignements que nous donne l'histoire, relativement à Gamala. Par conséquent, il est permis, je crois, avec toute confiance, d'y fixer définitivement cette ville célèbre.

Au commencement de la grande insurrection des Juifs contre les Romains, Gamala fut fortifiée par Josèphe, qui augmenta ainsi sa défense naturelle. Le roi Agrippa, qui s'était rallié aux conquérants du pays, chercha en vain à s'en emparer pendant sept mois de siège. Vespasien lui-même échoua dans une première attaque, mais, à l'arrivée de son fils Titus, il donna un nouvel assaut à la place, qui finit par être emportée de force, malgré le courage héroïque de ses défenseurs. Plutôt que de se rendre aux vainqueurs, les habitants qui avaient échappé au fer des Romains se précipitèrent avec leurs femmes et leurs enfants dans les profonds ravins qui environnaient la ville, et plus de cinq mille se dérobèrent ainsi par une mort volontaire à la servitude qui les attendait[1].

Gamala se releva ensuite d'un pareil désastre, comme l'attestent les ruines de la basilique chrétienne dont j'ai parlé, mais l'histoire se tait sur les événements dont elle dut être encore le théâtre. Le moment de sa chute complète nous est inconnu, et son nom même est resté de longs siècles comme enseveli sous les débris solitaires de ses édifices renversés.

[1] *Guerre des Juifs*, l. IV, c. I.

KHARBET ANKEIB.

A onze heures trente-cinq minutes, je quitte Kala't el-Hasen et, après avoir traversé la longue chaussée étroite que j'ai mentionnée plus haut, je descends vers l'ouest-sud-ouest des pentes qui sont parfois très rapides et très glissantes.

A midi trente minutes, j'atteins enfin le fond de l'Oued el-Kala'h, que surplombe au nord la montagne abrupte de Gamala.

Ma direction est alors celle du nord-ouest, à travers un épais fourré de doums.

A midi trente-cinq minutes, je franchis, au confluent des deux grands ravins de l'Oued el-Kala'h et de l'Oued el-Fik, alors réunis en une même vallée, le ruisseau intarissable de ce dernier *oued;* il est bordé d'une double ceinture d'agnus-castus, de roseaux et de lauriers-roses.

Un peu plus loin vers le nord, je traverse un petit canal, dérivé de ce même ruisseau et qui autrefois arrosait des plantations qu'a remplacées depuis une végétation luxuriante d'herbes sauvages.

A midi quarante-cinq minutes, j'aperçois à ma droite sur une colline les restes d'un petit village bâti en pierres basaltiques; on me les désigne sous le nom de Kharbet Ankeib.

KHARBET ACHKOUM.

Poursuivant ma route vers le nord, je passe à une heure au pied d'une montagne séparée du lac, à l'est, par un intervalle de 400 mètres; elle est couronnée par les débris d'un autre village, appelés Kharbet Achkoum.

KHARBET KERSA (GERASA).

A une heure vingt-cinq minutes, je remarque que la lisière d'abord assez large qui s'étend entre les bords du lac et les montagnes qui le dominent à l'est se rétrécit de plus en plus.

A une heure trente minutes, je passe une sorte de promontoire qui s'avance par une pente continue jusqu'à quelques pas de la plage; c'est là très probablement l'endroit d'où s'est précipité dans le lac le troupeau de pourceaux dont il est question dans les passages des Évangiles que je vais citer tout à l'heure.

Au delà de ce promontoire, les montagnes se retirent en arrière, de manière à former un demi-cercle. Chemin faisant, je distingue de loin dans leurs flancs quelques cavernes qui ont pu être jadis des grottes sépulcrales.

A une heure quarante-cinq minutes, je fais halte au milieu des ruines de Kersa.

J'examine d'abord, sur les pentes d'un monticule escarpé qui semble avoir été taillé par la main de l'homme, les soubassements d'un petit monument qui se terminait en une sorte de cône tronqué, dont le revêtement a été enlevé. Au bas s'étendait un village, actuellement renversé et qu'environnait un mur d'enceinte, lequel avait été construit avec des pierres de moyenne dimension et la plupart très régulières.

Plus près du lac, à quelques minutes de là, vers le nord-ouest, d'autres ruines éparses au milieu d'énormes broussailles, du sein desquelles s'élève un vieux et magnifique térébinthe, portent pareillement le nom de Kharbet Kersa.

Ces ruines offrent probablement les restes et ont conservé le nom, légèrement altéré, de l'antique Gergesa ou mieux Gerasa, mentionnée dans le passage suivant de saint Matthieu :

18. Or Jésus, se voyant environné d'une grande foule de peuple, ordonna à ses disciples de le passer à l'autre bord du lac.....

23. Il entra ensuite dans une barque, accompagné de ses disciples.

24. Et aussitôt il s'éleva sur la mer une si grande tempête que la barque était couverte de flots, et lui cependant dormait.

25. Alors ses disciples s'approchèrent de lui et le réveillèrent, en lui disant : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons.

26. Jésus leur répondit : Pourquoi êtes-vous timides, hommes de peu de foi? Et, se levant en même temps, il commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme.

27. Alors ceux qui étaient présents furent dans l'admiration, et ils disaient : Quel est donc celui-ci à qui les vents et la mer obéissent?

28. Jésus étant parvenu à l'autre bord dans le pays des Gérasséniens, deux possédés, qui étaient si furieux que personne n'osait passer par ce chemin-là, sortirent des sépulcres et vinrent au-devant de lui.

29. Ils se mirent en même temps à crier et à lui dire : Jésus, fils de Dieu, qu'y a-t-il entre vous et nous? Êtes-vous venu ici pour nous tourmenter avant le temps?

30. Or il y avait en un lieu peu éloigné d'eux un grand troupeau de pourceaux qui paissaient.

31. Et les démons le priaient, en lui disant : Si vous nous chassez d'ici, envoyez-nous dans ce troupeau de pourceaux.

32. Il leur répondit : Allez; et, étant sortis, ils entrèrent dans ces pourceaux. En même temps tout ce troupeau courut avec impétuosité se précipiter dans la mer, et ils périrent dans les eaux.

33. Alors ceux qui les gardaient s'enfuirent et ils racontèrent tout ceci et ce qui était arrivé aux possédés.

34. Aussitôt toute la ville sortit pour aller au-devant de Jésus et, l'ayant vu, ils le supplièrent de se retirer de leur pays[1].

Dans la Vulgate, nous lisons au verset 28 :

Et cum venisset trans fretum in regionem Gerasenorum.

Dans le texte grec le plus généralement adopté, le pays des Gérasséniens devient celui des Gergésséniens :

Καὶ ἐλθόντι αὐτῷ εἰς τὸ πέραν εἰς τὴν χώραν τῶν Γεργεσηνῶν.

Mais dans d'autres manuscrits on lit *Γερασηνῶν*, au lieu de *Γεργεσηνῶν*, leçon qui, je l'ai déjà dit à propos de Gadara, me semble bien préférable, d'abord parce qu'elle est conforme à celle de la Vulgate et ensuite parce que le nom de *Gerasa* se trouve fidèlement reproduit par le nom arabe *Kersa*, que les Bédouins prononcent *Guersa*, ce qui se rapproche beaucoup de *Gerasa*. Saint Marc raconte le même fait en des termes presque identiques. Seulement il ne met en scène qu'un possédé du démon au lieu de deux.

Notre-Seigneur, d'après la version latine de cet évangéliste, aborde pareillement avec ses disciples au pays des Gérasséniens :

Et venerunt trans fretum maris in regionem Gerasenorum[2].

[1] *Saint Matthieu*, c. VIII, v. 18, 23-34. — [2] *Saint Marc*, c. V, v. 1.

Mais, dans la version grecque, il débarque au pays des Gadaréniens :

Καὶ ἦλθον εἰς τὸ πέραν τῆς θαλάσσης, εἰς τὴν χώραν τῶν Γαδαρηνῶν.

Saint Luc, enfin, dans la version de la Vulgate, fait, comme saint Marc et saint Matthieu, voguer le Sauveur vers le pays des Gérasénien, qui, dit-il, est vis-à-vis de la Galilée :

Et navigaverunt ad regionem Gerasenorum, quæ est contra Galilæam[1].

Dans le texte grec, au contraire, Notre-Seigneur se dirige vers le pays des Gadarénieus :

Καὶ κατέπλευσαν εἰς τὴν χώραν τῶν Γαδαρηνῶν, ἥτις ἐστὶν ἀντιπέραν τῆς Γαλιλαίας.

Dans l'*Onomasticon*, Eusèbe appelle cette même localité Gergesa :

Γεργεσὰ, ἔνθα τοὺς δαιμονιῶντας ὁ Κύριος ἴασατο, καὶ νῦν δείκνυται ἐπὶ τοῦ ὄρους κώμη παρὰ τὴν λίμνην Τιβεριάδος εἰς ἣν καὶ οἱ χοῖροι κατεκρημνίσθησαν.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, ne modifie pas le nom de *Γεργεσά* :

Gergesa, ubi eos qui a dæmonibus vexabantur Salvator restituit sanitati, et hodieque super montem viculus demonstratur juxta stagnum Tiberiadis, in quod porci præcipitati sunt.

De ces divers témoignages il résulte que Notre-Seigneur, après s'être embarqué à Capharnaüm, aborda sur la rive orientale du lac dans le pays appelé des *Gérasénien*, des *Gergésénien* ou des *Gadaréniens*, suivant la leçon que l'on adopte. Ce pays et la ville d'où il tirait son nom étaient voisins de la plage, et cette ville, à l'époque de saint Jérôme, n'était plus qu'un petit village, *viculus*, non loin du lac. Or le Kharbet Kersa est, de toutes les ruines situées en face de Capharnaüm sur les bords orientaux du lac, celle qui répond le mieux aux données des évangélistes, d'Eusèbe et de saint

[1] *Saint Luc*, c. VIII, v. 26.

Jérôme. Kersa, en outre, reproduit, par son nom, sauf une très légère nuance, celui de Gerasa, ce qui doit faire penser que cette dernière leçon est préférable à celle de Gergesa et surtout à celle de Gadara.

Gadara, en effet, actuellement Oumm Keis, est éloignée du lac, vers le sud-est, de deux grandes heures de marche. Le Kharbet Kersa, au contraire, est à peine à 200 pas de la plage du lac, et c'est à 1 kilomètre à peine plus au sud que les montagnes qui enserrent le lac vers l'est s'en rapprochent le plus et descendent presque dans les flots, constituant ainsi une pente rapide, d'où les pourceaux ont pu se précipiter.

Je n'ai pas besoin de dire qu'il faut distinguer avec soin cette Gerasa de la grande ville du même nom, aujourd'hui Djerach, dont il subsiste des débris très remarquables dans le Djebel A'djloun, l'ancien pays de Gile'ad.

Pour accorder entre elles les leçons différentes du texte grec et de la Vulgate, on pourrait peut-être supposer que les Gergéséniens ou Gérasénien étaient sous la juridiction des Gadaréniens. Dans ce cas, Notre-Seigneur, en abordant au pays des premiers, non loin de l'emplacement actuel du Kharbet Kersa, abordait en même temps à celui des Gadaréniens, puisque le territoire de Gadara aurait compris, dans cette hypothèse, celui de Gerasa, le village de Gergesa d'Eusèbe et de saint Jérôme. Mais j'avoue que j'ai peine à adopter cette supposition, à cause de la distance trop considérable qui sépare Kersa de Oumm Keis, Gerasa ayant dû être bien plutôt une dépendance de Gamala.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

KHARBET EL-KHADHER. — KHARBET DOUKA. — KHARBET MESA'DIEH. — KHARBET EL-A'RADJ. — KHARBET ET-TELL (BETHSAIDA JULIAS).

KHARBET EL-KHADHER.

Le 8 juillet à cinq heures vingt-cinq minutes du matin, je recommence à m'avancer vers le nord le long du lac.

A cinq heures trente-cinq minutes, je franchis successivement les différents bras de l'Oued es-Semakh; ils sont à sec en ce moment, et couverts de gros blocs basaltiques. Chacun de ces lits est bordé d'une lisière d'agnus-castus et de lauriers-roses. Leur nombre et leur largeur prouvent que, à l'époque des grandes pluies, cet *oued*, actuellement tari, doit rouler au lac une assez forte quantité d'eau.

A six heures quinze minutes, je laisse à ma droite, sur une colline, un petit village renversé qu'entourait jadis un mur d'enceinte dont il subsiste encore quelques vestiges. Un certain nombre de cabanes en pisé sont inhabitées, mais debout. Alentour le sol est parsemé de tombes musulmanes. On y remarque principalement, près d'un vieux et magnifique térébinthe, un *oualy* consacré au cheikh El-Khadher, qui a donné son nom à ces ruines.

KHARBET DOUKA.

A six heures trente-cinq minutes, après avoir franchi l'Oued Douka, je fais halte quelques instants, au milieu des décombres d'un village abandonné et en grande partie détruit, sur un monticule dominant le lac. Plusieurs maisons sont encore debout et

habitables; elles sont bâties avec des matériaux basaltiques. Une quinzaine de palmiers s'élèvent le long de la plage. Cet endroit porte le nom de Kharbet Douka.

Au nord coule un autre bras du même oued qui ne tarit jamais.

KHARBET MESA'DIEH.

A six heures cinquante minutes, je poursuis ma route vers le nord à travers d'admirables champs de doura, où les tiges atteignent $2^{m},50$ de haut. De distance en distance, de petites cabanes en joncs entrelacés y ont été dressées sur de gros pieux fichés en terre. Là, jour et nuit, veillent des gardiens armés, qui ont pour mission d'écarter les oiseaux et les autres animaux, en les empêchant de dévorer les épis déjà mûrs. En même temps aussi ils ont l'œil sur les maraudeurs qui pourraient être tentés de faire la moisson avant les véritables propriétaires ou fermiers du sol.

Un peu plus loin, je passe à côté d'un grand campement de Tellaouïeh, qui vivent sous la tente ou sous des abris de roseaux. Ce sont les cultivateurs de la belle plaine, dite El-Bathihah, au milieu de laquelle je commence à cheminer. Ils possèdent de nombreux troupeaux de buffles, dont ils se servent comme de bœufs pour les labours. La plaine que je viens de mentionner s'étend entre les bords septentrionaux du lac de Tibériade au sud et la colline de Et-Tell au nord. Les fellahs qui la cultivent s'appellent du nom commun de *Rhaouarna* ou « habitants du Rhôr » (de la vallée du Jourdain) et du nom particulier de Tellaouïeh, parce que leur quartier général pendant l'hiver est à Et-Tell. Arrosée par le Jourdain et par plusieurs ruisseaux intarissables, cette plaine est extraordinairement fertile, et, là même où elle n'est pas cultivée, elle se couvre d'herbes, d'arbustes et de broussailles que l'humidité naturelle du sol, unie à la chaleur du climat, fait croître avec une rapidité et une abondance surprenantes. D'un autre côté, elle est peu salubre, et les fièvres y sont fréquentes.

A sept heures vingt minutes, j'examine au delà de l'Oued ed-

Dalieh, près du lac, les débris d'un village renversé, appelés Kharbet Mesa'dieh. Ils jonchent un monticule très peu élevé, autour duquel le terrain est marécageux. Quelques palmiers les ombragent.

KHARBET EL-A'RADJ.

A 1,300 mètres environ à l'ouest-nord-ouest de ces ruines peu importantes, d'autres, plus étendues, appellent mon attention. Gisantes également non loin du lac, à dix minutes à l'est de l'embouchure du Jourdain, elles consistent en un assez grand nombre d'humbles et misérables habitations bouleversées de fond en comble. Quelques-unes ont été relevées pour servir d'asiles ou de magasins à de pauvres familles de Rhaouarna. Deux bouquets de palmiers croissent en cet endroit.

KHARBET ET-TELL (BETHSAIDA JULIAS).

De retour à huit heures au Kharbet Mesa'dieh, je continue à m'avancer vers le nord, puis vers le nord-ouest, à travers de superbes champs de doura, et je franchis successivement trois autres *oued*, presque aussi abondants que le précédent, qui serpentent dans la plaine du nord-est au sud-ouest avant d'aboutir au lac; ils se nomment, le premier, Oued el-Asouad, le second, Oued es-Saffa, le troisième, Oued Cheikh A'ly. Tous ces ruisseaux murmurent incessamment dans des lits plus ou moins larges et profonds, que pare leur bordure habituelle de lauriers-roses, de roseaux et d'agnus-castus.

A neuf heures, je fais halte au Kharbet et-Tell.

Les ruines ainsi appelées couvrent les pentes et le sommet d'une colline qui a dû servir d'assiette à une localité de quelque importance. En effet, elle domine à l'est et au-dessus du Jourdain toute la plaine d'El-Bathihah, et elle passe, aux yeux des habitants qui cultivent cette plaine, pour avoir été jadis couronnée par le chef-lieu de ce district. Actuellement la ville qui s'y élevait est com-

plètement renversée, et a été remplacée par un village de très pauvre apparence, dont les maisons sont bâties en pierres sèches et ne sont habitées que pendant l'hiver par les Rhaouarna dits *Tellaouïeh,* lesquels préfèrent vivre sous la tente ou sous des cabanes de roseaux pendant la belle saison. Ce village, d'ailleurs, n'occupe qu'une partie de la colline, qui est tout entière couverte de nombreux amas de pierres, restes de maisons ou d'édifices démolis. Des sycomores, des caroubiers et des acacias croissent çà et là au milieu des ruines.

Au bas de la colline, vers l'ouest, coulent une source fraîche et abondante et, en outre, deux ruisseaux canalisés, dérivés du Jourdain, qui arrosent des jardins mal entretenus, mais d'une fertilité proverbiale. L'un de ces ruisseaux fait tourner, chemin faisant, plusieurs moulins.

Quelques voyageurs, entre autres le docte Robinson, identifient les ruines de Et-Tell avec celles de Bethsaïda Julias, opinion que j'incline à partager. Cette ville était distincte de la Bethsaïda de Galilée, signalée par les évangélistes comme étant la patrie de Pierre, d'André et de Philippe :

Hi ergo accesserunt ad Philippum, qui erat a Bethsaida Galilææ, et rogabant eum, dicentes : Domine, volumus Jesum videre[1].

La Bethsaïda dont il s'agit en ce moment est mentionnée par Josèphe dans le passage suivant des *Antiquités judaïques :*

Φίλιππος δὲ Πανεάδα τὴν πρὸς ταῖς πηγαῖς τοῦ Ἰορδάνου κατασκευάσας ὀνομάζει Καισάρειαν· κώμην δὲ Βηθσαϊδὰν, πρὸς λίμνῃ δὲ τῇ Γεννησαρίτιδι, πόλεως παρασχὼν ἀξίωμα, πλήθει τε οἰκητόρων καὶ τῇ ἄλλῃ δυνάμει, Ἰουλίᾳ θυγατρὶ τῇ Καίσαρος ὁμώνυμον ἐκάλεσεν[2].

«Philippe (le tétrarque, l'un des fils d'Hérode) bâtit Panéas près des sources du Jourdain et l'appela Césarée. Quant au village de Bethsaïda, situé près du lac de Gennésareth, il l'éleva à la dignité de ville, en augmentant le nombre de ses habitants et en accroissant ses ressources. A cette ville il donna le nom de Julias, en l'honneur de Julie, fille de l'empereur.»

[1] *Saint Jean,* c. XII, v. 21. — [2] *Antiq. judaïq.* l. XVIII, c. II, § 1.

Le même historien mentionne ailleurs cette ville de Julias comme appartenant à la basse Gaulanitide :

Ὁ μὲν (Φίλιππος) πρὸς ταῖς Ἰορδάνου πηγαῖς ἐν Πανεάδι πόλιν κτίζει Καισάρειαν, κάν τῇ κάτω Γαυλανιτικῇ Ἰουλιάδα[1].

« Philippe fonde près des sources du Jourdain, à Panéas, la ville de Césarée et dans la basse Gaulanitide Julias. »

De son côté, Pline s'exprime ainsi à propos des villes qui entouraient le lac de Tibériade :

Jordanis... in lacum se fundit, quem plures Genesaram vocant, XVI millia passuum longitudinis, VI millia latitudinis, amœnis circumseptum oppidis, ab oriente Juliade et Hippo, a meridie Tarichea, quo nomine aliqui et lacum appellant, ab occidente Tiberiade, aquis calidis salubri[2].

En réalité Julias était à l'est du Jourdain et au nord du lac de Tibériade, non loin de l'embouchure du fleuve. Cela ressort, en effet, clairement du passage suivant de Josèphe, combiné avec celui de Pline :

Ἀρχόμενος δὲ φανεροῦ ῥεύματος ὁ Ἰορδάνης ἀπὸ τοῦδε τοῦ ἄντρου κόπλει μὲν τὰ τῆς Σεμεχωνίτιδος λίμνης ἕλη τε καὶ τέλματα· διαμείψας δὲ ἑτέρους ἑκατὸν εἴκοσι σταδίους μετὰ πόλιν Ἰουλιάδα διεκτέμνει τὴν Γεννησὰρ μέσην, ἔπειτα πολλὴν ἀναμετρούμενος ἐρημίαν εἰς τὴν Ἀσφαλτῖτιν ἔξεισι λίμνην[3].

« Au sortir de cet antre, le Jourdain commence son cours apparent, traverse les marais fangeux du lac Semechonitis, et, après avoir parcouru 120 autres stades, il sillonne par le milieu, au delà de la ville de Julias, le lac de Gennésar; puis il franchit une vaste solitude, et se perd enfin dans le lac Asphaltite. »

Or, à 300 mètres à l'est du Jourdain, et à 3 kilomètres à peine en ligne directe au nord de l'embouchure de ce fleuve dans le lac, s'élève la colline appelée *Et-Tell*, « la hauteur », qui, je le répète, d'après la tradition des indigènes, avait jadis été le site d'une ville considérable. Cette ville n'offre plus, je l'avoue, que de misérables

[1] *Guerre des Juifs*, l. II, c. IX, § 1. — [2] *Hist. nat.* l. V, c. XV, § 15. — [3] *Guerre des Juifs*, l. III, c. X, § 7.

vestiges; mais combien d'autres cités en Palestine ont complètement disparu!

Comme, avant d'être rebâtie et agrandie par Philippe le tétrarque, elle s'appelait *Bethsaida*, « maison de la pêche », il est naturel de penser que le village ainsi nommé qui plus tard devint la ville de Julias avoisinait davantage les bords du lac et occupait peut-être l'emplacement du Kharbet el-A'radj. Ensuite, lorsqu'il fut transformé en ville, tout en gardant sans doute un établissement maritime auprès de la mer de Galilée, il aura reculé, pour chercher un site plus salubre et moins marécageux, jusqu'à la colline de Et-Tell.

Quoi qu'il en soit, Philippe semble avoir affectionné Julias, qui lui devait son importance, d'une manière toute particulière; car il s'y fit construire de son vivant un mausolée, où il fut enterré avec beaucoup de pompe après sa mort.

Τελευτᾷ δ' ἐν Ἰουλιάδι, καὶ αὐτοῦ κομισθέντος ἐπὶ τὸ μνημεῖον, ὃ ἔτι πρότερον ᾠκοδόμησεν αὐτὸς, ταφαὶ γίνονται πολυτελεῖς[1].

« Philippe mourut à Julias et, transporté dans le tombeau qu'il s'était élevé précédemment, il fut honoré de magnifiques funérailles. »

La Bethsaïda orientale ou de la Gaulanitide inférieure est celle qui se trouve mentionnée dans le passage suivant de saint Luc, passage où cet évangéliste raconte la multiplication des cinq pains et des deux poissons :

10. Les apôtres étant revenus racontèrent à Jésus tout ce qu'ils avaient fait. Et Jésus, les prenant avec lui, se retira à l'écart dans un lieu désert sur le territoire de Bethsaïda.

11. Lorsque le peuple l'eut appris, il le suivit, et Jésus, les ayant bien reçus, leur parlait du royaume de Dieu et guérissait ceux qui avaient besoin d'être guéris.

12. Comme le jour commençait à baisser, les douze apôtres lui vinrent dire : Renvoyez le peuple, afin qu'ils s'en aillent dans les villages et dans les lieux d'alentour pour se loger et pour y trouver de quoi vivre, parce que nous sommes ici en un lieu désert.

[1] *Antiq. judaïq.* l. XVIII, c. IV, § 6.

13. Mais Jésus leur répondit : Donnez-leur vous-mêmes à manger. Ils lui repartirent : Nous n'avons que cinq pains et deux poissons. Faut-il, par hasard, que nous allions acheter des vivres pour toute cette multitude?

14. Car ils étaient environ cinq mille hommes. Alors il dit à ses disciples : Faites-les asseoir par troupes, cinquante par cinquante.

15. Ce qu'ils exécutèrent en les faisant tous asseoir.

16. Or Jésus prit les cinq pains et les deux poissons, et, levant les yeux au ciel, il les bénit, les rompit et les donna à ses disciples, afin qu'ils les présentassent au peuple.

17. Ils en mangèrent et en furent rassasiés, et l'on emporta douze paniers pleins des morceaux qui étaient restés[1].

Ce qui prouve qu'il s'agit ici de Bethsaïda Julias ou de Bethsaïda de la Gaulanitide et non de Bethsaïda de la Galilée, c'est la fin du même récit emprunté à saint Matthieu :

22. Aussitôt Jésus obligea ses disciples de monter dans la barque et de passer à l'autre bord avant lui, pendant qu'il renverrait le peuple.

34. Ayant passé l'eau, ils vinrent au territoire de Genésar[2].

Saint Marc est encore plus explicite lorsqu'il dit :

45. Jésus pressa aussitôt ses disciples de monter dans la barque et de passer avant lui à l'autre bord vers Bethsaïda, pendant qu'il renverrait le peuple.

53. Ayant passé l'eau, ils vinrent au territoire de Génésareth et y abordèrent[3].

Notre-Seigneur avec ses disciples s'était embarqué à Capharnaüm, et, après avoir traversé le lac, il aborda sur sa rive orientale, dans un lieu désert appartenant au territoire de Bethsaïda. Puis le miracle de la multiplication des cinq pains une fois accompli, les disciples repassèrent le lac pour regagner les confins d'une autre Bethsaïda. Celle-ci, située sur la rive opposée du lac, ce qu'indiquent clairement les mots latins *trans fretum ad Bethsaidam*, était la Bethsaïda de la Galilée; la première était, par conséquent, la Bethsaïda de la Gaulanitide.

Jésus débarqua très probablement non loin de l'emplacement actuel de Douka. La multiplication des cinq pains eut lieu vers le

[1] *Saint Luc*, c. IX, v. 10-17. — [2] *Saint Matthieu*, c. XIV, v. 22 et 34. — [3] *Saint Marc*, c. VI, v. 45 et 53.

déclin du jour, dans un endroit solitaire au nord-est du lac sur le territoire de Bethsaïda Julias. Ensuite, tandis que les disciples, sur l'ordre du Sauveur, remontaient dans la barque qui les avait amenés, pour traverser de nouveau le lac, avec l'intention de se diriger vers Bethsaïda de Galilée, il se retira lui-même sur une des montagnes voisines, vers l'est de la plaine où il venait de faire ce miracle. Puis, à la quatrième veille de la nuit, au moment où ses disciples luttaient péniblement à force de rames contre les vents et contre les vagues soulevées par la tempête, il leur apparut soudain marchant sur les flots et aborda avec eux au territoire de Genésar.

Quant à l'endroit précis où Notre-Seigneur accomplit la multiplication des cinq pains, il est impossible de le fixer maintenant avec certitude, la tradition qui sans doute jadis l'avait consacré s'étant complètement perdue. Nous savons seulement qu'il était sur la rive orientale du lac et qu'il faisait partie du district de Bethsaïda Julias. Si saint Luc ne mentionne cette ville que sous le nom de Bethsaïda, c'est évidemment que ce nom avait persisté presque exclusivement dans l'usage commun à côté de celui de Julias, qui était, à cette époque, de date récente et d'importation étrangère, ayant été imposé par Philippe le tétrarque à l'ancien village de Bethsaïda, changé par lui en cité.

Cette Bethsaïda Julias, sur le territoire de laquelle Notre-Seigneur multiplia miraculeusement les cinq pains et les deux poissons, est également la Bethsaïda où il rendit la vue à un aveugle. Cela résulte, en effet, du passage suivant de saint Marc, que je transcris presque en entier, afin que cette conclusion ressorte nettement aux yeux du lecteur :

10. Aussitôt, étant entré dans une barque avec ses disciples, il (Jésus) vint dans le pays de Dalmanutha;

11. Où les Pharisiens l'étant venus trouver commencèrent à disputer avec lui et lui demandèrent pour le tenter qu'il leur fît voir quelque prodige dans le ciel.

12. Mais Jésus, jetant un soupir du fond de son cœur, leur dit : Pourquoi ces gens-là demandent-ils un prodige ? Je vous dis en vérité qu'il ne leur en sera point donné.

13. Et, les ayant quittés, il remonta dans la barque et passa à l'autre bord.

14. Or les disciples avaient oublié de prendre des pains, et ils n'avaient qu'un seul pain dans leur barque.

15. Jésus leur donna ce précepte : Ayez soin de vous bien garder du levain des Pharisiens et du levain d'Hérode.

16. Sur quoi ils pensaient et se disaient l'un à l'autre : En effet, nous n'avons pas de pain.

17. Ce que Jésus connaissant, il leur dit : Pourquoi vous entretenez-vous de cette pensée que vous n'avez point de pain ? N'avez-vous point encore de sens ni d'intelligence, et votre cœur est-il encore dans l'aveuglement ?

22. Et quand il fut arrivé à Bethsaïda, on lui amena un aveugle qu'on le pria de toucher.

23. Et prenant l'aveugle par la main, il le mena hors du bourg ; il lui mit de sa salive sur les yeux, et, lui ayant imposé les mains, il lui demanda s'il voyait quelque chose.

24. Cet homme, regardant, lui dit : Je vois marcher des hommes qui me paraissent comme des arbres.

25. Jésus lui mit encore une fois la main sur les yeux, et il commença à mieux voir; il fut même tellement guéri qu'il distinguait nettement toutes choses.

26. Il le renvoya ensuite dans sa maison et lui dit : Allez-vous-en dans votre demeure, et lorsque vous serez entré dans le bourg, n'y dites à personne ce qui vous est arrivé.

27. Jésus partit de là avec ses disciples pour s'en aller dans les villages qui sont aux environs de Césarée de Philippe[1].

Notre-Seigneur étant à Dalmanutha, localité située sur la rive occidentale du lac de Tibériade, ainsi que je l'ai montré, s'embarqua pour gagner la rive opposée du lac, par conséquent, la rive orientale, et aborda sur le territoire de Bethsaïda. Il n'est pas dit, en effet, qu'il débarqua à Bethsaïda même.

Voici le texte grec :

13. *Καὶ ἀφεὶς αὐτοὺς, ἐμβὰς πάλιν εἰς τὸ πλοῖον, ἀπῆλθεν εἰς τὸ πέραν.*

Suit l'entretien entre Notre-Seigneur et ses disciples; puis Jésus arrive à Bethsaïda, où on lui présente un aveugle :

22. *Καὶ ἔρχεται εἰς Βηθσαϊδάν· καὶ φέρουσιν αὐτῷ τυφλόν.*

[1] *Saint Marc*, c. VIII, v. 10-17, 22-27.

Voici maintenant le texte correspondant de la Vulgate :

13. Et dimittens eos, ascendit iterum navim, et abiit trans fretum.
22. Et veniunt Bethsaidam et adducunt ei cæcum.

On voit que saint Marc, dans les deux versions, grecque et latine, que je viens de citer, ne nous dit point que Notre-Seigneur, embarqué à Dalmanutha pour passer sur l'autre rive du lac, ait abordé précisément à Bethsaïda. Car, si cela était nettement exprimé, il faudrait renoncer à placer Behsaïda Julias au Kharbet et-Tell, et en chercher au contraire l'emplacement au Kharbet el-A'radj. Mais saint Marc se borne à nous apprendre que Jésus quitta Dalmanutha pour traverser le lac. Il ajoute ensuite, après avoir reproduit l'entretien qu'il eut avec ses disciples : « Ils arrivent à Bethsaïda. »

Cet entretien eut-il lieu pendant la traversée sur le lac, ou après le débarquement à terre, pendant que Jésus cheminait avec ses disciples vers Bethsaïda ? Saint Marc ne le dit pas, mais rien n'empêche de le supposer. Les détails relatifs au débarquement et au lieu où Jésus aborda sont supprimés comme peu importants, et l'évangéliste nous transporte immédiatement à Bethsaïda pour nous raconter la guérison de l'aveugle auquel le Sauveur rendit miraculeusement la vue. Dans tous les cas, cette Bethsaïda était au delà du Jourdain, par rapport à Dalmanutha, car Notre-Seigneur se rendit de là à Césarée de Philippe, sans avoir besoin de traverser ce fleuve :

Et egressus est Jesus et discipuli ejus in castella Cæsareæ Philippi.

Ce verset nous conduit naturellement à penser que la Bethsaïda, dont Notre-Seigneur quitta le territoire pour gagner les bourgs dépendant de Césarée de Philippe était située sur la rive orientale du Jourdain, et, par conséquent, était différente de la Bethsaïda de Galilée, qui appartenait, ainsi que j'ai essayé de le prouver, au district de Genésar ou Génésareth.

J'ai déjà cité précédemment un passage emprunté à la *Vie de*

Josèphe[1], passage dans lequel il est dit que, Sylla ayant été assiéger Julias et ayant placé son camp à cinq stades de cette ville, Jérémie, avec 2,000 hommes, fut envoyé par Josèphe pour la défendre. Il établit lui-même son camp près du Jourdain, à un stade de Julias. Des escarmouches ont lieu entre les deux camps. Josèphe survient ensuite en personne avec 3,000 hommes, et, le lendemain de son arrivée, il dresse une embuscade à l'ennemi dans une vallée et provoque au combat les troupes de Sylla, en simulant lui-même la fuite. Sylla se porte en avant, trompé par cette ruse, mais bientôt il est attaqué par derrière par les gens que Josèphe avait postés en embuscade. Alors celui-ci ordonne aux siens de faire soudain volte-face et de se retourner vivement contre l'ennemi, qui prend la fuite. Mais le cheval que montait Josèphe ayant fait un faux pas dans un endroit marécageux, il tombe lui-même et se foule un poignet. Transporté dans le village de Kepharnomé pour y être pansé, il est ensuite, pendant la nuit, transféré jusqu'à Tarichées. A cette nouvelle, Sylla et les siens reprennent courage, et ayant appris que le camp de l'ennemi était gardé avec plus de négligence, ils placent de nuit, au delà du Jourdain, une embuscade composée de cavaliers et, au lever de l'aurore, ils provoquent à leur tour au combat les troupes de Josèphe. Celles-ci ne refusent pas la lutte et sortent de leur camp; mais, à ce moment, les cavaliers s'élancent de leur embuscade et jettent le trouble dans les rangs de leurs adversaires; ils tuent même six d'entre eux. Néanmoins, ils laissent échapper la victoire de leurs mains; car, ayant été informés qu'un certain nombre de soldats avaient été transportés par le lac de Tarichées à Julias, ils battent en retraite, saisis de terreur.

Voici le texte même de Josèphe, en ce qui concerne ce dernier détail :

Καταπεπλευκέναι γάρ τινας ἑπλίτας ἀκούσαντες ἀπὸ Ταριχαιῶν εἰς Ἰουλιάδα, φοβηθέντες ἀνεχώρησαν[2].

[1] *Vie de Josèphe*, § 71-73. — [2] *Vie de Josephe*, § 73.

Or, me dira-t-on, de ce texte ne semble-t-il pas résulter que Julias était une ville contiguë au bord du lac de Tibériade, puisqu'elle reçut un renfort de soldats qui lui avaient été expédiés de Tarichées à travers le lac ? A cela je réponds que ces soldats, après avoir mis pied à terre sur la plage que je regarde comme ayant été jadis l'établissement maritime de Julias, et où se trouvent actuellement les ruines dites Kharbet el-A'radj, ont pu ensuite gagner à travers la plaine la ville proprement dite, qui occupait, comme je le crois, la hauteur de Et-Tell, position beaucoup plus avantageuse et beaucoup plus facile à défendre, pour une cité de quelque importance, que les bords marécageux du lac auprès de l'embouchure du Jourdain. D'ailleurs, un autre passage de Josèphe, que j'ai reproduit plus haut, nous apprend que ce fleuve ne se jetait dans le lac, pour le sillonner par le milieu, qu'au delà et par conséquent au sud de la ville de Julias :

Μετὰ πόλιν Ἰουλιάδα διεκτέμνει τὴν Γεννησὰρ μέσην.

Si cette ville avait occupé l'emplacement actuel du Kharbet el-A'radj sur les bords mêmes du lac, cet historien se serait-il servi de l'expression *μετά*, qui, avec l'accusatif, signifie « après, au delà », et n'aurait-il pas plutôt employé un autre adverbe ayant le sens de « à côté, auprès » ?

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

KHARBET EL-HAMMAM. — A'ÏN MENSAS. — TELL EL-MOUNTHAR. — TELL EL-MANSOURA. — KASR EL-A'THARA. — DJISR BENAT YA'KOUB. — HAMMAM BENAT YA'KOUB. — KHARBET EL-HAMMAM. — KOBOUR BENAT YA'KOUB. — RETOUR AU DJISR BENAT YA'KOUB.

KHARBET EL-HAMMAM.

Le 9 juillet, à cinq heures du matin, je me dirige vers l'ouest pour franchir à gué le Jourdain. Le fleuve, en cet endroit, enserre dans ses replis plusieurs îlots couverts de magnifiques touffes de lauriers-roses et d'agnus-castus. Je traverse successivement, non sans quelque peine, les cinq bras différents qui les enlacent et entre lesquels son lit se partage sur ce point. La profondeur de l'eau n'excède pas, il est vrai, en ce moment, $1^{m},25$; mais le courant est très rapide, et mon cheval a quelquefois à lutter péniblement pour n'être point entraîné à la dérive.

A cinq heures dix minutes, une fois au delà du Jourdain, je chemine vers le nord sur un sentier affreux, encombré de blocs volcaniques, qui serpente le long des flancs des collines qui bordent le fleuve du côté de l'ouest.

A six heures trente minutes, près d'une source qui arrosait autrefois des plantations dont il subsiste encore quelques vestiges, les débris d'un petit hameau me sont désignés sous le nom de Kharbet el-Hammam.

A'ÏN MENSAS.

A sept heures quinze minutes, une ascension très fatigante vers le nord-ouest, sur des pentes glissantes où l'on heurte à chaque pas

A dix heures douze minutes, je fais halte au *Djisr Benat Ya'koub*, « pont des filles de Jacob ». Ce pont, construit en pierres basaltiques, repose sur trois arches ogivales et semble de fabrique musulmane. Il est précédé vers l'ouest d'une petite tour ronde très dégradée, qui sert de poste à quelques douaniers.

Au delà du pont, vers l'est, un pavé, formé de larges blocs basaltiques, conduit à un vaste khan aux trois quarts détruit, et bâti également avec des pierres basaltiques de moyenne dimension. Les galeries voûtées qui l'entouraient sont écroulées. Au centre de la cour on observe les restes d'un petit bassin rectangulaire, qu'ornaient jadis quatre colonnes, une à chacun des angles de ce réservoir.

HAMMAM BENAT YA'KOUB.

A quatre heures de l'après-midi, l'extrême chaleur du jour étant un peu tombée, je continue à explorer vers le nord la rive occidentale du fleuve.

A quatre heures quinze minutes, je passe auprès d'un réservoir circulaire, qui m'est désigné sous le nom de *Hammam Benat Ya'koub*, « bain des filles de Jacob ». L'eau en est légèrement sulfureuse.

KHARBET EL-HAMMAM.

Non loin de ce réservoir, qu'environne un fourré de roseaux, quelques ruines sur un monticule se nomment Kharbet el-Hammam.

KOBOUR BENAT YA'KOUB.

La vallée, jusque-là étroite, s'élargit de plus en plus, les collines s'éloignant vers l'ouest.

A quatre heures trente-cinq minutes, je parviens à un bouquet de vieux térébinthes, de figuiers et de mûriers. Ils ombragent un tombeau de forme circulaire construit en pierres basaltiques, et où, d'après une tradition musulmane, reposent les filles de Jacob,

ce qui lui a fait donner le nom de *Kobour Benat Ya'koub*. Alentour sont creusés des silos, où les Bédouins mettent en réserve leurs grains, sous la protection, en quelque sorte, de ce tombeau vénéré. Un monticule voisin est couvert de tombes arabes, au milieu desquelles on distingue celle d'un cheikh, que couvrent des lambeaux d'étoffe, en guise d'ex-voto. Sur un second monticule peu distant du précédent, gisent, au milieu d'un autre cimetière musulman, les débris de petites habitations renversées.

La tradition de l'ensevelissement en ce lieu des filles de Jacob n'a d'autre origine qu'une légende musulmane dénuée de toute vraisemblance historique. Il en est de même de leur passage sur le pont qui porte leur nom ou plutôt à l'endroit qu'il occupe. Car Jacob, leur père, en revenant de Mésopotamie, ne dut pas franchir le Jourdain sur ce point, mais beaucoup plus au sud et non loin de l'embouchure du Nahr Zerka, l'ancien Jabbok. Nous lisons en effet dans la Genèse que ce patriarche, à son retour de Mésopotamie, après avoir traversé le Jabbok, lutta avec un ange du Seigneur dans un endroit appelé depuis Peniel, en souvenir de cet événement. Au moment où il quittait ce lieu, il aperçut son frère Ésaü qui accourait à sa rencontre. Quand ils se furent tous deux réconciliés, Ésaü reprit le chemin de l'Idumée et Jacob vint à Soukkoth. De là il passa à Salem, ville appartenant aux Sichémites, dans la terre de Kanaan :

17. Et Jacob venit in Socoth; ubi ædificata domo et fixis tentoriis, appellavit nomen loci illius Socoth, id est tabernacula.

18. Transivitque in Salem, urbem Sichimorum, quæ est in terra Chanaan, postquam reversus est de Mesopotamia Syriæ, et habitavit juxta oppidum [1].

De ces détails il ressort que Jacob franchit le Jourdain, selon toute apparence, à l'un des gués menant de l'ancien pays de Gile'ad à celui de Sichem, et nullement à l'endroit où s'élève actuellement le pont dit Djisr Benat Ya'koub, que sépare de Sichem une trop grande distance.

[1] *Genèse*, c. XXXIII, v. 17 et 18.

RETOUR AU DJISR BENAT YA'KOUB.

A cinq heures, je rebrousse chemin vers le sud jusqu'à ce pont, que j'atteins à cinq heures trente minutes et auprès duquel ma tente a été dressée pour la nuit. Plusieurs caravanes se rendant à Damas y défilent au coucher du soleil. Il est situé, en effet, sur l'une des routes qui conduisent de la Palestine à cette ville célèbre. Après leur passage, tout retombe autour de moi dans le silence, et je n'entends plus guère que le bruit du fleuve, dont les eaux mugissantes se brisent avec fracas contre les piles du pont sous lequel les précipite un courant impétueux.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

KHARBET KATHANA. — TELL EL-KASSAB. — KHARBET EL-A'SELIEH. — KHAN DJOUBB YOUSEF.

KHARBET KATHANA.

Le 10 juillet, à quatre heures cinquante minutes du matin, je quitte le Djisr Benat Ya'koub pour monter vers l'ouest-sud-ouest, puis vers le sud-ouest.

A cinq heures vingt minutes, après avoir côtoyé quelque temps sur sa rive gauche l'Oued Chaioun, je le franchis.

A six heures deux minutes, un amas confus de matériaux basaltiques, restes de maisons renversées sur un monticule, m'est désigné sous le nom de Kharbet Kathana. Sur les ruines de ce village quelques misérables habitations sont encore debout, et occupées par une dizaine de fellahs et de pâtres.

TELL EL-KASSAB.

A six heures trente minutes, j'examine, chemin faisant, d'autres ruines, appelées Tell el-Kassab. Au bas de la colline ou du *tell* de ce nom une enceinte en blocs volcaniques, la plupart bruts, d'autres grossièrement taillés, environnait jadis un village, aujourd'hui complètement renversé.

Quant au *tell* lui-même, il avait été entouré également d'une enceinte. Son plateau supérieur et ses pentes sont parsemés de matériaux basaltiques, provenant de murs et de constructions démolis. Çà et là des roseaux croissent au milieu des ruines, d'où le nom de *El-Kassab*, « les roseaux », donné à la colline. De nombreux terriers de chacals perforent les flancs du *tell*.

KHARBET EL-A'SELIEH.

A six heures quarante-cinq minutes, je continue à m'avancer vers le sud-sud-ouest, à travers une plaine haute et onduleuse, naturellement très fertile sous les pierres volcaniques qui en recouvrent la surface; elle porte en cet endroit le nom de Merdj el-A'bed, et plus loin, au delà d'un rideau de collines, celui de Merdj er-Rihaneh.

A sept heures trente minutes, je traverse le Kharbet A'selieh, ruines peu importantes et très confuses.

KHAN DJOUBB YOUSEF.

A huit heures trente minutes, après une descente légère, je parviens au Khan Djoubb Yousef, à côté duquel je fais dresser ma tente, sans pousser plus avant ce jour-là, à cause de la violence du rhamsin, dont l'haleine brûlante enflamme l'atmosphère.

Ce khan, actuellement abandonné et tombant en ruine, mesure 60 pas de long sur 46 de large. Les murs en sont très épais et ont été bâtis avec des pierres de moyenne dimension, les unes calcaires, les autres basaltiques. Il renferme une bonne et grande citerne, où s'approvisionnent d'eau les caravanes qui passent.

A quelque distance au nord, un réservoir, à moitié comblé et construit avec des matériaux peu considérables, affecte une forme carrée et mesure 38 pas sur chaque face. L'eau que les pluies y accumulent tarit d'ordinaire en été.

A l'est-nord-est de ce même khan, s'élève une colline voisine, aux flancs rocheux et sur le sommet de laquelle on remarque une vieille citerne hors d'usage depuis longtemps, qui, d'après une tradition évidemment erronée, serait celle où Joseph aurait été jeté par ses frères avant d'être vendu à des marchands ismaélites qui se rendaient en Égypte. Cette tradition, comme je viens de le dire, ne repose sur aucun fondement sérieux, et elle doit être reje-

tée, puisque la Bible nous apprend que ce fut à Dothaïn que Joseph éprouva de la part de ses frères ce traitement inique.

Voici le passage de la Genèse où ce fait est raconté :

14. Ayant donc été envoyé de la vallée d'Hébron, Joseph vint à Sichem.

15. Et un homme, l'ayant trouvé errant dans la campagne, lui demanda ce qu'il cherchait.

16. Il lui répondit : Je cherche mes frères; dites-moi, je vous prie, où ils font paître leurs troupeaux.

17. Cet homme lui dit : Ils se sont retirés d'ici, et j'ai entendu qu'ils disaient : Allons à Dothaïn. Joseph alla donc après ses frères, et il les retrouva à Dothaïn...

23. Aussitôt qu'il fut arrivé près de ses frères, ils lui ôtèrent sa robe de plusieurs couleurs qui descendait jusqu'en bas,

24. Et le jetèrent dans une vieille citerne qui était sans eau[1].

Or Dothaïn, ainsi que je l'ai prouvé ailleurs dans mon ouvrage sur la Samarie[2], doit être identifiée avec le Tell Douthan de nos jours, colline peu distante de Sanour, qui me paraît être l'ancienne Béthulie. Au moyen âge, au contraire, on plaçait généralement Béthulie à Safed et, par conséquent, on remontait Dothaïn, qui en était voisine, beaucoup plus haut vers le nord qu'elle ne l'était réellement. De la Samarie près de la limite septentrionale de laquelle elle était située, au sud de la plaine d'Esdrelon, on la transplantait dans la haute Galilée.

Cette erreur a été depuis reproduite dans les temps modernes par un certain nombre de pèlerins. Le docte Quaresmius y ajoute lui-même une foi entière, bien que la sainte Écriture, étudiée de plus près, eût dû l'éclairer sur la véritable situation de Dothaïn. Nous lisons, en effet, dans son ouvrage :

E Capharnaum egressi, relicto mari Galilææ, ad dexteram partem prosequendo iter ad septentrionem versus Syriam et Damascum, per vastam, amplam montosamque solitudinem octo vel decem milliarium transitur per locum qui ab harum partium incolis Can Joseph, hoc est diversorium Joseph, appella-

[1] *Genèse*, c. XXXVII, v. 14, 15, 16, 17, 23 et 24. — [2] *Description de la Samarie*, t. II, p. 219-222.

tur. Ratio est quia in dextera parte viæ est peregrinorum sive viatorum diversorium, ubi est mesquita Turcorum et cisterna, quæ non modo a fidelibus, sed ab infidelibus ipsis, Mauris et Hebræis, veneratione habetur, quia credunt veteri traditione edocti esse veterem illam cisternam, olim aqua carentem, in quam (ut in libro Genesis proditum est) bonus et obediens ille Joseph fuit a fratribus suis filiis Jacob projectus [1].

Loin de réfuter cette tradition dans les lignes qui suivent, Quaresmius l'adopte comme fondée. Je crois inutile de la combattre ici de nouveau; car l'emplacement de Dothaïn ou Tell Douthan ne me paraît pas sujet à contestation, et dès lors la citerne où Joseph fut descendu par ses frères ne peut se trouver au Khan Djoubb Yousef, qui est beaucoup trop éloigné de la colline dite Tell Douthan et dont le nom de *Khan de la citerne de Joseph* dérive, je le répète, d'une fausse supposition, qui s'est néanmoins depuis plusieurs siècles perpétuée fidèlement jusqu'à nos jours. Seulement les uns reconnaissent cette prétendue citerne dans celle qui est aujourd'hui pleine d'eau et qui est dans l'intérieur du *khan*, les autres la voient dans la citerne à moitié comblée que j'ai signalée sur la colline voisine de ce *khan*.

Du haut de ce monticule, le regard embrasse vers l'est le lac de Tibériade dans toute son étendue et, au delà du Jourdain et du lac, les montagnes et les hauts plateaux de la Gaulanitide. Au nord, le Grand-Hermon montre dans le lointain ses flancs abrupts et apparaît dans son austère et imposante majesté; au sud, le Thabor arrondit son cône tronqué, et ses pentes verdoyantes attirent et reposent doucement la vue.

Vers le déclin du jour, ces deux montagnes offrent surtout à mes yeux un aspect incomparable, car leurs sommets, en reflétant les rayons du soleil couchant, se teignent alors des nuances les plus vives et les plus éclatantes. Un brillant manteau de pourpre semble les revêtir, et quand ce manteau a disparu comme une vision sublime, la tête altière de l'Hermon resplendit encore quelque temps

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 870.

sous le diadème de feu qui la couronne et fait étinceler ses neiges. On dirait un phare gigantesque projetant au loin sa lumière sur les autres montagnes déjà envahies par l'ombre, jusqu'à ce qu'enfin il s'éteigne lui-même et s'ensevelisse à son tour dans les ténèbres.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME.

HADJAR YA'KOUB. — KHARBET NOUAIRIEH. — A'KBARA, JADIS ACHABARA. — KALA'T CHOUNEH. — SIRIN. — YAKOUK (HOUKKOK). — KHARBET SIBANA. — A'ILABOUN (A'ILBÔN OU A'LBÔN).

HADJAR YA'KOUB.

Le 11 juillet à quatre heures cinquante-deux minutes du matin, je me mets en marche vers l'ouest.

A cinq heures quinze minutes, je laisse à ma droite une grande pierre debout, appelée par les Musulmans *Hadjar Ya'koub*, « pierre de Jacob ». A les en croire, ce serait sur cette pierre que ce patriarche se serait reposé en cherchant son fils Joseph.

Dans la Genèse, il est également question d'une pierre sur laquelle Jacob appuya une nuit sa tête pour s'endormir; c'est alors qu'il eut en songe la vision de cette échelle mystérieuse qui par un bout tenait à la terre, et par l'autre touchait au ciel. Des anges du Seigneur montaient et descendaient les degrés de cette échelle; et Dieu renouvela à Jacob les promesses qu'il avait faites à Abraham.

Jacob, en s'éveillant le matin, prit la pierre dont il avait fait son chevet, l'érigea debout comme une stèle et répandit de l'huile dessus. Puis il appela *Beth-El*, « maison du Seigneur », la ville qui auparavant s'appelait *Louza* [1].

La tradition musulmane relative à la pierre de Jacob voisine du Khan Djoubb Yousef est, comme on le voit, une simple dérivation du récit biblique que je viens de résumer. Seulement, les Musulmans ont modifié, en changeant le temps, le lieu et les circons-

[1] *Genèse*, c. XXVIII.

tances, le fait raconté par la Genèse. Suivant la sainte Écriture, il s'accomplit près de Beth-El, aujourd'hui Beitin, localité située à quatre heures de marche au nord de Jérusalem, pendant que Jacob se dirigeait de Bersabée vers le pays de Haran, en Mésopotamie, pour y aller épouser l'une des filles de son oncle Laban. Les Musulmans, au contraire, transportent ce fait, ou du moins un fait analogue, en Galilée, à une époque bien postérieure de la vie de Jacob, lorsque ce patriarche, déjà avancé en âge et père de ses douze fils, gémissait sur la perte de Joseph, qu'il croyait avoir été dévoré par une bête féroce.

La plaine accidentée que je traverse est abandonnée par la culture; le sol néanmoins est très fertile.

KHARBET NOUAIRIEH.

A cinq heures vingt minutes, je laisse à ma gauche sur une colline quelques ruines peu considérables, appelées Kharbet Nouairieh.

A'KBARA, JADIS ACHABARA.

Des ruines beaucoup plus importantes, que j'avais visitées en 1870, sont celles de A'kbara; elles sont situées à sept kilomètres environ au nord-ouest de la route que je suis en ce moment. Elles couvrent un monticule dont les pentes étaient soutenues jadis par plusieurs murs formant des terrasses successives, et dont le sommet est actuellement occupé par les aires d'un village arabe. Autour de ces aires sont dispersés les restes de nombreuses constructions antiques renversées. A l'est de cette colline, quelques jardins sont cultivés dans une vallée. Plantés de figuiers, de grenadiers et d'oliviers, ils sont arrosés par une source abondante, à côté de laquelle on observe de magnifiques blocs antiques très régulièrement taillés. La fontaine qui la contient et d'où ses eaux se répandent a été elle-même bâtie avec des blocs semblables.

A l'est et au-dessus de l'Oued A'kbara est le village du même nom, composé seulement d'une vingtaine de misérables habitations.

Il est à son tour dominé par une plate-forme sur laquelle on distingue les arasements, çà et là reconnaissables, d'une enceinte rectangulaire appelée encore aujourd'hui *El-Kniseh*, « l'église », et mesurant vingt-trois pas de large sur trente de long. Tournée de l'ouest à l'est, elle avait été construite avec de belles pierres de taille. Actuellement, l'intérieur en est livré à la culture. Cette enceinte, comme son nom et son orientation l'indiquent, semble avoir été autrefois celle d'une église chrétienne; mais peut-être cet édifice avait-il succédé à une synagogue antérieure.

L'*oued*, vers le sud, est bordé par une sorte de muraille gigantesque de rochers taillés à pic. C'est là la localité appelée par Josèphe Ἀχαβάρων Πέτρα, « le rocher d'Achabara », et qui fut fortifiée par lui, lors de l'insurrection des Juifs contre les Romains.

Τῆς τε ἄνω Γαλιλαίας τήν τε προσαγορευομένην Ἀχαβάρων Πέτραν καὶ Σὲφ, καὶ Ἰαμνὶθ, καὶ Μηρώθ (ἀνετειχίσατο)[1].

« Dans la haute Galilée Joseph releva les remparts du rocher dit d'Achabara, de Seph, de Jamnith et de Meroth. »

La même localité est mentionnée ailleurs par cet historien sous la dénomination de Ἀχαβάρη.

Τάς τε κατὰ τὴν ἄνω Γαλιλαίαν κώμας, καὶ πάνυ πετρώδεις οὔσας, ἐτείχισα παραπλησίως · ὀνόματα δ'αὐταῖς Ἰάμνεια, Μηρὼθ, Ἀχαβάρη[2].

« J'entourai de remparts pareillement dans la haute Galilée d'autres villages, bien qu'ils fussent déjà situés par eux-mêmes sur des rochers. Ce sont ceux d'Iamnia, de Méroth et d'Achabaré. »

Il est question de cet endroit dans plusieurs passages du Talmud[3].

Dans la *Description des Tombeaux sacrés* de Rabbi Jakob nous lisons :

A A'khbara sont les tombeaux de Rabbi Nehuraï, de Rabbi Jannai et de Rabbi Dostaï[4].

[1] *Guerre des Juifs*, l. II, c. xx, § 6. — [2] *Vie de Josèphe*, § 37. — [3] Neubauer, *La Géographie du Talmud*, p. 226. — [4] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 185.

Dans les *Sépulcres des Justes* de Gerson, les mêmes détails sont reproduits [1].

KALA'T CHOUNEH.

A cinq heures cinquante minutes, je descends vers le sud-ouest le lit étroit d'un *oued*, appelé Oued Khalah, que resserrent deux bandes de rochers parallèles. Une source y forme un ruisseau bordé de lauriers-roses.

A six heures douze minutes, je le traverse à l'endroit de son confluent avec l'Oued Chouneh, et à six heures seize minutes je parviens, après une montée très raide, au Kala't Chouneh, restes d'un petit fortin assis sur le point culminant d'une colline. Il avait été bâti avec des pierres de moyenne dimension, les unes blanches et calcaires, les autres noires ou basaltiques. Ces assises alternatives de pierres de différentes couleurs sont tout à fait dans le goût arabe; mais on retrouve en Palestine ce genre de construction à une époque bien antérieure à l'invasion musulmane. Un pareil usage est, d'ailleurs, indiqué par la nature elle-même dans une contrée volcanique comme sont les environs du lac de Tibériade, où les roches calcaires sont mêlées aux roches volcaniques.

Autour et au bas de ce fortin les vestiges d'un hameau détruit jonchent les pentes de la colline.

SIRIN.

A six heures trente minutes, je redescends vers le sud; puis une nouvelle montée vers le sud-est m'amène bientôt à Sirin, hameau qui se compose seulement de quelques pauvres habitations, servant de refuge à quatre ou cinq familles de fellahs. Autrefois, il était beaucoup plus considérable. Il est situé sur la rive droite de l'Oued Chouneh, qui ici prend le nom d'Oued Sirin; c'est le même qui, plus à l'est, aboutit au lac de Tibériade, sous la dési-

[1] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 381.

gnation d'Oued el-A'moud. Les berges de cet oued sont, en cet endroit, hautes et rocheuses du côté du nord; on les dirait taillées par la main de l'homme, tant elles sont verticales.

YAKOUK (HOUKKOK).

A six heures cinquante minutes, je me remets en marche vers le sud, puis vers le sud-ouest.

A sept heures dix minutes, après une montée assez raide, je traverse, vers l'ouest-sud-ouest, une vallée fertile, appelée Merdj Roummaneh; elle est cultivée en doura.

A sept heures vingt-cinq minutes, je gravis les pentes de la colline que couronne le village de Yakouk. Au bas de cette colline une source, appelée A'în Yakouk, est recueillie sous une voûte près de laquelle on remarque les arasements d'une construction détruite. Quant au village, il est actuellement réduit à une vingtaine de masures, dont quelques-unes renferment des pierres de taille et des tronçons de colonnes provenant de l'ancienne bourgade qui s'élevait en cet endroit.

Elle s'appelait *Houkkok*, en hébreu חֻקֹּק, en grec Ἰακανά et Ἰκώκ, en latin *Hucuca*, signalée dans le livre de Josué comme étant située sur l'une des frontières de la tribu de Nephthali.

Revertiturque terminus (Nephthali) contra occidentem in Azanoththabor, atque inde egreditur in Hucuca, et pertransit in Zabulon contra meridiem, et in Aser contra occidentem, et in Juda ad Jordanem contra ortum solis [1].

Eusèbe, dans son *Onomasticon*, signale cette localité de la manière suivante :

Εἰκὸκ, κλήρου Νεφθαλεὶμ, συνάπτει τῷ Ζαβουλὼν ἀπὸ νότου καὶ τῷ Ἀσὴρ κατὰ θάλασσαν, καὶ τῷ Ἰούδᾳ ἐξ ἀνατολῶν.

Icoc, dit saint Jérôme, sortis Nephthali, in confinio trium tribuum; id est in tribu Zabulon ad australem plagam, in tribu Aser ad occidentem, porro in tribu Juda ad solis ortum.

[1] *Josué*, c. XIX, v. 34.

Ce passage de l'*Onomasticon* affirme que Icoc, la Houkkok du texte hébraïque, appartenant à la tribu de Nephthali, était sur les confins de trois autres tribus, celle de Zabulon au sud, celle d'Aser à l'ouest et celle de Juda à l'est.

Une pareille assertion, si elle était fondée, rendrait impossible l'identification de Houkkok, l'Icoc de l'*Onomasticon*, avec le village de Yakouk dont il s'agit en ce moment, car la position de ce village, non plus que celle, d'ailleurs, d'aucune des autres localités de Nephthali, ne répond nullement aux indications de l'*Onomasticon*.

Voici le sens littéral du texte hébraïque du verset latin reproduit plus haut :

Et la frontière (celle de Nephthali) devait retourner, du côté de la mer (c'est-à-dire de l'occident), vers Aznoth Thabor, puis sortir de là à Houkkok; de sorte que, du côté du midi, elle devait se rencontrer à Zabulon, et du côté de la mer (de l'occident), à Acher (Aser), et le Jourdain était au soleil levant vers Juda.

J'ai déjà cité précédemment, relativement à ce passage, la version de la Vulgate; voici maintenant celle des Septante :

Καὶ ἐπιστρέψει τὰ ὅρια ἐπὶ θάλασσαν ἐν Ἀθθαβὼρ, καὶ διελεύσεται ἐκεῖθεν Ἰκανὰ, καὶ συνάψει τῷ Ζαβουλὼν ἀπὸ νότου, καὶ Ἀσὴρ συνάψει κατὰ θάλασσαν, καὶ ὁ Ἰορδάνης ἀπὸ ἀνατολῶν ἡλίου.

On voit que, dans cette dernière version, il n'est plus question de la tribu de Juda, les Septante se contentant de dire, à la fin du verset :

« Le Jourdain se trouve vers le soleil levant. »

La difficulté, en effet, est de comprendre comment la tribu de Nephthali pouvait par l'une de ses frontières être limitrophe de la tribu de Juda. Pour cela, il faudrait admettre que la vallée du Jourdain, depuis l'embouchure de ce fleuve dans la mer Morte au sud jusqu'au lac de Génésareth au nord, appartenait tout entière à cette dernière tribu, ce qui est contredit par d'autres passages de

la Bible; car, à propos des limites de la tribu de Benjamin, nous lisons dans le livre de Josué :

11. Et ascendit sors prima filiorum Benjamin per familias suas, ut possiderent terram inter filios Juda et filios Joseph.

12. Fuitque terminus eorum contra aquilonem a Jordane; pergens juxta latus Jericho, septentrionalis plagæ, et inde contra occidentem ad montana conscendens, et perveniens ad solitudinem Bethaven[1].

Ainsi la tribu de Benjamin, située au nord de la tribu de Juda, s'étendait vers le nord-est jusqu'au Jourdain.

Nous lisons de même, au sujet des limites de la tribu d'Éphraïm, située elle-même au nord de celle de Benjamin :

Cecidit quoque sors filiorum Joseph, ab Jordane contra Jericho et aquas ejus ab oriente; solitudo quæ ascendit de Jericho ad montem Bethel[2].

Les possessions des fils de Joseph, c'est-à-dire d'Éphraïm et de Manassé, commençaient pareillement à partir du Jourdain vers l'est.

Plus au nord encore, la tribu d'Issachar touchait également au Jourdain vers l'est.

17. Issachar egressa est sors quarta per cognationes suas.

22. Et pervenit terminus ejus usque Thabor, et Sehesima, et Bethsames; fueruntque exitus ejus Jordanis[3].

En continuant à remonter toujours de plus en plus vers le nord, nous arrivons enfin à la tribu de Zabulon, qui touchait, par sa limite septentrionale, à la tribu de Nephthali; celle-ci, par conséquent, d'après ces divers passages, ne pouvait par aucun de ses points être limitrophe de la tribu de Juda; elle s'étendait uniquement vers l'est jusqu'au Jourdain, fleuve qui beaucoup plus au sud servait lui-même de limite orientale, près de son embouchure dans la mer Morte, à la tribu de Juda.

Aussi, dans la version des Septante, la tribu de Juda, comme nous l'avons vu plus haut, n'est nullement mentionnée dans l'indi-

[1] *Josué*, c. XVIII, v. 11 et 12. — [2] *Josué*, c. XVI, v. 1. — [3] *Josué*, c. XIX, v. 17 et 22.

cation des limites de la tribu de Nephthali, ce qui prouve que le manuscrit ou les manuscrits que les Septante ont pris pour base de leur traduction ne renfermaient pas les mots בִּיהוּדָה, *b'Ihoudah*, « à Juda, jusqu'à Juda », que portait celui qui a été traduit par la Vulgate. Ces mots, en effet, semblent ici avoir été intercalés à tort, ou, s'ils ne sont point une interpolation fautive, il faut traduire ainsi le membre de phrase qui les contient : « le Jourdain était au soleil levant jusqu'à Juda, » c'est-à-dire « la tribu de Nephthali avait pour frontière à l'est le Jourdain, qui coule jusqu'aux limites de la tribu de Juda. »

Dans les *Itinéraires* de Carmoly, Houkkok est mentionné par Rabbi Samuel bar Simson, qui fit un pèlerinage en Palestine vers le commencement du XIIIe siècle.

De Tabarieh, dit-il, en retournant sur nos pas, nous sommes allés à Kefar Chanania. Avant d'arriver dans la ville, nous trouvâmes le tombeau de Habacuc dans Kefar Chakuk [1].

Le Kefar Chanania signalé ici est le Kefr A'nan, dont je parlerai bientôt, et le chemin qui y conduit de Tibériade passe par le village de Yakouk, le Kefar Chakouk de Samuel bar Simson, la bourgade de Houkkok du livre de Josué.

Quant à l'existence du tombeau de Habacuc dans cette localité, elle est contredite par un passage de l'*Onomasticon* dans lequel Eusèbe nous atteste que l'on montrait de son temps le sépulcre de ce prophète à Gabatha, à 12 milles d'Éleuthéropolis, par conséquent en Judée et non en Galilée, comme le prétend Samuel bar Simson.

Καὶ εἰς ἔτι νῦν ἐστὶ Γαβαθὰ κώμη, ὡς ἀπὸ ιβ' σημείων Ἐλευθεροπόλεως, ἔνθα καὶ τὸ μνῆμα Ἀββακοὺμ ἐπιδείκνυται τοῦ προφήτου.

« Il existe encore aujourd'hui un village appelé Gabatha, à douze milles environ d'Éleuthéropolis, où l'on montre le tombeau d'Abbacoum le prophète. »

Ailleurs, au mot Ἐχελά, Eusèbe nous dit que le tombeau de

[1] Carmoly, *Itinéraires*, p. 131.

Habacuc se trouvait près de cette localité, qu'il place à sept milles d'Éleuthéropolis :

Ἐχελὰ, ἔνθα ἐκρύπτετο Δαβὶδ, Ἐνκηλὰ νῦν λέγεται, ἀπέχουσα Ἐλευθεροπόλεως σημείων ζ'. Ἀμβακοὺμ τοῦ προφήτου τὸ μνῆμα πλήσιον δείκνυται.

Ailleurs encore, au mot Κειλά, Eusèbe s'exprime ainsi :

Κειλὰ, φυλῆς Ἰούδα, ἔνθα ἐκαθέσθη Δαβίδ· καὶ εἰς ἔτι νῦν κώμη Κηλὰ πρὸς ἀνατολὰς Ἐλευθεροπόλεως ἀπιόντων εἰς Χεβρὼν, ὡς ἀπὸ σημείων ιζ'. Τὸ μνῆμα Ἀμβακοὺμ τοῦ προφήτου αὐτόθι δείκνυται.

Ἐχελά et Κειλά sont, comme on le voit, pour Eusèbe, une seule et même localité. Il répète, ainsi que dans le passage précédent, qu'on y montrait de son temps le tombeau du prophète Habacuc. Seulement il évalue la distance comprise entre cet endroit et Éleuthéropolis non plus à sept milles, mais à dix-sept milles.

Il y a évidemment une erreur dans l'une ou l'autre de ces deux évaluations si différentes entre elles. Saint Jérôme la corrige comme il suit :

Ceila, in tribu Juda, ubi quondam sedit David; et nunc est villa Cela ad orientalem plagam Eleutheropoleos pergentibus Chebron, quasi in octavo milliario; in qua sepulcrum monstratur prophetæ Ambacuc.

Quel que soit le chiffre qu'il faille adopter pour celui du nombre de milles qui séparaient la localité désignée par Eusèbe et par saint Jérôme comme contenant le tombeau d'Habacuc de la ville d'Éleuthéropolis, toujours est-il que cette localité n'a rien à voir avec le village de Yakouk, où cependant Samuel bar Simson prétend avoir visité le sépulcre de ce prophète. Toute fausse qu'elle est, cette tradition était accréditée parmi les Juifs du moyen âge, car elle est reproduite par Rabbi Yakoub, qui avait parcouru la Palestine vers 1258.

Dans Yakouk, dit-il, est enterré Habacuc le prophète, avec lequel soit la paix[1]!

En descendant vers le sud de ce village, j'observe une quinzaine

[1] Carmoly, *Itinéraires*, p. 185.

d'auges sépulcrales, de forme rectangulaire, pratiquées dans le roc; elles étaient recouvertes jadis chacune d'un gros bloc monolithe, qui a disparu. Je remarque également plusieurs grottes qui semblent avoir eu de même une destination funéraire.

KHARBET SIBANA.

A huit heures quarante-cinq minutes, je poursuis ma route vers le sud.

A neuf heures cinquante minutes, j'arrive au Kharbet Sibana. Là, sur une hauteur dominant une riche vallée, s'étendait autrefois un grand village, aujourd'hui renversé. A part quelques masures encore debout et habitées seulement à l'époque de la moisson et du battage des grains, tout y est détruit. Des citernes antiques à moitié comblées sont béantes çà et là au milieu de nombreux tas de pierres, restes de maisons démolies, et d'un fourré de chardons sauvages qui ont envahi le sol de tous côtés.

A'ILABOUN (A'ILBÔN OU A'LBÔN).

A dix heures quarante minutes, je me remets en marche vers l'ouest-sud-ouest.

A onze heures, je traverse presque directement, vers le sud, de hautes collines boisées couvertes de lentisques, de houx, de térébinthes et de chênes.

A onze heures cinquante minutes, je fais halte auprès d'une source excellente, appelée A'în A'ilaboun.

Elle coule au bas d'une colline élevée, sur le point culminant de laquelle est un petit village du même nom. Sa population se borne à une centaine d'habitants, tous Grecs unis. Ils possèdent une humble chapelle qui tombe en ruine. Ce village a succédé à une antique bourgade où il subsiste encore quelques faibles débris d'un édifice orné de colonnes, qui a pu être une synagogue.

Il est question de cette localité dans l'écrit intitulé *Jichus ha-Tsadikim* ou « Sépulcres des Justes », de Gerson :

A'ïlbôn. C'est là que Rabbi Mathias, fils de Charasch, est enseveli dans un caveau de pierre[1].

Nous lisons de même dans la relation qui a pour titre *Jichus ha-Abot* ou « Sépulcres des Patriarches » :

A'lbôn est au milieu d'un verger où est enseveli Mathias, fils de Cheresch[2].

[1] Carmoly, *Itinéraires*, p. 383. — [2] Carmoly, *Itinéraires*, p. 454.

CHAPITRE TRENTIÈME.

KHARBET OUMM EL-A'MAD. — PLAINE D'EL-BATHOUF. — TELL DJELAMEH. — EL-BA'EINEH. — A'OUZEIR. — ROUMMANEH (RIMMON).

KHARBET OUMM EL-A'MAD.

Le 12 juillet, à quatre heures trente minutes du matin, je quitte la source d'A'ilaboun, près de laquelle j'avais campé, et je me mets en marche vers le sud, passant bientôt à côté d'un tombeau pratiqué dans le roc.

A quatre heures trente-cinq minutes, je gravis vers le sud-est des pentes couvertes de lentisques, de caroubiers et de chênes verts.

A cinq heures, je commence à descendre dans la même direction, puis je parviens sur un plateau fertile, où je chemine vers le sud.

A cinq heures trente-sept minutes, je fais halte au milieu de ruines dites *Kharbet Oumm el-A'mad*, « ruine mère des colonnes ». J'examine d'abord les restes d'une ancienne synagogue. Elle était orientée du sud au nord, comme la plupart des autres édifices antiques de ce genre, et paraît avoir eu cinq nefs, séparées les unes des autres par quatre rangées de colonnes, dont quelques fûts monolithes en pierre calcaire gisent encore sur le sol avec leurs bases. A l'extrémité de l'une de ces rangées, un pilier carré est encore debout avec les deux demi-colonnes qui le flanquent; le pilier qui lui correspondait est renversé par terre. Elle devait avoir vers le sud trois portes, dont l'emplacement seul est jusqu'à un certain point reconnaissable. Les autres débris de ce monument remarquable sont dispersés çà et là sur le plateau, ou ont été enlevés et transportés ailleurs.

A l'est et à une faible distance de là s'élève un monticule tout couvert de décombres, au milieu desquels on a semé du maïs; il est lui-même entouré de beaux blocs provenant de constructions antiques.

Si l'on s'avance au contraire à l'ouest et à deux cents pas environ de la synagogue, on rencontre un grand réservoir à moitié comblé, et dont une rangée de pierres dessine les contours; sa forme est demi-circulaire.

Au sud de ce bassin, destiné jadis à recevoir les eaux pluviales, sont les vestiges d'une puissante construction carrée en belles pierres calcaires, qui m'a semblé être un ancien mausolée; mais il faudrait faire des fouilles pour s'assurer de la vérité de cette conjecture. On pénétrait par deux portes, situées l'une sur la façade orientale et l'autre sur la façade septentrionale, dans l'intérieur du monument. Les linteaux qui couronnaient les pieds-droits étaient ornés de rosaces et de rinceaux assez élégamment exécutés. Ces sculptures sont actuellement très mutilées. Des colonnes monolithes flanquaient ces portes; peut-être même environnaient-elles l'édifice tout entier d'une sorte de portique continu. Ce monument, qui n'offre plus maintenant qu'un monceau de ruines assez confuses et dont il est difficile de préciser nettement l'étendue et la destination, est-il contemporain de la synagogue dont j'ai parlé, ou, au contraire, lui est-il postérieur et lui a-t-il emprunté ses pierres de taille, ses linteaux de portes et ses colonnes? C'est ce que je ne saurais dire d'une manière certaine, mon esprit étant demeuré dans le doute à ce sujet.

Quant à la petite ville qui devait couvrir une partie de ce plateau, elle est complètement rasée et anéantie, et une végétation parasite d'herbes et de broussailles a repris possession du sol, là où la culture ne l'a point envahi. Le nom même qu'elle portait a disparu sous la dénomination arabe, qui ne nous apprend rien, sinon l'existence de colonnes en cet endroit.

PLAINE D'EL-BATHOUF.

A six heures quarante-cinq minutes, je descends vers l'ouest-sud-ouest des pentes assez douces, et, à six heures cinquante minutes, j'atteins la magnifique plaine d'El-Bathouf, l'une des plus fertiles de la Galilée, et qui n'est aujourd'hui qu'en partie cultivée soit en sésame, soit en céréales, soit en cotonniers.

A ma gauche s'élève le Djebel Toura'n, que traverse un sentier qui conduit à la plaine dite Merdj ed-Dahab. Cette montagne s'interpose ainsi entre ces deux plaines, dont la première est de beaucoup la plus grande et la plus fertile, bien que la seconde doive également à l'excellence de son terroir le nom de *plaine de l'or*.

TELL DJELAMEH.

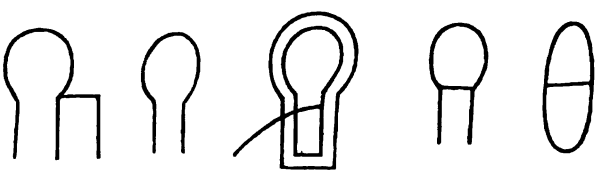
A sept heures huit minutes, je laisse à ma droite, à une faible distance, une colline oblongue couverte de broussailles et appelée Tell Djelameh; mon guide m'affirme qu'on n'y observe aucune ruine.

EL-BA'EINEH.

En continuant à cheminer vers l'ouest-sud-ouest dans la plaine d'El-Bathouf, j'arrive, à sept heures quarante minutes, à un petit bois de vieux oliviers, dont la plupart ont acquis un développement remarquable et accusent encore une grande verdeur, en dépit de leur âge avancé. Je gravis ensuite vers l'est un sentier taillé dans le roc et qui ressemble par intervalle à un véritable escalier. Chemin faisant, j'examine un réservoir antique creusé dans le roc, muni de trois auges, que l'on serait tenté d'abord de prendre pour des fosses funéraires. On y descend par plusieurs degrés. Il est revêtu intérieurement d'un épais ciment et recouvert d'une voûte cintrée en pierres de taille. L'eau arrivait jadis à ce réservoir, qui servait alors de fontaine, au moyen d'un petit conduit, actuellement obstrué.

En continuant à monter, je parviens bientôt au village d'El-Ba'eineh. Le point culminant de la hauteur où il s'élève est occupé par une petite mosquée. Tournée de l'ouest à l'est, contrairement à l'orientation ordinaire des sanctuaires musulmans, elle semble avoir été primitivement une église chrétienne. L'entrée en était alors à l'ouest. Depuis que cet édifice a été converti en mosquée, la porte a été pratiquée dans la façade septentrionale, répondant au mihrab, qui regarde naturellement le sud.

Plusieurs maisons semblent contemporaines de ce monument, dont la construction est d'ailleurs peu soignée. Beaucoup d'autres sont renversées. Le chiffre de la population actuelle ne dépasse pas 150 âmes. Les pentes de la colline étaient autrefois en partie couvertes d'habitations bâties sur des terrasses artificielles et aujourd'hui rasées. Des plantations de figuiers les remplacent, et il en subsiste seulement de nombreuses citernes creusées dans le roc. Des tombeaux et un pressoir antique y ont attiré pareillement mon attention. J'ai remarqué aussi, à six cents pas du village vers l'est, les caractères suivants, tracés assez grossièrement sur des rochers et dans des dimensions considérables; en voici la figure :



Quelle en est la signification? Je l'ignore complètement.

A'OUZEIR.

A neuf heures, redescendu dans la plaine, j'y poursuis ma route vers le sud-ouest.

A neuf heures quarante minutes, je monte à A'ouzeir, humble village d'une vingtaine de maisons, sur les pentes d'une colline. Un tronçon de colonne, quelques pierres de taille et plusieurs citernes pratiquées dans le roc sont les seuls débris apparents du village

antique auquel a succédé le hameau actuel. A une faible distance de ce dernier, un *oualy* musulman, surmonté de deux petites coupoles, est dédié à Neby A'ouzeir.

L'opinion des critiques qui placent en cet endroit la ville d'Asochis, mentionnée par Josèphe et dont je parlerai ultérieurement, me paraît très problématique; car A'ouzeir, si l'on en juge du moins par ses ruines, n'a jamais été qu'un village d'une importance très secondaire.

ROUMMANEH (RIMMON).

A dix heures, je me remets en marche dans la même direction, et, à dix heures vingt-deux minutes, je fais halte à Roummaneh.

Ce village occupe le sommet d'une colline isolée qui domine la plaine d'environ 40 mètres. Les maisons, en fort petit nombre, y sont reliées entre elles au moyen d'un mur continu qui les protège au dehors; elles sont en outre défendues par une haie de cactus.

Plusieurs belles pierres de taille éparses çà et là, des citernes et des caveaux funéraires pratiqués dans le roc sur les pentes de la colline, principalement du côté de l'est, attestent l'ancienneté de la bourgade qui couvrait autrefois la plus grande partie de ce monticule, et dont le nom s'est perpétué fidèlement dans l'appellation actuelle de Roummaneh. Ce nom, en effet, était celui de *Rimmon*, en hébreu רִמּוֹן, en grec Ῥεμμών, en latin *Remmon*, que portait l'une des localités de la tribu de Zabulon.

Elle est mentionnée pour la première fois dans le livre de Josué, à propos des limites de cette tribu :

> Et inde pertransit (terminus Zabulon) usque ad orientalem plagam Gethhepher et Thacasin, et egreditur in Remmon, Amthar et Noa [1].

La même bourgade ou ville est indiquée dans les Paralipomènes sous le nom de *Rimmono*, en hébreu רִמּוֹנוֹ, en grec ἡ Ῥεμμών, en

[1] *Josué*, c. XIX, v. 13.

latin *Remmono*, comme une place lévitique de Zabulon assignée aux descendants de Mérari :

Filiis autem Merari residuis : de tribu Zabulon, Remmono et suburbana ejus, et Thabor cum suburbanis suis [1].

On sait que le mot *Rimmon* signifie en hébreu « grenade »; il s'applique en même temps à une divinité syrienne adorée autrefois à Damas et qui avait probablement pour emblème une grenade.

[1] *Paralipomènes*, l. I, c. VI, v. 77.

CHAPITRE TRENTE ET UNIÈME.

TELL ROUMA (ROUMA). — SEFFOURIEH (SEPPHORIS). — MERHARET EL-DJHANEM. — A'ÏN SEFFOURIEH. — RETOUR À NAZARETH.

TELL ROUMA (ROUMA).

Le 13 juillet à quatre heures quarante minutes du matin, je me dirige vers l'ouest et, à cinq heures, je parviens au Tell Rouma. Au bas du *tell*, qui s'élève isolé dans la plaine, qu'il domine d'une quarantaine de mètres, je remarque vers l'ouest auprès d'une citerne une cuve de sarcophage ornée extérieurement de disques ronds. D'autres citernes, également pratiquées dans le roc, avoisinent la précédente; elles sont probablement antiques, ainsi qu'un certain nombre de caveaux creusés pareillement dans le roc vif, et que recouvraient des maisons actuellement démolies. En gravissant de ce même côté les étages successifs de la colline, je rencontre les arasements d'un petit édifice tourné de l'ouest à l'est et dans l'intérieur duquel gisent deux tronçons de colonnes; peut-être est-ce une ancienne église; mais elle paraît avoir été remaniée ultérieurement, car je remarque un troisième tronçon engagé transversalement dans l'épaisseur de l'un des murs. Toutes les pentes sont jonchées de débris d'habitations, consistant pour la plupart en une seule pièce, dont les assises inférieures sont quelquefois encore en place, et qui renferment presque toutes soit une citerne, soit une cave, pratiquées dans le roc et souvent les deux réunies. Au sommet du *tell*, une construction plus étendue semble être un ancien *bordj*, d'apparence arabe. En redescendant les pentes orientales, je rencontre une colonne enfoncée dans le sol; le petit édifice qu'elle décorait est entièrement renversé. Plus bas, une

belle porte monolithe de tombeau attire mon attention; elle est ornée de moulures figurant des têtes de gros clous au centre et des panneaux qui les encadrent. Là également se trouve un fût de colonne mutilé; quelques pas plus loin, sont deux anciennes cavernes, qui servent maintenant d'étables pour les troupeaux et qui étaient peut-être jadis des grottes funéraires.

Le Tell Rouma est très certainement l'emplacement du village de Rouma, en grec Ῥουμά, signalé par Josèphe comme la patrie des deux frères Netiras et Philippe, qui se distinguèrent par leur intrépidité et leur courage dans le siège que Jotapata eut à soutenir contre les Romains :

Après Éléazar, dit cet historien, ceux qui firent le plus éclater leur valeur furent les deux frères Netiras et Philippe, du village de Rouma, eux aussi Galiléens. Ils se précipitèrent sur les soldats de la dixième légion avec une telle force et une telle impétuosité, qu'ils rompirent leurs rangs et mirent en fuite tous ceux contre lesquels ils s'élancèrent [1].

Ce village est-il la localité mentionnée sous ce même nom dans le livre IV des Rois, comme étant la ville natale de Zebida, mère du roi Joakim?

Viginti quinque annorum erat Joakim, cum regnare cœpisset; et undecim annis regnavit in Jerusalem; nomen matris ejus Zebida, filia Phadaia de Ruma [2].

Cette ville est appelée en hébreu רוּמָה, en grec Ῥουμά, en latin *Ruma*.

La chose est possible; toutefois, je n'oserais l'affirmer, attendu qu'il pouvait y avoir en Palestine plusieurs villes de ce nom, et la Bible ne nous dit pas dans quel district était située celle-ci.

Nous lisons, à propos de cette localité, dans la relation des *Sépulcres des Justes* le passage suivant :

Al-Rouma. Là est enterré Abia, fils de Jéroboam, dans un tombeau de test. Au dedans d'une caverne est un caveau, et près de cette caverne est Caizran.

[1] *Guerre des Juifs*, l. III, c. VII, § 21. — [2] *Rois*, l. IV, c. XXIII, v. 36.

On dit que de là apparaîtra le Messie. Ici se trouve aussi le sépulcre de Benjamin le juste [1].

L'auteur du *Jichus ha-Abot* ou « Sépulcres des Patriarches » reproduit la même tradition, avec un détail de plus :

Rouma. Là est enterré dans un caveau Reuben, fils de Jacob, notre père; il est couché dans une tombe voûtée, placée sur le sol; là est aussi Abia, fils de Jéroboam, dans une sépulture voûtée; au dedans est un caveau. Hors du caveau et près de la caverne Caizran on prétend qu'apparaîtra le Messie [2].

La fameuse caverne Caizran est peut-être l'une de celles que j'ai signalées et qui sont actuellement devenues des étables.

SEFFOURIEH (SEPPHORIS).

A six heures trente minutes, je me remets en marche vers le sud-sud-ouest.

A sept heures dix minutes, une fois sorti de la plaine d'El-Bathouf, je commence à cheminer à travers de belles plantations d'oliviers, qui croissent merveilleusement sur un sol excellent.

Plus au sud, le sentier franchit des collines rocheuses, dont les flancs ont été exploités comme carrières.

A sept heures cinquante minutes, j'atteins le sommet de la colline que couronnait jadis l'acropole de Sepphoris. Cette acropole était environnée d'un mur d'enceinte construit avec de magnifiques blocs rectangulaires et dont on distingue çà et là quelques traces. Sur le point culminant, dont l'altitude est d'environ 300 mètres au-dessus de la Méditerranée, s'élève encore aujourd'hui une grande tour carrée qui mesure 22 pas sur chaque face. Elle a été bâtie presque tout entière avec de superbes matériaux de différentes grandeurs, les uns aplanis, les autres relevés en bossage. On remarque également trois cuves de sarcophages antiques engagées dans le corps de la maçonnerie; deux de ces cuves sont déco-

[1] Carmoly, *Itinéraires*, p. 383. — [2] Carmoly, *Itinéraires*, p. 454.

rées de festons, de rosaces et de disques proéminents; la troisième est dépourvue de cette ornementation extérieure. La porte qui ouvre dans la face sud a un galbe tout arabe. Au-dessus du linteau il y avait une plaque de marbre, qui a disparu et sur laquelle avait été gravée très probablement la date de la fondation ou de la réparation de ce fortin. Après avoir franchi cette porte, on traverse un petit vestibule, qui mène droit à une salle voûtée en ogive. Celle-ci, mesurant une dizaine de pas de chaque côté, renferme trois grands enfoncements, percés chacun de trois meurtrières. Du même vestibule, en tournant à gauche et après avoir monté vingt-cinq marches très dégradées, on arrive à une seconde salle supérieure, munie également de meurtrières et aujourd'hui en grande partie démolie. Dix autres marches conduisaient à une terrasse, défendue sans doute par des créneaux et presque totalement détruite. A l'extrémité de ce second escalier on aperçoit la cuve d'un quatrième sarcophage encastrée dans la construction et à moitié brisée.

Ce fortin, qui, vu de loin, offre une apparence antique, à cause de la nature et de la beauté des matériaux avec lesquels il a été bâti, est vraisemblablement d'origine arabe, mais il a pu succéder à un autre plus ancien.

Quant à la vaste plate-forme qui s'étend alentour, elle est actuellement en partie livrée à la culture et occupée par des jardins, qu'entourent des haies de cactus. Sur les pentes de la colline, de nombreuses citernes, qui paraissent antiques, et des silos, de date postérieure probablement, ont été excavés.

Enfin au pied méridional de cette même colline ou, en d'autres termes, de l'ancienne acropole de Sepphoris, s'étend le village actuel de Seffourieh, sur l'emplacement de la ville proprement dite. Il renferme environ 2,500 habitants, la plupart musulmans et réputés pour être très fanatiques. Beaucoup de maisons sont neuves, le village s'étant considérablement agrandi depuis quelques années. Un grand nombre de matériaux antiques ont été employés dans leur construction, tels que pierres de taille, linteaux de portes, fûts ou tronçons de colonnes, chapiteaux, etc.

A l'extrémité nord-ouest de cette véritable bourgade, les pèlerins chrétiens ne manquent pas d'aller vénérer les restes d'une église dédiée jadis à saint Joachim et à sainte Anne, parents de la sainte Vierge, qui, d'après une tradition fort ancienne, passent pour avoir habité Sepphoris, où ils seraient nés. Tournée de l'ouest à l'est, cette église avait trois nefs, répondant à trois absides; celles-ci seules sont encore debout. Elles sont demi-cylindriques, contiguës et éclairées chacune par une petite fenêtre au centre; les voûtes en sont ogivales. L'épaisseur des murs est de 2 mètres. Bâtis intérieurement avec du blocage, ils sont revêtus avec des pierres de taille de dimension moyenne et provenant sans doute d'édifices antérieurs, notamment de la basilique que cette église a dû remplacer à l'époque des Croisades. Quant aux nefs, elles sont complètement démolies, ainsi que la façade qui les précédait vers l'ouest. Les deux rangées de colonnes qui les divisaient consistaient en fûts monolithes de granit gris couronnés de chapiteaux corinthiens, comme le prouvent deux de ces fûts encore en place. Ces colonnes doivent également avoir appartenu à la basilique primitive, qui peut-être les avait empruntées elle-même à quelque monument plus ancien. La largeur des trois absides est de 28 pas; la longueur de l'édifice tout entier était approximativement de 44.

Dans un autre quartier de Seffourieh, vers l'est, l'emplacement d'un autre monument est encore en partie reconnaissable. Comme il était orienté du sud au nord, il est permis de supposer que nous avons là sous les yeux les vestiges d'une ancienne synagogue. Elle avait été bâtie avec de belles pierres de taille, et des colonnes de granit gris ornaient et séparaient ses nefs, ainsi qu'on en peut juger par de nombreux débris mutilés, dispersés près de l'endroit qu'elle occupait.

La ville dont Seffourieh a conservé le nom, très légèrement altéré, n'est citée ni dans l'Ancien, ni dans le Nouveau Testament. Mais Josèphe la mentionne souvent sous la dénomination de Σέπφωρις, *Sepphoris*. C'était, à l'époque de cet historien, l'une des principales villes de la Galilée, au centre de laquelle elle se trouvait.

Des villes de la Galilée, dit-il, les plus grandes sont Sepphoris et Tibériade, ta patrie, ô Justus. Sepphoris, située au milieu de la Galilée, est environnée d'un grand nombre de villages [1].

L'an 56 avant Jésus-Christ, Gabinius y établit un sanhédrin provincial.

Il (Gabinius) créa cinq tribunaux et partagea toute la nation en autant de divisions. La première était soumise juridiquement au tribunal de Jérusalem, la seconde à celui de Gadara, la troisième à celui d'Amathunte, la quatrième à celui de Jéricho, la cinquième à celui de Sepphoris en Galilée [2].

L'an 39 avant Jésus-Christ, Hérode le Grand reprit, sans coup férir, Sepphoris sur Antigone, la garnison laissée par ce prince s'étant enfuie à son approche. Il trouva dans cette ville une grande abondance de toutes les choses nécessaires à la vie [3].

L'an 3 de l'ère chrétienne, Judas, fils du fameux Ézéchias que Hérode avait fait mettre à mort sous le règne d'Hyrcan, s'empara de Sepphoris, et y rassembla une multitude d'hommes perdus de crimes, avec lesquels il se rendit maître du palais royal de cette ville, où étaient accumulées des armes et de grandes richesses [4].

Le palais mentionné ici occupait probablement le point culminant de l'acropole, où s'élève aujourd'hui le fortin dont j'ai parlé.

Bientôt après, Acétas, roi de Pétra, dont les troupes marchaient comme auxiliaires sous les ordres de Quinctilius Varus, fondit sur Sepphoris, la livra aux flammes et en vendit les habitants [5].

L'année suivante, Hérode Antipas, nommé par Auguste tétrarque de la Galilée et de la Pérée, releva la ville de ses ruines et la fortifia.

Hérode, dit Josèphe, ayant environné de remparts Sepphoris, l'ornement de toute la Galilée, la consacra à l'empereur [6].

[1] *Vie de Josèphe*, § 65.
[2] *Antiq. judaïq.*, l. XIV, c. v, § 4.
[3] *Antiq. judaïq.*, l. XIV, c. xv, § 4.
[4] *Antiq. judaïq.*, l. XVII, c. x, § 5.
[5] *Antiq. judaïq.*, l. XVII, c. x, § 9.
[6] *Antiq. judaïq.*, l. XVIII, c. II, § 1.

C'est depuis lors, sans doute, qu'elle porta officiellement le nom de Diocésarée, au lieu de celui de Sepphoris.

Josèphe, devenu gouverneur de la Galilée, mit cette place en état de défense, et ses habitants travaillèrent avec leurs propres ressources à reconstruire leurs remparts, que déjà Hérode Antipas avait rebâtis précédemment, mais probablement d'une manière incomplète. Ils semblaient se disposer avec ardeur à la guerre. Néanmoins, quand la lutte éclata avec les Romains, les Sepphoritains s'empressèrent de secouer l'autorité de Josèphe et d'envoyer une députation à Cestius Gallus, préfet de Syrie, le priant de venir lui-même en personne pour recevoir leur soumission ou de leur donner une garnison. A cette nouvelle, Josèphe se hâta de marcher contre Sepphoris et s'en empara. Les Galiléens, furieux de la défection de cette ville, que ses habitants avaient abandonnée pour se réfugier dans leur acropole, commençaient à la piller et voulaient la réduire en cendres. Afin de la sauver d'une ruine inévitable, Josèphe fit répandre le bruit que les Romains venaient de se rendre maîtres de l'un des quartiers, et lui-même, pour donner créance à cette fausse rumeur, prit la fuite, entraînant ainsi celle de tous les siens. Ce stratagème fut le salut des Sepphoritains. Ceux-ci envoyèrent une nouvelle députation à Cestius Gallus, qui leur expédia des troupes composées en même temps de fantassins et de cavaliers.

Les Romains, une fois installés dans Sepphoris, dévastèrent tous les environs. Josèphe alla alors camper à Garis, village situé à vingt stades de Sepphoris et, s'étant approché pendant la nuit des remparts de la place, il les fit escalader au moyen d'échelles par ses troupes. Mais, après avoir conquis une grande partie de cette ville, il se retira.

A l'approche de Vespasien, les Sepphoritains lui envoyèrent des députés, qui furent admis en sa présence à Ptolémaïs. Vespasien leur accorda autant de fantassins et de cavaliers qu'ils en avaient besoin pour résister aux attaques de leurs compatriotes; « car, dit Josèphe, il regardait comme devant être très préjudiciable au suc-

cès de la guerre future la perte de Sepphoris, la plus grande ville de la Galilée, construite dans une position très forte naturellement et qui pourrait servir de citadelle à la nation tout entière [1]. »

Mille cavaliers et six mille fantassins romains, commandés par le tribun Placidus, marchèrent donc au secours de Sepphoris. Les fantassins furent préposés à la garde de la ville. Quant aux cavaliers, ils campèrent en dehors dans la plaine. Josèphe tenta encore une nouvelle attaque contre cette place, mais il échoua dans son entreprise.

Après la chute de Jérusalem, le grand sanhédrin se réfugia à Sepphoris, avant d'aller s'établir à Tibériade. Une communauté chrétienne s'y forma ensuite, et un évêché appartenant à la Palestine seconde y fut créé.

Épiphane nous apprend que, sous Constantin, un certain Josèphe de Tibériade reçut de cet empereur l'autorisation de bâtir une église à Sepphoris, alors appelée Diocésarée [2].

En 339, cette ville fut détruite par les Romains, à la suite d'une révolte des Juifs qui l'habitaient [3].

Eusèbe, dans l'*Onomasticon*, signale Diocésarée comme étant à dix milles à l'ouest du mont Thabor :

Θαβὼρ ὄριον Ζαβουλών· ἔστι δὲ ὄρος ἐν τῇ πεδιάδι κείμενον ἀπὸ σημείων ι' Διοκαισαρείας κατὰ ἀνατολάς.

Ce passage de l'*Onomasticon*, traduit plus tard sans aucune modification par saint Jérôme, nous montre qu'à l'époque où Eusèbe l'écrivait, Diocésarée, qui fut renversée par les Romains en 339, comme nous venons de le voir, était encore debout. Eusèbe mourut, il est vrai, en 340; mais il dut composer l'*Onomasticon* quelques années auparavant. D'un autre côté, saint Jérôme traduisit cet écrit vers 388 et, attendu que dans sa transcription latine il ne nous dit pas que Diocésarée fût alors en ruine, il faut en conclure qu'elle avait réparé le désastre dont elle avait été frappée

[1] *Guerre des Juifs*, l. III, c. II, § 4. — [2] Épiphane, *Contre les hérésies*, l. I, p. 128. — [3] Théophane, *Chronographie*, p. 33.

entre l'année 339, époque de sa prise par les Romains, et l'année 388, pendant laquelle saint Jérôme traduisit l'*Onomasticon* d'Eusèbe. Peut-être aussi la destruction qu'elle subit en 339 n'avait-elle pas été aussi complète que semble le faire croire Théophane.

Dans les actes du concile de Jérusalem de l'année 536 se trouve apposé le nom d'un évêque de Diocésarée, appelé Cyriacus, Κυριακὸς Διοκαισαρείας.

Vers la fin du VIe siècle, Antonin le Martyr la mentionne par erreur sous la désignation de Néocésarée.

De Tholomaida maritima venimus in fines Galilææ in civitatem Neocæsaream, in qua adoravimus præ veneratione molam et canistellum sanctæ Mariæ, in quo loco est cathedra in qua sedebat, quando ad eam venit Gabriel archangelus [1].

Antonin semble admettre dans ce passage que la visite de l'archange Gabriel à la sainte Vierge eut lieu, non à Nazareth, comme le veut la tradition générale, mais à Diocésarée. Dans tous les cas, cette tradition, qu'une foule d'autres témoignages contredisent, confirme celle en vertu de laquelle Sepphoris ou Diocésarée serait la patrie des parents de la sainte Vierge, c'est-à-dire de saint Joachim et de sainte Anne.

Dans le Talmud, Sepphoris est appelée צפורי, *Tsippori*, ou צפורין, *Tsipporin*, nom qui dériverait du mot צפור, *Tsippor*, « oiseau », parce que cette ville, ou du moins son acropole, se trouvait sur le sommet d'une colline, comme un nid d'oiseau sur la cime d'un arbre. Elle est déclarée appartenir à la tribu de Nephthali et être environnée de territoires très fertiles [2].

Ailleurs, le Talmud de Babylone affirme que son étendue était immense, et qu'elle contenait 180,000 places publiques, exagération ridicule qu'il est inutile de réfuter ici [3]. Il y mentionne un marché supérieur et un marché inférieur, c'est-à-dire une ville haute et une ville basse [4]; ce qui est plus exact.

[1] Antonin le Martyr, *Itinerarium*, § 2. — [2] Talmud de Babylone, *Meguillah*, 6 *a*. — [3] Talmud de Babylone, *Baba-Bathra*, 75 *b*. — [4] Talmud de Babylone, *Eroubin*, 54 *b*.

Sepphoris avait plusieurs synagogues, à partir surtout de l'époque où le sanhédrin y résida, avant d'aller siéger à Tibériade. Ainsi, le Talmud de Jérusalem cite à Sepphoris la synagogue de Goufna, celle des Babyloniens et d'autres encore.

Du temps des Croisades, il est souvent question, non pas précisément de cette ville, mais de la source abondante qui coule à une demi-heure de distance au sud, comme d'un rendez-vous naturel pour les armées latines contre les Musulmans.

Le juif Benjamin de Tudèle, qui accomplit ses différents voyages entre les années 1160 et 1173, ne mentionne Sepphoris que pour nous apprendre qu'elle renfermait le tombeau de Rabbi Yehoudah ha-Kodech.

En 1185, le moine Phocas, dans sa *Description des Lieux saints*, prétend que Sepphoris était alors presque déserte et n'avait plus gardé de traces visibles de son ancienne splendeur :

Πρώτως οὖν κατὰ τὴν Πτολεμαΐδα ἐστὶν ἡ Σεμφωρὶ πόλις τῆς Γαλιλαίας πάντῃ δοικος σχεδὸν, μηδὲ λείψανον τῆς πρώην αὐτῆς εὐδαιμονίας ἐμφαίνουσα[1].

Deux années plus tard néanmoins, en 1187, l'acropole de Sepphoris était encore occupée par une garnison latine, puisque nous savons que Saladin, vainqueur des Chrétiens à Hattin, et se rendant de là à Ptolémaïs, laissa, chemin faisant, des troupes pour s'emparer de cette forteresse.

En 1283, le moine Burchard signale encore la beauté de la citadelle de Sepphoris, qu'il appelle Sephora :

De Tiberiade redeundo contra occidentem ad sex leucas, de Chana Galilee ad duas leucas contra austrum, est Sephora oppidum et castrum desuper valde pulchrum, de quo Joachim, pater beate Virginis, dicitur oriundus fuisse[2].

[1] Phocas, *De Locis Sanctis*, § 10. — [2] Burchardus, *Descriptio Terræ Sanctæ*, édit. Laurent, p. 46.

MERHARET EL-DJHANEM.

La ville de Sepphoris était jadis alimentée d'eau par un grand aqueduc, long d'environ 6 kilomètres, qui lui amenait les eaux de plusieurs sources situées à l'est-sud-est, sur une montagne dite aujourd'hui Djebel es-Siah. Cet aqueduc serpentait sur les flancs de différentes collines, tantôt creusé dans le roc, tantôt construit, et l'on peut en suivre presque partout la trace. Le tronçon le mieux conservé et le plus remarquable se trouve à un kilomètre à l'est de Seffourieh, sur le plateau d'une colline dont l'altitude est à peu près au niveau de celle qui formait jadis l'acropole de Sepphoris, et qui en est séparée par une vallée. Il consiste en un grand canal souterrain, long de 240 pas et dont la profondeur et la largeur varient. Ce souterrain a été tout entier creusé dans le roc; les parois latérales en sont revêtues d'un épais ciment, tout verdi par l'eau, qui y a séjourné longtemps. Le toit en est plat et à fleur du sol. De distance en distance avaient été pratiqués des regards, destinés à permettre d'y puiser l'eau et à éclairer en même temps l'intérieur du tunnel. Un certain nombre de ces regards ont été agrandis par suite de l'effondrement d'une partie du plafond, et par ces ouvertures actuellement béantes s'élèvent des térébinthes et des touffes de lentisques qui ont pris racine et se sont développés dans l'intérieur du canal. Ce dernier est divisé en plusieurs compartiments, au moyen de petits murs de refend ménagés dans l'épaisseur du roc excavé et qui ont environ 2 mètres d'élévation; ils formaient des barrages. On remarque aussi deux écluses, l'une inférieure et l'autre supérieure; la première fermait ou ouvrait un étroit passage taillé dans le roc vif et actuellement bouché avec de la terre; et la seconde, un conduit maçonné à un niveau supérieur. A l'extrémité occidentale du tunnel est un amas de terre qui en obstrue l'issue. De nombreuses chauves-souris ont élu domicile en cet endroit.

Les habitants du pays appellent ce souterrain *Merharet el-Djha-*

nem, « la caverne de l'enfer », et il témoigne, à lui seul, de l'importance de la ville pour les besoins de laquelle il avait été creusé.

A'ÏN SEFFOURIEH.

Sepphoris, outre les eaux que lui amenait cet aqueduc et qui pouvaient parvenir à son acropole, avait également à sa disposition celles d'une source très abondante qui coule à trente-cinq minutes de distance, au sud de l'emplacement occupé jadis par la ville basse. Cette source jaillit avec force au pied méridional d'une colline calcaire qui s'interpose entre elle et Seffourieh. De nombreux blocs antiques, restes d'une construction renversée, l'avoisinent. Des jardins plantés de figuiers et de grenadiers prospèrent alentour.

Cette source est plusieurs fois mentionnée, à l'époque des Croisades, comme le lieu de ralliement où les rois de Jérusalem avaient coutume de rassembler leurs armées, ainsi que cela résulte du passage suivant de Guillaume de Tyr :

Ingressus itaque in regnum (Amalricus rex), audiens quod Noradinus in finibus Paneadensibus cum exercitu copioso resideret, timens ne in regnum irruptiones inde moliretur..., in Galilæam descendit et, convocatis regni principibus, juxta fontem illum celeberrimum qui inter Nazareth et Sephora est castrametatus est; ut quasi in centro regni constitutus, commodius inde ad quaslibet regni partes, si vocaret necessitas, se transferret. Illuc enim tam ipse, quam sui prædecessores, convocare exercitus eodem intuitu consueverant [1].

Le même historien nous apprend pareillement ailleurs que Baudoin IV réunit également son armée auprès de cette source :

Timentes vero nostri ne a Damasco, in quam se cum omni suo comitatu receperat, regno aliquid insidiarum et damni moliretur, congregatus est universus regni populus ad fontem Sephoritanum, inter Sephorim et Nazareth [2].

Plus tard, en 1187, quelque temps avant la funeste bataille de

[1] Guillaume de Tyr, l. XX, c. XXVII. — [2] Guillaume de Tyr, l. XXII, c. XV.

Hattin, Guy de Lusignan rassembla en ce même endroit durant plusieurs semaines l'armée chrétienne, qui se montait à 2,000 chevaliers et 20,000 hommes de pied, non compris d'autres troupes légèrement armées. Ce fut là qu'il tint un conseil de guerre, pour savoir si l'on devait marcher au-devant de Saladin, qui occupait les hauteurs voisines de Tibériade, ou si l'on devait, au contraire, l'attendre de pied ferme dans la position où l'armée était campée.

Raymond, comte de Tripoli, opina pour ce dernier parti. Il conseilla de fortifier le camp et de ne pas abandonner imprudemment la source importante que l'on possédait et les autres avantages qu'offrait cette localité. Mais le grand maître des Templiers combattit vivement cet avis, qui était néanmoins le plus sage, et le roi, cédant aux instances du grand maître, donna l'ordre du départ. On sait comment, bientôt après avoir abandonné la fontaine de Sepphoris pour s'avancer contre l'ennemi, l'armée chrétienne, épuisée par la fatigue, par la chaleur et par la soif, fut anéantie dans la célèbre plaine de Hattin.

Saladin vainqueur se hâta d'aller soumettre Saint-Jean-d'Acre et, dans sa marche, il campa une nuit auprès de la même source de Sepphoris, où peu de jours auparavant avait campé l'armée chrétienne.

Six siècles plus tard, au mois d'avril de l'année 1799, Kléber, allant rejoindre Junot dans les environs de Nazareth, dressa lui aussi son camp, en passant, à côté de la fontaine dont il s'agit en ce moment.

RETOUR À NAZARETH.

A onze heures, je me remets en marche vers le sud-est, et à midi vingt minutes je suis de retour à Nazareth.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME.

NOUVELLE EXCURSION AU MONT THABOR. — KHAN ET-TOUDJAR. OUMM EL-DJEBEIL. — A'ÏN MAHEL. — RETOUR À NAZARETH.

NOUVELLE EXCURSION AU MONT THABOR.

Le 15 juillet, après un jour de repos, je quitte Nazareth à cinq heures du matin pour gagner de nouveau vers l'est le mont Thabor. J'avais appris, en effet, que, depuis ma dernière ascension de cette sainte montagne, les R. P. Franciscains avaient poursuivi les fouilles qu'ils y avaient commencées.

A sept heures et demie, j'étais au pied du Djebel Thour, et, à huit heures vingt-cinq minutes, j'en atteignais le sommet. Je ne rentrerai pas ici dans d'autres détails sur la beauté singulière de ce mont célèbre, sur la parure verdoyante d'arbres, d'arbustes et de fleurs qui décore ses flancs arrondis, sur la grandeur imposante du panorama qui se déroule aux regards du haut de sa plate-forme supérieure, enfin sur les ruines de différents âges qui la couronnent. Qu'il me suffise de dire qu'un nouvel examen des fouilles exécutées par les R. P. Franciscains de Nazareth sur le point culminant du plateau où s'étendent ces ruines me convainquit de plus en plus que ces dignes religieux ont bien réellement découvert les restes du véritable sanctuaire de la Transfiguration, qui, depuis de longs siècles, étaient ensevelis sous des amas énormes de décombres, et que la crypte, en particulier, que j'ai signalée doit être regardée comme l'un des monuments les plus précieux qui existent en Palestine, appartenant, comme je le pense, à la primitive église, qui fut érigée sur le lieu même où s'était accompli ce grand mystère. J'engage tous les pèlerins futurs à y porter pieusement leurs pas.

Ils reconnaîtront comme moi l'importance de cette découverte et l'intérêt profond que doivent concevoir tous les chrétiens pour ces débris vénérables de l'un des plus anciens et des plus augustes sanctuaires de leur religion.

Il fait si bon sur la cime du Thabor, l'air y est si pur, l'horizon si splendide, les ruines si attachantes, les souvenirs si grands, que je ne me décidai qu'avec peine, vers une heure de l'après-midi, à en redescendre et à dire adieu, peut-être pour toujours, à cette montagne, qui m'est chère entre toutes et que j'avais saluée pour la première fois avec respect en 1852.

KHAN ET-TOUDJAR.

A une heure quarante-cinq minutes, parvenu au bas du Thabor, je prends la direction de l'est-nord-est, puis du nord-est.

A deux heures quarante-cinq minutes, j'arrive au *Khan et-Toudjar*, « khan des marchands ». Ce caravansérail, qui date, dit-on, de la fin du XVIe siècle, affecte une forme carrée et mesure 115 pas sur chaque face. Soutenu par des contreforts et flanqué aux quatre angles d'une tour ronde, il a été construit avec des pierres blanches de nature calcaire et de moyenne dimension; mais plusieurs assises parallèles de pierres noires et basaltiques ont été intercalées tout autour comme une sorte d'ornement. Au dedans de l'enceinte, on remarque une mosquée et de grandes galeries voûtées qui tombent en ruine. D'énormes figuiers ont pris racine dans une cour déserte; une source y coule.

A 150 pas de là, vers le nord-ouest, sur un petit plateau plus élevé, se trouve un second khan, également carré, et qui mesure 88 pas sur chaque face. Le mur d'enceinte est flanqué aux quatre angles d'une tour percée de meurtrières et qui, circulaire à l'intérieur, est octogone au dehors. Une tour semblable avait été bâtie pareillement au milieu de chacun des côtés. Les pierres avec lesquelles le mur a été construit ainsi que les tours sont blanches, calcaires et grossièrement taillées en bossage; elles sont entremêlées d'une espèce de cordon de pierres basaltiques, dont la couleur

noire tranche avec la leur. Au dedans de l'enceinte, les différents bâtiments qui la remplissaient ont été rasés de fond en comble.

Tous les lundis, un marché se tient en cet endroit, où les Bédouins viennent vendre des bestiaux.

OUMM EL-DJEBEIL.

A trois heures vingt minutes, je me remets en marche vers l'ouest-nord-ouest, tantôt montant, tantôt descendant, à travers un bois de vieux chênes.

A trois heures quarante-cinq minutes, j'examine quelques ruines qui me sont désignées sous le nom de Oumm el-Djebeil. On observe en cet endroit les arasements de plusieurs petites maisons renversées, une dizaine de cavernes pratiquées dans un calcaire très tendre, une belle colonne monolithe de marbre blanc, couchée sur le sol auprès d'un superbe térébinthe, et un grand cimetière musulman couvrant le plateau d'une colline. Comme cette localité est depuis longtemps inhabitée, les nombreuses tombes arabes que je signale ici, et dont quelques-unes paraissent de date récente, proviennent sans doute des pertes que peuvent faire les tribus nomades de Bédouins qui campent, à certaines époques de l'année, autour du mont Thabor.

A'ÏN MAHEL.

A quatre heures, je gravis vers l'ouest-sud-ouest des pentes boisées, où le chêne domine.

A quatre heures trente-cinq minutes, je fais halte un instant auprès d'une source dite A'ïn Mahel. Elle coule au bas d'un village du même nom, situé sur une hauteur et réduit à une dizaine de misérables habitations, qu'entourent des jardins plantés de figuiers, d'oliviers et de grenadiers.

RETOUR À NAZARETH.

A cinq heures, je redescends de là vers le sud-ouest, et, à six heures quinze minutes, j'arrive à Nazareth.

CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME.

MOUKBEIA. — KERM ES-SAHAB. — EI'LOUTH. — SAMOUNIEH (SIMONIAS). — DJEBATA (GABATHA). — KHNEIFES. — MOUDJEIDIL. — MA'LOUL (NAHALAL). — A'ÏN SEFSAFEH. — RETOUR À NAZARETH.

MOUKBEIA.

Le 16 juillet à cinq heures trente-cinq minutes du matin, je monte, au sortir de Nazareth, dans la direction de l'ouest-nord-ouest, à travers de petites maisons de campagne et des jardins de création récente; ils sont plantés principalement de figuiers, de vignes et de grenadiers.

A cinq heures cinquante minutes, je laisse à ma gauche Moukbeia, village d'une vingtaine de maisons, assis sur les dernières pentes d'une colline, près d'un charmant vallon qu'arrose et fertilise une source abondante, et où croissent des grenadiers, des citronniers et des figuiers entremêlés de vignes et de quelques palmiers.

KERM ES-SAHAB.

A six heures, je commence à descendre vers le nord-ouest. Devant moi, au nord, j'aperçois Seffourieh et au delà la belle plaine d'El-Bathouf.

A six heures quinze minutes, quelques habitations au milieu de vergers fertiles me sont désignées sous le nom de Kerm es-Sahab. Des figuiers gigantesques y attestent la fécondité du sol. La vigne y prospère également très bien, ainsi que le grenadier.

EI'LOUTH.

A six heures vingt minutes, je descends vers l'ouest des pentes couvertes de chênes, de houx et de lentisques.

A six heures quarante-cinq minutes, j'arrive à Ei'louth, village de 200 habitants au plus, situé dans une vallée et sur les flancs inférieurs d'un monticule. Quelques jardins le précèdent. Ils sont plantés de figuiers et d'oliviers et environnés d'une haie de cactus.

Je remarque, près d'un *oualy*, l'emplacement d'une ancienne église complètement rasée. Il n'en subsiste plus que cinq ou six tronçons de colonnes en pierre calcaire gisants sur le sol. Quant à l'*oualy*, il paraît avoir été bâti avec des matériaux provenant de cet édifice. Les Musulmans y vénèrent intérieurement un tombeau dédié à Neby Louth.

J'ai déjà dit dans ma *Description de la Judée*, en parlant de Beni Naïm[1], qu'on montrait pareillement dans une petite mosquée de ce dernier village le tombeau du neveu d'Abraham.

SAMOUNIEH (SIMONIAS).

A sept heures vingt minutes, je gravis vers l'ouest, au delà de plusieurs jardins, des pentes couvertes de chênes et de broussailles qui ont pris racine parmi des roches calcaires d'une nature très friable et d'une blancheur éclatante.

A sept heures trente minutes, ma direction incline vers le sud-sud-ouest.

A sept heures quarante minutes, je descends dans la même direction.

A huit heures vingt-cinq minutes, après avoir franchi successivement deux vallons fertiles et cultivés en blé, je fais halte à Samounieh. Ce village, habité à peine aujourd'hui par quelques

[1] *Description de la Judée*, t. III, p. 153.

pauvres familles, a succédé à une petite ville antique qui est complètement renversée. A l'est de l'emplacement qu'elle occupait s'élève une colline ronde isolée, qui domine de toutes parts la plaine et qui jadis était entourée à son sommet d'un mur d'enceinte dont il ne subsiste que de faibles vestiges. Cette colline devait probablement jadis être fortifiée. Escarpée vers l'est, elle s'abaisse, du côté de l'ouest, par une pente plus douce vers la ville, qui couvrait à ses pieds des monticules inférieurs. En les parcourant, je distingue, au milieu des débris divers qui jonchent le sol, les restes d'un édifice en pierres de taille bouleversé de fond en comble, et orné autrefois de colonnes, comme l'attestent deux fûts mutilés qui se trouvent en cet endroit. Cet édifice semble avoir été tourné de l'ouest à l'est, ce qui pourrait faire croire qu'à l'époque chrétienne il servait d'église.

Ailleurs, une enceinte mesurant 35 pas de long sur 25 de large attire mon attention. De loin on la supposerait antique; mais, en la considérant de plus près, on s'aperçoit aussitôt qu'elle a été bâtie à une époque relativement moderne; les pierres, en effet, avec lesquelles elle a été construite affectent toutes sortes de formes et de grandeurs; quelques-unes même sont des fragments d'anciens sarcophages.

Au bas de l'emplacement de la ville antique coule une source assez abondante, appelée A'în Samounieh. Elle arrose actuellement des jardins plantés de vieux et gigantesques figuiers.

Il y a quelques années, une douzaine d'Allemands avaient fondé en cet endroit une petite colonie; mais ils ont tous succombé au climat, et les trois maisons qu'ils y avaient bâties sont abandonnées.

Samounieh est la localité, dite Simonias, dont il est question dans le passage suivant de l'autobiographie de Josèphe :

Æbutius, le décurion à qui avait été confié le commandement de la Grande Plaine, ayant été informé de ma présence dans le village de Simonias, situé sur les confins de la Galilée, et séparé par un intervalle de soixante stades de l'endroit où il résidait lui-même, prit de nuit les cent cavaliers qu'il avait avec lui et deux cents fantassins, auxquels il adjoignit, comme auxiliaires, les habitants

de la ville de Gaba, et, par une marche nocturne, parvint auprès du village où j'étais. Je m'empressai de mettre en ligne contre lui des forces considérables. Æbutius s'efforçait de nous attirer dans la plaine, à cause de la grande confiance qu'il avait dans ses cavaliers; mais nous ne nous prêtâmes point à ses vues. Pour moi, qui comprenais très bien l'avantage qu'auraient ses cavaliers, si nous descendions dans la plaine, étant tous nous-mêmes fantassins, je résolus d'en venir aux mains avec l'ennemi dans l'endroit même où nous étions. Æbutius nous tint tête quelque temps, non sans courage, avec ses gens; mais, voyant que sa cavalerie lui devenait inutile en un pareil lieu, il se retira à Gaba, sans avoir rien fait, et après avoir perdu trois hommes dans le combat[1].

Simonias, comme nous l'apprend le Talmud[2], est la ville biblique de *Chimron*, en hébreu שִׁמְרוֹן, en grec Συμοών, Σομέρων et Σέμρων, en latin *Semeron* et *Semron*, mentionnée dans le livre de Josué, comme appartenant à la tribu de Zabulon :

10. Ceciditque sors tertia filiorum Zabulon per cognationes suas, et factus est terminus possessionis eorum usque Sarid...
15. Et Cathed, et Naalol, et Semeron, et Jedala, et Bethlehem...[3].

Cette même ville est signalée ailleurs dans les Livres saints comme une cité dont le roi marcha contre Josué sous les étendards de Jabin, roi d'Asor :

Quæ cum audisset Jabin, rex Asor, misit ad Jobab regem Madon, et ad regem Semeron, atque ad regem Achsaph[4].

DJEBATA (GABATHA).

A neuf heures quarante minutes, je quitte la source de Samounieh et, m'avançant à travers la plaine d'Esdrelon vers le sud, je parviens à dix heures dix minutes à Djebata, village de 350 habitants, situé sur le sommet d'une colline peu élevée, qui était jadis tout entière occupée par une petite ville, dont il ne subsiste plus que des débris confus. Un certain nombre de pierres de taille, éparses le long des

[1] *Vie de Josèphe*, § 24. — [2] Neubauer, *Géographie du Talmud*, p. 189. — [3] *Josué*, c. XIX, v. 10 et 15. — [4] *Josué*, c. XI, v. 1.

pentes et sur la partie supérieure de la colline, sont les restes de la Gabatha citée par saint Jérôme dans l'*Onomasticon*, où elle est mentionnée dans les termes suivants, au mot Gabathon :

Et alia villa Gabatha in finibus Diocæsareæ juxta grandem campum Legionis.

KHNEIFES.

A dix heures trente minutes, descendu de Djebata, je monte légèrement vers le sud-est, à travers des monticules dont les flancs calcaires ont été jadis exploités comme carrière.

A dix heures quarante-cinq minutes, j'arrive à Khneifes, village aux trois quarts renversé, sur une colline. Quelques maisons seules sont encore habitées.

MOUDJEIDIL.

A dix heures cinquante minutes, je me remets en route vers le nord-est, et après avoir franchi successivement plusieurs collines, je chemine, à onze heures dix minutes, sur un beau plateau en partie cultivé en blé et en partie couvert d'oliviers.

A onze heures quinze minutes, je suis à Moudjeidil, grand village composé de Musulmans et de Grecs schismatiques. Parmi ces derniers, quelques familles ont embrassé depuis peu le protestantisme. Ce village a dû succéder à une bourgade antique, dont le nom probablement avait du rapport avec le nom actuel, qui semble un diminutif de l'hébreu *migdal*, *migdol*, *magdiel*.

A onze heures trente minutes, je descends vers le nord-ouest, au milieu de jardins entourés de cactus.

A onze heures trente-cinq minutes, je passe auprès d'un grand puits circulaire, à côté duquel est une cuve de sarcophage brisée. C'est la source de Moudjeidil.

MA'LOUL (NAHALAL).

A onze heures trente-huit minutes, après avoir traversé une

vallée, je gravis vers le nord-nord-ouest des pentes couvertes de touffes de lentisques et parsemées de chênes. Chemin faisant, je remarque, le long de la route, un pressoir antique creusé dans le roc, et se composant de deux compartiments.

A onze heures cinquante-six minutes, je parviens à Ma'loul, village de 350 habitants environ, la plupart Musulmans, et une trentaine appartenant au rite grec schismatique. A l'extrémité sud-ouest de l'emplacement occupé par le village, on voit les restes d'un bel édifice qui présente l'apparence d'un dé carré, dont chacune des quatre faces était flanquée, aux deux angles, d'un pilastre cantonné de deux demi-colonnes, et était décorée, en outre, dans l'espace compris entre ces deux pilastres, de quatre demi-colonnes reposant sur un stylobate continu. Ce dé mesure 12 mètres de chaque côté et avait été tout entier construit avec de belles pierres de taille. Toute la partie supérieure est détruite. Je suppose qu'il était jadis surmonté d'une petite pyramide, dont il n'existe plus aucune trace. La façade septentrionale de ce monument est encore en partie debout; les demi-colonnes y sont presque intactes. Néanmoins, ainsi que les pilastres angulaires, elles sont découronnées de leurs chapiteaux. Les autres façades sont très dégradées et à moitié démolies.

On entrait primitivement dans l'intérieur de l'édifice par une porte pratiquée au centre de la façade orientale et maintenant bouchée. L'entrée actuelle est vers le sud. Quand on l'a franchie, on se trouve dans une chambre oblongue, construite en pierres de taille et voûtée en plein cintre. Dans les parois du sud on remarque deux fours à cercueil recouverts par de superbes dalles et ayant jadis renfermé chacun un sarcophage. A ces deux fours en répondent deux autres pratiqués dans les parois du nord. Comme cette chambre tumulaire avait été transformée en une petite chapelle par les Grecs schismatiques de Ma'loul, ils avaient supprimé l'entrée primitive, qui, ainsi que je l'ai dit, était vers l'est, leur autel occupant la place de cette porte, et ils pénètrent depuis lors par l'un des fours à cercueil du côté sud, dont ils ont percé le fond.

En dehors de ce mausolée, deux chapiteaux ioniques gisent sur le sol. Aucune inscription ne nous indique les noms des divers personnages en l'honneur desquels il avait été érigé. Il date, selon toute apparence, de l'époque gréco-romaine. Quand je l'ai vu pour la première fois en 1854, il était beaucoup moins détruit qu'il ne l'est maintenant. Depuis cette époque, il a subi de nombreuses mutilations, et au moment où je l'examinais de nouveau en 1875, plusieurs habitants du village se préparaient à en extraire des pierres de taille pour aller les vendre à Nazareth, et ils commençaient à l'attaquer à grands coups de pioche.

Quant au nom de Ma'loul, il se retrouve dans le Talmud de Jérusalem[1], donné à l'une des villes de la tribu de Zabulon et écrit מהלול, *Mahloul.* D'après ce Talmud, Mahloul aurait été primitivement appelée *Nahalal,* נַהֲלָל, ou, comme un autre manuscrit hébreu porte, מַהֲלָל, *Mahalal.*

Cette ville est signalée dans le verset suivant du livre de Josué :

Et Cathed, et Naalol, et Semeron, et Jedala, et Bethlehem[2].

Dans le texte hébreu Naalol est écrite נַהֲלָל, *Nahalal.*

Elle est mentionnée, dans un autre verset du même livre de Josué, comme ayant été concédée aux Lévites de la famille de Mérari :

34. Filiis autem Merari Levitis inferioris gradus per familias suas data est de tribu Zabulon, Jecnam, et Cartha,

35. Et Damna, et Naalol, civitates quatuor, cum suburbanis suis[3].

Dans le texte hébreu, on lit, comme précédemment, Nahalal.

Le livre des Juges nous apprend que la tribu de Zabulon ne détruisit point les anciens habitants de Nahalal, mais se contenta de les rendre tributaires :

Zabulon non delevit habitatores Cetron et Naalol ; sed habitavit Chananæus in medio ejus, factusque est ei tributarius[4].

[1] Talmud de Jérusalem, *Meguillah,* c. I, *Maaser-Scheni,* c. V.

[2] *Josué,* c. XIX, v. 15.

[3] *Josué,* c. XXI, v. 34 et 35.

[4] *Juges,* c. I, v. 30.

Dans le texte hébreu cette ville est écrite ici נַהֲלֹל, *Nahalol*, variante pour *Nahalal*.

Elle disparaît ensuite complètement de l'histoire; néanmoins les débris de l'élégant mausolée dont j'ai parlé, et qui n'est peut-être pas antérieur à l'époque de J. C., prouvent que, jusqu'au commencement de l'ère chrétienne, cette localité avait conservé quelque importance.

A'ÏN SEFSAFEH.

A une heure vingt minutes, laissant à ma gauche un vallon arrosé par une source, l'A'ïn Ma'loul, je traverse vers le nord des collines hérissées de broussailles et principalement de lentisques, puis je suis vers l'est une étroite vallée que bordent des hauteurs boisées.

A une heure cinquante-quatre minutes, je rencontre une source appelée A'ïn Sefsafeh. Recueillie dans une sorte de petit puits peu profond, elle arrosait autrefois un bouquet de figuiers et d'oliviers. Quelques restes d'habitations l'avoisinent.

RETOUR À NAZARETH.

De là je poursuis ma route vers l'est, et, à deux heures trente-cinq minutes, je mets pied à terre à Nazareth.

CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME.

KHARBET ZEBDA. — DJEIDA (IDALAH). — BEIT-LEHEM (BETH-LAHEM). — OUMM EL-A'MED. — TELL BEIDAR. — CHEIKH ABREIK (GABA).

KHARBET ZEBDA.

Après quelques jours de repos, consacrés à la rédaction d'un deuxième rapport, que j'adressai à M. le Ministre de l'instruction publique, sur les principaux résultats des explorations que je venais d'accomplir en Palestine, je quittai de nouveau Nazareth, le 23 juillet, à cinq heures du matin.

Ma direction était celle de l'ouest.

A sept heures dix minutes, je fais halte au Kharbet Zebda. Chemin faisant, j'avais successivement dépassé Ma'loul et Samounieh, dont il a été question précédemment.

Sur une colline autrefois tout entière occupée par des habitations, on remarque une enceinte grossièrement bâtie avec des blocs plus ou moins considérables provenant de constructions antérieures. Cette enceinte renferme une quinzaine de petites maisons renversées. J'y observe deux tronçons mutilés de colonnes.

Plus bas, sur les pentes occidentales de la colline, de nombreuses pierres de taille et des matériaux divers gisent sur le sol, au milieu de vieux chênes, qui ont poussé sur l'emplacement d'une ancienne bourgade détruite.

Sur une autre colline voisine, vers l'est, qui servait de nécropole à cette localité, et qui est elle-même parsemée de chênes, sont épars plusieurs sarcophages, aujourd'hui mutilés, dont les faces sont ornées de rosaces et de guirlandes. On y aperçoit aussi une dizaine de fosses rectangulaires creusées dans le roc, les unes desti-

nées à un seul cadavre, les autres pouvant en contenir deux, séparés par une sorte de cloison ménagée dans l'épaisseur du roc évidé. Elles étaient fermées, chacune, soit par une grande dalle monolithe, soit par un couvercle qui affectait la forme d'un dos d'âne et était muni d'acrotères à ses angles. Il est inutile d'ajouter que toutes ces sépultures ont été depuis longtemps violées.

DJEIDA (IDALAH).

A huit heures quinze minutes, je poursuis ma route vers l'ouest-sud-ouest, et à huit heures quarante minutes, je parviens à Djeida, que d'autres prononcent Djeda. C'est un village de 350 habitants au plus, vivant dans de misérables demeures très grossièrement bâties. Quelques-uns d'entre eux m'apprennent qu'en creusant le sol sur la surface de la colline, dont ce village n'occupe qu'une partie, on rencontre presque partout des pierres de différentes grandeurs, restes de constructions antiques rasées.

Plusieurs citernes creusées dans le roc contribuent également à prouver que là s'élevait autrefois une petite ville, ou du moins une bourgade, dont le nom n'a pas été retrouvé d'une manière indubitable; mais, à cause du voisinage de ce village à la fois de Samounieh et de Beit-Lehem, j'incline avec quelques critiques à y reconnaître l'antique Idalah, signalée dans le verset suivant comme appartenant à la tribu de Zabulon et citée entre Chimron, dans la Vulgate Semeron (Samounieh), et Bethlehem (Beit-Lehem) :

Et Cathed, et Naalol, et Semeron, et Jedala, et Bethlehem[1].

Cette Idalah, en hébreu יִדְאָלָה, *Idalah*, en grec Ἰαδηλά et Ἰεριχώ, en latin *Jedala*, est mentionnée, dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe, sous le nom de Ἰουδηλά, qui, dans la traduction de saint Jérôme, devient *Jadela*. De Jedala ou Jadela à Djeida ou Djeda, il n'y a pas très loin, comme on le voit, et, sauf meilleur avis, j'adopte cette

[1] *Josué*, c. XIX, v. 15.

identification comme très probable. Les ruines de Zebda sont, il est vrai, plus étendues et surtout plus visibles; elles sont, en outre, rapprochées pareillement de Samounieh et de Beit-Lehem; mais entre le nom de Zebda et celui de Idala ou Jedala, il n'y a aucun rapport possible à établir, tandis que, si vous retranchez de Jedala la terminaison finale, vous avez, dans les deux premières syllabes Jeda, le nom même de Djeda ou Djeida.

BEIT-LEHEM (BETH-LAHEM).

A neuf heures, je descends vers l'ouest, et bientôt je passe auprès d'une source recueillie dans un puits peu profond et appelée A'în Djeida.

Ma direction est ensuite vers le nord, puis vers le nord-nord-est, à travers une plaine fertile, cultivée en sésame et en ricin.

A neuf heures vingt minutes, je commence à gravir par une pente douce des collines parsemées de chênes.

A neuf heures quarante-cinq minutes, j'arrive à Beit-Lehem, petit village mal bâti et qui a succédé à une ville du même nom. On y voit les restes de deux édifices : l'un, presque complètement démoli, avait été construit avec de belles pierres de taille; l'entrée en ayant été placée à la façade méridionale, j'incline, à cause de son orientation du sud au nord, à la regarder comme une ancienne synagogue; l'autre, orienté de l'ouest à l'est, semble avoir été jadis une église chrétienne. Il est également bouleversé de fond en comble. Sur l'emplacement qu'il occupait on aperçoit seulement plusieurs fûts de colonnes, dont quatre sont encore en place et à moitié enfouis.

Beit-Lehem est l'antique ville appelée en hébreu בֵּית לָחֶם, *Beth-Lahem*, en grec Βαιθλεέμ et Βαιθμάν, en latin *Bethlehem*, qui n'est mentionnée qu'une seule fois dans la Bible, dans le territoire de la tribu de Zabulon :

Et Cathed, et Naalol, et Semeron, et Jedala, et Bethlehem [1].

[1] *Josué*, c. XIX, v. 15.

Il faut avoir soin de la distinguer de l'autre ville du même nom, et beaucoup plus célèbre, qui faisait partie de la tribu de Juda, et qui eut l'insigne honneur d'être le berceau du Messie.

OUMM EL-A'MED.

A dix heures quinze minutes, je me remets en marche vers l'ouest-sud-ouest à travers des vallons et des collines boisées; de beaux chênes poussent au milieu de rochers calcaires d'une grande blancheur, qui ont été jadis, sur beaucoup de points, exploités comme carrière.

A dix heures trente minutes, je parviens à Oumm el-A'med.

Ce village, situé sur un petit plateau, se compose d'un amas confus de masures construites avec de menus matériaux ou en pisé. Malgré le nom qu'il porte de *mère des colonnes*, je n'y remarque aucun vestige d'édifice antique, ni aucun fût ou tronçon de colonne.

Quelques jardins l'environnent.

TELL BEIDAR.

A dix heures quarante minutes, je redescends vers le sud dans la plaine.

A dix heures quarante-neuf minutes, une petite colline oblongue et isolée m'est désignée sous le nom de Tell Beidar ou Bedar. Les flancs inférieurs en sont soutenus par d'assez gros blocs formant terrasse; elle est elle-même couronnée par une enceinte arabe, en partie debout et bâtie avec des pierres de moyenne dimension, qui avait autrefois renfermé une vingtaine de petites habitations, actuellement renversées. Au milieu des débris de l'une d'entre elles s'élève un tronçon de colonne qui mesure 58 centimètres de diamètre, et qui provient peut-être de Oumm el-A'med.

Au bas du monticule est un puits appelé Bir Beidar, près duquel de nombreux troupeaux sont en ce moment rassemblés.

CHEIKH ABREIK (GABA).

A onze heures, ma direction est celle du sud-ouest, et à onze heures quarante minutes, je gravis la hauteur de Cheikh Abreik, village où je dois passer la nuit. Il renferme 350 habitants. La colline où il s'élève, et dont il occupe la partie occidentale, est environnée, de presque tous les côtés, par des vallées profondes. Ce village doit le nom qu'il porte à un santon ainsi appelé, en l'honneur duquel a été construit un *oualy*, que surmontent deux petites coupoles, et qui semble avoir succédé à une église chrétienne; car près de ce sanctuaire musulman on observe plusieurs tronçons de colonnes calcaires monolithes et un assez grand nombre de belles pierres de taille, soit entassées, soit éparses. D'autres pierres semblables sont disséminées çà et là sur presque tout le plateau de la colline. Les arasements d'un édifice bâti avec des blocs de grande dimension et bien équarris sont encore reconnaissables en un certain point. Il mesurait seize pas de long sur quatorze de large et contenait intérieurement une citerne. Était-ce une tour? La chose est possible. Toutefois, je n'oserais l'affirmer. Ailleurs, on remarque trois colonnes enfoncées en terre et paraissant encore en place; le monument auquel elles appartenaient est complètement détruit ou, s'il en subsiste encore des vestiges, ils sont ensevelis sous des décombres.

Au bas du village, vers le nord, je pénètre dans deux grandes cavernes pratiquées dans le roc; ce sont des carrières, dont l'une a été ensuite utilisée comme citerne.

Sur les pentes de la même colline, des grottes sépulcrales ont été jadis creusées en différents endroits; en les parcourant au milieu des broussailles et des chardons sauvages qui les hérissent en ce moment, j'y ai rencontré les débris de plusieurs sarcophages antiques.

Le village de Cheikh Abreik a donc remplacé une petite ville, dont le nom est resté jusqu'à présent inconnu. Comme il est situé

à 56 stades de Samounieh, jadis Chimron, la Simonias de Josèphe, je crois que l'on peut y reconnaître la ville de Gaba, signalée dans la *Vie* de cet historien, et qui servait de résidence au décurion Æbutius, lorsqu'il partit de là avec 100 cavaliers, 200 fantassins et des troupes auxiliaires fournies par les habitants de cette ville, pour aller attaquer Simonias. J'ai déjà cité précédemment le passage où ce fait est raconté, et où il est dit que Gaba était à 60 stades de Simonias.

C'est très probablement la même Gaba que Josèphe mentionne, dans un autre passage, comme voisine du mont Carmel, et appelée *Ville des Cavaliers*, parce qu'elle était habitée par une colonie de cavaliers congédiés et envoyés là par le roi Hérode :

Καρμηλὸς, τὸ πάλαι μὲν Γαλιλαίων, νῦν δὲ Τυρίων ὄρος· ᾧ προσίσχει Γαβὰ, πόλις ἱππέων, οὕτως ἀγορευομένη διὰ τὸ τοὺς ὑφ' Ἡρώδου τοῦ βασιλέως ἀπολυομένους ἱππεῖς ἐν αὐτῇ κατοικεῖν[1].

Il est question pareillement de cette même localité dans le passage suivant des *Antiquités judaïques :*

Ἐν δὲ τῷ Μεγάλῳ Πεδίῳ τῶν ἐπιλέκτων ἱππέων περὶ αὐτὸν ἀποκληρώσας χωρίον συνέκτισεν ἐπί τε τῇ Γαλιλαίᾳ Γάβα καλούμενον καὶ τῇ Περαίᾳ τὴν Ἐσεβωνῖτιν[2].

« Dans la Grande Plaine, Hérode fonda une place forte en Galilée, appelée Gaba, au moyen de cavaliers d'élite attachés a sa personne qu'il tira au sort; en Pérée, il établit une colonie semblable à Esebonitis. »

De ces deux passages rapprochés il résulte que Gaba était située en Galilée, dans la Grande Plaine, et non loin du Carmel; que c'était, en outre, une place forte. Enfin, le nom même de Gaba qui lui fut donné, ou qu'elle portait peut-être déjà avant d'être colonisée par les cavaliers d'Hérode, semble prouver qu'elle couronnait une hauteur, le mot Gaba, en hébreu גִּבְעָ, *Gaba'*, ayant le sens de « colline ».

Toutes ces diverses données conviennent bien à la position

[1] *Guerre des Juifs*, l. III, c. III, § 1. — [2] *Antiq. judaïques*, l. XV, c VIII, § 5.

de Cheikh Abreik. Ce village est à environ 10 kilomètres ou 56 stades de Samounieh, jadis Simonias. Il occupe le sommet d'une haute colline; il est en Galilée et voisin de la chaîne du Carmel, dont il n'est séparé que par le petit fleuve du Nahr el-Moukattha', l'ancien Cison. Son site, au point de vue militaire, est très bien choisi, puisque la hauteur qu'il couronne commande à la fois la Grande Plaine et celle de Saint-Jean-d'Acre. De plus, son antique nécropole, les arasements du puissant édifice qui me paraît avoir été une tour, les belles pierres de taille éparses sur le plateau de la colline, les fûts mutilés de colonnes que l'on y rencontre et qui, après avoir orné un portique, un temple, ou une synagogue, ont pu ensuite, à l'époque chrétienne, décorer l'intérieur d'une église, tout atteste l'ancienne importance de cette localité. Jusqu'à nouvel ordre et jusqu'à plus amples recherches, j'y place donc la Gaba signalée par Josèphe dans les trois passages que j'ai cités de cet auteur.

Je dois avouer ici que le docte Reland, en parlant de cette ville de Gaba, l'identifie avec Kaïpha :

Probabile est Gabam illam esse eamdem quæ postea Caipha et Hepha dicta fuit, urbs Carmelo adsita e regione Ptolemaidis [1].

Mais cette identification est évidemment fautive. D'abord Kaïpha n'est point située sur une colline, tant la ville moderne que la ville antique; en second lieu, Kaïpha est au moins à 160 stades de Samounieh, et non à 60, comme le veut Josèphe; en troisième lieu, elle est à l'extrémité sud-ouest de la plaine de Saint-Jean-d'Acre et ne commande nullement la Grande Plaine ou la plaine d'Esdrelon.

[1] Reland, *Palestine*, p. 769.

CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME.

KOSKOS. — THABA'OUN (THABA'OUN). — EL-HARTIEH. — TELL EL-HERBADJEH. — YADJOUR. — BELAD ECH-CHEIKH. — A'ÏN ES-SA'ADEH. — HEIFA (HEPHA OU KAÏPHA).

KOSKOS.

Le 24 juillet, à quatre heures quarante-cinq minutes du matin, je descends de Cheikh Abreik vers l'est, et bientôt après je gravis vers le nord-nord-est des pentes couvertes de chênes, dont quelques-uns sont d'une belle venue. Les rochers calcaires au milieu desquels ils croissent ont été jadis, en beaucoup d'endroits, exploités comme carrières, ainsi que l'attestent les nombreuses entailles dues à la main de l'homme que l'on y remarque.

A cinq heures vingt minutes, j'atteins Koskos, petit village sur une colline rocheuse, dont la surface supérieure est percée de plusieurs citernes qui témoignent de l'antiquité de cette localité. Il a une population de 200 habitants au plus, qui vivent dans des masures construites en pisé ou avec de menus matériaux.

Quelques jardins plantés de figuiers et de grenadiers l'environnent.

THABA'OUN (THABA'OUN).

A cinq heures quarante minutes, après être descendu de Koskos vers le sud-ouest, je traverse vers l'ouest des collines boisées où le chêne domine, mêlé à d'autres arbres.

A cinq heures cinquante-huit minutes, une montée assez raide m'amène à Thaba'oun. Ce village, de 200 habitants, a remplacé une bourgade antique du même nom.

Plusieurs anciens caveaux creusés dans le roc sont actuellement remplis de paille ou de grains, ce qui m'empêche de les examiner; mais je suppose qu'ils ont dû avoir autrefois une destination funéraire. Cette localité n'est point, il est vrai, mentionnée dans la Bible; mais elle est signalée dans le Talmud avec un nom identique au nom actuel :

Les habitants de Beth-Chean, est-il dit dans le Talmud de Babylone, ainsi que ceux de Haïfa et de Thaba'oun, confondaient dans leur prononciation les deux lettres *aïn* et *aleph;* c'est pourquoi on ne pouvait les admettre pour réciter la prière à haute voix au nom de la communauté [1].

EL-HARTIEH.

A six heures vingt minutes, je me remets en marche vers l'ouest, en suivant un sentier qui d'abord monte, puis descend, resserré dans une gorge étroite au milieu de collines boisées.

A six heures quarante minutes, je traverse une vallée fertile cultivée en sésame.

A six heures cinquante minutes, je parviens à El-Hartieh. Ce village, assis sur un monticule, se compose d'une quarantaine de maisons grossièrement bâties, et la plupart très délabrées; quelques-unes sont aux trois quarts renversées.

Dans l'autobiographie de Josèphe, après l'attaque inutile tentée par le décurion Æbutius contre Simonias, où se trouvait alors cet historien, nous lisons qu'Æbutius battit en retraite jusqu'à Gaba, séparée de Simonias par un intervalle de 60 stades, et que Josèphe, en le poursuivant, poussa jusqu'à Besara, située à 20 milles de Gaba.

Pour moi, dit cet écrivain, je le poursuivis immédiatement avec deux mille hoplites, et, parvenu dans le voisinage de la ville de Besara, située sur les frontières du territoire de Ptolémaïs, et éloignée de 20 stades de Gaba, où demeurait Æbutius, je plaçai les hoplites en dehors de cette bourgade,

[1] Talmud de Babylone, *Meguillah*, 24 *b*.

avec ordre de bien garder toutes les routes, afin que nous ne fussions point inquiétés par l'ennemi, jusqu'à ce que nous eussions emporté le blé qui avait été amassé à Besara de tous les villages d'alentour par les soins de la reine Bérénice, et, ayant chargé de ce blé les chameaux et les ânes que j'avais amenés en grand nombre avec moi, je l'envoyai en Galilée [1].

Si je ne me suis point trompé en plaçant Gaba à Cheikh Abreik, je crois qu'il est permis aussi d'identifier Besara avec El-Hartieh. J'avais été d'abord tenté de fixer Besara au Tell Beidar ou Bedar, dont j'ai parlé dans le précédent chapitre. Ce *tell*, en effet, est précisément à la distance de 4 petits kilomètres au nord-est de Cheikh Abreik; il est, en outre, sur l'une des routes qui conduisent de Samounieh à Cheikh Abreik; enfin, le nom qu'il porte offre une certaine ressemblance avec celui de Besara. Mais, d'un autre côté, Tell Beidar est une colline trop peu considérable pour avoir pu servir d'assiette à autre chose qu'à un petit village, et si l'on m'objecte que la localité située jadis en cet endroit pouvait alors s'étendre dans la plaine, je répondrai qu'au pied de ce monticule on ne distingue aucune trace de constructions antiques. Mais la raison principale qui me force à abandonner cette hypothèse, c'est que Tell Beidar s'élève au nord de la plaine d'Esdrelon, tandis que Besara devait être plus à l'ouest, placée qu'elle était sur la frontière du territoire de Ptolémaïs, c'est-à-dire de la plaine actuelle de Saint-Jean-d'Acre. Or la colline sur le haut de laquelle est le village d'El-Hartieh est située précisément entre la plaine de Ptolémaïs au sud-est et celle d'Esdrelon au nord-ouest. Ce village est, à la vérité, bien misérable aujourd'hui et d'une étendue bien restreinte; mais les aires qui le précèdent vers l'est semblent avoir été jadis occupées par des habitations. D'ailleurs, dans le même passage où Josèphe désigne Besara sous le nom de πόλις, « ville »; il l'appelle pareillement κώμη, « village » :

Καὶ περὶ Βησαρὰν πόλιν γενόμενος ἐν μεθορίοις τῆς Πτολεμαΐδος κειμένην . . ., σίτησας τοὺς ὁπλίτας ἔξωθεν τῆς κώμης . . . [2].

[1] *Vie de Josèphe*, § 24. — [2] *Vie de Josèphe*, § 24.

Quant à l'intervalle compris entre Cheikh Abreik et El-Hartieh, il est, en ligne directe, de 4 kilomètres 1/2 ou d'environ 25 stades, distance qui dépasse de 5 stades celle qui est indiquée par Josèphe comme séparant Besara de Gaba.

Aussi, je ne propose cette identification qu'avec une certaine réserve et dans l'impossibilité où je suis de trouver, sur les frontières de la plaine de Saint-Jean-d'Acre, une position qui convienne mieux à celle de Besara.

TELL EL-HERBADJEH.

A sept heures, je descends vers le nord-ouest de la colline d'El-Hartieh, et je chemine dans une riche vallée qui forme le prolongement sud-est de la grande plaine d'Esdrelon. A ma droite, sont des collines boisées; à ma gauche, serpente le Nahr el-Moukattha', le Cison des Livres saints, et au delà de ce petit fleuve s'étend la longue chaîne du Carmel. C'est par le lit du Cison, en hébreu *Nahal-Kichon*, נַחַל קִישׁוֹן, en grec Χειμάῤῥους Κισῶν, Κισσῶν et Κεισῶν, en latin *Cison*, que s'écoulent à l'ouest dans la mer, un peu au nord de Kaïpha, les eaux de la plaine d'Esdrelon et celles de plusieurs sources qui jaillissent au pied du Carmel.

A six heures quarante-deux minutes, je fais halte quelques instants au Tell el-Herbadjeh. Peu élevé, il est environné des restes d'une enceinte au dedans de laquelle une trentaine de maisons, à moitié renversées, sont encore habitées. Au centre, on remarque un grand puits, en partie comblé.

Autour de cette colline, le sol est marécageux et les sources abondent.

YADJOUR.

A sept heures, je me remets en marche vers l'ouest.

A sept heures quinze minutes, je franchis, sur un petit pont nouvellement construit, le Nahr el-Moukattha'. Ma direction est alors celle du nord-ouest, et, côtoyant d'assez près d'abord, sur sa

rive gauche, les méandres de ce célèbre cours d'eau, j'atteins, à sept heures quarante minutes, Yadjour.

C'est un petit village adossé aux dernières pentes du Carmel. Il contient 200 habitants. Plusieurs maisons y ont été récemment rebâties, ce qui annonce une aisance relative dans cette localité. Des plantations d'oliviers et de figuiers l'environnent. Quand on y creuse des puits, l'eau se trouve à une faible profondeur ; elle provient sans doute des infiltrations souterraines du Nahr el-Moukattha'.

BELAD ECH-CHEIKH.

A sept heures cinquante-cinq minutes, je poursuis ma route vers le nord-ouest.

A huit heures quinze minutes, je parviens à Belad ech-Cheikh. Ce village, de 500 âmes environ, s'élève, comme le précédent, mais à une hauteur plus grande, sur les flancs inférieurs du Carmel. Les maisons sont construites par étages successifs, les unes au-dessus des autres ; elles sont presque toutes surmontées chacune d'une cabane faite avec des branches d'arbres et des roseaux entrelacés. C'est là que, pendant l'été, les habitants passent la nuit pour avoir moins chaud.

Au bas du village sont cultivés des jardins entourés de cactus et plantés d'oliviers, de grenadiers et de figuiers, que dominent les tiges élégantes de plusieurs palmiers.

A'ÏN ES-SA'ADEH.

A huit heures cinquante minutes, je traverse, au sortir de Belad ech-Cheikh, de belles plantations d'oliviers.

A neuf heures quinze minutes, une source très abondante, près de la route, m'est désignée sous le nom de A'ïn es-Sa'adeh ; elle forme immédiatement avec d'autres sources voisines, en jaillissant au pied du Carmel, un ruisseau large et profond, bordé de roseaux, de tamariscs et de genévriers, qui va se jeter un peu plus à l'ouest

dans le Nahr el-Moukattha', dont il augmente de beaucoup les eaux.

Plus loin, vers le nord-ouest, les beaux jardins de Kaïpha commencent à se montrer. Les oliviers, les figuiers, les amandiers, les grenadiers, y abondent. On y remarque aussi de nombreux palmiers.

HEIFA (HEPHA OU KAÏPHA).

A dix heures, je laisse à ma gauche, sur les flancs d'une colline, plusieurs anciens tombeaux pratiqués dans le roc et ayant renfermé chacun, sous trois arcosolia cintrés, des auges sépulcrales, actuellement mutilées ou complètement rasées, et bientôt après j'arrive à Heifa, l'antique Hepha, la Kaïpha des Occidentaux. Comme j'ai déjà donné des détails suffisants sur cette ville dans mon ouvrage sur la Samarie, il est inutile d'y revenir ici. Je me bornerai à ajouter aujourd'hui que, depuis mon dernier voyage, en 1870, elle s'est un peu agrandie. Les Latins ont rebâti sur un plan plus vaste leur église, qui était trop petite. A cette paroisse sont attachés, pour la desservir, deux religieux carmes, qui habitent dans un couvent attenant.

La maison des Dames de Nazareth a vu s'accroître également le nombre des élèves qui la fréquentent. Elle compte actuellement 200 jeunes filles, toutes externes, parmi lesquelles 175 sont catholiques, 20 grecques schismatiques et 5 musulmanes. L'instruction qui leur est donnée est essentiellement gratuite; elle est de plus, et avec beaucoup de raison, très élémentaire. Les religieuses qui les dirigent s'attachent avant tout à les préparer à devenir un jour de bonnes et vertueuses mères de famille, sans chercher à développer leur esprit par des connaissances variées qui les mettraient trop au-dessus de la position de leurs parents et de leurs futurs maris. De cette manière, elles évitent de leur créer des prétentions et des besoins qui, ne pouvant pas être satisfaits, seraient plus tard pour elles la source de tristes désenchantements. Ces mêmes religieuses réunissent en outre dans leur établissement, une fois par

semaine, toutes leurs anciennes élèves, tant celles qui ne sont point encore mariées que celles qui sont déjà devenues mères; elles les partagent naturellement en deux confréries distinctes, qu'elles convoquent séparément, et elles s'efforcent d'entretenir au fond de leurs cœurs les sentiments chrétiens qu'elles ont tâché de leur inspirer dans leur enfance.

A cette maison est attaché un dispensaire, où, soir et matin, de nombreux malades, appartenant à toutes les religions, viennent demander des remèdes, des soins ou des conseils, qui leur sont prodigués gratuitement. La supérieure actuelle est Mme de Vaux, femme d'une intelligence singulière et d'un dévouement égal à l'éminence de son esprit. Après avoir été longtemps à la tête de son ordre, auquel elle a rendu des services signalés, soit en France, soit en Orient, elle administre maintenant cet humble établissement de Kaïpha, qui, depuis seize ans qu'il est fondé, a si bien mérité de cette ville. Six religieuses, la plupart jeunes encore, ont déjà payé de leur vie les fatigues auxquelles elles s'étaient livrées, et leur dépouille mortelle repose dans le jardin de la maison, à l'ombre de vieux tamariscs, près desquels leurs compagnes viennent souvent s'agenouiller et prier, prêtes elles-mêmes à mourir, s'il le faut, à la fleur de l'âge, victimes du même dévouement.

La colonie allemande qui a été transplantée à Kaïpha, il y a quelques années, a d'abord été très éprouvée par la maladie; maintenant la mortalité est à peu près la même parmi ceux qui la composent que parmi les indigènes. Elle compte 800 Wurtembergeois. Le quartier qu'ils habitent, à l'ouest et en dehors de la ville, se couvre peu à peu de maisons élégamment bâties et appropriées avec soin aux exigences du climat. Indépendamment des matériaux trouvés sur place au milieu des ruines de Heipha el-Atika ou de l'ancienne Kaïpha, ils ont ouvert sur les flancs du mont Carmel une belle carrière, dont les pierres, d'une éclatante blancheur, peuvent se tailler facilement et durcissent à l'air. Chaque maison est environnée d'un petit jardin. Je n'ai point remarqué de chapelle s'élevant au-dessus de ces habitations, et, d'après les renseignements

que j'ai pris, ces Wurtembergeois n'ont pas réellement de culte public. Leur religion est assez vague et flottante, et ils sont divisés en plusieurs sectes. On ne peut nier les progrès matériels qu'ils ont amenés avec eux dans le pays. C'est ainsi qu'ils ont pratiqué une route carrossable entre Kaïpha et Nazareth, et jeté un pont sur le Nahr el-Moukattha'. D'un autre côté, l'influence prussienne et protestante s'étend par eux dans cette partie de la Palestine. Aussi serait-il fort à désirer que des colonies latines et catholiques vinssent y propager une influence à la fois morale et politique opposée. La Palestine, en effet, ne pourra jamais se relever de l'abaissement profond dans lequel elle est plongée au moyen du seul élément indigène. Très peu peuplée et très mal administrée, elle a besoin d'un élément étranger considérable, réparti sur différents points de son territoire, pour tirer de son sol, qui peut se prêter aux cultures les plus variées, les richesses dont il est toujours susceptible. Cette contrée, jadis si fertile, et qui l'est encore partout où elle est tant soit peu cultivée, changerait, avec le temps, en un aspect riant et plein de vie l'air triste et désolé qu'elle présente, hélas! trop souvent aujourd'hui, si des colonies chrétiennes bien dirigées venaient s'y établir dans les endroits les plus salubres, et savaient y faire refleurir, avec son antique fécondité, sa beauté première. Comme la France, à l'époque des Croisades, y a fondé un puissant État, et que, depuis la chute de ce royaume, elle n'a jamais cessé, à aucune époque de son histoire, d'y patronner les intérêts des populations catholiques qui l'habitent encore; comme, depuis quelques années notamment, elle y a créé et y entretient de nombreux établissements de charité ou d'éducation, qui y répandent de tous côtés nos bienfaits et l'amour de notre nation, c'est à elle qu'est dévolue, plus qu'à aucun autre État catholique, la mission d'introduire elle aussi en Palestine et d'y asseoir sur des bases solides des colonies latines, qui s'y trouveront beaucoup moins dépaysées que partout ailleurs.

La Palestine, en effet, est pleine des souvenirs de nos aïeux. On ne peut y faire un pas sans y rencontrer, à côté des plus augustes

sanctuaires, les vestiges des églises, des couvents et des forteresses de nos pères! Que dis-je? la Palestine est parsemée encore de nos hôpitaux, de nos dispensaires et de nos écoles, et nos colons, en y débarquant, seront accueillis comme des frères. L'important, c'est qu'ils arrivent pénétrés de ce sentiment que, pour s'associer à la politique séculaire et traditionnelle de la France en Orient, et principalement dans la Terre sainte, ils doivent arborer franchement et hautement avec leur drapeau celui de la religion catholique, dont leurs pères ont été autrefois les zélés défenseurs. Si une trentaine seulement de colonies françaises ou, tout au moins, latines, composées d'honnêtes et laborieux agriculteurs, avec leur paroisse et leur école, étaient judicieusement disséminées en Palestine, comme autant de jalons, de manière à pouvoir tout à la fois embrasser une plus grande étendue de pays et se prêter, cependant, un mutuel appui, il en résulterait, pour cette contrée, qui semble depuis longtemps maudite du ciel et livrée en proie à la barbarie, des avantages incalculables.

Les ressources naturelles de son sol et des climats variés qu'elle possède, grâce à sa configuration intérieure, reparaîtraient peu à peu au grand jour, et le bon exemple de l'activité et de l'industrie européennes y secouerait sans doute, par une heureuse contagion, l'apathie et l'indolence des indigènes. En même temps le catholicisme, qui, avant l'invasion musulmane, y était très florissant, qui, à l'époque des Croisades, s'y répandit de nouveau de tous côtés, y serait moins restreint qu'il ne l'est maintenant, professé publiquement qu'il serait dans ces trente villages latins, devenus autant de centres et de foyers d'où il rayonnerait alentour. La Russie y augmente de plus en plus ses possessions et le domaine du schisme. Chaque année, elle y envoie des milliers de pèlerins, qui y propagent son influence. L'Angleterre, de son côté, et la Prusse y prennent pied chaque jour davantage, et sous leur puissant patronage l'hérésie s'y développe par des progrès incessants. A la France donc incombe le devoir, si elle ne veut point abdiquer entièrement la gloire de son passé et son titre de fille aînée de l'Église, non seule-

ment de soutenir, en Palestine, tous les établissements catholiques qu'elle y a fondés, et dans lesquels les vertus et le dévouement de ses missionnaires et de ses religieuses honorent singulièrement son nom, mais encore d'en créer de nouveaux, et d'y faire pour l'extension de la vérité ce que d'autres nations y font pour le développement de l'erreur. Qu'elle sache bien qu'en agissant ainsi, et en servant les intérêts du ciel, elle servira les siens propres, qui, en Orient plus qu'ailleurs, et surtout en Palestine et en Syrie, sont intimement liés à ceux du catholicisme. Les écrivains et les publicistes qui lui tiennent un autre langage font preuve d'une grande ignorance de son histoire et des contrées dont je parle en ce moment.

Telles étaient les pensées qui me traversaient l'esprit à Kaïpha, pendant que j'examinais le quartier qu'y occupent les colons prussiens.

Le lendemain de mon arrivée dans cette petite ville, je me préparais à la quitter, lorsque j'y fus atteint soudain, à la suite d'une très forte insolation, d'un accès de fièvre tellement violent que je crus un instant qu'il allait mettre un terme à ma mission et à ma vie, et que le cimetière de Kaïpha serait ma dernière demeure, si loin de ma famille et de mon pays. Mais bientôt, grâce aux soins intelligents du bon frère Placide, médecin du Mont-Carmel, je pus, à force de quinine, triompher du mal qui me torturait. La chaleur était alors excessive. Après quelques jours d'un traitement énergique, je fus en état de remonter à cheval, et je n'eus qu'à remercier la Providence, qui ne m'avait retiré un moment la santé et les forces que pour me les rendre presque aussitôt.

CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME.

BIR DJEDROU. — KEFR ET-TA. — KHARBET CHERTA. — KHARBET CHERATA.
CHEFA A'MER (CHEFARAM).

BIR DJEDROU.

Le 1er août, à cinq heures trente minutes du matin, je quitte Kaïpha, en me dirigeant vers l'est, puis vers le nord-est. Chemin faisant, j'aperçois le long de la plage, à moitié ensevelis dans le sable, de nombreux débris de bâtiments naufragés. Une violente tempête a, en effet, poussé et fait échouer sur cette côte, il y a quelques mois, une dizaine de navires à voiles de différentes grandeurs.

A six heures cinq minutes, je longe à ma droite le Nahr el-Moukattha' ou le Cison, qui court, l'espace de 500 mètres environ, parallèlement au rivage, avant de se jeter dans la baie.

A six heures dix minutes, je franchis à gué ce petit fleuve, mon cheval ayant de l'eau jusqu'au haut du poitrail.

A six heures vingt-cinq minutes, ma direction devient celle de l'est, à travers des dunes sablonneuses dont la blancheur éclatante semble étinceler sous les rayons du soleil et éblouit les regards. On n'y avance qu'avec peine, tant elles sont profondes et mobiles, et paraissent se dérober sous les pieds de ceux qui les parcourent.

A six heures trente minutes, je descends de la zone onduleuse occupée par ces dunes dans une plaine couverte de joncs, et qui doit être très marécageuse en hiver.

A sept heures dix minutes, je rencontre un campement de *Rhaouarneh;* ils habitent sous des huttes de roseaux. De nombreux troupeaux de buffles errent alentour.

A sept heures quinze minutes, j'arrive à Bir Djedrou. Ce village, relevé depuis peu de ses ruines, est alimenté d'eau par un puits où l'on descend par quelques marches, et que recouvre une petite construction carrée surmontée d'une coupole. Les pierres qui ont servi à cette bâtisse paraissent antiques.

KEFR ET-TA.

A sept heures vingt-cinq minutes, je me remets en marche vers le sud-sud-est.

A sept heures quarante-cinq minutes, je parviens à Kefr et-Ta. Ce village compte une cinquantaine de maisons, bâties en pisé ou avec de menus matériaux : elles sont presque toutes de date assez récente. Un puits beaucoup plus ancien est situé au bas du monticule qu'occupe le village. Il est muni d'une manivelle, qu'un homme assis met en mouvement avec le pied, et qui sert à faire monter l'eau.

KHARBET CHERTA.

A huit heures, je chemine vers le nord-est sur des pentes douces parsemées de petits chênes à l'état de broussailles.

A huit heures vingt minutes, les vestiges d'un ancien village renversé de fond en comble sur une colline hérissée de ronces me sont désignés sous le nom de Kharbet Cherta. Plusieurs puits pratiqués dans le roc sont encore visibles çà et là.

KHARBET CHERATA.

A huit heures trente minutes, je redescends vers le sud-sud-est, pour faire, bientôt après, l'ascension d'une colline voisine, dont le sommet et les pentes sont jonchés également de menus matériaux provenant d'habitations démolies, et au milieu desquels on remarque un certain nombre de citernes et de caveaux creusés dans le roc. Mon guide donne à cette ancienne localité la dénomination de

Kharbet Cherata, qui est, comme on le voit, presque identique à la précédente.

CHEFA A'MER (CHEFARAM).

A neuf heures, je me remets en route vers l'est, et, à neuf heures quarante minutes, je fais halte à Chefa A'mer.

Cette grosse bourgade, située sur les flancs et le plateau d'une haute colline, compte 2,500 habitants, qui se décomposent ainsi : 705 Grecs unis, 400 Musulmans, 300 Druses, 80 Juifs et quelques protestants.

Le quartier des Druses et des Musulmans occupe toute la partie occidentale de la colline. Il est dominé par un vaste château, bâti en 1761 par Dhaher el-A'mer, pacha de Saint-Jean-d'Acre. Au rez-de-chaussée de cette construction imposante règnent d'immenses galeries voûtées, où cinq cents chevaux pouvaient trouver place. Au premier étage sont disposés, autour d'une grande cour centrale, des salons, des divans, des chambres diverses. Aujourd'hui, sauf quelques pièces qui sont habitées par le gouverneur actuel de Chefa A'mer, il est abandonné et tombe en ruine. De ses superbes terrasses, défendues par des créneaux, on jouit d'une vue très étendue. On distingue de là une grande partie de la basse Galilée, toute la chaîne du Carmel, Kaïpha, Saint-Jean-d'Acre, et une foule de villages, de montagnes et de collines. Tout porte à croire que cette position remarquable aura fait donner jadis à Chefa A'mer le nom de *Chefaram*, שפרעם, «la hauteur d'où l'on voit».

Indépendamment de ce château, Dhaher el-A'mer avait fait construire, sur le sommet d'une colline qui avoisine au sud la bourgade, dont elle est séparée par une vallée, une tour à deux étages, maintenant dépouillée de son parement extérieur, et connue sous le nom de Bordj er-Ras.

Une seconde tour, presque complètement démolie en ce moment, avait été élevée par lui sur une autre colline, à l'est de Chefa A'mer, qui était ainsi protégée de trois côtés, et ce célèbre pacha s'était

de la sorte créé, dans son château fort, un refuge à l'abri de toute surprise.

Les Dames de Nazareth possèdent, à l'extrémité orientale de cette bourgade, un établissement qui, comme ceux de Nazareth et de Kaïpha, a produit en cet endroit, depuis qu'il existe, des fruits excellents. Fondé en 1866, il se compose de cinq religieuses, dont deux sœurs, sous la direction du R. P. Félix, religieux carme plein de zèle et de dévouement. Elles réunissent chaque jour dans leur école 170 petites filles, divisées en deux classes. En outre, tous les dimanches, leur couvent est, pendant deux heures, le rendez-vous de deux congrégations : l'une, de femmes mariées et déjà mères, au nombre de 140; l'autre, de jeunes femmes non encore devenues mères et de jeunes filles avant leur mariage, atteignant le chiffre de 250. Ces deux congrégations, qui comprennent la plupart des femmes ou des jeunes filles catholiques de Chefa A'mer, entretiennent au milieu d'elles une singulière émulation de vertu et de bonne conduite. Aussi est-il impossible de n'être point frappé de l'air de candeur qui brille sur leurs traits et de la décence de leur maintien. Un pareil résultat fait le plus grand honneur aux dignes religieuses qui veillent sur elles et au vénérable aumônier dont j'ai parlé. Je ne dois point oublier de dire non plus que, deux fois par jour, tous les malades de l'endroit et même des villages voisins vont dans le dispensaire de cet établissement chercher des médicaments, des avis ou des pansements, qui sont toujours gratuits, et ne sont refusés à personne, quelle que soit la religion de celui qui les sollicite.

La chapelle de la maison est une ancienne église dont j'avais vu les ruines autrefois, et que les Grecs m'avaient désignée sous le vocable de Hagios Phocas ou de Saint-Phocas, ce qui semblerait indiquer qu'elle était antérieure à l'époque des Croisades. Néanmoins, elle a dû être réparée alors par les Latins. D'une seule nef et terminée à l'est, par conséquent, par une seule abside, elle était éclairée, à droite et à gauche, par trois fenêtres ogivales très étroites au dehors et très ébrasées au dedans. Un escalier permet-

tait jadis de monter sur la terrasse de cet édifice. La longueur actuelle de la chapelle est moindre que celle qu'avait l'église, et elle n'a plus que deux fenêtres de chaque côté. Cette diminution est regrettable, la largeur étant restée la même; mais les religieuses y ont été contraintes, faute d'espace suffisant pour le reste de leur établissement. Elles m'ont appris qu'en fouillant le sol de cette église avant de le daller, elles avaient trouvé un grand nombre de petits cubes de mosaïque appartenant au pavage primitif, et sous ces cubes une dizaine de fosses sépulcrales taillées dans le roc et la plupart violées; quelques-unes néanmoins renfermaient encore des ossements. Dans leur jardin, elles ont également découvert deux beaux caveaux funéraires pratiqués dans le roc, où l'on descendait par plusieurs degrés, et qui renfermaient chacun trois auges sépulcrales sous autant d'arcosolia cintrés. L'un est actuellement bouché, et l'autre transformé en citerne.

Une école pour les garçons a été pareillement établie par le Père Félix, dans la maison qu'il habite, près des sœurs. C'est là qu'avec l'aide d'un maître laïque, il apprend les premiers éléments des connaissances humaines, et surtout le catéchisme, à 85 enfants.

La paroisse grecque-unie n'offre rien de remarquable; elle date seulement de cent cinquante ans. Le baptistère a été creusé dans le chapiteau d'une grosse colonne antique. Elle est desservie par deux religieux grecs de l'ordre de Saint-Basile.

Le cimetière des chrétiens occupe une partie de l'emplacement d'un cimetière antique, dont il subsiste encore plusieurs caveaux funéraires, avec escalier, auges sépulcrales et arcosolia cintrés.

En descendant du village vers le sud, on rencontre, sur une plate-forme aujourd'hui en partie cultivée, les vestiges d'un édifice qui mesurait 35 pas de long de l'ouest à l'est, sur 22 pas de large du nord au sud. Quelques assises en pierres de taille reposant sans ciment les unes sur les autres, et appartenant à deux des murs qui délimitaient son enceinte, sont encore debout. Bouleversé de fond en comble, cet édifice semble avoir été divisé en trois nefs,

que séparaient des colonnes monolithes, dont on ne remarque plus en cet endroit que deux tronçons mutilés; mais d'autres fûts analogues, plus ou moins brisés, ont été enlevés de là et transportés ailleurs. De même que l'église de Saint-Phocas, il était pavé en mosaïque, car de nombreux petits cubes de mosaïque y jonchent encore le sol. C'était jadis, selon toute apparence, la principale église de la bourgade; elle avait pu succéder elle-même à une synagogue antique.

En continuant à descendre vers le sud à travers des jardins plantés de figuiers, de grenadiers et d'oliviers, on observe plusieurs anciennes citernes creusées dans le roc. Il y a quelques années, un cultivateur avait, en labourant son verger, découvert un réservoir construit en belles pierres de taille; mais il l'a recomblé depuis. Si, après avoir franchi la petite vallée qui s'étend au bas de cette descente, on gravit les flancs septentrionaux de la colline qui fait face à celle de Chefa A'mer, et que couronnent les ruines de la tour dite Bordj er-Ras, on s'aperçoit aussitôt que ces flancs sont perforés sur beaucoup de points de grottes sépulcrales. Quelques-unes sont très mutilées; d'autres sont devenues des citernes. On y descend par plusieurs degrés, et elles renferment d'ordinaire trois auges sépulcrales, surmontées chacune d'un arcosolium cintré. Au-dessus de l'entrée de l'une de ces grottes a été sculptée une croix à branches égales, environnée d'un cercle en guise de couronne, et placée entre deux colombes. Une autre de ces grottes est beaucoup plus ornée encore. Le vestibule et la chambre funéraire sont entièrement décorés de nombreuses sculptures figurant des rosaces, des grappes de raisin, un vase à parfums, des oiseaux se jouant au milieu de fleurs variées, un lion bondissant par-dessus, emblème sans doute de la vie, dont les joies et tous les biens sont foulés aux pieds par le lion de la mort. Une croix grecque effacée semble dater ce beau tombeau des premiers siècles de l'Église. Il contient trois auges sépulcrales intactes, mais dont les couvercles ont disparu. J'ajouterai qu'à droite de l'entrée on distingue, dans une espèce de petit cadre, quelques caractères grecs aujourd'hui

peu lisibles. A gauche, un petit cadre correspondant renferme d'autres caractères analogues, également très dégradés.

Dans l'antiquité, la ville à laquelle a succédé Chefa A'mer n'est mentionnée ni par la Bible, ni par Josèphe. Dans le Talmud de Babylone, elle est désignée sous le nom de *Chefaram*, שפרעם [1], nom identique, sauf une simple transposition de lettre, avec celui de Chefa A'mer. C'est là que le sanhédrin vint tenir ses séances, après avoir quitté Oucha. On sait que ce grand conseil de la nation juive se retira successivement de Jérusalem à Yabneh, à Oucha, à Chefaram, à Beth-Chearim, et enfin à Tibériade.

A l'époque des Croisades, Chefa A'mer s'appelait Saphran ou le Safran, mot corrompu de Chefaram, devenu Sefaran, puis Saphran ou le Safran.

Nous lisons dans un pèlerin du XIVe siècle :

Via vero que ducit de Accon Nazareth est Saphran castrum, ex quo nati dicuntur Jacobus et Johannes, filii Zebedei [2].

[1] Talmud de Babylone, *Rosch haschanah*, 51. — [2] Philippus, *Descriptio Terræ Sanctæ*, c. 1.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME.

KHARBET HOUCHEH (OUCHA). — MEDJDEL. — KHARBET SA'SA'. — RAS EL-A'ÏN. — RETOUR À CHEFA-A'MER.

KHARBET HOUCHEH (OUCHA).

Le 2 août, à cinq heures quinze minutes du matin, je descends de la hauteur de Chefa A'mer dans la direction du sud.

A cinq heures vingt-cinq minutes, je gravis vers le sud-ouest des collines couvertes de chênes et de lentisques, auxquelles succèdent de fertiles vallées, puis d'autres collines.

A six heures, je parviens au Kharbet Houcheh. Les ruines connues sous ce nom sont éparses sur les pentes et sur le plateau supérieur d'un monticule du haut duquel le regard embrasse toute la plaine de Saint-Jean-d'Acre. Cette ancienne bourgade est sans doute détruite depuis longtemps, car sur l'emplacement qu'elle occupait croissent des grenadiers, des figuiers et des térébinthes. Le sol est partout jonché de menus matériaux, auxquels sont mêlées quelques pierres de taille.

Les restes d'un édifice considérable attirent surtout l'attention; il est lui aussi complètement démoli, mais les beaux blocs qui gisent à terre à l'endroit où il s'élevait, et un chapiteau mutilé, prouvent qu'il avait été bâti avec soin et qu'il était orné intérieurement de colonnes. C'était peut-être une synagogue, car le Kharbet Houcheh est très probablement l'ancienne *Oucha*, אושא, souvent citée dans le Talmud avec Chefaram, dont elle était très voisine. Peu avant la chute de Bettar, le sanhédrin quitta Yabneh pour aller s'y établir[1].

[1] Midrasch, *Schir ha-Schirim*, II, 5.

On dut donc construire alors une synagogue à Oucha, si déjà cette localité n'en possédait point une.

Non loin des débris de cet édifice, on remarque dans une vallée, à l'ouest, un puits circulaire assez bien bâti avec des pierres de moyenne dimension, et auquel est attenant un réservoir muni d'auges.

Enfin, à quelques centaines de pas au sud, on aperçoit, sur une colline voisine couverte de beaux chênes et de broussailles, une voûte cintrée construite avec des pierres de taille d'apparence antique, et au fond de laquelle a été pratiquée une petite niche en guise de mihrab. Des lambeaux de vêtements flottent au-dessus de cet *oualy*, comme des espèces d'*ex-voto*. Il est consacré à Neby Houchan, le « prophète Hosée ». La tradition musulmane place, en effet, en cet endroit le tombeau de ce prophète, qui commença à prédire les malheurs d'Israël huit cents ans environ avant Jésus-Christ. Mais, d'après une autre tradition que nous ont transmise quelques rabbins juifs, ce serait à Safed qu'il aurait été enterré [1].

MEDJDEL.

A sept heures, je me remets en marche vers le sud-ouest.

A sept heures quarante minutes, je fais halte un instant à Medjdel. Une ceinture de cactus entoure ce village sur la colline rocheuse où il est situé. Sa population est de 400 habitants. Je remarque, à la porte d'une mosquée à moitié détruite, deux tronçons de colonnes et deux chapiteaux qui me paraissent byzantins. Au bas du village, un puits, probablement antique, l'alimente d'eau.

Ce nom de Medjdel fait penser que cette localité s'appelait jadis Migdal ou Migdol, et qu'elle était peut-être fortifiée, le mot *Migdal* signifiant « tour » en hébreu. Celle-ci n'est, du reste, mentionnée nulle part dans la Bible, les autres villes ainsi désignées appartenant à d'autres districts de la Palestine.

[1] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 381 et 447.

KHARBET SA'SA'.

A huit heures, je redescends de Medjdel, dans la direction du sud-est.

A huit heures dix-neuf minutes, je franchis l'Oued el-Malek, dont le lit, bordé d'agnus-castus, est à sec à l'endroit où je le traverse, et, immédiatement après, je gravis une colline hérissée de broussailles et de rochers, sur le sommet de laquelle on voit les ruines d'un petit village, appelé Kharbet Sa'sa'. Il n'en subsiste plus que des citernes et des caveaux pratiqués dans le roc. De magnifiques térébinthes et de vieux chênes ont pris racine au milieu de ses débris solitaires.

RAS EL-A'ÏN.

A huit heures quarante-cinq minutes, redescendu, vers le nord, de la hauteur de Sa'sa', je chemine vers l'est-sud-est dans une fertile vallée, cultivée en doura et en sésame, et où serpente l'Oued el-Malek. Un petit canal latéral longe cet *oued* à un niveau supérieur, et met en mouvement deux moulins, auprès desquels croissent de gigantesques figuiers et des bosquets de grenadiers.

A neuf heures quarante minutes, j'atteins la belle source qui alimente à la fois et cet *oued* et ce canal; elle est connue sous le nom de *Ras el-A'in*, « la tête de la source ». Les eaux de cette source abondante ont été emmagasinées, il y a une cinquante d'années, par le R. P. Jean-Baptiste de Frascati, dans un grand bassin carré. Par ce moyen, il a pu en augmenter de beaucoup le volume et les élever plus haut. Réparant en même temps le petit canal qui côtoie l'*oued* et les deux moulins dont j'ai parlé, il a de la sorte, par son industrie personnelle, amassé quelques ressources, à l'aide desquelles il a jeté les premiers fondements du couvent du Mont-Carmel, alors renversé de fond en comble, et qu'il eut la gloire de relever de ses ruines, grâce aux dons de la chrétienté.

Un fourré de roseaux a envahi une partie de ce bassin, et d'in-

nombrables petits poissons semblent s'y jouer avec délices. L'eau est fraîche, limpide et transparente comme du cristal. Plusieurs tentes de Bédouins sont dressées en ce moment alentour, et leurs troupeaux errent le long des rives de l'Oued el-Malek, cherchant souvent dans son lit un refuge contre la chaleur dévorante du jour.

RETOUR À CHEFA A'MER.

A dix heures vingt-cinq minutes, je m'éloigne à regret de cette source, et je traverse vers le nord une suite de collines rocheuses, jadis exploitées comme carrières, et couvertes de chênes. Un grand nombre de ces arbres ont actuellement disparu, soit coupés par la hache du bûcheron, soit dévorés par des incendies. Les Arabes, en effet, ont la funeste habitude, avant de mettre en culture des terrains hérissés de broussailles, d'incendier ces fourrés, et le feu, poussé par le vent et se communiquant de proche en proche, dévore quelquefois des forêts séculaires d'une grande valeur, comme j'en ai été souvent témoin en Palestine.

A onze heures, je parviens sur le plateau d'une colline appelée Djebel Kharouba. De là on jouit d'une vue très étendue sur la mer et sur la plaine de Saint-Jean-d'Acre, que l'on domine d'une hauteur de 200 mètres. C'est là que Saladin se retira quelque temps avec son armée pendant le fameux siège de cette ville par Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion, lorsque les pluies d'hiver détrempaient profondément le sol de la plaine et y rendaient difficiles l'assiette d'un camp et surtout les opérations militaires.

A onze heures quarante minutes, je suis de retour à Chefa A'mer.

CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME.

KHARBET SOFTA A'DY. — A'BILLIN (ZABULON). — TAMRA. — KABOUL (KABOUL). — DAMOUN.

KHARBET SOFTA A'DY.

Le 3 août, à cinq heures quinze minutes du matin, je descends vers le nord-ouest les pentes de la hauteur de Chefa A'mer, en suivant un sentier pratiqué dans un roc tendre et blanchâtre.

A cinq heures vingt-cinq minutes, parvenu au bas de la colline, je chemine quelque temps entre des jardins plantés de figuiers, d'oliviers et de grenadiers, et à cinq heures trente-huit minutes, j'arrive à un puits profond, qu'assiègent déjà, avec leurs grandes urnes à la main, de nombreuses femmes ou jeunes filles de Chefa A'mer, pour y puiser de l'eau.

De beaux oliviers séculaires bordent la route où je continue à marcher.

A six heures, après avoir franchi deux collines couvertes de lentisques, j'examine un instant des ruines éparses sur le sommet et sur les pentes d'une troisième colline, et que l'on me désigne sous le nom de Kharbet Softa A'dy. Ce sont des amas confus de matériaux provenant d'habitations renversées, et qui sont maintenant en partie cachés par des broussailles et de hautes herbes épineuses. Sur le point culminant et central du monticule, on remarque de gros cubes de mosaïque gisants par terre, ce qui prouve qu'autrefois existait en cet endroit un édifice de quelque importance, aujourd'hui complètement rasé.

Au bas de la colline, vers le nord-est, un puits avec réservoir et auges alentour fournissait jadis de l'eau à ce village. Actuellement,

les femmes de Chefa A'mer vont parfois en chercher jusque-là, quand la source de leur propre puits commence à tarir.

A'BILLIN (ZABULON).

A six heures vingt minutes, je traverse vers l'est une vallée cultivée en sésame, puis une colline hérissée de lentisques, et au delà de cette colline une riche vallée plantée de vieux oliviers.

A six heures quarante-cinq minutes, je gravis les pentes rocheuses de la hauteur d'A'billin.

Le village de ce nom est entouré d'une enceinte flanquée de tours, aujourd'hui à moitié détruite, et que l'on attribue au fameux cheikh Dhaher. Une mosquée, également en partie détruite, date de la même époque. Elle était accompagnée d'un minaret encore debout, du haut duquel la vue est très étendue. Les habitants sont au nombre de 600, tant Musulmans que Grecs unis et Grecs schismatiques. Ceux-ci possèdent une petite église, consacrée à Mar Djiris ou saint Georges, où l'on m'a montré quelques tableaux qui sont un don de la Russie. La chapelle catholique n'offre rien qui mérite d'être signalé. La ville antique à laquelle a succédé le village d'A'billin occupait un espace plus considérable que celui dans lequel s'est ensuite resserré ce village. Il n'en subsiste plus que des arasements indistincts, quelques fûts mutilés de colonnes appartenant à un édifice entièrement détruit, des citernes, des caveaux et des tombeaux creusés dans le roc sur les flancs de la colline, et au bas un puits qui sert encore aux besoins des habitants.

A'billin a probablement remplacé la ville de Zabulon, place forte de la Galilée dont Josèphe vante la beauté, et qui fut détruite par Cestius.

Cestius, ayant pris avec lui une partie de ses troupes, s'avança contre une ville forte de la Galilée, appelée Zabulon, surnommée ville des guerriers, et qui sépare Ptolémaïs du territoire des Gentils. Il la trouva abandonnée par ses défenseurs, tous ses habitants s'étant enfuis sur les montagnes, et pleine d'une

foule de choses, qu'il livra en pillage à ses soldats. Quant à la ville elle-même, bien que ses maisons fussent d'une admirable beauté et bâties à l'instar de celles de Tyr, de Sidon et de Béryte, il y fit mettre le feu. Ensuite il parcourut la contrée, ravageant tout ce qu'il rencontra, incendiant tous les villages des alentours, puis il retourna à Ptolémaïs [1].

A'billin, en effet, par sa position avantageuse sur une colline, dans le voisinage de la plaine de Saint-Jean-d'Acre, position qui, dans les temps modernes, l'a fait choisir également pour servir de forteresse, ainsi que l'atteste l'enceinte flanquée de tours dont j'ai parlé, justifie l'identification précédente. Le nom même que porte aujourd'hui ce village semble être une altération de la dénomination antique de *Zabulon*. Cette dénomination est celle de la tribu appelée en hébreu זְבוּלֻן, *Zeboulon*, et זְבוּלוּן, *Zebouloun*, en grec Ζαβουλών, en latin *Zabulon*, qui possédait une ville du même nom, identique, selon toute apparence, avec celle que Josèphe mentionne dans le passage précédent.

Ac revertitur (terminus Aser) contra orientem Bethdagon, et pertransit usque Zabulon, et vallem Jephthael contra aquilonem, in Bethemec et Nibiel. Egrediturque ad lævam Gabul [2].

Dans les actes du concile de Nicée, il est question d'un évêque de Zabulon, comme ayant assisté à ce concile, ce qui prouve qu'au commencement du IVe siècle cette ville avait un siège épiscopal. Les colonnes dont j'ai retrouvé les tronçons à A'billin appartenaient peut-être à la cathédrale de Zabulon.

TAMRA.

A huit heures quinze minutes, je redescends vers le nord, et, parvenu au pied de la colline, j'en franchis bientôt une autre, couverte d'oliviers, de figuiers et de broussailles.

A huit heures trente-quatre minutes, je traverse l'Oued A'bil-

[1] *Guerre des Juifs*, l. II, c. XVIII, § 9. — [2] *Josué*, c. XIX, v. 27.

lin, dont le lit, actuellement à sec, sillonne d'est en ouest un riant et fertile vallon.

Au delà se dresse une colline rocheuse et hérissée de broussailles, que je gravis péniblement dans la direction du nord-est, pour en redescendre ensuite.

A neuf heures, je passe l'Oued Tamra, et immédiatement après je commence l'ascension de la colline que couronne le village de ce nom. Il est précédé de jardins plantés de figuiers, de grenadiers et d'oliviers. Ce village peut contenir 800 habitants, tous Musulmans. Il paraît jouir d'une aisance relative, car beaucoup de maisons semblent nouvellement rebâties. Un grand nombre de beaux blocs antiques, encastrés dans leur construction, prouvent que Tamra a succédé à une petite ville antique, dont le nom est demeuré jusqu'ici inconnu. On y remarque une mosquée. Un *oualy* y est également en grande vénération, et les habitants tiennent à honneur d'être, après leur mort, enterrés alentour. Il est dédié au cheikh Abou Baker.

KABOUL (KABOUL).

A neuf heures trente-cinq minutes, je redescends de Tamra vers le nord-ouest.

Un sentier très accidenté à travers des hauteurs boisées, dont les fourrés ont été incendiés dernièrement, me conduit à une belle vallée, où serpente le lit, maintenant tari, de l'Oued Kaboul.

De là, à dix heures dix minutes, je monte vers le nord-est au village ainsi appelé. Sa population est de 400 habitants, tous Musulmans. Il a remplacé une petite ville antique, dont il subsiste encore, sur les flancs et sur le plateau de la colline où il est situé, de nombreuses citernes creusées dans le roc, beaucoup de pierres de taille éparses çà et là ou engagées comme matériaux dans des constructions musulmanes, quelques fragments de colonnes monolithes provenant d'un édifice rasé, les vestiges d'un mur d'enceinte et des débris de sarcophages ornés de disques et de guirlandes de fleurs.

oul est, selon toute vraisemblance, l'ancienne ville appelée
ı כָּבוּל ı, *Kaboul*, en grec Χαβώλ, en latin *Gabul* et *Cabul*,
ée dans le livre de Josué comme l'une des villes situées
e d'Aser :

erminus Aser) contra orientem Bethdagon, et pertransit
lem Jephthael contra aquilonem, in Bethemec et Nihiel.
Gabul [1].

probablement au district ainsi désigné, qui
données par Salomon à Hiram, roi de
tu'il en avait reçus.

omoni ligna cedrina et abiegna, et aurum,
dedit Salomon Hiram viginti oppida in

iam de Tyro, ut videret oppida quæ dederat ei Salo-
placuerunt ei,
13. Et ait : Hæccine sunt civitates quas dedisti mihi, frater? Et appellavit eas terram Chabul, usque in diem hanc [2].

Josèphe relate le même fait dans les termes suivants :

En outre, Salomon donna à Hiram vingt villes de la Galilée, situées dans le voisinage de Tyr. Hiram, les ayant vues et examinées, fut loin d'être satisfait de ce don, et, envoyant des députés à Salomon, il déclara qu'il n'avait pas besoin de ces villes, et depuis ce temps le territoire qu'elles comprenaient fut appelé la terre de Chabalon. Le mot *Chabalon*, en effet, signifie en phénicien quelque chose qui déplaît [3].

Comme la ville de Kaboul dont il s'agit en ce moment existait déjà sous ce nom dès l'époque de Josué, il est à croire que Hiram, jouant sur le nom de cette localité, désigna de la même manière tout le territoire des dix-neuf autres villes dont elle faisait elle-même partie, et qui lui avaient été données par Salomon. De pareils calembours sont, on le sait, tout à fait dans les habitudes de l'Orient. Quoi qu'il en soit, il est question de la bourgade de

[1] *Josué*, c. XIX, v. 27. — [2] *Rois*, l. III, c. IX, v. 11-13. — [3] *Antiq. judaïq.* l. VIII, c. V, § 3.

Chabôlô dans la *Vie de Josèphe*, et elle est indiquée par cet historien comme étant dans le voisinage de Ptolémaïs :

Lorsque les cinq mille hommes que j'avais demandés furent arrivés, je les réunis aux trois mille soldats et aux quatre-vingts cavaliers que j'avais avec moi, et je me mis en marche vers la bourgade de Chabôlô (Χαβωλώ), située sur les confins de Ptolémaïs [1].

De Chabôlô, Josèphe se rendit ensuite à Jotapata, séparée seulement par un intervalle de 40 stades de la bourgade précédente :

Étant parti de Chabôlô avec trois mille hommes, et ayant laissé dans le camp le plus fidèle de mes amis, je me transportai à Jotapata, ne voulant pas m'éloigner d'eux d'une distance plus grande que 40 stades [2].

Ces indications fixent au village actuel de Kaboul la Chabôlô de Josèphe, identique, sans doute, avec la ville de Kaboul du livre de Josué et du troisième livre des Rois.

A la vérité, il y a 50 stades et non 40 seulement entre le Kharbet Djefat (Jotapata) et le village qui nous occupe en ce moment; mais les distances marquées par Josèphe sont loin d'être toujours parfaitement exactes, comme j'ai pu m'en convaincre plus d'une fois.

DAMOUN.

A onze heures trente minutes, je redescends vers l'ouest-nord-ouest de Kaboul, à travers des jardins plantés de figuiers, d'oliviers et de grenadiers, puis je chemine vers l'ouest dans une plaine fertile, le long de l'Oued Kaboul, que je côtoie quelque temps.

A midi huit minutes, je fais halte à Damoun, où l'on dresse ma tente sous un bois d'oliviers. C'est un grand village de 800 habitants environ, la plupart Musulmans, et quelques-uns seulement Grecs unis. Il est situé sur une colline qui, sans être très élevée, domine toute la plaine de Saint-Jean-d'Acre. Une mosquée y est précédée d'un portique et d'une cour où s'élance un beau palmier.

[1] *Vie de Josèphe*, § 43. — [2] *Vie de Josèphe*, § 45.

Beaucoup de pierres de taille d'apparence antique placées autour des aires ou encastrées dans des maisons modernes, des citernes et des caveaux pratiqués dans le roc, et les vestiges d'un édifice presque entièrement rasé, attestent que Damoun a succédé à une ville plus ancienne. A l'est du village, sur un monticule voisin, un *oualy* est vénéré sous le nom de Cheikh A'bd Allah. De nombreuses tombes l'entourent. A l'ouest s'étendent des jardins bordés de cactus, et où croissent confusément des figuiers, des grenadiers et des oliviers. Un puits dont la source est abondante fournit de l'eau à tous les besoins des habitants.

Damoun est-elle l'ancienne ville de Adami ou Edami, en hébreu אֲדָמִי, en grec Ἀρμέ, en latin *Adami*, mentionnée dans le livre de Josué à propos des limites de la tribu de Nephthali?

Et cœpit terminus (Nephthali) de Heleph et Elon, in Saananim, et Adami, quæ est Neceb, et Jebnael, usque Lecum : et egressus eorum usque ad Jordanem [1].

Dans le Talmud [2] cette ville de Adami s'appelle *Damin*, דמין, dénomination qui se rapproche singulièrement de celle de Damoun, et qui pourrait, au premier abord, incliner à penser que le village dont il est question en ce moment représente l'Adami du livre de Josué. Mais, d'un autre côté, Damoun doit appartenir très probablement à l'ancien territoire de la tribu d'Aser, et dès lors ne peut être identifié avec une ville de la tribu de Nephthali.

[1] *Josué*, c. XIX, v. 33. — [2] Neubauer, *Géographie du Talmud*, p. 225.

CHAPITRE TRENTE-NEUVIÈME.

TELL KEISAN. — TELL DA'OUK. — BASSET EL-KERDANEH (PALUS CENDEVIA). — NAHR NA'MIN (BELUS). — TELL EL-KERDANEH. — KHARBET ET-THIREH. — ROUEIS. — RETOUR À DAMOUN.

TELL KEISAN.

Le 4 août, à quatre heures vingt-cinq minutes du matin, laissant ma tente à Damoun, je suis quelque temps une belle avenue bordée de jardins que des haies de cactus protègent contre les passants, puis je chemine dans une vaste et magnifique plaine, en partie couverte de hautes herbes et principalement de chardons sauvages, en partie aussi cultivée en doura, en sésame, en blé ou en coton.

A quatre heures cinquante-neuf minutes, je parviens au Tell Keisan. De forme ovale, il mesure 350 pas de long de l'ouest à l'est, sur 125 dans sa plus grande largeur, et domine de 33 mètres la plaine environnante. On y monte assez facilement au nord et au sud, vers sa partie centrale, par deux espèces de rampes ménagées à dessein au moyen d'une dépression artificielle du sol. De tous les autres côtés, il est d'un difficile accès. Le plateau qui le couronne est partout jonché de nombreux débris de poterie, parmi lesquels je remarque çà et là quelques cubes de mosaïque. Des tas de pierres provenant de constructions complètement démolies le parsèment aussi en plusieurs endroits, notamment dans sa partie occidentale.

A l'époque des Croisades, il est plusieurs fois question de ce *tell*. Saladin y établit son quartier général, lors du fameux siège de Saint-Jean-d'Acre par Guy de Lusignan, Richard Cœur-de-Lion

et Philippe-Auguste, et il dut y élever des fortifications, dont on ne retrouve plus aujourd'hui que des restes très confus. Y a-t-il quelque rapport entre le nom de cette colline et celui du fleuve Cison, en hébreu *Kichon,* dont j'ai déjà parlé et qui se jette à la mer au nord-est de Kaïpha? La chose est possible. Néanmoins, Robinson fait observer avec raison que le Tell Keisan s'écrit en arabe par un *kaf;* le mot Kichon, au contraire, commence en hébreu par un *koph.*

Au bas du *tell,* vers le nord-ouest, est un puits, près duquel plusieurs tentes de Bédouins sont en ce moment dressées.

TELL DA'OUK.

A cinq heures trente minutes, je poursuis ma route vers l'ouest, puis vers l'ouest-sud-ouest, à travers la plaine.

A cinq heures cinquante-cinq minutes, j'arrive au Tell Da'ouk. Moins considérable et moins haut que le précédent, il s'étend également de l'ouest à l'est. On y voit les débris d'un *khan* mesurant soixante-quinze pas de long sur à peu près autant de large, et dont quelques magasins, aux voûtes légèrement ogivales, sont encore debout.

Près de là gisent, au bas du *tell,* les vestiges d'un certain nombre de maisons renversées. Un puits, où l'on descend par quelques degrés et muni de son réservoir, est encore en assez bon état.

Saladin avait pareillement utilisé cette hauteur, qui n'est séparée du Tell Keisan que par la distance de deux kilomètres, pour l'assiette et pour la défense de son camp.

BASSET EL-KERDANEH (PALUS CENDEVIA).

A six heures quinze minutes, je me dirige vers le sud à travers des champs de sésame, auxquels succèdent ensuite des fourrés de chardons sauvages.

A six heures quarante-cinq minutes, j'arrive à un vaste marais

appelé Basset el-Kerdaneh, et environné d'une épaisse ceinture de gigantesques roseaux. Là sont les sources du Nahr Na'min. Ces sources, à leur origine, sont immédiatement assez abondantes pour former un cours d'eau considérable et pour faire tourner les meules d'un moulin. Près de ce moulin, on remarque les assises inférieures d'un ancien pont et les restes d'une tour percée de meurtrières et à voûtes ogivales. Elle avait deux étages, et a été bâtie avec des pierres de taille sur lesquelles de nombreuses croix ont été tracées, et quelques-unes à une hauteur que la main ne peut atteindre. Par conséquent, ces croix n'ont pu être gravées là par des voyageurs de passage, qui auraient eu besoin d'une échelle pour les placer si haut, mais elles doivent remonter à l'époque où cette tour était occupée par des Chrétiens, et datent très probablement du temps des Croisades. Au-dessus de la porte d'entrée régnait un balcon à mâchecoulis, dont la trace est très visible.

Quant au marais que je viens de signaler, c'est évidemment celui que Pline désigne sous le nom de *palus Cendevia*, comme étant la source du Belus ou Pagida :

Rivus Pagida, sive Belus, vitri fertiles arenas parvo littore miscens. Ipse e palude Cendevia a radicibus Carmeli profluit [1].

Seulement Pline est dans l'erreur en prétendant que le marais dit *palus Cendevia* se trouve au pied du mont Carmel, car il occupe à peu près le centre de la plaine de Saint-Jean-d'Acre.

NAHR NA'MIN (BELUS).

Le Nahr Na'min ou Nahr Na'man, qui sort de ce marais pour aller aboutir à la mer un peu au sud de Saint-Jean-d'Acre, après un parcours très court, est donc l'ancien Belus ou Pagida, mentionné par Josèphe et par Pline.

Nous lisons dans le premier de ces deux écrivains :

A deux stades de la ville (Ptolémaïs), coule un tout petit fleuve, appelé

[1] Pline, *Histoire naturelle*, l. V, c. XVII.

Belæus, près duquel se trouve le monument de Memnon, qui avoisine un endroit long de 100 coudées et digne d'admiration. Rond et creux, il fournit, en effet, le sable qui sert à faire le verre. Ce sable a beau être épuisé par les nombreux navires qui abordent à ce point de la côte, la mine d'où on le tire se remplit aussitôt, les vents y amoncelant comme à dessein un sable inutile au dehors, mais qui se transforme aussitôt en verre dans cette mine. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que le verre qui sort de là peut redevenir un sable ordinaire. Telle est la particularité naturelle de cet endroit [1].

Pline, de son côté, s'exprime ainsi à ce sujet :

Pars est Syriæ, quæ Phœnice vocatur, finitima Judææ, intra montis Carmeli radices paludem habens, quæ vocatur Cendevia. Ex ea creditur nasci Belus amnis, quinque M passuum spatio in mare perfluens, juxta Ptolemaidem coloniam. Lentus hic currit, insalubri potu, sed cærimoniis sacer, limosus, vado profundus. Non nisi refuso mari arenas fatetur : fluctibus enim volutatæ nitescunt, detritis sordibus. Tunc et marino creduntur adstringi morsu, non prius utiles. Quingentorum est passuum non amplius littoris spatium, idque tantum multa per sæcula gignendo fuit vitro. Fama est, adpulsa nave mercatorum nitri, cum sparsi per littus epulas pararent, nec esset cortinis adtollendis lapidum occasio, glebas nitri e nave subdidisse. Quibus accensis permixta arena littoris, translucentes novi liquoris fluxisse rivos, et hanc fuisse originem vitri [2].

Ailleurs, dans le passage que j'ai cité plus haut, le même écrivain nous parle également, mais avec beaucoup moins de détails, du Belus, qu'il appelle pareillement Pagida.

De ces trois différents passages il ressort que le Belus ou Pagida coulait à une faible distance de Ptolémaïs, que ce petit fleuve de 5,000 pas de cours tirait sa source du marais *Cendevia*, et que, près de son embouchure dans la mer, le sable qui avoisinait ses bords, sur une longueur de 500 pas, servait depuis de longs siècles à la fabrication du verre.

En ce qui concerne le monument de Memnon signalé par Josèphe, il n'en subsiste plus le moindre vestige, ou si quelques débris de ce tombeau ont échappé au temps et aux hommes, ils

[1] *Guerre des Juifs*, l. II, c. x, § 2. — [2] *Histoire naturelle*, l. XXXVI, c. XXVI.

sont actuellement recouverts par les sables amoncelés de la plage. Le nom de Belus est celui d'une ancienne divinité phénicienne, Bel ou Baal. Celui de Pagida, que ce fleuve portait pareillement, est identifié par Reland[1] avec la désignation de *Figah*, פיגה, que les talmudistes donnent à l'un des fleuves de la Palestine.

TELL EL-KERDANEH.

Un peu au sud-ouest du marais dit Basset el-Kerdaneh, s'élève un *tell* appelé Tell el-Kerdaneh, dont le point culminant domine la plaine d'une quarantaine de mètres, et dont le sommet et les pentes sont hérissés de ronces qui recouvrent des matériaux épars, restes de constructions renversées.

Au nord et au bas de ce *tell*, le long du marais, on observe les vestiges d'une enceinte qui mesurait 54 pas de long sur 40 de large, et qui paraît avoir été celle d'un *khan* fortifié. Tout le revêtement des murs a été enlevé; le blocage intérieur est seul en partie resté.

KHARBET ET-THIREH.

A huit heures, je quitte le Tell el-Kerdaneh, pour contourner, vers son extrémité sud et sud-est, le grand marais que je viens de mentionner; m'avançant ensuite dans la plaine vers le nord-est, je traverse, à huit heures quarante-huit minutes, l'Oued A'billin.

A neuf heures cinq minutes, parvenu de ce côté à l'extrémité orientale de la plaine, j'entre dans une vallée que bordent deux collines rocheuses et hérissées de broussailles.

A neuf heures dix minutes, je fais halte au Kharbet et-Thireh, restes d'un grand village musulman aujourd'hui abandonné, et dont les maisons sont presque toutes renversées. Il avait succédé, sur une colline, à une ancienne bourgade, comme semblent l'annoncer quelques-uns des matériaux avec lesquels il avait été bâti.

[1] Reland, *Palestine*, p. 290.

Au bas, vers le nord, est un puits muni d'un réservoir, et dont l'eau est excellente.

Sur beaucoup de points, on a taillé les rochers qui bordent les flancs de la colline, pour en extraire des pierres de construction. Vers l'est, notamment, s'étend une vaste excavation rectangulaire, qui n'est autre chose qu'une ancienne carrière, pratiquée dans le roc vif, et autour de laquelle de vieux térébinthes ont pris racine et se sont développés entre les interstices des rochers.

ROUEIS.

A dix heures, je me remets en marche vers le nord-est, et, après avoir franchi un petit *oued*, je parviens, à dix heures quinze minutes, à Roueis, village de 150 habitants tout au plus, dont les maisons sont situées sur une colline, au milieu de jardins plantés de figuiers, de grenadiers et d'oliviers, que dominent çà et là quelques palmiers. Beaucoup de blocs bien taillés, autour des aires ou des vergers, accusent une origine antique.

RETOUR À DAMOUN.

A onze heures, je descends, vers le nord-nord-est, de la colline de Roueis, et à onze heures vingt minutes, je suis de retour à Damoun.

CHAPITRE QUARANTIÈME.

TELL BEROUEH. — BEROUEH (E'BRON). — BIR ES-SAFA. — KHARBET RAS EZ-ZEITOUN. — MIA'AR. — CHA'AB (SAAB).

TELL BEROUEH.

Le 5 août, à quatre heures cinquante-cinq minutes du matin, je traverse, vers le nord, des champs couverts de doura.

A cinq heures dix minutes, je franchis un petit *oued* sans eau, et ma direction est alors celle du nord-nord-ouest.

A cinq heures vingt-cinq minutes, un puits muni de son réservoir m'est désigné sous le nom de Bir Beroueh. Il est situé au bas et au sud-ouest d'un *tell* considérable, appelé Tell Beroueh. Cette colline, qui s'étend principalement de l'ouest à l'est, paraît avoir été environnée d'un mur à sa partie inférieure, et autour d'elle on remarque de belles plantations de figuiers. En la gravissant vers l'ouest, où elle est plus facilement accessible, car des trois autres côtés elle est presque abrupte et hérissée de ronces et de broussailles, on parvient sur un plateau aujourd'hui en partie cultivé, et séparé en plusieurs compartiments au moyen de petits murs d'enclos en pierres sèches; mais jadis quelques constructions s'y élevaient.

BEROUEH (E'BRON).

A une faible distance à l'est de ce *tell*, un village du même nom couronne une colline voisine. Il est composé de Musulmans et de Chrétiens. Ceux-ci sont Grecs schismatiques, et possèdent une chapelle de date récente. Peut-être est-il permis de reconnaître, dans

ce village, la ville de E'bron, en grec Ἑλβών, en latin *Abran*, signalée comme appartenant à la tribu d'Aser[1].

BIR ES SAFA.

A six heures trente minutes, je redescends vers l'est, puis vers le sud-est, des pentes plantées de figuiers et d'oliviers.

A six heures quarante-cinq minutes, j'atteins la riche vallée de l'Oued Cha'ab, et, après avoir franchi le lit actuellement desséché du torrent qui la sillonne, je continue à m'avancer vers le sud, à travers des plantations de cotonniers ou des champs de sésame.

A six heures cinquante minutes, ma direction est celle de l'est-sud-est.

A sept heures, je passe auprès d'un puits appelé Bir es-Safa. Il est en partie bâti et en partie creusé dans le roc. La colline rocheuse qui le domine vers le sud a été jadis exploitée comme carrière, et plusieurs grottes ont été pratiquées dans ses flancs, mais aucune ruine ne la couvre, ainsi qu'on pourrait s'y attendre, à cause du voisinage de ce puits.

KHARBET RAS EZ-ZEITOUN.

A sept heures cinq minutes, je poursuis ma route vers l'est-sud-est. La vallée se resserre de plus en plus.

A sept heures vingt-cinq minutes, je gravis des pentes rocheuses et hérissées de lentisques, et, à sept heures trente minutes, je foule les vestiges d'un fort ancien village, appelé Kharbet Ras ez-Zeitoun. Il est renversé de fond en comble au milieu d'épaisses broussailles. Les quelques maisons dont il se composait avaient été bâties avec des blocs assez mal équarris, extraits des flancs de la colline. Plusieurs caveaux creusés dans le roc y sont en partie comblés. Une plantation d'oliviers, en arabe *zeitoun*, au bas de la hauteur où il est situé, lui a fait donner le nom qu'il porte.

[1] *Josué*, c. XIX, v. 98.

MIA'AR.

A sept heures cinquante-cinq minutes, je suis vers l'est-sud-est une gorge étroite, où serpente l'Oued el-Mia'ar, et que bordent de hautes collines revêtues de lentisques et d'âpres rochers. Cette gorge s'élève d'abord comme par étages successifs.

A huit heures vingt-cinq minutes, la montée devient plus raide.

A huit heures trente-deux minutes, après avoir gravi des pentes très escarpées, je parviens à Mia'ar.

Ce village occupe le sommet d'une colline dont l'altitude est au moins de 300 mètres. Il contient 500 habitants, tous Musulmans. Au medafeh, je remarque plusieurs tronçons de colonnes, trois chapiteaux brisés et un certain nombre de belles pierres de taille, provenant d'un ancien édifice renversé. Autour des aires, j'observe de même beaucoup de blocs d'apparence antique disposés en rond. A des temps plus ou moins reculés appartiennent également des puits, des citernes, des caveaux et des tombeaux creusés dans le roc.

CHA'AB (SAAB).

A neuf heures trente minutes, je descends vers le nord par un sentier extrêmement rapide, et, inclinant ensuite un peu vers le nord-ouest, je fais halte, à dix heures dix minutes, près du puits de Cha'ab, non loin duquel je fais dresser ma tente.

Ce puits a 33 mètres de profondeur et est presque entièrement creusé dans le roc; il est certainement antique. Le réservoir muni d'auges qui y est attenant a été construit avec des blocs qui proviennent pareillement d'anciennes constructions. On y remarque notamment la cuve d'un sarcophage dont la face visible est ornée de disques et de guirlandes de fleurs assez élégamment sculptés. Près de là, sur une belle pierre, est figuré un vase à deux anses, d'une forme très gracieuse.

Le village de Cha'ab se compose de quatre quartiers, s'élevant doucement sur les flancs inférieurs d'une petite montagne. Les habitants sont, pour la plupart, Musulmans, et atteignent le chiffre de 800 âmes, y compris une vingtaine de familles qui professent la religion grecque schismatique. Les Musulmans y ont deux mosquées et deux *oualy*. L'une de ces mosquées passe pour être sur l'emplacement et pour avoir été bâtie avec les débris d'une ancienne synagogue. J'y observe plusieurs fûts mutilés de colonnes de différents diamètres, un chapiteau ionique, beaucoup de belles pierres de taille et un fragment de sculpture.

A l'est du village, des citernes et des tombeaux pratiqués dans le roc méritent d'être visités, et prouvent l'antique importance de cette localité. Josèphe la mentionne sous le nom de Saab, comme étant la patrie d'Éléazar, fils de Saméas, qui se distingua par des prodiges de force et de courage en défendant Jotapata :

Alors parut un héros juif, dont le nom est digne d'être célébré et transmis à la postérité. Il était fils de Saméas, et s'appelait Éléazar. Sa patrie était Saab, en Galilée [1].

Elle est signalée également par les talmudistes. C'était le berceau de Rabbi Meni [2].

[1] *Guerre des Juifs*, l. III, c. VII, § 21. — [2] *Géographie du Talmud*, p. 278.

CHAPITRE QUARANTE ET UNIÈME.

KHARBET YA'NIN. — KHARBET DJALOUN. — MEDJDEL KEROUM.

KHARBET YA'NIN.

Le 6 août, à quatre heures quarante-cinq minutes du matin, je suis vers l'ouest la belle vallée de Cha'ab, au milieu de plantations d'oliviers et de champs cultivés en sésame.

A cinq heures dix minutes, j'arrive aux ruines dites Kharbet Ya'nin. Actuellement très confuses, elles sont les restes d'un ancien village, dont les maisons couvraient autrefois les pentes et le sommet d'une colline qui s'élève isolée par étages successifs au milieu de la vallée. L'emplacement de ce village renversé a été depuis longtemps livré à la culture, et les matériaux des habitations démolies ont servi à construire de petits murs en pierres sèches pour délimiter des enclos différents, où croissent des figuiers et des grenadiers.

Au bas de la colline est un puits antique, muni de son réservoir.

KHARBET DJALOUN.

A cinq heures trente-deux minutes, redescendu de cette colline, je franchis, vers le nord, l'Oued Cha'ab, qui sillonne d'est en ouest la vallée de ce nom, et, à cinq heures quarante-cinq minutes, je commence à gravir péniblement, par un sentier qui décrit de nombreux lacets, et qui souvent ressemble à un escalier, les flancs escarpés et hérissés de broussailles du Djebel Kenitrah.

A six heures dix minutes, je chemine quelque temps sur un plateau élevé, d'où la vue est très étendue.

A six heures quatorze minutes, je redescends vers le nord-est, et, à six heures dix-huit minutes, je parviens au Kharbet Djaloun. Là, sur les pentes septentrionales et inférieures de la montagne, sont les ruines d'un village détruit, sur l'emplacement duquel ont poussé d'énormes touffes de lentisques, des caroubiers, des chênes et plusieurs magnifiques térébinthes tombant de vétusté. Les arasements de deux constructions rectangulaires en pierres de taille de moyenne dimension sont seuls reconnaissables; de nombreux débris de poterie jonchent partout le sol.

MEDJDEL KEROUM.

A sept heures, je continue à descendre dans la direction du nord-est.

A sept heures sept minutes, je suis au bas de la montagne, et une magnifique vallée se déroule devant moi. Bordée au nord par d'âpres montagnes, plus élevées que celles qui la limitent au sud, elle s'étend d'ouest en est, et forme une frontière toute naturelle entre la basse et la haute Galilée. D'une grande fertilité, elle est en partie couverte de vieux oliviers plusieurs fois séculaires, ou cultivée en blé, en doura, en coton et en sésame. C'est la route la plus généralement suivie pour se rendre de Saint-Jean-d'Acre à Safed. Sa largeur est tantôt de 400 pas, tantôt de 600, tantôt même de 900. Sa longueur est de plusieurs heures de marche. Les Arabes ne la désignent pas d'ordinaire sous une dénomination générale et unique, mais ils lui donnent tour à tour les différents noms des villages que l'on y rencontre.

Je la suis dans la direction de l'est, et, à sept heures trente minutes, je fais halte à Medjdel Keroum, où l'on dresse ma tente sous de beaux oliviers.

Ce village, appelé également par d'autres Medjed el-Keroum, s'élève sur les dernières pentes méridionales et au pied du Djebel Mahouz. Composé exclusivement de Musulmans, et divisé en trois quartiers sous la juridiction de trois cheikhs différents, il compte

800 habitants. Aucune antiquité n'y attire mon attention; néanmoins, il a dû succéder à une ancienne bourgade, dont il ne subsiste plus que le grand puits creusé dans le roc qui est au bas du village, et qui fournit toujours une eau très abondante, bien que l'on y puise presque incessamment.

CHAPITRE QUARANTE-DEUXIÈME.

BIRKET EL-BA'NEH. — KHARBET MAHOUZ. — KALA'T TOUFANIEH. — KASR MEBLIEH. — KHARBET MEBLIEH. — RETOUR À MEDJDEL KEROUM.

BIRKET EL-BA'NEH.

Le 7 août, à cinq heures du matin, laissant ma tente à Medjdel Keroum, je m'avance vers le nord-est, à travers un vieux bois d'énormes oliviers.

A cinq heures vingt minutes, je gravis, vers le nord-nord-est, des pentes également couvertes d'oliviers, mais beaucoup plus jeunes, et bientôt j'arrive à un grand bassin long de 200 pas au moins sur une centaine de large. Creusé dans un roc très tendre et muré d'un côté, il recueille toutes les eaux pluviales qui descendent des hauteurs voisines, et sert à abreuver les troupeaux et les bêtes de somme des deux villages auprès desquels il est situé. On l'appelle Birket el-Ba'neh.

KHARBET MAHOUZ.

Je poursuis mon ascension vers le nord, passant, sans les visiter, non loin à l'ouest des deux villages d'El-Ba'neh et de Deir el-Asad, que je dois examiner le lendemain.

Les flancs de la montagne sont cultivés par terrasses successives, et de gros murs de soutènement d'apparence antique constituent différentes plates-formes en retraite les unes au-dessus des autres, où croissent des oliviers gigantesques, dont le tronc très développé et les nombreux rejetons accusent l'âge vénérable.

A cinq heures trente-deux minutes, la montée devient plus raide;

aux oliviers succèdent des broussailles et des herbes épineuses et odorantes.

Après une ascension pénible vers le nord-ouest, puis vers l'ouest-nord-ouest, je parviens, à cinq heures cinquante-cinq minutes, sur un plateau où des chênes verts et des térébinthes croissent au milieu d'un épais fourré de lentisques. De tous côtés des rochers hérissent le sol. Chemin faisant, dans la direction du nord-nord-ouest, je rencontre plusieurs citernes creusées dans le roc.

A six heures quinze minutes, je descends vers le nord-est par un étroit sentier, bordé de hautes broussailles, qu'il faut souvent écarter de la main pour se frayer passage. Un homme seul peut y marcher de front en beaucoup d'endroits.

A six heures trente-huit minutes, parvenu au bas de la descente, je franchis vers le nord l'Oued Mahouz, qui sillonne d'est en ouest une petite vallée, et au delà, sur des pentes soutenues par de gros murs, et qui font vis-à-vis à celles que je viens de descendre, des ruines très considérables attirent mon attention.

Les arasements de nombreuses habitations renversées, qui avaient été bâties avec des pierres de moyenne dimension, mais régulièrement taillées, sont partout reconnaissables. Des citernes et des caveaux pratiqués dans le roc y sont également çà et là visibles. Un grand bassin, moitié creusé dans le roc et moitié construit, mesure 20 mètres sur chaque face. Aujourd'hui en partie comblé, il a perdu presque toute la couche de mortier qui en revêtait autrefois les parois intérieures, et de vieux térébinthes y ont pris racine et s'y sont développés depuis longtemps. A une faible distance de ce réservoir, on remarque, sur une belle plate-forme artificielle, les restes d'une enceinte bâtie avec de magnifiques blocs enlevés à des constructions antérieures. Plusieurs tronçons de colonnes et des linteaux de portes ont été ainsi engagés dans le corps de la bâtisse. Au dedans de cette enceinte, qui mesure 30 mètres de long sur 28 mètres de large, on heurte des amas de pierres de taille, au milieu d'un fourré presque inextricable de térébinthes, et l'on s'aperçoit qu'elle avait été divisée en plusieurs petits compartiments voûtés.

A l'est de cette enceinte, et y attenant, s'élevait une église, bouleversée maintenant de fond en comble, et dans l'intérieur de laquelle d'autres térébinthes ont également envahi l'emplacement des nefs.

Des trois absides qui en terminaient le chevet oriental il ne subsiste plus que le blocage, toutes les pierres de taille qui en formaient le parement extérieur ayant été enlevées.

Plus haut, sur les flancs de la montagne, les assises inférieures d'une espèce de tour carrée, qui avait été bâtie avec de beaux blocs et renfermait intérieurement une citerne et un magasin voûté, me paraissent antiques. Des chênes verts et des térébinthes l'enveloppent de même de toutes parts.

En continuant à m'élever, comme par étages réguliers et successifs, j'observe les arasements d'autres petites habitations d'apparence fort ancienne. Quelques-unes sont encore munies de leur porte d'entrée rectangulaire, consistant en deux pieds-droits surmontés d'un linteau. La plupart d'entre elles, comme les maisons des fellahs actuels, n'avaient qu'une pièce principale et un rez-de-chaussée où toute la famille était entassée, avec une terrasse plate identique à celles d'aujourd'hui.

Après avoir examiné ces ruines, depuis longtemps sans doute abandonnées, comme l'indique la forêt d'arbres et de broussailles qui a pris possession de l'emplacement qu'elles occupent, je vais visiter, à une faible distance de là vers l'est, sur les dernières pentes d'une colline voisine, deux espèces de petites salles encore debout, parallèles et contiguës et éclairées par des fenêtres extrêmement étroites, semblables à des meurtrières. Les deux portes qui y donnent accès vers l'ouest consistent en pieds-droits monolithes, hauts de $2^{m},10$, que couronnent des linteaux également monolithes, dont l'un, assez grossièrement équarri, est marqué au centre d'une croix à branches égales encadrée dans un cercle, et l'autre est orné de losanges qu'environnent des moulures rectilignes figurant un cadre oblong. Les murs de ces deux salles, qui mesurent 18 mètres de long, sont construits avec des blocs plus ou moins réguliers et jointoyés avec des

éclats de pierres. Leur orientation et la croix gravée au-dessus de la porte d'entrée de l'une d'elles m'ont fait supposer que celle-ci était une ancienne chapelle, contemporaine au moins de l'époque des Croisades, si même elle ne remonte pas à des temps antérieurs à l'arrivée des Croisés. La seconde serait une habitation attenante.

Les débris de la petite ville que je viens de décrire s'appellent Kharbet Mahouz. Ce nom est certainement antique, car le Talmud de Babylone signale sur les bords du Tigre une ville nommée *Mahouza*, en hébreu מחוזא [1]. Quant à celle dont il s'agit ici, elle n'est mentionnée par aucun écrivain ancien, ce qui ne prouve nullement qu'elle ne remonte pas à l'époque judaïque.

Plusieurs des constructions que l'on y remarque à l'état de ruines semblent dater du moyen âge, mais d'autres accusent un âge plus reculé. Aujourd'hui, elles ne sont connues que des pâtres qui y mènent paître leurs troupeaux et des bûcherons qui y vont couper des broussailles ou des arbres pour faire du charbon.

KALA'T TOUFANIEH.

A huit heures quarante minutes, je quitte les ruines de Mahouz, pour gravir vers l'ouest des pentes boisées et parsemées de rochers. Le sentier, étroit et parfois pratiqué en escalier, serpente au milieu d'un épais fourré de térébinthes, de chênes verts et de lentisques.

A neuf heures cinq minutes, j'arrive, après une montée continue, au bas d'un sommet rocheux dont l'altitude est de 530 mètres au-dessus de la Méditerranée. C'est l'un des points culminants de la montagne dite Djebel er-Rous. Il est couronné par les restes d'une petite forteresse construite avec de gros blocs rectangulaires et depuis longtemps renversée. Des broussailles presque inextricables en rendent l'accès et l'examen très difficiles. Plusieurs citernes l'alimentaient d'eau. Cette forteresse m'est indiquée par mon guide sous le nom de Kala't Choufanieh ; mais, à mon retour à Medjdel

[1] Talmud de Babylone, *Berakhoth*, 59 *b*.

Keroum, j'appris qu'on la désignait plus habituellement sous celui de Toufanieh.

KASR MEBLIEH.

A neuf heures quinze minutes, je me remets en marche vers le sud.

A neuf heures vingt minutes, je chemine sur un plateau accidenté, hérissé de broussailles et aussi d'âpres rochers de teinte grisâtre, qui émergent du sein des lentisques et des chênes verts.

A neuf heures trente-cinq minutes, je descends vers le sud-ouest.

A neuf heures quarante-huit minutes, je passe auprès d'un fortin détruit, appelé Kasr Meblieh. Situé sur une colline où les chênes verts abondent actuellement et enveloppent ses débris, il n'offre plus qu'un chaos de ruines; quelques assises seules sont encore en place. Une citerne assez étendue, munie d'un escalier qui permettait d'y descendre, fournissait de l'eau au petit poste qui était placé jadis en cet endroit et qui, avec celui du Kala't Toufanieh, avait pour mission d'assurer la sécurité de la route comprise entre les ruines de Mahouz et celles dont je vais parler.

A dix heures six minutes, je gravis vers l'ouest-nord-ouest des pentes très raides.

KHARBET MEBLIEH.

A dix heures douze minutes, je fais halte au Kharbet Meblieh.

Ce village, habité, il y a peu d'années encore, par des Druses, est maintenant abandonné. Quelques maisons sont debout, d'autres sont déjà à moitié renversées. Un mur d'enceinte, dans la construction duquel on remarque beaucoup de pierres de taille d'apparence antique, mais lui-même d'époque plus récente, les environnait. Plusieurs citernes, actuellement en partie comblées, et un bassin profond, long de 11 mètres sur 10 mètres de large, fournissaient de l'eau aux habitants, car les sources manquent sur ce plateau élevé. Ce bassin, en grande partie creusé dans le roc, était autrefois recouvert par de belles dalles reposant sur des arcades cintrées en

pierres de taille; des ouvertures étaient seulement ménagées pour puiser de l'eau. Deux de ces arcades sont encore intactes et supportent de grandes dalles.

A l'époque des Croisades, le village dont je parle s'appelait, comme aujourd'hui, Meblieh; son nom antique est resté inconnu; peut-être, sauf quelque petite différence, ressemblait-il au nom actuel.

RETOUR À MEDJDEL KEROUM.

A onze heures, je prends la route du sud-est, et, après une marche pénible, tantôt sur des hauteurs que se disputent les rochers et des broussailles, tantôt sur des pentes très rapides, qui ne sont qu'en partie cultivées, je suis de retour à Medjdel-Keroum, où je retrouve avec joie ma tente, à midi vingt-cinq minutes.

CHAPITRE QUARANTE-TROISIÈME.

EL-BA'NEH (BAÏNAH?). — DEIR EL-ASAD. — RAS ED-DOUEÏR. — KHARBET KABRA (GABARA). — KHARBET EL-KABOU. — KHARBET TELL EL-KEZAZ. — KHARBET RAS ES-SIHEH. — KHARBET BIR EL-KHRADJAB. — NAHEF.

EL-BA'NEH (BAÏNAH?).

Le 8 août, à cinq heures du matin, je quitte définitivement Medjdel Keroum, et, prenant la direction du nord-est, j'arrive, à cinq heures vingt-sept minutes, à El-Ba'neh. Ce village est composé de Druses et de Grecs schismatiques. Les premiers y ont une mosquée qui passe pour avoir été bâtie sur l'emplacement d'une ancienne église, à laquelle appartenait une grande cuve baptismale monolithe que l'on voit encore non loin de là. En outre, le gros mur formant terrasse qui entoure cet édifice est en partie construit avec de beaux blocs d'apparence antique.

L'église des Grecs a été nouvellement rebâtie sur les ruines d'une autre, également fort ancienne et dédiée à sainte Barbe. Elle est propre, bien tenue, et le cimetière chrétien l'environne.

En dehors et au bas du village, dans un enclos planté de vieux oliviers, je jette un coup d'œil, en passant, sur la cuve d'un grand sarcophage antique dont le couvercle a disparu.

El-Ba'neh est peut-être la ville de *Baïnah*, באינה, signalée dans le Talmud de Jérusalem[1]. Je dis *peut-être*, car la position de cette localité n'est pas indiquée avec précision par les talmudistes, et il ne faut admettre cette conjecture qu'avec quelque réserve.

[1] Neubauer, *Géographie du Talmud*, p. 235.

DEIR EL-ASAD.

A six heures, je traverse vers l'est une petite vallée couverte d'admirables oliviers, que les habitants eux-mêmes font dater de l'époque romaine, ou tout au moins de celle qui précéda l'invasion musulmane; puis je monte vers le nord au village de Deir el-Asad, que j'atteins à six heures quinze minutes. Les maisons de ce village, exclusivement habité par des Druses, au nombre de 450 environ, s'élèvent les unes au-dessus des autres sur des terrasses successives. On y admire, sur une belle plate-forme, les restes d'une élégante église de l'époque des Croisades.

Construite avec de petites pierres de taille très régulières, elle avait trois nefs et trois absides. Ses fenêtres étaient étroites et ébrasées comme de véritables meurtrières, et plusieurs détails de son architecture accusent un art véritable. Malheureusement, les Druses l'ont à moitié démolie, et ce qu'ils ont épargné de cet édifice a été transformé par eux en étable. On n'y peut faire un pas sans enfoncer dans un épais fumier, accumulé là depuis de longues années.

Près de cette église, un vaste magasin voûté, en partie conservé, paraît dater pareillement du temps des Croisades. Il en est de même d'une tour carrée, qui sert aujourd'hui de demeure à une famille.

Au bas du village, un *oualy* musulman est consacré à Cheikh el-Asad. Dans la cour qui le précède s'élève un joli palmier. On y observe aussi plusieurs fûts mutilés de colonnes qui proviennent probablement de l'église dont j'ai parlé. Le mur qui l'environne a également emprunté la plupart des beaux matériaux qui le composent, soit à cette église, soit même à quelque autre édifice antérieur.

Au bas du village coule une source, qui appartient en commun aux habitants de Cheikh el-Asad et d'El-Ba'neh. Le grand bassin dont il a été fait mention précédemment est de même la propriété indivise de ces deux villages, qui autrefois avaient en outre des citernes, actuellement presque toutes comblées.

RAS ED-DOUEÏR.

A sept heures cinquante-cinq minutes, je descends vers le sud, et, à huit heures dix minutes, je suis au pied de la colline dite Ras ed-Doueïr.

Les flancs de cette colline, principalement vers le nord et vers l'est, sont formés de couches successives d'énormes rochers en retraite les uns au-dessus des autres, semblables à des gradins gigantesques. Ailleurs, elle est plus facilement accessible.

A huit heures vingt minutes, j'en atteins le sommet. Il est précédé de plusieurs plates-formes elliptiques, ménagées par la main de l'homme et soutenues par des murs d'appui. Sur celle qui environne le sommet, je remarque un certain nombre de cubes de mosaïque épars çà et là; mais aucune autre trace de construction n'est actuellement visible. Quant au plateau supérieur, il était entouré d'un mur d'enceinte, construit avec des pierres plus ou moins bien équarries et reposant sans ciment les unes au-dessus des autres, autant qu'on peut en juger par quelques assises encore debout vers l'est et vers le nord. A l'extrémité méridionale de cette enceinte, est une grande citerne creusée dans le roc; une citerne plus vaste encore, et divisée en trois compartiments, avait été pratiquée à l'extrémité opposée.

Cette enceinte, du reste peu considérable, paraît avoir été celle d'un poste militaire. Toutefois, le nom de Doueïr ou *petit couvent* semblerait faire penser qu'un établissement chrétien s'élevait jadis en cet endroit. Des fouilles seules pourraient nous éclairer sur ce point.

KHARBET KABRA (GABARA).

A 250 pas à l'est de la colline précédente, une autre plus étendue a servi autrefois d'assiette à une petite ville, rasée de fond en comble depuis longtemps, et dont il ne subsiste plus qu'une dizaine de citernes creusées dans le roc, quelques restes de murs et des amas

de pierres indistincts, au milieu desquels j'ai remarqué çà et là des cubes de mosaïque. De vieux oliviers couvrent actuellement les pentes inférieures de cette colline, disposées en terrasses circulaires par le travail de l'homme; ailleurs, le sol a été cultivé en blé, et la charrue a souvent passé sur l'emplacement d'habitations démolies.

On donne à ces ruines le nom de Kharbet Kabra. Ce nom fait songer immédiatement à celui de Gabara, attribué par Josèphe à l'une des villes de la Galilée.

Nous lisons dans la *Vie* de cet historien le passage suivant:

Les peuples voisins, les Gadaréniens, les Gabaréniens, les Soganéens et les Tyriens, ayant rassemblé une grande armée, attaquèrent Gischala et s'en emparèrent de force[1].

Dans un autre passage du même écrit, Gabara est citée avec Tibériade et Sepphoris, comme étant l'une des plus grandes villes de la Galilée:

Jean, fils de Lévi, espérant mettre un terme à ma bonne fortune, s'il parvenait à exciter contre moi la haine de ceux qui m'étaient soumis, sollicita à la défection à ma cause, pour s'attacher à la sienne, les habitants de Tibériade et de Sepphoris, pensant bien que ceux de Gabara m'abandonneraient également; car ce sont là les plus grandes villes de la Galilée[2].

Comme la colline de Kabra n'a tout au plus qu'un kilomètre de pourtour, et que, par conséquent, comme je l'ai dit tout à l'heure, elle n'a pu être le site que d'une petite ville, il faut ou renoncer à l'identification du Kharbet Kabra avec la ville de Gabara, ou admettre, ce qui est très possible, que cette colline ne formait qu'un des quartiers de la ville ainsi appelée, et que celle-ci comprenait dans son enceinte, au bas de la colline qui lui servait d'acropole, un beaucoup plus vaste espace, où la culture aura peu à peu fait disparaître les traces d'habitations.

Vespasien, en s'avançant de Ptolémaïs vers la Galilée et pénétrant dans cette contrée, s'empara de Gabara, qu'il réduisit en cendres.

[1] *Vie de Josèphe*, § 10. — [2] *Ibid.* § 25.

Josèphe, à la vérité, en racontant ce fait, parle de la ville des Gadaréniens, au lieu de celle des Gabaréniens[1]; mais le savant Reland a depuis longtemps prouvé qu'il faut lire ici Πόλις τῶν Γαβαρέων et non Πόλις τῶν Γαδαρέων. Cette rectification très simple, mais en même temps très essentielle, est en effet exigée par la suite même du récit et des différentes opérations militaires entreprises par Vespasien. Ce n'est que plus tard qu'il se rendit maître de Gadara, au delà du Jourdain.

KHARBET EL-KABOU.

A neuf heures quarante minutes, je me remets en marche vers le sud à travers une plaine couverte d'oliviers ou cultivée en blé.

A neuf heures quarante-cinq minutes, j'incline vers le sud-est, et, après une légère montée au milieu d'un fourré de lentisques, de chênes verts et de hautes herbes odorantes, j'arrive, à neuf heures cinquante minutes, au Kharbet el-Kabou. J'examine d'abord une enceinte carrée, mesurant environ 35 pas sur chaque face, et dont les murs, épais de $1^{m},10$, ont été construits avec des blocs assez considérables, mais peu réguliers. Les interstices des joints sont remplis avec de menus matériaux. Au centre de cette enceinte a été pratiquée une citerne, actuellement bouchée, et à droite et à gauche règnent deux espèces de grandes salles voûtées qui sont à moitié écroulées, et dont la partie encore debout sert actuellement d'étable à des bergers. Cette enceinte, qui est peut-être antérieure à l'époque des Croisades, sans être néanmoins antique, me paraît avoir eu une destination militaire.

Non loin de là est un bassin elliptique, en partie creusé dans le roc et en partie bâti, près duquel on remarque une grande citerne, aux trois quarts comblée et dans le sein de laquelle des térébinthes ont pris racine.

En dehors également et dans le voisinage de l'enceinte, le sol est jonché de gros blocs, plus ou moins bien équarris, provenant

[1] *Guerre des Juifs*, l. III, c. VII, § 1.

de constructions renversées; les assises inférieures d'une longue salle jadis voûtée sont même encore visibles.

Plus loin, vers l'est, les arasements d'un édifice complètement renversé et dont il subsiste quelques beaux blocs, qui paraissent en place, percent au milieu des broussailles.

KHARBET TELL EL-KEZAZ.

A dix heures vingt-cinq minutes, je poursuis ma route dans cette direction, et, à dix heures trente-trois minutes, je commence à gravir les pentes rocheuses du Tell el-Kezaz. Quelques cubes de mosaïque épars sur le sol, un grand pressoir à huile à deux compartiments carrés, l'un supérieur et l'autre inférieur, communiquant ensemble au moyen d'une ouverture et entièrement pratiqués dans le roc, près de là une citerne, le tout d'apparence antique, attirent successivement mon attention. Quant au sommet du *tell*, il est peu étendu et couvert de broussailles. On y remarque les arasements d'un mur construit avec des pierres régulières de moyenne dimension, qui délimitait une petite enceinte, et une seconde citerne, creusée dans le roc. Ces ruines, qui sont celles, soit d'un poste militaire, soit plutôt d'une sorte d'ancienne villa, portent le nom de Kharbet Tell el-Kezaz ou de Kharbet Thiret el-Kezaz.

KHARBET RAS ES-SIHEH.

A dix heures cinquante minutes, je me remets en marche vers le nord-est, et, à onze heures, je parviens au pied d'une autre colline beaucoup plus considérable, qui, rien qu'à la voir de loin, révèle le travail de l'homme, par l'heureuse disposition des rampes qui y conduisent et des différentes plates-formes circulaires qui l'entourent successivement. Jadis occupées par des habitations, elles sont actuellement livrées à la culture, et, sauf de nombreux tessons de poterie et quelques cubes de mosaïque qui jonchent çà et là le sol, on n'y observe plus aucun vestige de construction antique. Seulement, par-

tout où le roc paraît et présente une surface assez large et une profondeur assez grande pour être excavé en citerne, il a été creusé dans ce but. Sur le plateau supérieur, les ruines abondent, et en même temps les arbres et les broussailles. Au dedans d'une enceinte construite en gros blocs, dont les traces sont facilement reconnaissables, des tas de pierres de différentes grandeurs, provenant de maisons renversées, sont dispersés au milieu d'un fourré de térébinthes, de chênes verts et de lentisques. Les vestiges d'un bel édifice en pierres de taille, et orné jadis de colonnes dont les tronçons mutilés attestent l'ancienne élégance, sont également visibles. A quelque distance de là, un ancien bassin, en partie bâti et en partie creusé dans le roc, mesure 20 pas de long sur 10 de large. Environné actuellement de térébinthes, il est à moitié comblé.

Au bas de cette même colline, vers le nord, est un autre grand bassin construit. Beaucoup plus vaste que le précédent, il est aux trois quarts rempli de terre.

Toutes les ruines que je viens de signaler et de décrire sont, comme on le voit, très rapprochées les unes des autres. Les dernières portent le nom de Kharbet Ras es-Siheh.

KHARBET BIR EL-KHRADJAB.

A midi trente-cinq minutes, je laisse à ma droite, sur les pentes du Djebel el-Kemmaneh, un petit village ruiné, appelé Kharbet Bir el-Khradjab, et, m'avançant vers le nord, je traverse les flancs inférieurs d'une colline rocheuse, jadis exploitée comme carrière sur certains points, appelée Ras ed-Dhaher.

NAHEF.

A une heure, je descends dans une vallée cultivée en doura, puis je monte vers le nord-nord-est des pentes assez douces d'abord et un peu plus raides ensuite, cultivées en partie de la même manière.

A une heure trente minutes, je fais halte à Nahef. Ma tente est dressée auprès d'une source abondante, sous un bois d'oliviers plusieurs fois séculaires.

Le village de Nahef est situé sur une colline dont les étages successifs, soutenus par des murs d'appui probablement fort anciens, sont, vers le bas, plantés de figuiers et d'oliviers et, vers le haut, couverts d'habitations. Plusieurs de ces maisons offrent à ma vue de belles pierres de taille, évidemment antiques, mêlées à des matériaux plus médiocres.

Près d'une petite mosquée, un certain nombre de blocs réguliers et trois fûts de colonnes brisés prouvent qu'en cet endroit s'élevait jadis un édifice, aujourd'hui détruit de fond en comble. Était-ce une synagogue, transformée plus tard en église ? Je l'ignore. Autour des aires et les délimitant, de magnifiques blocs antiques attirent pareillement mon attention.

Deux rues principales descendent vers le nord du village et aboutissent à une vallée, où croissent de superbes oliviers ; puis une montée conduit, à travers d'autres plantations d'oliviers, à la source dont j'ai fait mention, et qui jaillit des flancs d'une haute montagne. Ses eaux sont d'abord recueillies dans la cuve d'un antique sarcophage, servant d'auge, dont les faces sont ornées de disques et de guirlandes élégamment sculptés ; ensuite elles se répandent dans un premier bassin, et de là s'écoulent en plusieurs ruisseaux, soit dans un second bassin inférieur, où l'on abreuve les troupeaux et les bêtes de somme, soit dans des jardins qu'elles fertilisent.

En résumé, Nahef, grâce à cette source précieuse, a dû jouir autrefois d'une certaine importance, bien que l'histoire dans l'antiquité l'ait complètement passée sous silence. Sa population actuelle est approximativement de 400 Musulmans, auxquels il faut joindre quelques familles appartenant à la religion grecque schismatique. A l'époque des Croisades, ce village est cité sous le nom de Nef.

CHAPITRE QUARANTE-QUATRIÈME.

SEDJOUR (CHIZOUR). — ER-RAMEH (HA-RAMAH). — KHARBET EL-KEMMANEH. A'ÏN TANNOUR.

SEDJOUR (CHIZOUR).

Le 9 août, à cinq heures quinze minutes du matin, je quitte la source de Nahef, et je suis vers l'est un sentier pratiqué sur les flancs de la montagne.

A cinq heures quarante-cinq minutes, j'arrive à Sedjour. C'est aujourd'hui un petit village, habité par des Druses; il est situé sur une colline qui autrefois était entièrement couverte de maisons. Au bas, quelques jardins sont plantés de figuiers, d'oliviers, de grenadiers et de mûriers.

Dans le Talmud, cette localité est mentionnée sous le nom de Chizour, en hébreu שִׁיזוּר [1].

ER-RAMEH (HA-RAMAH).

A six heures dix minutes, je poursuis ma route vers l'est.

A six heures quinze minutes, je passe auprès d'une source dite A'ïn Sedjour. C'est là que les femmes et les jeunes filles du village vont puiser de l'eau ; elle arrose aussi plusieurs jardins.

A six heures trente minutes, je franchis l'Oued Adjourf, dont le lit est à sec la plus grande partie de l'année.

A six heures trente-cinq minutes, le sentier où je chemine commence à être bordé de vieux oliviers, de figuiers, de grenadiers et de vignes qui rampent à terre.

[1] Mischna, *Demoï*, IV, 3.

A six heures quarante minutes, je parviens à une fontaine dont l'eau fertilise des jardins plantés de citronniers et de cognassiers. Bientôt après j'atteins Er-Rameh.

Ce village, composé de 800 habitants, moitié Druses et moitié Grecs schismatiques, et divisé, par conséquent, en deux quartiers différents, s'élève sur les pentes d'une colline adossée elle-même à des hauteurs beaucoup plus considérables. Les maisons s'étagent les unes au-dessus des autres.

Sur le point culminant on remarque les ruines d'un petit fort d'origine musulmane. Au milieu du village, une source abondante fournit de l'eau à tous les besoins des habitants, et coule ensuite en ruisseaux pour arroser des plantations d'arbres à fruits et de légumes.

Les Chrétiens ont une église, récemment rebâtie et consacrée à saint Georges.

Er-Rameh passe pour avoir succédé à l'antique ville de Ha-Ramah, en hébreu הָרָמָה, en grec Ἀραήλ, en latin *Arama*, signalée dans le livre de Josué parmi les places fortes de la tribu de Nephthali :

35. Civitates munitissimæ Assedim, Ser et Emath, et Reccath, et Cenereth,
36. Et Edema et Arama, Asor [1].

KHARBET EL-KEMMANEH.

A huit heures vingt-cinq minutes, je descends vers le sud du village à travers des vergers fertiles ; la vigne y abonde et y réussit parfaitement. Aucun appui n'en soutient les ceps.

A huit heures trente minutes, je passe auprès d'une source, appelée A'în es-Serar ; le ruisseau qu'elle forme est divisé en plusieurs rigoles, qui serpentent dans des jardins.

Ma direction est alors celle de l'est, et bientôt aux citronniers, aux cognassiers et aux figuiers succèdent de vieux oliviers. Ils croissent au milieu de menus matériaux, épars en grand nombre sur le sol. Au

[1] *Josué*, c. XIX, v. 35 et 36.

dire des habitants de Rameh, la ville antique qu'a remplacée leur village s'étendait jadis jusque-là.

A huit heures quarante minutes, je recommence à descendre vers le sud.

A huit heures cinquante minutes, je traverse une vallée et, immédiatement après, je gravis les premières pentes du Djebel Kemmaneh.

A huit heures cinquante-cinq minutes, je laisse à ma gauche les restes d'une enceinte construite en gros blocs à peine équarris et non cimentés. Était-ce un ancien poste militaire, destiné à défendre les approches de la montagne? Ou bien était-ce tout simplement un enclos fait pour renfermer des troupeaux?

En poursuivant vers le sud l'ascension de la montagne, je remarque que les broussailles, d'abord peu denses et clairsemées, deviennent ensuite plus épaisses. Le fourré à travers lequel je grimpe péniblement, sous les rayons d'un soleil ardent, se compose de chênes verts, d'arbousiers, de caroubiers et de lentisques.

A neuf heures trente minutes, je franchis successivement plusieurs ravins, dont l'un a été autrefois cultivé. On y observe quelques débris d'habitations renversées.

A neuf heures quarante-cinq minutes enfin, j'atteins l'un des sommets de la montagne. Son altitude est de 600 mètres environ. Il est couronné par des ruines, appelées Kharbet el-Kemmaneh et qui consistent principalement en une enceinte rectangulaire, mesurant 45 pas de long sur 35 de large. Les assises inférieures, qui sont encore debout, montrent qu'elle avait été construite avec de gros blocs non cimentés plus ou moins réguliers, dont les joints étaient remplis et bouchés avec des éclats de pierres. Deux citernes l'avoisinent. En cherchant à pénétrer dans l'intérieur de cette enceinte, qu'a envahi un fourré très compact d'arbres et de broussailles, j'y heurte seulement des pierres d'assez grandes dimensions éparses sur le sol, mais sans pouvoir distinguer aucune trace de compartiments bien distincts. Alentour règne une sorte de plate-forme, que jonchent çà et là des cubes de mosaïque, et un peu plus bas, vers l'est, d'autres ves-

tiges d'anciennes constructions attirent mon attention. La ruine principale que je viens de signaler est ou celle d'un petit fort, ou celle d'un téménos sacré, dédié jadis à quelque divinité adorée sur un haut lieu.

A'ÏN TANNOUR.

A dix heures cinquante minutes, je redescends par le même sentier qui m'avait conduit au Kharbet el-Kemmaneh.

Parvenu, à onze heures quarante minutes, au pied septentrional de la montagne, je suis vers le sud-est une étroite vallée, que sillonne l'Oued es-Sellameh.

La source jaillit de dessus un rocher, et forme aussitôt un ruisseau abondant et intarissable qui coule, soit dans l'*oued* de ce nom, soit dans un canal latéral, qui en longe les contours et qui, 150 pas plus loin vers le sud, va se réunir à un second canal, qu'alimentent les eaux d'une autre source, appelée A'ïn Tannour. Celle-ci bouillonne avec force au fond d'un petit bassin, dans lequel se jouent de nombreux poissons. L'eau en est claire et transparente et m'invite à camper auprès.

Je fais donc vers midi dresser ma tente à quelques pas de là, non loin d'un moulin dont la meule est mise en mouvement par le ruisseau canalisé qui dérive de ces deux sources.

CHAPITRE QUARANTE-CINQUIÈME.

EL-MERHAR. — MANSOURAH. — KHARBET KAISARIEH. — KHARBET MEMELIA. KHARBET LOUÏZIEH. — KHARBET SELLAMEH (SELAMIS).

EL-MERHAR.

Le 10 août, à cinq heures du matin, je suis d'abord vers le sud les bords sinueux de l'Oued Sellameh. Chemin faisant, je laisse à ma droite plusieurs moulins, les uns abandonnés et à moitié détruits, les autres en pleine activité.

A cinq heures vingt minutes, j'aperçois au delà de l'*oued*, sur sa rive occidentale, l'endroit d'où jaillit la source dite A'ïn et-Tabel, dont les eaux s'écoulent dans le ravin, de plus en plus étroit et profond, qui le resserre.

A cinq heures vingt-cinq minutes, je cesse de descendre cette gorge pour traverser, vers l'est-sud-est, des collines couvertes de lentisques et parsemées de caroubiers.

A cinq heures trente-cinq minutes, je franchis un petit *oued*, appelé Oued A'moud Zahra, puis je gravis de nouvelles pentes hérissées de broussailles. A ce fourré sauvage succèdent ensuite de magnifiques oliviers.

Plusieurs grottes percées dans les flancs de la montagne sont probablement antiques. Le sentier où je chemine a été taillé dans le roc, et dans quelques endroits il est à peine assez large pour livrer passage à un cavalier.

A six heures dix minutes, enfin je parviens à El-Merhar. C'est un grand village de 1,200 habitants, et divisé en trois quartiers, celui des Druses, celui des Musulmans et celui des Chrétiens. Ces derniers sont des Grecs unis; leur église est de date toute récente et est sous

l'invocation de saint Georges. Il y avait autrefois à El-Merhar des citernes, qui sont actuellement comblées ou hors d'usage, et les femmes sont contraintes d'aller péniblement chercher de l'eau jusqu'à la source de Mansourah. Sauf un chapiteau de colonne mutilé, aucun reste d'antiquité n'a attiré mon attention dans ce village, qui néanmoins, comme le suppose avec raison Robinson[1], doit avoir succédé à une ancienne localité, appelée probablement Mea'rah, en hébreu מְעָרָה, « caverne », dénomination identique à celle d'El-Merhar, qui en arabe a la même signification. Cette Mea'rah n'est, du reste, mentionnée nulle part dans l'histoire. Celle dont il est question dans le livre de Josué[2] était dans la dépendance de la ville de Sidon et, par conséquent, doit être cherchée beaucoup plus au nord.

MANSOURAH.

A six heures cinquante minutes, je descends d'El-Merhar, dans la direction de l'est.

A six heures cinquante-cinq minutes, je rencontre une source, mais très peu abondante, puis je monte un étroit sentier, bordé d'énormes cactus qui servent de haies à des plantations de figuiers et d'oliviers.

A sept heures dix minutes, après une courte descente, j'arrive à une seconde source, beaucoup plus considérable, appelée A'ïn Mansourah. Elle coule au fond d'un ravin que surplombent de gigantesques quartiers de rochers. La fontaine où ses eaux sont d'abord recueillies est assiégée incessamment par les femmes d'El-Merhar et de Mansourah, qui viennent y remplir leurs cruches et y laver leur linge. De là aussi sort un ruisseau qui va fertiliser une riante vallée, où croissent pêle-mêle des grenadiers, des figuiers et des citronniers.

Quant au village de Mansourah, il domine à l'est cette vallée et a une population de 200 habitants, tous Druses. Des débris de

[1] *Biblical Researches*, t. III, p. 80. — [2] *Josué*, c. XIII, v. 4.

maisons renversées, sur la partie orientale de la colline qu'il occupe, indiquent qu'il était autrefois plus important qu'aujourd'hui, et l'abondance de la source qui l'avoisine prouve qu'une pareille situation n'avait pas dû être négligée dans l'antiquité. Mais le nom arabe d'El-Mansourah ne nous met nullement sur la voie de celui que le village auquel il est maintenant attaché portait avant la conquête musulmane.

KHARBET KAISARIEH.

A sept heures vingt-cinq minutes, je descends vers l'est-sud-est.

A sept heures trente-quatre minutes, je traverse une vallée plantée de vieux oliviers. A ma gauche se dresse le Djebel et-Thaouïl.

A huit heures, je longe à ma droite les flancs de la montagne dite Ras el-Mell ; ils sont couverts de chênes, de houx et de térébinthes.

A huit heures trente minutes, je monte vers le sud-est et, bientôt après, sur une colline depuis longtemps livrée à la culture; quelques ruines me sont signalées sous le nom de Kharbet Kaisarieh. Là s'élevait autrefois un simple village, et non une ville, comme semblerait le faire croire, au premier abord, le nom de Césarée, que conserve ce monticule, et encore ce village devait-il être fort peu considérable, si l'on en juge par les débris insignifiants qui en subsistent.

KHARBET MEMELIA.

A neuf heures dix minutes, je me remets en marche vers le sud-sud-ouest et, après avoir franchi plusieurs ravins et gravi deux collines, j'arrive, à dix heures quinze minutes, au Kharbet Memelia.

Les ruines ainsi désignées s'étendent au loin sur une haute colline, dont les étages inférieurs, tant au nord qu'au sud, sont cultivés en blé. Le plateau qui la couronne est, au contraire, envahi par des herbes sauvages, des fenouils et des broussailles, que dominent çà et là des térébinthes, des acacias mimosas et des chênes. En le parcourant, je m'aperçois qu'il est presque entièrement parsemé de menus matériaux provenant d'habitations renversées, mais aucune trace d'é-

difice n'est actuellement reconnaissable. Des citernes pratiquées dans le roc et deux grands réservoirs à moitié comblés, destinés à recevoir les eaux pluviales, sont seuls en partie conservés. En outre, une fontaine, appelée A'in Memelia, coule au bas de la colline vers le sud, au milieu d'un bouquet de figuiers; elle est très peu abondante en ce moment.

KHARBET LOUÏZIEH.

A midi quinze minutes, je poursuis ma route vers l'ouest, et, après avoir traversé l'Oued et-Teffah, j'examine, à une heure, quelques ruines peu importantes sur les pentes d'une colline qui regarde vers le sud une riante vallée. On les appelle Kharbet Louïzieh. Ce sont celles d'un petit village, aujourd'hui bouleversé de fond en comble. Il n'en subsiste plus que plusieurs citernes creusées dans le roc, et de l'intérieur desquelles s'élancent des térébinthes et des chênes, qui ont pris racine dans leur cavité à moitié remplie de terre.

KHARBET SELLAMEH (SELAMIS).

A une heure quinze minutes, je descends vers le sud-ouest et, après avoir franchi, à une heure vingt minutes, l'Oued Sellameh, je côtoie vers le nord-ouest les rives de ce ruisseau, qui serpente entre une double bordure d'agnus-castus, au milieu d'une riche vallée plantée d'oliviers séculaires, appartenant les uns au village d'El-Merhar et les autres à celui de Deir Hanna.

A deux heures, je fais halte auprès d'un ancien moulin et au bas d'une colline qui a servi autrefois d'assiette à une petite ville. Isolée de trois côtés, cette colline se rattache, par une étroite langue de terre, aux hauteurs voisines, et est enserrée par deux ravins aux flancs escarpés et rocheux, l'un à l'ouest, l'Oued E'brayeh, et l'autre à l'est, l'Oued Sellameh. Sa position est donc naturellement très forte. Elle s'élève par plusieurs étages successifs, et des rampes régulières, qui semblent en grande partie dues à la main de l'homme, conduisent au plateau supérieur. Là, à l'endroit culminant, on remarque

les vestiges d'une enceinte rectangulaire, mesurant 80 pas de long sur 50 de large, et qui paraît avoir eu une destination militaire. Au dedans de cette enceinte et le long des murs qui la délimitaient, avaient été bâties, tant à droite qu'à gauche, une vingtaine de petites chambres voûtées, et se terminant en terrasses, qui occupaient les longs côtés du rectangle. Cette construction, qui est une sorte de *khan* arabe, ne remonte pas probablement au delà de l'époque des Croisades; elle est, soit musulmane, soit chrétienne. Les pentes de la colline sont parsemées de térébinthes, de caroubiers, d'acacias mimosas, d'oliviers, de touffes de lentisques et de chênes verts; ailleurs, la charrue a repassé bien souvent, et l'on cultive du blé. Mais partout d'innombrables tessons de poterie et des amas de matériaux provenant de maisons renversées jonchent le sol. On rencontre aussi, sur beaucoup de points, des caveaux souterrains et des citernes à moitié comblées, dont l'ouverture agrandie livre passage à des arbres qui ont pris racine et se sont développés dans leur intérieur. Deux pressoirs taillés dans le roc attirent également mon attention.

Ces ruines, aujourd'hui si confuses et qui s'effacent de plus en plus, sont connues sous le nom de Kharbet Sellameh. Ce sont celles de la place que Josèphe appelle Selamis, en grec Σελαμίς, et qu'il fortifia :

Sachant que les Romains allaient envahir la Galilée, Josèphe environna de remparts plusieurs places propres à être fortifiées, telles que Jotapata, Bersabée et Selamis [1].

Dans son autobiographie cet historien rapporte le même fait et cite la même localité sous le nom de village :

Je fortifiai, dit-il, dans la basse Galilée les villes de Tarichées, de Tibériade et de Sepphoris, ainsi que les villages de la grotte d'Arbel, de Bersabée, de Selamis et de Jotapata [2].

Il ne reste maintenant plus rien des fortifications exécutées par

[1] *Guerre des Juifs*, l. II, c. xx, § 6. — [2] *Vie de Josèphe*, § 37.

Josèphe à Selamis, car la grande construction rectangulaire que j'ai signalée sur le sommet de la colline de Sellameh est, selon toute apparence, bien postérieure à cet historien, et les murs d'enceinte qui devaient environner la place ont été complètement démolis.

CHAPITRE QUARANTE-SIXIÈME.

DEIR HANNA. — KHARBET DJEMIEH. — KHARBET EL-NATHEF.
A'RRABEH (A'RABA).

DEIR HANNA.

Le 11 août, à cinq heures dix minutes du matin, je remonte vers le nord l'Oued Sellameh, puis, à cinq heures trente minutes, je traverse vers l'ouest des pentes couvertes de lentisques, de térébinthes, de houx et de chênes. A ma droite, au nord, s'élève le Djebel Kemmaneh, et, à ma gauche, au sud, le Djebel Karkoueh.

A cinq heures quarante-cinq minutes, après une ascension non interrompue, je commence à quitter la direction de l'ouest pour prendre celle du sud.

A six heures, je chemine sur un plateau dominé lui-même, à l'est et à l'ouest, par deux sommets boisés.

A six heures dix minutes, j'en redescends vers le sud-ouest, et, à six heures dix-sept minutes, j'atteins une belle plaine cultivée en sésame et en coton. En y marchant vers le sud, j'arrive bientôt auprès d'un grand réservoir, long de 210 pas sur 212 de large, et qu'environne un petit mur en très mauvais état. C'est là que les habitants de Deir Hanna abreuvent leurs troupeaux et leurs bêtes de somme.

Continuant à m'avancer vers le sud, je traverse de superbes plantations de figuiers, puis je gravis les pentes raides, escarpées et rocheuses de la colline de Deir Hanna. Chemin faisant, je rencontre plusieurs anciennes citernes, abandonnées et sans eau.

Parvenu sur le sommet de la colline, j'examine d'abord vers l'ouest une première enceinte flanquée de tours, qui renfermait des magasins et des écuries; le tout est fort mal entretenu et est rempli

de décombres et d'immondices. De là je monte à la forteresse proprement dite, qui couronne la partie supérieure du plateau. La longueur de cette seconde enceinte est de 190 pas, et sa largeur de 100. Construite en moellons réguliers, elle est flanquée de tours aux quatre angles et au centre.

Bien qu'elle ne date que de l'époque de Dhaher el-A'mer, elle commence à tomber en ruine de toutes parts, et de nombreuses brèches permettent d'y pénétrer. La porte principale regarde l'ouest. Après l'avoir franchie, j'aperçois bientôt à ma droite les restes d'une mosquée bâtie en pierres de taille, et à côté ceux du *seraïa* où habitait autrefois le gouverneur de la place. Une cinquantaine de masures, de misérable aspect et la plupart très délabrées, ont été en outre bâties depuis dans l'intérieur de l'enceinte, et servent actuellement d'asile à une trentaine de familles musulmanes et à quatre familles grecques-unies. Ces dernières possèdent une humble chapelle, aussi pauvre qu'elles-mêmes. La forteresse de Deir Hanna est précédée, à l'ouest et à l'est, de deux tours, destinées à en défendre les approches et qui, situées sur des monticules moins élevés, sont, elles aussi, à moitié renversées.

Quant au nom de Deir Hanna, donné à ce château fort, il dérive probablement de quelque couvent ou de quelque église ainsi appelée et qui s'élevait jadis en cet endroit. Alentour sans doute était une bourgade, peut-être beaucoup plus ancienne, dont la dénomination primitive a complètement disparu.

KHARBET DJEMIEH.

A huit heures vingt minutes, je descends vers l'est-sud-est, par un sentier très rapide qui, sur certains points, a été pratiqué dans le roc.

A huit heures trente-deux minutes, j'atteins une vallée plantée d'oliviers, ou cultivée en sésame.

Après l'avoir traversée, je gravis vers le sud-est les premières pentes du Djebel Hazzoua ; elles sont couvertes de gigantesques oliviers, puis de caroubiers et de térébinthes.

A huit heures quarante minutes, je parviens à une fontaine dite A'în Djemieh. Cette fontaine, attribuée à Dhaher el-A'mer, recueille, au moyen d'un petit conduit souterrain, les eaux d'une source qui se trouve un peu plus haut. C'est là que les femmes de Deir Hanna viennent chercher l'eau dont elles ont besoin, toutes les citernes qui autrefois alimentaient cette localité étant depuis longtemps hors d'usage.

En continuant à monter quelques minutes, je rencontre, sur un petit plateau, les ruines très confuses d'un village peu important, dont il ne subsiste plus qu'une citerne et un caveau creusé dans le roc. Elles me sont désignées sous le nom de Kharbet Djemieh.

A neuf heures, je poursuis mon ascension vers le sud-est, puis vers le sud, au milieu de hautes broussailles, qui dénotent la fertilité naturelle du sol, lequel est çà et là cultivé.

A neuf heures vingt minutes, je chemine sur un haut plateau, dont la terre est excellente et d'où la vue est très étendue.

KHARBET NATHEF.

A neuf heures vingt-cinq minutes, je commence à descendre les pentes méridionales du Djebel Hazzoua.

A neuf heures quarante-cinq minutes, parvenu au bas de la descente, sur la lisière de la vaste plaine d'El-Bathouf, je fais halte quelques instants au milieu de ruines considérables, appelées Kharbet Nathef. Elles couvrent une colline isolée, qui s'élève par plusieurs étages successifs, et les différentes plates-formes que ces étages constituent sont parsemées de nombreux amas de blocs très rongés par le temps et plus ou moins bien équarris ; quelques-uns affectent d'assez grandes dimensions. Ils proviennent tous de maisons ou d'édifices renversés. Des citernes et des caveaux pratiqués dans le roc s'offrent de tous côtés aux regards. Du sommet de la colline l'œil embrasse la plaine entière d'El-Bathouf. La position de la petite ville dont nous voyons là les débris confus était donc très bien choisie. Celle-ci paraît avoir été renversée depuis très long-

temps ; car sur l'emplacement qu'elle occupait sont épars de vieux arbres, tels que caroubiers, chênes et térébinthes. Les vestiges d'un monument orné de colonnes sont néanmoins encore reconnaissables dans sa partie septentrionale, et plusieurs fûts très mutilés sont là debout ou gisants à terre. Peut-être décoraient-ils une ancienne synagogue.

A'RRABEH (A'RABA).

A onze heures, je me remets en marche vers l'ouest à travers la plaine d'El-Bathouf et, gravissant de nouveau, à onze heures dix minutes, dans la direction du nord-ouest, les flancs raides et escarpés du Djebel Hazzoua par un sentier différent de celui qui m'avait amené au bas de cette montagne, j'arrive bientôt à une source fraîche et abondante, autour de laquelle sont réunis de grands troupeaux de bœufs et de chèvres, attendant qu'on les abreuve. D'énormes rochers, qui paraissent avoir été exploités jadis pour en extraire des pierres, forment par derrière comme les gradins d'une sorte d'amphithéâtre gigantesque.

Cette source a le nom de A'ïn Nathef.

De là, je poursuis mon ascension vers l'ouest-nord-ouest. Le sentier où je chemine péniblement est très étroit et taillé dans le roc ; parfois, c'est un véritable escalier. Il doit remonter à une haute antiquité.

A onze heures trente minutes, j'atteins une vallée élevée, cultivée en sésame, qui court du sud-est au nord-ouest, entre deux sommets couverts de chênes et de broussailles ; d'abord assez large, elle se resserre ensuite en une gorge très rétrécie.

A onze heures quarante-cinq minutes, je descends vers le nord-ouest, mon cheval trébuchant presque à chaque pas sur un sol rocheux et glissant.

A midi cinq minutes, je fais halte enfin à A'rrabeh, où l'on dresse ma tente sous de vieux oliviers.

A'rrabeh est un grand village assis sur les pentes et sur le sommet d'une colline; il compte 900 habitants, parmi lesquels 800

sont Musulmans et 100 appartiennent à la religion grecque-unie. La mosquée, tournée de l'ouest à l'est, a peut-être remplacé une ancienne église. On y trouve intérieurement deux colonnes monolithes, provenant sans doute de quelque édifice antérieur. L'église catholique a été réparée dernièrement; elle n'offre rien de remarquable.

A côté de deux *medhafeh*, ou maisons destinées à héberger les étrangers de passage, gisent à terre plusieurs pierres de taille et des tronçons de colonnes d'apparence antique. De nombreuses citernes et beaucoup de tombeaux pratiqués dans le roc, qui renferment pour la plupart trois auges sépulcrales surmontées chacune d'un arcosolium cintré, attestent également l'ancienne importance de cette localité.

Sur une colline voisine, dominant au nord le village et les environs, on distingue aussi les arasements d'une vieille tour.

A'rrabeh est très certainement la ville d'A'raba, signalée par Josèphe comme étant à 20 stades de Sogané :

Pour moi, dit cet historien, voyant que leur fureur ne pouvait être calmée, je sautai à la hâte sur un cheval et j'ordonnai à la foule de me suivre jusqu'au bourg de Sogané, séparé par une distance de 20 stades d'A'raba[1].

Dans quelques éditions, il est vrai, à la place de Ἀράβων, on lit Γαβάρων, correction proposée par Reland[2]. Mais cette dernière leçon, que contredisent les plus anciennes éditions de Josèphe, et que Didot a adoptée à tort, n'aurait évidemment pas été imaginée par Reland, s'il avait connu l'existence d'un village important, appelé encore de nos jours A'rrabeh, et qui se trouve précisément à 20 stades de Sakhnin, jadis Sogané.

Le Talmud mentionne une ville nommée en hébreu ערב, *A'rab*, dans le voisinage de Sepphoris, ainsi que cela semble résulter du passage suivant :

Des marchands vinrent d'A'rab à Sepphoris un vendredi et dirent : A l'heure

[1] *Vie de Josèphe*, § 51. — [2] Reland, *Palestine*, p. 771.

où nous avons quitté A'rab, Rabbi Hanina ben Dosa commençait déjà à observer le sabbat[1].

A A'raba, lisons-nous dans le traité intitulé *Jichus ha-Tsadikim*, ou « Sépulcres des Justes », de Gerson de Scarmela, il y a les tombeaux de Rabbi Chanina, fils de Dosa, et de son épouse; Rabbi Reuben l'astrolabe y est également enterré[2].

Dans un autre écrit judaïque qui a pour titre *Jichus ha-Abot*, ou « Sépulcres des Patriarches », les mêmes détails que je viens de reproduire sont pareillement donnés :

A'raba. Là est le sépulcre de Rabbi Chanina, fils de Dosa, et de son épouse, avec qui soit la paix! On a élevé des monuments sur ces tombeaux et planté des arbres qui portent des pistaches.

Non loin de là est le sépulcre de Reuben, l'astrolabe, d'heureuse mémoire[3].

[1] Talmud de Jérusalem, *Taanith*, IV, 1. — [2] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 383. — [3] *Id. ibid.* p. 454.

CHAPITRE QUARANTE-SEPTIÈME.

KHARBET MERDJEMEH. — SAKHNIN (SOGANE). — KHARBET MACHTHA. — RETOUR À A'RRABEH.

KHARBET MERDJEMEH.

A cinq heures cinq minutes du matin, je quitte A'rrabeh, pour m'avancer vers le nord au milieu d'un vieux bois d'oliviers.

Après une légère descente, j'arrive, à cinq heures quinze minutes, à un grand bassin circulaire mesurant environ 350 pas de circonférence, et dont les berges sont en partie naturelles et en partie artificielles. Une ouverture vers le sud permet aux eaux pluviales de s'y accumuler et de le remplir pendant l'hiver, et, quand les pluies ont été assez abondantes, il ne tarit même pas pendant les plus fortes chaleurs de l'été, ce qui permet aux habitants d'A'rrabeh d'y abreuver en tout temps leurs nombreux troupeaux.

Je poursuis ma route vers le nord, puis vers le sud-ouest, à travers une plaine unie, et, à cinq heures vingt-cinq minutes, je parviens à une colline, autrefois couverte d'habitations et aujourd'hui parsemée de chênes ou livrée à la culture. Les débris du village qui s'y élevait, et qui n'offrent plus maintenant qu'un amas confus de matériaux épars, portent le nom de Kharbet Merdjemeh.

SAKHNIN (SOGANE).

A six heures, je me remets en marche vers l'ouest, puis vers le sud-ouest.

A six heures quinze minutes, je traverse un petit *oued*, appelé Oued Machtha. La plaine où je chemine est onduleuse, et bien

qu'elle soit naturellement très fertile, elle est envahie actuellement par des herbes sauvages et n'est bonne que pour la pâture des bestiaux.

A six heures vingt minutes, je monte des pentes douces plantées de figuiers et d'oliviers.

A six heures trente-cinq minutes, l'ascension devient plus raide, et, à six heures quarante minutes, je fais halte à Sakhnin. Ce village, de 700 habitants environ, tant Musulmans que Grecs unis et Grecs schismatiques, a succédé à une petite ville antique, comme cela résulte de nombreuses citernes et de plusieurs tombeaux creusés dans le roc, qu'on y rencontre. L'un de ces tombeaux se compose d'une chambre sépulcrale renfermant intérieurement plusieurs fours à cercueil et au centre un sarcophage d'apparence musulmane, où reposent, selon une tradition arabe, les restes de Neby Saddik, et, selon une tradition judaïque, ceux de Rabbi Yehoucha. Cette chambre souterraine est environnée d'une construction carrée, très peu élevée, en forme de tour basse, qui a été bâtie avec de magnifiques pierres de taille. Un acacia mimosa tombant de vétuste l'ombrage.

Dans le quartier musulman, vers l'ouest, je remarque l'emplacement d'un ancien édifice qui a pu avoir été une synagogue, puis une église. Quelques arasements en pierres de taille montrent qu'il avait été construit avec soin. Près de là gisent plusieurs tronçons mutilés de colonnes qui en proviennent. L'espèce de plate-forme qu'il occupait est maintenant envahie en partie par des maisons, qui ont été bâties avec ses débris.

Une mosquée couronnée d'une petite coupole et deux églises, appartenant l'une aux Grecs unis et l'autre aux Grecs schismatiques, ne m'ont rien offert qui mérite d'être signalé.

De jolis palmiers dressent çà et là au milieu même du village leurs tiges élancées.

Sakhnin est l'antique Sogané, mentionnée par Josèphe comme étant à 20 stades de A'raba :

Voyant que leur fureur ne pouvait plus être calmée, je sautai à la hâte sur

un cheval et j'ordonnai à la foule de me suivre jusqu'à la bourgade de Sogané, séparée par une distance de 20 stades d'A'raba[1].

Dans quelques éditions récentes, et notamment dans celle de Didot, on lit, il est vrai, Γαβάρων au lieu de Ἀράβων. Mais, comme je l'ai montré précédemment, cette rectification proposée par Reland est erronée et doit être rejetée, Sakhnin se trouvant précisément à 20 stades d'A'rrabeh, jadis A'raba, tandis qu'il est à 35 stades du Kharbet Kabra, l'ancienne Gabara.

Il faut distinguer cette Sogané, bourgade de la Galilée, d'une autre localité du même nom située au delà du Jourdain, dans la Gaulanitide supérieure[2], et dont nous n'avons pas à nous occuper en ce moment.

Le Talmud de Babylone cite celle dont il s'agit ici sous le nom de *Sikhnin*, סיכנין, ou de *Sichni*, סיכני, et il nous apprend qu'elle était la ville natale de Rabbi Yehoschoua et de Rabbi Hanina ben Theradyon[3].

Dans le traité rédigé au XIVe siècle par Rabbi Ishak Chelo sous le titre de *Chemins de Jérusalem*, on lit ce qui suit relativement à Kefar Sekhnin :

De Kefar Kenna on se rend à Kefar Sekhnin, village en ruine. On y montre un monument sépulcral d'une grande beauté. Suivant les uns, c'est le tombeau de Jehosua de Sekhnin; suivant les autres, celui de Rabbi Siméon Chasida. Kefar Sekhnin renferme encore d'autres sépulcres antiques, mais le temps a effacé leurs inscriptions[4].

Le monument sépulcral signalé dans ce passage est évidemment celui qui m'a été indiqué à moi-même sous le nom de Rabbi Yehoucha.

KHARBET MACHTHA.

A neuf heures, je descends vers l'est-sud-est de la hauteur de Sakhnin.

[1] *Vie de Josèphe*, § 51. — [2] *Guerre des Juifs*, l. IV, c. 1, § 1. — [3] Talmud de Babylone, *Rosch Haschanah*, 29 *a*. — [4] Carmoly, *Itin. de la Terre sainte*, p. 257.

A neuf heures dix minutes, je passe auprès d'un grand réservoir en partie creusé dans le roc et en partie formé avec des levées artificielles de terre; sa circonférence est de 360 pas.

Après avoir traversé un bois d'oliviers séculaires, je franchis vers le sud-est une colline, et à neuf heures trente minutes j'arrive auprès d'une source appelée A'în Machtha. Elle jaillit de dessous un rocher, au pied d'une autre colline plus considérable, dont les pentes sont soutenues, les unes par des murs et les autres par des lits horizontaux de rochers, qui simulent des assises artificielles de grosses pierres, tant ils sont réguliers. Sur le plateau supérieur de cette éminence, qu'entourent de deux côtés des ravins profonds, j'observe de nombreux amas de matériaux provenant de maisons renversées. Ils jonchent le sol au milieu de divers bouquets de térébinthes, de chênes, de houx et de lentisques. Des caveaux, des citernes et un pressoir creusé dans le sol ont seuls échappé à la destruction totale qu'a subie cet ancien village, connu aujourd'hui sous le nom de Kharbet Machtha ou Maktha, car ce nom m'a été prononcé de ces deux manières, l'une par un Bédouin et l'autre par un fellah.

RETOUR À A'RRABEH.

A dix heures vingt-cinq minutes, je redescends vers le nord et, me dirigeant ensuite vers l'est-sud-est, je retrouve à onze heures ma tente sous les oliviers d'A'rrabeh. Dans l'après-midi, je jette un nouveau et dernier coup d'œil sur ce village, qui me paraît avoir succédé à une ville plus importante que ne devait être probablement celle dont les débris insignifiants sont dispersés sur la colline de Kabra, identifiée généralement avec le site de Gabara. Or, comme nous savons, par un passage de Josèphe que j'ai déjà cité à propos du Kharbet Kabra, que la ville de Gabara était, avec Tibériade et Sepphoris, l'une des plus considérables de la Galilée, on pourrait se demander si dans ce passage il ne faudrait pas lire Ἄραβα à la place de Γάβαρα, et si la même correction ne devrait pas être adoptée pour d'autres passages encore où il est question de la même ville.

CHAPITRE QUARANTE-HUITIÈME.

KHARBET MESLAKHIT. — KHARBET KANA (CANA). — KHARBET DJEFAT (JOTAPATA). — KHARBET DEIDABEH. — KHARBET EL-MENARA. — KAUKAB (KAUKABA). — KEFR MENDA (KEFAR MENDA).

KHARBET MESLAKHIT.

Le 13 août, à cinq heures du matin, je quitte A'rrabeh pour prendre la direction du sud-ouest, puis du sud.

Après une ascension presque non interrompue, je parviens à cinq heures trente minutes sur un plateau, d'où je redescends ensuite vers le sud-sud-ouest, par un étroit sentier qui serpente au fond d'une gorge très resserrée, dont la pente est très rapide.

A six heures, parvenu près du seuil de la grande plaine d'El-Bathouf, je remarque, sur les flancs inférieurs de la montagne au bas de laquelle j'arrive, les restes d'un grand village antique qui s'étageait sur plusieurs terrasses successives, et qui paraît détruit depuis fort longtemps; car les matériaux, d'assez grandes dimensions pour la plupart, qui jonchent confusément le sol, ou qui sont disposés en différentes petites enceintes circulaires de date plus ou moins récente, où les bergers renferment leurs troupeaux, sont extrêmement rongés de vétusté, et, en outre, là où s'élevaient des maisons se montrent maintenant de vieux caroubiers, des térébinthes et des lentisques, au milieu desquels on rencontre çà et là d'anciennes citernes à moitié comblées. Les vestiges d'une puissante construction en énormes blocs mal équarris et juxtaposés sans ciment semblent indiquer, dans la partie basse du village, l'emplacement d'un ancien poste militaire. On donne à ces ruines le nom de Kharbet Meslakhit; d'autres les désignent sous celui de Kharbet Oumm es-Selakhit.

KHARBET KANA (CANA).

A six heures cinquante minutes, je longe vers l'ouest-sud-ouest dans la plaine le pied des hauteurs qui la dominent de ce côté.

A sept heures vingt minutes, j'arrive au Kharbet Kana.

Au bas de la colline sur les pentes méridionales de laquelle s'étendent les ruines ainsi appelées, j'observe une ancienne citerne, çà et là des amas de pierres provenant de constructions renversées, les traces d'un mur d'enceinte et plusieurs caveaux funéraires.

L'un d'eux présente d'abord une ouverture rectangulaire, sorte de vestibule qui précède une petite baie basse et étroite, donnant accès dans une chambre sépulcrale qui renferme trois fours à cercueil, dont la partie supérieure est cintrée. Plus loin, une autre excavation sépulcrale offre l'apparence d'un auvent cintré, sous lequel une petite baie permet de pénétrer dans une chambre qui ne contient qu'un four à cercueil; un second four semblable y a été commencé, mais non terminé.

En montant vers le nord les pentes méridionales de la colline, je trouve, à une quarantaine de mètres au-dessus de la plaine, les débris d'un grand village, mais, sauf quelques citernes, tout y paraît arabe. Un certain nombre de maisons sont encore à moitié debout et ont été fort mal bâties avec de menus matériaux.

Au delà et au-dessus de ce village, la même colline continue à s'élever par des gradins naturels que forment des espèces de lits rocheux en retraite. Après les avoir gravis, on rencontre plusieurs plates-formes successives. Là on remarque des citernes et des caveaux souterrains pratiqués dans le roc et de nombreux amas de gros blocs épars au milieu d'un fourré de térébinthes, de chênes verts, de caroubiers et de lentisques. Sur le plateau supérieur, qui doit dominer la plaine d'environ 120 mètres, les arasements d'un mur épais sont encore visibles. Toutes les constructions dont on y foule les restes avaient été généralement bâties avec des pierres de grandes dimensions et plus ou moins bien équarries. Elles sont actuellement, et

depuis longtemps sans doute, bouleversées de fond en comble. Les pentes septentrionales de la colline sont également couvertes de débris analogues. Elle est ainsi isolée de toutes parts; mais de ce côté, à cause de l'exhaussement progressif des ravins environnants, elle s'élève beaucoup moins au-dessus des vallons qui l'entourent. Au bas, vers le nord, et au delà d'un gros mur dont quelques assises en blocs gigantesques sont encore en place, est un bassin pratiqué dans le roc et mesurant 38 pas de long sur 25 de large. C'est une ancienne carrière, qui a été ensuite utilisée pour y recueillir les eaux pluviales.

En résumé, les ruines que je viens de décrire offrent deux aspects bien différents : celles qui couvrent les pentes méridionales de la colline sont pour la plupart arabes; celles, au contraire, qui sont disséminées sur le sommet et sur les pentes septentrionales accusent un âge beaucoup plus reculé. Les unes comme les autres portent le nom de Kharbet Kana. Celui de Kana el-Djelil, que je trouve marqué dans plusieurs cartes, ne m'a point été indiqué par les différents indigènes que j'ai consultés, soit à A'rrabeh, soit à Kefr Menda, soit à Sakhnin. Dans ce dernier village, notamment, le curé grec schismatique, qui m'a paru fort intelligent et très au courant des traditions de la contrée, s'est exprimé ainsi en me parlant des ruines dont il est question en ce moment : « Ce sont les débris d'une ancienne Cana, mais nullement ceux de Cana de Galilée ou de Kana el-Djelil, que tous les chrétiens s'accordent à identifier avec Kefr Kenna. » Des Musulmans auxquels je me suis également adressé à ce sujet pour savoir le nom véritable de ces ruines m'ont répondu invariablement Kharbet Kana tout court, et non Kharbet Kana el-Djelil.

Quoi qu'il en soit, Robinson et plusieurs autres critiques placent en cet endroit la Cana évangélique où Notre-Seigneur accomplit son premier miracle en changeant l'eau en vin. J'ai déjà discuté ailleurs cette question, et montré que Kefr Kenna me semble revendiquer avec plus de titres la gloire d'avoir été honorée de la présence du Sauveur et d'avoir été témoin de ce prodige.

Quant à la localité antique qui couvrait la partie supérieure de la colline de Kana, j'incline à l'identifier avec le village ainsi nommé où Josèphe séjourna quelque temps :

A cette époque, je me trouvais dans un village de Galilée appelé Cana [1].

De là, il se rendit à Tibériade, afin de prévenir une sédition qui menaçait d'éclater :

Après avoir reçu les lettres de Silas, ajoute cet historien, je pris avec moi 200 hommes et je marchai toute la nuit, précédé d'un messager qui devait annoncer mon arrivée aux habitants de Tibériade. Comme j'approchais de la ville vers le point du jour, la multitude accourut à ma rencontre [2].

Or du Kharbet Kana à Tibériade il y six heures de marche pour des hommes allant à pied ; de Kefr Kenna à cette même ville il y en a une de moins. Comme Josèphe nous apprend qu'il chemina toute la nuit (*δι' ὅλης τῆς νυκτὸς τὴν πορείαν ἐποιούμην*), je suis plutôt disposé à admettre, à cause de cette raison, qu'il partit du village dont les ruines de Kana nous offrent les débris. En outre, cette dernière localité est voisine de Jotapata, ville que Josèphe fortifia et défendit plus tard héroïquement. Enfin, le sommet de la colline de Kana semble avoir été jadis fortifié, ce qui permettait à cet historien d'y trouver un asile.

KHARBET DJEFAT (JOTAPATA).

A neuf heures trente-cinq minutes, descendu de la colline de Kana, je suis vers le nord, puis vers l'ouest, une étroite vallée que bordent des hauteurs boisées ; on l'appelle Oued Djefat.

A dix heures, cette vallée se resserre de plus en plus et devient un défilé large à peine de quelques pas, où le sentier qui serpente le long du lit d'un torrent est souvent obstrué par un fourré de chênes verts et de térébinthes, dont il faut écarter les branches pour passer. Chemin faisant, je rencontre en deux endroits des traces de

[1] *Vie de Josèphe*, § 16. — [2] *Ibid.* § 17.

murs démolis et qui avaient eu sans doute pour but de défendre les approches de la place forte dont nous allons étudier les ruines.

A dix heures vingt minutes, j'arrive au pied de la hauteur de Djefat. Elle est entourée à l'est, au sud et à l'ouest, par des ravins profonds, et les pentes de ces trois côtés sont raides et glissantes; néanmoins, on peut encore les gravir sans trop de difficulté. Vers le nord, les flancs de la colline sont moins abrupts et, par conséquent, l'ascension en est beaucoup plus facile. Là cependant le Djebel Djefat atteint son point culminant; mais, en même temps, comme le sol des ravins qui l'environnent se relève singulièrement vers le nord pour se relier à d'autres hauteurs voisines, il s'ensuit que la partie la plus aisément accessible et, partant, la plus vulnérable de la place forte qui couronnait la hauteur dont il s'agit en ce moment était de ce côté. En abordant celle-ci par le sud et en la parcourant dans la direction du nord, j'examine tour à tour et à différents étages successifs plusieurs citernes et des cavernes qui semblent avoir été primitivement des carrières. Le sol est partout jonché de débris de poterie et de matériaux peu considérables provenant de constructions démolies. Çà et là croissent de vieux chênes et des térébinthes. Des chardons gigantesques ont envahi presque tout l'intervalle compris entre ces arbres. En poursuivant ma route et mon ascension, je pénètre dans une grande caverne dont toute la partie antérieure s'est écroulée par suite du développement d'énormes figuiers et de térébinthes, qui se sont fait jour à travers les fissures du roc et l'ont rompu par masses considérables. Un escalier pratiqué dans la roche vive permet de descendre dans cette caverne, et l'on s'aperçoit aussitôt qu'elle a servi autrefois de citerne, car les parois en ont été enduites d'un épais ciment. Deux piliers, en partie ménagés dans l'épaisseur du roc évidé et en partie maçonnés, en soutiennent les voûtes. Plus haut encore, deux autres cavernes, dont l'entrée est également obstruée par des figuiers et par des amas de gros quartiers de roche entassés, attirent mon attention.

Sur les bords extrêmes du plateau supérieur de la colline, on remarque en certains points les traces d'un mur d'enceinte, mais elles

sont peu importantes, et l'on se demande comment des remparts flanqués de tours qui ont pu résister si longtemps à un général tel que Vespasien ont laissé des vestiges si insignifiants.

Les pentes occidentales et orientales du Djebel Djefat sont percées pareillement, à différentes hauteurs et sur des déclivités parfois très fortes, de citernes et de cavernes, soit bouchées, soit encore béantes, et dont quelques-unes servent d'asile à d'innombrables colombes, qui s'enfuient avec un grand bruit d'ailes dès que l'on cherche à s'y introduire. L'une de ces cavernes, plus étendue que les autres, est cachée par un gros bouquet de térébinthes et de figuiers. Des chacals s'en échappent, au moment où j'y pénètre. L'intérêt que m'offrait l'inspection de ces grottes et de ces citernes, c'est que j'espérais retrouver dans l'une d'entre elles celle qui, après la prise de Jotapata, servit quelque temps de refuge à Josèphe et à quarante des principaux habitants de la ville. Mais, bien que j'en aie visité un grand nombre, j'avoue qu'aucune de celles que j'examinai n'aurait pu dérober longtemps le héros de ce siège mémorable et ses compagnons aux regards et aux mains des Romains, qui, une fois maîtres de la place, fouillèrent avec soin toutes les cavernes pour y tuer impitoyablement ceux qui s'y étaient retirés ; aucune non plus n'aurait pu se prêter facilement aux diverses circonstances du drame si horriblement tragique raconté par cet historien.

Au bas, vers le nord, de la colline isolée de Djefat, est un grand réservoir construit avec de gros blocs mal équarris et aujourd'hui à moitié comblé. Alentour et au dedans croissent des térébinthes et autres arbres. Presque immédiatement au delà s'élève une montagne dont les flancs inférieurs sont couverts de ruines. Là, au milieu d'un fourré de térébinthes, de chênes verts et de lentisques, on foule d'étage en étage les vestiges de nombreuses maisons renversées, qui étaient bâties les unes au-dessus des autres avec des pierres assez grossièrement taillées et la plupart de grandes dimension. Des citernes et des caveaux souterrains pratiqués dans le roc parsèment également ces pentes.

Ces ruines, de même que les précédentes, portent le nom de

Kharbet Djefat; elles se relient, du reste, entre elles; car dans le ravin qui sépare ces deux hauteurs on remarque vers l'est les arasements d'une double enceinte, construite jadis avec de gros blocs, qui rattachait et défendait de ce côté ces deux parties de la ville de Jotapata. C'est, en effet, avec cette ville célèbre qu'en 1847 le Dr Schultz a identifié le Kharbet Djefat, et depuis lors cette conjecture a été adoptée par la plupart des critiques.

Voici comment Josèphe nous décrit la place forte de ce nom :

Jotapata est presque entièrement escarpée, entourée qu'elle est de trois côtés par des vallées abruptes et tellement profondes que d'en haut le regard ne peut en atteindre le fond. Du côté du nord seulement elle est accessible, un de ses quartiers ayant été bâti sur les flancs inférieurs de la montagne qui, de ce côté, s'élève obliquement devant elle.

Cette montagne elle-même avait été comprise par Josèphe dans l'enceinte de la ville, afin que la hauteur qui commandait la place ne pût être occupée par l'ennemi. D'autres montagnes environnaient et cachaient Jotapata, de telle sorte qu'on ne pouvait l'apercevoir que lorsqu'on était arrivé tout auprès[1].

Dans un autre passage, cet historien nous apprend que Jotapata manquait de fontaines et que les habitants n'avaient que des citernes[2].

Ces différents détails concordent avec l'aspect des lieux. Toutefois la profondeur des ravins qui environnent l'emplacement de la ville est exagérée par l'auteur. Du sommet de la hauteur de Djefat, en effet, on sonde parfaitement de l'œil le fond des *oued* qui l'entourent. D'un autre côté, la place forte qui couronnait cette hauteur n'était facilement accessible que vers le nord; elle n'avait pour s'alimenter d'eau que des citernes; en outre, elle n'était visible que lorsqu'on arrivait tout auprès, à cause du rideau de montagnes qui en dérobait de loin la vue. Tout cela, comme on le voit, autorise l'identification du Kharbet Djefat avec la ville de Jotapata. Celle-ci est mentionnée dans la Mischna sous le nom de *Yodaphath ha-Ichna*, יודפת

[1] *Guerre des Juifs*, l. III, c. VII, § 7. — [2] *Guerre des Juifs*, l. III, c. VII, § 12.

הישנה, « Yodaphath l'ancienne », comme un endroit de la Galilée fortifié par Josué[1]. De Yodaphath sera venu par corruption Djefat.

Dans la Bible, il est question d'une vallée appelée *Jiphthah-el*, יִפְתָּח אֵל, à propos des limites de la tribu de Zabulon et de celle d'Aser :

14. Et circuit (terminus) ad aquilonem Hanathon; suntque egressus ejus vallis Jephtahel.

27. Ac revertitur (terminus) contra orientem Bethdagon : et pertransit usque Zabulon, et vallem Jephtahel contra aquilonem in Bethemec et Nibiel. Egrediturque ad lævam Gabul[2].

Cette vallée de Jiphthah-el, en latin *Jephthahel*, avoisinait sans doute une ville appelée Jiphthah, dont le nom n'est pas sans offrir quelque ressemblance avec celui de Yodaphath, et qui devait précisément se trouver non loin de la plaine actuelle d'El-Bathouf, laquelle appartenait à la tribu de Zabulon, tandis qu'une partie des montagnes qui la bordent devait former la limite entre cette dernière tribu et celle d'Aser.

Quoi qu'il en soit, voici le résumé des principaux événements qui se rapportent à Jotapata, tels que Josèphe nous les a transmis[3].

Lorsque, vers la fin de l'hiver de l'an 67 après J. C., Vespasien avec son fils Titus rassemblait à Ptolémaïs les divers corps de son armée, avant d'envahir la Galilée, le général romain Placidus préluda à la guerre par plusieurs excursions dans cette province, où il tua un grand nombre de Juifs. Il tenta même de s'emparer par surprise de Jotapata, pensant que, si cette place, que Josèphe avait fortifiée avec un soin tout particulier, tombait en son pouvoir, il s'acquerrait par là à lui-même une grande gloire et faciliterait, en outre, pour ses chefs la conquête des autres villes fortes, qui ne manqueraient pas, par crainte, de faire leur soumission, voyant que la plus puissante d'entre elles avait succombé. Mais l'événement fut loin de répondre à son attente; car les Jotapaténiens, instruits de son approche, sortirent de leur ville en grand nombre et fondirent avec acharnement sur ses soldats, qu'ils forcèrent à prendre la fuite.

[1] Mischna, *Erakhin*, IX, 6. — [2] *Josué*, c. XIX, v. 14 et 27. — [3] *Guerre des Juifs*, l. III, c. VII.

Cependant Vespasien se met en mouvement, et se rend maître d'une ville qui, dans les diverses éditions de Josèphe, est appelée Gadara :

Vespasien attaque la ville des Gadaréens, et la réduit en son pouvoir dès le premier assaut ; car elle était dépourvue de défenseurs. En y pénétrant, il donne l'ordre d'y mettre à mort tous ceux qui avaient atteint l'âge de puberté[1].

Le perspicace Reland a fait remarquer depuis longtemps, comme je l'ai déjà dit, que, dans ce passage, il faut lire probablement Γαβαρέων, au lieu de Γαδαρέων. La ville de Gadara, en effet, l'une des principales de la Pérée, était située au delà du Jourdain et ne fut prise que plus tard par Vespasien[2].

Cette ville de Gabara se retrouve à douze kilomètres environ au nord du Kharbet Djefat, sur une colline appelée aujourd'hui Kabra. Par rapport à Ptolémaïs, sa distance est de vingt-quatre kilomètres à l'est de cette ville. Une pareille position s'accorde bien avec le texte de Josèphe et avec les renseignements antérieurs fournis par cet historien. Vespasien vient de quitter Ptolémaïs pour commencer sa campagne. Il est tout à fait invraisemblable qu'au début de ses opérations militaires, il ait tout d'abord attaqué Gadara, au delà du Jourdain, et c'est évidemment en deçà de ce fleuve, et à un intervalle beaucoup plus rapproché de Ptolémaïs, qu'il dut opérer dans le principe, afin de procéder méthodiquement à la conquête et à la soumission du pays. C'est donc contre Gabara et non contre Gadara, qui, d'ailleurs, ne tomba en son pouvoir qu'ultérieurement, qu'il porta, sans aucun doute, ses premiers coups.

Après s'être rendu maître de cette ville, Vespasien résolut de marcher contre Jotapata, qui en était peu éloignée. Des détachements de cavaliers et de fantassins avaient préalablement aplani et préparé la route, qui était âpre et difficile à travers les rochers et les montagnes. Josèphe se hâta alors d'accourir de Tibériade dans cette place, le vingt et unième jour du mois Artémisius, et, par sa pré-

[1] *Guerre des Juifs*, l. III, c. VII, § 1. — [2] *Guerre des Juifs*, l. IV, c. VII, § 3.

sence, releva le courage de ses défenseurs. Le lendemain, Vespasien arriva, vers le soir, avec son armée et mit aussitôt le siège devant la ville. Il avait assis son camp sur une éminence à sept stades au nord de Jotapata. Sans entrer ici dans tous les détails de ce siège mémorable, qu'il faut lire dans Josèphe, je dirai que celui-ci, d'après son propre témoignage du moins, n'oublia aucune des ressources que l'art de la guerre pouvait lui fournir pour rendre la résistance aussi longue et aussi énergique que possible. Animés par son exemple et pleins de confiance dans son habileté, les Jotapaténiens se montrèrent dignes de leur général et étonnèrent les Romains par les prodiges de valeur qu'enfanta leur patriotisme indomptable. Dans plusieurs sorties, ils anéantirent les travaux et les machines de l'ennemi. Lorsque les Romains furent parvenus à élever leurs ouvrages presque au niveau de la muraille, Josèphe se hâta de faire hausser celle-ci, et pour protéger ceux qui y travaillaient, il imagina de les couvrir par de fraîches peaux de bœufs, tendues sur des pieux que l'on avait dressés de distance en distance; les traits et tous les projectiles lancés par les machines des Romains glissaient le long de ces peaux humides, sur lesquelles le feu n'avait également aucune action.

Cependant la ville commençait à manquer, sinon de farine, du moins d'eau et de sel, et Josèphe, prévoyant qu'elle ne pourrait plus tenir longtemps, songeait déjà à s'en échapper furtivement avec les principaux de la cité; mais les habitants, ayant été avertis de ce projet, le supplièrent de rester au milieu d'eux, et la lutte continua de part et d'autre avec un nouvel acharnement. Les Romains avaient construit un bélier qui ébranlait la muraille. Pour en amortir les coups, Josèphe opposa à cette machine formidable des sacs remplis de paille, et un certain Éléazar, fils de Saméas, ayant lancé une énorme pierre contre le bélier, en brisa la tête. Poussant alors le courage jusqu'à la témérité, il sauta du haut du rempart au milieu des ennemis, s'empara de la tête de la machine et s'efforçait de remonter le mur, lorsque, atteint de cinq flèches, il roula du haut en bas avec sa conquête. Les Juifs en

même temps, dans une vigoureuse sortie, mettent le feu aux machines des assiégeants. Mais bientôt un nouveau bélier bat en brèche leurs murs, et ils sont, en outre, assaillis par une grêle de traits et de pierres que lancent contre eux des balistes, des scorpions et des catapultes. Vespasien donne enfin le signal de l'assaut, et les soldats romains, serrant leurs rangs et se couvrant la tête de leurs boucliers, s'efforcent de monter par la brèche. Les assiégés les inondent alors de flots d'huile bouillante. Le soir, Vespasien fait sonner la retraite. Cette attaque eut lieu le 20 du mois Daesius. Le général romain ordonne aussitôt d'exhausser les terrasses d'approche et, sur ces levées de terre, de construire trois tours, hautes chacune de cinquante pieds, d'où les archers, les frondeurs et les soldats préposés au jeu des petites machines pussent accabler de flèches et de projectiles divers les défenseurs des murailles. Enfin, le premier jour du mois Panémus, sur le conseil d'un transfuge, Vespasien donne de très bonne heure le signal d'un nouvel assaut, à un moment où la plupart des sentinelles des remparts, épuisées par la fatigue et par de longues insomnies, étaient ensevelies dans un profond sommeil. Titus, de retour de Yapha, dont il venait de s'emparer dans l'intervalle, dirige lui-même l'attaque. Les Romains massacrent les gardes et, devenus facilement maîtres des remparts, ils pénètrent inaperçus dans la ville, cachés par un épais brouillard, qui ne se dissipe ensuite que pour laisser voir aux habitants épouvantés, à leur réveil, les ennemis au cœur même de la place, et déjà en possession de la citadelle. Un horrible carnage commence alors. Les vainqueurs, sans pitié, n'épargnent que les femmes et les petits enfants. Quelques Juifs se réfugient dans une tour située dans la partie septentrionale de la ville, et là ils essayent de résister; mais, enveloppés de toutes parts, ils sont contraints de se rendre et présentent d'eux-mêmes leur gorge au fer de l'ennemi. D'autres se dérobent par une mort volontaire à celle qui les attend de la main des Romains. Ce jour-là même ceux-ci égorgèrent tous les malheureux vaincus qu'ils rencontrèrent; le lendemain et les jours suivants, ils fouillèrent tous les souterrains et toutes les cavernes qui

abondaient à Jotapata, et presque personne n'échappa à leur fureur. Josèphe évalue à 40,000 hommes le chiffre des Juifs qui périrent dans ce siège, tant au moment de la prise de la ville que dans les combats précédents. Vespasien ordonna de raser cette cité et de livrer aux flammes ses fortifications. Au dire de Josèphe, le siège de cette place avait duré quarante-sept jours. Mais M. Munk fait remarquer qu'il doit y avoir une erreur sous ce rapport dans le texte de cet historien, car lui-même nous apprend que le siège avait commencé le 21 Artémisius pour finir le 1er Panémus, ce qui ne donne entre ces deux dates qu'un intervalle de quarante jours.

Quant à Josèphe, il était parvenu à se soustraire aux recherches des vainqueurs, en se cachant dans un souterrain où il trouva une quarantaine de notables de la ville munis de provisions. Le troisième jour qu'il était dans cette retraite, une femme indiqua aux Romains l'endroit où il s'était réfugié. Vespasien se hâta aussitôt de lui envoyer deux tribuns, Paulinus et Gallicanus, avec mission de lui offrir la vie sauve, s'il voulait remonter; mais leurs efforts pour le persuader furent inutiles. Vespasien lui expédia alors un troisième tribun, nommé Nicanor, autrefois ami de l'historien juif, et qui réitéra les mêmes instances. Josèphe hésitant encore à se rendre, les soldats qui accompagnaient Nicanor se disposaient à mettre le feu à l'entrée de la caverne, pour forcer ceux qui s'y étaient retirés à en sortir. Nicanor les en empêcha, et Josèphe consentit enfin à se livrer. Mais ses compagnons d'infortune, préférant la mort à la servitude, lui reprochèrent sa lâcheté et menacèrent même de le tuer, s'il avait la faiblesse de se remettre entre les mains des Romains. En même temps on lui présenta une épée, afin qu'il s'arrachât lui-même la vie, tous étant également déterminés à échapper par une mort volontaire à la honte de tomber vivants au pouvoir du vainqueur. En vain Josèphe s'efforça-t-il de raisonner ses compagnons, en leur prouvant que le suicide est un acte criminel, toute son éloquence et tous ses raisonnements échouèrent devant leur obstination à vouloir mourir, et l'on menaça de le tuer, s'il n'avait pas le courage de se percer lui-même d'un glaive. Dans

cette extrémité, Josèphe, pour éviter le suicide, proposa qu'on se tuât les uns les autres, selon un tour de rôle marqué par le sort. Cette proposition ayant été acceptée et Josèphe ayant été réservé par le sort pour périr le dernier, il persuada à celui qui survivait seul avec lui, après le trépas de tous les autres, de remonter tous deux de la caverne et de se rendre aux Romains. Conduit auprès de Vespasien par Nicanor, au milieu d'une foule énorme de soldats avides de contempler les traits de l'homme qui leur avait opposé une si héroïque résistance, Josèphe, dans un entretien secret où assista seulement Titus avec deux amis, prédit au général romain qu'il serait plus tard empereur, ainsi que son fils, demandant à rester prisonnier jusqu'à ce que sa prédiction se fût réalisée. Une fois devenu empereur, Vespasien s'empressa de rendre Josèphe à la liberté.

Tel est, d'après cet écrivain, le récit sommaire de ce siège. Une question se présente naturellement ici. Faut-il ajouter une foi entière à tous les détails de ce récit? Pour moi, je ne le pense pas. Il y en a, en effet, qui s'accordent très bien avec la nature des lieux, mais il y en a d'autres aussi qui paraissent invraisemblables, quand on a examiné le terrain, et que je regarde comme empreints d'une sorte d'exagération orientale.

Josèphe, par exemple, comme je l'ai déjà dit, nous parle de ravins entourant la ville d'une profondeur telle que le regard ne pouvait sonder d'aussi effroyables précipices. Or j'estime à 120 mètres environ l'altitude du point culminant de Djefat par rapport aux vallées immédiatement adjacentes. Ensuite, je doute que Jotapata ait jamais pu renfermer une population aussi considérable que celle qui résulte des chiffres de l'historien juif, lequel affirme que 40,000 habitants succombèrent dans ce siège. En couvrant effectivement, par la pensée, de maisons aussi pressées les unes contre les autres qu'on le voudra, mais à un seul étage, comme elles devaient l'être, tant les plates-formes supérieures de la hauteur de Djefat que les pentes de la montagne voisine vers le nord, dans toute l'étendue marquée par les ruines, il est difficile de croire que l'on

ait là sous les yeux l'emplacement d'une ville ayant pu contenir la moitié seulement de la population indiquée par l'auteur. Enfin, que penser de la cachette mystérieuse au fond de laquelle Josèphe se déroba quelque temps aux recherches des Romains, et de l'artifice qu'il employa pour sauver sa vie, malgré les quarante compagnons qui occupaient avec lui la même caverne, et qui, à l'exception d'un seul, préférèrent la mort à la honte de se rendre aux vainqueurs? Ce dernier acte du grand drame auquel nous venons d'assister est sans doute d'un pathétique très saisissant; mais, en même temps, les invraisemblances y abondent, et je suis porté à supposer que plusieurs des particularités que l'auteur nous raconte à ce sujet sont plus ou moins le fait de sa propre imagination.

En résumé, après avoir à deux reprises différentes, en 1870 et en 1875, étudié le site de Jotapata; après avoir relu attentivement sur les lieux mêmes tous les détails du siège que cette ville soutint contre Vespasien, tels que Josèphe nous les a transmis; après avoir également fait une étude analogue, les écrits de cet historien à la main, sur toutes les autres villes de la Palestine qui tombèrent alors au pouvoir des Romains, je me suis convaincu de plus en plus que plusieurs des places fortes emportées par eux n'avaient jamais eu l'importance militaire et surtout la population que Josèphe leur prête, et que, devenu citoyen romain, cet écrivain, pour rehausser la gloire de Vespasien et de Titus, auxquels il soumit son ouvrage avant de le publier, exagéra les proportions de quelques-uns de leurs exploits en Judée, en augmentant la puissance des obstacles dont ils eurent à triompher et le nombre des ennemis qu'ils eurent à vaincre.

Vespasien s'était emparé de Jotapata le 1er du mois Panémus; il resta trois jours avant de quitter cette place, une fois conquise, et le 4 du même mois il était de retour à Ptolémaïs[1].

Ce renseignement, fourni par Josèphe, nous montre que Jotapata n'était qu'à une journée de marche de Ptolémaïs, ce qui con-

[1] *Guerre des Juifs*, l. III, c. IX, § 1.

vient parfaitement à la position de Djefat relativement à Ptolémaïs, puisque six heures de marche seulement séparent ces deux points.

Dans un autre passage, Josèphe nous apprend que Jotapata était à 40 stades de Chabolo :

Étant parti de Chabolo avec 3,000 soldats et laissant dans le camp le plus sûr de mes amis, je me transportai à Jotapata, ne voulant pas m'éloigner d'eux d'une distance de plus de 40 stades environ.

La localité dite Chabolo, en grec Χαβωλώ, dont il est ici question, est très certainement le village actuel de Kaboul, dont j'ai parlé précédemment.

Or l'intervalle compris entre ce village et Djefat ne dépasse pas deux heures de marche, ce qui s'accorde encore suffisamment bien avec l'assertion de cet écrivain : nouvelle preuve de l'identité de Djefat avec Jotapata.

KHARBET DEIDABEH.

A midi quinze minutes, je me remets en marche vers l'ouest-sud-ouest et, après avoir traversé quelques bouquets d'oliviers, ma direction devient celle de l'ouest.

A midi vingt-cinq minutes, le Djebel Deidabeh se dresse à ma gauche, au sud; il est couronné par les ruines d'une petite forteresse, appelée Kharbet Deidabeh. Mon guide m'affirme qu'elles sont peu importantes et qu'elles consistent en un amas de pierres au milieu d'épaisses broussailles.

KHARBET EL-MENARA.

A midi trente minutes, je passe au milieu des débris d'un ancien hameau complètement détruit, sur une colline. Il n'en subsiste plus qu'une vaste citerne, creusée au centre d'une plate-forme rocheuse. On l'appelle Kharbet el-Menara.

KAUKAB (KAUKABA).

A une heure cinq minutes, après une descente suivie d'une ascension pénible, je parviens à Kaukab, petit village de 250 habitants environ, situé sur une montagne dont l'altitude au-dessus de la mer est de 425 mètres. La moitié des maisons sont renversées. Un *oualy* y est dédié au Cheikh Aly.

Le Talmud cite une localité du nom de *Kaukaba*, כוכבא, comme étant le berceau de Rabbi Dositaï; mais, ainsi que le remarque très justement M. Neubauer, ce nom de Kaukaba étant assez commun en Palestine, on ne saurait dire quel Kaukaba le Talmud veut ici entendre[1].

KEFR MENDA (KEFAR MENDA).

A une heure quarante-cinq minutes, je descends vers le sud-est de ce village; puis, après avoir franchi l'Oued Kaukab, je gravis vers le sud-ouest un étroit sentier pratiqué dans le roc sur les flancs boisés du Djebel Deidabeh.

A deux heures trente-quatre minutes, une nouvelle descente vers le sud-est me conduit au bas de cette montagne, et, cheminant alors vers l'est dans la plaine d'El-Bathouf, je fais halte, à deux heures quarante-quatre minutes, à Kefr Menda, où l'on dresse ma tente sous un vieux chêne, non loin du puits du village. A côté de ce puits, je remarque deux fûts mutilés de colonnes et trois cuves de sarcophages antiques, dont l'une est ornée de disques et de guirlandes courant en festons d'un disque à l'autre. Quant au village, il est situé sur un faible monticule et compte 400 habitants, tous Musulmans, qui possèdent de nombreux troupeaux de bœufs et de chèvres. La plupart des maisons sont bâties en pisé et avec de menus matériaux. Alentour, quelques jardins bordés d'une ceinture de cactus sont plantés d'oliviers et de figuiers.

[1] Neubauer, *Géographie du Talmud*, p. 269.

Dans l'écrit intitulé : *Les Chemins de Jérusalem*, il est question de cette localité :

D'Abalen (A'billin) on se rend à Kefar Menda. Ce village est renommé à cause d'un ancien monument sépulcral qui s'y trouve, et qu'on dit être le tombeau de Rabbi A'kabia, fils de Mahalaël, dont la mémoire soit en bénédiction[1] !

Dans un autre traité judaïque qui a pour titre : *Les Sépulcres des Justes*, nous lisons à propos de ce même village :

A Kefar Menda sont ensevelis A'kabia, fils de Mahalaël, Rabbi Issakhar et Rabban Siméon, fils de Gamaliel; tous sont sous le village[2].

[1] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 255. — [2] *Id. ibid.* p. 383.

CHAPITRE QUARANTE-NEUVIÈME.

KHARBET BIR EL-BEDAOUÏEH. — KHARBET KHALLADIEH. — KHARBET EL-MECHERFI. — A'ÏN SEFFOURIEH. — GARIS. — ASOCHIS. — RETOUR À NAZARETH.

KHARBET BIR EL-BEDAOUÏEH.

Le 14 août, à quatre heures trente minutes du matin, je me mets en marche vers le sud, à travers la plaine d'El-Bathouf.

A cinq heures huit minutes, j'arrive au Kharbet Bir el-Bedaouïeh. Le puits ainsi appelé est construit intérieurement avec de belles pierres de taille et est certainement antique. Quant au réservoir qui l'avoisine, il est de date plus récente. On y remarque deux anciennes cuves sépulcrales, servant actuellement d'auges. Non loin de là, sont les restes d'un *khan* arabe, mesurant 70 pas de long sur 50 de large. Au centre régnait une cour, qu'entouraient, non des galeries voûtées, comme dans la plupart des établissements de ce genre, mais seulement une suite de petites chambres contiguës. Au-dessus du puits et du *khan* s'élève vers l'ouest une jolie colline, aux pentes douces et depuis longtemps livrées à la culture. Mais les innombrables tessons de poterie qu'on y rencontre prouvent qu'autrefois ces pentes étaient habitées. Elles conduisent d'ailleurs, par diverses terrasses successives, à un plateau supérieur, tout couvert de ruines. Ces ruines sont celles d'un village musulman, mais qui avait succédé sur le même emplacement à une petite ville antique. De celle-ci il subsiste encore les arasements d'une puissante construction en magnifiques pierres de taille, et flanquée, sur l'une de ses façades, de deux tours carrées. Sous cette espèce de château fort règne un grand caveau, éclairé par plusieurs soupiraux aujourd'hui

bouchés, et également construit avec des pierres de taille très régulières. Les voûtes, en très bon état, sont bâties avec des matériaux d'un appareil un peu moindre, mais agencés de même ensemble avec beaucoup de soin. Elles m'ont fait l'effet d'être légèrement ogivales. Néanmoins, elles ne paraissent avoir subi aucun remaniement, et je les considère comme datant de l'époque gréco-romaine.

KHARBET KHALLADIEH.

A sept heures, je redescends de la colline précédente et je poursuis ma route vers le sud-sud-ouest, en côtoyant constamment un petit *oued*, actuellement à sec, appelé Oued Khalladieh; il sillonne une fertile vallée, d'abord large, et qui va ensuite se rétrécissant entre des hauteurs en partie boisées.

A sept heures cinquante-cinq minutes, je parviens au Kharbet Khalladieh. En cet endroit, plusieurs sources jaillissent dans le lit de l'*oued* et forment un ruisseau au milieu duquel se jouent des tortues. Un monticule voisin est couronné d'un amas de pierres taillées, dont quelques-unes affectent d'assez grandes dimensions. Elles devaient appartenir à un édifice orné autrefois de colonnes, car plusieurs fûts mutilés gisent au milieu des décombres. Quelques arasements de murs antiques se montrent à travers les ronces et les broussailles, et de nombreux petits compartiments d'apparence plus moderne, et bâtis sans doute intérieurement par les Arabes, sont eux-mêmes en ruine depuis longtemps, comme le prouvent cinq à six vieux chênes qui ont pris racine entre les pierres et qui ombragent ces débris solitaires. Au bas du monticule, vers l'est, quelques autres vestiges de constructions complètement renversées sont épars sur le sol; mais ils sont peu considérables.

KHARBET EL-MECHERFI.

A huit heures vingt minutes, je continue à suivre les replis de l'Oued Khalladieh vers le sud-ouest. L'eau de ce ruisseau disparaît par intervalle sous son lit, pour reparaître ensuite plus loin.

A huit heures quarante-cinq minutes, après avoir franchi un autre petit *oued* qui aboutit au précédent, je gravis les flancs d'une colline couverte de beaux chênes.

A neuf heures, j'atteins le Kharbet el-Mecherfi. Ce sont les restes d'un *khan* arabe, mesurant 80 pas de long sur à peu près autant de large. Comme celui du Bir el-Bedaouïeh, il ne renfermait pas de galeries voûtées, mais seulement une suite de chambres carrées disposées tout autour et qui, depuis de longues années sans doute, sont entièrement abandonnées et sans toit, car de gros et vieux chênes ont poussé dans plusieurs d'entre elles et les remplissent de leurs rameaux.

A'ÏN SEFFOURIEH.

A neuf heures vingt-huit minutes, je descends vers le sud-est de la colline de Mecherfi; puis, après avoir franchi successivement dans cette direction plusieurs autres collines, que séparent d'étroites vallées, j'arrive à Ei'louth à dix heures quarante minutes. Sans m'arrêter à examiner de nouveau ce village, que j'avais déjà visité et qui est décrit au chapitre XXXIII de cet ouvrage, je gravis vers le nord des hauteurs couvertes d'oliviers et de lentisques, d'où je redescends dans un *oued* où coule une source appelée A'ïn el-Beidha.

A dix heures vingt minutes, je fais un instant halte auprès d'une autre source, beaucoup plus considérable, dont j'ai parlé ailleurs sous le nom de A'ïn Seffourieh.

GARIS.

Non loin de Seffourieh, l'antique Sepphoris, deux anciennes localités sont à retrouver, l'une appelée Garis et la seconde Asochis.

Occupons-nous d'abord de la première.

Elle est signalée par Josèphe dans le passage suivant :

Josèphe et ceux qui étaient avec lui avaient établi leur camp dans le voisinage de Sepphoris, à côté de la ville de Garis[1].

[1] *Guerre des Juifs*, l. III, c. VI, § 3.

Dans un autre passage, cet historien mentionne cette même localité et la désigne comme un simple village, dont il marque la distance à 20 stades par rapport à Sepphoris :

Toute la contrée environnante étant ravagée par l'armée romaine, je pris tous les soldats qui étaient avec moi et je me dirigeai vers le village de Garis, où je plaçai mon camp, que j'entourai de palissades, à 20 stades de Sepphoris[1].

Dans un troisième passage, Josèphe cite en Galilée une ville appelée Garsis :

Un certain Tephthæus, originaire de Garsis, ville de Galilée[2]...

Il faut probablement identifier cette ville de Garsis avec celle que cet historien nomme Garis dans les deux passages précédents.

Le Talmud de Babylone cite pareillement en Palestine un endroit appelé *Garsis*, en hébreu גרסים, comme le lieu natal de Rabbi Yehoschoua[3].

Tels sont les seuls renseignements que nous possédions sur cette localité. Nous savons qu'elle était en Galilée et à 20 stades de Sepphoris; mais dans quelle direction était-elle située relativement à cette ville? C'est ce qu'aucun texte ne nous apprend.

Si nous examinons maintenant tous les alentours de Seffourieh, l'ancienne Sepphoris, dans un rayon de 20 stades, c'est-à-dire de 3,700 mètres, nous ne trouvons aucune ruine considérable ni aucun village encore habité qui puisse être identifié avec Garis ou Garsis. En étendant un peu ce rayon, car les distances indiquées par Josèphe sont loin d'être toujours parfaitement exactes, nous rencontrons tout autour de Seffourieh quatre villages encore habités et deux ruines qui en sont séparés par une distance que j'estime, pour les uns, à 4 kilomètres 1/2 ou un peu plus de 24 stades, et pour les autres, à 4 kilomètres, soit 22 stades.

Les villages encore habités sont : au sud El'louth, au sud-est Reineh, à l'est-sud-est El-Meched, au nord-nord-est Roummaneh. Quant aux ruines, ce sont celles de Tell Rouma au nord et du

[1] *Vie de Josèphe*, § 71. — [2] *Guerre des Juifs*, l. V, c. XI, § 5. — [3] Talmud de Babylone, *Eroubin*, 21 *b*.

Kharbet Bir el-Bedaouïeh au nord-est. Celles de Khalladieh sont, en effet, trop peu étendues, pour avoir appartenu, je ne dis pas à une ville, mais même à un village de quelque importance.

De ces villages il en faut, tout d'abord, éliminer deux, qui ont été identifiés avec beaucoup de vraisemblance, à savoir : El-Meched avec Gath-ha-Hepher, et Roummaneh avec la Rimmon de la tribu de Zabulon. Ei'louth et Reineh restent encore à identifier; mais Ei'louth semble un endroit bien mal choisi pour y asseoir un camp. Reineh, village beaucoup plus considérable et mieux situé, jouissant en outre d'une source abondante, peut, au contraire, avoir succédé à l'ancienne Garis ou Garsis. Parmi les ruines, Tell Rouma doit être également éliminé, attendu, comme nous l'avons vu ailleurs, que Josèphe mentionne en Galilée un village du nom de Rouma comme patrie de Nétiras et de Philippe, qui se distinguèrent au siège de Jotapata, et ce village de Rouma ne peut être différent de notre Tell Rouma. Il ne nous reste donc plus maintenant pour y placer Garis ou Garsis que la colline où sont éparses les ruines de Bir el-Bedaouïeh. Mais ces ruines, ainsi que je vais essayer de le montrer, me paraissent être celles de l'ancienne Asochis. Jusqu'à nouvel ordre, par conséquent, et jusqu'à plus amples recherches, j'incline à reconnaître dans Reineh la localité où Josèphe dressa son camp avant d'aller attaquer Sepphoris.

ASOCHIS.

Cette ville est plusieurs fois signalée par Josèphe comme une ville de Galilée voisine de Sepphoris. Elle était importante, car cet historien nous apprend que Ptolémée Lathyre, s'en étant rendu maître, y fit un grand nombre de prisonniers et un butin considérable :

Ptolémée, étant tombé à l'improviste sur Asochis, ville de Galilée, un jour de sabbat, s'en empare de force, y fait environ 10,000 prisonniers et en emporte en outre beaucoup de butin[1].

[1] *Antiq. judaïques*, l. XIII, c. XII, § 4.

Immédiatement après, Josèphe ajoute :

Ptolémée tenta ensuite de s'emparer également de Sepphoris, ville voisine de celle qu'il venait de dévaster; mais, après y avoir perdu beaucoup des siens, il s'avança au-devant d'Alexandre pour le combattre.

Ce fait se passa l'an 103 avant Jésus-Christ.

Dans l'autobiographie de Josèphe, ce même historien parle d'une vaste plaine, du nom d'Asochis, en Galilée, où il séjourna quelque temps :

Ils vinrent tous dans la grande plaine où je me trouvais; on l'appelle Asochis [1].

Cette plaine ne peut être autre que celle d'El-Bathouf; car, en la quittant, Josèphe se dirigea aussitôt vers Chabolo, village situé, dit-il, sur les confins de Ptolémaïs. Ce village est celui qui porte encore aujourd'hui le nom de Kaboul; je l'ai décrit plus haut.

Comme la plaine en question s'appelait plaine d'Asochis, il est à croire que la cité ainsi nommée en était l'une des villes principales.

Dans un troisième passage, Josèphe rapporte que, après avoir attaqué, puis abandonné Sepphoris, déjà tombée en son pouvoir, à l'exception de la citadelle, il se rendit à Asochis, et que là un grand nombre de Galiléens vinrent le trouver, lui demandant avec ardeur la permission de descendre à Tibériade pour détruire cette ville, qui trahissait la cause nationale :

Le lendemain, ils se rassemblèrent de tous côtés en foule à Asochis, où je demeurais. Là ils firent entendre de grandes clameurs, dénonçant tout haut la trahison de Tibériade et son attachement au roi, et demandant l'autorisation de descendre pour anéantir cette ville de fond en comble [2].

Ce passage, de même que le premier que j'ai cité, semble prouver qu'Asochis était dans le voisinage de Sepphoris.

Mais un quatrième passage du même historien va préciser davantage la position que cette ville occupait :

Après avoir écrit cette lettre, ils (Jonathas et ceux qui l'accompagnaient)

[1] *Vie de Josèphe*, § 41. — [2] *Vie de Josèphe*, § 68.

parvinrent à Japha, l'un des bourgs les plus considérables de la Galilée, fortifié par de puissants remparts et très peuplé. Une grande multitude se porta à leur rencontre, y compris les femmes et les enfants, et on leur enjoignit avec des clameurs hostiles d'avoir à se retirer... Jonathas et les siens furent très irrités de ces vociférations; mais ils n'osèrent pas faire éclater leur ressentiment, et, ne daignant pas leur répondre, ils gagnèrent d'autres bourgades. Ils y furent accueillis partout des mêmes protestations, les habitants répétant à grands cris que personne ne pourrait les détourner de garder Josèphe pour leur général. Ayant échoué dans leurs tentatives, ils arrivèrent à Sepphoris, la plus grande ville de la Galilée... De Sepphoris ils descendirent à Asochis, où ils furent reçus avec les mêmes clameurs qu'à Japha... Enfin, ils atteignirent Gabara, où Jean alla au-devant d'eux avec 3,000 hoplites[1].

Les détails renfermés dans ce passage contiennent de précieux renseignements topographiques. En ce qui concerne la position d'Asochis, nous y voyons que cette ville était située au-dessous de Sepphoris, vers le nord, et sur la route conduisant à Gabara. Jonathas, en effet, arrivant de Judée en Galilée, s'avance du sud au nord. Il traverse d'abord Japha, bourg situé un peu au sud de Nazareth; de là il se rend à Sepphoris, après avoir parcouru plusieurs autres bourgs ou villages; ensuite il va à Asochis, puis enfin à Gabara.

Cet itinéraire ainsi tracé par Josèphe limite le champ de nos recherches, et, en tenant compte des renseignements fournis par ce passage et de ceux qui résultent des trois précédents, j'incline à placer Asochis au Kharbet Bir el-Bedaouïeh.

Trois raisons principales justifient l'identification que je propose :

1° La colline que couronnent les ruines de ce nom me semble avoir servi d'assiette à une ville de quelque importance, comme le démontrent les beaux débris de la puissante construction dont j'ai parlé, et qui me paraissent être les restes du château fort où a dû résider Josèphe pendant son séjour dans la plaine d'Asochis, plaine que l'on domine de là tout entière et qui ne peut être autre que celle d'El-Bathouf.

[1] *Vie de Josèphe*, § 45.

2° Ces ruines avoisinent Sepphoris; elles ne sont séparées, en effet, de Seffourieh, l'antique Sepphoris, que par un intervalle de 4 kilomètres. Or nous savons par Josèphe qu'Asochis et Sepphoris étaient très rapprochées l'une de l'autre.

3° L'une des routes les plus directes conduisant de Sepphoris à Gabara devait passer auprès du puits dit Bir el-Bedaouïeh, situé au bas de la colline de ce nom, et, pour arriver à ce puits en partant de Sepphoris, il faut beaucoup descendre. La colline même du Kharbet Bir el-Bedaouïeh est bien plus basse que celle de Sepphoris, attendu que le point culminant de la première est à 100 mètres au-dessous du sommet de la seconde, celle-ci atteignant 297 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée et celle-là ne dépassant pas 197 mètres au-dessus du même niveau.

Kefr Menda, que le docte Robinson est disposé à reconnaître pour l'antique Asochis, est désigné dans le Talmud sous le même nom de Kefar Menda ou de Kefar Mendou; cette dénomination, par conséquent, est ancienne et n'a pas changé avec le temps. En outre, Kefr Menda est à 6 kilomètres de Sepphoris, tandis que les ruines de Bir el-Bedaouïeh sont plus rapprochées de cette ville, n'en étant, comme je l'ai dit, qu'à 4 kilomètres.

Les autres ruines ou villages encore debout qui entourent la plaine d'El-Bathouf, et qui pourraient prétendre à l'honneur de lui avoir jadis donné leur propre nom et, par conséquent, d'avoir porté celui d'Asochis, ou sont plus éloignés encore de Sepphoris, ou ne se trouvent pas sur l'une des routes conduisant à Gabara.

RETOUR À NAZARETH.

A onze heures, je quitte la source de Seffourieh, que j'ai suffisamment décrite ailleurs, à l'occasion des détails que j'ai donnés sur ce grand village, situé à 2 kilomètres plus au nord, et je prends, vers le sud-est, la route de Nazareth, où j'arrive à midi dix-huit minutes.

CHAPITRE CINQUANTIÈME.

DÉPART DE NAZARETH. — KOSKOS. — KHARBET OUMM RACHED. — KHARBET BESSOUMA. — HEIFA (HEPHA OU KAÏPHA). — COUVENT DU MONT CARMEL.

DÉPART DE NAZARETH.

Avant de dire un adieu peut-être éternel à cette petite ville, si grande par les souvenirs qu'elle rappelle et où l'on ne peut faire un pas sans fouler partout les vestiges vénérés de la sainte famille, je la parcourus de nouveau tout entière, afin d'en laisser dans mon âme une image en quelque sorte vivante et ineffaçable.

Le 17 août, enfin, à quatre heures trente minutes du matin, je quitte définitivement, et non sans regret, la cellule où les bons Pères Franciscains m'avaient offert une si cordiale hospitalité pendant mes différents séjours à Nazareth, et je m'achemine vers Kaïpha par une route un peu différente de celle que j'avais suivie précédemment.

KOSKOS.

A huit heures j'arrive à Koskos, village dont j'ai déjà parlé.

KHARBET OUMM RACHED.

De là, je me dirige vers le nord-ouest, à travers des collines couvertes de chênes et de caroubiers.

A huit heures trente minutes, je parviens au Kharbet Oumm Rached. Les ruines ainsi appelées sont dispersées sur un plateau dont l'altitude est de 209 mètres au-dessus de la mer, et qui est

en partie cultivé et en partie hérissé de broussailles. Il ne subsiste plus de cette bourgade complètement renversée qu'une vingtaine de citernes et des tas de décombres, au milieu desquels je remarque un fût de colonne encore debout, reste d'un édifice entièrement rasé.

KHARBET BESSOUMA.

A neuf heures vingt-quatre minutes, je me remets en marche vers le sud-sud-ouest.

A neuf heures trente-cinq minutes, je traverse un village ruiné, appelé Bessouma; quelques jardins y sont cultivés par de pauvres fellahs.

HEIFA (HEPHA OU KAÏPHA).

A neuf heures quarante-huit minutes, je suis vers le sud-ouest un sentier accidenté qui serpente au milieu de bois de chênes.

Arrivé à El-Hartieh, village que j'ai déjà décrit, j'atteins, après une nouvelle descente, la riche plaine que sillonne le Nahr el-Moukattha' ou Cison.

A dix heures quarante minutes, je fais halte sur les bords de cette petite rivière, où m'invitent à me reposer un instant de belles touffes de lauriers-roses et d'agnus-castus.

A onze heures vingt-cinq minutes, je remonte à cheval, et à une heure quarante minutes, j'entre à Heifa, après avoir successivement passé devant les deux villages de Yadjour et de Belad ech-Cheikh, dont il a été question précédemment.

Heifa, l'ancienne Hepha des Hébreux, la Kaïpha des Occidentaux, est déjà connue du lecteur par la description que j'en ai faite.

COUVENT DU MONT CARMEL.

Le lendemain, 18 août, je gravis, au lever de l'aurore, les flancs du Carmel, et bientôt je franchis le seuil du magnifique couvent de Notre-Dame. Sans reproduire ici les détails que j'ai donnés, relative-

ment à ce monastère, dans mon ouvrage sur la Samarie, qu'il me soit permis de dire seulement que je revis avec une admiration toujours nouvelle cette vaste construction, due aux efforts persévérants d'un simple moine, dont j'avais connu autrefois les dignes auxiliaires; mais hélas! ils dorment maintenant presque tous leur dernier sommeil dans le cimetière du couvent. Je visitai tour à tour la chapelle, la grotte d'Élie, la bibliothèque, les cloîtres et les terrasses. De là, comme d'un observatoire aérien, placé entre le ciel et la terre, je contemplai longtemps, avec un ravissement que ma plume est impuissante à dépeindre, et la mer qui tantôt se brise avec fureur contre la pointe du cap Carmel et tantôt ressemble à un immense lac aux flots calmes et azurés, et un panorama des plus variés de montagnes et de vallées parsemées çà et là de villages qui apparaissent dans le lointain comme autant de taches blanches, et plus près de moi, à mes pieds, cette grande et célèbre plaine de Saint-Jean-d'Acre, témoin de tant de batailles et arrosée de tant de sang humain, principalement au moyen âge, où elle devint le théâtre de la plus formidable lutte qui ait jamais eu lieu entre l'Orient et l'Occident, entre le Croissant et la Croix.

J'aurais volontiers, à cause des excessives chaleurs qui régnaient alors, passé une semaine de repos dans ce monastère, jouissant à la fois de l'air salubre de la montagne, de la paix profonde dont on est enveloppé comme de toutes parts dans cet asile de la prière, et de l'aimable conversation des dignes religieux qui l'habitent. Mais chacune de mes journées appartenait à la mission qui m'avait été confiée et devait être marquée, autant que possible, par quelque exploration nouvelle. Je m'arrachai donc, le même jour, à la bienveillante hospitalité que les R. P. Carmes s'empressaient de m'offrir et, après avoir serré affectueusement la main de ces hommes de Dieu, je redescendis à Kaïpha, pour continuer à affronter le soleil, la poussière, la fatigue, les discussions bruyantes avec les Arabes et toutes les difficultés inséparables des investigations pénibles que j'accomplissais au milieu de populations souvent fort peu hospitalières.

CHAPITRE CINQUANTE ET UNIÈME.

DE KAÏPHA À SAINT-JEAN-D'ACRE. — SAINT-JEAN-D'ACRE.

DE KAÏPHA À SAINT-JEAN-D'ACRE.

Le 19 août, à cinq heures quarante-cinq minutes du matin, je commence à côtoyer vers l'est, puis vers le nord-est, la baie de Kaïpha. A ma droite, mes yeux se reposent avec délices sur de frais jardins, du sein desquels s'élancent çà et là de jolis palmiers au-dessus de divers arbres à fruit et dont la verdure contraste avec l'aridité de la plage sablonneuse où je chemine.

A six heures quinze minutes, je franchis le Nahr el-Moukattha' ou Cison, à son embouchure. Ma direction devient alors celle du nord-nord-est. Aux jardins ont succédé de larges dunes, dont le sable fin et mobile ondule sous le vent et toutes boursouflées d'innombrables mamelons.

A sept heures cinquante-cinq minutes, je m'avance presque directement vers le nord; les premiers vergers de Saint-Jean-d'Acre se montrent à ma droite; à ma gauche, les vagues de la mer projettent à chaque instant leur écume jusque sous les pieds de mon cheval.

A huit heures neuf minutes, je traverse à gué, à son embouchure, le Nahr Na'min, l'ancien Belus, appelé également par Pline *Pagida*, dont la source, comme je l'ai dit ailleurs, avoisine le Tell el-Kerdaneh et sort très abondante d'un marais connu autrefois sous le nom de *palus Cendevia*.

Je longe alors vers le nord-ouest les contours de la rade, puis du port de Saint-Jean-d'Acre, et, à neuf heures trente minutes, j'entre dans cette ville par l'unique porte extérieure qu'elle possède maintenant.

SAINT-JEAN-D'ACRE.

Saint-Jean-d'Acre affecte la forme d'un triangle dont la base regarde le nord, et le sommet le sud. Les remparts, du côté de la terre, sont doubles, très épais et en assez bon état. De distance en distance, ils sont flanqués de tours et de bastions. Les gros blocs employés à les construire ou à les réparer datent de différentes époques et proviennent de divers endroits, tels que l'ancienne cité elle-même, A'thlith et Césarée. Chaque enceinte est environnée d'un large fossé. Au delà du mur de contrescarpe du second fossé, ou fossé extérieur, règne un troisième fossé, qui n'a pas été achevé; il est dû, dit-on, à Abdallah-Pacha, et selon d'autres, à Ibrahim-Pacha, qui avait conçu le dessein d'y introduire l'eau de la mer et de transformer ainsi l'emplacement occupé par la ville en une île véritable; actuellement elle n'est entourée par la mer qu'à l'ouest, au sud et au sud-est. Ses remparts sont armés de canons et de mortiers, au nombre de 230, et dont plusieurs, comme j'ai pu m'en assurer, sont d'origine française et portent les dates de 1785, 1786 et 1787. Ce sont ceux qui arrivaient par mer au secours de Bonaparte, au moment où il commençait, en 1799, le siège de la place, et qui, capturés par le commodore anglais Sir Sidney Smith, servirent, au contraire, à la défense de cette ville.

Saint-Jean-d'Acre avait autrefois deux ports, l'un extérieur (c'est la rade actuelle) et l'autre intérieur. Ce dernier était délimité par une digue qui est en grande partie détruite, et que défendaient plusieurs tours, dont quelques assises inférieures sont seules encore visibles. L'une de ces tours était la fameuse tour des Mouches, souvent mentionnée par les historiens des Croisades et ainsi appelée, au dire de Gauthier Vinisauf, parce que c'était là que les anciens faisaient leurs sacrifices, et que les mouches y étaient attirées par la chair des victimes. Ce port est aujourd'hui très ensablé, et sa plus grande profondeur atteint $1^{m},50$. Aussi les barques peuvent seules y pénétrer, et les bâtiments tant soit peu considérables sont con-

traints de mouiller en rade. Celle-ci est, d'ailleurs, beaucoup moins sûre que celle de Kaïpha.

Dans la partie septentrionale de l'enceinte de la ville, enceinte qui est bien plus restreinte que celle du moyen âge, se trouve la citadelle, qui a été plusieurs fois détruite et rebâtie. A côté s'élève l'hôpital militaire, dont toute la partie inférieure date de l'époque des Croisades et consiste en de vastes magasins souterrains. Toutes les constructions supérieures sont modernes et renferment, d'un côté, des logements pour la troupe et, de l'autre, des salles pour les malades. Au centre est une grande cour ombragée par quelques bouquets d'arbres, tels que figuiers et palmiers, et sous laquelle sont des galeries voûtées et des citernes. Sous les remparts s'étendent également d'immenses magasins voûtés en ogive, dont plusieurs doivent remonter à l'époque des Croisades. Quelques-uns sont en fort mauvais état et menacent ruine; il en est même qui sont complètement écroulés. L'un de ces souterrains, sombres et humides, servait, il y a peu d'années encore, de prison publique, et c'est là qu'en 1863 j'avais vu plusieurs centaines de malheureux entassés pêle-mêle au milieu des ténèbres les plus profondes et de la malpropreté la plus horrible. Le gardien qui m'accompagnait alors jusqu'au seuil de cet asile de la douleur m'avouait que la souffrance et la maladie y faisaient presque chaque jour quelque victime. Aujourd'hui, les galériens ont été transférés dans un local plus sain et plus aéré, où la lumière pénètre et d'où l'espérance de recouvrer la liberté ne semble plus totalement bannie, comme elle paraissait l'être des anciennes galères, à la porte desquelles on aurait pu écrire ces mots terribles que le Dante place à l'entrée de son enfer: « Laissez tout espoir, vous qui entrez ici. »

Le plus beau monument qui de loin attire les regards est, sans contredit, la grande mosquée connue sous le nom de Djezzar-Pacha, parce qu'elle fut fondée par ce gouverneur, vers la fin du siècle dernier. Elle occupe, dit-on, l'emplacement de l'ancienne cathédrale de Saint-Jean-d'Acre. En 1863, elle était très dégradée et percée à jour sur plusieurs points; depuis, elle a été réparée. Elle est com-

prise dans une vaste enceinte rectangulaire, au dedans de laquelle règnent des galeries voûtées, que soutiennent de nombreuses colonnes antiques ornées de chapiteaux différents et enlevées aux ruines de Tyr et de Césarée. Le long de ces galeries ont été bâties des espèces de cellules destinées aux employés de la mosquée ou aux pèlerins musulmans qui viennent la visiter; elles environnent elles-mêmes une magnifique cour, sous laquelle s'étendent de belles citernes et où s'élèvent des bosquets verdoyants, plantés de palmiers, de cyprès et d'autres arbres, qui forment d'agréables ombrages. Au milieu de ces bosquets on remarque plusieurs tombeaux en marbre blanc, et notamment ceux de Djezzar et de Soliman-Pacha.

Quant à la mosquée proprement dite, elle est précédée, à sa façade septentrionale, d'un péristyle décoré de six colonnes antiques de granit rose qui supportent cinq arceaux extérieurs. De là on pénètre dans une sorte de grande salle carrée, ornée de lustres et de lampes, et surmontée d'une haute coupole qui s'appuie sur quatre arcades ogivales. Des plaques de marbre tapissent les parois intérieures du monument et en dallent le sol. Le *mihrab* est également en beau marbre de différentes couleurs. Le *member*, ou chaire à prêcher, est en marbre blanc et fait honneur à l'habile Arménien qui l'a sculpté.

Saint-Jean-d'Acre renferme trois autres mosquées, mais qui n'offrent rien qui mérite d'être signalé; seulement les colonnes que l'on y observe et les grandes dalles qui les pavent proviennent certainement d'édifices plus anciens.

Quatre églises chrétiennes existent pareillement dans cette ville. L'une appartient aux Grecs schismatiques, une seconde aux Maronites, une troisième aux Grecs unis; celle-ci, sous le vocable de Saint-André, est à trois nefs, dont celle du centre repose sur des piliers cantonnés chacun de trois colonnes accouplées; les murs en sont très épais et les fenêtres étroites et ébrasées. Une quatrième église enfin, consacrée à saint Jean-Baptiste et qui date seulement de l'année 1737, sert de paroisse aux Latins; elle est fort petite.

Les R. P. Franciscains ont à Saint-Jean-d'Acre un couvent, qui,

dans son état actuel, n'est point antérieur au XVIIe siècle. Il occupe l'une des extrémités d'un khan, appelé le *khan franc*, parce que les commerçants européens, et principalement les négociants français, y avaient autrefois leurs magasins. Le consul de France y résidait aussi, et l'on distingue encore sur l'une des terrasses quelques vestiges de sa chapelle. Aujourd'hui notre agent consulaire y habite également non loin du couvent de ces religieux, qui ne contient que deux Pères et un Frère et qui renferme un humble oratoire, pauvre mais bien tenu.

Les Dames de Nazareth ont fondé à Saint-Jean-d'Acre, en 1861, une maison, dont Mme Charbelet, l'une des premières religieuses de cet ordre qui aient été envoyées en Palestine, est actuellement la supérieure. Elle a la bonté de me faire elle-même les honneurs de son établissement. Deux cents jeunes filles, divisées en deux classes, fréquentent chaque jour l'école. En outre, un dispensaire est indistinctement ouvert à tous ceux, hommes, femmes et enfants, qui viennent y demander des médicaments, des conseils ou des soins. Cinq religieuses se dévouent, sous la direction de la sainte femme que je viens de nommer, à l'éducation de l'enfance et à l'exercice de la charité envers les malades. J'ajouterai enfin que, de même qu'à Beyrouth, à Nazareth, à Chefa A'mer et à Kaïpha, elles réunissent une fois par semaine chez elles, dans deux confréries distinctes, les jeunes filles ou les femmes mariées qui ont appris à les vénérer et à les aimer, en suivant leurs leçons, et qui, une fois sorties de l'école et devenues même déjà mères de famille, continuent avec bonheur à fréquenter leur maison et à y chercher des avis utiles et l'exemple des vertus chrétiennes qui leur ont été enseignées.

Sous la maison des Dames de Nazareth et sous plusieurs autres maisons voisines, s'étendent de vastes souterrains voûtés, que j'ai explorés et qui, appartenant maintenant à divers propriétaires, ont été divisés par des murs de séparation. Ils sont remplis pour la plupart d'un épais fumier, qui remonte peut-être à l'époque des Croisades. De profondes citernes datent également de cette époque. Il en est de même de plusieurs vieux pans de murs et arrachements

de voûtes que l'on remarque près de la maison des religieuses, et qui sont les restes d'une grande église presque complètement détruite. Un vieillard de quatre-vingt-six ans m'a affirmé qu'elle était encore en partie debout pendant son enfance, et qu'elle offrait tout à fait la même forme et les mêmes caractères d'architecture que les débris de celle de Saint-Joachim et de Sainte-Anne à Sepphoris. On lui donnait, ajoutait-il, le nom de *Kniseh Mar Yohanna*, « église de Saint-Jean ».

La ville est traversée par plusieurs bazars. L'un est voûté en pierre et paraît de construction assez récente; les autres sont seulement recouverts par des planches, des nattes ou des toiles.

Elle possède pareillement, indépendamment du khan franc que j'ai déjà mentionné, d'autres établissements de ce genre, à la fois entrepôts de marchandises et hôtellerie pour les caravanes. Le plus remarquable avoisine le port. On l'appelle soit khan Djezzar-Pacha, parce qu'il fut bâti par ce gouverneur, soit khan el-A'amid ou *khan* des colonnes, parce que les galeries qui l'entourent sont soutenues sur des colonnes, dix de long sur huit de large, les unes en granit gris, les autres en granit rouge, que couronnent des chapiteaux appartenant à divers ordres, et enlevés, comme les fûts monolithes qu'ils surmontent, à d'anciens monuments. Ce *khan* passe pour avoir été construit sur les ruines d'un vieux couvent de Dominicains. A quelque distance de là est un autre *khan*, dit khan Chaouardi. Il forme également un grand rectangle qui entoure une vaste cour, et se compose de nombreux magasins et de chambres le long de galeries à arcades. Quelques voyageurs l'ont pris pour l'ancien couvent des Dames Clarisses; mais c'est une construction évidemment plus moderne et toute musulmane. Seulement, elle a pu remplacer le célèbre monastère de ce nom.

La population actuelle de Saint-Jean-d'Acre ne dépasse pas le chiffre de 9,000 habitants, parmi lesquels on compte 1,600 chrétiens, se décomposant ainsi : 160 Latins, 500 Grecs unis et 940 Grecs schismatiques. Les autres habitants sont Musulmans.

Au moyen âge, l'enceinte de la ville était beaucoup plus consi-

dérable et sa population était bien plus nombreuse, comme le prouvent les églises qu'elle renfermait. Pendant le XIIe siècle, en effet, elle possédait une église de Sainte-Croix, appartenant au Saint-Sépulcre, une cathédrale épiscopale et des églises particulières, où se réunissaient les Pisans, les Génois et les Vénitiens. Quand Jérusalem, après la funeste bataille de Hattin, en 1187, cessa d'être la capitale du royaume latin, la ville de Saint-Jean-d'Acre, tombée elle-même au pouvoir du vainqueur, puis reconquise par les Croisés en 1191, servit de refuge et de citadelle à toutes les communautés religieuses et à tous les ordres militaires, qui s'y fixèrent, comme jadis dans la Cité sainte, y bâtissant des couvents et des églises. Elle fut divisée alors en dix-neuf quartiers, qui chacun avait une paroisse ou du moins une chapelle.

En dehors de la double enceinte de Saint-Jean-d'Acre, on remarque, vers le nord, de nombreuses excavations, pratiquées dans le sol pour en extraire des pierres provenant des fondations d'anciennes constructions rasées. La ville donc, jadis, s'étendait de ce côté-là beaucoup plus que maintenant. Le long du rivage, les vestiges de plusieurs anciens magasins sont çà et là visibles. On observe aussi un certain nombre de compartiments pratiqués par la main de l'homme, comme autant de petits bassins, au milieu des récifs qui bordent la plage, et contre lesquels, par les forts vents d'ouest, la mer se brise avec fureur. En s'avançant ainsi, au nord de la ville actuelle, l'espace de 750 mètres environ, on atteint les restes d'un ancien rempart, dont le parement a été enlevé, et dont il ne subsiste plus que le blocage intérieur, que l'on a même commencé à détruire; au delà régnait un fossé, aujourd'hui aux trois quarts comblé. C'était la dernière limite septentrionale de la cité du moyen âge.

Si nous nous dirigeons maintenant en dehors des remparts, vers l'est, nous reconnaissons de même aussitôt que la ville jadis s'étendait pareillement de ce côté 750 à 800 mètres plus loin que de nos jours. Tout cet intervalle est occupé, d'abord, par un cimetière musulman, qui environne un *oualy* dédié à Neby Saleh, et est en-

touré lui-même d'un large fossé et d'une levée factice de terre qui l'enserre comme dans un vallon verdoyant, où chaque tombe est ombragée par un arbre. C'est là que, tous les vendredis, les femmes musulmanes viennent passer de longues heures, se lamentant, pleurant ou conversant entre elles auprès des tombeaux qui leur sont chers. Au delà de ce fossé et de cette levée de terre, le sol est également perforé d'innombrables trous, dus aux fouilles que l'on a faites et à celles que l'on fait encore, pour en arracher les matériaux qu'il recèle, provenant de maisons ou d'édifices renversés. Des citernes à moitié comblées, les traces d'un canal qui amenait à la ville les eaux de la source de Kabreh, des fondations de maisons et quelques arasements de murs, voilà tout ce qui reste de cette ancienne partie de la ville vers l'orient. Le sable l'envahit maintenant de plus en plus.

Un peu au delà, vers l'est-sud-est, on rencontre un second cimetière musulman, sur un monticule parsemé d'arbres et d'arbustes. Plus loin, un troisième cimetière est affecté aux chrétiens.

En continuant à s'avancer vers l'est, le long de jardins bordés de cactus et plantés d'arbres divers, tels que figuiers, grenadiers et palmiers, qu'avoisine un petit groupe d'habitations près d'une source appelée A'ïn es-Sett, on atteint la célèbre colline dite Tell el-Frandji, « colline des Francs », ou encore Tell el-Fokhar, « colline de l'argile », parce que les potiers vont y chercher de la terre pour en fabriquer des vases. Cette colline est située à 800 mètres environ de la ville du moyen âge, et à 1,500 de la ville actuelle. Elle s'étend de l'ouest à l'est, dans une longueur d'au moins 600 mètres et dans une largeur de 300. Escarpée vers le nord, elle est bordée vers le sud de ravins qui paraissent à la fois naturels et artificiels; vers l'est et vers l'ouest, elle s'abaisse vers la plaine en pente assez douce. Sa plus grande élévation ne dépasse pas 30 mètres. De nombreux tas de pierres, dispersés sur le plateau qui la couronne, sont les restes d'anciennes constructions complètement démolies. Sur le point culminant, on montre encore l'emplacement

des batteries qui avaient été établies là par Bonaparte en 1799, lorsqu'il entreprit le siège de Saint-Jean-d'Acre.

Un très grand nombre de soldats, morts de maladie ou tués par l'ennemi, ont été enterrés sur certains points dans les flancs du *tell*. Un des religieux franciscains du couvent de Saint-Jean-d'Acre m'a dit y avoir plusieurs fois observé, après les pluies d'hiver et à la suite d'éboulements survenus alors, des monceaux de squelettes superposés par couches horizontales.

Il est, en effet, présumable qu'avant de servir de quartier général à l'armée de Bonaparte, cette colline fut également l'un des principaux centres de l'armée des Croisés qui, en 1189, attaqua la ville, et elle est généralement regardée comme la hauteur de Turon, Toron ou Thoron, signalée par les historiens latins des Croisades. C'est la même que l'historien arabe E'mad-Eddin désigne sous le nom de Mossallaba.

CHAPITRE CINQUANTE-DEUXIÈME.

HISTOIRE DE SAINT-JEAN-D'ACRE.

La ville qui nous occupe en ce moment est mentionnée pour la première fois dans le livre des Juges, sous le nom de *Accho*, en hébreu עַכּוֹ, nom identique, sauf une légère différence, avec celui que lui donnent les Arabes, je veux dire A'kka. En grec, on l'appelait Ἄκχω et Ἄκη, en latin *Acho* et *Ace*.

Elle fut adjugée à la tribu d'Aser, qui ne put en expulser les habitants primitifs :

Aser quoque non delevit habitatores Acho, et Sidonis, Ahalab et Achazib, et Helba, et Aphec, et Rohob [1].

A l'époque du siège de Tyr par Salmanasar, Accho appartenait aux Tyriens, car nous lisons dans un passage de Ménandre, rapporté par Josèphe, que cette ville fit alors défection et se soumit aux Assyriens :

Sidon, Ace, l'ancienne Tyr et beaucoup d'autres villes abandonnèrent alors les Tyriens pour se livrer au roi d'Assyrie [2].

Scylax, dans son *Périple*, cite la ville de Ἄκη, *Ace*, parmi celles de la Phénicie, sur la côte. Strabon la désigne sous le nom de Πτολεμαΐς, Ptolémaïs :

Ensuite vient Ptolémaïs, grande ville, appelée auparavant Ace. Les Perses s'en servaient comme d'une place forte pour fondre de là sur l'Égypte. Entre Ace et Tyr, le rivage est bordé de dunes où se trouve le sable propre à la fabrication du verre [3].

Quant au nom de Ptolémaïs, cette ville le dut à l'un des Ptolé-

[1] *Juges*, c. I, v. 31. — [2] *Antiq. judaïq.* l. IX, c. XIV, § 2. — [3] Strabon, l. XVI, c. DCCLVIII.

mées d'Égypte, qui, ayant compris son importance au point de vue militaire, s'en empara et lui fit perdre son ancienne dénomination pour lui imposer son propre nom. L'histoire ne nous dit pas à quelle époque, ni dans quelle occasion. Plusieurs critiques pensent que ce roi fut Ptolémée Soter, mais des renseignements positifs nous manquent à ce sujet.

Ptolémaïs tomba ensuite au pouvoir des rois de Syrie.

Dans le livre I des Machabées, nous voyons que, l'an 163 avant Jésus-Christ, Simon poursuivit les ennemis qu'il avait à combattre en Galilée jusque sous les remparts de Ptolémaïs, dont il ne put néanmoins s'emparer[1].

Onze ans plus tard, Alexandre Balas, disputant à Démétrius le trône de Syrie, chercha à se gagner l'appui de Jonathas Machabée, en lui accordant Ptolémaïs[2].

Cette ville s'étant rendue indépendante, Alexandre Jannée l'attaqua sans succès, et il en leva le siège, dès qu'il apprit que Ptolémée Lathyre, roi de Chypre, avait débarqué à Sycaminos avec une nombreuse armée[3].

Cléopâtre, reine d'Égypte, assiégea bientôt après Ptolémaïs, et s'en empara.

Cette même place tomba ensuite au pouvoir de Tigrane, roi d'Arménie, lors de l'incursion momentanée de ce prince en Syrie[4].

Hérode le Grand l'embellit et y construisit un gymnase[5].

Sous Claude, elle fut élevée au rang de colonie romaine, avec le titre de *Colonia Claudii Cæsaris*[6].

Reland décrit plusieurs de ses monnaies où ce titre de colonie est marqué. Sur deux, notamment, la première de Trajan, la seconde d'Adrien, la ville est représentée sur un rocher environné de la mer. De la main droite, elle tient trois épis, emblème de la

[1] *Machabées*, l. I, c. v, v. 21 et 22.

[2] *Machabées*, l. I, c. x, v. 38 et 39.

[3] *Antiq. judaïq.* l. XIII, c. xii, § 2 et suivants.

[4] *Ibid.* l. XIII, c. xiii, § 2.

[5] *Ibid.* l. XIII, c. xvi, § 4. — *Guerre des Juifs*, l. I, c. xxi, § 2.

[6] Pline, *Histoire naturelle*, l. V, c. xvii.

fertilité de son sol; à ses pieds est l'image d'un fleuve, les mains ouvertes; c'est évidemment le Belus[1].

Saint Paul, après avoir prêché l'évangile en Macédoine, en Grèce et en Asie, débarqua à Tyr, et de là se rendit par mer à Ptolémaïs, d'où il poursuivit sa route vers Jérusalem :

Nos vero, navigatione expleta a Tyro, descendimus Ptolemaidam; et, salutatis fratribus, mansimus die una apud illos[2].

Dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, Ptolémaïs devint le siège d'un évêché, et les noms de plusieurs des évêques qui s'y assirent nous sont connus par les signatures des conciles.

Au concile tenu à Césarée l'an 198 après Jésus-Christ assista un évêque de Ptolémaïs, appelé Clarus.

En 325, Æneas, évêque de la même ville, apposa sa signature aux actes du concile de Nicée.

Trois autres évêques de Ptolémaïs souscrivirent également à d'autres conciles, ce sont : Nectabus, qui assista au premier concile de Constantinople, en 381; Paulus, qui prit part au concile de Chalcédoine, en 451; et Jean, qui se rendit à celui de Jérusalem, en 536.

Dans le courant de l'année 638, Ptolémaïs tomba entre les mains des Musulmans, et, dès lors, son ancien nom, qui s'était conservé fidèlement dans le langage vulgaire à côté du nom officiel de Ptolémaïs, reparut sous la forme arabe A'kka.

A l'époque de la première Croisade, l'armée chrétienne, en 1099, s'arrêta deux jours sur les bords du Belus, mais sans attaquer la ville. L'émir qui y commandait, pour conjurer le danger qui le menaçait, fit apporter aux Chrétiens des vivres en abondance; il promit, en outre, d'ouvrir les portes vingt jours après l'arrivée des Croisés en Judée, si dans l'intervalle le khalife d'Égypte n'était pas venu à son secours ou que Jérusalem eût succombé à leurs efforts[3].

Néanmoins, après la conquête de la Cité sainte par les Latins,

[1] Reland, *Palestine*, p. 538. — [2] *Actes des apôtres*, c. XXI, v. 7. — [3] Albert d'Aix, l. V, c. CLI; Guillaume de Tyr, l. VII, c. XXII.

A'kka refusa de se rendre, et en l'année 1103, Baudoin Ier pressa avec vigueur, pendant cinq semaines, le siège de cette ville, dont il regardait la possession comme fort importante, à cause de la sûreté de son port intérieur :

Erat valde nobis necessaria, quoniam inest ei portus adeo utilis, ut intra mœnia secura naves quamplurimas sane concipere valeat[1].

L'arrivée d'une flotte musulmane amenant des secours aux assiégés força Baudoin à se retirer. Mais, l'année suivante, aidé lui-même par une flotte génoise, il renouvela le siège avec une nouvelle ardeur, et emporta la place au bout de vingt jours. A'kka devint bientôt, à cause de sa position, de la puissance de ses remparts et de la bonté de son port, l'un des boulevards de la domination chrétienne en Palestine. C'est là qu'abordaient la plupart des pèlerins et des Croisés qui venaient visiter ou défendre les Lieux saints. Les Génois, les Vénitiens et les Pisans y avaient des quartiers et des comptoirs distincts, et le commerce de l'Europe et de l'Asie y affluait. Un archevêché latin y fut créé.

Voici, d'après le Père Lequien, dans son *Oriens christianus*, la liste des archevêques qui occupèrent ce siège :

Jean Ier	1133
Roger	1147
Frédéric	1152
Guillaume	1163
Josse	1179
Rufin	1184
.....	....
.....	....
Jean II	1202
Tédald	1205
Gaultier Ier	1212
Jacques de Vitry	1216
Jean III	1228
Raoul	1230

[1] Foucher de Chartres, c. xxx.

Gaultier II	1253
Florent	1253
Guillaume	1266
Thomas	....
Élie	....

En 1148, une grande assemblée fut convoquée à A'kka. L'empereur Conrad, Louis VII, roi de France, et Baudoin III, roi de Jérusalem, y assistèrent, accompagnés de leurs barons et de leurs chevaliers. L'expédition de Damas y fut résolue.

En 1187, la funeste bataille de Hattin amena la chute de A'kka, qui se rendit à Saladin, sans résistance.

Vers la fin d'août de 1189, Guy de Lusignan, à peine sorti de captivité, chercha à relever son trône et à reconquérir d'abord A'kka, dont l'importance était capitale. Après avoir réuni 9,000 hommes sous ses drapeaux, il vint camper devant cette ville et s'établit sur la colline de Turon.

Il n'entre pas dans mon dessein de raconter ce siège mémorable, qui dura deux ans. Il faut le lire dans les historiens des Croisades, tant latins qu'arabes. Je n'en ferai connaître ici que d'une manière très sommaire les principales phases et le résultat.

A'kka, comme nous l'apprend E'mad-Eddin, l'un des historiens arabes de ce siège, était une place très forte.

Deux ans auparavant, dit cet écrivain, lorsque Saladin s'empara d'Acre, plusieurs émirs lui conseillèrent de raser cette ville et d'en effacer jusqu'au moindre vestige, prétendant que, tant qu'elle serait debout, les Chrétiens seraient tentés de venir la reprendre. Saladin inclina un moment à cet avis; mais d'autres pensèrent qu'il serait fâcheux de détruire une ville grande et si belle, et qu'il suffirait de l'entourer de bonnes fortifications. Saladin fit venir d'Égypte l'émir Bohaeddin Caracousch, qui avait construit les murs du Caire, et qui passait pour très expert dans la bâtisse. Caracousch eut à sa disposition un grand nombre de prisonniers chrétiens; il fit venir d'Égypte les machines dont il avait besoin. Les murs furent réparés, les tours relevées, et la ville entourée de fortifications redoutables. Lorsque le siège commença, Caracousch était encore dans la ville, et il y resta jusqu'à la fin [1].

[1] *Bibliothèque des Croisades*, IVe partie, p. 246.

Les troupes de Guy de Lusignan avaient commencé avec ardeur leurs premières attaques contre la place, aidées de la flotte des Pisans, qui la bloquait par mer, lorsque la nouvelle de l'approche de Saladin ralentit leur courage et les força de se tenir renfermées dans leur camp. Saladin établit immédiatement son quartier général sur la colline dite Tell Keisan, dont j'ai parlé précédemment, et qui s'élève dans la plaine de Saint-Jean-d'Acre. Son aile gauche s'étendait jusqu'auprès du Belus, et, par conséquent, occupait le Tell Da'ouk, situé à 2 kilomètres à l'ouest du Tell Keisan; son aile droite s'appuyait pareillement sur un autre *tell*, appelé Tell Beroueh, situé à 2 kilomètres et demi au nord-est du Tell Keisan, et à 1,500 mètres au sud-sud-est d'A'iadhia, village aujourd'hui complètement renversé et qui a conservé le nom de Kharbet A'iadhieh. De cette manière, pendant que l'armée des Croisés s'efforçait de couper toute communication par terre et par mer à la ville assiégée, lui-même bloquait vers le sud, vers le sud-est et vers l'est, le camp des troupes assiégeantes. L'eau ne lui manquait pas, car, outre le Belus, qui coulait à l'extrémité de son aile gauche, chacun des *tell* que j'ai mentionnés était muni, au bas, d'un puits abondant qui existe encore; ils pouvaient être également pourvus, dans leur partie supérieure, de citernes, qui, maintenant, sont comblées.

Il y avait à peu près quinze jours que les deux armées étaient en présence, et Saladin espérait écraser bientôt les forces des Latins, qui étaient bien inférieures en nombre aux siennes, lorsqu'une flotte considérable parut à l'horizon, amenant aux Croisés un renfort de 12,000 guerriers de la Frise et du Danemark, qui vinrent planter leurs drapeaux et dresser leurs tentes entre la colline de Turon et la ville. Cette flotte fut presque aussitôt suivie d'une autre, qui portait un grand nombre de guerriers anglais et flamands, les premiers conduits par l'archevêque de Cantorbéry, les seconds par Jacques d'Avesnes. La ville se trouvant alors serrée de très près, Saladin tenta de la dégager, en se jetant brusquement, le 14 septembre, sur les lignes des Croisés. C'était un ven-

dredi, et le sultan avait à dessein choisi ce jour, où tous les peuples de l'islamisme sont en prières, afin d'enflammer davantage le fanatisme des siens. Un combat acharné s'engagea de part et d'autre. L'émir Carakouch réussit à forcer les retranchements des Latins, du côté du nord, et Saladin parvint à pénétrer dans la place, où il laissa, avant de se retirer, des vivres et l'élite de ses soldats.

Cependant de nouveaux vaisseaux débarquaient sans cesse des Croisés, arrivant de la France, de l'Italie et de l'Allemagne. Conrad, marquis de Tyr, amena également ses troupes au secours de l'armée chrétienne. Ainsi renforcés, les assiégeants, non seulement réparèrent leurs pertes, mais encore purent resserrer leurs lignes et bloquer de toutes parts la ville, au moyen d'une série continue de camps retranchés.

Le 4 octobre, ils résolurent d'offrir eux-mêmes la bataille à Saladin, et descendirent dans la plaine, marchant droit vers la colline qu'occupait le sultan. Après une lutte des plus vives et des plus sanglantes, le camp de Saladin fut forcé, et si l'appât du butin n'avait pas mis le désordre parmi les Croisés, l'armée des Musulmans eût été anéantie, et la ville aurait été bientôt contrainte de se rendre. On peut juger de la terreur qui s'était emparée alors d'une grande partie des troupes du sultan, par le récit suivant de l'historien arabe E'mad-Eddin, témoin de la bataille :

Le mercredi 21 de schaban, dit-il, les Francs s'avancèrent avec leurs croix, et vinrent à notre colline avec l'ardeur du cheval qui court au pâturage. En un moment ils se répandirent comme un déluge ou comme une mer en furie. Leur choc fut tel que la terre trembla et que l'air fut obscurci. Je me trouvais alors sur la colline avec quelques pieux Musulmans, regardant les deux armées. Nous étions loin de croire que l'ennemi viendrait jusqu'à nous. Quand nous vîmes les Chrétiens approcher et sur le point de nous envelopper, nous qui étions sur nos mules, sans défense, nous dûmes songer à notre salut. Nous nous retirâmes, crainte d'accident, et nous courûmes sans nous arrêter jusqu'à Tibériade, où nous passâmes le Jourdain, et comme tous les pays que nous traversions étaient en proie à la terreur, nous continuâmes de courir, toujours à l'orient, le cœur brisé de la défaite de l'armée musulmane [1].

[1] *Bibliothèque des Croisades*, IVe partie, p. 252.

Ce premier succès des Chrétiens se transforma malheureusement presque aussitôt en un revers éclatant, car Saladin, profitant habilement de la faute qu'ils commettaient en se dispersant pour piller son camp, rallia ses troupes, et, repoussant à son tour les Francs victorieux, les refoula jusque dans leurs propres retranchements, en leur faisant subir des pertes énormes.

Ibn el-Athyr[1] remarque que le nombre des Chrétiens tués dans la dernière bataille avait été si grand, et les exhalaisons des cadavres si pernicieuses, que l'air fut infecté, et que la santé de Saladin en fut gravement atteinte. Ses émirs le pressèrent alors, dans une délibération dont Bohaeddin[2] nous a laissé tous les détails, de se retirer momentanément sur la montagne de Kharouba, qui avoisine à l'est la plaine. « En attendant, disaient-ils, les hommes et les chevaux prendraient quelque repos; Malek-Adel aurait le temps d'arriver avec les troupes d'Égypte; le sultan, respirant un air plus pur, se remettrait de sa maladie, et, la belle saison venue, on recommencerait à combattre avec plus d'ardeur que jamais. »

L'époque des pluies, en effet, était imminente et allait rendre la plaine impraticable. Saladin se retira donc avec une partie de son armée sur le mont Kharouba; le reste s'en retourna dans divers cantonnements.

Les Croisés, libres désormais de leurs mouvements et maîtres de la plaine, reprirent les travaux du siège et investirent de plus en plus la place; en même temps ils s'efforcèrent de rendre inexpugnable leur propre camp, en creusant des fossés et élevant des murailles autour des collines qu'ils occupaient. Ainsi se passa la saison des pluies.

Au retour du printemps de l'année 1190, Saladin quitte le mont Kharouba et regagne son ancien campement de la plaine. Les combats recommencent aussitôt entre les deux armées. Les assiégés brûlent avec du naphte trois tours roulantes qui menaçaient leurs remparts, et, ravitaillés par une flotte égyptienne, ils

[1] *Bibliothèque des Croisades*, IVe partie, p. 253. — [2] *Ibid.* p. 254.

reprennent courage. Malek-Adel, frère de Saladin, amène dans le camp du sultan des troupes levées en Égypte. Une nouvelle bataille, où toutes les forces des Musulmans et des Croisés sont engagées, se termine par la défaite des Chrétiens, dont le premier choc avait été irrésistible, mais qui ensuite sont repoussés au milieu de leur triomphe, pendant que, retombant dans une faute qui leur avait été déjà si funeste, ils s'abandonnent confusément au pillage du camp ennemi.

Ce revers est heureusement réparé par l'arrivée d'une nouvelle flotte chrétienne, qui débarque un grand nombre de Français, d'Anglais et d'Italiens, sous la conduite de Henri, comte de Champagne.

Saladin, à la vue de ce renfort arrivé aux Croisés, et ne se croyant plus en sûreté dans son propre camp, se retire une seconde fois sur la hauteur de Kharouba. Au rapport d'Ibn el-Athyr, il se décida surtout à cette retraite pour échapper aux miasmes pestilentiels que répandaient des milliers de cadavres épars dans la plaine.

Les Latins, ayant reconstruit des machines formidables, recommencent à battre les remparts de la place. Ces machines sont une seconde fois incendiées par les assiégés.

Pour empêcher toute communication entre la ville et la mer, le duc d'Autriche s'efforce, mais en vain, de s'emparer de la tour dite des *Mouches*. Placée à l'entrée du port, elle lui servait de principale défense, et tout navire musulman venant du dehors qui pouvait l'atteindre était sauvé. Le même jour, les assiégeants échouent également dans un assaut général qu'ils livrent à la ville, rappelés qu'ils sont dans leur camp par une attaque soudaine des troupes de Saladin.

L'arrivée de Frédéric, duc de Souabe, fils de l'empereur Frédéric Barberousse, avec 5,000 hommes, restes de l'armée allemande, est le signal de nouveaux combats. Ce prince, en effet, impatient de se signaler aussitôt par quelque fait éclatant, fond sur les avant-postes de l'ennemi, qui étaient alors placés sur la colline

d'A'iadhia. Saladin, averti de cette attaque, s'avance avec toute son armée, et les Chrétiens sont refoulés dans leurs retranchements.

Cependant la disette se fait bientôt cruellement sentir dans le camp des Latins. A la disette se joint aussi une épidémie contagieuse qui emporte chaque jour deux ou trois cents guerriers. Frédéric de Souabe expire dans sa tente de misère et de maladie. Sibylle, femme de Guy de Lusignan, meurt avec ses deux enfants, et sa mort est malheureusement une source de discordes parmi les Croisés. Isabelle, sa sœur, en qualité de seconde fille d'Amaury, devenait alors l'héritière du trône de Jérusalem. Bien qu'elle fût déjà mariée à Honfroy de Thoron, Conrad, marquis de Tyr, qui aspirait à régner sur la Palestine, conçut le projet de faire casser son mariage et de l'épouser, afin d'épouser avec elle ses droits à la couronne. Un conseil d'ecclésiastiques cassa, en effet, le mariage de Honfroy de Thoron, et Conrad obtint la main d'Isabelle. Parmi les Latins, les uns néanmoins restèrent attachés à la cause de Lusignan, les autres se déclarèrent pour Conrad, dont la bravoure les charmait; ils disaient que, dans les circonstances où l'on se trouvait, le royaume de Palestine réclamait une main énergique pour le reconquérir et le défendre. La fureur de ces débats allait amener une collision déplorable entre les deux partis, lorsque les évêques parvinrent à la calmer, en proposant de remettre cette affaire à la décision des rois Richard et Philippe, dont on attendait l'arrivée. Le monarque français débarqua le premier, au printemps de 1191. On le pressait de donner un assaut à la ville assiégée; mais, voulant partager avec Richard les périls et la gloire de cette conquête, il différa l'attaque jusqu'à l'arrivée de ce prince. Celui-ci, chemin faisant, s'était emparé de l'île de Chypre, et ne débarqua que le 8 juin sur les rivages de la Syrie. Dès lors les travaux du siège devinrent plus actifs que jamais. Mais la discorde divisait toujours le camp des Latins. Philippe s'était déclaré pour Conrad, et Richard favorisait la cause de Guy de Lusignan. Enfin, après de longues discussions, il fut décidé que Guy de Lusignan

garderait le titre de roi pendant sa vie, et que Conrad et ses descendants lui succéderaient sur le trône de Jérusalem. Cette funeste querelle une fois apaisée, on poursuivit le siège, dont les opérations s'étaient ralenties. Dans l'intervalle, les habitants de la ville avaient ajouté de nouvelles fortifications à leurs remparts, et l'armée de Saladin avait reçu des renforts.

Plusieurs grandes batailles furent livrées autour d'Acre, et, des deux côtés, les Musulmans et les Chrétiens rivalisèrent de courage, de persévérance et d'audace, pour se disputer la possession de la ville assiégée. Elle capitula enfin le 12 juillet, et les étendards des Latins furent arborés sur ses remparts. Les habitants promettaient de faire rendre aux Chrétiens le bois de la vraie croix avec 1,600 prisonniers; ils s'engageaient, en outre, à payer 200,000 besants d'or aux chefs de l'armée chrétienne.

C'est pendant ce siège, l'un des plus célèbres, sans contredit, dont l'histoire fasse mention, tant à raison de sa durée qu'à cause des forces innombrables qui s'y trouvèrent en présence, que prit naissance l'ordre hospitalier et militaire des Chevaliers teutoniques, formé d'abord par l'association d'une quarantaine de seigneurs allemands, qui se réunirent pour soigner les pauvres soldats de leur nation. C'est aussi de cette époque que date l'institution de la Trinité, dont l'objet était de racheter les Chrétiens devenus captifs des Musulmans.

Acre demeura un siècle au pouvoir des Chrétiens. En 1202, elle souffrit beaucoup d'un violent tremblement de terre, qui, le 20 mai de cette année, causa de grands ravages en Palestine et en Syrie; mais bientôt elle se releva de ce désastre. Siège de la royauté, elle acquit une splendeur qu'elle n'avait jamais eue auparavant. De nombreuses églises s'élevèrent dans son enceinte.

En 1219, saint François d'Assise y fonda la première maison de son ordre en Palestine.

Les trois grands ordres de Saint-Jean de Jérusalem, des Templiers et des Chevaliers teutoniques y avaient des couvents dans des quartiers distincts, et le premier de ces ordres prit

alors le nom de Saint-Jean-d'Acre, nom qui passa à la ville elle-même.

Celle-ci étant divisée en dix-neuf quartiers, soumis chacun à une juridiction spéciale, de nombreuses discordes éclataient souvent dans son sein. Ces dissensions intestines, que le clergé s'efforçait de calmer, amenèrent quelquefois des luttes sanglantes. Néanmoins, en raison de sa position maritime, Saint-Jean-d'Acre devint comme une sorte d'entrepôt commercial entre l'Occident et l'Orient, et elle était renommée pour son opulence et pour son luxe; tous les vices qui en sont la suite se répandirent parmi ses habitants. Elle était l'une des villes les plus considérables et les plus riches de la Syrie. Du côté de la terre, elle était environnée d'une double muraille, que surmontaient de distance en distance de hautes tours couronnées de créneaux. Saint Louis, en 1252, pendant son séjour en Palestine, ne négligea rien pour en accroître les fortifications.

En 1259, les Mongols en ravagèrent les environs.

Le 14 avril 1263, le sultan Bibars, après s'être emparé d'une colline voisine de la ville, où les Chrétiens s'étaient retranchés, et à laquelle Makrisi donne le nom d'El-Fedoul[1], saccagea toute la banlieue de Saint-Jean-d'Acre, s'avança jusqu'aux portes de la place, mina et démolit une des tours et se retira ensuite.

Le 22 avril 1272, il conclut avec le roi de Jérusalem une paix de dix années dix mois dix jours et dix heures, qui se limitait toutefois à la plaine de Saint-Jean-d'Acre et à la route de Nazareth.

Au commencement d'avril de l'année 1291, le sultan Malek el-Achraf, fils de Kelaoun, vint investir Saint-Jean-d'Acre avec une armée qui comptait 140,000 fantassins et 60,000 cavaliers. Le siège fut aussitôt poussé avec une grande vigueur. Le danger avait d'abord réuni tous les habitants; soutenus par l'espoir que l'Occident leur enverrait du secours, ils avaient résisté aux premières

[1] *Bibliothèque des Croisades*, IVe partie, p. 489.

attaques avec un rare courage; mais ensuite beaucoup d'entre eux cherchèrent leur salut dans la fuite, en s'échappant par mer; la division se mit aussi parmi les chefs.

Le 4 mai, les Musulmans donnèrent un premier assaut.

Le 15, les efforts des assiégeants se portèrent principalement sur la porte et la tour Saint-Antoine, à l'orient de la ville. Le combat dura jusqu'à la nuit. Pendant les ténèbres, le roi de Chypre, désespérant du salut de la place, la déserta honteusement en s'embarquant avec tous ses chevaliers et 3,000 combattants.

Le lendemain 16, les Musulmans renouvelèrent leur attaque avec un nouvel acharnement, et finirent par s'ouvrir une large brèche. Les milices du Temple et de l'Hôpital, et à la tête des Hospitaliers Guillaume de Clermont, leur maréchal, firent alors de tels prodiges de valeur, que l'ennemi fut refoulé, au moment où il était presque maître de la ville.

Le 17, les Musulmans furent repoussés encore.

Le 18 enfin, après une sortie hardie mais malheureuse, exécutée par les Templiers, les Égyptiens renversèrent la porte Saint-Antoine et se précipitèrent à travers la ville, qui fut mise à feu et à sang et livrée à toute la fureur des hordes victorieuses du sultan. Les églises furent profanées. Rien ne fut épargné; ni le sexe ni l'âge n'échappèrent à la brutalité sanguinaire de l'ennemi. On connaît la magnanime résolution des religieuses de Sainte-Claire, qui se tranchèrent le nez avec un rasoir pour sauver leur virginité. Les Sarrasins, en effet, à la vue de leurs visages ensanglantés et affreusement mutilés, conçurent de l'horreur pour elles et se contentèrent de leur arracher la vie.

Le patriarche de Jérusalem, Nicolas Anapiis, qui, pendant tout le siège, avait donné l'exemple du courage et du dévouement, fut entraîné vers le port par de fidèles amis, qui voulaient le sauver, et contraint de s'embarquer; mais comme il reçut dans son navire tous ceux qui y cherchaient un refuge, le bâtiment où il était fut submergé, et il périt dans les flots, victime de sa charité.

Cependant le château du Temple tenait encore. Là s'étaient re-

tranchés comme dans un dernier asile tous les chevaliers qui avaient échappé à la mort. Le sultan leur accorda une capitulation; mais 300 Musulmans envoyés auprès d'eux pour prendre possession du château, ayant outragé des femmes chrétiennes réfugiées dans l'une des tours, tombèrent immédiatement sous leurs coups. Cette juste vengeance fut le signal de leur trépas. Attaqués de toutes parts avec furie, ils se défendirent de même. Enfin, après plusieurs jours d'une résistance désespérée, l'une des principales tours, ayant été minée, s'écroula, ensevelissant sous ses décombres tous ceux qu'elle renfermait, tous ceux aussi qui montaient à l'assaut. La ville fut ensuite rasée et ses remparts renversés.

Cette destruction toutefois ne fut pas totale, car les voyageurs des siècles suivants font encore mention des débris considérables de ses fortifications et de plusieurs de ses édifices.

En 1658, le chevalier d'Arvieux[1] parle de Saint-Jean-d'Acre comme d'un vaste amas de ruines magnifiques, en partie couvertes par les sables que les vents y apportent. Il y signale plusieurs grandes et belles voûtes qui autrefois servaient de citernes ou de magasins. Il mentionne aussi les restes de cinq édifices datant de l'époque des Croisades, à savoir : l'église Saint-André, l'arsenal de la marine, le couvent des chevaliers de Saint-Jean, le palais de leur grand maître et l'église de Saint-Jean. L'émir Fakhr ed-Din y avait érigé un vaste khan, mais en même temps il avait comblé le port.

Ce khan est celui dont le couvent des R. P. Franciscains occupe l'un des angles.

En 1749, le cheikh Dhaher el-A'mer commença à redonner à Saint-Jean-d'Acre, où il établit sa résidence, une véritable importance. Il en releva les murs et les fortifications, se construisit un château sur l'emplacement d'une partie du couvent des chevaliers de Saint-Jean, fit fleurir dans la ville la justice et y favorisa le commerce.

En 1775, il périt, à un âge fort avancé, par suite des craintes

[1] D'Arvieux, *Mémoires*, t. I, p. 269 et suiv.

qu'il inspirait à la Porte. Il eut pour successeur le fameux Ahmed, plus connu sous le nom de Djezzar ou le Boucher, dû à son extrême cruauté. C'est lui qui construisit la célèbre mosquée et le khan qui portent son nom, ainsi que l'aqueduc qui amène dans la ville les eaux de la source de Kabreh. Il fortifia aussi cette place.

Le 20 mars 1799, Saint-Jean-d'Acre fut investie par Bonaparte, qui espérait pouvoir l'enlever facilement. Mais Djezzar s'y était enfermé avec une nombreuse garnison. En outre, l'amiral anglais Sidney Smith, qui croisait sur ces parages, lui fournit des ingénieurs et des canonniers et réussit à s'emparer de l'artillerie de siège qui arrivait par mer d'Alexandrie aux Français. Bonaparte, réduit à une artillerie tout à fait insuffisante pour attaquer une place semblable, donna l'ordre néanmoins d'ouvrir aussitôt la tranchée. Le 28 mars, il tenta un premier assaut, mais sans succès. Le 1er avril, pendant que les travaux du siège se poursuivaient, il détacha la division Kléber vers le Jourdain pour en disputer le passage à une nombreuse armée turque arrivant de Damas au secours de Saint-Jean-d'Acre. Le 16 avril, cette armée fut détruite dans les plaines du mont Thabor par Kléber et par Bonaparte lui-même, qui était accouru à la tête de la division Bon. De retour sous les murs de Saint-Jean-d'Acre, Bonaparte pressa le siège avec une nouvelle ardeur; mais la garnison ennemie avait reçu de puissants renforts, et le 20 mai, manquant lui-même de munitions, après avoir perdu par le feu, les fatigues ou les maladies, près du tiers de sa petite armée, composée seulement de 13,000 hommes, il se décida enfin à la retraite. Djezzar mourut en 1804. Son successeur fut Ismaïl, qui fut lui-même remplacé par Soliman, et celui-ci, plus tard, par Abdallah.

Le 27 novembre 1831, Ibrahim-Pacha vint avec une nombreuse armée égyptienne attaquer Saint-Jean-d'Acre. Il bombarda longtemps la place, mais en vain. Après l'avoir accablée de boulets, il n'avait pu pratiquer aucune brèche dans les remparts. Méhémet-Aly lui envoya alors un ingénieur napolitain, qui commença des opérations régulières et le rendit maître de la ville. Après six

mois de siège, elle fut emportée d'assaut, le 27 mai, et livrée au pillage.

Pendant les années qui suivirent, elle se releva peu à peu de ses ruines, et ses remparts furent réparés.

Au commencement de l'automne de 1840, elle fut bombardée de nouveau par les flottes combinées de l'Angleterre, de l'Autriche et de la Turquie.

Le 3 novembre, l'explosion de la poudrière, qui entraîna la mort de 2,000 Égyptiens, jeta le découragement dans le reste de la garnison, et celle-ci, au nombre de 15,000 hommes, se retira la nuit suivante.

En 1843, on commença à restaurer les remparts, ainsi que les tours et les bastions. Mais la ville porte encore les traces des nombreux ravages qu'elle a subis à différentes époques; beaucoup de maisons sont renversées, et les ruines se sont accumulées sur les ruines. Dans quelques quartiers néanmoins, des constructions nouvelles attestent une sorte de résurrection et de prospérité relative, dues à la tranquillité de ces dernières années.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES.

Pages.

CHAPITRE I. De Marseille à Smyrne. — Smyrne. — De Smyrne à Rhodes. — De Rhodes à Mersina. — Mersina. — Ruines de Pompéiopolis. — Alexandrette. — Latakieh. — De Latakieh à Tripoli. — Tripoli. — Beyrouth. — Jaffa 1

CHAPITRE II. Ramleh. — Lydda. — Tombeau des Machabées 43

CHAPITRE III. De Ramleh à Jérusalem. — Jérusalem. — Koubeibeh. — Kharbet el-Medieh. — Kiriet el-A'nab. — Retour à Jérusalem. — Départ de Jérusalem. — Arrivée à Nazareth 58

CHAPITRE IV. Limites de la Galilée 76

CHAPITRE V. Nazareth 83

CHAPITRE VI. Yafa, jadis Yaphia' 103

CHAPITRE VII. Descente dans la plaine d'Esdrelon. — Kharbet Rechach. — Iksal, jadis Khesoulloth. — El-Mezra'ah. — A'fouleh, jadis Aphek. — Fouleh (Castrum Fabæ). — Soulam (Chounem). — Dahy. — Neby-Dahy. — Naïn (Naïm) 107

CHAPITRE VIII. Tell A'djoul. — Endour (E'n-Dor). — Kharbet Malouf. — Na'oura. — Toumra (Tomman?). — Kharbet Mara'a. — Oumm et-Thaybeh, peut-être E'n-Hadda. — Merassas (Meroz?) 118

CHAPITRE IX. Kharbet Kefra. — Denna. — Kharbet el-Bireh (Birsaphis?). — Kaukab el-Haoua (Remeth?). — Kharbet Bodrieh. — Djisr Medjamia' . . 128

CHAPITRE X. Kharbet Beka'a. — Kharbet Thireh. — Sirin. — Kharbet A'oulam (Oulamma). — Hadateh (E'n-Hadda?) 135

CHAPITRE XI. Thireh. — Kefr Maser. — Kharbet Oued Cherar. — Kharbet Oumm er-Rhanem. — Dabourieh (Daberath). — Djebel Thour (Thabor). — Retour à Nazareth 139

CHAPITRE XII. Reineh. — El-Mechhed (Gath ha-Hepher). — Kefr Kenna (Cana). — Toura'n. — Kharbet Meskana. — Sadjera. — Loubieh. — Kharbet ed-Deir. — Khan Loubieh. — Hadjar en-Nasarah (Multiplication des sept pains). — Hattin 165

CHAPITRE XIII. Hattin el-Kedim. — Koroun Hattin. — Bataille de Hattin. — Kharbet Arbed (Arbel). — Kala't el-Ma'an. — Medjdel (Magdala) 193

Pages.

CHAPITRE XIV. El-Rhoueïr (plaine de Gennésar). — A'ïn el-Medaouarah. — Kharbet Abou-Choucheh (Kinnereth). — Kharbet Rabadhieh. — Kharbet Khan Minieh (Bethsaïda)..... 207

CHAPITRE XV. Kharbet Kefr Kouk. — A'ïn Tabighah. — Tell Houm (Capharnaüm)..... 223

CHAPITRE XVI. Kharbet Abou-Zeineh. — Kharbet Kerazeh (Corozaïn). — Retour à Tell Houm..... 240

CHAPITRE XVII. El-Rhoueïr. — A'ïoun Foulieh. — Thabarieh (Tibériade).. 248

CHAPITRE XVIII. Kharbet Nasr ed-Din (Bethmaous). — Kharbet Bessoum. — Kharbet Dameh (Adamah). — Kefr Sabt. — Sarouneh. — Kharbet Beit-Djenn. — Hadateh. — Kharbet Yemma. — Kharbet Chamsin. — Tell en-Naa'm. — Kharbet es-Saïadeh. — Kharbet el-Menara. — Retour à Thabarieh..... 264

CHAPITRE XIX. Kharbet el-Hammam (Emmaüs). — Kharbet Kedich, peut-être Sennabris. — Kharbet el-Mellaha. — Kharbet Kerak (Tarichées). — Retour à Thabarieh..... 270

CHAPITRE XX. Départ de Thabarieh. — Djisr Oumm el-Kanathir. — Oumm Djouneh. — A'bedieh. — Delhamieh. — Beka'a Delhamieh. — Kharbet Zembakieh. — Djisr Medjamia'..... 282

CHAPITRE XXI. Kharbet el-Kouseïr. — Ma'ad. — Kharbet el-Baleh. — A'rak er-Rechdan. — Tell el-A'rbaïn. — Kharbet Abou-Ziad. — Kharbet ed-Dalieh. — Kharbet Thabakat Fahil (Pella)..... 286

CHAPITRE XXII. Retour au Kharbet Kouseïr. — Cheria't el-Mandhour (l'Yarmouk). — Kharbet ed-Doueïr. — Kharbet Hammeh (Hamatha)..... 293

CHAPITRE XXIII. Montée à Oumm Keis (Gadara). — Retour au Kharbet Hammeh..... 299

CHAPITRE XXIV. Kharbet ed-Doueïr. — Kharbet es-Semakh. — Khan el-A'kaba. — Kharbet es-Soumra (Hippos). — Kharbet Doueïr Ban. — Kefr Hareb. — Deir el-Koueïr. — Fik (Apheka)..... 309

CHAPITRE XXV. Kharbet Kala't el-Hasen (Gamala). — Kharbet Ankeib. — Kharbet Achkoum. — Kharbet Kersa (Gerasa)..... 317

CHAPITRE XXVI. Kharbet el-Khadher. — Kharbet Douka. — Kharbet Mesa'dieh. — Kharbet el-A'radj. — Kharbet et-Tell (Bethsaïda Julias)..... 327

CHAPITRE XXVII. Kharbet el-Hammam. — A'ïn Mensas. — Tell el-Mounthar. — Tell el-Mansoura. — Kasr el-A'thara. — Djisr Benat Ya'koub. — Hammam Benat Ya'koub. — Kharbet el-Hammam. — Kobour Benat Ya'koub. — Retour au Djisr Benat Ya'koub..... 339

Pages.

CHAPITRE XXVIII. Kharbet Kathana. — Tell el-Kassab. — Kharbet el-A'selieh. — Khan Djoubb Yousef. 345

CHAPITRE XXIX. Hadjar Ya'koub. — Kharbet Nouairieh. — A'kbara, jadis Achabara. — Kala't Chouneh. — Sirin. — Yakouk (Houkkok). — Kharbet Sibana. — A'ilaboun (A'ilbôn ou A'lbôn) 350

CHAPITRE XXX. Kharbet Oumm el-A'mad. — Plaine d'El-Bathouf. — Tell Djelameh. — El-Ba'eineh. — A'ouzeir. — Roummaneh (Rimmon). 361

CHAPITRE XXXI. Tell Rouma (Rouma). — Seffourieh (Sepphoris). — Merarhet el-Djhanem. — A'ïn Seffourieh. — Retour à Nazareth. 367

CHAPITRE XXXII. Nouvelle excursion au mont Thabor. — Khan et-Toudjar. — Oumm el-Djebeil. — A'ïn Mahel. — Retour à Nazareth. 381

CHAPITRE XXXIII. Moukbeia. — Kerm es-Sahab. — El'louth. — Samounieh (Simonias). — Djebata (Gabatha). — Khneifes. — Moudjeidil. — Ma'loul (Nahalal). — A'ïn Sefsafeh. — Retour à Nazareth 383

CHAPITRE XXXIV. Kharbet Zebda. — Djeida (Idalah). — Beit-Lehem (Beth-Lahem). — Oumm el-A'med. — Tell Beidar. — Cheikh Abreik (Gaba). 391

CHAPITRE XXXV. Koskos. — Thaba'oun (Thaba'oun). — El-Hartieh. — Tell el-Herbadjeh. — Yadjour. — Belad ech-Cheikh. — A'ïn es-Sa'adeh. — Heifa (Hepha ou Kaïpha) 398

CHAPITRE XXXVI. Bir Djedrou. — Kefr et-Ta. — Kharbet Cherta. — Kharbet Cherata. — Chefa A'mer (Chefaram). 408

CHAPITRE XXXVII. Kharbet Houcheh (Oucha). — Medjdel. — Kharbet Sa'sa'. — Ras el-A'ïn. — Retour à Chefa-A'mer. 415

CHAPITRE XXXVIII. Kharbet Softa A'dy. — A'billin (Zabulon). — Tamra. — Kaboul (Kaboul). — Damoun. 419

CHAPITRE XXXIX. Tell Keisan. — Tell Da'ouk. — Basset el-Kerdaneh (Palus Cendevia). — Nahr Na'min (Belus). — Tell el-Kerdaneh. — Kharbet et-Thireh. — Roueis. — Retour à Damoun. 426

CHAPITRE XL. Tell Beroueh. — Beroueh (E'bron). — Bir es-Safa. — Kharbet Ras ez-Zeitoun. — Mia'ar. — Cha'ab (Saab) 432

CHAPITRE XLI. Kharbet Ya'nin. — Kharbet Djaloun. — Medjdel Keroum. . . 437

CHAPITRE XLII. Birket el-Ba'neh. — Kharbet Mahouz. — Kala't Toufanieh. — Kasr Meblieh. — Kharbet Meblieh. — Retour à Medjdel Keroum. 439

CHAPITRE XLIII. El-Ba'neh (Baïnah?). — Deir el-Asad. — Ras ed-Doueïr). — Kharbet Kabra (Gabara). — Kharbet el-Kabou. — Kharbet Tell el-Kezaz. — Kharbet Ras es-Siheh. — Kharbet Bir el-Khradjab. — Nahef. 445

Pages.

CHAPITRE XLIV. Sedjour (Chizour). — Er-Rameh (Ha-Ramah). — Kharbet el-Kemmaneh. — A'în Tannour. 453

CHAPITRE XLV. El-Merhar. — Mansourah. — Kharbet Kaisarieh. — Kharbet Memelia. — Kharbet Louïzieh. — Kharbet Sellameh (Selamis) 457

CHAPITRE XLVI. Deir Hanna. — Kharbet Djemieh. — Kharbet el-Nathef. — A'rrabeh (A'raba). 463

CHAPITRE XLVII. Kharbet Merdjemeh. — Sakhnin (Sogane). — Kharbet Machtha. — Retour à A'rrabeh. 469

CHAPITRE XLVIII. Kharbet Meslakhit. — Kharbet Kana (Cana). — Kharbet Djefat (Jotapata). — Kharbet Deidabeh. — Kharbet el-Menara. — Kaukab (Kaukaba). — Kefr Menda (Kefar Menda). 473

CHAPITRE XLIX. Kharbet Bir el-Bedaouïeh. — Kharbet Khalladieh. — Kharbet el-Mecherfi. — A'în Seffourieh. — Garis. — Asochis. — Retour à Nazareth 490

CHAPITRE L. Départ de Nazareth. — Koskos. — Kharbet Oumm Rached. — Kharbet Bessouma. — Heifa (Hepha ou Kaïpha). — Couvent du mont Carmel 498

CHAPITRE LI. De Kaïpha à Saint-Jean-d'Acre. — Saint-Jean-d'Acre. 501

CHAPITRE LII. Histoire de Saint-Jean-d'Acre 510

Imprimerie Nationale

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Description de l'île de Patmos et de l'île de Samos, accompagnée de deux cartes. Un volume in-8°. Chez PERONE-LAURIEL, libraire, rue Soufflot, 13.

Étude sur l'île de Rhodes, accompagnée d'une carte. Un volume in-8°. Chez LE MÊME.

De Ora Palæstinæ a promontorio Carmelo usque ad urbem Joppen pertinente, ouvrage accompagné d'une carte. Un volume in-8°. Chez LE MÊME.

Voyage archéologique dans la Régence de Tunis, avec une carte. Deux volumes grand in-8°. Chez PLON, imprimeur-éditeur, 8, rue Garancière.

Description géographique, historique et archéologique de la Palestine, accompagnée de cartes détaillées. — Première partie, **Judée**. Trois volumes grand in-8°. Chez CHALLAMEL aîné, libraire, 5, rue Jacob.

Description géographique, historique et archéologique de la Palestine, accompagnée de cartes détaillées. — Deuxième partie, **Samarie**. Deux volumes grand in-8°. Chez LE MÊME.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, DE LA SOCIÉTÉ DE L'ORIENT LATIN, ETC.

28, RUE BONAPARTE.

NOUVELLES PUBLICATIONS.

OUVRAGES DE LA SOCIÉTÉ DE L'ORIENT LATIN.

I. — **La prise d'Alexandrie**, chronique du roi Pierre Ier de Lusignan, par Guillaume de Machaut, publiée par M. DE MAS LATRIE. Un volume in-8° ..... 12 fr.
— Le même, sur papier de Hollande ..... 24 fr.

II. — **Itinera et descriptiones Terræ Sanctæ**, lingua latina, sæc. IV-XI, exarata, edidit T. TOBLER. Pars I. Un volume in-8° ..... 12 fr.
— Le même, sur papier de Hollande ..... 24 fr.

III. — **Numismatique de l'Orient latin**, par G. SCHLUMBERGER, lauréat de l'Institut. Un beau volume fort in-4° de 65 feuilles, avec 19 planches de médailles gravées par L. Dardel. Prix ..... 75 fr.
— Le même, sur papier de Hollande ..... 125 fr.

PUBLICATIONS DE M. LE COMTE RIANT.

Exuviæ sacræ Constantinopolitanæ. Fasciculus documentorum minorum, ad Byzantina lipsana in Occidentem sæculo XIII translata spectantium et historiam quarti belli sacri imperiique gallo-græci illustrantium. Deux beaux volumes in-8° ..... 30 fr.

Alexii I Comneni, Romanorum imperatoris, ad Robertum I, Flandriæ comitem, epistola spuria. Beau volume in-8° ..... 10 fr.

H. SAUVAIRE.

Histoire de Jérusalem et d'Hébron depuis Abraham jusqu'à la fin du XVe siècle de J.-C. Fragments de la chronique de Moudjîr ed-Dyn, traduits sur le texte arabe. In-8°. 12 fr. 50
— Le même, sur papier de Hollande ..... 20 fr.

G. L. SCHLUMBERGER.

Les principautés franques du Levant au moyen âge, d'après les plus récentes découvertes de la numismatique. In-8°, avec figures de médailles ..... 5 fr.

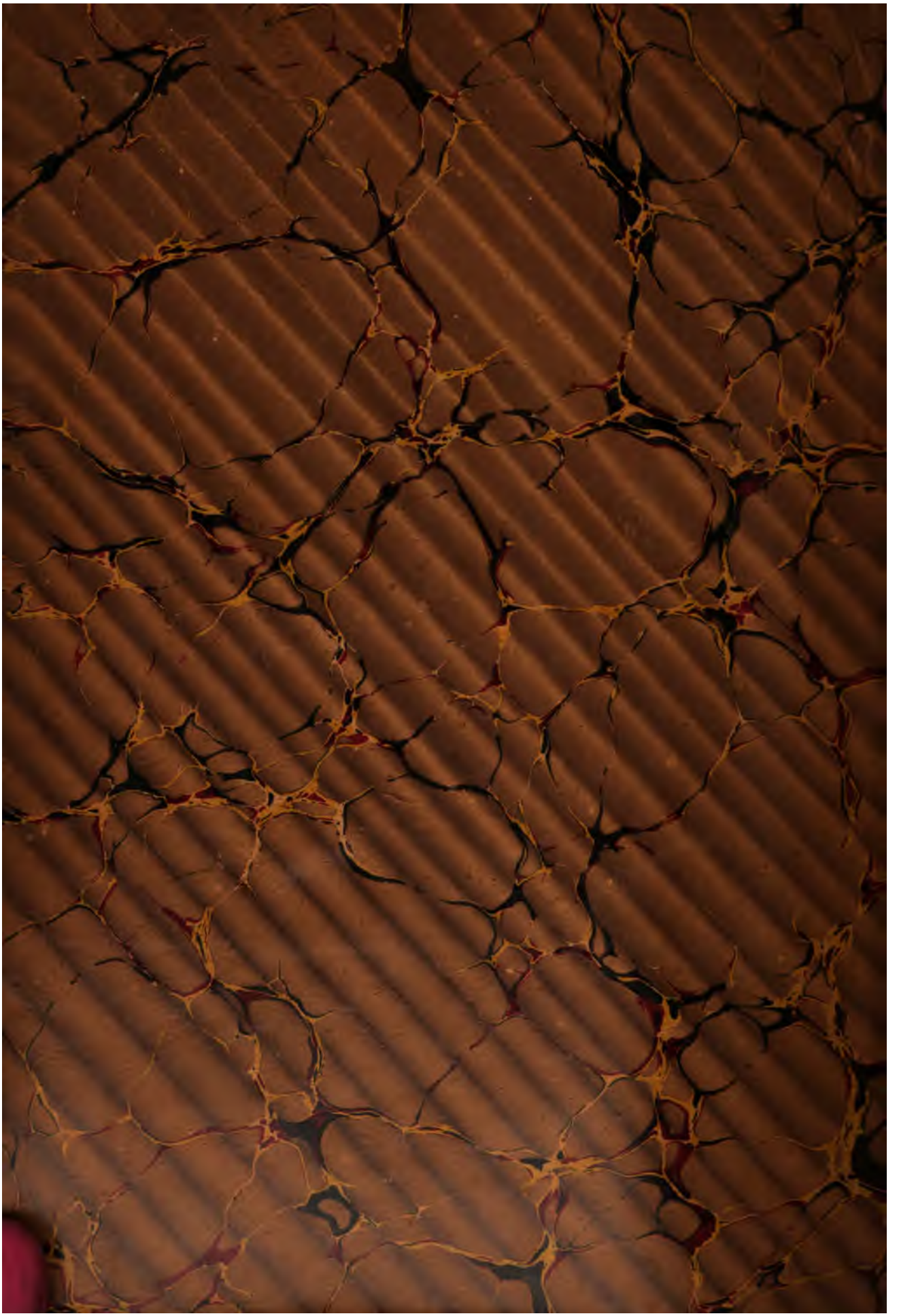
CH. CLERMONT-GANNEAU.

La Palestine inconnue. Un volume in-18 ..... 2 fr. 50

SOUS PRESSE :

La stèle de Mésa, roi de Moab (IXe siècle avant J.-C.). Un volume in-4°, avec planches gravées et carte.

Mélanges d'archéologie orientale. Trois volumes in-8°.



3 2044 069 563 088

The borrower must return this item on or before the last date stamped below. If another user places a recall for this item, the borrower will be notified of the need for an earlier return.

*Non-receipt of overdue notices does **not** exempt the borrower from overdue fines.*

Andover-Harvard Theological Library
Cambridge, MA 02138 617-495-5788

Please handle with care.
Thank you for helping to preserve library collections at Harvard.